

Le siège de pierre

Terry Goodkind

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TERRY GOODKIND



LE SIÈGE DE PIERRE

LES CHRONIQUES DE NICCI

TOME III



Terry Goodkind

Le Siège de pierre

Les Chroniques de Nicci – tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Malle

Bragelonne

Chapitre premier

Même si les émeutes étaient terminées, la cité d'Ildakar continuait de brûler. Provoquée par le chef rebelle Masque-Miroir, la révolte avait dévasté une bonne partie de la ville. Fous de rage, les gladiateurs, les négociants et les nobles détenteurs du don s'étaient entre-tués avec toutes les armes qui leur tombaient sous la main.

Tandis qu'elle s'échinait à réparer les dégâts en compagnie de Nathan Rahl, Nicci savait très bien que les troubles n'étaient pas près de finir. Mais les problèmes d'Ildakar ne la concernaient plus. Si elle avait contribué à la libération de la cité opprimée, il reviendrait à ses habitants de la reconstruire. Les nobles, les esclaves, les travailleurs et les sorciers devraient oublier leurs dissensions et unir leurs efforts. Pour qu'une ville soit prospère, c'était indispensable.

Dans l'empire d'haran, très loin de là, Richard devait affronter la même tourmente, mais à une plus grande échelle. Chargée de faire connaître la parole du seigneur Rahl partout dans l'Ancien Monde, Nicci ne pouvait s'attarder à Ildakar, et ses compagnons, Nathan et Bannon, avaient aussi des fourmis dans les jambes.

Durant les dernières heures de cette nuit, pourtant, la cité resterait la priorité de la magicienne. Criant des ordres, elle lança un groupe de citadins à l'assaut des flammes qui dévoraient l'entrepôt d'un prospère marchand de soie. Ravageur, l'incendie consumait les murs en bois, faisait exploser les fenêtres et s'attaquait déjà au toit.

Ildakar était réputée pour ses soieries, œuvres d'artisans de génie regroupés dans la guilde des Soyeux. À présent, des centaines de rouleaux de soie d'une valeur inestimable disparaissaient en fumée.

— Il faut circonscrire cet incendie avant qu'il se propage à d'autres bâtiments, dit Nicci aux citadins qu'elle avait rameutés.

Un sacré ramassis de pauvres gens... Cheveux en bataille, vêtements couverts de sang ou de suie, ils semblaient revenir de guerre ou s'être tirés de justesse d'une catastrophe naturelle. En un sens, les deux étaient vrais...

— Ce n'est pas le moment de penser aux intérêts des uns et des autres... Si la ville brûle, vous y perdrez tous.

Comptant parmi les plus vieux esclaves de maison à avoir rejoint Masque-Miroir, Rendell s'adressa à un petit groupe de ses camarades :

— Nous avons détruit les bassins de scrutation, pour que la sovrena Thora ne puisse plus nous espionner, mais il reste l'eau des aqueducs.

Il approcha d'un mur où on distinguait encore les restes d'un des maudits bassins. Avec des barres de fer, quelques-uns de ses amis et lui firent sauter le bouchon du tuyau d'alimentation, et le précieux liquide recommença à couler.

— Des seaux ! Il nous faut des seaux !

Des boutiques et des maisons voisines, une multitude de gens émergèrent avec des récipients. Après les avoir emplis, ils coururent les vider sur les flammes.

L'entrepôt n'était plus qu'une fournaise. Quand le toit s'embrasa, des flammes jaillirent vers le ciel comme si elles voulaient le consumer aussi. À environ deux heures de l'aube, dans un ciel toujours noir, les lueurs orangées du feu composaient une atmosphère de fin du monde.

Les plus longues langues de flammes léchaient déjà les toits voisins. Mobilisant son don, Nicci généra des bourrasques qui les dispersèrent avant qu'elles aient pu faire leur office. Réduites à des gerbes de flammèches, ces lucioles mortelles volèrent dans les airs puis s'éteignirent d'elles-mêmes.

Les cheveux en bataille après une nuit tumultueuse, Nathan se campait près de la magicienne. Avec un sourire confiant, il avança d'un pas.

— Maintenant que mon don est revenu, magicienne, je n'ai pas l'intention de l'économiser...

Longtemps privé de son pouvoir, le vieux sorcier jubilait depuis qu'il l'avait recouvré. Ce bienfait, il le devait aux sorciers d'Ildakar – mais pour cela, le sorcier de chair André avait dû lui arracher le cœur et le remplacer par celui d'Ivan, le terrible dresseur en chef. Un protocole thérapeutique éprouvant, mais d'une remarquable efficacité.

Pendant que Rendell et ses compagnons jouaient les soldats du feu, Nathan éventa une fontaine, plus loin dans la rue, afin de fournir davantage d'eau aux sauveteurs. Amateur d'effets spectaculaires, il canalisa le flot en une lanière de fouet liquide qu'il fit s'abattre sur le toit de l'entrepôt. Aussitôt, dans un grésillement assourdissant, des colonnes de fumée noire montèrent du bâtiment. Encore un effort, et tout danger serait écarté.

Invoquant une muraille d'air, Nicci emprisonna les flammes restantes dans une zone limitée.

Euphorique, Nathan plia les doigts pour mieux sentir les flux de magie qui les parcouraient.

— Pouvoir refaire ça, c'est un sentiment incroyable !

Les traits défaits, le propriétaire de l'entrepôt assistait à la destruction de son bien. La barbe et les cheveux bruns, il portait une tunique en soie tellement froissée et souillée qu'on eût dit une serpillière.

— Toute ma fortune part en fumée, gémit-il. Et c'est la faute des

esclaves.

— Non, de l'incendie, corrigea Nicci. Les nobles et les négociants sont responsables des violences au même titre que les esclaves.

Rendell tendit au marchand un seau plein d'eau.

— Si tu veux sauver quelque chose, prends ça et viens nous aider.

L'homme s'empara du seau et, désespéré, regarda les gens qui combattaient courageusement le feu.

— On se fiche de ton entrepôt, grogna Rendell. Si on se bat, c'est pour sauver Ildakar.

Sans ménagement, il poussa le marchand vers le lieu de l'action.

Hébété, le type alla prendre sa place parmi les hommes et les femmes qui faisaient la chaîne.

— Pour Ildakar, marmonna-t-il comme pour se convaincre lui-même.

Quinze siècles durant, la ville légendaire avait vécu sous la protection du linceul de l'éternité. Et durant tout ce temps, Thora avait tenté de créer sa « société parfaite ». Au fil des ans, elle avait surtout réussi à instaurer une dictature qui condamnait le peuple au désespoir. Dans leur insouciance, Thora et les autres privilégiés n'avaient pas compris qu'ils étaient assis sur un baril de poudre. Le propre mari de la sovrena, le sorcier en chef Maxime, avait tiré parti de la situation. Se faisant passer pour un rebelle, il avait tenté de détruire la cité – simplement parce qu'il s'en était lassé.

La supercherie éventée, Masque-Miroir avait fui alors que les émeutes faisaient rage. Pétrifiée par les membres de son propre conseil, le *duma*, Thora aussi était hors d'état de nuire – comme les soldats de pierre qui assiégeaient la ville depuis quinze siècles.

— Nicci ! lança une voix familière.

Celle de Bannon Farmer, le bouillant compagnon de voyage de Nicci et Nathan. En bourlinguant, le jeune homme s'était déjà un peu étoffé, mais son entraînement de gladiateur – contre son gré – l'avait développé d'une manière impressionnante. Torse nu après son évasion de l'arène, il brandissait Solide, son épée à l'aspect tristement banal.

Il s'arrêta devant ses deux amis, le souffle court.

— Trois loups à piques sont en liberté dans l'allée des Potiers, et ils ont déjà tué neuf personnes. Un groupe de citoyens les a acculés, mais pour la mise à mort, ils ne sont pas compétents. Moi, je n'y arriverai pas tout seul...

— Tu n'es pas tout seul, mon garçon, dit Lila, la jeune femme qui accompagnait Bannon.

Fort peu vêtue, elle portait un pagne de cuir et une bande du même matériau protégeait sa poitrine. Sur les zones nues de sa peau s'affichaient les runes qu'on y avait imprimées au fer rouge, lors de son entraînement de Mora-Zith. Pendant sa captivité, elle avait mené

la vie dure à Bannon. Désormais, un peu à contrecœur, elle coopérait avec lui.

— Les loups à piques sont des hybrides conçus pour tuer les humains, dit Nathan.

Une création des sorciers de chair d'Ildakar, qui ne reculaient devant aucune horreur.

— Des esclaves les ont libérés pour semer la panique, précisa Bannon. À présent, nous devons les neutraliser.

— Ce soir, fit Nicci, nous nous chargeons de tout... Montre-nous le chemin, Bannon.

Lila sur les talons, le jeune homme partit au pas de course. En chemin, le petit groupe passa devant des boutiques fermées, des étals de cordonniers renversés et la devanture vandalisée d'une épicerie. Enfin, il déboula dans l'allée où des potiers avaient installé leurs tours et des présentoirs pour exposer leurs créations. Au bout de la voie, près du four à céramique commun, des citoyens armés de bâtons tenaient tant bien que mal en respect un trio de loups à piques. Éventrés ou la gorge déchiquetée, plusieurs hommes gisaient sur le sol.

Derrière les loups, deux enfants et leur mère s'étaient réfugiés dans la petite remise d'un potier. À travers la porte trop mince pour les protéger vraiment, on les entendait gémir de terreur. Un des loups, excité par ces sons, griffait furieusement le battant de bois. Par bonheur, les citoyens parvenaient à détourner l'attention des prédateurs.

Approchant d'un présentoir, Nicci s'empara d'un vase et, mortellement précise, le jeta sur le crâne d'un loup, où il explosa en mille éclats. Furieux, les trois monstres grognèrent, incitant les citoyens à reculer de quelques pas.

Mains sur les couteaux qu'elle portait à la taille, Nicci avança, Nathan, Bannon et Lila à ses côtés.

Du coin de l'œil, la magicienne aperçut une silhouette familière. Mrra, sa sœur panthère... Pour rejoindre son amie, la fabuleuse féline était revenue à Ildakar, où elle avait longtemps été prisonnière dans l'arène. Désormais libre, elle n'attaquait pas les humains – une conséquence de son lien avec Nicci.

Contrairement à la panthère, les trois loups ne pourraient jamais être capturés et apprivoisés. Nicci n'ayant aucune intention de les laisser semer la mort, la solution s'imposait.

— Bannon, Nathan, nous allons devoir faire ça proprement. Surtout, que ces animaux ne souffrent pas ! Si ce sont des monstres, ça n'est pas leur faute.

— Et nous avons autre chose à faire ce soir, renchérit Lila.

Avec son don, Nicci aurait pu arrêter le cœur des trois loups – une

manière clémente de tuer. Mais les runes qui couvraient la fourrure des monstres les immunisaient contre toute attaque magique directe. Du coup, il allait falloir agir moins subtilement.

Nicci dégaina ses couteaux, Nathan tira au clair sa superbe lame, Bannon brandit Solide et Lila saisit une épée courte.

Reconnaissant des ennemis de valeur, les trois monstres chargèrent. Frappant des deux mains, la magicienne évita les crocs dégoulinants de bave d'un loup puis lui planta un de ses couteaux dans la gorge avant de lui transpercer le cœur avec l'autre.

Mrra bondit sur le dos du monstre mais ne parvint pas à le plaquer à terre.

Emporté par son élan, le loup fit basculer Nicci sur le sol. Une griffe lui ouvrit le bras, sans l'empêcher pour autant de continuer à enfoncer ses lames. Indestructible, le loup se débattit jusqu'à ce que Bannon le décapite d'un coup précis.

Dès qu'elle se fut dégagée de la carcasse sanguinolente, ses armes libérées de leur gaine de chair, la magicienne se releva et jeta un coup d'œil à Nathan pour voir s'il avait besoin d'aide. Sa lame rouge de sang, le vieux sorcier avait abattu un des monstres. Avant de voler au secours de Nicci, Bannon avait neutralisé le troisième avec l'aide de Lila.

Sa robe noire tachée de sang et de poussière, la magicienne essuya ses lames sur la dépouille du loup. La queue oscillant en cadence, Mrra vint se camper près de sa sœur humaine.

Sortant de la remise, une jeune femme et ses deux fillettes coururent se réfugier entre les bras d'un grand type au torse puissant.

— Nicci ! Nicci ! entonna la foule enthousiaste.

Au début de cette nuit de violence, la foule acclamait plutôt Masque-Miroir. Mais la magicienne s'était révélée une meneuse bien plus loyale.

— Nicci, lança un homme, nous continuerons le combat. Tu nous as montré la voie.

— Oui, nous briserons le joug des nobles, fit un autre type.

Se tournant, Nicci découvrit deux esclaves costauds qui portaient la tenue caractéristique des bouchers des abattoirs à yaxen. Comme s'ils brandissaient des trophées, les deux hommes portaient des sacs de toile rouges de sang.

Un des deux, un type au front barré d'une brûlure, avança et baissa les yeux sur les carcasses des loups.

— Nicci, tu as tué ces fauves de combat et contribué à rendre la ville plus sûre. Nous, nous allons continuer à affronter nos vrais ennemis.

— Et vous les connaissez, vos vrais ennemis ? demanda Nicci, très mal à l'aise à cause des sacs sanguinolents.

Alors que les citoyens reculaient, les deux esclaves, ignorant Bannon et Nathan, avancèrent vers la magicienne. Puis ils ouvrirent leurs sacs et les vidèrent à ses pieds. Quatre têtes de nobles, les lèvres figées sur un rictus et les yeux grands ouverts, roulèrent sur le sol.

— Des maîtres cruels, dit l'homme à la brûlure. Ils battaient leurs esclaves et les maltraitaient de toutes les autres façons imaginables.

— Malgré leur étincelle de don, ils n'étaient pas invincibles, marmonna l'autre esclave.

Quelques citoyens approuvèrent du chef. Les autres, épuisés par la nuit de folie, semblaient hors d'état de réagir.

— Même si Masque-Miroir nous a déçus, dit messire Brûlure, il parlait d'or. Avec ton aide, Nicci, nous nous vengerons. Avant de reconstruire Ildakar, nous exigerons que justice soit faite. Et désormais, les esclaves gouverneront la ville.

Nathan intervint avant que Nicci ait pu répondre :

— Par les esprits du bien, si vous voulez que cette cité renaisse, vous devrez gouverner tous ensemble. Tuer les nobles et prendre leur place vous transformera en une bande de privilégiés corrompus et cruels.

— Jamais ! s'écria messire Brûlure, indigné à cette seule idée.

Furieux, il flanqua un coup de pied dans une des têtes, qui roula sur les pavés comme un broc lors d'une partie de Ja'La.

— Mon ami a raison, dit Nicci. Je ne cherche pas à excuser les nobles, ni Thora et Maxime. Mais Ildakar est votre ville à tous, alors, ne gâchez pas une occasion en or. Un dur labeur vous attend, braves gens. Moi, j'ai une mission à remplir pour le seigneur Rahl. Désolée, mais avec mes compagnons, je me suis déjà trop attardée à Ildakar.

Même s'ils semblèrent touchés par la rebuffade, les deux esclaves bombèrent le torse, les yeux rivés sur les têtes tranchées. Les jours prochains, comprit Nicci, les tueries ne cesseraient pas.

Mais elle ne sauverait pas Ildakar, c'était acquis. Pas question qu'elle devienne la nouvelle sovrena pour imposer sa vision des choses.

— Vous êtes libres, à présent. Essayez de comprendre ce que ça signifie. Les habitants d'Ildakar vont devoir s'autodéterminer et vivre avec les conséquences de leur comportement.

— C'est le prix de la liberté, renchérit Nathan. Des heures difficiles vous attendent, mais c'est le seul moyen de construire un monde qui vous satisfera.

Après une nuit de sang, le soleil pointait à l'horizon dans le ciel de la nouvelle Ildakar. Comme la monstrueuse machine qui y trônait, la pyramide aux sacrifices avait été détruite, interdisant l'apparition d'un nouveau linceul de l'éternité. Désormais, Ildakar la légendaire appartenait au reste du monde, et il en serait ainsi pour toujours.

Approchant de Lila, qui observait sombrement les carcasses de loups, Bannon lança avec son optimisme proverbial :

— Les troubles seront bientôt finis. Une fois revenus à la raison, les gens aspireront au bonheur.

— Il leur faudra simplement se rappeler ce que c'est, mon garçon, fit Nathan d'un ton qui se voulait rassurant.

Alors que le jour se levait, des cris retentirent sur le chemin de ronde du mur d'enceinte. Des sentinelles criaient et des cloches ne tardèrent pas à prendre le relais.

— L'alarme en cas d'invasion, souffla Lila. Elle n'a plus retenti depuis des siècles.

— Quelle menace peut venir de la plaine ? demanda Nicci.

La sonnerie de cloches se faisant plus insistante, le petit groupe se précipita vers la muraille, Mrra sur les talons.

Au pied du mur, le haut capitaine Stuart accueillit la magicienne et ses amis.

— Ils bougent..., dit-il, l'air sinistre. Après tout ce temps, ils bougent !

— Qui ? demanda Bannon.

Après avoir contourné Stuart, Nicci grimpa sur les remparts. Lui collant aux basques, ses compagnons sondèrent avec elle la plaine qui s'étendait jusqu'aux contreforts des montagnes.

En arrivant à Ildakar, le trio avait découvert une immense armée de soldats de pierre. Les troupes du général Utros, pétrifiées par les sorciers de la cité quinze siècles plus tôt.

À la lueur de l'aube, Nicci vit que les antiques guerriers s'éveillaient. Formant les rangs, certains se préparaient déjà à attaquer la ville honnie.

Chapitre 2

— Par les esprits du bien, souffla Nathan, si je m’attendais à ça...

Blanc comme un linge, Bannon ravala une exclamation. À ses côtés, Lila serrait les poings.

Devant les soldats de pierre, Nathan avait fait montre d’un intérêt d’historien. Attentif au moindre détail, il avait étudié leur équipement, leurs armes et leurs expressions – le plus souvent jubilatoires à la perspective d’une écrasante victoire sur Ildakar. Érudit parmi les érudits, le sorcier connaissait bien entendu l’histoire du général Utros, chef d’une immense armée chargée de conquérir l’Ancien Monde pour l’empereur Kurgan. Une fois à Ildakar, pris dans une tempête d’événements, le vieil homme n’avait quasiment plus pensé aux soldats de pierre.

Comme pétrifié, le haut capitaine Stuart fixait sombrement l’armée qui se mettait déjà en branle.

— Après les émeutes, notre ville a bien assez de problèmes... Mes hommes continuent à combattre les incendies, à capturer les fauves et à empêcher les pillages. Mais ça...

Toujours maîtresse d’elle-même, Nicci posa la question essentielle :

— Pourquoi ces soldats se sont-ils réveillés – surtout en ce moment précis ? Ce n’est pas un hasard.

— Quand j’étais en vadrouille avec Amos, Jed et Brock, rappela Bannon, un soldat nommé Ulrich s’est réveillé. Le sort de pétrification s’est dissipé sans raison apparente... Ulrich nous a demandé de l’aide, mais ils l’ont jeté dans l’arène et Ivan l’a tué.

— Non sans peine, ajouta Nicci, parce que son corps était encore en pierre par endroits. Mais ton Ulrich n’était qu’un seul et unique fantassin. Là, ils sont déjà des dizaines de milliers à s’être réveillés.

Soudain très grave, Nathan se tourna vers Stuart :

— Capitaine, à ta place, j’irais faire fermer et barricader les portes, puis je demanderais aux sorciers de lancer des sorts défensifs. Ildakar essuiera bientôt une tempête.

Revenant à la réalité, le haut capitaine partit au pas de course.

Pendant le séjour de Nathan, la charmante Elsa, membre honoré du *duma*, lui avait vanté l’invulnérabilité de la cité. Après quinze siècles passés sous le linceul de l’éternité, le vieil homme doutait que ce soit encore d’actualité. Confinés dans leur isolement, les membres du *duma* se montraient beaucoup trop sûrs d’eux. Tant qu’il était là, le linceul avait gardé la ville hors des flots normaux du temps, lui

épargnant toute menace militaire ou magique.

Le linceul détruit, Ildakar ne pouvait plus se cacher. Alors que la ville était revenue dans le monde, le sort de pétrification se dissipait. Ce sort, Nathan le savait, avait été pour l'essentiel lancé par Maxime – le faux chef rebelle en fuite. En guise d'ultime trahison, avait-il levé son sortilège ?

D'un coup de tête, Nathan rejeta sa crinière blanche derrière son épaule. Puis il parla d'un ton qu'il voulait confiant et rassurant :

— Nous allons devoir compter sur nos propres forces.

Après la destruction de la pyramide, aucune magie du sang ne serait assez puissante pour ramener le linceul.

— Ils sont si nombreux ! s'écria Bannon. Douce Mère la Mer, on dirait une armée de fourmis rouges sur le sentier de la guerre.

— Des fourmis, souffla Lila, on pourrait les écrabouiller.

Une idée qui semblait la séduire.

Morose, Nathan se tourna vers Nicci :

— Eh bien, magicienne, on dirait que nous n'allons pas partir de sitôt...

Rayonnante dans une robe violette, Elsa déboula sur les créneaux.

— Te voilà enfin, Nathan ? Je voulais m'assurer que tu ne sauverais pas la ville seul, maintenant que tu es de nouveau « entier ». Après ta démonstration face au guerrier ixax, je suis sûre que tu écrabouilleras cette armée en un clin d'œil.

— Merci de ta confiance, très chère, mais j'ai peur que ce soit un peu plus compliqué que ça.

Au creux de sa poitrine, Nathan sentit monter une chaleur qui n'avait rien à voir avec le cœur d'Ivan qui y battait fièrement.

Les défenses d'Ildakar ne se limitaient pas au mur d'enceinte, côté plaine. Du côté fleuve, les sorciers, dans un lointain passé, avaient surélevé le terrain. Du coup, sur ce flanc-là, la ville se dressait au bord d'un imposant précipice. Tout autour, elle était entourée de marécages d'autant plus infranchissables qu'ils étaient « gardés » par des monstres issus de l'imagination perverse des sorciers de chair.

Le seul accès à la ville, c'était la plaine. Quinze siècles plus tôt, le général Utros y avait fait déferler son armée avec l'espoir d'une rapide victoire.

— Nous sommes pris au piège, marmonna Bannon.

— Tu plaisantes, mon gars ? fit Lila. En ville, nous ne risquons rien. Ildakar n'est jamais tombée.

— Et les esclaves en fuite réfugiés dans les collines ? Sans parler des chasseurs, des bergers et des voyageurs qui sont là-dehors ?

— S'ils sont malins, dit Nathan, ils fileront sans demander leur reste. Je ne m'en fais pas trop pour eux... Pour nous, en revanche...

Sous l'œil du petit groupe, les soldats réveillés continuaient de se

mettre en formation comme des pions sur un plateau de jeu. Dans un cliquetis d'armes et d'armures, les premiers rangs s'ébranlaient déjà.

— Selon les livres d'histoire, dit Nathan, Utros entraînait très bien ses hommes. Grâce à ce chef compétent et loyal – un vrai génie militaire, en réalité – l'empereur Kurgan a conquis presque tout l'Ancien Monde. Même s'il était un grand dirigeant, Kurgan faisait surtout peur aux autres à cause d'Utros.

Quelques centaines de soldats approchaient de la muraille. Mal réveillés, ces hommes ne réussiraient pas grand-chose. Mais derrière eux, des centaines de milliers de guerriers sortaient de leur « sommeil ».

— Regardez, dit Nathan, ils semblent désorientés.

— Ils essaient de comprendre, acquiesça Nicci. Les premiers rangs sont des éclaireurs... Je parie que ces gens ne savent pas plus que nous ce qui leur arrive. On pourra peut-être tirer parti de leur confusion.

— Je donnerais cher pour voir ce qu'ils font, dit Elsa, une main en visière.

Avec le soleil en face, il n'était pas facile de distinguer les détails.

Sa cicatrice au torse continuant à l'élancer, Nathan invoqua son don. Battant dans sa poitrine, le cœur d'un sorcier faisait circuler son sang et renforçait son Han.

Levant les mains, le vieux sorcier tourna les paumes vers l'extérieur et appuya comme s'il essayait de pousser un mur invisible.

— L'air est transparent, mais en l'incurvant, je peux en faire une sorte de lentille géante.

Une fenêtre immatérielle apparut devant l'ancien prophète. L'ajustant peu à peu, il rendit de plus en plus nettes les images considérablement agrandies qui semblaient désormais flotter dans l'air.

Vus de près, les antiques guerriers à la peau blafarde paraissaient bien désorientés. Mais sans nul doute, ça ne durerait pas. Casqués et en cuirasse, ils brandissaient d'énormes épées, des fléaux d'armes et des lances. Grâce à la fenêtre magique de Nathan, on voyait nettement la flamme de Kurgan peinte sur les boucliers et sur les poitrines.

Un frisson courut le long de la colonne vertébrale de Nathan. Au Palais des Prophètes, des siècles durant, il avait dévoré tous les ouvrages historiques à sa disposition. Mais ces soldats n'appartenaient plus au passé. Bien vivants, ils se préparaient à attaquer Ildakar.

Cinq siècles avant la naissance de l'ancien prophète, l'empereur Kurgan, un des plus puissants dirigeants de l'Ancien Monde, était surnommé Croc de Fer à cause de la dent artificielle qui lui donnait un air terrifiant. Ses succès militaires, il les devait au général Utros, son serviteur le plus loyal – à un détail près. Car le général, en secret croyait-il, était tombé amoureux de l'impératrice Majel, l'épouse de

son maître.

Parti conquérir Ildakar, Utros n'était plus jamais revenu. À présent, Nathan savait pourquoi...

Au pays, Kurgan s'était montré sous son vrai jour. Tyran capricieux, il n'avait pas réussi à gouverner les terres conquises par son général. Pire encore, ayant découvert la trahison de Majel, il avait – de sa main et en public ! – écorché la malheureuse puis livré son corps à une armée de fourmis rouges. Presque jusqu'à la fin, Majel avait clamé sa repentance, mais il n'en avait pas tenu compte.

Devant tant de cruauté, le peuple, qui adorait son impératrice, avait renversé Croc de Fer. Après sa mort, le cadavre du tyran avait été traîné dans toutes les rues, et son empire, immense mais fragile, s'était divisé en une multitude de royaumes.

Devant sa lentille magique, Nathan ne put s'empêcher de s'émerveiller de voir des centaines de milliers d'hommes avancer en pensant qu'ils combattaient encore au nom de Kurgan. Comment auraient-ils pu deviner que tant de siècles s'étaient écoulés ?

Mais Kurgan ne comptait pas vraiment.

— Jadis comme aujourd'hui, la véritable menace, c'est Utros. Il est en face de nous, et c'est lui que nous devons craindre.

Les premiers rangs, quelque peu désorganisés, se mirent à courir en poussant un terrible cri de guerre amplifié par leur poitrine encore partiellement pétrifiée.

Un ouragan déferlait sur Ildakar.

Quinze siècles plus tôt, des tranchées au fond tapissé de piques et de pierres pointues défendaient le mur d'enceinte. Au fil du temps, elles avaient été comblées, car le peuple d'Ildakar s'en fichait comme d'une guigne. Aujourd'hui, il payait les pots cassés, puisque aucun obstacle ne s'étendait entre les assaillants et leur objectif.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Bannon, regard rivé sur la horde de guerriers.

— On verra bien assez tôt..., marmonna Nathan.

Au pied de la muraille, les hommes du premier rang tapaient déjà du poing sur la pierre en rugissant de haine.

Très vite, ils s'écartèrent pour passer le relais aux soldats qui les suivaient. Ensuite, ce fut le tour du troisième rang. Partout dans Ildakar, l'angoissant roulement se répercuta comme un glas.

— Le mur d'enceinte résistera, assura Lila.

Un vœu pieux, en réalité.

Il résistera pour l'instant, ajouta mentalement Nathan. *Pour l'instant...*

Chapitre 3

Quand il se réveilla, le monde avait changé...

Le général Utros, chef de la grande armée de Kurgan, avait atteint son objectif, la cité d'Ildakar. Comme toujours, ses troupes seraient impossibles à arrêter. Des centaines de milliers d'hommes enrôlés dans tout l'empire allaient assiéger la ville de légende – la plus précieuse prise de guerre imaginable, dans ces terres du Sud. Utros avait l'intention de briser la cité comme une noix, afin de festoyer avec ce qu'elle contenait.

Ce jour glorieux, alors que ses hommes continuaient à investir la plaine, Utros s'était campé face au mur d'enceinte de la ville. Très concentré, il avait enregistré tous les détails. Les hautes tours, la structure en terrasses, les bâtiments serrés les uns contre les autres aux toits émaillés brillant comme les écailles d'un dragon.

Un joyau que le général entendait conquérir pour son maître.

Ses hommes brûlaient d'enthousiasme, mais il comptait les contrôler, histoire qu'ils ne rasant pas tout. Car au-delà du trophée, il tenait à sa réputation de sage. Une victoire relativement pacifique serait aussi bénéfique pour lui que pour les habitants d'Ildakar. Mais une fois que les loups auraient investi la bergerie, juguler leur ardeur ne serait pas un jeu d'enfant.

Cette conquête ne serait pas sans complications. Logique, puisqu'il s'agissait d'Ildakar.

Face à sa cible, les bras nus dans l'air piquant de la fin d'après-midi, Utros avait senti les premiers assauts de l'hiver. Sans se laisser distraire, il avait sondé la muraille, en quête de la plus infime faiblesse.

Sous son crâne, un conseil de guerre se déroulait en continu. Même s'il avait des « consultants » – en particulier les deux sublimes magiciennes jumelles, Ava et Ruva – il prenait toujours ses décisions seul. Et en chemin, il avait ourdi plusieurs plans pour mettre à genoux Ildakar.

Sur les créneaux, des sorciers en tunique colorée étaient soudain apparus. Les voyant gesticuler, Utros avait compris qu'ils lançaient un sort. Partout dans l'Ancien Monde, on vantait la puissance de ces hommes, mais le général ne les craignait pas.

Pourtant, il avait senti son corps se raidir et peser plus lourd, comme si sa chair et ses organes étaient en pierre. Paralysant aussi son

esprit, une force terrifiante l'avait enveloppé, se solidifiant autour de lui comme de la boue qui sèche au soleil. Les sons devenus de plus en plus étouffés, il avait capté, de très loin, les cris de terreur que poussaient ses soldats, eux aussi victimes du phénomène.

Devant son pavillon de commandement, Ava et Ruva avaient le teint crayeux de certaines statues. Alors que sa vision se brouillait, Utros s'était endormi avec pour ultime image la muraille d'enceinte d'Ildakar l'imprenable.

À partir de là, il n'avait plus eu conscience du passage du temps.

Depuis son réveil, Utros fixait la même ville, mais les détails étaient différents. Dans une nuit d'encre, les lumières d'Ildakar brillaient comme des phares. À l'est, cependant, l'horizon pâlisait déjà.

Avant même d'esquisser un mouvement, Utros entreprit de chercher une explication à ce qui lui était arrivé. Connu pour ne pas prendre plus de risques que nécessaire, il ne fonçait jamais tête baissée. Chef de l'armée la plus nombreuse et la mieux équipée de l'Ancien Monde, il avait déjà conquis les trois quarts du continent au nom de Croc de Fer. Mais l'atout principal de ses troupes, c'était la vivacité d'esprit de leur chef.

Bien qu'on fût en pleine nuit, l'air était plus doux qu'en fin d'après-midi, quand il s'était endormi. Un temps de début d'automne, pas de milieu d'hiver. Donc, près d'une année s'était écoulée. Comment était-ce possible ?

Dans la plaine, si l'herbe était déjà jaunie et sèche, elle restait abondante, et ça n'aurait pas dû être le cas. En s'installant, ses hommes avaient tout piétiné.

Avançant d'un pas, Utros eut l'impression d'être un vieillard, tant ses jambes se révélèrent raides. Même chose pour ses bras, son cou et même les muscles de son visage. Le corps d'athlète dont il était si fier ressemblait à une roue de chariot en manque de graisse. Une vieillesse grinçante...

Utros baissa les yeux sur ses bras nus et fut surpris par la patine de ses bracelets de force ornés de la flamme stylisée de Kurgan. Dans le même ordre d'idées, le teint blafard de sa peau le déconcerta. Enfonçant un index dans son biceps droit, il le trouva anormalement dur, comme si on y avait introduit de la glaise presque sèche. D'ailleurs, s'il sentait la pression de son doigt, la sensibilité de sa peau semblait absente, comme si elle n'envoyait plus d'informations à son cerveau.

Essayant de plier le bras, il eut l'impression que son coude était en bois.

Quand il se tâta le visage, il y trouva sa bonne vieille barbe et

sentit sous ses doigts le menton pointu que sa pilosité n'était jamais parvenue à cacher totalement. Puis il suivit le tracé de la cicatrice qui lui barrait la joue gauche – un stigmate qui ne le faisait plus souffrir depuis longtemps.

Dans un lointain passé, un dragon d'argent s'était échappé, détruisant une partie du camp et aspergeant le général de feu et d'acide. Désormais, la cicatrice, plus lisse que jamais, était parfaitement insensible.

Autour de lui, Utros entendit des exclamations, puis des questions et enfin des cris de surprise. Décidant de balayer du regard son immense camp, il découvrit... qu'il s'était volatilisé.

Il ne restait plus que les soldats, par centaines de milliers, et à l'évidence aussi stupéfiés que lui. À part les sentinelles, éparpillées sur tout le périmètre, les autres hommes étaient regroupés par compagnie, comme il convenait. Mais où étaient passés les milliers de tentes, les chariots, les chevaux, les lignes de piquets et les feux de camp ?

De tout ça, il ne restait rien.

Et son pavillon, qu'était-il devenu ? Où s'étaient envolés les étendards et les bannières à la gloire de Croc de Fer ? Qu'était-il advenu des réserves de vivres, des tentes des armuriers, des établis des remouleurs et du camp des fabricants de flèches ?

Rien, il n'en subsistait rien, à part cette marée d'hommes désorientés en cuirasse ou en armure qui s'éveillaient autour de leur chef. Là où auraient dû se dresser les corrals, quelques chevaux erraient mornement.

— Par le Gardien et tous les esprits, marmonna Utros, que nous est-il arrivé ?

Sur la plaine, les soldats frappés de stupeur grouillaient comme un nuage de moucherons, mais le général ne se laissa pas déconcentrer. Au prix d'un effort louable, il parvint à s'abstraire du bourdonnement incessant de cette multitude. Parmi ses hommes, aucun ne pouvait en savoir plus long que lui sur la situation, mais il devait enquêter.

Quand il se mit en marche, son corps réagit comme s'il n'était pas complètement fait de chair et de sang. Toujours vêtu de son gilet de cuir renforcé de plaques de fer, Utros arborait le casque orné des cornes d'un taureau monstrueux que les défenseurs d'Ildakar avaient lancé sur ses hommes. Ce jour-là, la bête avait semé une sacrée panique. Toujours prêt à mettre la main à la pâte, Utros s'était chargé de l'abattre. Du coup, il s'était approprié les cornes.

Se tournant de nouveau vers ses deux jolies magiciennes, il constata qu'elles étaient aussi perdues que lui. Élançées mais dotées de courbes des plus agréables, les jumelles portaient une robe bleue moulante parfaite pour mettre en valeur leur généreuse poitrine. Rien ne les distinguait l'une de l'autre, sauf pour Utros, qui les connaissait

aussi bien que ses propres mains – qu'il avait passées sur tout leur corps, pas en quête de plaisir sexuel, mais de force.

Aujourd'hui, il avait besoin de cette force.

Toutes deux blafardes, Ava et Ruva tenaient à n'arborer aucune pilosité. Du coup, elles se rasaient réciproquement les cheveux, s'épilaient les sourcils et tondaient même la toison qui aurait dû s'épanouir entre leurs cuisses. En temps normal, elles se peignaient sur le corps des motifs colorés conçus pour les aider à mieux focaliser leur don.

À la lueur naissante de l'aube, elles se tournèrent vers Utros, les yeux écarquillés de perplexité. Sans un mot, il les rejoignit et elles l'enveloppèrent de leur corps, l'emplissant d'une force nouvelle.

Conscient de la confusion ambiante, Utros lâcha enfin :

— Nous devons savoir ce qui est arrivé... Il faut que je rassure mes hommes.

— Pour ça, prépare-toi à mentir, dit Ruva, parce que nous ignorons tout... pour l'instant.

— C'est faux, intervint Ava. Nous savons au moins qu'un puissant sortilège est en jeu. Et qu'il a été lancé par les sorciers d'Ildakar.

Ruva caressa le visage du général, suivant la ligne du menton puis insistant sur sa joue barrée d'une cicatrice. Un attouchement amoureux ? Non, un examen scientifique qu'elle répéta d'ailleurs sur sa sœur.

— De la pierre... Nous avons été pétrifiés.

— Et là, dit Ruva, nous redevenons normaux.

— Presque, modéra Ava. La chair et le sang sont revenus, mais il reste une raideur anormale.

Les yeux plissés, Utros étudia la ville fortifiée à la lueur de plus en plus affirmée de l'aube. Son esprit ayant recouvré une bonne partie de sa vivacité, il remarqua des changements, derrière les hautes murailles. Plusieurs bâtiments avaient brûlé – très récemment, puisque de la fumée en montait encore.

— Les sorciers nous ont pétrifiés, je veux bien, mais comment ont-ils pu infliger ce sort à une immense armée ? Pour ça, il faut une puissance qui dépasse mon imagination... De plus, regardez bien la ville. Elle a changé, comme si... Ces incendies seraient la conséquence d'une guerre civile ?

— Et si nous nous étions réveillés à cause de ça ? avança Ruva.

— Oui, renchérit sa sœur, le sorcier qui a jeté le sort est peut-être mort, nous libérant de sa magie.

Dans leur stupeur, les hommes des premiers rangs, vaguement en formation, avançaient à présent vers le mur d'enceinte d'Ildakar. Une attaque sans espoir, histoire de faire quelque chose...

— Ils sont furieux, dit Ruva.

— Parfait, souffla Utros, ça les occupera un moment.

Entraînés à la perfection, ces soldats auraient pu charger en dormant. Les regardant foncer, leur général ne se fit pas d'illusions sur l'issue de cet assaut. Cela dit, les rappeler aurait été une grossière erreur. Même s'il détestait les opérations improvisées, celle-ci lui offrirait un répit bien venu. Le temps d'en apprendre plus... Si son armée était restée immobile des mois durant – voire des années – il devait prendre tout son temps pour décider que faire.

Déjà, il échafaudait des hypothèses. Mais toutes se heurtaient à un obstacle. Pourquoi les tentes, les vivres et les feux de camp avaient-ils disparu ? Dans son esprit, il revoyait encore les chariots, les stocks d'armes et toute l'intendance indispensable à une telle troupe en campagne.

Durant ce qui était pour lui la semaine précédente – mais qui pouvait dater de plusieurs années – la pluie était tombée trois jours d'affilée, avec en « apothéose » quelques chutes de neige précoces. Sans les feux de camp, le borbier aurait dû geler. Grâce à eux, il était resté liquide et gluant à souhait. Dans l'air surchargé de fumée, les soldats avaient dû déboiser en partie les collines pour alimenter tous ces foyers. Bizarrement, il ne restait pas de traces de ces coupes claires. Autour du camp, la nature avait repris ses droits.

Presque une année entière ? Non, beaucoup plus que ça... Mais comment était-ce possible ?

— Général Utros ! lança une voix familière.

Celle du premier commandant, le bras droit du général, un vétéran couvert de cicatrices nommé Enoch. Servant aux côtés d'Utros depuis le début, Enoch était son aîné de dix ans. Héros de guerre bien avant son chef, il lui témoignait pourtant une fidélité sans bornes. Fêré de stratégie et de tactique, il comprenait sans peine les plans complexes d'Utros. Certain de n'avoir rien à prouver, il avait depuis longtemps laissé son ambition au vestiaire. La gloriole personnelle, il s'en fichait, car servir Utros lui suffisait amplement. Utros, pas Kurgan, qui ne lui inspirait aucune vénération...

Blafard, le second d'Utros bougeait toujours difficilement.

— Général, que s'est-il passé ? Quelque chose a changé, et pas pour le mieux...

Utros se redressa de toute sa hauteur.

— Pour l'instant, tu en sais aussi long que moi, premier commandant. Les sorciers d'Ildakar nous ont jeté un sort...

Soucieux, Enoch plissa le front.

— Tant que nous n'aurons pas une bonne explication, les rumeurs iront bon train, et ça ruinera la discipline...

Même dans des conditions optimales, commander autant d'hommes était un casse-tête. Bien placé pour le savoir, Utros ne

contredit pas son second.

— Tu crains que les hommes aient peur au point d'abandonner le siège ? Nous risquons une débandade ?

Indigné à cette seule idée, Enoch eut un rictus dégoûté.

— Bien sûr que non, général ! Eux, désertre ? Ces hommes t'appartiennent corps et âme. Mais de toi, ils attendront des explications, et elles ne devront pas trop tarder.

À cause de ses lèvres à demi minérales, le sourire d'Utros eut quelque chose d'une grimace.

— Envoie des messagers dire aux hommes d'attendre que je leur parle... Puisqu'il reste quelques chevaux, des estafettes devront sillonner le camp et informer toutes les compagnies que le général Utros, toujours à leur tête, les guidera jusqu'à la victoire. L'ennemi paiera pour ce qu'il nous a fait.

— Tous nos gars savent déjà ça, général Utros.

— Fais-le-leur dire quand même ! Moi, il faut que j'enquête... Exécution, Enoch ! Mais avant, prête-moi l'oreille.

» Il est visible que nous avons tout perdu, donc, nous devons agir très vite. Ne montre pas ton inquiétude – et n'hésite pas à mentir aux hommes s'il le faut – mais nous n'avons plus de camp, plus de bois de chauffage et pas l'ombre d'un abri. S'il pleut, il nous faudra des tentes. Envoie des hommes couper des arbres et cueillir ou chasser tout ce qui peut se manger. S'il le faut, qu'ils n'hésitent pas à tuer pour ça.

Pour l'eau, les rivières qui couraient dans la vallée seraient une source d'approvisionnement suffisante. Mais les soldats avaient bien d'autres besoins.

Jetant un coup d'œil derrière lui, Utros se désola de nouveau de l'absence de son pavillon.

— J'ai besoin qu'on me bâtit un poste de commandement – sur-le-champ. S'il n'y a plus de toile pour fabriquer une tente, une structure en bois suffira...

Un long moment, Utros déclama ses ordres sur un ton sans réplique.

— Organise aussi des groupes d'éclaireurs... Une centaine, de vingt hommes chacun. Qu'ils explorent les environs en quête de villes et de villages où réquisitionner les vivres et les équipements qui nous manquent.

— C'est noté, général.

Une fois Utros seul, Ava et Ruva l'entourèrent, silencieuses et pensives. Même s'ils rôdaient autour du trio, les soldats n'osèrent pas approcher. Bien qu'il n'eût rien d'un chef cruel et injuste, à l'inverse de Kurgan, le général leur inspirait une crainte respectueuse.

Avec un mari comme Croc de Fer, comment s'étonner que la douce Majel ait eu besoin de consolation ? Ainsi, sans le vouloir vraiment, le

général et l'impératrice avaient trahi Kurgan.

Utros se languissait de sa belle... Un an et demi qu'il ne l'avait pas vue ! Depuis son départ d'Orogang, la capitale impériale, il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée. Des mois interminables sans toucher la peau de Majel, caresser ses cheveux ou baiser ses délicieuses lèvres...

Utros repoussa ces idées enivrantes dans un coin de sa tête. Très souvent, en s'endormant, il les laissait envahir sa conscience et savourait de formidables souvenirs. Pour l'heure, il ne pouvait s'offrir ce luxe. Même si ses soldats n'en avaient pas encore conscience, il y avait urgence. Le temps leur était compté...

Bientôt, quand leur ventre crierait famine, même les troufions les plus obtus comprendraient que quelque chose clochait.

Chapitre 4

Tandis que les guerriers revenus du passé tapaient inlassablement sur la muraille, Nicci songea que la ville avait du temps devant elle – un peu, en tout cas. Cela dit, des coups répétés pouvaient endommager une structure, même si les sorciers la renforçaient avec des sortilèges.

Sur les créneaux, les sentinelles n'avaient pas besoin de la fenêtre magique de Nathan pour mesurer la gravité de la menace.

Quand elle servait Jagang, Nicci avait souvent accompagné l'incroyable armée de l'Ordre Impérial. Après des décennies passées à conquérir l'Ancien Monde, ces troupes avaient foncé vers le nord puis envahi le Nouveau Monde.

Comparées aux forces d'Utros, celles de Jagang faisaient presque pitié.

Nicci se tourna vers Elsa, la sympathique magicienne qui sondait elle aussi la plaine, l'air accablée. Les autres membres du *duma* n'étaient pas encore arrivés, mais ils ne tarderaient plus.

— Les citoyens d'Ildakar vont devoir oublier les émeutes, surmonter leurs différends politiques, reconstruire leur ville et mettre en place un pouvoir fort et stable. (Nicci désigna la marée humaine, dans la plaine.) Au moins, les différentes factions ont un ennemi commun. Pour vaincre Utros, vous devrez être unis. C'est le moment idéal pour vider tous les abcès.

Elsa parut médiocrement convaincue.

— Si c'est ce que les gens veulent vraiment...

Aboyant ses ordres, selon son style très particulier, le haut capitaine Stuart avait mis en place des défenses très classiques : jets de pierres, huile bouillante, volées de flèches enflammées... D'une position dominante, on pouvait bombarder les assaillants sans prendre le moindre risque.

Pour l'instant, l'aspect militaire du conflit était entre de très bonnes mains.

— Organisez une réunion d'urgence dans la tour du pouvoir. Je sais que le *duma* est en miettes, mais vous devez en constituer un nouveau. Elsa, nous sommes en temps de crise. Toi, Quentin et Damon, vous siégez toujours au conseil, mais nous devons rallier à nous tous les sorciers et toutes les magiciennes de la ville.

— Voilà longtemps que nous aurions dû coopter de nouveaux membres... C'est encore plus vrai depuis que la magicienne Lani a été

transformée en statue. Et le départ de Maxime aggrave encore les choses... Sans même parler du décès d'André et Ivan, du renversement de Thora et de l'absurde mission de Renn, parti chercher les archives de Surplomb du Monde.

Silencieux jusque-là, Nathan se tapota la poitrine.

— Le cœur d'Ivan est encore vivant en moi. Si on recensait plutôt nos points forts ? Je suis plus puissant que jamais, et, ensemble, nous défendrons Ildakar.

Plus pâle qu'à l'accoutumée – une aubaine pour mettre en valeur ses taches de rousseur –, Bannon plissa pensivement le front.

— Les émeutes ne sont pas encore terminées... Si vous convoquez un conseil de guerre, il ne peut pas se limiter aux nobles détenteurs du don. Ces gens sont à la racine du mal... Vous devrez écouter les rebelles, les esclaves affranchis et les gladiateurs. S'il faut se battre, ce sont les meilleurs soldats dont dispose Ildakar.

Lila eut un regard noir.

— N'oublie pas les Mora-Zith, mon gars ! Nous sommes les meilleures !

Nathan leva une main pour clore le débat.

— Ce n'est pas un concours... Chacun à sa façon, vous défendrez tous Ildakar. Chère Elsa, je suis entièrement d'accord avec toi. Le *duma* doit recruter de nouveaux membres, et cette cité, en temps de guerre, a besoin d'un chef compétent.

Se glissant près de Nicci, Mrra se dressa sur les pattes arrière et observa aussi les assaillants. Les coups incessants contre la muraille lui tapaient sur les nerfs, c'était visible.

Lorsque Nicci et ses compagnons entrèrent dans la grande salle de la tour du pouvoir, les deux magiciennes qui auraient dû être pétrifiées – Lani et Thora – se battaient comme des chiffonnières.

L'ancienne sovrena, ennemie intime de Nicci, avait été renversée puis punie pour avoir opprimé la population d'Ildakar. Répugnant à l'exécuter, ses collègues l'avaient pétrifiée, comme l'armée d'Utros. Une fois la sentence appliquée, Elsa, Quentin et Damon l'avaient laissée dans la salle, où elle faisait le pendant de Lani.

Pour avoir défié Thora, des siècles plus tôt, Lani avait été pétrifiée et gardée sur place pour rappeler aux autres le sort qui attendait les frondeurs.

Revenues à la vie, les deux furies s'affrontaient dans un combat à mort. Ayant vu la statue, Nicci reconnut les larges épaules, le visage carré mais joli et les longs cheveux bouclés de Lani. Des cheveux blonds, pouvait-on constater maintenant qu'on les voyait au naturel.

La dissipation du sort lancé sur l'armée d'Utros avait eu des effets secondaires vraiment regrettables...

Flanquée de Nathan et Elsa, Nicci ordonna aux deux femmes de cesser le combat. Quelques secondes plus tard, Damon et Quentin arrivèrent, accompagnés par plusieurs sorciers également convoqués au conseil de guerre.

Au pied de la plate-forme où se dressaient les trônes de la sovrena et du sorcier en chef, sur le sol en marbre bleu, Thora et Lani luttèrent au corps à corps. Blafardes, elles recouraient à des sorts et à de banals coups de poing et de pied. Leur peau étant encore en partie minérale, rien ne parvenait à leur faire grand mal.

Quand Nicci répéta l'ordre d'arrêter, Lila la dépassa soudain et se jeta dans la mêlée. Unissant leurs forces, la magicienne et la Mora-Zith réussirent à séparer les deux belligérantes.

Furieuses, désorientées et se demandant ce qui leur était arrivé, Thora et Lani gardaient cependant à l'esprit la haine qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre.

Le regard noir de Nicci donnant à réfléchir à Thora, Lila en profita pour tirer Lani en arrière.

Dès qu'elle aperçut Elsa, Quentin et Damon, la revenante se calma.

— Vous êtes de mon côté, je le sais... Où est le sorcier en chef ? Et Renn ? Est-il arrivé malheur à mon très cher ami ?

— Nous avons tous des questions à foison, dit Nathan d'un ton un rien pédañt, et un manque cruel de réponses.

— Et pas de temps à perdre non plus, coupa Nicci. Le sort de pétrification dissipé, les hordes d'Utros ne tarderont plus à attaquer.

Ces mots firent l'effet d'une paire de gifles aux deux furies, qui se turent, quelque peu penaudes.

Nathan se tourna vers Damon et Quentin :

— Ce conseil a pour objectif de déterminer une stratégie.

— Pas question que je réintègre le *duma* si Thora en reste membre ! lança Lani. C'est elle qui a corrompu et ruiné Ildakar.

— Elle n'est plus la sovrena, dit Nicci, et n'appartient plus au *duma*. Convaincue de trahison, elle devra continuer à payer pour son crime.

— Ildakar est ma cité ! s'écria Thora. Le traître, c'est Maxime, qui a fomenté la révolte avant de s'enfuir. Je parie que c'est lui qui a neutralisé le sort, pour nuire à la ville. Toi aussi, Nicci, tu es responsable des émeutes et des dégâts.

— Faux, lâcha Nathan. Le feu couvrait déjà sous les cendres... La cause de tout, c'est toi, Thora. Qui sème le vent récolte la tempête...

— Assez parlé des émeutes et des esclaves indisciplinés, dit un homme aux longs cheveux grisonnants tressés et poussés sur le côté gauche de son crâne. Notre ville subit un siège. Après quinze siècles, l'empereur Kurgan frappe de nouveau à notre porte... Continuons à nous quereller, et nous aurons aussi vite fait de la lui ouvrir en grand.

D'emblée, Nicci apprécia les manières franches et directes de l'inconnu.

— C'est Oron, lui souffla Elsa à l'oreille. Un sorcier très puissant qui dirige la guilde des Écorcheurs. Nous avons proposé qu'il intègre le *duma*, mais Thora n'a jamais accepté de nouveaux membres, de peur d'être renversée.

— Je crois bien que le seigneur Oron est le père de Brock, dit Bannon. Je l'ai croisé une fois, quand je me promenais avec mes « amis ».

— J'espère qu'il est plus fiable que son fils..., marmonna Nicci.

Brock, Amos et Jed avaient eu une très mauvaise influence sur Bannon. Pour finir, ils l'avaient piégé, l'envoyant séjourner dans les fosses de combat.

Consciente que tout ça ne la regardait plus, Nicci avança pourtant jusqu'au milieu de la salle. Quelqu'un devait mettre cette réunion sur la bonne voie.

— Nous devons constituer le nouveau *duma* et aller de l'avant, déclara-t-elle.

Après qu'on eut apporté des sièges, en se serrant un peu, tous les sorciers et les magiciennes, même Lani, purent prendre place autour de la table.

Dans la salle, des officiers et des nobles détenteurs du don composèrent l'assistance aux côtés des esclaves et des travailleurs encore bouillants de rage.

Avec l'aide de deux gardes, le haut capitaine Stuart s'assura de la personne de Thora et la tira à l'écart. Bien que condamnée et prisonnière, la sovrena déchue continua à regarder tout le monde de haut.

Sous les regards tendus de l'assistance, Nicci, Nathan et Elsa rendirent compte des mouvements de l'armée ennemie.

Les négociants et les nobles n'apprécièrent pas cette entrée en matière.

— Si on parlait plutôt des rebelles et des dégâts qu'ils ont provoqués ! lança un membre influent de la guilde des Soyeux. Sommes-nous censés oublier tout ça ? Certains de ces chiens sont allés jusqu'à décapiter des nobles !

La réponse ne se fit pas attendre. Le visage noir de suie après son combat contre l'incendie de l'entrepôt, Rendell donna de la voix pour se faire entendre :

— Et nous, devons-nous oublier les méfaits des nobles ? Depuis des générations, ils nous maltraitent. Le sang que nous avons versé ne compte pas ?

— Couper quelques têtes solde-t-il tous les comptes ? intervint Nathan. Je me permets d'en douter...

— Quand des ennemis martèlent de coups leurs murs, dit Nicci, seuls les imbéciles se querellent entre eux. Concentrez-vous sur le vrai problème. Dans cette ville, tout le monde doit savoir comment combattre le général Utros. C'est la seule chose qui compte.

Le sorcier noir aux cheveux gris, Quentin, prit la parole :

— Dans un lointain passé, Ildakar comptait beaucoup plus de sorciers puissants qu'aujourd'hui. En ce temps-là, le sorcier de chair André créa les guerriers ixax, qui ne furent jamais utilisés. Maxime, le sorcier en chef, imagina et lança le sort de pétrification qui neutralisa la horde adverse. Enfin, pour générer le linceul de l'éternité, la magie du sang dut prendre la vie de bien des habitants de cette ville.

Damon vint se camper près de son ami. Arborant une impressionnante moustache tombante, le teint cuivré, il passait pour un des sages de la cité.

— Si nous n'avons pas pu vaincre Utros jadis, quelles chances avons-nous aujourd'hui ?

Alors que des grognements montaient de l'assistance, Nicci intervint :

— La situation d'Ildakar est radicalement différente, mais rien n'indique que la cité soit plus faible. De plus, nous sommes ici, Nathan Rahl et moi. Avec de nouvelles idées, une magie différente et d'autres techniques de combat.

— Quant à moi, ajouta Lani, je suis de retour.

— Vos adversaires aussi sont différents, souligna Bannon. Ce ne sont pas des soldats normaux. Souvenez-vous d'Ulrich. Après son réveil, partiellement minéral, il s'est révélé difficile à tuer. (Il dégaina Solide et la brandit.) Je doute que nos armes soient à la hauteur...

— Nous lutterons avec notre magie, dit Oron. Pour ça, nous devons reconstituer le *duma*. Nous avons perdu trop de sorciers...

— Thora doit être comptée parmi les pertes, rappela Elsa. Bannie du conseil, elle ne sera pas autorisée à le servir.

— Même si vous avez désespérément besoin de moi ? grinça la sovrena déchue.

— Même si tu *crois* que nous avons besoin de toi, répliqua Lani. S'il n'est plus possible de te pétrifier, je propose qu'on te jette dans une cellule défendue par des runes afin de t'interdire toute évasion.

Pressé de passer à la suite, Quentin approuva du chef.

— Ça devrait suffire, pour l'instant... Après la crise, nous déciderons du sort de cette femme.

— Je propose qu'Oron se joigne au *duma*, dit Damon. Son nom a souvent été évoqué, et nul n'a de doutes sur sa valeur et ses compétences. Quant à Thora, un procès en ce moment serait une perte de temps.

— D'accord pour Oron, fit Quentin. Nous avons besoin de sorciers,

et le *duma* doit être au complet. Oron sera un membre hautement utile.

— Je suis d'accord, dit Lani.

Rayonnant, Oron rejeta sa tresse derrière son épaule.

— Je serai honoré de servir.

— Nous n'en avons pas terminé, déclara Elsa. Il nous faut une nouvelle sovrena, et nul n'est plus puissant que Nicci. Aux acclamations, nommons-la sovrena d'Ildakar !

Dans le tumulte des vivats, la magicienne réussit à se faire entendre :

— Non ! Avec mes compagnons, nous vous aiderons parce que nous sommes coincés ici. Mais c'est à vous de prendre les commandes. Cette cité n'est pas à moi, mais à vous tous !

— C'est ma ville ! s'écria Thora. Quoi que vous en disiez, je l'ai construite ! Personne ne l'aime plus que moi, et je refuse de la voir tomber !

— Ne t'en fais pas, grogna Lani, tu ne verras rien du tout. Capitaine, conduisez cette femme en cellule.

Sous les huées, la sovrena en disgrâce sortit de la salle.

Nicci se félicita que Maxime se soit enfui. S'il n'était pas tombé entre les mains d'Utros, il devait être loin. Quoi qu'il en soit, ça ne la regardait plus.

Chapitre 5

Dès qu'elle pensait à Maxime, Adessa aurait voulu pouvoir serrer la tête de ce maudit entre ses mains.

Chef des Mora-Zith, la guerrière faisait montre du type d'obstination réservé aux gens très patients ou totalement obsessionnels. Sans cesse, le visage de Maxime flottait devant son œil mental : le nez étroit, les cheveux noirs, le bouc tout aussi sombre... La nuit, Adessa rêvait de saisir à pleines mains ces cheveux épais empoissés de sang.

Oui, elle voulait sonder le regard de Maxime à l'instant où la vie le quitterait. Alors que son corps s'écroulait, elle brûlait d'envie de rattraper au vol sa tête séparée du tronc.

Ensuite, serrant son trophée, elle se voyait le brandir et accueillir comme une pluie bienfaisante les gouttes de sang qui tombaient du cou, puis sourire tandis que le rictus méprisant s'effaçait pour toujours des lèvres honnies.

Adessa avait ordre de traquer et de tuer Maxime, ce traître à Ildakar. Le genre de mission qu'une Mora-Zith remplissait toujours. Vêtue de sa tenue de cuir ordinaire, elle avait quitté sa ville adorée la nuit même des émeutes. Baissant les yeux sur ses bras nus, elle contempla les runes défensives qui couvraient sa peau. Chacune avait été gravée au fer rouge par son formateur, comme celles qui couraient dans son dos et à l'intérieur de ses cuisses.

Ces symboles lui avaient coûté un océan de souffrance, et désormais, ils la protégeaient contre la magie. Fermant les yeux, elle se souvint du grésillement qui montait de sa peau, quand le formateur laissait le fer rouge dessus plus longtemps que nécessaire – tout ça pour lui arracher une grimace de douleur. Après avoir gagné ses premières runes, Adessa avait appris à ne plus lui donner cette satisfaction.

Tout ça remontait à si longtemps...

Quand on était assez forte pour endurer le processus, chaque brûlure vous rendait plus résistante. Parmi les Mora-Zith, les aspirantes qui pleurnichaient – ou tressaillaient, simplement – se retrouvaient dehors à la vitesse de l'éclair. Certaines étaient exécutées sans autre forme de procès, d'autres avaient l'honneur de mourir dans l'arène et les plus malchanceuses, réduites en esclavage, devaient expier en public leur faiblesse. En règle générale, celles-ci se suicidaient dans le mois suivant leur déchéance...

Après que Thora lui eut ordonné de pister et d'abattre Maxime, Adessa n'avait pas perdu de temps à faire ses bagages. Sans même récupérer des vivres, elle avait remonté les rues livrées au chaos – les incendies, les fauves en liberté, les esclaves célébrant leur « victoire » – puis quitté la ville sans la moindre hésitation.

Si la sovrena le lui avait demandé, Adessa serait restée à Ildakar pour combattre les rebelles. Dans ce cas, le sang des conjurés aurait coulé à flots. Mais sa mission consistait à rapporter la tête de Maxime pour la jeter aux pieds de la sovrena.

Courant à la vitesse du vent, Adessa s'était enfoncée dans la nuit. Après une vie d'entraînement très dur et de combats plus durs encore, elle ne redoutait rien. Une épée courte sur le flanc gauche, elle portait un couteau de l'autre côté et sa main gauche était couverte d'un gantelet de fer hérissé de piques. Enfin, elle avait bien entendu sur elle sa Pointe-douleur, un artefact capable de faire mourir de souffrance un adversaire.

Ça, c'étaient les armes visibles... La plus puissante, c'était Adessa elle-même, surtout depuis qu'elle était nourrie par la magie de vie – la force prise à l'enfant à naître qu'elle avait « dévoré » dans sa matrice, s'appropriant ainsi l'existence qu'elle avait créée.

Dès qu'ils seraient face à face, la Mora-Zith se montrerait à la hauteur de Maxime – au minimum.

Malgré l'obscurité, elle avait sans peine repéré les traces du fugitif. Depuis, elle avançait inlassablement en direction des collines du Sud, qu'il tentait de rallier.

Le sorcier en chef était un type arrogant et paresseux qui paradait à cause de sa position dominante à Ildakar. Ses sens amplifiés par la magie de vie, Adessa n'avait eu aucun mal à repérer les brindilles cassées et autres indices du passage de sa proie. Même sans ça, elle aurait pu la suivre à l'odeur. Poudré et parfumé, Maxime empestait plus qu'une catin. En ville, les autres effluves couvraient les siens. Dans la nature, on les captait à des centaines de pas à la ronde.

Un peu avant l'aube, sur le flanc d'une colline, Adessa repéra un cercle de terre nue. Après avoir arraché l'herbe, le sorcier avait tracé sur le sol une forme de sortilège très complexe. Étudiant les symboles, la Mora-Zith ne parvint pas à leur donner un sens. En revanche, elle sentit dans sa chair qu'il s'agissait d'un sortilège puissant.

Adessa s'agenouilla pour mieux voir. La terre, constata-t-elle, était imbibée de sang. En l'absence de carcasse d'animal dans les environs, une conclusion s'imposait : Maxime avait recouru à son propre fluide vital pour jeter le sort.

Du sang de sorcier, un composant très puissant... Mais pour déchaîner quelle magie ?

Méfiant, Adessa regarda autour d'elle et tendit l'oreille en quête

des sons familiers d'une nuit finissante. Maxime savait-il qu'elle le traquait ? S'agissait-il d'un sort de camouflage destiné à l'égarer ? Non, cette forme de sortilège était bien trop sophistiquée pour ça.

De toute façon, elle se fichait comme d'une guigne de la magie du sorcier en chef. Sa seule préoccupation, c'était de mettre la main sur ce chien et de le tuer.

Suivant les traces de sa proie, la Mora-Zith s'enfonça dans les collines qui surplombaient le fleuve Chasse-Corbeau. À l'évidence, Maxime se dirigeait vers les marécages qui s'étendaient en aval du cours d'eau.

Un endroit où il croyait pouvoir se cacher ? Eh bien, il se trompait lourdement.

Par le passé, le Chasse-Corbeau était une des principales voies fluviales de l'Ancien Monde. Ville portuaire à l'origine, Ildakar accueillait le trafic venu des montagnes – une pépinière de communautés très actives – et celui qui provenait de l'estuaire du fleuve.

Durant les Grandes Guerres, trois mille ans plus tôt, puis le conflit contre Kurgan, les sorciers avaient défendu la ville en remodelant son environnement. D'abord en surélevant une berge du fleuve, puis en créant les immenses marécages. En ces temps reculés, les membres du *duma* n'avaient pas réfléchi outre mesure aux conséquences de leurs actes. Nombre de villages, inondés, avaient été rayés de la carte, mais Ildakar ne risquait plus rien...

Avançant sur la crête des collines, Adessa marcha deux jours durant en marquant de très courtes pauses. Pourtant, elle ne rattrapa pas sa proie. Désireux de laisser Ildakar très loin derrière lui, Maxime progressait lui aussi à un train d'enfer.

Une fois dans les marécages, la Mora-Zith eut plus de difficultés à suivre la piste. Sur un terrain où alternaient des bandes de terre sèche et de vastes bourbiers, on se trouvait vite confronté à une multitude d'options différentes, avec très peu d'éléments pour se guider.

Dans une mare de boue, Adessa repéra cependant une empreinte fraîche. De sa forme allongée, elle déduisit que Maxime avait failli glisser et se retrouver les quatre fers en l'air... Une idée réjouissante...

Presque à chaque pas, le marécage devenait de plus en plus sinistre. Entre les branches, la Mora-Zith repéra des toiles assez grandes et épaisses pour piéger de gros insectes et même de petits oiseaux. Au milieu, attendant ses proies, une araignée au corps de la taille d'un poing pendait comme un fruit noir empoisonné.

Quand une de ces créatures se laissa tomber sur l'épaule nue d'Adessa, elle l'écrasa vivement, obtenant une immonde bouillie de fluide puant qu'elle fit promptement voler dans les airs.

Comment Maxime, ce citadin délicat, réussirait-il à survivre dans cet enfer ? Et s'il périssait, quelle injustice ce serait pour celle qui le traquait...

La Mora-Zith continua, attentive à toute trace laissée par le sorcier. Une journée entière, elle perdit la piste, ce qui la força à revenir sur ses pas pour tout reprendre de zéro.

Pataugeant dans la gadoue, elle inspecta la moindre racine et scruta la plus petite motte de terre. Après avoir écarté de hautes feuilles tranchantes comme des lames, elle s'enfonça dans des tunnels de végétation étouffants.

En vain. Maxime s'était volatilisé.

Peu à peu, la belle confiance d'Adessa s'effrita. Pourtant, elle ne pouvait pas échouer. Comment retourner auprès de la sovrena sans lui rapporter la tête de son mari ? Pour une femme comme elle, ce serait une humiliation sans nom...

Marquant une pause, la chasseresse mobilisa son intelligence. Allait-elle se laisser damer le pion par un pantin de cour ? Un bouffon poudré ?

Pas question !

Les joues maculées de boue, ses cheveux courts emmêlés à cause de la sueur, Adessa dégaina son couteau et se fraya un chemin dans une jungle gorgée d'humidité.

Quand elle déboula dans une clairière, au bout d'une petite éternité, elle vit du premier coup d'œil le dragon des marécages...

L'énorme reptile au corps couvert d'écailles ouvrait en grand sa gueule assez grosse et puissante pour briser sans peine l'échine d'un homme. La tête levée, il fixait un point connu de lui seul, un peu sur la gauche de la Mora-Zith.

Le monstre ne ferait plus jamais de mal à personne. Mal inspiré, il avait dû s'attaquer à Maxime et finir foudroyé par son sort de pétrification.

Adessa sourit. Enfin, elle était revenue sur la bonne piste. Bien sûr, le dragon lui rappelait qu'elle risquait de faire des mauvaises rencontres, mais parmi les monstres qui écumaient le marécage, elle était de loin le plus dangereux.

Elle se remit en chasse, certaine qu'elle toucherait bientôt au but.

Chapitre 6

En matière d'équipement, le général Utros n'aurait pas pu être plus démuné. En revanche, il pouvait compter sur d'immenses réserves humaines, et chaque soldat était prêt à mourir pour lui. Bref, tout était possible, à condition de ne pas perdre de temps.

Moins d'une journée après le « réveil », en dépit d'une confusion compréhensible, la machine était de nouveau en marche. Selon les ordres d'Utros, Enoch avait envoyé des hommes couper des arbres puis les élaguer et débiter les troncs en rondins. Redoublant leurs efforts, les soldats avaient déjà érigé une dizaine de postes de commandement, le plus grand étant bien sûr réservé au général et à ses envoûtantes magiciennes. Très sommaires – des rondins jointoyés avec de la boue et des toits de chaume –, ces « bâtiments » n'en symbolisaient pas moins la renaissance d'une grande armée promise à de fulgurantes victoires.

Encore engourdis et donc insensibles au froid, les soldats auraient pu remettre à plus tard l'érection du nouveau camp. Mais Utros avait insisté pour qu'ils se débrouillent avec les moyens du bord. Si symbolique que fût le résultat de leurs efforts, à quoi d'autre auraient-ils pu se raccrocher ?

Planté au centre de la plaine, le fief du général était un bâtiment rectangulaire au toit en pente muni de fenêtres qui laissaient entrer la lumière du jour. À l'intérieur, deux braseros réchauffaient l'atmosphère et offraient un peu de clarté la nuit.

Bref, rien à voir avec le somptueux pavillon de jadis. Mais après tant de campagnes menées au bénéfice de Kurgan, Utros n'était pas homme à craindre de rudes conditions. Ça irait, puisqu'il le fallait.

Réfugié « chez lui », l'odeur de la fumée lui taquinant les narines, le général plissait les yeux à la chiche lueur des braises. Toujours avec des rondins, les soldats avaient fabriqué une table rudimentaire et des bancs. Un équipement parfait pour conduire des conseils de guerre – sauf quand on n'avait ni carte, ni parchemin ni encre pour écrire dessus.

Avec un peu de chance, les patrouilles tomberaient sur des agglomérations où elles pourraient se procurer ces produits de première nécessité.

Des vêtements frais ne seraient pas du luxe non plus...

Assis sur un banc inconfortable, les coudes appuyés sur la table, Utros réfléchissait avec sa logique habituelle. Ildakar, ses troupes, sa

guerre...

Toujours aussi belles, la peau lisse comme du marbre, Ava et Ruva se tenaient à ses côtés. Plusieurs fois déjà, elles s'étaient déshabillées puis avaient saisi des couteaux à la lame acérée pour traquer et éradiquer le moindre poil naissant.

Sur leur corps parfait, il n'y avait qu'un défaut : la cicatrice, à l'extérieur d'une jambe, de l'endroit où leurs corps étaient collés l'un à l'autre, avant la naissance.

Même si on ne distinguait presque plus les motifs de protection, effacés par le temps, les deux femmes ne donnaient en aucun cas une impression de faiblesse. Patientes et déterminées, elles comptaient sur Utros pour leur fournir au plus vite ce dont elles avaient besoin.

Et le général comptait bien ne pas les décevoir.

Rang après rang, les hommes continuaient à marteler de coups la muraille d'Ildakar. Une démonstration de force... Si on leur laissait assez de temps, avec leurs poings partiellement pétrifiés, ils étaient fichus d'ouvrir des brèches dans la pierre. En devenant une crevasse, la moindre fissure pouvait faire exploser un rocher...

Du haut de la muraille, les défenseurs bombardaient les assaillants de pierres, de briques et même de pots de chambre. Bien entendu, ils ne lésinaient pas sur l'huile bouillante, infligeant de cruelles brûlures à leurs cibles.

Avec leur peau blindée, les hommes d'Utros se fichaient comme d'une guigne des projectiles. Quant aux brûlures... Eh bien, si elles n'avaient rien d'agréable, les dégâts restaient loin de ceux qu'on constatait sur un épiderme normal.

S'ils n'étaient plus tout à fait humains, les guerriers d'Utros se révélaient quasiment indestructibles. Une qualité dont un bon chef devait pouvoir tirer parti.

Au fil des heures, des lieutenants se succédèrent, chacun faisant son rapport avec la précision et la concision requises. Positions des troupes, avancement des travaux dans le camp...

N'ayant rien pour prendre des notes, Utros mémorisait ces informations. Attentives, les jumelles n'en perdaient pas une miette non plus.

Lors de sa longue marche jusqu'à Ildakar, la glorieuse armée avait développé une grande expertise en matière de camps. Sous le regard avide d'Ava et Ruva – on eût dit deux vautours attendant la mort d'un cheval pour se repaître de ses entrailles – un lieutenant, impassible malgré l'insistance des jumelles, faisait son rapport d'une voix posée.

— Nous restaurons le camp, général... Dans la vallée, nous n'avons retrouvé aucune trace de notre passage et de notre installation, avant qu'on nous ait transformés en pierre. Une centaine d'équipes se chargent de dégager le terrain pour les futures tentes, si nous en avons

un jour. D'autres creusent des fosses à ordures et des feuillées. Pour tant de soldats, il en faut des milliers...

Géné, l'officier détourna le regard.

— Quel est le problème, lieutenant ? Je t'écoute.

Gérer les excréments de centaines de milliers d'hommes n'avait rien d'une plaisanterie. Sans équipements sanitaires, le camp se transformerait en feuillées géantes, et les maladies comme la dysenterie ou la peste se répandraient à la vitesse de l'éclair. Des affections plus meurtrières pour les soldats que n'importe quelle lame ennemie.

— Vous avez des pelles et tout l'espace disponible pour creuser...

— Le travail est terminé, général, mais...

Ava et Ruva foudroyèrent l'homme du regard et Utros sentit qu'il perdait patience.

— Parle, bon sang ! J'ai survécu à des dizaines de batailles. Que peut-il y avoir de terrible à propos de simples feuillées ?

— Personne ne les a utilisées, général...

Utros fronça les sourcils.

— Comment ça, personne ne les a utilisées ?

— Eh bien, jusque-là, nul ne semble en avoir eu besoin.

— Nos gars font dans les buissons ?

— J'ai enquêté, général... Pas un n'a éprouvé le besoin de... Eh bien, moi-même, je n'ai pas eu envie d'uriner...

Parmi toutes les grandes questions que s'était posées Utros, celle-là n'avait jamais... Minute, lui non plus, il n'avait éprouvé aucun besoin de se soulager depuis son réveil.

Ce constat en amena un autre. Experts en irrigation, les hommes du génie n'avaient pas tardé à créer des points d'eau. Dans son fief, le général disposait d'imposantes réserves. Pour rien, puisqu'il n'avait pas eu soif une fois...

— Nous avons été pétrifiés longtemps, sans boire ni manger. Nos corps ont dû perdre l'habitude...

Quelqu'un frappa à la porte. D'un geste, Utros indiqua au grand ordonnateur des feuillées de se retirer.

— C'était une simple observation, général. Il m'a semblé que vous deviez savoir...

— C'est noté, merci...

La vue de ses visiteurs suivants donna la nausée au général. Habitué aux horreurs des batailles, il n'avait pourtant jamais posé les yeux sur de pareilles abominations.

Ava et Ruva se levèrent d'un bond. Le teint verdâtre, un capitaine entra sur les talons de quatre pauvres soldats.

À la lueur des braises et des derniers rayons de soleil, Utros découvrit le visage en bouillie de deux malheureux aveugles qui

titubaient à chaque pas. Les orbites oculaires vides, le nez écrabouillé, quelques chicots en guise de vestiges de dents, ces gueules cassées respiraient en produisant des gémissements de soufflets de forge.

Le troisième écopé avait un bras en moins. Malgré un garrot de fortune, son moignon pissait le sang... Le quatrième, lui, avait un trou à la place de l'aîne, comme si on avait utilisé une hache pour le priver de ses parties intimes et d'un bon morceau de ce qui les entourait.

Comme si leur raison avait déjà sombré face à ces horreurs, les quatre hommes gémissaient sans cesse.

— Nous en avons trouvé des dizaines dans un état semblable, général, annonça le capitaine. Vivants, plus ou moins conscients, mais atrocement mutilés. Je ne parviens pas à comprendre ce qui s'est passé. De la barbarie purement gratuite...

Utros s'efforça de cacher sa répulsion... Comme toujours, son esprit analytique trouva la solution.

— Ils ont subi ça pendant qu'ils étaient pétrifiés... Quelqu'un s'est défoulé sur eux par pur sadisme.

Utros se souvint des innombrables villes conquises mises à sac sur ses ordres. Les principaux bâtiments rasés, les temples brûlés, les statues réduites en miettes... Tout ça parce que le général ne tolérerait pas l'existence d'un autre dieu que l'empereur Kurgan. De l'autre côté du voile, dans le royaume des morts, le Gardien régnait sans partage. Dans le monde des vivants, seuls Croc de Fer devait être vénéré et craint. Quand les conquérants trouvaient des statues de dirigeants, ils leur écrabouillaient le visage afin qu'elles ressemblent... aux deux premiers soldats mutilés.

Les quatre estropiés, ça tombait sous le sens, avaient été « massacrés » pour la même raison. Mais c'étaient des hommes, pas des statues, et Utros en bouillait de rage.

— Une raison de plus de nous venger lorsque nous aurons conquis Ildakar, dit-il. Qu'on prenne soin de ces malheureux, pour autant que c'est encore possible. Mes amis, j'ignore si vous m'entendez, mais sachez que je vous serai éternellement reconnaissant. Vous avez payé un prix terrible, mais vos bourreaux le regretteront, vous pouvez me croire.

Les hommes sortis, Utros eut besoin d'un moment pour se remettre du choc. Du coup, quand Enoch entra, l'air satisfait, il soupira de soulagement.

— Enoch, j'espère que tu as de bonnes nouvelles. J'avoue être un peu las des feuillées, des problèmes d'intendance et des explosions de barbarie...

— Tu vas être content, général. Nous avons enfin quelques réponses.

Trois soldats poussèrent dans la pièce un couple de prisonniers.

D'âge moyen, l'homme et la femme semblaient dévastés par des années de dur labeur. Vêtus de laine et de fourrure miteuse, ils se serrèrent l'un contre l'autre, mais les soldats continuèrent à les pousser. Quand la femme chancela, son compagnon la soutint. Tremblant tous les deux, ils s'immobilisèrent devant la table d'Utros.

— Nos éclaireurs les ont trouvés dans une prairie, en altitude, dit Enoch. Ce sont des bergers. Ils ont un troupeau d'une cinquantaine de têtes. Des animaux appelés yaxen...

— C'est ça, oui, seigneur, dit l'homme avec une bonne volonté forcée. Nous sommes de simples bergers. Nos yaxen, nous les vendons à Ildakar ou dans des villes de montagne.

Utros se réjouit d'être face à deux personnes qui n'avaient pas passé des années sous la forme de statues.

— Pour nous, vous êtes de précieuses sources d'information. Car vous savez ce qui est arrivé dans le monde.

Ava et Ruva s'approchèrent pour scruter du regard les deux captifs.

— Nous avons aussi capturé les yaxen, général, annonça Enoch. Ils seront bientôt là, et nous aurons de quoi nous remplir le ventre. Enfin, les officiers, en tout cas...

— Très bonne initiative, premier commandant.

Utros se pencha en avant. Avec un peu de chance, ces gens parleraient sans qu'on ait besoin de leur tirer les vers du nez.

— Décrivez-moi la région, autour de nous... Où sont les villes et les cités, à part Ildakar. Qui les dirige.

— Seigneur, nous sommes d'humbles bergers qui ne savons rien.

Utros prit un ton moins conciliant :

— Appelle-moi « général », pas « seigneur ». Le seul seigneur, c'est l'empereur Kurgan, l'homme que je sers. Quant à ce que vous savez ou non, j'en serai le seul juge.

— L'empereur Kurgan ? répéta la femme. Sei... Général, il est mort depuis des lustres, et...

Doutant de vouloir entendre la suite, Utros tapa du poing sur la table.

— Commençons par des informations simples. Comment vous nommez-vous ?

— Je m'appelle Boyle, dit l'homme, et voici Irma, ma femme. Depuis toujours, nous élevons des yaxen. Nos deux enfants sont grands et vivent dans une ville de montagne, au nord d'ici.

— Le nom de cet endroit ?

— Stravera, général. La ville la plus proche.

— Beaucoup de villes ont poussé au fil des siècles, intervint Irma, après la disparition d'Ildakar. Maintenant que la cité est de retour, il sera plus facile de vendre nos yaxen.

— Comment ça, la cité est de retour ?

— Eh bien, des siècles durant, Ildakar est restée cachée sous le linceul de l'éternité. Et votre armée, général, était transformée en une multitude de statues. J'ai toujours vu ça dans la plaine, et mes ancêtres aussi. Il existe des légendes sur votre pays d'origine, mais nous n'avons jamais su la vérité.

Boyle prit le relais de sa femme :

— De retour des pâturages, au début de la saison froide, nous campons toujours dans la plaine, parmi les... statues. Général, je crois en avoir vu une qui vous ressemblait. Et deux autres qui auraient pu être vos compagnes...

— Puisqu'on parle de légendes, coupa Utros, comment avons-nous été pétrifiés ?

— Général, tout le monde sait ça !

Les jumelles foudroyèrent Boyle du regard.

— Sauf moi, à l'évidence. Parle !

— Eh bien, dit Irma, quand l'armée du général Utros a investi la plaine, les sorciers d'Ildakar ont jeté un sort de pétrification.

— Après, enchaîna Boyle, conscients que leur ville restait sous la menace d'invasisseurs, ces mêmes sorciers ont enveloppé Ildakar d'un sort qui l'a isolée pendant près de quinze siècles. Mais depuis quelques décennies, la magie faiblissait. Puis la cité est réapparue, et nous sommes allés y vendre notre viande et nos peaux.

— Pourquoi nous sommes-nous réveillés hier ?

Boyle et Irma en restèrent bouche bée. Puis ils se regardèrent, l'amour qu'ils se portaient faisant briller leurs yeux. Un point faible à exploiter, ça...

— Nous étions là-haut, général... Si vos hommes n'étaient pas venus, nous n'aurions rien su... Jusque-là, il n'y avait que les statues...

De ces deux-là, Utros n'attendait aucune lumière sur la magie.

— Dites-nous comment rallier Stravera, et décrivez-nous les autres agglomérations voisines. Des bergers doivent savoir où elles sont.

— Quelques-unes, oui..., concéda Irma. Mais je ne suis jamais allée plus loin que Stravera ou Ildakar, dans l'autre direction.

— Nos fils sont à Stravera, renchérit Boyle. Pourquoi s'aventurer ailleurs ? Là-haut, les yaxen ont toute l'herbe qu'il leur faut.

Utros aurait parié que les deux bergers ne mentaient pas. Pour s'en assurer, il reposa la question, exigeant plus de détails.

Pour « exploiter le point faible », il ordonna à Enoch de briser les deux petits doigts d'Irma. Le bruit des os cassés lui parut moins dégoûtant que le cri de douleur de la femme...

Bouleversé, Boyle répéta les mêmes informations. Enoch menaçant de casser quelques doigts de plus à Irma, il finit par lâcher les noms de quatre agglomérations dont il avait entendu parler sans jamais y aller.

— Merci, fit Utros en regardant la femme en sanglots et l'homme

dévasté. Vous nous avez été très utiles. Ava, Ruva, ont-ils dit tout ce qu'ils savent ?

— Je le jure, général ! s'écria Irma.

— Moi aussi ! lui fit écho Boyle.

— Très bien, je vous crois...

Sur un signe d'Utros, les jumelles approchèrent des bergers.

— Pouvons-nous par-partir ? bredouilla Boyle. Si vous nous gardez, ça ne vous rapportera rien. Pour nous, personne ne paiera de rançon.

— Nous sommes insignifiants, insista Irma en levant ses mains mutilées.

Tournant autour des prisonniers comme des louves affamées, les jumelles dessinèrent des arabesques dans l'air.

— Vous avez donné tout ce que vous pouviez, susurra Ava. Inutile que vous encombriez encore de l'espace en ce monde.

Ruva approcha, invoquant elle aussi sa magie. Liées l'une à l'autre, les jumelles évoluaient avec un parfait synchronisme.

— Repliez-vous, ordonna Ruva, afin que nous puissions vous mettre au rebut.

Sans comprendre ce qui leur arrivait, Boyle et Irma se contorsionnèrent grotesquement. Contre leur volonté, leurs bras se plièrent et se pressèrent contre leur poitrine. Puis ils se penchèrent vers l'avant, la tête filant en direction des pieds, si violemment que leurs vertèbres craquèrent sinistrement.

Boyle cria quand ses jambes se plièrent au niveau du genou, puis se plièrent encore au milieu du fémur. Désarticulé, le berger s'écroula, continuant à se « replier ». Ses épaules se rapprochèrent, évoquant vaguement une fleur qui se referme.

Près de lui, Irma subissait le même sort en hurlant de douleur. Comme de vulgaires couvertures, le couple devint deux masses compactes de plus en plus petites.

Quand les vertèbres cervicales cédèrent, les cris se turent enfin. Les os, eux, continuèrent à craquer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux petits tas informes et sanguinolents sur le sol. Le processus, estima Utros, avait duré plusieurs minutes.

— Enoch, fais enlever ces horreurs, ordonna Utros à son second. Et préviens-moi quand le troupeau arrivera. Ce soir, nous festoierons pour la première fois depuis très longtemps.

Les cinquante yaxen furent abattus un peu à l'extérieur. Conscients de la rareté des vivres, les bouchers récupérèrent tout le sang, gardèrent les entrailles et ne jetèrent ni les os ni les peaux. En cas de disette, tout pouvait servir. Après tout, on aurait besoin de toile pour les tentes, de cordes pour les arcs et de fil pour les cannes à pêche. Et dans une soupe, tout le reste donnerait du goût.

Alors que la viande rôtissait, Utros décida que le festin serait réservé à ses officiers supérieurs et à leurs seconds. Soit un bon millier d'hommes, mais quand on savait y faire, cinquante bêtes suffisaient. En bon chef, le général serait attentif à ne pas se servir mieux que les autres...

Debout devant les feux de cuisson, il se remplissait les poumons d'odeurs prometteuses. Alors que le gras de la viande faisait grésiller les flammes, une longue rangée d'officiers attendaient d'être servis.

Dans la confusion du réveil, puis l'agitation des premières mesures à prendre, Utros n'avait pas pensé à son estomac jusqu'à ce soir. Mais il devait se nourrir, ça tombait sous le sens.

Servi avant tout le monde, il s'assura qu'on n'avait pas oublié ses magiciennes.

Malgré sa peau encore minérale, il sentait vaguement la chaleur des flammes. Près de lui, Ava, Ruva et Enoch s'attaquèrent aussi à leur assiette.

Le contact de la viande sur sa langue fit un effet bizarre au général. Pourtant, il adorait la barbaque encore saignante, et il n'en était pas à son premier festin de campagne.

Certes, mais quelque chose clochait. Et quand il tenta d'avaler, tout son corps se rebella. Non, il ne voulait pas manger ! La seule idée le répugnait, et tous les officiers qui l'entouraient réagissaient comme lui. L'un d'eux cracha même sa viande, puis regarda autour de lui, perplexe et un peu gêné.

— Général, dit Enoch, j'ai bien envie de donner ma part à un soldat. Pour tout dire, je n'ai pas faim.

Utros s'avisa qu'il n'avait pas d'appétit non plus. Troublé, il balaya l'assistance du regard et vit que personne ne faisait honneur à la viande. Du coup, tout finirait dans une fosse à ordures...

Comme toujours, Utros fit appel à son esprit logique. Très vite, les pièces du puzzle se mirent en place. Le résultat, si incroyable qu'il fût, tenait parfaitement la route.

Depuis le « réveil », personne n'avait bu ni mangé. Et les feuillées restaient immaculées.

Utros et ses hommes n'avaient pas besoin de nourriture. Préservés par le sort de pétrification, leurs corps n'étaient pas encore redevenus normaux. Stupéfié par cette découverte, le général laissa tomber son assiette.

Partout, les officiers arrivaient aux mêmes conclusions que lui.

Utros eut un grand sourire. Quelle bénédiction c'était ! Si ça continuait, il n'aurait pas besoin de se soucier de l'approvisionnement...

Chapitre 7

Bannon se sentit très mal à l'aise quand Lila et lui retournèrent dans la zone des fosses de combat, près de l'arène. Pour lui, cet endroit était hanté par de très mauvais souvenirs, mais les gladiateurs avaient insisté pour s'y réunir. Le seul lieu au monde où ils se sentaient chez eux. Là, des années durant, ils s'étaient entraînés pour mieux divertir les citoyens d'Ildakar en s'entre-tuant sous leurs yeux. Aujourd'hui, voilà qu'ils devaient défendre la cité qui les avait réduits en esclavage.

À en juger par le nombre d'assaillants, le défi serait de taille.

S'il s'était reposé depuis la nuit d'émeutes, Bannon n'avait pas réussi à se détendre. La ville assiégée, il allait devoir se battre pour elle, alors qu'il ne s'y était jamais senti bien. Réveillés depuis trois jours, les soldats d'Utros martelaient de coups de poing le mur d'enceinte – sans grand effet, jusque-là. Quant au général, il n'avait envoyé aucun ultimatum – ni l'ombre d'un émissaire, d'ailleurs. Pourtant, Ildakar devait se préparer au combat.

Lila suivait Bannon comme son ombre. Pour quelle raison ? Durant sa captivité, elle lui avait imposé un entraînement démentiel pour qu'il puisse affronter dans l'arène un pauvre gladiateur ou un fauve affamé. Après l'avoir malmené, elle semblait le considérer comme un ami – ou en tout cas, quelqu'un de spécial pour elle. L'ennui, c'était qu'il ne s'était jamais languie de sa compagnie...

Pour cette séance d'entraînement, Lila avait convoqué une vingtaine de ses collègues. Des dures parmi les dures, « parfaites » pour préparer les gladiateurs à la plus terrible bataille de leur vie – et la dernière, très probablement.

Loyales à leur cité, ces femmes refusaient d'accepter que les choses, depuis les émeutes, n'étaient plus comme avant. Dûment conditionnés, les gladiateurs, pourtant dix fois plus nombreux, ne remettaient pas en question la domination de leurs formatrices.

Avant tout, ils étaient venus pour se fournir en armes. Comme Bannon, beaucoup s'étaient ralliés à Masque-Miroir lors de la révolte. Face à la menace extérieure, ils consentaient à faire corps avec le reste de la population. Contrairement aux esclaves, pleins de haine après des siècles d'humiliation et de mauvais traitements, les gladiateurs avaient le sens des priorités. Une fois Utros vaincu, ils comptaient bien imposer leurs arguments philosophiques et modifier radicalement les

structures du pouvoir.

S'il restait des survivants à Ildakar...

Bannon, lui, espérait avoir filé quand on en arriverait là... En attendant, il détestait être de retour sur les lieux où il avait si souvent ferrailé contre Lila – et même, un jour, dû affronter la panthère Mrra.

Autour de lui, les gladiateurs faisaient mine de se préparer à une journée d'entraînement ordinaire, mais ils savaient que l'enjeu était bien plus important que ça.

Une bande hétéroclite d'hommes musclés, couverts de cicatrices et rompus à toutes les violences... Des survivants professionnels, en somme. La plupart vêtus d'un simple pagne, quelques privilégiés arborant une cuirasse, ils puisèrent dans l'armurerie, chacun optant pour l'outil meurtrier qu'il préférait. Entre les épées, les glaives, les crochets et les piques, le choix ne manquait pas.

Dans la grotte illuminée par des torches, Lila tenait un fouet dans une main et une épée courte dans l'autre. À la ceinture, elle portait sa Pointe-douleur, un artefact qui ressemblait au manche d'un poinçon. Sauf qu'il était couvert de runes et qu'il en sortait une petite aiguille capable d'infliger une souffrance incroyable à n'importe qui. Bannon en avait fait l'expérience quand la Mora-Zith, pour le punir et le pousser à s'entraîner plus dur, l'avait gratifié d'une brûlante démonstration. À présent, comme si elle croyait qu'il avait oublié, elle le traitait cordialement...

L'air déterminée, elle balaya du regard la foule de combattants. Derrière elle, ses collègues, aussi belles et menaçantes, observaient la scène en silence.

Pour les avoir vues entraîner les gladiateurs, Bannon en connaissaient plusieurs par leur nom. Kedra, Lyesse, Marla, Thorn, Genda, Ricia... Contrairement à Lila, aucune ne lui avait accordé ses « attentions spéciales ».

— En attendant qu'Utros passe à l'action, nous ferons de vous les meilleurs combattants possible. Des soldats, dois-je même préciser... Car c'est une guerre qui nous attend.

Lila se tut quelques instants avant d'enchaîner :

— Adessa est partie. Selon des témoins, elle a quitté la ville la nuit des émeutes, peut-être pour accomplir une mission. Quoi qu'il en soit, son sort ne nous regarde pas. Sous mon commandement, les Mora-Zith continueront à vous former. Pour Ildakar !

Bannon jugea bon d'intervenir :

— Il n'est plus question de nous battre pour amuser les nobles, vous devez le comprendre. Ce temps-là est révolu. Nos ennemis, ce sont les soldats qui grouillent dans la plaine. Eux et eux seuls !

— Bien vu, mon gars ! railla Lila. Tu crois que les affronter sera

moins dur que combattre dans l'arène ? Un peu de sérieux ! Un affrontement à mort est un affrontement à mort, dans une fosse de combat comme sur un champ de bataille. Notre but, c'est de vous doter des compétences requises.

Les autres Mora-Zith bombèrent le torse, levèrent leurs armes et défièrent du regard les gladiateurs.

— Aujourd'hui, mes sœurs et moi sommes prêtes à tout pour que vous soyez aptes à survivre sur un champ de bataille. Si vous vous faites transpercer le cœur dès que vous y mettez un pied, ça n'aidera pas beaucoup Ildakar. (Lila chercha le regard de Bannon.) Je compte bien que tu survives, mon gars ! Si tu te fais tuer comme un crétin, ça me décevra beaucoup.

— Moi aussi, lâcha Bannon, sans une once d'humour ni d'ironie.

Il brandit Solide et fit quelques mouvements à blanc pour chauffer ses muscles.

Sur son île, il avait longtemps travaillé dans les champs de choux... Son père, un ivrogne, était incapable de contrôler sa violence. Bannon en avait souffert, mais le salopard se défoulait surtout sur sa femme. Un jour, il l'avait battue à mort. Depuis, le jeune homme s'en voulait de ne pas avoir été là pour empêcher ça. Le meurtrier avait été pendu, mais ça n'était pas une consolation.

Sentant la part d'ombre qui se tapissait toujours en lui, Bannon serra plus fort la poignée de son épée. Les Mora-Zith et les gladiateurs le laissaient indifférent. Tous faisaient leur métier, et il n'y avait rien de personnel là-dedans. En revanche, la rage lui déchirait les entrailles lorsqu'il pensait à sa pauvre mère. Dire qu'il n'avait pas pu tuer de ses mains le foutu pochtron !

Accélération ses mouvements, il libéra sa violence, mais sans lui laisser la bride sur le cou. Parfois, dans le feu de l'action, il devenait enragé – une machine à tuer oublieuse de tout et infatigable.

Même avec l'appui des gladiateurs, il ne voyait pas comment la garde d'Ildakar pourrait repousser une attaque...

Une lame percutant la sienne, il revint au présent et se campa en position défensive. De toutes ses forces, Lila martela Solide de coups – en visant la garde, pour ne pas risquer de le blesser.

— Je n'étais pas prêt, protesta Bannon.

La Mora-Zith éclata de rire.

— Tu crois qu'Utros t'enverra un faire-part, quand il attaquera ?

Lila poussa son avantage, la lanière de son fouet claquant dans l'air tandis que sa lame zébrait l'air.

Conscient de ne pas avoir droit à l'erreur, Bannon para un estoc puis se baissa pour éviter le serpent de cuir qui le visait. Dans la vaste grotte, les deux jeunes gens se battaient à quelques pas d'une des fosses les moins profondes. Au fond, le sable était additionné de

cenclres histoire de mieux éponger le sang.

— Nous devons laisser aux autres la place de se battre, mon gars ! lança Lila. Gladiateurs, affrontez mes sœurs ! Battez-vous aussi entre vous, et allez-y à fond, parce que votre survie dépendra de ce que vous aurez appris ici. Kedra, Thorn, Lyesse, choisissez des candidats.

Pendant que les groupes se formaient, Bannon jeta un coup d'œil à la fosse.

— Je ne suis pas sûr que...

D'un coup d'épaule, Lila le fit basculer en arrière. Titubant, il tenta de reprendre son équilibre, mais la Mora-Zith bondit, le prit par la taille et le poussa dans le vide.

Ils atterrirent sur le sable durci, la guerrière à califourchon sur la poitrine de Bannon.

Se dégageant, il se releva et se mit en position défensive.

Lila eut un rictus méprisant.

— Mon gars, si tu veux ta récompense, ce soir, il va falloir faire mieux que ça.

— Ma récompense ? Ça n'a rien d'une récompense !

Trop souvent, durant sa captivité, Lila avait réussi à le « séduire ». Ou plutôt, à éveiller en lui un désir bestial qu'il n'était pas en mesure de contrôler.

— Je suis libre, désormais... Tu n'as plus de « chiot », ni de prisonnier.

— La liberté te rend débile, et c'est très décevant. Tu sais que je déteste être déçu...

Lame et fouet en même temps, Lila attaqua comme une furie. Une pluie de coups que Bannon para ou esquiva de justesse.

En haut, les Mora-Zith et les gladiateurs beuglaient à s'en casser la voix tout en se flanquant des coups de bûcherons. Un entraînement, ça ? Eh bien oui, malgré les apparences. Si violentes qu'elles se montrent, les femmes en cuir n'avaient qu'une idée en tête – défendre Ildakar – et elles ne se laisseraient pas aller à massacrer des défenseurs potentiels.

— Douce Mère la Mer..., gémit Bannon quand la furie qui lui faisait face remonta à l'assaut.

Plus offensif, il la repoussa puis décocha un coup qui fit vibrer longuement la lame de la Mora-Zith. Vexée, elle frappa avec son fouet, mais dans un espace exigü, la longue lanière ne se révéla pas très efficace.

Vif comme l'éclair, Bannon la saisit au vol, tira et déséquilibra Lila, qui bascula en avant. Lâchant la lanière, il attrapa le poignet de la Mora-Zith et l'attira vers lui.

Visage collé contre le sien, elle eut un grand sourire.

— Tu me veux ici, sur le sable ? Quelle idée excitante ! Qui sait, je

vais peut-être te laisser faire. Tu as été très bon, aujourd'hui.

Bannon repoussa la jeune femme.

— Tu m'as maltraité et frappé. Comment peux-tu croire que nous sommes ensemble ?

Lila sembla sincèrement perplexe.

— Je t'ai formé, selon mes ordres. Grâce à moi, tu es devenu un meilleur guerrier. En d'autres termes, je t'ai sauvé la vie – ou au moins, je te l'ai prolongée. Tu ne peux pas m'en vouloir pour ça.

— Je t'en veux d'avoir été incarcéré et forcé à me battre ! Ildakar n'est rien pour moi ! Je voulais sauver mon ami Ian. Mais vous l'avez corrompu et il a tout oublié de sa vie d'avant.

— C'était notre champion, fit Lila, de plus en plus ébahie. Nous le vénérons. Adessa lui avait ouvert sa couche. Elle aurait peut-être même porté son enfant. Un homme ne peut rien vouloir de plus.

— Tu es sûre ? lança Bannon. (Il recula, toujours sur ses gardes.) Moi, j'entends choisir ma vie. Je n'ai rien à faire dans une fosse de combat, et je refuse que tu m'entraînes.

Lila étudia de la tête aux pieds son adversaire.

— Regarde le beau guerrier que tu es devenu... C'est grâce à moi. Tu devrais m'être reconnaissant.

Le souffle court, les deux jeunes gens ruisselaient de sueur. Oui, Bannon s'était bien battu aujourd'hui. Lila avait attaqué sans relâche, il avait résisté, finissant par la forcer à reculer. Bref, il était *presque* aussi bon qu'elle, sachant qu'elle s'imposait une certaine retenue.

Déconcertée, elle sautillait d'un pied sur l'autre.

— Je te trouve bien étrange, mon gars. Je suis une Mora-Zith et j'ai exécuté mes ordres. Que veux-tu de plus de moi ? Un jour, tu apprécieras à sa juste valeur ce que je t'ai donné.

Bannon devait ses compétences d'escrimeur à Nathan Rahl, qui l'avait formé durant leurs voyages. Avant, il maniait son épée avec la délicatesse d'un bûcheron, mais le vieux sorcier lui avait enseigné la précision et la finesse.

Cela dit, c'était Lila qui avait fait de lui un véritable guerrier. Contraint d'affronter Ian, son vieil ami d'enfance devenu un tueur sans pitié aux yeux froids, il avait dû mobiliser toutes ses compétences pour sauver sa peau. Loin de le ménager, Ian l'avait poussé dans ses derniers retranchements. À la fin, il l'avait assommé au lieu de le tuer – une clémence délibérée, Bannon en aurait mis sa main au feu. Mais s'il avait baissé sa garde tôt dans le duel, il n'aurait plus été de ce monde, ça ne faisait aucun doute.

— Navré, Lila, mais je ne peux pas oublier le mal que tu m'as fait. Je sais qui tu es. Comment blâmer une vipère de m'avoir mordu ? Le venin n'en reste pas moins dangereux...

La Mora-Zith ricana.

— Tu me compares à une vipère ? J'espérais quelque chose de plus romantique... (Les yeux plissés, elle durcit le ton.) Mon gars...

— Je m'appelle Bannon ! Tant que tu ne penseras pas à moi comme à une *personne*, je te prendrai pour un serpent.

— Comme tu voudras, Bannon... Je me souviendrai de ton prénom de temps en temps, quand tu l'auras mérité. Mais sache que mes sœurs et moi nous battons depuis toujours pour Ildakar, et que ça n'a pas changé. Dans cette ville, nous avons tous le même ennemi. Pour ruminer des rancunes, il faut être un imbécile. Combats Utros, pas moi... Ainsi, tu découvriras que nous méritons tous les deux notre... récompense.

Sans relâcher sa vigilance, de peur qu'elle en profite pour attaquer, Bannon réfléchit aux propos de Lila. En toute objectivité, elle avait raison.

— D'accord, pour l'instant, je veux bien oublier mon ressentiment envers toi. Et envers tes collègues.

Lila sourit. Sincèrement. Un très joli spectacle.

L'arène et les Mora-Zith faisaient partie intégrante d'Ildakar depuis la création du linceul de l'éternité. Avec Bannon, malgré les apparences, Lila ne s'était pas montrée cruelle. Détachée de tout, elle avait fait son travail, simplement. Quand elle le « récompensait » en lui offrant son corps, elle voulait qu'il y prenne autant de plaisir qu'elle. Ces soirs-là, elle s'était toujours comportée comme une femme qui désire un homme, pas comme une dominatrice sadique. Considérant les raclées qu'elle lui avait flanquées, la « compensation » valait la peine...

— Ici, nous devons tous oublier nos rancunes, tu as raison. Et nous entraîner pour devenir des guerriers impitoyables.

Histoire de souligner qu'il en avait assez pour aujourd'hui, Bannon jeta Solide dans le sable. En haut et dans les autres fosses, les combats continuaient.

Lila se massa les bras, insistant sur un bleu qu'il lui avait infligé du plat de la lame.

Bannon admira la fine silhouette de la Mora-Zith. Une beauté sauvage, un peu comme Mrra, en un sens...

Plus de ressentiment...

Il repensa à Ian, sur l'île de Chiriya. Un gosse innocent enlevé par les Norukai, des esclavagistes... Ian s'était sacrifié pour le sauver... De loin, Bannon avait vu une brute l'assommer avant de le ligoter, puis de l'embarquer dans un canot.

Plus tard, ces chiens avaient vendu Ian sur le marché aux esclaves d'Ildakar.

Les Norukai, objets éternels de sa haine ! Eux ne méritaient pas de pardon. Les Mora-Zith, en revanche... Pourquoi ne pas occulter ce

qu'elles lui avaient fait ? En défendant Ildakar, elles se rachèteraient peut-être.

Mais les Norukai étaient au-delà de toute rédemption. Jusqu'à la fin des temps, il les poursuivrait de sa détestation.

Chapitre 8

Comme si le dieu serpent était furieux, les vagues venaient s'écraser contre les falaises noires. Par bonheur, les Norukai étaient habitués aux tempêtes et aux mers démontées. Les eaux tumultueuses et les bras de mer périlleux, entre leurs îles, leur lançaient un défi excitant et les aidaient à devenir plus forts.

Dans le Bastion du roi Calvaire, qui dominait l'île principale de l'archipel, l'air humide et froid faisait le pendant de la tourmente qui se déchaînait dehors. Des conditions idéales, pour les farouches Norukai...

Dans la salle du trône, des flammes dévoraient le précieux bois livré par les bateaux commerciaux qui sillonnaient l'archipel. Alors que les Norukai étaient des pillards, des tueurs et des esclavagistes universellement redoutés, le bois, sur leurs îles rocheuses, se révélait un bien plus précieux que l'or et... beaucoup moins turbulent que ces fichus prisonniers.

Ce soir, le roi Calvaire portait un gilet en peau de requin-loup. Un tueur marin qu'il avait vaincu, tiré sur la plage rocheuse et vidé alors qu'il était encore vivant. À force de dur labeur et de meurtre, le roi avait développé des bras énormes. Dans son peuple, un souverain devait être plus fort que n'importe qui, et Calvaire avait plus d'une fois démontré que c'était le cas – quand il parvenait à contraindre quelqu'un à le défier, car ses adversaires, homme ou femme, savaient qu'ils n'avaient aucune chance de survivre.

Assis sur son trône, les yeux rivés sur les flammes, Calvaire serra les poings puis fit jouer ses phalanges revêtues de cylindres de fer. D'un seul coup, il pouvait fracasser le crâne d'un homme, qui s'écroulait raide mort comme une anguille à la tête écrabouillée par une massue.

Calvaire adorait conclure un duel ainsi – mais pas trop tôt, pour ne pas se gâcher le plaisir.

Dehors, le vent hurlant tentait de se forcer un passage dans le Bastion. Sous ses assauts, les fenêtres craquaient sinistrement. Même volets fermés, on entendait les rugissements du cyclone. Sur l'île, les bâtiments de pierre occupaient tout l'espace disponible, et les bourrasques qui s'engouffraient dans les ruelles semblaient hurler à la mort.

Même sous un déluge, les gens continuaient à vaquer à leurs occupations. Dans les crevasses de la roche, les femmes s'acharnaient

à planter des cactus et d'autres végétaux de ce genre. Sur les îles, chaque pouce carré de terre fertile était précieux.

Partout, les bergers menaient leurs ovins au « pâturage », à savoir des zones rocailleuses où les lichens et les mousses consentaient à pousser. Défiant les vagues, des pêcheurs revenaient avec leurs prises...

Comme chaque soir, Calvaire se goinfrerait de poisson frais. Presque tout le reste de la pêche du jour serait salé et séché ou mis en baril avec des choux et du vinaigre qui faciliteraient la fermentation. Des réserves pour le pire de la saison des tempêtes...

Dans le petit port défendu par de hautes falaises, des quais en bois et en fer accueillaient les fières galères qui venaient débarquer le butin récupéré lors des raids.

Les sujets de Calvaire, loin d'être une bande de femmelettes, méprisaient souverainement le gros temps. Alors, quelques bourrasques quasi anémiques...

Pendant qu'il écoutait le vent en réfléchissant à la guerre – son sujet favori – Calvaire reconnut la sonnerie caractéristique des cloches cylindriques installées sur les falaises, autour du port. Les sentinelles annonçaient l'approche d'un navire... Ça n'avait rien d'une alarme, parce que personne au monde n'aurait osé attaquer l'archipel des Norukai – une centaine d'îles notées sur les cartes, plus une multitude d'autres trop petites pour mériter cet effort. Toutes étaient des forteresses dressées sur l'eau.

Les cloches indiquaient seulement qu'une galère revenait au bercail après un raid ou une mission d'exploration.

Se grattant une joue, Calvaire suivit du bout d'un index les deux cicatrices qui couraient des coins de ses lèvres jusque sous ses oreilles. Des incisions volontaires, pour élargir sa bouche et le faire ressembler davantage à un reptile. Les écailles tatouées sur sa peau étaient un autre hommage fervent au dieu serpent.

Calvaire arborait plusieurs améliorations de ce type. Des éclats d'os implantés dans ses épaules, un crochet acéré dans la narine gauche... En guise de ceinture, il portait une chaîne de fer. Pour chaque homme tué, il ajoutait un maillon. Aujourd'hui, la chaîne faisait plus de trois fois le tour de sa taille.

Calvaire plissa les yeux pour mieux voir l'homme émacié en tenue blanche qui gesticulait devant la cheminée, dont l'énorme gueule, telle celle d'un dragon, semblait prête à l'arroser de flammes. Se penchant plus que de raison, le chamane albinos passa près de se roussir la peau.

Dès qu'il entendit les cloches, il inclina la tête et gesticula de plus belle.

— C'est le capitaine Kor ! Il est de retour !

— Comment peux-tu en être sûr, Crayeux ? Il peut s'agir de n'importe qui.

— Non, je sais... Les cloches sonnent dans ma tête. Des voix me décrivent ce que je ne peux pas voir avec mes yeux, et mes yeux voient ce que je suis incapable d'imaginer.

Se détournant du feu, le chamane gambada gracieusement sur le sol de pierre froide.

— C'est le capitaine Kor, j'en suis sûr.

La première fois qu'ils croisaient Crayeux, la plupart des gens frémissaient. Calvaire ne voyait en lui qu'un ami loyal. À l'exception d'un pagne fait de peaux de poisson cousues, le chamane était nu comme un ver. De naissance, sa peau était d'une pâleur fantomatique. Horrifiés, ses parents l'avaient rejeté.

Son corps était couvert de petites cicatrices : un nombre impensable de morsures de poisson. Quand Calvaire était encore adolescent, son père, le roi Supplice, avait ordonné qu'on jette Crayeux dans un bassin infesté de minuscules poissons mangeurs d'homme. Les petits monstres l'avaient mordu, comme pour goûter, mais contre toute attente, ils ne l'avaient pas dévoré. La protection du dieu serpent, peut-être...

Récoltant lui aussi de cruelles morsures, Calvaire avait tiré Crayeux hors de l'eau.

Les poissons avaient avalé tout ce qui dépassait : les oreilles, une partie des lèvres, les paupières et les parties intimes. Grâce à l'aide de Calvaire, le jeune albinos s'était remis, mais sans redevenir comme avant.

Dès son jeune âge, Calvaire avait senti le pouvoir de Crayeux. Alors que Supplice était dégoûté par cette épave humaine, son fils avait tissé des liens avec l'albinos, allant jusqu'à écouter son babillage. La terrible épreuve, dans le bassin, avait éveillé certaines caractéristiques très étranges du don – une aptitude aux prémonitions, semblait-il.

Crayeux avait prévu bien des événements, indiquant même à Calvaire le moment idéal pour défier et tuer son père. Devenu son chamane et son conseiller, l'albinos ne quittait plus le nouveau roi. Souvent déconcerté par la diction erratique de Crayeux, Calvaire devait lui arracher des précisions sur ses oracles. Mais il n'avait jamais eu la moindre occasion de mettre en doute leur véracité.

— Tu es sûr que c'est Kor ? insista-t-il, certain que Crayeux n'en démordrait pas.

— C'est lui, oui... Il est de retour, j'en suis sûr, roi Calvaire. Kor revient avec trois navires... (En chantonnant, Crayeux esquissa quelques pas de danse.) Tu vas voir... As-tu entendu les cloches ? Les galères seront bientôt là... Kor viendra te voir et il te parlera de ta

prochaine guerre.

— Quelle guerre ? Je n'ai encore rien décidé.

— Mais tu vas le faire, crois-moi...

Calvaire croisa les bras sur son gilet en peau de requin, puis il s'adossa à son trône. Dehors, les éléments se déchaînaient toujours.

— Si tu ne te trompes pas, je te récompenserai.

— Davantage de jolis poissons ? Pour mon aquarium, j'en voudrais plus.

— On verra... Mais si tu te trompes, je devrai te punir.

Crayeux leva des mains implorantes.

— Par pitié, ne me jette pas aux poissons ! Pas ça... Pas encore. Je suis ton ami Crayeux. Et toi, le roi Calvaire – du monde tu seras le calvaire !

Touché par la terreur enfantine du chamane, le roi parla d'un ton presque doux :

— Tu sais bien que je ne te jetterai jamais aux poissons...

— Et pas non plus au dieu serpent ? Tu ne m'enchaîneras pas à flanc de falaise ?

— Bien sûr que non. Tu as trop de valeur, et tu es mon ami.

— Ami Calvaire, pour tous tes ennemis, ce sera un calvaire !

N'ayant en fait aucun doute sur les prémonitions de l'albinos, Calvaire en conclut que Kor viendrait bientôt lui rendre compte de sa mission à Ildakar. Un rapport que le roi attendait avec impatience.

Crayeux pouvait aussi avoir raison au sujet de la guerre...

D'une voix tonitruante, Calvaire exigea que cinq esclaves se présentent devant lui. Aussitôt, deux femmes et trois hommes entrèrent dans la salle du trône d'un pas saccadé.

Pendant leur formation, les esclaves royaux subissaient souvent des fractures que l'on réduisait en dépit du bon sens de manière délibérée – une sorte de pense-bête à l'intention des récalcitrants... Au Bastion, tous les serviteurs étaient donc bancals d'une façon ou d'une autre.

Les esclaves surnuméraires servaient sur les autres îles où étaient vendus un peu partout dans le monde.

— Préparez un banquet pour le capitaine Kor, qui vient me rendre compte de son expédition. Avons-nous assez de poisson frais, ou dois-je faire abattre l'un de vous, histoire que nous nous goinfrions de chair humaine ?

— On va faire la fête ? s'écria Crayeux, ravi par cette éventualité.

Blêmes comme des cadavres, les esclaves reculèrent.

— Nous avons du poisson, Majesté, dit le doyen du groupe, un gaillard qui survivait depuis dix ans au Bastion. Fumé ou frais, à votre convenance. Vous ne devrez plus jamais manger de la chair humaine.

— Et si j'aime ça ? lança Calvaire. (Un cri du cœur sincère et une façon de terroriser les esclaves.) On finit par se lasser du poisson. Un

peu de viande, ça améliore l'ordinaire.

— Je vais ordonner aux cuisiniers de préparer du poisson, dit le vieil humain.

Emmett, il s'appelle Emmett...

Calvaire aurait juré que ce type était là depuis toujours... Même s'il accordait peu d'attention aux larbins, il s'interrogea sur les qualités particulières de celui-là. À l'évidence, Emmett était un survivant. Une catégorie d'humains qu'il détestait, parce qu'elle finissait toujours par causer des problèmes.

Faire rôti Emmett ne serait peut-être pas une si mauvaise idée que ça. Encore que... Vu son âge et sa minceur squelettique, il n'y aurait pas grand-chose à manger. Non, ça ne valait pas la peine. Que cet humain continue donc à servir le roi des Norukai.

Crayeux retourna devant la cheminée, sans doute pour se réchauffer. Là, il débita un monologue incohérent sur les poissons – les petits, destinés à son aquarium, les plus gros, souvent venimeux et couverts d'épines, et un spécimen capable de produire des éclairs sous l'eau.

L'aquarium était un privilège que Calvaire concédait à son vieil ami.

Au moment où la cuisine faisait livrer le repas, trois grands Norukai entrèrent dans la salle du trône. Grâce à la dent de requin implantée sur son crâne chauve, Calvaire reconnut le capitaine Kor au premier coup d'œil. Bien entendu, les trois hommes arboraient les incisions rituelles en l'honneur du dieu serpent...

Carrant les épaules pour mettre en valeur ses éclats d'os, Calvaire se penchant en avant sur son trône. De ses braves guerriers, il n'attendait jamais de courbettes ou d'autres manifestations de ce genre. Leur respect, il voulait le gagner par ses actes, pas *via* un protocole grotesque.

Logiquement, Kor était flanqué par Yorik et Lars, les capitaines des deux autres bateaux vendeurs d'esclaves.

— Ne t'avais-je pas dit que c'était Kor ? triompha Crayeux. Kor, il va y avoir la guerre !

Les trois visiteurs concentrèrent leur attention sur le roi. Depuis toujours, le chamane albinos mutilé ne leur inspirait pas confiance.

— Dis-moi ce que tu as découvert, capitaine. Ton rapport peut décider de la prochaine campagne. Il est temps de nous remettre à l'ouvrage.

— Nos trois galères ont fendu les flots vers le sud, là où le fleuve se jette dans la mer. À bord, nous avons deux cents esclaves, et nous en avons ajouté en chemin.

— Parfait, fit Calvaire. Les villes côtières du Sud doivent être saignées à blanc, comme les forêts qui les entourent. Dès maintenant,

il faudra concentrer nos attaques sur la côte nord.

— Ou sur une cible encore plus intéressante... Voilà des années que nous commerçons avec Ildakar, au gré de ses apparitions... Les sorciers la cachent sous un linceul magique, mais leurs efforts faiblissent et l'anarchie s'installe dans les rues. La veille de notre départ, l'un des nôtres a disparu et nous n'avons pas retrouvé son cadavre.

— Dar..., marmonnèrent Yorik et Lars.

— Ces bouffons poudrés ont tué un homme à nous ?

— Nous n'en sommes pas sûrs, Majesté..., dit Yorik. Dar fréquentait assidûment les bordels, et un soir, il ne s'est pas remontré. Ivre mort, il a pu se faire tuer et détrousser dans une ruelle sombre.

— L'affaire peut servir de prétexte à une attaque, proposa Kor. Si c'est ce que tu veux, mon roi, nous vengerons Dar !

— Je déteste les prétextes, grogna Calvaire. Quand on veut faire la guerre, on attaque, et voilà tout.

— Ildakar, c'est notre destin ! lança Crayeux. Roi Calvaire, pour tous, ce sera un calvaire !

Le roi fit signe au chamane de la boucler. Crayeux ne se tut pas, mais il plaqua une main sur sa bouche.

— Capitaine Kor, me suggères-tu de conquérir Ildakar ?

— Ce serait une idée géniale, Majesté. Nos cales sont remplies de tonneaux de vin et de viande de yaxen – une bête d'élevage à la chair délicieuse. La ville produit aussi des soieries et des fourrures de très bonne qualité. Comme elle s'ouvre de plus en plus au commerce, nous avons été très bien accueillis.

» Pour qu'une attaque surprise réussisse, il suffira de nous infiltrer à un moment où le linceul est inactif. D'après ce que j'ai vu et entendu, pour le réactiver, il leur faut des jours de préparation et un massacre de masse. Ça nous laisse tout loisir d'attaquer et de piller. Cette cité est une mine de richesses et d'esclaves...

— Sans oublier le vin ! éructa Lars.

Kor fit mine de ne pas avoir entendu.

— Malgré quelques puissants sorciers, ces gens sont très faibles.

— Des sorciers ? chantonna Crayeux. La magie peut être vaincue. Le dieu serpent sait comment faire. Et moi aussi !

Calvaire se tourna vers le chamane :

— Comment peut-on vaincre la magie ?

— Pour l'instant, je n'en sais rien, mais je trouverai... (Crayeux s'accroupit devant la cheminée et passa les mains au-dessus des flammes pour les réchauffer.) Le moment venu, je saurai...

La table étant mise, Kor, Yorik et Lars s'assirent. Majestueux, Calvaire vint s'installer à la place d'honneur, devant les assiettes les mieux garnies. S'emparant à mains nues d'un poisson grillé, il détacha

les filets et les goba.

— Avant tout, faites-moi parvenir votre viande de yaxen. J'en ai assez du poisson, et je déteste la chèvre. En attendant, je réfléchirai à cette guerre. Une centaine de galères sont en cours de construction dans l'archipel. Je ne partirai pas en campagne avant que la moitié au moins soient terminées. Ildakar existe depuis des millénaires. Quelques mois ne changeront rien. Au bout du compte, nous gagnerons.

Après l'avoir sucée, Kor jeta au loin une tête de poisson.

— Je ne veux pas me tourner les pouces pendant des semaines, Majesté. Cette mission commerciale m'a tapé sur les nerfs. J'ai hâte de répandre du sang. Donne-moi quelque chose à faire.

Après un voyage sans problèmes, Kor apprécierait sans doute une bonne bataille.

— J'ai un raid en tête, capitaine... Tu vas partir pour le Nord avec tes galères, puis tu attaqueras Renda-sur-Baie, une ville côtière. La dernière fois, ces chiens nous ont repoussés, et ils méritent une leçon.

— Oui, une leçon ! chantonna Crayeux. Qu'on les étriepe !

— Kor, tue-les tous ! Après ton départ, il ne devra rester que des spectres.

— Des spectres, oui, comme moi ! couina le chamane.

Le seul Norukai adulte qui n'ait pas la bouche agrandie... S'il lui manquait une partie des lèvres, ça n'était pas compensé par des incisions rituelles.

Kor hocha la tête avec gratitude.

— J'accepte de tout cœur cette mission, mon roi.

Calvaire avait durement puni le capitaine vaincu par cette bourgade de pêcheurs. Enchaîné à flanc de colline, l'officier avait nourri le dieu serpent afin que celui-ci veuille bien protéger les Norukai et leur souverain.

— N'échoue pas, surtout !

— Compte sur moi, Majesté.

Satisfait par cette réponse, Calvaire termina son assiette de poisson – en rêvant de viande de yaxen.

Chapitre 9

— Je suis un sorcier d'Ildakar, déclara Renn, le torse bombé, alors qu'il faisait face à la Dame Abbessse dans le vaste hall d'entrée de Surplomb du Monde.

Le teint rubicond, le nouveau venu en tunique marron arborait des bajoues rendues plus flasques encore par les privations d'un long et périlleux voyage.

Très calme, Verna croisa les bras et avança vers le fâcheux. Malgré son arrogance, le soi-disant sorcier, intimidé par le cadre, jetait de fréquents coups d'œil au général Zimmer.

Cet homme avait le don, Verna le sentait. Mais si elle le défiait, il se dégonflerait comme une outre à vin percée, ça ne faisait aucun doute.

— Moi, je suis la Dame Abbessse des Sœurs de la Lumière... Les archives de Surplomb du Monde sont une bibliothèque pleine de grimoires d'une valeur inestimable. Tous les érudits détenteurs du don peuvent les consulter – sous certaines conditions.

— Par exemple, fit Zimmer, ceux qui « exigent » se font éjecter...

Les cheveux noirs, l'officier supérieur arborait l'ombre d'une moustache – pourtant, il s'était rasé de près quelques heures plus tôt.

— Vous ignorez visiblement d'où viennent ces grimoires, marmonna Renn. En toute justice, ils appartiennent à Ildakar. Nous sommes reconnaissants aux citadins de Surplomb du Monde parce qu'ils ont veillé sur eux. Mais ces archives, c'est nous qui les avons rassemblées avant que l'empereur Sulachan détruise tous les textes magiques.

Dix soldats d'Ildakar se tenaient derrière Renn. L'air dubitatifs, ils ne semblaient pas pressés d'affronter les guerriers de Zimmer.

— Maître Renn, dit le capitaine, nous devrions peut-être nous montrer moins...

Le sorcier fit signe à l'homme de se taire.

Attirés par les échos de voix, des érudits locaux accouraient de toutes parts. Sauf pour un œil exercé, il était impossible de distinguer les archivistes des mémoristes.

Pour se calmer, Verna inspira plusieurs fois à fond.

— Je connais l'histoire de Surplomb du Monde... Malgré ce que vous semblez croire, Ildakar n'y joue pas un rôle prééminent. Mes Sœurs de la Lumière et moi, nous sommes également en visite. Pour étudier et empêcher que des trésors de connaissances tombent entre

de mauvaises mains.

Leur curiosité éveillée, des sœurs approchaient de Verna et de son interlocuteur. La Dame Abbesse reconnut Eldine et Rhoda, en compagnie de la jeune novice appelée Ambre.

En compagnie de la chef des mémoristes – Gloria, une petite bonne femme rondelette débordant d'énergie – l'archiviste Franklin vint se camper près de Verna.

— Surplomb du Monde était protégé par un sort de camouflage, dit-il à Renn avec un sourire perplexe. Aujourd'hui, plus rien ne nous dissimule et tous ceux qui le méritent peuvent avoir accès à nos archives.

Verna jugea utile de modérer cette entrée en matière :

— L'utilisation de ces trésors par des incompetents a déjà provoqué plusieurs désastres. En conséquence, nous devons être prudents. Le général Zimmer et ses hommes, de fiers D'Harans, ont juré de protéger les archives. Un nouvel usage irraisonné de cette magie provoquerait une catastrophe.

— Un sorcier d'Ildakar est supérieur à tout ce qu'on peut trouver ici. Je prends les choses en main.

— Certainement pas, siffla Franklin. Le seul responsable des archives, c'est moi !

D'habitude plus à l'aise avec les livres qu'avec les gens, l'archiviste pacifiste semblait pourtant prêt à sauter à la gorge de Renn.

Gloria vint aussitôt au secours de son collègue :

— Moi, je parle au nom des mémoristes, qui ont gravé dans leur esprit des centaines de milliers de volumes. Depuis des millénaires, nous sommes dépositaires des trésors de Surplomb du Monde et nous ne vous les céderons pas.

Alors que la foule de curieux grossissait, Verna décida d'enfoncer le clou :

— Les Sœurs de la Lumière détiennent aussi le don... Croyez-moi, nous faisons des ennemies puissantes, quand on nous cherche querelle. Mais ce n'est pas tout... Vous voyez ces érudits, autour de nous ? Un grand nombre ont étudié de très vieux sortilèges dont ils seraient sûrement ravis de se servir contre vous.

Renn vira à l'écarlate.

— Mais... Mais je suis un sorcier d'Ildakar ! (Il semblait croire que ce seul titre ferait trembler de peur ses interlocuteurs.) La sovrena Thora m'a chargé de trouver ces archives. Ayant réussi, je dois...

— Vous ne devez rien du tout ! coupa Verna, résolue à ne pas céder. Les grimoires resteront là où ils sont en sécurité.

Déboulant de la corniche sinueuse qu'avaient empruntée les visiteurs, neuf D'Harans armés jusqu'aux dents vinrent rejoindre leurs camarades. Alors que ces hommes, tous ensemble, représentaient une

modeste partie des forces de Zimmer, ils étaient plus nombreux que l'escorte de Renn.

Tandis que le sorcier cherchait ses mots, le chef de sa garde prit la parole :

— Je suis le capitaine Trevor... Après un long et difficile voyage dans les montagnes, je suggère que nous fassions connaissance avant de songer à nous étripier.

Redevenu paisible et contemplatif, Franklin répliqua :

— Nous n'avons pas encore fini de classer les archives... Pour tout dire, nous n'avons pas la liste de tous nos grimoires. Quant à notre bibliothèque de prophéties, elle a été détruite par un idiot qui a lancé un sort bien au-delà de ses compétences... Tous ces recueils perdus...

— Les prédictions ne valaient plus rien, soupira Verna. Ces ouvrages n'avaient aucun intérêt.

Pensif, Renn regardait autour de lui. À l'évidence, rien ne se passait comme il l'avait prévu.

— Je veux voir les archives ! lança-t-il.

— Les grimoires ne bougeront pas d'ici, lâcha Zimmer comme s'il n'avait pas entendu.

Les épaules de Renn s'affaissèrent.

— Je ne suis même pas sûr que Thora s'intéresserait à ces ouvrages. Par le passé, elle se moquait de moi et de ma chère Lani, parce que nous consacrons notre temps à lire et à étudier.

Le sorcier baissa le ton, mais Verna entendit quand même :

— Elle ne mérite peut-être pas ces trésors...

Comme la Dame Abbessse l'aurait parié, la baudruche s'était dégonflée. Opportuniste, elle saisit la balle au vol :

— Après un long voyage, les nerfs sont mis à rude épreuve... Comme l'a proposé le capitaine Trevor, faisons connaissance avant de nous taper dessus. Vous savez, nous sommes avides d'en apprendre plus long sur Ildakar.

Gloria vint à la rescousse de la Dame Abbessse :

— Au menu, il y a des lentilles, des saucisses et du pain frais. Si on dialoguait en mangeant ?

À l'idée de se nourrir, Renn s'illumina, l'eau lui venant à la bouche. Les hommes de son escorte ne semblèrent pas insensibles non plus à cette perspective.

— Dans la vallée, dit Zimmer à Trevor, nous avons un camp où vous serez très bien. Tant qu'ils ne sont pas ennemis, les soldats ont toujours des histoires à se raconter.

— Exact... Tant qu'ils ne sont pas ennemis. Et pour l'instant, général, c'est le cas. Les gars, l'heure est venue de vous reposer un peu. Ce que j'ai aperçu du camp m'a paru plutôt sympathique...

Pas vraiment heureux de rester seul à Surplomb du Monde, Renn

fit contre mauvaise fortune bon cœur :

— Votre soupe de lentilles semble prometteuse, je l'avoue...

Après ses rodomontades du début, le « sorcier d'Ildakar » n'était plus qu'un homme fatigué en quête de réconfort. Pour lui, le voyage avait dû être un calvaire.

Alors que Zimmer s'éloignait avec Trevor et ses hommes, Verna se tourna vers son « invité » :

— Comment avez-vous eu l'idée de chercher Surplomb du Monde ? Je n'aurais pas cru que les nouvelles se répandaient si vite, dans l'Ancien Monde...

— Nous avons eu des visiteurs, récemment... L'un d'eux, le jeune Bannon, a involontairement craché le morceau au sujet de Surplomb du Monde. Il voyageait avec une magicienne blonde nommée Nicci et un grand sorcier appelé Nathan Rahl.

Verna en eut le souffle coupé.

— Vous... tu connais Nathan et Nicci ?

— Pourquoi, vous... Tu les connais aussi ? Ils sont à Ildakar et travaillent avec le *duma*, notre conseil.

Sa curiosité éveillée, Verna fit signe au sorcier de la suivre.

— Dans ce cas, nous allons avoir beaucoup de choses à nous dire.

Tandis qu'on déposait des bols de soupe fumante sur la table, un cercle d'érudits – archivistes et mémoristes réunis – bombardait Renn de questions. Rameutées par Rhoda, Eldine et Ambre, toutes les Sœurs de la Lumière étaient là aussi.

Verna savait depuis un moment que Nicci et Nathan sillonnaient l'Ancien Monde. Dans une lettre apportée par un jeune couple d'érudits de Surplomb du Monde, la magicienne demandait que des soldats et des pratiquants de la magie viennent participer à la protection des fabuleuses archives.

À Surplomb du Monde, ajoutait-elle, les gens veillaient sur des trésors dont ils étaient quasiment incapables de se servir.

Après lecture de cet appel, Verna et ses Sœurs de la Lumière s'étaient mises en route avec le général Zimmer et une bonne centaine de soldats.

Pour l'essentiel, l'Ancien Monde restait une terre inexplorée. Même si les Grandes Guerres étaient terminées, Richard ayant écrasé l'Ordre Impérial puis les armées de morts-vivants de Sulachan, voyager dans ces contrées restait périlleux.

Sur le chemin de Surplomb du Monde, Verna et son groupe s'étaient arrêtés à Renda-sur-Baie, un village de pêcheurs rançonné et pillé par des esclavagistes. Laissant sur place une partie de ses troupes, Zimmer avait ordonné au capitaine Norcross, le frère d'Ambre, d'aider les villageois à se débarrasser des Norukai, s'ils se remontraient.

Un premier pas dans l'érection des défenses de l'Ancien Monde, désormais intégré à l'empire d'haran. Pour sécuriser tout le territoire, il faudrait du temps, mais c'était normal. Les érudits avaient même un dicton pour ça : « En lisant une page à la fois, on peut arriver au bout du plus gros livre du monde. Pour lire la bibliothèque entière, il faut s'attaquer à un livre à la fois, puis à un rayonnage et enfin à une salle... »

Verna espérait que Norcross et les villageois étaient en sécurité. À tout hasard, les trois navires qui avaient transporté l'expédition restaient ancrés dans le port...

Quand les « érudits » de Surplomb du Monde avaient joué avec des sorts qui les dépassaient, plusieurs catastrophes s'étaient enchaînées. De quoi imaginer ce qui arriverait si un tyran comme Jagang mettait la main sur de tels trésors de connaissances.

Dès leur arrivée, les D'Harans avaient évalué les défenses de Surplomb du Monde. Nichées dans une grotte, au sommet d'une falaise, les archives n'étaient pas aisément accessibles. Zimmer avait pourtant émis plusieurs idées pour renforcer la sécurité de la ville. Par exemple, une étroite surveillance de l'entrée du canyon qui l'abritait. Même si le passage était difficile à repérer, on ne savait jamais.

Au premier abord, les érudits avaient regimbé contre ces contraintes de sécurité. Puis ils s'étaient souvenus des dégâts provoqués par le Buveur de Vie et par Victoria, la magicienne folle...

Entre deux cuillerées de soupe, Renn s'extasia :

— À Ildakar, je passe de festin en banquet... Yaxen rôti, desserts succulents, fruits confits délicieux... (Il avala une autre cuillerée et s'essuya les lèvres avec une tranche de pain frais.) Chez moi, cette soupe serait réservée aux pauvres, voire aux esclaves. J'ignorais que ça pouvait être si bon !

— Nous consommons ce que produit la vallée, dit Gloria. Pendant des siècles, nous n'avons pas eu de contacts avec le monde extérieur... Il fallait bien vivre en autarcie.

— Dans la vallée, intervint Franklin, nous avons des vergers, des champs cultivés et des troupeaux de moutons. Vous avez remarqué la viande émincée, en plus des saucisses ?

— Une merveille, réaffirma Renn.

Rassasié et détendu, il ne faisait plus montre d'une once d'arrogance.

— J'aimerais bien rester ici un moment, soupira-t-il. Pour servir Ildakar, bien entendu.

— Pourquoi ta ville a-t-elle besoin de ces archives ? demanda Verna. Jadis, des sorciers ont caché les grimoires ici afin que Sulachan ne les détruise pas. Nous refusons d'aider à créer un nouveau tyran.

— Ne t'inquiète pas, les sorciers d'Ildakar ne commenceront

sûrement pas une carrière de dictateurs ! Encore que...

» Au fond, la sovrena m'a envoyé ici parce qu'elle est avide de pouvoir. Et le sorcier en chef Maxime ne crache pas sur les sorts terrifiants pour défendre la ville... Par la barbe du Gardien, je ne suis plus très sûr de savoir pourquoi ils lorgnent ces connaissances. Et je me demande s'ils méritent de les avoir...

» Au fond, ils s'en fichent peut-être... Ont-ils seulement jamais cru que je trouverais Surplomb du Monde ? Je n'avais qu'une vague direction, très peu de vivres et une escorte inexpérimentée, puisqu'elle n'avait jamais quitté la ville. En chemin, nous avons perdu des hommes. Sans un coup de chance incroyable, nous serions encore en train d'errer...

Le sorcier se rembrunit.

— Thora m'a embarqué dans cette galère... Pour se débarrasser de moi, sans doute. Après la révolte de Lani, elle ne m'a jamais vraiment pardonné... (Il tapota son ventre rebondi.) En ce temps-là, j'étais plus jeune, et peut-être plus séduisant... Depuis que Thora a pétrifié Lani, je n'ai plus...

Renn secoua la tête.

— Je suis toujours loyal à Ildakar, mais la ville et la sovrena font deux... Après tant de siècles sous le linceul de l'éternité, Thora elle-même doit avoir des crises de claustrophobie. C'est comme si un arbre essayait de pousser dans une bouteille...

Renn se resservit de soupe avant de continuer :

— Bon, ma décision est prise ! Je séjournerai ici afin d'en apprendre plus. Il est tout à fait possible que les archives soient très bien où elles sont...

Soulagée, Verna acquiesça. Près d'elle, attentive comme toujours, Ambre ravalait les questions qui lui brûlaient les lèvres.

— Surplomb du Monde est une mine d'informations, dit la Dame Abbess. Toi aussi, en ce qui concerne Ildakar. Mais pour commencer, donne-nous des nouvelles de Nathan et de Nicci.

Chapitre 10

Coincée entre les murs de la ville, Mrra se sentait de plus en plus mal. Rôdant dans les rues, entre les bâtiments, elle rêvait de courir et de chasser. Taraudée par la soif de sang, elle parvenait pourtant à se contrôler.

Via son lien avec la panthère, Nicci avait eu la même impression d'étouffer tandis qu'elle travaillait avec les rebelles, dans les catacombes. Depuis le réveil des soldats d'Utros, le sentiment d'être piégée s'était encore aggravé.

Partout, la population se préparait à subir un long siège. La magicienne, elle, se demandait combien de temps Utros et ses troupes tiendraient le coup. Que voulait le général ? Trois jours après le « réveil », les antiques soldats s'échinaient encore à reconstruire leur camp. Un prélude à un assaut en règle ?

La nuit tombée, des coups de poing continuaient à pleuvoir sur le mur d'enceinte. Des années plus tôt, quand Jagang avait lancé ses hordes à la conquête du Nouveau Monde, il exigeait qu'on batte nuit et jour du tambour devant les cités qu'il entendait conquérir. Même s'il mettait parfois des mois à arriver sur les lieux, ces roulements obsédants minaient les nerfs des défenseurs. Utros visait sans doute le même objectif, et avec tant de soldats, les rotations pouvaient se succéder pendant des années.

Pour l'heure, Nicci résidait toujours dans la grande villa. Depuis que Thora et Maxime n'y habitaient plus, elle avait conservé sa chambre, comme Bannon et Nathan.

Nerveuse, Mrra sortait se défouler toutes les nuits. Chassant des rats, elle sautait de toit en toit pour le simple plaisir d'utiliser ses muscles. Par respect, Nicci refusait de lui mettre une laisse ou de l'enfermer dans une cage.

En principe, la panthère ne risquait pas d'attaquer des gens, car elle savait que c'était mal. Cela dit, elle restait un fauve. Si on la menaçait ou la provoquait, elle se déchaînerait, et c'était normal.

Elle aurait dû gambader dans la forêt, en quête de proies. Mais comment la laisser sortir avec les multitudes de prédateurs à deux pattes qui grouillaient dans la plaine ?

Assise au bord de son lit, Nicci contemplait les lentes ondulations des rideaux de soie. En plus du lointain martèlement, elle entendait les bruits d'une ville la nuit. L'écho des harangues des colporteurs, la cacophonie qui montait des tavernes, les cris des yaxen de soie, dans

les bordels, les mélodies des musiciens des rues... Chacun à leur façon, les citadins s'efforçaient de continuer à vivre malgré la menace qui pesait sur eux.

Pas encore sortie ce soir, Mrra vint frotter sa tête contre les genoux de sa sœur humaine. Aux anges quand Nicci la gratta derrière les oreilles, elle ronronna de bonheur puis traversa la chambre et alla se camper sur le balcon, où elle tendit à son tour l'oreille. Humant l'air, les moustaches frémissantes, elle revint se faire cajoler. Hordes ennemies ou pas, elle brûlait d'envie d'être libre.

— Dans la plaine, tu serais en danger, lui expliqua Nicci.

Que faisaient Utros et ses hommes ? Que mijotaient-ils ? Pourquoi aucun émissaire n'était-il venu négocier les conditions d'une reddition ?

Comme pour dire que le danger était aussi grand à Ildakar, Mrra grogna sourdement. Avec ses griffes, son énorme gueule et ses réflexes de félin, la panthère était tout à fait capable de prendre soin d'elle-même.

Même si leur lien était plus fort en rêve, la magicienne et sa sœur féline communiquaient très clairement. Et elles se comprenaient très bien...

Une idée lui ayant traversé l'esprit, Nicci ne put s'empêcher de sursauter. En liberté, hors de la ville, Mrra se révélerait très utile pour les défenseurs. Devenue les yeux et les oreilles de sa sœur humaine, elle serait la meilleure espionne dont on pourrait rêver. Un félin furtif capable de se glisser dans la nuit sans un bruit...

Se penchant en avant, Nicci posa les mains sur la tête de la panthère, qui leva sur elle ses yeux jaunes.

— L'armée d'Utros nous assiège, tu le sais... Nous voyons son camp, mais ça ne suffit pas pour mettre au point une stratégie. Tu voudrais bien être mes yeux ? Si je te libère, seras-tu prudente ? Éviteras-tu tous les risques inutiles ? Je te demande d'observer, pas de te battre.

Mrra agita la queue avec enthousiasme. Du coup, Nicci prit sa décision.

— Bon, on y va ! Le jour, reste dans les collines, à l'abri des arbres, mais sur des positions d'où je pourrais voir nos ennemis à travers tes yeux. La nuit, n'hésite pas à patrouiller. Te voilà bombardée espionne dans le camp d'Utros.

Toute joyeuse, Mrra sortit de la chambre et attendit dans le couloir. Sentant son propre cœur battre la chamade, Nicci devina que celui de sa sœur féline s'emballait aussi.

— Suis-moi ! Nous allons chercher une poterne, là où les soldats ennemis ne martèlent pas la muraille de coups. Au fond, tu seras peut-être plus en sécurité ici que dehors...

En plus des portes principales, prises d'assaut par les hommes d'Utros, Ildakar disposait de plusieurs sorties dérobées donnant sur la falaise ou sur les marécages. Des entrées plus ou moins secrètes réservées aux marchands et aux voyageurs importants.

Dans les rues où grouillaient des chats en quête de proies, l'humaine et la panthère avancèrent d'un bon pas, Mrra jouant les éclaireuses. Tout à fait au nord de la cité, la muraille s'incurvait brusquement pour s'adapter à la configuration de la falaise.

À l'endroit qu'on lui avait décrit, Nicci repéra une poterne. Avec son don, elle la déverrouilla.

Ces portes étant très bien dissimulées, aucun homme d'Utros ne devait les garder. Tirant le battant de fer, la magicienne sentit aussitôt monter à ses narines un air lourd d'humidité. Au pied de la falaise, les flots du fleuve Chasse-Corbeau roulaient majestueusement.

Mrra se tendit d'anticipation. Partageant l'excitation de sa sœur féline, Nicci lui posa une main sur l'encolure.

— J'aimerais venir avec toi, mais pour l'instant, ma place est en ville.

La magicienne se pencha et enlaça son amie, qui en ronronna d'aise.

— File ! Je serai toujours avec toi, tu le sais... Nous ne sommes pas sœurs pour rien.

Quand la panthère s'élança, Nicci eut un pincement au cœur. La reverrait-elle un jour ? Dehors, le danger rôdait, mais Mrra aussi était redoutable.

Songeuse, la magicienne observa les centaines de feux de camp qui brûlaient dans le lointain. Combien d'arbres avaient péri pour les alimenter ? Vues de loin, ces « lucioles » faisaient penser aux yeux rouges des chiens à cœur, des monstres venus du royaume des morts.

Chaque feu représentait assez d'ennemis pour raser un gros village. Si tous ces soldats se lançaient à l'assaut de l'Ancien Monde, ils auraient de bonnes chances de le conquérir.

Nicci devait trouver un moyen de les en empêcher. Sans quitter les feux des yeux, elle tendit l'oreille pour capter les sons lointains du camp.

Mrra devait déjà y être, se faufilant entre des guerriers hostiles. Pourtant, c'était elle qui avait la meilleure part, désormais...

Longtemps après minuit, de retour dans sa chambre, Nicci essaya de dormir un peu. Même pour une magicienne, c'était indispensable. Elle aurait voulu ne pas rêver, mais comme ça ne dépendait pas de sa volonté, elle se retrouva très vite dans l'esprit de sa sœur féline.

Mrra se réjouissait d'être en liberté. Après avoir étouffé en ville, elle gambadait pour le simple plaisir de sentir jouer ses muscles.

Même si elle avait grandi en captivité, à Ildakar, son environnement naturel, c'était le grand monde. Dressée pour tuer des adversaires dans l'arène, Mrra était couverte de runes protectrices gravées au fer rouge sur sa peau. Mais qu'avait à craindre de la magie une panthère libre ?

Avec les deux sœurs félines de sa *troka*, elle s'était enfuie des cages du terrible chef des dresseurs d'Ildakar. Fuyant la cité, les trois fugitives avaient erré autour de Surplomb du Monde jusqu'à leur rencontre avec Nicci et ses compagnons.

Les humains avaient tué les deux sœurs de Mrra. Grièvement blessée, celle-ci avait été sauvée par Nicci. Via la magie de guérison, un lien puissant s'était tissé entre la féline et l'humaine. Aujourd'hui, Mrra n'aurait voulu pour rien au monde qu'il soit brisé.

Enfin dans son élément, elle courut dans les collines, se tapit derrière des arbres, affola des oiseaux nocturnes et repéra des proies dans les buissons. À un moment, elle sentit l'odeur caractéristique d'autres fauves de combat, mais elle ne les attaqua pas. Ces bêtes qui avaient fui Ildakar à la faveur des émeutes feraient un excellent gibier, mais elle verrait ça plus tard. Pour l'instant, elle était affamée de liberté, pas de chair fraîche.

Cela dit, elle ne perdait pas de vue ce que Nicci attendait d'elle. Selon le plan, elle rôderait autour du camp pour que sa sœur le voie grâce à elle.

Entre ses draps de soie, les yeux de Nicci imitaient les mouvements de ceux de la panthère. Ensemble, les deux sœurs découvrirent l'étendue de la menace qui pesait sur Ildakar.

Chapitre 11

Dans son poste de commandement, le général Utros, les yeux grands ouverts, était couché entre deux femmes nues qui se serraient contre lui. Même si elles ne bougeaient pas, Ava et Ruva étaient réveillées, il le savait. Sur sa peau, il sentait le contact de la leur – bien plus dure que d'habitude et très froide. Mais il en allait de même pour la sienne – insensible comme si les terminaisons nerveuses restaient à moitié engourdies.

Ruva s'étira. Magiquement liée à sa sœur, Ava fit de même. Sans bouger, Utros continua à fixer les poutres du plafond en pensant à la femme qu'il aurait voulu avoir à ses côtés – la seule qui fasse battre plus fort son cœur de pierre.

Les jumelles, il ne les aimait pas, mais elles lui donnaient ce dont il avait besoin.

Majel, c'était bien plus fort que ça...

Pour l'heure, elle était très loin d'ici, à Orogang, près de Kurgan, l'empereur qu'Utros avait juré de servir. Même s'il restait fidèle à ce serment, le général se sentait déchiré entre des passions contradictoires. Un jour ou l'autre, ce conflit intérieur le détruirait.

Encore que... Si les deux bergers disaient vrai, Majel et lui étaient séparés par bien autre chose que la distance. Dans ses souvenirs, il n'avait plus vu la superbe impératrice depuis des mois. En réalité, ça faisait peut-être des siècles. Était-ce possible ? Cette magnifique femme, si passionnée, avait-elle quitté le monde depuis longtemps ? Il devait le savoir. Mais comment faire en étant si loin de la cour de Kurgan ?

Si Majel était morte et son mari aussi, au nom de qui ou de quoi Utros se battait-il ?

En homme organisé, il repoussa ces pensées négatives dans un coin de son esprit où elles resteraient jusqu'à ce qu'il soit en mesure de trouver des réponses à ses questions.

Dehors, le camp s'éveillait.

Tout en bois, le nouveau quartier général avait été érigé en un temps record. Dans des circonstances difficiles, les soldats s'en étaient tirés avec les honneurs. Depuis toujours, ils le servaient sans réserve. De son côté, il s'efforçait de ne pas les décevoir. Le premier devoir d'un chef.

Depuis le début de ses campagnes, il était habitué à occuper un luxueux pavillon avec des tentures, de riches tapis, des tables d'état-

major et tout ce qui allait avec.

Soucieux de satisfaire Ava et Ruva, il les avait prises dans sa couche et les serrait contre lui afin de s'emplir de leur force.

Le trio reposait sous une peau de yaxen fraîchement équarri. Pas vraiment le confort habituel des draps de soie et des couvertures de laine, mais c'était mieux que rien.

Le matelas, pas bien épais, était bourré d'herbe séchée. Dans d'autres circonstances, Utros aurait regimbé contre tant d'inconfort, mais avec sa peau de pierre, il ne sentait presque rien.

Montant des braseros, une fumée noire s'échappait par les trous ménagés dans le toit de chaume. Grâce aux braises, il ne faisait pas nuit noire dans le fief. Quant à la fumée, les herbes spéciales ajoutées par les deux magiciennes la rendaient respirable. Avant, ces émanations faisaient naître des visions et des révélations dans l'esprit du général. Aujourd'hui, ses poumons de granit l'immunisaient contre ces effets secondaires agréables.

Cela dit, il n'avait pas besoin de visions. Avec son cerveau, il pouvait imaginer un plan.

Les patrouilles étaient revenues au camp avec des vivres et des équipements réquisitionnés chez une poignée de fermiers et de bûcherons. Les hommes avaient également dépouillé un prospecteur et deux colporteurs qui conduisaient leurs mules chargées de marchandises en direction de Stravera. Tous ces gens avaient confirmé les propos de Boyle et d'Irma.

Très bientôt, un gros détachement partirait pour la ville et en reviendrait avec d'autres produits de première nécessité.

L'invincible armée d'Utros ferait trembler le monde. Au nom de Croc de Fer, le général avait juré de conquérir un continent, et il tenait toujours parole.

Certes, mais il se donnait l'impression d'être un mendiant. Bien qu'encore puissante, son armée n'était guère plus qu'une bande de traîne-misère. Pas de tentes, rien à se mettre sous la dent... Bien sûr, les gars n'avaient plus d'appétit, mais ça ne durerait pas éternellement. Riche et forte, Ildakar narguait les troupes de Kurgan. Inexpugnable, elle guettait le moment où les assaillants perdraient le moral...

Utros devait savoir exactement ce qui était arrivé à ses hommes. Plus urgent encore, il devait décider que faire avant que ceux-ci commencent à avoir des doutes sur ses compétences de chef.

— Je sais que vous êtes toutes les deux réveillées..., dit-il.

Ava s'écarta du général et se releva sur un coude. Ruva, elle, resta serrée contre Utros, comme si elle entendait le rassurer grâce au contact de sa délicieuse poitrine – mais les tétons étaient durs à cause de la magie de pétrification, pas parce qu'elle était excitée.

Très vite, elle s'écarta aussi.

— Nous devons découvrir ce qui est arrivé à Ildakar et à notre empire. Aujourd'hui, qui servons-nous ?

— Croc de Fer, répondit Ruva, comme toujours.

— Et s'il n'est plus qu'un squelette dans une crypte ? Quelques lignes dans un livre d'histoire ?

— Dans ce cas, dit Ava, tu te sers toi-même – comme nous te servons.

— Me servir moi-même ? Je ne suis pas un tyran d'opérette ! Ce n'est pas pour ma propre gloire que je combats.

— Peut-être, Utros chéri, minauda Ruva, mais nous, c'est toi que nous suivons. Kurgan, nous le soutenons seulement parce que c'est le chef que tu t'es choisi. En réalité, tous tes soldats combattent pour toi, pas pour lui. En les guidant vers la gloire, tu t'es gagné leur loyauté. Croc de Fer est un parasite – une tique sur un chien, qui engraisse en buvant son sang.

Utros se redressa et écarta la peau de yaxen.

— Kurgan est mon empereur ! Si vous parliez ainsi à Orogang, on vous couperait la langue pour la faire griller à la broche devant vous.

— Nous ne sommes pas à Orogang, rappela Ava. Cet empire, c'est toi qui l'as bâti, pas Kurgan, et tu le sais aussi bien que nous.

— Général chéri, renchérit Ruva, l'empereur ne mérite pas un homme comme toi. Ma sœur et moi te respectons et sommes à tes ordres.

— Jetez un sort ou faites-moi avoir une vision, afin que je sache où est ma place en ce monde. Si je la connais, je me battraï jusqu'à la mort. Sinon, je ne bougerai pas...

— Tu la connais déjà, ta place...

Ava se leva et alla ajouter des herbes dans les braseros, histoire que la fumée devienne plus épaisse. Agitant les mains, elle la chassa en direction du général et de sa sœur.

— Les bergers t'ont donné toutes les réponses. Tu refuses de les croire ?

— Je *m'efforce* de ne pas les croire ! Vous dites que je suis l'âme de cette armée, mais ma puissance, je la tire de l'empereur.

Pourtant, je l'ai trahi avec son épouse, la femme que j'aime...

— Je suis fort et j'ai souvent conduit mes hommes à la victoire, mais sans Kurgan, je deviens aussi utile qu'une porte sans gonds. Il est mon chef.

Ava vint s'asseoir au bord du lit et caressa la poitrine d'Utros pendant que Ruva s'occupait de son dos. Les jumelles passèrent ensuite aux joues du général, insistant sur la cicatrice.

Les yeux fermés, Utros imagina Majel, si belle avec ses cheveux noirs aux reflets auburn quand les rayons du soleil les caressaient. Les

yeux sombres en amande et la peau cuivrée, c'était la plus belle femme qu'il ait jamais serrée dans ses bras – avidement, comme lorsqu'il la prenait sous sa tente, plus fougueux qu'un animal en rut. Après, sa faim rassasiée, ils faisaient longuement l'amour, composant avec leurs corps une mélodie secrète que Kurgan n'entendrait jamais...

— Notre magie, dit Ava, c'est à toi que nous la donnons.

Elle s'allongea et se lova contre lui. Ruva l'imita, ajoutant son corps à cette étrange fusion de chairs froides et dures. Depuis le réveil, les jumelles avaient peint de nouveaux motifs multicolores sur leur peau. Dans la pénombre, Utros ne distinguait pas les détails.

— Utros chéri, si c'est en notre pouvoir, nous te donnerons tout !

— Comme vous le faites depuis toujours..., souffla Utros.

Touché, il répondit aux caresses des deux femmes.

Depuis qu'elles étaient jeunes filles, Ava et Ruva lui offraient leur dévouement, leur amour, leur énergie et leur loyauté.

Dans le village où il les avait découvertes, une de ses premières prises au nom de Kurgan, on les redoutait parce qu'elles étaient hors du commun. Non contentes d'être jumelles, elles avaient vu le jour à la même seconde, leurs corps soudés au niveau des jambes.

Elles auraient pu mourir, ou être bannies par des villageois superstitieux, mais leur père avait pris un grand risque. Alors que leur mère pleurait de désespoir, il avait saisi son meilleur couteau à équarrir. Les jumelles étendues sur une table, il les avait séparées, tranchant la chair, les tendons et les os qui les unissaient. Ensuite, il avait pansé les plaies qui pissaient le sang. Une précaution insuffisante pour empêcher qu'elles s'infectent... Pleurant de douleur, les deux petites étaient allées de mal en pis.

Pour finir, elles étaient mortes, leurs esprits innocents traversant la voile pour comparaître devant le Gardien. Grâce au guérisseur du village, leurs cœurs avaient pourtant recommencé à battre.

Horrifié par son geste, leur père était resté hébété. Mais les deux enfants, arrachées au Gardien, étaient bel et bien vivantes. Hélas, le maître du royaume des morts les avait touchées...

Malgré la terrible plaie, sur leurs jambes, les petites s'étaient vite rétablies. S'encourageant réciproquement, elles avaient appris à marcher puis à courir sans claudiquer. En revanche, elles refusaient de cacher leurs cicatrices. Au contraire, amatrices de tenues courtes, elles les exhibaient.

Pour leurs dix ans, le Gardien leur avait fait payer la dette contractée envers lui en tuant leurs parents à la faveur d'une épidémie de peste.

Livrées à elles-mêmes, les jumelles avaient grandi seules. Au village, tout le monde les craignait, pourtant leur pouvoir ne s'était pas manifesté avant le début de leur cycle, à treize ans. Vivant dans la

demeure bâtie par leur père, les deux magiciennes s'étaient mises à terrifier tout le monde. Ne daignant pas travailler, elles exigeaient qu'on leur fournisse de la nourriture, des vêtements et tout ce qu'il leur fallait d'autre. Sans vergogne, elles entraient chez les gens, prenaient ce qu'elles désiraient et repartaient en chantonnant.

Morts de peur, les villageois n'osaient rien dire.

Quand les hommes d'Utros avaient investi les lieux, pillant et massacrant, le bourgmestre avait imploré l'aide des magiciennes. Sans dissimuler leur mépris pour ce péquenot, Ava et Ruva avaient fendu les rangs de soldats pour se camper devant le général.

— Tu as besoin de nous ! avait lancé Ruva.

— Pourquoi donc ? s'était étonné le général.

Ignorant qui elles étaient, il avait pourtant remarqué une lueur très particulière dans leurs yeux.

Du coup, il avait pris les jumelles avec lui – sans en faire ses maîtresses. À l'époque, elles étaient trop jeunes, mais il n'avait pas changé d'avis au fil des ans, alors qu'elles devenaient plus que séduisantes.

Quand il leur avait demandé que faire de leur village, Ava et Ruva lui avaient conseillé une mesure radicale qui serait très parlante pour les autres bourgs ou cités encore à conquérir. Convaincu par leurs arguments, Utros avait fait tuer tout le monde et incendié jusqu'au plus petit bâtiment. Puis il s'était arrangé pour que la nouvelle se répande.

Jeune officier à l'époque, il avait pu ajouter quinze autres agglomérations à son palmarès en une seule journée – des redditions sans conditions, à la seule vue de l'étendard de Croc de Fer.

Utros n'avait jamais revendiqué ces victoires, insistant au contraire sur la puissance et la gloire de Kurgan. Du coup, l'empereur assumait seul les aspects moins glorieux de la chose...

Sur sa lancée, Utros avait multiplié les conquêtes.

— Nous t'aiderons à te battre, dit Ruva, la bouche contre son oreille. Ma sœur et moi, nous connaissons beaucoup de sortilèges, mais pour glaner des informations, il y a plus simple.

— Je sais..., admit Utros.

Le réveil remontait à plusieurs jours, et le siège était bien en place. Très longtemps auparavant, quand elles étaient arrivées devant Ildakar, ses troupes se remettaient à peine du désastre provoqué par le dragon d'argent qui aurait dû s'en prendre à la ville.

Même sans l'aide du monstre ailé, les soldats avaient envahi la plaine. Après deux jours, histoire de laisser monter l'angoisse, Utros était allé exiger la reddition de la cité. Il s'attendait à un refus, mais quand on les privait d'eau et de nourriture, les gens finissaient par céder.

Comment aurait-il pu prévoir le sort de pétrification et ses conséquences ? Dans son esprit, tous ces événements remontaient à une semaine...

— Ma décision est prise, annonça-t-il. Nous demanderons à parlementer, et nous aviserons en fonction de ce qu'on nous répondra.

Utros sourit puis leva une main pour lisser sa barbe étrangement dure et tâter la cicatrice, sur sa joue.

— Après ces « négociations », je préparerai la mise à sac de la ville.

Chapitre 12

Au matin, Nicci se réveilla en pleine forme après avoir rêvé de courses folles dans la nature et de missions d'espionnage. Grâce aux informations collectées par Mrra, elle avait désormais une idée précise du camp géant.

Elle rejoignit Nathan au moment où il sortait de sa chambre, fringant dans une tunique blanche de sorcier ornée de broderies d'or au col et aux poignets. Une fois évadé du Palais des Prophètes, il avait fait montre d'une nette préférence pour les chemises à jabot, les pantalons moulants, les bottes montantes et les larges ceintures. Après avoir été privé si longtemps de son pouvoir, il avait décidé de revenir à une tenue plus traditionnelle.

— Allons-nous résoudre le problème aujourd'hui, magicienne ? Sauver prestement Ildakar histoire de reprendre notre route ?

— Ce serait une idée judicieuse, en effet...

De sa vie, Nicci n'avait jamais reculé devant l'obstacle. Même sans le siège en cours, Ildakar souffrait de plaies à vif dont il convenait d'accélérer la guérison. Dans cette ville, on trouvait trop d'égoïstes qui prétendaient se remplir les poches sans jamais mettre la main à la pâte. Des parasites décidés à vivre du sang et de la sueur des autres. Cela dit, il y avait pléthore de citoyens de valeur, par exemple parmi les partisans de Masque-Miroir. Si le chef rebelle n'était qu'une vermine, Rendell, l'esclave affranchi, se distinguait par son courage et son honnêteté. Dans le même ordre d'idées, il y avait sûrement de bons éléments dans les rangs des marchands et des nobles détenteurs du don. Bref, une partie de la population méritait d'être sauvée.

Quand elle combattait pour l'Ordre Impérial, la magicienne avait toujours considéré les troupes de Jagang – des officiers jusqu'aux plus humbles fantassins – comme du matériel humain, et rien de plus. Élevée dans l'idéologie toxique de l'Ordre, elle ne voyait pas la part de bien présente en tout être humain. Au fil des ans, les drames et les déchirements avaient transformé son cœur en un bloc de glace noire. Quand ce bloc avait fondu, à cause de son amour pour Richard, elle était à son tour devenue du matériel humain – une arme dont le seigneur Rahl avait besoin.

Nicci n'avait jamais tiré de satisfaction de tout ça – sauf en éliminant Jagang, elle devait l'avouer. Mais récemment, sa détermination avait failli disparaître quand elle avait dû tuer une fillette – Chardon – afin d'obtenir le poison dont elle avait besoin pour

sauver le monde.

Rouge, la voyante, avait écrit cette prédiction dans le livre de vie de Nathan.

« Et la magicienne devra sauver le monde. »

L'autre « prophétie » de la voyante avait guidé Nathan, privé de son pouvoir, jusqu'à Kol Adair puis à Ildakar, où le cœur d'un sorcier avait fini par remplacer le sien.

Au lieu de se laisser porter par le vent des prédictions, Nicci avait toujours pris seule ses décisions et choisi elle-même ses objectifs. Pourtant, elle respectait les oracles du livre de vie.

« Et la magicienne devra sauver le monde. »

Pour vaincre ici, à Ildakar, elle devrait retrouver son cœur de glace noire. Alors, elle utiliserait son pouvoir et ses compétences pour défendre la ville et écraser le général Utros. Mais pour gagner, il faudrait mobiliser les ressources, les armes, la magie et les habitants de toute la cité – du plus puissant sorcier au plus humble citoyen. Avec un peu de chance, ces gens seraient prêts à payer le prix de leur liberté.

En ville, le roulement des coups de poing ne s'interrompait jamais. Par bonheur, au bout de quelques jours, on s'y habitait.

En revanche, quand ce vacarme cessa soudain, le silence eut quelque chose d'assourdissant.

À côté de Nicci, Nathan faillit s'en emmêler les pinceaux de surprise.

— Par les esprits du bien ! s'écria-t-il.

— Je n'aime pas ça..., souffla Nicci.

Nathan eut un pâle sourire.

— Utros a peut-être décidé de se rendre.

— Il n'est pas idiot à ce point, j'en ai peur...

Inquiète, Nicci se dirigea vers le mur d'enceinte.

Sur les créneaux, le haut capitaine Stuart aboyait des ordres dans son style inimitable. Alors qu'il exhortait les défenseurs à faire face à une attaque, les assaillants s'étaient retirés derrière les anciennes douves, ce qui ne parlait pas en faveur d'une charge immédiate.

Stuart courut rejoindre Nathan et Nicci.

— En réponse à un signal lancé depuis le centre du camp, les soldats ont cessé de frapper, puis ils ont reculé.

Se penchant entre deux merlons, Nicci scruta le pied de la muraille. À force de cogner, les hommes d'Utros avaient fissuré la pierre, un résultat impressionnant. Heureusement, les sorciers avaient renforcé la structure, qui ne risquait rien pour le moment.

Sur le sol, la magicienne repéra de grosses pierres, des projectiles improvisés et des taches sombres là où de l'huile bouillante était

tombée en pluie. Des centaines d'ennemis avaient péri à cet endroit, mais on avait emporté leurs corps.

Dans la plaine, l'énorme armée se sépara en deux avec une parfaite coordination. Perché sur un cheval de guerre qui avançait lourdement – plus qu'un destrier, on eût dit une bête de labour –, un officier en cuirasse renforcée de fer, un casque sur la tête, regardait fièrement droit devant lui. Sans dégainer l'épée incurvée qui battait son flanc, il s'immobilisa à quelques pas des lourdes portes de la ville.

Nicci plissa les yeux pour mieux voir. Vétéran au visage buriné, ce guerrier rayonnait d'assurance et d'autorité.

Alors que Stuart et ses hommes murmuraient entre eux, attendant qu'il se décide à parler, il les dévisagea un long moment.

Puis il leva un poing ganté de fer et cria :

— Au nom du général Utros, loyal serviteur du puissant Croc de Fer, nous exigeons de parler à un représentant d'Ildakar. Ensemble, nous déterminerons le lot de souffrance que la ville devra endurer avant de se rendre.

Les défenseurs se tournèrent tous vers Stuart, qui regarda Nicci et Nathan. Pour l'heure, aucun membre du *duma* n'était présent sur le chemin de ronde.

Sourcils froncés, Nathan prit les choses en main :

— Tu n'es pas le général Utros, donc ? Seulement un pauvre larbin.

Le vétéran fit la grimace, mais il reprit vite son masque de pierre.

— Je suis Enoch, son second. Je m'exprime en son nom, et il relaie la parole de l'empereur Kurgan. Pour que votre émissaire ne craigne pas un piège, nous avons fait reculer nos hommes – et nous garantissons sa sécurité sur notre honneur. Le général entend se montrer raisonnable, si vous faites de même...

Enoch fit volter son cheval et s'en retourna d'où il venait.

Libérés de la tyrannie de Thora et Maxime, les membres du *duma* étaient pris d'une sorte de vertige. Des siècles durant, sous la protection du linceul de l'éternité, la ville avait connu une assommante routine. Aujourd'hui, face une crise majeure, la digne assemblée ne savait plus qui devait décider quoi, et encore moins qui il fallait choisir pour parler au nom d'Ildakar. À la vérité, les candidats ne se bousculaient pas au portillon.

Sous le regard impatient de Nicci et Nathan, Elsa, Damon, Quentin, Lani et Oron discutaillaient à l'infini. Dans cette cacophonie, le membre le plus récent du conseil se montrait le plus pragmatique.

— Nous devons parlementer avec Utros. C'est la seule façon d'obtenir des informations.

— Oui, il n'y a pas d'autre solution, convint Damon. Mais que ferons-nous si sa proposition est vraiment raisonnable ?

— En tout cas, dit Quentin, on ne peut pas envoyer l'un ou plusieurs d'entre nous. Imaginez que ce soit quand même un piège. Si Utros nous retient en otages, la ville sera terriblement affaiblie.

— Enoch nous a donné sa parole et celle d'Utros, rappela Elsa. Voilà des jours que les soldats martèlent nos murs, mais ce sont les premiers mots venant du général que nous entendons. N'est-il pas obligatoire d'en apprendre davantage ?

Le menton appuyé sur un poing, Oron acquiesça.

— Ce sera du temps gagné, oui. En attendant que nous ayons trouvé un moyen de vaincre ces gens – ou d'évacuer la ville en toute sécurité.

— Évacuer ? railla Nathan. Au bas mot, Ildakar compte un demi-million d'habitants. Tu veux qu'ils jouent les acrobates sur la falaise, puis qu'ils embarquent sur des navires fluviaux ? C'est impossible.

— Tant pis pour l'évacuation ! trancha Quentin. Mais réfléchissons à d'autres possibilités...

— Utros ne sait sans doute pas exactement ce qui lui est arrivé, intervint Nicci. À peine réveillé du sort de pétrification, il n'a peut-être pas conscience du temps qui s'est écoulé.

Lani approuva du chef.

— Quand j'étais pétrifiée, je ne sentais pas le passage du temps... Utros ignore peut-être que son empereur est mort depuis des siècles.

— Ce siècle n'a aucun sens, déclara Elsa. Nous devons le lui faire comprendre. Sera-t-il assez lucide pour ça ?

— Sa position n'est pas enviable, souligna Quentin. Habitée à vivre en autarcie, la ville peut soutenir un siège indéfiniment. Les hommes d'Utros, en revanche, crèveront bientôt de faim. Un gros avantage pour nous.

Oron eut un sourire glacial.

— Il faut envoyer notre meilleur orateur. Utros n'ayant plus de maître, il pourrait se rallier à Ildakar.

— Dans ce cas, fit Elsa, ce sera à nous de nourrir ces hommes... S'ils nous rejoignent, comment ferons-nous face à tant de ventres vides ?

— La théorie d'Oron était une boutade, dit Damon.

Nathan ne cacha pas sa surprise.

— Au contraire, c'est très sérieux. À coup sûr, ces hommes n'ont rien avalé depuis leur réveil. Il devrait y avoir des désordres, voire des désertions en masse. Or, la discipline ne faiblit pas. Comment est-ce possible quand des centaines de milliers d'hommes n'ont ni abri ni vivres ?

Lani parut soudain songeuse.

— Depuis mon réveil, je n'ai eu ni faim ni soif. (Elle toucha sa peau encore dure.) Le sort n'est pas totalement dissipé. Ces soldats

n'ont peut-être pas besoin de nourriture.

— Si c'est exact, et à condition que ça dure, le siège peut se prolonger jusqu'à la fin des temps.

Cette intervention de Nicci jeta un froid sur l'assemblée.

— Si seulement nous pouvions rétablir le linceul, marmonna Damon. Je donnerais cher pour revenir au temps où Ildakar était en paix.

— Ça n'a jamais été le cas, souffla Nathan. Mais vous n'en aviez pas conscience.

Nicci estima utile de remettre la conversation sur la bonne voie :

— Quand Utros saura que Croc de Fer est mort, son empire en lambeaux, il comprendra que ce siège n'a aucun sens. Quelqu'un doit pouvoir lui ouvrir les yeux.

— Qui ira le convaincre ? demanda Quentin. Pour être franc, ne comptez pas sur moi. J'ai trop peur que ces soudards me coupent la tête et vous la renvoient par-dessus le mur d'enceinte.

— Pourquoi ne pas désigner Thora ? proposa Damon. Qu'elle risque donc sa peau ! Elle prétend vouloir le bien d'Ildakar, et si elle meurt, ce ne sera pas une grande perte.

Les réactions furent plus que mitigées.

— Comment lui faire confiance ? lança Lani avec une agressivité surprenante. C'est une vipère !

Déçue par tous ces gens, Nicci durcit le ton :

— Le *duma*, c'est vous ! N'y en a-t-il pas un, dans le lot, assez courageux pour affronter Utros et défendre Ildakar ? Aucun de vous n'ira parler à votre pire ennemi ?

Plongée dans ses pensées, Elsa soupira. Damon et Quentin regardèrent Oron, pleins d'espoir, mais il baissa les yeux sur ses ongles, qu'il curait avec la pointe d'un petit couteau.

— J'en ai assez de ces sornettes ! s'écria Nicci. Par le passé, j'ai vu de l'intérieur ce qu'une armée de soudards peut faire. Nous n'avons pas le choix, et ici, nous n'arriverons à rien. Sorcier, m'accompagneras-tu ? Ensemble, nous parlerons aussi au nom du seigneur Rahl.

— Je suis ton homme, magicienne... Au Palais des Prophètes, j'ai étudié l'histoire pendant des siècles. Rencontrer le général Utros, cette légende, sera un honneur.

Chapitre 13

Avec un grincement sourd, les lourdes portes d'Ildakar s'ouvrirent lentement. Un peu avant, les sorciers avaient neutralisé tous les sorts défensifs.

Le vent qui s'engouffra en ville fit voler les longs cheveux blonds de Nicci. Dans une robe noire fraîchement lavée, elle resplendissait. Avec sa tunique de sorcier et son imposante carrure, Nathan ne déparait pas à ses côtés.

Les portes pesant des tonnes, il faudrait encore un moment pour qu'elles soient ouvertes en grand. Au fil des siècles, ça s'était produit uniquement dans les rares périodes de paix et de sécurité.

— Nous aurions pu sortir par le portail des marchands, dit Nicci en regardant la petite issue ménagée dans un des battants.

— Mais ça aurait fait miteux, objecta Nathan, et c'est le moment d'en jeter au maximum ! On ne sort pas d'un trou de souris, prêts à y retourner en cas de danger. Nous représentons Ildakar, et j'entends montrer à Utros que nous sommes à la hauteur de cette cité de légende. La peur, nous ne connaissons pas !

Quand les portes furent enfin ouvertes, Nicci sonda la plaine. À bonne distance du mur d'enceinte, une marée humaine attendait les émissaires – pour leur tendre une embuscade ?

Nathan passa un doigt sur son menton rasé de près.

— J'ai lu des dizaines d'ouvrages sur Utros... C'est un homme d'honneur, donc, il n'y a rien à redouter. Magicienne, j'ai hâte de rencontrer un héros tout droit sorti des livres d'histoire. Dire que je vais pouvoir l'interroger sur Kurgan, sur la Guerre Intermédiaire et sur la stratégie qui lui a valu victoire après victoire !

Avant d'avancer, le vieux sorcier jeta lui aussi un coup d'œil aux soldats ennemis.

— Hélas, ces conversations devront attendre qu'il ait renoncé à raser la ville et à nous tuer tous.

— Nous allons lui apprendre ce qui s'est passé pendant que ses hommes et lui étaient pétrifiés. Quand il saura tout, s'il est vraiment un grand chef, il se ralliera au nouvel empire d'haran. S'il met son génie militaire au service de Richard, il retrouvera une solide raison de vivre, et nous aurons gagné un précieux allié.

— Sauf si ces hommes, furieux d'avoir été des statues pendant quinze siècles et d'avoir tout perdu, décident de se venger sur nous.

— C'est une possibilité, concéda Nicci.

Nathan se rembrunit.

— Apprendre ce qui est arrivé à Majel sera un choc pour Utros, c'est certain. Il l'aimait, et ça ne s'est pas très bien terminé pour elle...

Ses longs cheveux tenus par une lanière de cuir, Bannon courait pour rattraper ses amis. Vêtu à la mode d'Ildakar, il arborait une tunique grise, un pantalon noir et des bottes flambant neuves.

— Je viens aussi ! lança-t-il. Si ces types s'en prennent à vous, ils auront affaire à moi.

En d'autres temps, Nicci aurait éclaté de rire au nez du jeune vantard. Mais Bannon avait fait ses preuves, même si son exubérance et sa naïveté posaient parfois des problèmes. Cela dit, sa présence ne garantirait en rien la sécurité des émissaires.

— Nous ferons largement le poids à deux, mon garçon, répondit Nathan avec une délicatesse peu usuelle. En cas d'échec, nous comptons sur toi pour défendre Ildakar.

Même s'il ne goba pas l'argument, Bannon hocha la tête et s'immobilisa. Derrière lui, les membres du *duma* et une foule compacte de citadins regardaient s'éloigner les deux braves qui prenaient tous les risques à leur place.

Avançant d'un pas décidé, Nicci riva les yeux sur les soldats regroupés par régiments. Une garde d'honneur, en quelque sorte, avec au milieu un chemin qui menait au quartier général d'Utros.

Nicci et Nathan ne se laissèrent pas impressionner par les antiques soldats armés jusqu'aux dents. Certains brandissant des étendards ornés de la flamme de Kurgan, ces guerriers regardaient fixement devant eux, comme s'ils étaient en train de redevenir des statues.

D'un coup d'œil, Nicci confirma son impression. Comme elle s'en doutait, le sort de pétrification n'était pas totalement dissipé. En d'autres termes, même s'ils seraient relativement lents et patauds, ces hommes se révéleraient très difficiles à tuer.

Quand Ulrich s'était réveillé, la magicienne aurait voulu que le *duma* décide de l'étudier pour mieux comprendre ses forces et ses faiblesses. Mais ces imbéciles l'avaient jeté dans l'arène, avides de le voir mourir. Une autre preuve de l'incompétence de Thora et Maxime.

— De sacrés combattants, ces types..., marmonna Nathan.

— Le seul qui nous intéresse, c'est Utros. Si nous le convainquons, ses hommes ne seront plus une menace.

Sans hâte excessive, Nicci et Nathan continuèrent leur chemin au milieu des guerriers revenus de l'abîme du temps.

Dans les camps de l'Ordre Impérial, le vacarme était constant. Les marteaux des forgerons, les épées des hommes à l'exercice, les cris des prisonniers, les éructations des joueurs et des ivrognes, les ordres braillés par les officiers... En comparaison, l'armée d'Utros semblait d'une remarquable discrétion.

Au bout du « chemin » se dressait un bâtiment en bois orné d'étendards improvisés à la gloire de Croc de Fer. Un quartier général bâti avec du matériel de récupération, puisque tous les équipements du camp avaient disparu au fil des siècles.

Quatre colosses montaient la garde devant le fief d'Utros – d'où sortit un vétéran que Nicci reconnut au premier coup d'œil. Enoch, le second du général...

— Utros est prêt à vous recevoir, annonça-t-il.

— Eh bien, c'est parfait, car nous avons hâte de résoudre ce problème, afin qu'il lève le camp avec son armée.

Enoch dévisagea tour à tour les émissaires.

— Vous êtes les dirigeants d'Ildakar ? La sovrena et le sorcier en chef ?

— Non, répondit Nathan. Ces derniers temps, il y a eu du changement...

— Nous étions de passage en ville, précisa Nicci, mais le siège nous force à y rester. En quelque sorte, nous sommes des émissaires neutres qui parlons au nom d'Ildakar. (Elle jeta un coup d'œil au bâtiment, derrière l'officier.) Sommes-nous censés négocier avec le général, ou avec vous ?

Enoch fit signe aux deux négociateurs d'avancer.

Nicci et Nathan entrèrent dans une salle très dépouillée éclairée par des braseros et la lumière du jour qui filtrait des fenêtres.

Assis à une table sur une simple chaise, le dos bien droit, Utros arborait des épaules et un torse de bûcheron. Sa barbe grisonnante soigneusement taillée, il portait sur la joue gauche la cicatrice d'une brûlure.

Sur un banc, près de lui, se tenaient deux superbes femmes en robe brillante et moulante. Des jumelles, à l'évidence. Le crâne rasé, la peau couverte de motifs colorés, c'étaient également des magiciennes.

S'immobilisant à deux pas de la table, Nicci et Nathan laissèrent l'initiative à Utros. Sans se lever, il daigna enfin parler :

— Je commande l'armée qui prendra bientôt Ildakar. Si la cité se montre raisonnable, elle ne souffrira pas trop.

Ignorant les jumelles, Nicci se concentra sur le général :

— À ce qu'on dit, vous êtes un grand sage, général Utros. Voyons si cette réputation est méritée. Savez-vous exactement ce qui vous est arrivé ? Avez-vous idée du temps qui s'est écoulé ? Enfin, connaissez-vous le sort de Croc de Fer et de son épouse Majel ?

Soudain tendu, Utros se pencha en avant.

— J'ai entendu d'incroyables sornettes, oui...

D'un ton conciliant, Nathan relaya Nicci :

— Nous n'avons même pas fait les présentations... Voici la magicienne Nicci, et je suis le sorcier Nathan Rahl. Ancien prophète

de mon état, mais aujourd'hui, les prédictions sont lettres mortes... (Le vieil homme tira sur les plis de sa belle tunique.) Ça, vous l'ignoriez, je parie ? Tant de choses ont changé en ce monde... (Il coula un regard aux deux magiciennes.) Comme vous le constaterez très vite, les fondamentaux de la magie sont eux aussi différents... Alors, avant de commencer nos négociations, laissez-moi vous présenter la situation du monde. Général, pour pouvoir prendre une décision, vous devez savoir où nous en sommes...

Toujours furieux et visiblement sceptique, Utros eut un rictus.

Nathan leva les mains comme s'il donnait un cours magistral.

— Au fil des siècles, je me pique d'être devenu un historien, donc, je pourrai boucher les trous à votre intention. De plus, général, j'en sais long sur vous. Car vos exploits sont légendaires.

» Comme vous l'avez sans doute deviné, les sorciers d'Ildakar ont pétrifié votre armée. Quinze siècles durant, des statues ont monté la garde dans la plaine. Oui, quinze siècles... J'ai peur que le monde que vous connaissiez n'existe plus, général. L'empire de Kurgan, lui, n'est qu'un souvenir.

Tandis que les deux magiciennes se parlaient à voix basse, Utros, troublé, se pencha un peu plus en avant sur sa chaise.

— J'ai déjà entendu ça, mais ce sont des bêtises. Où se trouvent les preuves ?

— Les preuves ? répéta Nicci. Où sont vos tentes ? Où est passé votre camp ? Qu'est-il advenu de vos vivres ? Le temps a tout détruit, général ! Les siècles se sont succédé, et l'histoire vous a laissé en arrière. Aujourd'hui, tout a changé !

» Enfin, ne sentez-vous pas qu'il reste en vous quelque chose de minéral, parce que le sort ne s'est pas entièrement dissipé ? Regardez la réalité en face !

Les mains croisées, Nathan inclina courtoisement la tête à l'intention de Nicci.

— Si je peux me permettre, magicienne... Général, vos conquêtes sont légendaires. Pour un érudit tel que moi, s'adresser à vous est un privilège. Vous êtes un des héros de l'histoire militaire – jusqu'à votre disparition, à la tête d'une armée. Désormais, nous savons ce qui s'est passé. Quoi qu'il en soit, vos stratégies et vos exploits sont cités en exemple depuis quinze cents ans.

Utros ne se laissa pas amadouer.

— Je me fiche de tes flatteries, sorcier. Ces victoires, je les ai remportées au nom de mon empereur. Je sers Croc de Fer, et il m'a ordonné de prendre Ildakar. Cet ordre, je l'exécuterai, parce qu'il n'est pas question que je trahisse mon maître.

— Vraiment ? lança Nicci. Un point de vue intéressant, venant de l'homme qui lui a pris sa femme. Ce n'était pas une trahison ?

Utros se leva, géant de chair et de pierre furieux et menaçant.

— C'est différent ! Majel m'aimait ! (Du regard, il foudroya la magicienne puis le sorcier.) Comment savez-vous ça ? C'est impossible !

— Général, fit Nathan, l'histoire finit par tout savoir, c'est la règle du jeu. Tout est devenu public au moment de la chute de Kurgan. L'impératrice et vous n'avez pas été aussi discrets que vous le pensiez. Votre histoire, des étudiants et des disciples l'entendent en cours depuis des siècles...

» Après avoir conquis presque tout l'Ancien Monde, votre armée, sur ordre de Kurgan, quitta Orogang pour aller prendre Ildakar. Mais, comme la ville, vos hommes et vous avez disparu. Qu'une force pareille ait pu se volatiliser intrigue les historiens depuis des lustres.

Utros referma les mains sur le plateau de la table où reposait son casque orné de cornes de taureau.

— Mais qu'est-il arrivé à l'empereur... ? Et à Majel ? Que sais-tu, sorcier ? Ou plutôt, que crois-tu savoir ? Qu'est-il advenu de Majel ? Et de l'empire ?

Nathan écarta les mains.

— Sans votre génie militaire pour le tenir debout, l'empire de Kurgan s'est délité en moins de dix ans. Le maître que vous avez servi et trahi est mort depuis longtemps.

Brisant un lourd silence, Nicci finit par enchaîner :

— Aujourd'hui, nous avons un nouvel empereur nommé Richard Rahl. Sous sa direction, nous tentons de bâtir un empire régi par la liberté et l'équité. C'est pour ça que nous sommes venus à Ildakar, Nathan et moi. Hélas, nous voilà pris dans un conflit inutile. Pour un chef militaire de votre envergure, Richard Rahl sera un guide parfait. Nous espérons que vous accepterez de le servir.

— Je sers l'empereur Kurgan, s'obstina Utros.

— Nous, c'est toi que nous servons, général chéri, dirent en chœur les magiciennes.

Utros les désigna du menton.

— Ava et Ruva, mes conseillères. Accessoirement, de puissantes magiciennes. Grâce à elles, nous n'avons rien à redouter des sorciers d'Ildakar.

— En revanche, fit Nicci, vous redoutez la vérité. Mort depuis longtemps, l'empereur Kurgan est presque tombé dans l'oubli. Devenez un des plus grands généraux de l'empire d'haran, Utros ! Vous n'êtes plus obligé de conquérir Ildakar.

— Si, parce que j'ai juré de le faire ! Mon guide, c'est Kurgan, pas ce parvenu de Richard Rahl, dont le nom ne me dit rien !

— C'est un tort, général, souligna Nicci d'un ton moins policé. Contrairement à Kurgan et à votre bien-aimée, atrocement assassinée,

il est bien vivant et en possession de tous ses moyens.

— Assassinée ? s'écria Utros. Comment est-elle... ? Comment sont-ils morts tous les deux ?

— Une sale histoire, hélas, répondit Nathan. Le peuple a renversé Kurgan, puis l'a tué à cause de ce qu'il avait fait à... Général, c'est dur à entendre. Vous êtes sûr de vouloir tous les détails ?

— Qu'a fait Kurgan ? Et qu'est-il arrivé à Majel ?

— L'empereur l'a tuée, dit Nicci, utilisant ces mots comme la lanière d'un fouet. Quand il a découvert votre liaison, il l'a écorchée vive en public. Puis, sur la grand-place d'Orogang, il l'a livrée à des fourmis rouges alors qu'elle vivait encore. Son calvaire a duré des jours, d'après ce que je sais.

— Non ! Kurgan n'aurait jamais...

Utros n'alla pas plus loin. À l'évidence, l'horrible histoire lui paraissait plus que vraisemblable.

— L'homme auquel vous avez juré fidélité..., rappela Nicci, tournant le couteau dans la plaie.

— C'est la stricte vérité, hélas, soupira Nathan. Si vous connaissiez bien Kurgan, vous ne pouvez pas en douter. N'était-il pas violent et imprévisible ? Selon vous, comment a-t-il agi en découvrant la trahison de Majel ? Avec son meilleur général ?

— Ce n'était pas une trahison ! rugit Utros. Elle l'aimait toujours, mais elle m'aimait aussi. Je lui donnais ce que son mari ne pouvait pas lui offrir – et pour Kurgan, j'accomplissais des exploits hors de sa portée. J'aimais Majel, mais je restais fidèle à mon maître.

— L'histoire ne sera pas réécrite, général..., dit Nathan. Kurgan et Majel sont des spectres, et le voile restera scellé jusqu'à la fin des temps. Plus personne ne reviendra du royaume des morts.

Le sorcier évoqua le changement stellaire, qui avait mis un terme aux prophéties et refermé à tout jamais la brèche dans le voile.

Utros serra les poings mais réussit à se contenir.

— Je ne vous crois pas, tous les deux !

— C'est faux..., répliqua Nathan. Dans votre cœur, vous savez que nous ne mentons pas. Sinon, comment expliquer ce que vous ressentez... et tout ce qui vous entoure ?

Les magiciennes se levèrent et l'une d'elles susurra :

— Utros chéri, veux-tu que nous arrachions la vérité à ces deux-là ? Juste pour être sûres...

— Vous pouvez essayer, grinça Nicci, mais je vous le déconseille.

— Général, ajouta Nathan, vous avez garanti notre sécurité. Votre légendaire sens de l'honneur n'est-il qu'un leurre ?

— Fichez le camp d'ici ! explosa Utros. Retournez à l'abri des murs d'Ildakar, pendant que je réfléchis à la manière de les raser. Je prendrai cette ville, ainsi que je l'ai juré. Même si Kurgan n'est plus,

j'ai une mission à remplir, et je la remplirai. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Il tapa du poing sur la table, fendant le bois encore tendre. Sous l'onde de choc, son casque tomba sur le sol.

— Partez !

« Encouragés » par Enoch, Nicci et Nathan se retrouvèrent dehors, où une douce brise fit voleter leurs cheveux. Pour retourner à Ildakar, il ne leur restait plus qu'à fendre une foule de soudards assoiffés de sang.

Chapitre 14

Sur le chemin de ronde du Bastion, le roi Calvaire observait les opérations, dans le port, et il en était très satisfait.

Les galères de Kor avaient eu besoin de quatre jours seulement pour se préparer au raid contre Renda-sur-Baie. Rejointes par trois autres navires, elles lèveraient l'ancre sous peu.

L'expédition « commerciale » de Kor avait en réalité été une mission d'espionnage visant à évaluer les faiblesses d'Ildakar. En vue d'une invasion, bien entendu...

Cette fois, les ordres du capitaine étaient bien plus classiques. Si tout se passait comme Calvaire l'espérait, les Norukai sèmeraient la mort dans le maudit village de pêcheurs, puis ils captureraient autant d'esclaves que possible et iraient les vendre sur les marchés voisins. Sur les galères, Kor, Lars et Yorik se chargeraient de faire le tri, jetant à l'eau tous les prisonniers inaptes au travail.

La mise à sac puis l'incendie de Renda-sur-Baie seraient un avertissement très clair pour le reste du monde.

Afin de mener sa tâche à bien, Kor disposerait de centaines de guerrières et de guerriers. Des combattants sans pitié, prêts à arracher à mains nues le cœur de leurs adversaires. Des Norukai dignes de ce nom, quoi...

Par temps clair, Calvaire distinguait clairement le port. Pour l'heure, les combattants étaient en train d'embarquer sur les galères à la proue en forme de tête de serpent. Bientôt, les navires équipés de longs avirons et de voiles bleu foncé universellement connues et redoutées terroriseraient la côte du nord au sud. Guidés par le dieu serpent, les Norukai, une fois encore, voleraient de triomphe en triomphe.

Devant ce spectacle, Calvaire eut un pincement au cœur. Comme il aurait aimé partir avec ces braves. Durant sa jeunesse, le roi Supplice, son père, l'avait envoyé guerroyer un peu partout sur le continent. Pour l'endurcir – ou être débarrassé de lui, s'il n'était pas assez bon et crevait sur un champ de bataille. Chez les Norukai, c'était le prix de l'échec...

Sous une brise agréable, l'eau restait quasiment d'huile. Enclin à ne jamais trop s'éloigner du feu, Crayeux avait consenti, par une journée ensoleillée, à mettre le nez dehors. Malgré tout, il sautait sur place histoire de se réchauffer.

— Renda-sur-Baie, Renda-sur-Baie ! Cesse de penser à cet endroit,

mon roi !

— Pourquoi le devrais-je ? Kor rasera cette maudite agglomération, et nous n'aurons plus besoin de nous en inquiéter.

Ouvrant la bouche, Calvaire délogeait d'entre ses dents un morceau de rôti de yaxen qui s'y était coincé. Décidément, cette viande avait bien meilleur goût que le poisson ou la chèvre. Une autre excellente raison de conquérir Ildakar...

— Renda-sur-Baie, Renda-sur-Baie ! chantonna Crayeux en se frottant les mains.

Penché entre deux merlons, il observait lui aussi le port. À la fois excité et maladroit, il faillit basculer dans le vide, mais se retint de justesse.

— La cible, c'est Ildakar, roi Calvaire. Ildakar, pas Renda-sur-Baie. Ildakar qui doit vivre un calvaire !

— Après avoir rasé Renda-sur-Baie, Kor reviendra à temps pour partir en campagne contre Ildakar. N'oublie pas que les galères sont encore en construction.

— Renda-sur-Baie ! croassa Crayeux.

Parfois, il ressemblait pour de bon à un corbeau. Pourtant, son visage à demi dévoré faisait plutôt penser à un cadavre victime de ces charognards ailés...

Calvaire jugeait précieuses les visions du chamane. À part ça, il se serait bien passé de son apparence de cauchemar, de son hystérie incessante... et de la bave qui écumait en permanence au coin de ses lèvres mutilées. Un ami, certes, mais pas toujours facile à assumer...

Inspirant à pleins poumons, le chamane leva la tête pour exposer son visage à la caresse du soleil.

Même si Crayeux devait son pouvoir aux morsures des poissons friands de chair humaine, Calvaire en voulait toujours à son père. Trop jeune pour s'opposer au roi, il n'était pas assez lié à Crayeux, en ce temps-là, pour risquer sa vie afin de lui épargner un... supplice. Cela dit, après l'avoir sorti du bassin, il avait enveloppé le malheureux dans de la toile de tente, décidé à prendre soin de lui.

Les autres Norukai avaient supposé que l'albinos était mort. Discrètement, Calvaire l'avait porté dans un canot, puis il l'avait conduit jusqu'à un îlot – plutôt un gros rocher émergé, pour dire la vérité. Sur cette bande de pierre se dressait la maison de la vieille aveugle, une poissonnière à l'origine, qui tenait lieu de guérisseuse lorsque les incisions rituelles s'infectaient après la cérémonie d'initiation. Pour une raison inconnue, cette femme était experte en cicatrices.

Usant de toute l'autorité acquise en côtoyant son père, Calvaire avait ordonné à la guérisseuse de sauver Crayeux. Sans discuter, elle avait appliqué sur les plaies du futur chamane un onguent à base de

guano et de foie de poisson qui empestait davantage que les feuillées d'une armée en campagne. Ensuite, elle avait bandé les blessures, transformant le pauvre Crayeux en momie...

Conscient de ne surtout pas devoir laisser deviner à Supplice ou à un autre Norukai qu'il tentait de sauver l'albinos, Calvaire, en secret, était allé chaque jour chez la guérisseuse afin de mesurer les progrès du patient.

Une fois en mesure de parler – en tendant l'oreille, on comprenait, malgré sa diction bizarre –, Crayeux avait donné un premier conseil à son sauveur :

— Ne tue pas ton père maintenant. Quand l'heure sera venue, je te le dirai... Oui, moi, je saurai...

Face à cette déclaration incongrue, Calvaire n'avait pas répondu, se contentant de sonder du regard la guérisseuse, qui s'était montrée assez avisée pour faire mine de n'avoir rien entendu.

Jusque-là, Calvaire n'avait jamais envisagé un parricide. Vu la santé étincelante de Supplice, son futur règne lui semblait très éloigné dans l'avenir, et il s'y était résigné. Crayeux voyait les choses autrement, et il semblait sûr de lui. Troublé, Calvaire avait cru dur comme fer que son ami lui indiquerait le meilleur moment pour abattre Supplice.

Et il ne s'était pas trompé...

Les années suivantes, il était allé sur toutes les îles qui composaient l'archipel des Norukai et il avait écumé la côte que son peuple harcelait et privait de ses ressources. En manque de bois, les pillards forçaient leurs esclaves à dénuder des forêts entières. Dans les mines, ils les tuaient à la tâche afin qu'ils extraient un maximum de fer, d'or et d'argent.

Depuis toujours, les ambitions de Calvaire ne se limitaient pas à ça. À présent, il approchait du but.

Sur Ildakar, il était d'accord avec les prédictions de Crayeux et l'analyse de Kor. Si les Norukai prenaient la cité de légende, ce serait un coup de poignard dans le cœur de l'Ancien Monde. Ensuite, les guerriers du dieu serpent rayonneraient dans toutes les directions, en amont et en aval du fleuve Chasse-Corbeau. Maîtres de l'estuaire, ils dévasteraient la côte jusqu'à Tanimura et même au-delà.

Des millénaires plus tôt, les tribus des Norukai étaient célèbres pour leur vaillance et leur férocité. Hélas, elles se battaient trop souvent entre elles, sciant la branche où elles étaient perchées. Quand elles s'unissaient, elles semaient la terreur, mais pour être invincibles, il leur manquait un pouvoir central.

À l'époque de Sulachan, créateur et maître d'un puissant empire, les irréductibles pillards étaient restés fidèles à leur réputation de têtes brûlées. Refusant de jurer allégeance à l'empereur, ils avaient été

frappés d'une sentence de mort collective.

Dans le cadre de cette extermination, les Impériaux les avaient rejetés à la mer. Toujours indomptables, ils s'étaient réfugiés dans l'archipel qu'ils n'avaient plus quitté depuis.

Au terme d'un conflit meurtrier pour les deux camps, les Norukai survivants n'étaient plus qu'une poignée.

Acharnés, ils avaient recouvré leur ancienne puissance au fil des siècles, ruminant en secret leur vengeance. Mais le processus était bien trop lent...

Pour l'accélérer, entre autres raisons, Calvaire avait renversé son père. Aujourd'hui, le crâne de Supplice, nettoyé de sa chair par les poissons, trônait au fond de l'aquarium où Crayeux, dans la salle du trône, conservait ses spécimens marins favoris.

Au-delà de la dévotion que le chamane manifestait à son sauveur, les deux hommes étaient devenus amis. De sa main, Calvaire avait abattu pas moins de neuf guerriers qui avaient commis l'erreur de se moquer de l'albinos. Après ça, pleins de respect pour Calvaire, les autres Norukai, sans l'apprécier pour autant, n'avaient plus cherché de noises à Crayeux.

Malgré la valeur qu'il accordait à ses visions, le roi n'emmenait jamais son ami en campagne. Crayeux n'avait rien d'un combattant, et les futurs esclaves, Calvaire avait payé pour le savoir, se montraient parfois très violents.

Chaque fois que son royal ami revenait d'un raid, souvent couvert de cicatrices, le chamane lui faisait la fête.

Un jour, avant une expédition, il s'était montré inexplicablement terrifié. Avidé d'action, Calvaire entendait accompagner quatre galères chargées de mettre à sac un village de mineurs que les Norukai épargnaient depuis quinze ans. Un calcul délibéré, bien entendu... Après si longtemps, la vigilance des aînés se serait relâchée et les enfants laissés en vie seraient devenus de solides esclaves potentiels. Bref, une opération de routine. Pourtant, Crayeux avait imploré son ami de ne pas partir. Plus hystérique que jamais, il s'était quasiment roulé par terre.

Même s'il ne l'aurait pas reconnu sous la torture, Calvaire avait eu peur. Ses compagnons s'étaient étonnés qu'il ne vienne pas, mais après tout, il ne leur devait pas d'explications.

Quand Atta, une terrible guerrière, l'avait moqué en public, il s'était vengé en lui cassant le nez et en faisant exploser ses incisions rituelles. Du coup, elle avait également dû renoncer à partir.

Au milieu de la traversée, une formidable tempête avait dévasté l'expédition. Trois navires ayant coulé, le quatrième, salement amoché, avait tenté de retourner au bercail, mais il était tombé entre les mains des Selka. Après l'attaque de ces monstres sous-marins, on

avait retrouvé trois survivants dans la carcasse calcinée de la galère. Si Calvaire n'avait pas écouté le chamane, son règne se serait sûrement arrêté là.

Depuis, même s'il ne comprenait pas toujours le pourquoi de ses oracles, le roi n'était plus jamais allé contre l'avis de son conseiller.

Les sonneries de cloches, dans le port, arrachèrent Calvaire à ses souvenirs. Leurs voiles sombres levées, les six galères, également propulsées par de puissants rameurs, fendaient les flots en direction du large. Tant qu'elles seraient en vue, les cloches continueraient de les saluer.

— Renda-sur-Baie, Renda-sur-Baie ! couina Crayeux. Occupe-toi plutôt d'Ildakar et du reste du monde, roi Calvaire. Prépare leur calvaire !

— D'abord, je lève ma flotte. Pas d'invasion avant que tout soit prêt. Alors, notre armada frappera comme une meute de requins !

Alors que l'expédition de Kor cinglait vers l'aventure et la gloire, Calvaire balaya l'archipel du regard. Sur presque toutes les îles séparées par des bras de mer souvent à peine navigables, des chantiers navals avaient poussé comme des champignons. Alimentés par le bois volé sur le continent, ils fabriquaient la plus grande flotte de galères que le monde ait connue.

Placés sous les ordres d'un maître sculpteur, des centaines d'artisans jouaient du ciseau à bois pour modeler des proues rigoureusement identiques. Une représentation du dieu serpent qui guiderait les Norukai jusqu'à la gloire.

Ces deux dernières semaines, trente bateaux de guerre avaient été mis à l'eau. Cinquante autres suivraient bientôt, et ça ne s'arrêterait pas là...

De sa position, Calvaire captait les lointains échos d'une activité frénétique. Les jours de beau temps, on mettait bien entendu les bouchées doubles...

Supplice ayant attendu trop longtemps avant de lancer l'assaut contre le continent, Calvaire avait perdu patience. Quand le signal de Crayeux était enfin venu, il n'avait pas hésité une seconde. Défiant son père, il l'avait tué sans remords. Si l'ancien roi n'avait pas su mener les Norukai au triomphe, le nouveau s'en chargerait. Au vu des galères flambant neuves qui attendaient partout, Calvaire comprit que l'aventure commencerait bientôt.

— Pour mes ennemis, ce sera un calvaire..., marmonna-t-il.

L'ouïe fine, Crayeux sourit aux anges.

Chapitre 15

Dans son fief, le général Utros broyait du noir. Depuis son entretien avec les émissaires, il passait sans cesse de l'incrédulité à l'abattement.

À l'ouest, en direction de Kol Adair, le soleil semblait derrière les collines. Se levant, Utros alla fermer les volets. Dans leur coin, Ava et Ruva ajoutaient aux braseros de généreuses poignées de leurs herbes spéciales. Du coup, la fumée prenait moins Utros à la gorge qu'il aurait pu le craindre.

Une idée l'obsédait. Était-il possible qu'il ait conquis un continent, traversé une chaîne de montagnes et assiégé une cité de légende au nom d'un empire qui n'existait plus ? L'histoire pouvait-elle vraiment être si cruelle ? Après tant d'incroyables triomphes, pourquoi le temps l'aurait-il trahi ainsi ?

Oui, au fond de son cœur, il croyait les propos de Nathan et Nicci. Comment nier ce qui lui crevait les yeux ?

Porte et fenêtres fermées, des gardes empêchant quiconque d'entrer, Utros était seul avec ses magiciennes. Hélas, leur pouvoir se révélait impuissant contre le mal qui le rongait.

Croc de Fer était bel et bien mort, son empire tombé en poussière. Quant à Majel... Dans tous les cas, Utros aurait pleuré sa mort. Mais savoir que son mari l'avait écorchée comme un vulgaire daim... Ses douces épaules, ses seins généreux, son ventre plat et ses cuisses lisses... Tout ça à vif !

Fermant les yeux, le général revit en esprit sa superbe amante, son regard plein d'amour et de passion interdite rivé sur lui. Quand ils se retrouvaient, elle était si heureuse de se blottir dans les bras d'un homme désireux de l'aimer et non de la posséder.

Tuée par son époux, l'empereur à qui Utros avait juré fidélité. Un homme que Majel et lui avaient trahi...

— Vous pensez que c'est vrai ? demanda-t-il aux magiciennes, comme s'il les implorait de lui mentir.

Les jumelles avaient peint de nouveaux motifs sur leur visage et sur leur cou. Des couleurs très vives qui blessaient presque les yeux.

— Comment ça pourrait être faux ? répondit Ava. Tu le sens, Utros chéri. Au fond de toi, tu le sais !

— Quand les émissaires étaient là, dit Ruva, je n'ai pas pu lancer un sort de vérification, mais je n'ai pas vu de duplicité dans leurs yeux.

— Même si l'empereur Kurgan n'est plus, reprit Ava, notre loyauté te reste acquise. Tu es et seras à jamais notre chef. Les soldats, dehors, n'obéissent qu'à toi et se moquent du nom de l'empereur.

— Moi, c'est lui que je sers, rappela Utros. Avant de quitter Orogang, j'ai juré de remplir ma mission. Pour ce faire, je n'ai besoin d'aucun ordre supplémentaire de Kurgan. Sort de pétrification ou pas, le passage du temps ne change rien. Je dois toujours conquérir Ildakar.

— Si tu le désires, dit Ava, la ville tombera. Pour toi, les hommes iront jusqu'au bout.

Ruva enchaîna si harmonieusement qu'on eût dit qu'elle lisait les pensées de sa sœur :

— Après la victoire, tu deviendras le chef militaire de la cité. Le nouveau dirigeant d'un empire moderne.

— Non, souffla Utros, choqué par cette idée. Si je fais ça, j'aurai le sentiment d'être un pire traître encore. (L'image de Majel flottant dans son esprit, il la conjura tendrement.) Je suis un militaire, pas un tyran assoiffé de pouvoir. Je ne me bats pas pour moi.

— Certes, convint Ruva, mais ton armée a besoin d'un chef. Agis comme tu sais devoir le faire !

— Tu as sans doute raison...

S'étirant, Utros tenta d'assouplir sa chair trop raide.

— Je suis un chasseur, et devant moi se tient la proie que je compte tuer. Avant de savoir que faire de sa peau et de sa viande, je dois lui porter le coup de grâce.

— À mort, Ildakar ! s'écrièrent les jumelles.

Utros ferma les yeux et rentra en lui-même. Sans nul doute, les magiciennes crurent qu'il songeait à ses plans, imaginant le meilleur déploiement possible des divers régiments. Même si les défenses magiques tenaient, un assaut bien mené terroriserait les habitants.

En réalité, Utros pensait à Majel. Sur son visage, pas un trait ne bougeait – une façon de cacher son dégoût et sa révolte. Une si belle et si douce femme, massacrée ainsi. Il aurait dû être avec elle pour la sauver. Mais comment deviner que leur « secret » était à ce point éventé ? Quelle erreur avaient-ils commise ? Ils se montraient si prudents... Hélas, un seul faux pas pouvait avoir suffi...

Malgré l'envie de se confier qui le taraudait, il avait écrit très peu de lettres à Majel – en lui demandant de les brûler après les avoir lues. Même si elle les avait gardées, qui aurait osé fouiller dans les affaires d'une impératrice ? Et aucun messenger n'aurait brisé le sceau pour connaître le contenu d'une lettre.

Certes, mais Kurgan avait peut-être intercepté une des missives. Après tout, pourquoi un général aurait-il envoyé du courrier scellé à l'épouse de son empereur ? Interrogé par Croc de Fer, quel messenger

n'aurait pas fini par craquer ?

Utros connaissait Kurgan comme s'il l'avait fait. L'homme qui régnait à Orogang était cruel et capricieux. L'image que l'histoire avait gardée de lui devait être celle que présentaient Nicci et Nathan.

Sa « grandeur », Croc de Fer la devait aux victoires et à la sagesse de son principal chef militaire. Malgré son incompetence, Kurgan avait pu diriger l'empire qu'un autre avait bâti pour lui.

Avait-il vu la vérité en face ? S'était-il montré jaloux d'un général trop talentueux ? S'il avait pris conscience d'être un imposteur, son armée et son peuple s'en étaient sûrement aperçus aussi. Déjà rongé par ce mal, comment aurait-il pu supporter d'apprendre qu'il était aussi un amant médiocre ? Un terrain de plus où Utros le dominait.

Tel qu'en lui-même, Croc de Fer s'était vengé sur la femme sans défense qu'Utros aimait plus que tout au monde.

Majel !

Oui, Kurgan avait très bien pu écorcher vive sa femme avant de la livrer aux fourmis rouges.

De toutes ses forces, Utros tenta de bannir de son esprit les images qui l'assaillaient. Dans son agonie, Majel avait-elle crié son nom, toujours fidèle à leur amour malgré la douleur ? Ou avait-elle imploré son monstre de mari de lui pardonner ?

Au seuil de la mort, avait-elle renié leur passion ? Même si elle l'avait fait, ça n'aurait servi à rien...

Utros savait qu'un conflit de loyauté avait fait rage en elle. De son côté, il avait lutté à chaque instant contre des sentiments antagonistes. Après avoir juré fidélité à Kurgan, il avait offert son cœur à Majel. Comment concilier de telles contradictions ? La loyauté ou l'amour ?

Tant que Kurgan avait ignoré la vérité, Utros s'était résigné à compartimenter son esprit. Un jeu difficile et dangereux, mais dont dépendait son équilibre mental.

Sa bien-aimée assassinée, la vérité connue de tous et l'empire disparu, comment éviterait-il de sombrer dans la folie ? Quelle raison de vivre lui restait-il ?

L'ordre de conquérir Ildakar !

Les yeux toujours fermés, il refoula ses larmes, remonta à la surface de son âme et jeta sur ses émotions une sorte de sortilège qui les pétrifia. Avec le temps, elles aussi tomberaient en poussière dans son cœur.

Quand il rouvrit les yeux, il vit que les jumelles le regardaient, leur souffle suspendu à ses lèvres.

— J'ai mes ordres, dit-il, et nous prendrons Ildakar.

Quinze siècles plus tôt, il avait défié la ville en vain. Mais aujourd'hui, quelque chose était différent.

— Jadis, les sorciers d'Ildakar étaient très puissants. Si le sort de

pétrification s'est dissipé, c'est qu'ils le sont beaucoup moins aujourd'hui. Magiciennes, où en est votre pouvoir ?

— Le don est toujours aussi fort en nous, répondit Ava, et la pierre ajoute sa puissance à celle de la chair et du sang. Bref, nous sommes encore plus redoutables.

— Et nous connaissons des secrets que les autres ignorent, ajouta Ruva.

— Nicci et Nathan, enchaîna Ava, ont sans doute laissé derrière eux quelque chose que nous pourrions utiliser comme une arme.

Ruva sourit.

— Oui, ils ont été imprudents... Ils n'ont pas conscience du pouvoir formidable qui circule partout dans leur corps. Nous si...

Avant l'arrivée des émissaires, les jumelles s'étaient soigneusement tondues et épilées, jetant toute cette pilosité dans les braseros. Elles avaient aussi coupé leurs ongles et brûlé les rognures. Un ennemi ne devait en aucun cas pouvoir s'approprier une partie de leur corps, si infime soit-elle.

Nicci et Nathan n'étaient pas aussi prudents.

Ava et Ruva se mirent en chasse, scrutant chaque pouce carré de la pièce où la magicienne et le sorcier s'étaient tenus. Agenouillées, elles sondèrent le plancher, examinèrent la porte...

Utros ne les dérangea pas, conscient qu'elles étaient sur une piste.

Alors qu'elle passait les doigts le long de l'encadrement de la porte, Ava rugit de triomphe. Puis elle brandit le fin cheveu blond qu'elle venait de découvrir. Se penchant vers sa sœur, Ruva étudia aussi le trophée pas si dérisoire que ça, puisqu'il appartenait à Nicci.

— La voilà, notre arme ! s'écria Ruva.

— Nicci est une magicienne redoutable, concéda Ava, mais elle est folle de nous avoir laissé une partie d'elle-même. Ruva et moi, nous ne commettons jamais cette erreur.

Prenant le cheveu, Ruva alla l'exposer à la lueur d'un des braseros. La rejoignant, Ava baissa les yeux sur ce trésor inestimable. À quoi pouvaient tenir, parfois, la victoire ou la défaite !

Utros sentit le flot de magie qui circulait entre les jumelles. Dépourvu de don, il connaissait assez bien ses conseillères pour savoir quand elles invoquaient leur pouvoir. Comme d'habitude, elles n'allaient pas le laisser tomber...

Ava saisit le cheveu et le brandit.

— Les préparatifs prendront un jour ou deux, mais avec ce cheveu blond, nous lancerons un sort dévastateur dont Nicci sera la cible.

Chapitre 16

Depuis qu'il l'avait regardé dans les yeux, Nathan savait qu'Utros ne renoncerait pas à son siège. Parangon de détermination, cet homme n'abandonnait jamais, même quand la raison aurait dû l'y pousser. Cela dit, avec tout ce qu'il avait perdu, il semblait normal qu'il s'accroche à sa mission.

Les portes de la ville refermées et les défenses rétablies, le *duma* passerait des jours à débattre des informations que Nicci et Nathan rapportaient. Comme toujours, ça n'aboutirait à rien. Face à une telle armée, la ville n'avait pas une chance dans une confrontation directe. Il fallait chercher un chemin détourné...

— Chère Elsa, dit Nathan à la magicienne, le lendemain de la rencontre avec Utros, nous allons devoir faire preuve d'imagination.

Par une belle journée, le sorcier et sa nouvelle amie marchaient côte à côte.

— Ildakar la glorieuse étant ce qu'elle est, continua le vieux sorcier, je ne doute pas que ses pratiquants de la magie trouvent une solution originale.

Fort belle, Elsa, du genre bien charpentée, n'avait rien d'une délicate damoiselle. Dans ses yeux, on lisait une grande intelligence, un sens de l'humour acéré et... une infinie patience. Une qualité dont elle avait su faire montre avec Nathan, lorsqu'il était privé de son don. Après que le sorcier de chair André eut remplacé le cœur de l'ancien prophète par celui d'Ivan, elle s'était très bien occupée du convalescent.

Nathan sentit un élanement au niveau de sa cicatrice. Rien d'inquiétant. Son nouveau cœur était fort, son don se portait à merveille, et il se sentait de nouveau entier.

— Quand Utros est arrivé, il y a si longtemps, les sorciers ont expérimenté une série de sortilèges. Les effets et les conséquences de leurs actes ne les inquiétaient pas. À n'importe quel prix, ils entendaient protéger Ildakar.

Les deux amis marchaient au bord de la falaise qui surplombait le fleuve. D'un geste, Elsa désigna les marécages, sur les flancs de la ville, qui assuraient en partie sa sécurité.

— Regarde, ils ont inondé les terres, les transformant en un immonde borbier...

Dans sa robe de soie violette plus confortable qu'extravagante, Elsa aurait pu passer pour une citadine lambda. Bien que membre du

duma, elle ne donnait ni dans la pompe ni dans l'ostentation. Dans ses fonctions, elle s'efforçait toujours de servir Ildakar et de satisfaire ses habitants. Jusqu'aux récentes émeutes, elle possédait des esclaves domestiques, mais les traitait remarquablement bien. Souvent, elle les avait achetés pour leur épargner de tomber sur des maîtres moins agréables ou de finir dans l'arène.

Après la révolte lancée par Masque-Miroir, elle s'était adressée à ses « serviteurs » à l'esprit échauffé par le vent de colère qui soufflait sur Ildakar. Couverte de poussière, de cendres et de sang après avoir épaulé Nicci et Nathan dans leur combat contre la sovrena, elle avait annoncé à ses esclaves qu'ils étaient désormais affranchis. Mais s'ils souhaitaient rester chez elle, elle en serait ravie. Presque tous avaient opté pour cette solution.

— Pour nous défendre ou attaquer Utros, dit Nathan, ne pourrions-nous pas recourir à ta magie de transfert ?

— On pourrait essayer, oui...

Imitant un des tics du vieux sorcier, Elsa se grattouilla le menton. Conquis, Nathan trouva ça adorable.

— Je peux générer une rune d'ancrage ici, à Ildakar, mais pour effectuer le transfert, le symbole complémentaire doit être présent sur ma cible... En clair, si je génère une rune à côté des flammes crépitantes de ma cheminée, je peux transférer cette chaleur dans le fief d'Utros et le faire brûler vif. Mais pour ça, il faudrait que quelqu'un lui ait dessiné la même rune sur la poitrine. Entre nous, je doute qu'il se laisserait faire...

— C'est peu probable, en effet... Pourtant, ne renonçons pas à être créatifs. Pensons hardiment, ça ne peut pas faire de mal. Il doit y avoir une solution.

Au pied de la falaise, une barge chargée de vivres et d'équipements venait d'accoster. Du ravitaillement bienvenu, en perspective d'un long siège. Grâce à un ingénieux système de monte-charge, ces merveilles seraient bientôt à l'abri dans les entrepôts de la ville.

— Nous allons lancer un appel en amont et en aval du fleuve, dit Elsa. Ildakar a besoin de tout ce que les villes et les villages peuvent lui fournir, et nous ne lésinerons pas sur le paiement.

— La cité peut soutenir un siège pendant très longtemps, approuva Nathan. Sous le linceul de l'éternité, vous viviez en autarcie.

— C'est vrai, mais comme tu l'as souligné, les fondamentaux de la magie ne sont plus les mêmes. Le sort de pétrification s'est dissipé, et nous en sommes au début des bouleversements provoqués par le changement stellaire de Richard Rahl.

Le nouveau cœur de Nathan battit un peu plus fort dans sa poitrine.

— Au moins, la brèche dans le voile est refermée, nous protégeant

à jamais du Gardien ou d'une armée de morts-vivants.

— C'est bien, mais nous ne manquons pas d'ennemis dans le monde des vivants...

En déambulant, Elsa évoqua sa vie à Ildakar. Longtemps, elle avait été mariée à Derek, un puissant sorcier féru d'artisanat et de musique. Doux et tendre, Derek démontrait son génie quand il jouait du luth, produisant des mélodies plus bouleversantes que n'importe quel sort, si spectaculaire fût-il.

Après des années de vie commune, Elsa l'avait taquiné au sujet de son ventre rebondi. Amusé, Derek lui avait répondu que c'était un moyen de s'assurer qu'elle ne l'aimait pas pour son physique...

Quelques jours plus tard, dînant seul dans ses quartiers, il s'était étouffé avec une arête de poisson. Personne n'ayant été là pour l'aider, Elsa avait trouvé son cadavre le lendemain. Après plus d'un siècle de deuil, elle était de nouveau capable d'évoquer le défunt avec un petit sourire et des étincelles dans les yeux.

— Et tu ne t'es jamais remariée ? s'étonna Nathan après avoir entendu cette histoire. Pourtant, ici, les nobles et les sorciers ne manquent pas.

— Certes, mais je n'ai jamais rencontré un homme aussi doux que Derek – et doté de si charmantes passions. Nathan, je ne suis plus une jeune fille en fleur en quête de romance. Telle qu'elle est, ma vie me satisfait.

D'un geste viril, Nathan envoya sa crinière blanche derrière son épaule.

— Très chère, cette jeune fille en fleur, je suis sûr qu'elle est encore en toi. D'ailleurs, je la reconnais dans tes yeux et dans ton sourire...

Elsa se détourna – trop lentement pour qu'il ne la voie pas s'empourprer.

Pressée de passer à autre chose, elle évoqua les salles, dans l'ancienne Ildakar, qui servaient d'ancre et de laboratoires aux sorciers.

— En ce temps-là, les détenteurs du don étaient plus puissants. Souvent, ils créaient des sorts si terribles qu'ils se refusaient à les utiliser. Il faut dire qu'ils n'en avaient pas vraiment besoin...

Nathan songea aux trésors de connaissances conservés dans les archives de Surplomb du Monde. Hélas, ils étaient hors de leur portée, désormais.

— Aujourd'hui, la situation est différente, non ? Très chère, ces sorts nous seraient précieux. Si tu as une idée pour les récupérer...

— Ici, il y a des endroits que tout le monde a oubliés depuis plus de mille ans. À l'abri du linceul de l'éternité, nous nous sommes peu à peu assoupis. Et nul n'a jamais imaginé que l'armée d'Utros se

réveillerait.

— Par hasard, te souviens-tu de l'emplacement d'un de ces endroits ?

Dans les rues en pente de la cité, les deux amis traversèrent plusieurs marchés en plein air, passèrent devant des entrepôts et longèrent une série d'échoppes bruyantes et... odorantes. Des forges et des tanneries, pour l'essentiel.

En chemin, Elsa et Nathan saluèrent des charpentiers occupés à scier des planches, des ébénistes en plein travail malgré le siège et des tisserands qui suaient sang et eau devant des métiers géants installés à ciel ouvert. Du coin de l'œil, Nathan vit qu'ils produisaient des longueurs de tissu orné de motifs sophistiqués – magiques ou purement décoratifs, il n'aurait su le dire.

Certains artisans jetèrent des regards soupçonneux aux deux inconnus. Plein d'assurance, Nathan se contenta de les saluer joyeusement.

Suivant Elsa, il passa devant une bande de gamins turbulents, se fit aboyer après par un chien et contourna prudemment la forge d'un type occupé à fabriquer de gros clous qu'il jetait ensuite dans un seau d'eau froide.

Peu avant le mur d'enceinte, là où le terrain redevenait plat, se dressaient les ruines de ce qui était jadis les tours des astronomes et des mages du climat. Après la migration des détenteurs du don dans les niveaux plus élevés de la ville, ces structures étaient devenues des silos à grain, des logements ouvriers ou, plus simplement, des tas de gravats laissés à l'abandon.

Sur certains bâtiments, Nathan repéra des arches de pierre scellées qui devaient donner sur des salles obscures.

— Là, devant nous...

Elsa désigna un rectangle en grès qui avait dû être le premier niveau d'un grand édifice. Là aussi, l'arche d'entrée était scellée.

— Ça donne sur une salle secrète, annonça la magicienne. Seuls les sorciers majeurs y avaient accès. Dans les archives, je n'ai jamais trouvé d'informations précises...

— Dans ce cas, si nous explorions ? proposa Nathan.

Se campant devant l'arche, il posa les doigts sur les petits blocs de pierre qui la scellait. Cette protection semblait aussi solide que le reste de la structure.

— Cela dit, il y a un problème...

Elsa plaqua une paume sur la pierre, à côté de la main du vieux sorcier, qu'elle frôla délibérément au passage.

— Assez simple à résoudre, me semble-t-il.

Nathan recula.

— Exact. Avec mon don, je peux faire sauter l'obstacle.

— Je n'en doute pas, mais pourquoi se compliquer la vie ? Ma magie de transfert suffira amplement.

Approchant du forgeron, Elsa attendit qu'il cesse de cogner, puis demanda s'il pouvait leur prêter un seau.

Saisissant un récipient vide, il le tendit à la magicienne et désigna une fontaine.

— Je suis prêt à tout pour aider Ildakar, dit-il sans une once d'ironie.

Nathan se chargea de remplir le seau et le porta devant l'arche.

— Tu veux dissoudre le mur ?

— Bien sûr que non...

Tremplant les doigts dans l'eau, Elsa dessina une rune sur le seau. Avant que le symbole ait pu couler ou s'évaporer, elle recommença l'opération et traça sur l'arche un motif identique mais bien plus grand.

— Rune d'ancrage et rune satellite... Regarde bien.

Dès que le second dessin fut terminé, le seau se mit à trembler. À l'intérieur, l'eau ondula, des cercles concentriques se formèrent, puis une sorte de tourbillon se déchaîna.

Le mur aussi trembla.

Dans le seau, l'eau se troubla puis devint glauque et se transforma en boue. Sur l'arche, les blocs se liquéfièrent, le mortier qui les solidarisait commençant à fondre.

Quand l'eau du seau fut aussi dure que du ciment, certains blocs de l'arche sortirent de leur logement et tombèrent sur le sol.

Son sortilège achevé, Elsa souffla :

— Maintenant, il ne reste plus qu'à pousser.

— Remarquable ! s'écria Nathan.

Des deux mains, il poussa, et l'obstacle s'écroula, dévoilant une grande salle voûtée obscure.

— Très chère, je croyais que ce serait plus difficile... Quand on sait ce qu'on fait, la magie de transfert est rudement efficace.

Une fois dans la salle, le sorcier et la magicienne invoquèrent chacun un globe lumineux afin de voir autour d'eux.

Dans l'air agréablement frais, Nathan capta des relents métalliques – pas seulement l'odeur de la rouille, mais celle de l'argent et du cuivre.

Dans ce sanctuaire, il n'y avait aucun stock d'artefacts et pas davantage d'étagères lestées de fabuleux grimoires. Tout ce qu'il contenait, c'était la margelle qui se dressait en son centre.

Oui, la margelle d'un puits... Et l'étrange odeur venait de là.

— J'espérais bien plus que ça..., soupira Elsa. Une simple source... Mais pourquoi la dissimuler ainsi ?

Nathan frissonna – un mélange d'angoisse et d'excitation.

— J'ai déjà vu des endroits semblables... C'est un puits, oui, mais de la sliph !

Pour convaincre Nicci de les accompagner, Nathan ne se perdit pas dans des explications détaillées.

— Même après le retour de mon don, notre découverte me sera inutile, magicienne. Pour en tirer parti, il faut contrôler les deux formes de magie – Addictive et Soustractive. C'est donc à toi que reviendra cet honneur.

Une fois dans la salle, Nicci invoqua un globe lumineux et étudia le puits central.

Intrigués par l'enthousiasme de Nathan, Damon, Quentin et Lani avaient suivi le mouvement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Damon à Elsa. Un trou, c'est tout ce que vous avez trouvé ?

— C'est beaucoup plus qu'un trou, répondit Nicci en avançant. Ce puits de la sliph donne accès à un réseau souterrain...

— La sliph ? répéta Lani. Je n'ai jamais entendu ce nom.

— À l'origine, c'était une femme, mais elle fut transformée en une formidable créature. Quand on contrôle les deux magies, on peut voyager en elle à une vitesse impensable. Je l'ai déjà fait...

— Cette sliph est-elle encore vivante ? demanda Nathan. Tu vas pouvoir voyager ?

S'appuyant à la margelle, Nicci sonda les profondeurs du gouffre apparemment sans fond. Elle n'entendit aucun bruit et ne capta aucune présence.

— Par le passé, j'ai voyagé dans deux sliph différentes. Il peut s'agir de l'une d'entre elles, ou d'une troisième. Ildakar est très loin de tout. Ce réseau peut donner exclusivement sur des destinations situées dans l'Ancien Monde.

Des idées tourbillonnèrent dans l'esprit de Nicci. Si le réseau était plus vaste que ça, pourrait-elle aller au Palais du Peuple informer Richard du réveil d'une antique armée ? Pour le moment, Ildakar était isolée, assiégée et n'avait aucun espoir qu'on vienne à son secours. Mais ça pouvait changer.

— Quand je connaîtrai les intentions d'Utros, je voyagerai pour prévenir le reste du monde.

Chapitre 17

Même s'il abominait Ildakar, le sorcier en chef Maxime commençait à douter sérieusement des joies du retour à la nature. Après cinq jours dans les marécages, il était débraillé, trempé jusqu'aux os, couvert de boue et affamé. Sans parler des insectes assoiffés de sang qui l'attaquaient en permanence.

Alors qu'il traversait d'inextricables broussailles, il dut recourir à son don pour ne pas s'engluer dans une toile d'araignée géante. Débouchant sur un îlot de terre au sol couvert de mousse et d'une boue gluante, il dut reconnaître, à contrecœur, qu'il ne trouverait rien de mieux pour camper.

Son pantalon noir disparaissait sous la gadoue. Par bonheur, la soie d'Ildakar, particulièrement solide, ne s'était pas déchirée. Quant à ses bottes en peau de yaxen, elles lui gardaient les pieds au sec – sauf quand il s'enfonçait jusqu'aux cuisses dans la tourbe, qui s'infiltrait par le haut à revers des bottes.

Accablé, Maxime fit le tour de son pitoyable refuge. Dans l'eau glauque, tout autour, d'étranges ombres passaient et repassaient.

Avec des branches mortes, le « naufragé » bâtit un petit foyer. Le bois était trempé, mais le sorcier le plus puissant d'Ildakar réussirait sûrement à allumer un feu de camp.

Pas vrai ?

D'un geste, il bombarda de pouvoir le bois afin de le sécher. Puis il y projeta une étincelle censée l'embraser. Miracle des miracles, des flammes crépitèrent, déchirant les ténèbres de plus en plus denses.

Avant de s'asseoir sur une souche, Maxime l'épousseta soigneusement. Une autre nuit difficile se profilait. Combien il regrettait les grands lits douilletts de sa villa, à Ildakar ! À cette heure, après s'être délecté du corps d'une de ses innombrables conquêtes, il aurait été sur le point de s'endormir entre des draps de soie.

Ou il aurait pu être étendu près de ce glaçon empoisonné nommé Thora – un monstre dont la froideur ne s'exprimait pas seulement au lit. Transi, Maxime se pencha vers les flammes. Tout valait mieux qu'être près de cette maudite femme.

Près de deux mille ans plus tôt, il se consumait d'amour pour Thora. Ne se quittant jamais, sa femme et lui s'aimaient avec une passion qui dépassait les envolées poétiques des troubadours les plus doués. Ensemble, la sovrena et le sorcier en chef avaient généré une stupéfiante magie afin de diriger la cité dont ils se proclamaient les

gardiens. Idéliste, Thora rêvait d'une société parfaite où chaque esclave, travailleur ou marchand aurait servi la ville à sa façon.

Le grand projet de sa femme... L'esprit embrumé par l'amour, Maxime l'avait laissée faire. Aujourd'hui, dans ce marécage puant, cette seule idée le répugnait. Comment pouvait-on être si crédule ? Avec autant de pouvoir que lui, avoir un cœur si faible était une honte. Au lieu de s'embarquer dans le délire de Thora, il aurait pu prendre les choses en main et créer la société dont il rêvait, pas celle qu'il croyait idéale parce qu'il vénérât une vipère.

Au fond, à l'époque, ce projet lui semblait peut-être bénéfique pour de bon. Mais au fil du temps, un homme changeait, et ses désirs évoluaient. En un sens, Ildakar était sa plus grande réussite. Après des siècles de stagnation, il n'en avait plus rien à faire.

Quinze cents ans plus tôt, face à l'armée d'Utros, Thora et lui ne faisaient qu'un avec les autres membres du *duma*. Une époque exaltante, avec de vrais enjeux ! Mais l'étoile la plus brillante finissait un jour ou l'autre par s'éteindre. Et aucun amour ne durait éternellement...

La nature humaine, rien de plus...

Thora avait un corps parfait et un visage si magnifique qu'aucun sculpteur n'était jamais parvenu à le graver dignement dans le marbre. Pourtant, ses baisers jadis délicieux étaient devenus fades et les courbes de son corps n'évoquaient plus rien pour Maxime, comme s'il s'était agi d'une coquille vide...

Avec les rêves de Thora en guise de fondations, Ildakar était devenue une cité grisâtre et mortellement ennuyeuse. Même si les habitants ne s'en apercevaient pas, la glorieuse ville n'était plus qu'un superbe vase de porcelaine... tout craquelé de l'intérieur.

Ce vase, Maxime avait décidé de le briser !

Pour ça, il était devenu Masque-Miroir, agitateur en chef des esclaves et des classes inférieures, dont il avait attisé la colère et les doutes. Une expérience passionnante qui l'avait diverti pendant un temps. Opprimés, les petites gens attendaient un sauveur, et il leur avait donné Masque-Miroir, un héros à l'aura mystérieuse.

Un simple jeu, au début, duper ces imbéciles étant un plaisir d'esthète. Son plan devenu plus complexe, il avait pris conscience d'avoir entre les mains une arme mortelle pour s'attaquer aux nobles, aux membres du *duma*, aux sorciers arrogants et à cet éteignoir de Thora.

Ildakar n'était plus qu'un immense tas de bois sec qu'il allait embraser !

La révolte avait été son heure de gloire. Sous ses yeux, les esclaves avaient libéré les fauves de combat, rallié à leur cause les gladiateurs, et semé la terreur dans les rues. Voir ses plans porter leurs fruits –

avec l'aide involontaire de la très belle Nicci, qu'il avait embobinée – avait été quasiment orgastique.

Un succès total ! Thora renversée, Maxime avait fui Ildakar. L'écroulement, d'accord, mais à condition de ne pas en être victime !

Histoire de jeter de l'huile sur le feu, avant de partir, il avait levé le sort de pétrification qui neutralisait depuis quinze cents ans les hordes d'Utros. Comme il aurait aimé pouvoir rester dans le coin et contempler les carnages à venir.

Mais c'était bien trop dangereux... Du coup, par sa faute, il se retrouvait perdu dans un marécage, des légions d'insectes acharnées à le vider de son sang.

Avec son don, il sécha ses vêtements et se lava, afin de se sentir un peu mieux. Par bonheur, il pouvait contrôler son environnement. Même sans lit à baldaquin et draps de soie, il survivrait. Mieux que ça, il serait le roi de ce foutu marais peuplé de monstres et plus puant qu'un cadavre de trois jours.

Être roi, c'était déjà ça, et ça lui ouvrait bien des possibilités.

Avec une branche de saule arrachée à la jungle, il remua la tourbe, autour de son refuge, et déranga un gros poisson en quête de vermine. D'un simple sort, il arrêta le minuscule cœur de l'animal, qui remonta bientôt à la surface, flottant sur le ventre. Maxime le saisit, lui enfonça la branche dans la gueule puis fit tourner au-dessus des flammes sa brochette improvisée.

L'oreille tendue, il écouta les bruits à la fois inquiétants et rassurants des créatures nocturnes. Même si des branches mortes craquaient non loin de là, les gros prédateurs, il le savait, n'oseraient pas s'en prendre à lui. Et dans le cas contraire, ils le regretteraient.

En silence, Maxime observa la cuisson de son dîner. Si les fichus insectes fondaient sur la zone, ce n'était pas à cause du poisson bientôt cuit mais du fumet d'humain qu'ils sentaient de loin.

Quand un moustique géant le piqua dans le cou, Maxime sursauta. La coupe étant pleine, il lança son sort de pétrification – en vagues successives, pour que tout le nuage de suceurs de sang soit frappé. Transformés en petits cailloux, les monstres ailés tombèrent dans la tourbe. Avec un peu de chance, Maxime dînerait en paix. Après, les prochains nuisibles arriveraient, infestation bourdonnante et sanguinaire.

Soudain, un démon jaillit de la jungle.

Non, pas un démon, une femme... Adessa, la chef des Mora-Zith. Dans ses yeux, Maxime lut tout sauf de la tendresse à son égard.

Mince et musclée, la diablesse avait une arme dans chaque main. Une épée courte et un couteau, pour être précis. Sur sa peau nue éclairée par les flammes du feu de camp, le sorcier en chef, en plus des runes gravées au fer, remarqua une myriade d'écorchures, de bleus et

de piqûres d'insectes infectées.

Stupéfié par cette apparition, Maxime en resta bouche bée.

— Je viens te tuer, annonça Adessa.

Avec son épée courte, elle coupa des branches et des buissons pour se frayer un chemin jusqu'à sa cible.

Maxime se leva enfin.

— Que racontes-tu là ? Je t'interdis d'attenter à ma personne. Ton sorcier en chef te le défend !

Sans un mot de plus, Adessa chargea. Une autre guerrière aurait sans doute poussé un cri, mais la Mora-Zith était une machine à tuer silencieuse.

D'instinct, Maxime utilisa son don pour propulser une boule de feu sur la furie. Bien entendu, les runes de protection la neutralisèrent. Levant son épée, Adessa l'abattit sur le sorcier en chef, qui s'écarta au tout dernier moment.

Voyant qu'Adessa avait momentanément perdu l'équilibre, il bombarda de pouvoir le feu de camp, dont les flammes prirent des dimensions titanesques. Étant magiques, elles ne brûlèrent pas la Mora-Zith, mais la chaleur et la vive lumière la forcèrent à reculer.

Maxime saisit l'occasion au vol. Sautant dans la gadoue, il détala sans demander son reste.

Dans son dos, la voix d'Adessa retentit :

— La sovrena m'a ordonné de lui rapporter ta tête. Sache que je ne la décevrai pas.

Maxime avait souvent vu la Mora-Zith en action. La dernière fois, c'était contre Nicci, dans la salle de la *duma*, après que la magicienne eut défié Thora. Une victoire écrasante pour l'âme damnée de la sovrena.

Que ce soit contre ses gladiateurs ou face à des fauves, dans l'arène, Adessa adorait se battre. Sur ce registre, Maxime ne lui arrivait pas à la cheville. Contre elle, il n'aurait pas une chance.

Se retournant, il lança un poing d'air, mais les runes firent encore leur office. Du coup, il utilisa son pouvoir pour propulser sur Adessa des branches mortes. Les écartant sans peine, elle chargea comme un yaxen fou furieux dans l'enclos d'un abattoir.

Maxime courut, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la tourbe. Plus légère, Adessa n'eut aucun mal à le suivre.

Jamais à court d'idées, le sorcier en chef fit bouillir l'eau, derrière lui. Un nuage de vapeur aveugla momentanément sa poursuivante.

Tout ça, c'était reculer pour mieux sauter. En détalant comme un lapin, il ne pouvait pas se concentrer vraiment sur son don, et Adessa ne se laisserait décourager par rien. Avoir une Mora-Zith aux basques, c'était une sentence de mort, même pour le sorcier en chef.

Contre toute attente, le marécage sauva Maxime. Alors qu'il

courait, Adessa fonçant dans son sillage comme une furie, deux grands dragons des marais s'interposèrent entre eux. Toujours en quête d'une proie à la hauteur de leur appétit – un cerf ou un sanglier, par exemple –, les reptiles caparaçonnés bondirent sur la Mora-Zith, gueule béante et griffes dehors.

Maxime continua à courir tout en jetant un coup d'œil derrière lui. Remise de sa très relative surprise, Adessa faisait déjà voler des écailles dans les airs à grands coups d'épée. Forcée à reculer par son premier agresseur, elle dut bondir par-dessus le second, qui plongeait vicieusement vers ses jambes.

Maxime se désintéressa de la suite. S'il pariait sur la Mora-Zith – deux crétins de dragons ne feraient jamais le poids contre elle –, l'affrontement durerait un moment, et c'était exactement le répit qu'il lui fallait.

Une chance de mettre de la distance entre Adessa et lui ! Et maintenant qu'il la savait à ses trousses, il ne commettrait plus l'erreur de baisser sa garde.

Chapitre 18

Même après la trahison de ses sujets, Thora restait persuadée qu'Ildakar était à elle. Sa légende, sa prospérité, son ordre social et son âme, c'était à elle que la ville les devait, et à personne d'autre. Dans la tour du pouvoir, elle avait supervisé la croissance de son fief, le regardant s'étendre peu à peu jusqu'au sommet du plateau. Depuis des siècles, elle régnait sur son domaine et le protégeait.

Mais ses sujets s'étaient retournés contre elle ! Oui, ils avaient renié leur sovrena, oubliant qu'ils n'auraient rien été sans elle. À présent, si Utros et ses soudards rasaient la ville – parce qu'il lui manquait une dirigeante avisée – ça leur ouvrirait peut-être les yeux. Avec un peu de chance, il ne serait peut-être même pas trop tard pour inverser la tendance...

Dans sa cellule exiguë, Thora avait l'impression d'être prise dans un étau. Fermant une main, elle sentit que ses doigts lui obéissaient avec peine – les séquelles du sort de pétrification lancé par Elsa, Damon et Quentin.

Niché dans les entrailles de la falaise, le donjon où elle croupissait était plongé dans une nuit éternelle – un cadre adéquat pour quelqu'un qui broyait du noir. Face à elle, la porte épaisse d'un demi-pied était fermée par une imposante serrure et par une lourde barre de fer.

Pour y avoir envoyé nombre de nobles et d'autres citoyens récalcitrants, Thora connaissait très bien ce donjon. Un endroit où ses adversaires avaient séjourné pour expier leurs crimes et, dans certains cas, pour les racheter et se réhabiliter. Aucune sentence, jamais, n'avait été injuste. Sauf celle qui l'avait envoyée dans ce trou à rats.

Sans nul doute, Thora était la plus puissante magicienne qu'Ildakar ait connue. Du coup, son règne avait duré plus de quinze siècles. Avec son don, faire exploser la porte aurait été un jeu d'enfant, n'étaient les sorts de garde installés depuis très longtemps par les sorciers. Fondamentalement, ces défenses agissaient comme les runes gravées sur le pelage des fauves ou la peau des Mora-Zith.

Thora pensa fugitivement à Adessa, sa plus fidèle alliée. À coup sûr, elle trouverait ce minable de Maxime et lui ferait la peau. Hélas, la sovrena ne serait pas là pour assister au spectacle...

Son mari, elle le haïssait plus que tout au monde. À côté de ce qu'il lui avait fait, ses malheurs actuels n'étaient que des contrariétés. De toute façon, avant même qu'Adessa lui ait rapporté sa tête, elle aurait

retrouvé sa place à Ildakar. La seule qui lui revenait de droit – la première !

Dans la cellule obscure, Thora serra plus fort le poing, traversa la pièce à l'aveuglette et atteignit la porte d'où filtrait, à travers le guichet, une pâle lueur grise.

Dans le couloir, on sacrifiait très peu de bois pour faire brûler des torches, et personne n'aurait gaspillé son énergie à lancer un sort de transfert pour produire de la lumière.

L'obscurité faisait partie intégrante du châtiment de Thora. Pour ses juges, en tout cas. Pragmatique, elle avait décidé que les ténèbres seraient ses alliées – un refuge où évaluer sa situation puis imaginer les plans qui s'imposeraient.

Thora plaqua une main contre la pierre lisse du mur, mais ses perceptions furent étouffées par la gangue minérale qui emprisonnait encore ses chairs et ses terminaisons nerveuses. Sa peau jadis si sensible ne lui envoyant aucune indication, elle ferma de nouveau les poings et frappa le granit de la main droite – oui, exactement comme le faisaient les soldats du général Utros à demi pétrifiés.

Même en cognant fort, elle n'éprouva qu'une douleur fantomatique. Sa curiosité en éveil, elle cogna de l'autre main et obtint le même résultat.

Bien entendu, le bloc de pierre qu'elle visait n'avait pas bougé d'un pouce. Cela dit, la tentative était concluante quand même.

Une humaine normale aurait eu les phalanges en sang. Elle ne se les était même pas écorchées, sa peau résistant tout aussi bien que le granit...

Il fallait qu'elle sorte d'ici ! Sans elle, Ildakar était perdue.

Maxime était le seul responsable des émeutes. Pour le reste, Thora accusait les membres du *duma*, qui l'avaient renversée, condamnée, pétrifiée puis jetée en prison. À sa liste de coupables, elle ajoutait la maudite magicienne Nicci et son sorcier raté. Ces félons s'étaient présentés comme des émissaires de l'empire d'haran en quête d'assistance. Pas née de la dernière pluie, Thora les avait soupçonnés dès le premier instant. En réalité, Nicci voulait devenir la prochaine sovrena, histoire de s'approprier Ildakar.

À présent, l'étrangère régnait, et la sovrena légitime se morfondait dans une cellule – alors que sa ville adorée était sous la menace d'une armée invincible revenue du passé...

En ville, Thora avait encore des partisans, elle le savait. Dans l'obscurité, elle imagina les magnifiques bâtiments, les jardins, les vergers et les oliveraies qu'elle avait fait jaillir du néant. Une si merveilleuse cité, tellement proche de la perfection.

Thora sentit qu'elle s'empourprait de fureur. Au nom du Gardien, que n'aurait-elle pas donné pour que Nicci et tous les sales traîtres

crèvent comme des chiens !

Folle de rage, elle cogna de nouveau le mur.

Longeant le périmètre de la cellule, elle se heurta à un banc de pierre très bas dont tous les angles étaient écornés – mais lisses, à force que des prisonniers désespérés s’y usent les ongles, parfois jusqu’au sang.

La taille fine et les épaules plutôt étroites, la sovrena était loin d’avoir des bras de lutteuse. Sans se tenir pour une mauviette, elle ne se fiait jamais à son physique face à un ennemi. Encore victime du sort de pétrification, elle se sentait inhabituellement lourde et raide, mais son don était bien là, flamme dévorante qui brûlait dans son cœur.

Une main tendue, paume vers le plafond, elle invoqua une flamme à peine plus haute que celle d’une bougie. Une étincelle d’espoir, dans cet environnement triste à mourir.

À sa lueur, elle repéra du premier coup d’œil les runes de garde qui encadraient la porte. Consciente que ça ne servait à rien, elle invoqua pourtant une lance de feu et la projeta sur ces symboles magiques. Bien entendu, l’attaque resta sans effet, la langue de flammes rebondissant d’un mur à l’autre avant de... percuter son expéditrice.

Thora sursauta, mais sa chair encore minérale la protégea, et le feu magique ne tarda pas à se dissiper.

Stupéfiée, la sovrena déchue tâta son bras, là où la lance de flammes l’avait touché. Sentant comme un picotement, elle avisa une sorte d’écorchure, mais celle-ci disparut dès qu’elle la frotta. En d’autres termes, ni la cellule ni elle n’avaient souffert...

Inutile d’insister. Elle ne réussirait pas à s’enfuir, même si sa ville avait plus besoin d’elle que jamais.

Une bonne heure durant, elle oublia son malheur en déversant toute sa haine sur Maxime. Comment avait-il osé monter les esclaves contre la ville à laquelle ils devaient tout ? Alors qu’on leur demandait en échange leur seule dévotion ? Sans cesse, ces misérables gémissaient à propos des injustices qu’ils subissaient et du labeur qu’on leur imposait. Savaient-ils qu’ils souffraient infiniment moins que leur sovrena, dévouée corps et âme à Ildakar ? Connaissaient-ils mieux qu’elle le prix de la prospérité dont ils bénéficiaient aussi ? Oui, ils étaient souvent épuisés, et quelques-uns mouraient à la tâche. Mais que pesaient quelques vies face à une civilisation qui brillait de tous ses feux depuis des siècles ? Refuser de se donner à Ildakar, c’était plus méprisable que tout ! Le Gardien lui en soit témoin, *elle* n’avait jamais reculé devant aucun sacrifice.

Tout ça pour que Maxime mine de l’intérieur sa société parfaite ! Dans un lointain passé, elle avait aimé cet homme. Aujourd’hui, elle n’imaginait même pas comment on pouvait être stupide à ce point. La naïveté de la jeunesse, encline à tous les débordements du cœur et

du corps ?

Après des siècles à partager la couche de Maxime – puis celle de bien d'autres amants – Thora avait appris que le corps pouvait exulter sans qu'on y perde pour autant le contrôle de son cœur et de son esprit. Hélas, elle avait gâché ses plus belles années avec un sale type, lui pardonnant ses infidélités en série au point de ne plus être en mesure d'en tenir le compte. En un sens, son cœur s'était transformé en pierre bien longtemps avant qu'un sortilège la pétrifie. Tout ça à cause d'un rustre sans intérêt. Mais trop puissant, cependant, pour qu'elle puisse s'en séparer. Pragmatique, elle l'avait gardé à ses côtés – une figure de proue bien utile, à l'occasion.

Désormais, Thora jugeait qu'elle avait surestimé Maxime. En admiration devant son sort de pétrification massif, elle avait également été impressionnée par la magie du sang requise pour générer le linceul de l'éternité. Mais elle aurait pu réussir tout ça sans ce coq d'arrière-cour.

Pour que l'armée d'Utros se soit réveillée, il fallait que la magie de Maxime ait faibli. Du coup, sa fuite piteuse n'avait rien d'étonnant.

Le don de Thora était-il lui aussi déclinant ? Avant qu'ils décident de l'abaisser pour un temps, le linceul de l'éternité montrait des faiblesses depuis un moment. Sur la pyramide, Thora avait fait ce qu'il fallait pour le restaurer. Mais aurait-il tenu indéfiniment, même sans le sabotage de Nicci ?

Les fondamentaux de la magie avaient changé – pire que ça, toutes les règles du monde étaient différentes, sans qu'il soit aisé de comprendre en quoi. Bien sûr, il y avait l'explication de Nicci, mais comment croire que Richard Rahl avait pu faire ça tout seul ?

Quoi qu'il en soit, Utros et ses hommes s'étaient réveillés – comme Thora elle-même, très brièvement pétrifiée.

Oui, beaucoup de choses avaient changé, et elle devait en tirer parti.

Pour pousser les classes inférieures à la révolte, transformant des rebuts d'humanité en bêtes fauves, Maxime n'avait pas eu besoin de son don. Animés par le désir de justice et d'égalité – des privilèges qu'ils ne méritaient pas –, les gueux l'avaient suivi avec enthousiasme.

De nouveau enragée, Thora s'en prit au mur avec son don. Comme un fauve qui se jette contre les barreaux de sa cage, la lance de feu fut repoussée en arrière et se dissipa comme si elle n'avait jamais existé.

Thora baissa les yeux sur ses mains, encore crépitantes d'étincelles. Assise sur le banc de pierre, elle recommença à s'y user les ongles, l'oreille tendue pour capter au moins un son dans un silence de mort.

Dans le noir, toute notion du temps se délitait. Des minutes, des heures ou des jours plus tard, une lueur plus vive qu'à l'accoutumée filtra du guichet. Puis il y eut des bruits de pas et enfin le cliquetis

métallique d'un trousseau de clés.

Peu après, la porte s'ouvrit en grinçant. À la lueur de leurs torches, Thora distingua la silhouette de deux gardiens. D'abord éblouie, elle ne tarda pas à les voir clairement.

La barbe de trois jours, un casque de travers sur la tête, un des types portait une veste d'uniforme de la garde – bien trop grande pour lui. À l'évidence, ce n'était pas la sienne, et il ne devait pas avoir intégré le corps d'élite depuis très longtemps.

Avec un pincement au cœur, Thora se rappela combien le haut capitaine Avery avait d'allure, quand il veillait sur elle et contribuait à égayer ses nuits. Mais son bel officier avait été taillé en pièces en pleine rue par les sbires de Masque-Miroir. Un drame qui ne devait rien au hasard. Rongé malgré tout par la jalousie, Maxime avait trouvé un moyen de la poignarder au cœur.

Les deux « gardes » étaient à l'évidence d'anciens esclaves qui paraient dans des uniformes volés à leurs victimes. Casque de Travers reluqua vicieusement Thora, puis lui parla d'un ton qui en disait long sur son niveau intellectuel de fond de latrines.

— On vient de nouveau te rendre visite, sovrena... Tu ne te sens pas trop seule ? Même en partie minérale, tu restes appétissante. Si nous te forçons à écarter les cuisses, seras-tu douce et humide là où ça compte vraiment ?

— Je doute que tu sois assez dur pour le découvrir, lâcha Thora. L'autre type ricana, comme s'il appréciait le sarcasme.

— À moins que je décide d'écraser ton ridicule membre viril, comme une limace entre deux pierres.

À court de repartie, Casque de Travers prouva qu'il n'avait effectivement rien d'un génie.

L'autre type portait un plateau lesté d'un morceau de pain dur, d'un verre d'eau et d'un petit bol de gruau.

— On t'apporte à manger, mais si le siège dure, il faudra rationner les prisonniers.

Thora n'avait pas faim. Alors que ces rustauds lui livraient un repas pour la troisième fois, elle n'avait jamais éprouvé le besoin de boire ou de manger. L'eau ne lui disait rien, et la nourriture pesait comme du plomb dans son estomac.

Tapant sur le plateau, elle l'arracha des mains du gardien et le brisa en deux avec son poing de marbre.

Les deux idiots reculèrent, craignant une attaque qui ne vint pas.

— Je ne veux pas qu'on me nourrisse, mais qu'on me libère !

— Ça, ce n'est pas dans nos possibilités, sovrena, dit l'homme au plateau.

Toujours vexé à mort, Casque de Travers grogna :

— Eh bien, on va te laisser en ta propre compagnie, avec

l'obscurité et les rats pour te distraire. Si tu t'ennuies, rêve donc à moi !

Avec un rictus mauvais, l'homme au plateau foudroya la prisonnière du regard.

— Je te préférerais quand tu étais une statue, dans la tour du pouvoir. Au fond, tu ne mérites pas mieux. Plus de repas pour toi ! Nous garderons ta part pour les braves gens d'Ildakar.

Grognant sous l'effort, les deux hommes refermèrent la lourde porte et la verrouillèrent.

Puis ils repartirent, la lumière des torches s'éloignant avec eux.

Sur son banc de pierre, Thora invoqua une nouvelle flamme magique et passa le temps en la regardant osciller doucement au-dessus de sa paume.

Chapitre 19

Campé sur le mur d'enceinte, Bannon sondait la plaine. Il brûlait d'envie de se battre, car l'inaction le minait, mais face à une telle horde, que pouvait faire une simple ville, même aussi grande qu'Ildakar ?

Sur un plan personnel, Bannon n'avait toujours pas digéré la trahison des trois jeunes hommes qui se prétendaient ses amis. Des faux-jetons, oui ! Son cœur en saignait encore...

Amos, Jed et Brock l'avaient piégé, puis ils n'avaient pas levé le petit doigt pour l'aider. Alors qu'il avait fini prisonnier dans les fosses de combat, aucun des trois ne s'était donné la peine d'avertir Nicci et Nathan. Au bout du compte, Bannon avait survécu – éprouvé, mais peut-être plus fort qu'avant. Cela dit, comment des amis pouvaient-ils se comporter ainsi ?

La réponse coulait de source : ce n'étaient pas des amis.

Lors de leur dernier entraînement, Lila avait exhorté Bannon à ne pas ruminer ses rancœurs. Pour survivre à l'épreuve imminente, Ildakar ne devait plus se déchirer. Face à une horde de soudards, on enterrait ses querelles et on se serrait les coudes.

D'accord, mais Jed et Brock avaient été un peu trop loin. Sous la houlette d'Amos, ils avaient pris sous leur aile un jeune et naïf étranger, prétendant vouloir lui faire découvrir leur ville. En réalité, ils s'étaient fichus de lui. Sauf que Bannon n'avait rien d'un jeune type crédule.

À présent, il était temps pour lui de prendre son courage à deux mains et d'aller affronter le duo de salopards survivants – pour leur faire mesurer leur infamie, au minimum.

Refermant la main sur la poignée enveloppée de cuir de Solide, Bannon sentit les muscles de son avant-bras se gonfler. Des muscles d'acier... À force d'entraînement, de duels et de corps à corps, le jeune compagnon de Nicci était désormais un homme puissant au cœur de fer.

En bas du chemin de ronde, Bannon prit la direction du quartier des Écorcheurs dont le seigneur Oron, nouveau membre du *duma*, dirigeait la guilde. Accessoirement, il s'agissait du père de Brock...

En chemin, le jeune escrimeur n'accorda aucune attention aux jardins en terrasses et aux vergers qui s'échelonnaient sur le flanc de la colline. En équilibre instable, des ouvriers agricoles récoltaient le raisin, les pommes et les olives. Après les émeutes, on avait laissé aller

à vau-l'eau tous ces trésors. « Que les nobles attrapent des ampoules en travaillant, pour une fois ! »

C'était bien beau, mais d'autres citadins, y compris parmi les esclaves, comprenaient que la cité assiégée aurait besoin de toutes ses ressources pour survivre. Si on laissait pourrir les récoltes, les esclaves affranchis ne crèveraient pas moins que les nobles. Du coup, des hommes et des femmes retournaient au travail de leur propre chef, avec la judicieuse idée de nourrir leur famille.

Bien que vêtu à la mode d'Ildakar, Bannon faisait dans la simplicité. Les capes doublées de fourrure et les pantalons bouffants, très peu pour lui ! Malgré ses nombreuses aventures, il se tenait toujours pour un simple fermier de l'île de Chiriya. Et cette humilité-là, il entendait ne jamais l'oublier.

Amos, Jed et Brock l'avaient considéré comme un inférieur. Pourtant, ils l'avaient entraîné dans une *dacha*, l'incitant à jouir comme eux du corps des très belles yaxen de soie. Pour se moquer de lui ou pour le corrompre ? Finir par leur ressembler aurait été la pire défaite possible...

Les yaxen de soie étaient conçues et entraînées pour assouvir les plus vils instincts de leurs clients. D'après ce qu'on disait, elles n'avaient ni pensées ni sentiments. Pourtant, Bannon avait toujours eu de la peine pour elles.

Fils de Thora et Maxime, Amos avait une souffre-douleur prénommée Mélodie. La nuit de la révolte, il l'avait violée et battue. Avec un morceau de verre brisé, elle s'était enfin autorisée à riposter. Cette nuit-là, plusieurs yaxen de soie avaient tué leurs tourmenteurs. Après, elles étaient redevenues comme avant – dociles et passives, sans nier leurs « crimes » ni se justifier. Avec tout ce qui se passait, Bannon doutait qu'elles soient un jour contraintes à rendre compte de leurs actes. En un sens, justice avait été faite. Comme quand on avait pendu son père, coupable d'abominables violences sur sa mère.

Jed et Brock, eux, n'avaient jamais dû se défendre face à leur victime, ni reconnaître leur responsabilité. Avaient-ils au moins vaguement honte ?

Devant lui, Bannon vit enfin le manoir d'Oron, directement relié au long bâtiment où les écorcheurs pratiquaient leur profession.

Pressant le pas, le jeune escrimeur mobilisa la force et le courage qu'il avait acquis depuis sa rencontre avec Nicci et Nathan. En voyageant avec eux, il avait tellement changé...

Sans savoir exactement ce qu'il attendait de ses anciens amis, il devait aller au bout de cette affaire.

Quand il fit sonner le petit gong, à l'entrée de la résidence, personne ne vint lui ouvrir. Entendant des bruits, à l'intérieur, il poussa la porte, qui céda sans grincer, entra et eut la surprise de

découvrir un groupe de serviteurs vautrés sur les divans et les fauteuils.

— Pardonnez-moi, mais vous ne m'avez pas entendu frapper ?

Les domestiques ricanèrent. Sur un divan, un type d'âge moyen se redressa à demi. Vêtu d'une grossière tunique d'esclave, il avait autour de lui une pile de draps de soie, une autre de manteaux bordés de fourrure et un tas de bijoux volés ici ou là.

— Par la barbe du Gardien, le seigneur Oron peut aller ouvrir sa porte lui-même ! Pourquoi devrions-nous être serviables avec toi, mon gars ?

Bannon ne cacha pas sa surprise.

— Parce que j'ai combattu à vos côtés pendant la révolte. Après avoir fui l'arène, j'ai contribué à arrêter le massacre, non loin de la pyramide...

— Dans ce cas, grogna un autre type, pourquoi viens-tu voir Oron ?

— Tu veux le tuer ? demanda un troisième esclave, plein d'espoir. Si c'est ton intention, il est possible que nous t'aidions.

— Non, je n'en veux pas à sa vie... Au cas où vous auriez oublié, c'est un puissant sorcier. Contre Utros, nous aurons besoin de lui. De vous aussi, soit dit en passant. Tous les combattants seront précieux.

— Nous en avons assez fait pour Ildakar, lâcha le premier esclave. À présent, c'est à la ville de nous rendre notre dû.

Agacé, Bannon mit un terme à la polémique.

— Je viens parler à Brock, le fils du seigneur Oron.

L'esclave désigna le fond de la maison.

— Par là, dans le bâtiment des animaux... Comme nous refusons de travailler, Oron a dû s'y mettre en personne.

— Il était temps qu'il se salisse les mains, ricana le deuxième esclave. Aujourd'hui, il a recruté de force Brock et Jed. Méfie-toi, il risque de t'enrôler aussi. Les bêtes ne s'écorchent pas toutes seules, et si on ne fait rien, elles finiront par crever sous leur fourrure.

— Je serai vigilant, promit Bannon.

Douce Mère la Mer, dans quoi me suis-je fourré ?

Alors qu'il se dirigeait vers les cuisines, au fond de la demeure, un des esclaves le rappela :

— Si tu as faim, le garde-manger déborde de nourriture. Sers-toi avant qu'un de ces maudits nobles se goinfre.

— J'ai déjà mangé, marmonna Bannon.

Il traversa les cuisines où tous les fours étaient froids. Grands ouverts, les placards témoignaient de pillages récents. Sur le sol, des fruits à demi mangés finissaient de pourrir et de la farine renversée maculait tous les plans de travail. Dans un coin, à côté de deux bouteilles de vin vides, une solide cuisinière ronflait comme un

sonneur.

S'engageant sous une tonnelle, Bannon suivit le chemin de gravier qui menait à un entrepôt au toit rond et aux grandes fenêtres à moitié ouvertes. Des grincements en montaient, ponctués par les cris de douleur des animaux.

Bannon s'immobilisa, plus très sûr de vouloir continuer. Quand le capitaine des Norukai l'avait roué de coups, près des abattoirs, Amos et les deux autres avaient ri comme des petits fous. En piteux état, il avait ensuite été livré à Adessa, pour qu'elle le prépare à mourir au combat dans l'arène. Ses « amis » avaient promis de ne pas le laisser tomber, mais c'était du baratin.

La porte poussée, Bannon entra dans un grand bâtiment rempli de cages où s'entassaient d'innombrables animaux. La « source » des superbes fourrures dont se paraient les nobles et les sorciers d'Ildakar. L'odeur de sang, d'excréments et de terreur prit à la gorge le jeune escrimeur. Ici, des bêtes crevaient à la chaîne dans l'indifférence générale. Au milieu, entre les rangées de cages, des établis s'alignaient, tous munis de rigoles pour l'écoulement du sang. Huit travailleurs au tablier taché de fluide vital s'affairaient autour de ces sinistres autels.

Oron était du nombre, le visage et le torse constellés de zébrures rouges. Sous son tablier de cuir, sa belle chemise de soie ne ressemblait plus à rien. Ses longs cheveux, tressés pour l'occasion, étaient empoissés de sang.

D'une voix puissante, il cria des ordres aux autres travailleurs. Des nobles aussi, mais moins huppés que lui...

— Si nous n'écorchons pas ces bêtes, les fourrures cesseront de pousser. La survie de notre guilde dépend de nous. Quand ces chiens d'esclaves se tournent les pouces, c'est à nous de travailler.

L'air épuisé, le seigneur semblait verdâtre à force de dégoût.

Remontant la rangée de cages et d'établis, il grommela :

— Maintenant que j'appartiens au *duma*, j'ai dix fois plus d'obligations. Il faut que je puisse me reposer sur d'autres membres de la guilde.

Il se tourna vers un jeune homme livide :

— Tu fais partie du lot, mon fils. Jusque-là, tu as eu la belle vie, mais il va falloir te salir les mains.

Au premier coup d'œil, Bannon n'avait pas reconnu Brock. Où étaient donc passées son arrogance et sa superbe ?

— J'ai toujours fait de mon mieux, se défendit le jeune noble.

Découvrant enfin ce que faisaient ces gens, Bannon recula, choqué. Ouvrant une cage, les écorcheurs s'emparaient d'un animal pour le porter sur un établi. Sans rapport avec rien que Bannon eût jamais vu, ces bêtes avaient d'énormes corps, des têtes dépourvues de cou et des

pattes atrophiées qui battaient frénétiquement l'air. On eût dit de gros ballots de fourrure vivante.

La tête, minuscule, rappelait irrésistiblement celle d'une tortue. Des tortues à fourrure ? Non, décidément, il ne s'agissait pas d'animaux normaux. Encore une ignoble création des sorciers de chair. Des êtres modifiés pour produire un bien de consommation précis...

Sous les yeux de Bannon, dont personne n'avait remarqué l'intrusion, un autre jeune type écœuré – Jed, s'avéra-t-il – s'empara d'un animal à la fourrure rouille. Une fois sa proie posée sur l'établi, il leva sa main armée d'un couteau.

— Seigneur, dit-il à Oron, nous faisons ce que nous pouvons.

L'animal immobilisé par la main gauche de son bourreau, la lame lui entama l'épaule puis descendit le long de son corps. Quand l'incision fut achevée, Jed posa le couteau, saisit la peau au niveau de la première incision et tira – on eût dit qu'il pelait un fruit, sauf que celui-ci était vivant et souffrait mille morts.

Le pire, c'était que la pauvre bête écorchée continuait à vivre.

— Combien de temps pour que ça repousse ? demanda Jed tout en ramenant la créature dans sa cage.

— Les bêtes qui survivent, répondit Oron, seront de nouveau écorchées dans trois semaines.

Bannon crut qu'il allait vomir. Dans ces cages, il y avait des centaines d'animaux.

— C'est horrible ! cria-t-il. Vous êtes tous répugnants !

Surpris, les écorcheurs le regardèrent avec des grands yeux.

— Cette ville est une abomination !

Revenu de sa surprise, Oron se frotta les mains.

— Tu tombes bien, mon garçon ! On croule sous le travail pendant que des tas de paresseux refusent de bouger un cil.

— Vous torturez ces pauvres bêtes ! grogna Bannon.

Depuis toujours, il adorait les animaux.

Oron eut un geste impatient.

— Les fourrures, tu crois qu'elles viennent d'où ? Toute société a sa face sombre, petit ! Tu aimes la viande ? Pour manger un rôti de yaxen, il faut d'abord tuer l'animal. À moins que tu préfères vivre nu et bouffer des racines.

Malgré son envie de vomir, Bannon avança jusqu'à l'endroit où Brock et Jed, couverts de sang, travaillaient côte à côte.

— On se demandait ce que tu devenais, fit Jed avec un rictus mauvais. Tu t'es bien amusé avec Adessa, dans les fosses de combat ?

— Disons que j'ai survécu... J'en ai appris long sur moi-même... et sur vous deux.

Brock prit une autre créature et la posa sans ménagement sur son établi.

— Si tu es vraiment notre ami, donne-nous un coup de main.

— Nous n'avons jamais été amis... Vous vous fichiez de moi, c'est tout ! Mais je suis plus fort, désormais, et je vous vois sous votre véritable jour.

— Nous n'y sommes pour rien, dit Jed. C'était Amos... On s'est contentés de suivre le mouvement...

— Ça fait de vous ses complices. Vous auriez pu avertir Nicci ou Nathan, mais me savoir dans cet enfer vous plaisait.

Même s'il n'avait aucune intention de s'en servir, Bannon laissa glisser sa main sur la poignée de Solide. Effrayés, Jed et Brock sursautèrent. Les voir apeurés fit un drôle d'effet à Bannon, qui poussa son avantage :

— Amos est allé trop loin avec Mélodie, et il l'a payé de sa vie. La nuit des émeutes, vous avez eu de la chance.

— On s'est cachés, avoua Brock. C'était la meilleure solution.

— Amos est mort ! s'indigna Jed. Et c'était le fils de Thora et Maxime !

— Les deux seuls habitants d'Ildakar qui le pleureront, lâcha Bannon. Mais la sovrena est en cellule et le sorcier en chef a filé...

Bannon éprouvait une colère et un dégoût sans rapport avec la fureur meurtrière qui l'habitait parfois. Devenu fort, il avait besoin de dire tout ça à haute et intelligible voix.

Sans se troubler, Brock entama la peau de l'animal en cours de « traitement ».

Oron approcha, l'air très mécontent.

— Brock vit depuis des siècles dans l'insouciance, grogna-t-il. C'est mon échec en tant que père. Aujourd'hui, il doit être le digne fils d'un membre du *duma*. Il faut qu'il travaille et se rende utile.

Vexé, Brock continua à écorcher sa victime impuissante.

— Nous nous sommes battus pour la ville, grogna-t-il. À chaque sortie, nous allions frapper des guerriers de pierre. Qui d'autre le faisait ? Si tout le monde s'y était mis, il n'y aurait pas de menace aujourd'hui.

— Casser des statues, quel héroïsme ! lâcha Bannon. Vous vouliez « combattre » Utros pour ses méfaits passés ? Eh bien, c'est le moment ou jamais ! La ville est assiégée par de vrais soldats, désormais. Quand viendra l'heure, serez-vous en première ligne ?

Malgré la puanteur qui lui nouait l'estomac, Bannon leva fièrement le menton.

— Nous avons déjà fait notre part, maugréa Brock.

Oron ne l'entendit pas de cette oreille.

— Mon fils, tu dois faire quelque chose de ta vie ! Après des siècles de labeur acharné, je suis enfin membre du *duma*. Il faut que tu te montres à la hauteur, Brock. Jed, dame Olgya, ta mère, a les mêmes

exigences.

» L'heure venue, j'entends que vous fassiez votre devoir, tous les deux. Le général Utros ne renoncera pas, vous devez le savoir.

— Il n'y aura pas besoin de se battre, insista Brock. Les sorciers trouveront un moyen de briser le siège.

Oron ouvrit une cage et en sortit une créature à la fourrure noire qui couina de terreur.

— Ils essaieront, mais si on en vient aux armes, toi et ton ami, vous n'y couperez pas.

Posant sa proie sur l'établi, Oron se tourna vers Bannon :

— Mets un tablier, mon gars, et prends un couteau. Ton aide ne sera pas de trop.

Le jeune escrimeur recula.

— Pas question ! Je vous laisse au glorieux métier que vous êtes nés pour faire !

Chapitre 20

Alors que la nuit tombait sur Ildakar, Nicci songeait à la rencontre hautement frustrante avec Utros. En même temps, elle se demandait comment tirer parti de la sliph découverte par Nathan et Elsa.

D'une manière ou d'une autre, elle entendait bien sauver Ildakar.

Depuis deux jours, l'ennemi n'avait pas bronché, mais sa présence restait intimidante. Pour assimiler ce qu'il venait d'apprendre, Utros aurait besoin de temps. Avec un peu de chance, il finirait par comprendre que son comportement n'avait aucun sens. Face à un siège, Ildakar pouvait tenir des années, des décennies... voire des siècles.

Si elle jugeait prudent de rester dans l'expectative pour le moment, la magicienne doutait que le général renoncerait à son projet. Son devoir, il l'accomplissait comme un homme... de pierre. Nicci le comprenait, parce qu'elle éprouvait la même détermination. Si un message lui apprenait demain la mort de Richard – ou si elle se réveillait après des siècles de sommeil – abandonnerait-elle pour autant l'empire d'haran ? Jamais au grand jamais !

Avec Nathan, ils avaient semé le doute dans l'esprit d'Utros, mais ça ne suffirait pas. Après avoir conquis l'Ancien Monde au nom de Croc de Fer, le général ne fléchirait pas. Cela dit, loin d'être idiot, il demanderait sans doute à revoir les deux émissaires.

De son point d'observation élevé, près de la tour du pouvoir, Nicci contemplait la ville qui s'étendait à ses pieds. Les soldats ne frappaient plus contre le mur d'enceinte, c'était déjà ça... Mais ce silence n'apportait pas la paix à la cité.

Pendant leur incursion dans le camp ennemi, Nicci et Nathan s'étaient fiés à la parole du légendaire général. Mais que préparait-il à présent ? Comment pensait-il percer les défenses de la ville puis affronter les nombreux détenteurs du don qui se dresseraient devant lui ?

Alors que la magicienne levait les yeux sur le ciel étoilé, Nathan sortit de la villa. En chemise blanche à jabot, pantalon noir et bottes sombres, il ne portait pas sa tunique brodée de fil d'or. En revanche, il arborait sa belle épée, une façon de rappeler qu'être un aventurier lui plaisait presque autant que son statut de sorcier.

— Dehors pour admirer les étoiles, magicienne ? Elles sont différentes, mais peu à peu, nous nous habituerons à elles.

Depuis le changement stellaire, Nicci n'avait guère eu le temps de

s'appesantir sur les constellations.

— Si Utros est aussi honorable que le prétend l'histoire, j'espère trouver un moyen de préserver Ildakar tout en lui permettant de sauver la face. S'il nous aide, nous trouverons une issue.

Les yeux de Nathan pétillèrent de malice.

— Ton optimisme te va aussi bien que ta robe noire... Un de ces jours, tu généreras un arc-en-ciel à partir de la tour du pouvoir.

Consciente que le vieil homme la taquinait, Nicci ne trouva pas ça drôle.

— J'étais une Sœur de l'Obscurité au service du Gardien, puis j'ai combattu pour Jagang. Bref, j'ai fait assez de mal au monde avant que Richard me montre la valeur de la loyauté, de l'amitié et de la solidarité. Il m'a ouvert les yeux sur la philosophie de l'Ordre Impérial, ce poison que je contribuais à répandre autour de moi... Richard m'a enseigné l'espoir, une leçon que je ne suis pas près d'oublier.

Nicci s'engagea sur le chemin qui menait à l'endroit où se dressait naguère la pyramide sacrificielle – le cœur du pouvoir à Ildakar. Afin de générer le nouveau linceul de l'éternité, des centaines d'esclaves auraient dû être massacrés. Mais Nicci, Nathan et les rebelles avaient vaincu la sovrena et démoli le maléfique monument.

La magicienne se sentait attirée vers ce lieu. S'il était le cœur du pouvoir, pourrait-elle s'en servir contre Utros ?

Nathan devina sans peine les intentions de sa compagne.

— Elsa et moi, nous avons fouillé et refouillé ces ruines sans rien trouver d'utile.

Nicci ne ralentit pas.

— Il faut continuer à chercher. Vous avez bien déniché le puits de la sliph... Qui sait ce que cache encore Ildakar ?

— Avec Elsa, nous avons ratissé le terrain – sans rien découvrir de plus. À part un tonneau de pommes ratatinées depuis des siècles, quelques vieux poinçons et des morceaux de cuir dur comme du fer dans l'ancienne boutique d'un cordonnier. Rien qui puisse empêcher Utros de dormir sur ses deux oreilles...

Entendant des pas précipités dans son dos, Nicci se retourna et reconnut Bannon, ses longs cheveux volant au vent.

— Où allez-vous, les amis ? lança-t-il en souriant. Si c'est dangereux, je vous accompagne.

Nathan eut un sourire paternel.

— On est assez grands pour se passer de toi, mon garçon...

Le souffle court, Bannon semblait très excité.

— Je sais, mais je suis allé voir Brock et Jed. Parole de Bannon, je ne le leur ai pas envoyé dire !

Nicci fit la moue alors qu'elle atteignit la base de la défunte

pyramide. Elle n'avait jamais apprécié les deux jeunes gens – et encore moins Amos. Ces minables s'étaient moqués de Bannon, trop avide d'amitié pour s'en apercevoir. Depuis qu'elle avait tiré le jeune escrimeur de sales draps, dans une ruelle de Tanimura, la magicienne se sentait responsable de lui. Pour être franche, elle n'aurait pas parié sa chemise sur sa longévité, mais il avait réussi à la surprendre – et même à se montrer utile au cours de leurs aventures.

— À ta place, je les aurais tués tous les deux, mais chacun mène ses batailles à sa façon.

— Laissez-moi vous accompagner, plaida Bannon. Je peux regarder les choses avec un œil neuf.

Nicci continua d'avancer dans le champ de ruines – sans faire signe au jeune homme de déguerpir.

— Tu as mérité de venir... Après t'être bien battu, tu nous as aidés à libérer des esclaves.

Bannon s'empourpra.

— Tu n'es pas prodigue de compliments, magicienne. Merci de celui-là.

— C'est une constatation, pas une flatterie.

Nathan tapa sur l'épaule de son disciple.

— Maintenant, il va falloir sauver la ville. Toutes les suggestions sont bienvenues.

Les trois amis continuèrent leurs recherches dans les ruines.

— Je me demande combien de gens ont été sacrifiés ici, à l'époque où le linceul était activé. Pour le renforcer, combien de sang leur fallait-il ?

— Je ne sens rien, souffla Nicci, très concentrée. (Elle ferma les yeux, se tut un moment puis secoua la tête.) Il ne reste pas de magie.

Nathan approuva du chef.

Soudain, la magicienne capta une sorte de picotement à l'intérieur d'elle-même – comme si quelque chose la sondait, remontant le long de sa colonne vertébrale pour atteindre sa nuque. Sa tête lui fit mal et son cuir chevelu sembla vouloir se déchirer.

— Minute ! Il y a quelque chose ! C'est très puissant !

Inquiète, Nicci regarda autour d'elle. Crépitant d'énergie, ses cheveux blonds voletaient autour d'elle. Montant une marche de plus sur ce qui restait de l'escalier, elle inclina la tête en arrière. Dans le ciel, les étoiles brillaient intensément et les lumières de la ville faisaient penser à des centaines de milliers d'yeux.

Quelque chose clochait.

Nathan plissa le front. Lui aussi, il sentait une anomalie...

— Chère magicienne, tu es sûre que ce n'est pas toi qui invoques cette puissance ?

— Pas volontairement, mais elle vient à moi...

Nicci saisit une mèche blonde qui s'enroula autour de ses doigts. On eût dit une créature vivante.

Stupéfaite, la magicienne vit que ses cheveux grossissaient dans sa main. On eût dit des algues devenues folles, et tout autour de sa tête, une foisonnante crinière se formait. Quand elle essaya de la saisir, les mèches se dérobèrent comme des serpents ou des tentacules.

Le phénomène continua, incontrôlable. Malgré ses efforts, Nicci sentit que ses cheveux... l'emprisonnaient inexorablement.

Solide au poing, Bannon cria :

— Magicienne, que pouvons-nous faire ?

Nicci tira sur ses mèches blondes qui tentaient à présent de l'étrangler. De plus en plus longues, d'autres s'enroulaient autour de son torse pour lui immobiliser les bras. Si elles réussissaient, les « étrangleuses » n'auraient aucun mal à parachever leur œuvre.

La respiration de plus en plus difficile, Nicci dégaina un de ses couteaux de la main droite et coupa une longue mèche qu'elle jeta aussitôt sur le sol. Contre-attaquant, des cheveux s'enroulèrent autour de son poignet.

Nathan approcha, épée au clair.

— Tes cheveux sont magnifiques, magicienne, mais il va falloir les sacrifier.

Le vieux sorcier coupa à son tour une mèche qui continua à onduler comme un serpent lorsqu'elle fut tombée dans la poussière.

Bannon tranchait aussi – délicatement, pour ne pas blesser son amie. Comme des reptiles, les cheveux se dardèrent défensivement.

Quand Nicci cria, un de ces « serpents » s'introduisit dans sa gorge. Craignant d'étouffer, elle mordit jusqu'à ce qu'elle ait sectionné cet agresseur, puis recracha le reste.

Avec son couteau, elle dégagea son poignet gauche, mais d'autres cheveux s'enroulèrent autour de sa taille, tirèrent et la déséquilibrèrent. Une fois sur le sol, elle continua à trancher frénétiquement.

Rien n'y fit. Au contraire, des cheveux réussirent à s'enrouler autour du bras droit de Bannon, qui se débattit mais ne parvint pas à se dégager. De plus en plus audacieuses, des mèches attaquèrent sa jambe gauche et le firent tomber aussi.

— Au secours ! Douce Mère la Mer, à l'aide !

Frappant de taille, Nathan parvint à dégager un peu son jeune compagnon.

Toujours active, Nicci coupait mèche après mèche. Même détachés de sa tête, les cheveux revenaient à l'assaut. Vicieux, d'autres tentaient de faire tomber Nathan.

Coupés ou non, les cheveux de Nicci continuaient à s'enrouler autour d'elle pour l'étouffer. Épuisée, la magicienne comprit qu'elle ne

résisterait plus longtemps.

Il fallait réagir autrement. Par exemple, en renvoyant le sort à son expéditeur. Ou plutôt, à son expéditrice...

Presque étouffée par les tentacules blonds, Nicci invoqua son don puis fit jaillir des flammes qui crépitèrent autour de son corps. Des dizaines de mèches brûlèrent, mais elles repoussèrent la seconde d'après.

Les bras presque immobilisés, la magicienne se concentra. Oui, elle sentait la source de l'attaque. Une magie qui frappait directement son aura mais visait avant tout ses cheveux...

Cet assaut devait avoir une faiblesse. Quelque chose qui pourrait...

Oui, voilà, elle y était ! Ça ne venait pas de toute sa chevelure, mais d'une seule mèche – et même d'un seul cheveu. Parmi des centaines de milliers d'autres, il servait de focale à la magie adverse.

Les tentacules serrèrent plus fort, comprimant les côtes de leur proie et coupant la circulation du sang dans ses jambes. Pour mieux se concentrer, Nicci ne luttait plus. C'était sa seule chance.

De très loin, elle entendit Nathan lui crier de ne pas abandonner. Mais elle n'avait aucune intention de renoncer au combat.

Elle envoya ses pensées à l'extérieur de son corps, comme le lui avaient appris les sœurs. Suivant le mouvement, son Han se libéra et trouva très vite le lien magique qui la tenait prisonnière comme la ligne et l'hameçon d'un pêcheur.

Ce lien, elle devait le briser. Oubliant qu'elle ne pouvait presque plus respirer et que ses côtes craquaient sinistrement, elle lutta pour bouger les doigts et partir en quête du cheveu qui la tuait lentement. Se fiant à la ligne lumineuse qu'elle voyait mentalement, elle trouva enfin.

Un cheveu cassé ! L'autre bout devait être entre les mains de la magicienne ennemie.

Non, *des* magiciennes ! Les jumelles.

Contrairement aux autres, ce cheveu n'avait pas poussé démesurément. Étant sa focale, il n'était pas affecté par le sortilège. Dans l'incapacité de l'isoler, Nicci enroula autour de ses doigts une mèche et tira de toutes ses forces, s'arrachant une plaque de cuir chevelu.

La focale neutralisée, la magie meurtrière devint inerte comme une corde qu'on coupe brusquement. Les cheveux fous relâchèrent leur pression, et la poitrine de leur proie se souleva de nouveau quand de l'air emplit ses poumons.

Nicci paria qu'elle avait plusieurs côtes cassées. Comprimée par les mèches tueuses, sa gorge lui faisait atrocement mal.

En criant son nom, Nathan et Bannon continuèrent à la libérer du cocon qui avait failli la tuer.

— Merci, dit-elle quand ils eurent terminé.

Bannon élimina les mèches qui restaient enroulées autour de lui et les jeta au loin. Puis il repoussa ses cheveux en arrière – avec méfiance, comme s’il redoutait qu’ils lui jouent un mauvais tour.

— Que s’est-il passé, magicienne ? Un sort encore présent dans les ruines ?

— Non.

Lentement, Nicci tourna la tête vers Nathan.

— Dans ce cas, c’était quoi ? demanda le vieil homme d’un ton las.

Ce combat l’avait vidé de ses forces...

— Tu le sais très bien, sorcier... Le général Utros refuse de négocier. Du coup, ses magiciennes ont tenté de m’assassiner. Il n’y aura pas de solution raisonnable...

Se relevant, Nicci épousseta sa robe noire qui disparaissait presque sous les entrelacs de cheveux blonds.

— Et maintenant, je suis folle de rage !

Chapitre 21

Après la vicieuse attaque des magiciennes, Nicci passa le reste de la journée avec Nathan et les membres du *duma*. Le sujet du débat – comment riposter à l’agression d’Utros ? – fit monter la température d’un cran dans la salle du conseil.

N’étant pas invité à participer, Bannon décida d’aller patrouiller en ville en compagnie de Lila. Même si une antique armée l’assiégeait, Ildakar était loin de se montrer solidaire face à l’adversité. En d’autres termes, l’union sacrée n’était pour l’instant qu’un bel idéal vide de sens.

Quand le *duma* exhorterait la population à consentir au sacrifice ultime, les classes défavorisées se souviendraient sûrement des siècles d’oppression vécus sous le joug des nobles. Après sa captivité dans les fosses de combat – où son ami d’enfance Ian avait été transformé en une machine à tuer – Bannon ne pouvait pas leur donner tort.

Lorsqu’il s’était mis en route pour les quartiers inférieurs de la ville, il n’avait pas invité Lila à l’accompagner. Fidèle à sa réputation, elle ne lui avait pas demandé son avis. Avec son corps couvert de runes de garde, cette femme rayonnait de sensualité – une beauté aussi attirante que terrifiante.

— On va où aujourd’hui, mon gars ? Y a-t-il une bonne bagarre en vue ?

— Je me nomme Bannon, rappela le jeune escrimeur. Et je me dirige vers l’ancien marché aux esclaves. Une Mora-Zith risque de ne pas y être très bien accueillie.

Lila ne parut pas perturbée par cette éventualité.

— Je ne m’attends pas à être couverte de baisers... Toi, en revanche, il te faut une protection. Du coup, je viens aussi.

Vexé, Bannon allongea le pas.

— Je n’ai pas besoin d’une nounou...

— C’est ce que disent tous les enfants... Mais il ne faut pas les écouter. Si tu te fais tuer dans une allée obscure, je me sentirai atrocement coupable.

Conscient qu’insister ne servirait à rien, Bannon continua son chemin. Quelques jours plus tôt, des galères étaient arrivées avec plus de cent cinquante prisonniers destinés à être vendus comme esclaves. De la « viande sur pattes », comme disaient les Norukai. Le cœur au bord des lèvres, Bannon avait vu les nobles acheter des malheureux aux enchères comme s’il s’était agi de rouleaux de tissu. Jusqu’à ce

que la sovrena et le sorcier en chef préemptent toute la « livraison » pour leur magie de sang.

Même après s'être libérés, les esclaves n'étaient pas d'humeur à pardonner. Coincés en ville, ils écumaient de rage de devoir défendre la cité aux côtés de leurs anciens maîtres.

Après avoir franchi une arche, Bannon et Lila déboulèrent sur la place entourée de gradins où se déroulaient naguère les ignobles transactions. Après la révolte, l'endroit aurait dû être désert. Bien au contraire, un village de tentes improvisé grouillait de monde. Et quand on réfléchissait, c'était parfaitement logique.

Après la révolte, la majorité des esclaves et des travailleurs libérés de leurs chaînes s'était retrouvée sans domicile ni port d'attache. Du coup, ils avaient créé une sorte de « ville dans la ville » où ils vivaient à leur guise, sans se soucier de l'ordre ancien et de ses contraintes.

Face à la menace, tous les citoyens devaient contribuer au bon fonctionnement de la cité. Si certains le comprenaient d'instinct, d'autres refusaient d'aider leurs anciens tourmenteurs. Depuis les émeutes, d'autres nobles avaient péri dans les rues et même chez eux...

Dès que Bannon déboula sur la place, des centaines d'yeux se tournèrent vers lui. D'instinct, il eut le sentiment d'être un intrus, mais pas mal de ces gens le connaissaient au moins de vue. Au début des émeutes, il avait combattu à leurs côtés, les aidant ensuite à libérer les victimes sacrificielles, au sommet de la pyramide.

Dans le vacarme ambiant, il capta une remarque désobligeante visant Lila. Comme si elle n'avait pas entendu, elle passa devant le jeune escrimeur, résolue à lui ouvrir un chemin dans la foule.

— Tu veux vraiment voir ces gueux, mon gars ? souffla-t-elle.

Foudroyant du regard les esclaves libérés, elle haussa le ton :

— Cette place est un lieu public. Rien ne vous autorise à l'annexer.

— On se fiche de l'avis d'une Mora-Zith ! lança un homme qui brandissait en guise d'étendard une tapisserie volée dans le manoir d'un noble. C'est notre foyer, désormais. Plus question de servir les riches à domicile.

— Ildakar nous appartient aussi ! s'écria une vieille femme occupée à laver du linge dans une fontaine.

Deux jeunes garçons qui jouaient à se poursuivre s'arrêtèrent pour foudroyer Lila du regard. Quand elle leur rendit la pareille, ils détalèrent comme des lapins.

— Oui, c'est votre ville, concéda Lila, et ça implique des responsabilités. En particulier celle de la défendre contre ses ennemis.

— *Tous* ses ennemis ! corrigea le type à l'étendard. Les nobles en font partie.

Bannon s'interposa entre la Mora-Zith et la foule.

— La société doit changer, et nous en avons tous conscience. Nicci et Nathan plaideront votre cause auprès des membres du *duma*.

— Personne ne parle en notre nom ! cria la vieille femme en essorant son linge comme si elle tordait le cou d'un ennemi imaginaire.

Bannon se trouva à court d'arguments. Ancien fermier spécialisé dans la culture des choux, il n'avait rien d'un politicien. En d'autres termes, réduire la fracture sociale n'entrait pas dans ses compétences.

Pas vraiment amicaux, des gens firent cercle autour du jeune escrimeur et de sa compagne. Assez nombreux pour venir à bout de la Mora-Zith, ces malheureux subiraient de lourdes pertes s'ils essayaient. Impassible, Lila faisait penser aux soldats de pierre d'Utros.

S'avisant que c'était à lui de la protéger, Bannon leva une main apaisante.

— Tout changer prend du temps... Vous avez exposé votre point de vue, et il en sera tenu compte.

Alors que Lila semblait ne pas mesurer le danger, deux types saisirent des brandons ardents dans un feu de cuisson et un troisième brandit une massue.

La Mora-Zith les regarda approcher sans sourciller.

— Tant de choses ont évolué en quelques jours ! plaida Bannon. Le sorcier en chef est en fuite, et la sovrena croupit dans une cellule. Votre cause est bien partie. Ne gâchez pas tout maintenant ! Nous devons tous affronter le général Utros.

— Ces chiennes de Mora-Zith devraient être en prison ! lança un jeune type au bras gauche ratatiné. Bannon, as-tu oublié ce qu'elles ont fait aux gladiateurs ? Et ce que tu as subi entre leurs mains ? Au sommet de la pyramide, j'étais avec toi quand nous avons libéré les victimes potentielles du sacrifice.

— Comment peux-tu être dans le camp de cette garce ? lança la vieille lavandière. Ne t'a-t-elle pas roué de coups pour te briser ?

— Ce n'est pas si simple, objecta Bannon, mal à l'aise.

Lila foudroya du regard les esclaves qui avaient investi l'ancien marché.

— N'avez-vous pas vu la horde qui nous assaille ? Notre ennemi commun, c'est le général Utros. Après la victoire, il sera temps de débattre d'égalité et de démocratie. Pour le moment, nous sommes en guerre, et rien d'autre ne compte.

Ce discours ne convainquit personne. Jusque-là en train de tresser des lanières de cuir, sans doute pour se fabriquer un chat à neuf queues, un colosse intervint :

— Ces dernières années, beaucoup d'esclaves ont fui Ildakar pour recommencer leur vie à Stravera ou dans d'autres villes de montagne. Moi, je suis resté ici, mais c'était une erreur. Pour nous, il vaut peut-

être mieux qu'Ildakar tombe...

— Oui, approuva une femme. Quittons la cité et allions-nous au général Utros.

— Si vous faites ça, grogna Lila, nous vous tuerons sans sommation, car c'est le sort réservé aux ennemis d'Ildakar !

— Lila ! s'écria Bannon, craignant que la foule charge comme un taureau furieux. Ne vois-tu pas à qui tu parles ?

— Oui, à une bande de traîtres !

Un jeune homme intervint, surprenant tout le monde :

— Quoi que nous aient fait les nobles, Ildakar est notre ville. Ne voulez-vous pas y gagner votre juste place ? Songez à ce qu'aurait dit Masque-Miroir.

— Il nous a trahis aussi, grogna l'homme au chat à neuf queues.

L'ignorant, Bannon se tourna vers le garçon qui venait de parler. Voyant sa peau blafarde, il eut une illumination.

— Je te reconnais ! Tu es le berger partisan de Masque-Miroir que le sorcier en chef a pétrifié !

— Oui, des Mora-Zith m'ont capturé pendant que je plantais des éclats de miroir dans un mur. Ta compagne était peut-être avec elles, mais pour moi, ces tortionnaires se ressemblent toutes.

— Comme les révolutionnaires d'opérette à nos yeux, siffla Lila.

Bannon se souvint du jour où Adessa et d'autres Mora-Zith avaient conduit le jeune berger dans la tour du pouvoir. Après que le captif eut avoué servir la cause de Masque-Miroir, Maxime l'avait pétrifié avant qu'il ait pu révéler des détails compromettants. Masque-Miroir et Maxime ne faisant qu'une personne, on comprenait mieux ce désir de discrétion.

— Mon ami, tu sais désormais que Masque-Miroir vous mentait. S'il attisait la révolte des opprimés, c'était pour servir ses intérêts, pas pour les aider.

Le berger baissa les yeux.

— Ça ne disqualifie pas tous ses propos. Cette révolte reste justifiée.

Furieuse, Lila posa une main sur la Pointe-douleur accrochée à sa ceinture.

— Quoi qu'il en soit, Ildakar est votre ville ! Vous battrez-vous, ou geindrez-vous comme une bande de vieilles femmes ?

Bannon approcha du berger encore à moitié pétrifié.

— Devenu une statue, tu étais exposé ici pour servir d'avertissement aux autres rebelles...

— Et après ? Je suis Timothy, et tout le monde me connaît. En un sens, devenir une statue est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

De fait, Bannon constata que tous les esclaves buvaient les paroles

du jeune homme.

— Sur un point, reprit Timothy, je suis d'accord avec la Mora-Zith. Ildakar est notre ville, et après un rude combat pour la liberté, nous ne devons pas l'abandonner.

— Il a raison, approuva Bannon. Nous luttons tous pour la même cause, et face à un ennemi surpuissant, nous aurons besoin de chaque paire de bras.

Hésitant, Timothy dévisagea le jeune escrimeur.

— Je sais qui tu es... Tu as aidé les gladiateurs à se libérer, puis tu as combattu aux côtés de Nicci. La Mora-Zith, en revanche... Quand je soutenais Masque-Miroir, j'étais sûr de me faire prendre un jour ou l'autre. Ça ne m'a pas empêché de transmettre la bonne parole pour recruter de nouveaux rebelles.

— Du coup, nous t'avons coincé, rappela Lila.

— Mais à la fin, qui a gagné ? riposta Timothy. Aujourd'hui, je veux bien me battre pour Ildakar, à condition d'avoir ma part du gâteau après la victoire. Tous ces braves gens pensent comme moi.

Songeant aux soudards massés dans la plaine, Bannon se demanda s'il resterait un « gâteau » à partager après le conflit.

— Nous avons besoin d'une armée, lâcha Lila, méprisante. Pas d'un ramassis d'esclaves qui occupent illégalement une place publique.

Timothy croisa les bras sur sa poitrine de pierre.

— Si on m'intègre à cette armée, je me battrai. C'est toujours mieux que garder des yaxen.

Lila approcha du jeune homme, qui ne se laissa pas intimider.

— Tu es à peine sorti de l'enfance. Que feras-tu contre les soldats d'Utros ? Ils ne sont pas là pour jouer aux billes.

Timothy ne faiblit pas.

— Je veux me battre.

— Tu ne ferais pas de mal à une mouche ! railla Lila.

Pour le démontrer, elle frappa le berger à la poitrine.

Timothy ne recula pas d'un pouce. On eût dit qu'il était riveté au sol.

Avec une grimace, Lila baissa les yeux sur les phalanges écorchées de sa main droite.

Sourire aux lèvres, Timothy lui flanqua un revers de la main qui la fit reculer de trois pas. Brièvement sonnée, elle chercha ensuite le regard du berger.

— Au fond, on pourrait faire un guerrier de toi... Et des autres aussi, sans doute.

— Apprends-moi à combattre, et je te montrerai de quelle... pierre... je suis fait.

Sur la place, les esclaves levèrent les yeux des feux de cuisson et d'autres émergèrent des tentes improvisées.

Un petit sourire sur les lèvres, Lila se tourna vers Bannon :

— Je peux en faire un guerrier, assura-t-elle. Si tu deviens mon élève, Timothy, je te prendrai sous mon aile.

— Tu nous apprends à tous – ou à personne ! Ce n'est pas négociable.

Lila réfléchit sous le regard hostile des esclaves. Ils respectaient Timothy, le miraculé revenu à la vie, mais de là à le suivre sur la voie de la coopération, il y avait un monde. Pourtant, ils y viendraient tôt ou tard.

— Nous sommes fiers de vous accueillir parmi nous, dit Bannon, étrangement soulagé. Aucune paire de bras ne sera de trop.

Chapitre 22

Dans la salle du conseil, les hautes fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer un peu d'air frais. Du coup, on entendait très bien le vacarme des soldats ennemis, de nouveau acharnés à boxer le mur d'enceinte.

Les cheveux en bataille après l'attaque des magiciennes, Nicci était assise un peu à l'écart des autres.

Quentin baissa les yeux sur le rouleau de parchemin déplié posé devant lui sur la table.

— Qu'y a-t-il d'autre à l'ordre du jour ? demanda-t-il d'une voix assez forte pour retenir l'attention de ses pairs.

À côté de lui, Damon sondait de grands livres comptables en quête d'on ne savait trop quoi. En face, Oron se curait comme d'habitude les ongles – pour en chasser le sang coagulé, probablement.

À côté de lui siégeait Olgya, la mère de Jed, récemment cooptée par les autres membres du *duma*. Dirigeante de la guilde des Soyeux, cette femme de tête arborait une longue chevelure brune striée de gris nouée en queue-de-cheval par un ruban de soie.

La réunion faisait du surplace depuis des heures. De plus en plus impatiente, Nicci écoutait le haut capitaine Stuart réciter la liste des gladiateurs qui avaient rejoint les forces combattantes en même temps que des milliers de citoyens ordinaires résolus à se battre pour leur cité.

— Très bientôt, nous aurons des forces suffisantes pour attaquer celles du général. Si tout se passe bien, la supériorité numérique pourrait même changer de camp.

— Une offensive massive ferait des dégâts dans les rangs ennemis, renchérît Damon. Et en matière de pouvoir, Utros dispose de deux magiciennes contre nos nombreux sorciers.

— Qui conduirait une pareille attaque ? demanda Oron en jetant un coup d'œil aux trônes vides de Thora et de Maxime. Tôt ou tard, nous devons choisir de nouveaux chefs. Il est temps que les réunions du *duma* ne se réduisent plus à de vains bavardages. Face à un siège, il faut bien plus qu'un ordre du jour !

Se levant, Nicci passa d'instinct une main dans ses cheveux dévastés.

— Avant d'élire des chefs, nous devons – non, vous devez ! – compléter le *duma* en faisant en sorte qu'il ne soit pas exclusivement composé de nobles, comme avant.

La magicienne fit un signe à Stuart, qui fila chercher la personne qui attendait dans le couloir.

— Nous vous avons déjà invités à nous rejoindre, Nathan et toi, dit Lani. Vous êtes les meilleurs candidats, et votre don nous aidera beaucoup. Pourquoi vous entêtez-vous à refuser ?

— Nous n'intégrerons pas le conseil, confirma Nicci. Étrangers à Ildakar, nous ne comptons pas y rester. Vous devez prendre entre vous des décisions équitables pour tous les citoyens de cette ville. Cela dit, nous sommes prêts à vous aider...

— Dans ce cas, qui proposez-vous ? soupira Damon. Il y a bien d'autres détenteurs du don à Ildakar, mais aucun de votre niveau.

— Les émeutes ne vous ont donc rien appris ? riposta Nicci. Pour être stable et assurer la liberté à tous, une société doit reposer sur une base très large. En d'autres termes, il est impératif que le *duma* représente toute la population. Ildakar est-elle exclusivement peuplée de sorciers et de nobles ? Il vous faut des représentants des négociants, des travailleurs et même des esclaves.

Rendell entra à l'instant même où Nicci achevait sa phrase. Loyal, déterminé et raisonnable, le vieil homme avait soigné Nicci après son duel perdu contre Thora – représentée par Adessa. Tous les anciens partisans de Masque-Miroir le respectaient.

— Bienvenue, Rendell. J'espère que tout le monde, ici, décidera de te nommer membre du *duma*. Toutes les classes sociales doivent avoir droit à la parole.

Si Elsa ne cacha pas sa perplexité, Lani resta de marbre – pour elle, ce n'était pas difficile – alors que Quentin, Damon et Olgya se rembrunirent.

— C'est un esclave ! s'écria Oron. Ici, nous essayons de sauver Ildakar.

— Il y a plusieurs façons d'y arriver, dit Nicci, et la ville aura de meilleures chances si tous ses habitants œuvrent ensemble à la victoire finale. Si Rendell siège au *duma*, il parlera au nom des petites gens. Comme vous avez payé pour l'apprendre durant la nuit des émeutes, les pauvres peuvent être de féroces combattants. Imaginez-les face aux soldats ennemis...

Quentin grogna d'agacement.

— Un esclave n'a rien à faire parmi nous ! Ces animaux féroces n'ont-ils pas tué assez de nobles ? Hier encore, ils en ont décapité un. Comment peux-tu songer à les récompenser, magicienne ?

Rendell avança, rouge d'indignation.

— Je ne suis plus un esclave ! Aujourd'hui, citoyen libre comme les autres, je parle au nom d'une multitude qui pourrait bien devenir votre pire cauchemar.

— Il nous menace d'une autre révolte ! s'écria Olgya.

— Ces derniers jours, rappela Oron, plusieurs nobles ont péri sous les coups de la populace. Comment se fier à un homme comme celui-là ?

Rendell parut sincèrement affecté par la tournure des événements.

— Je parlerai à mes compagnons, exigeant qu'ils mettent un terme à la violence. Si vous écoutez nos revendications, j'aurai une bonne chance de focaliser sur Utros la colère des pauvres.

— Et quel bien ça nous fera ? demanda Quentin.

Nicci se tourna pour le défier du regard.

— Vous êtes tous sourds ? En échange d'un traitement équitable, Rendell vous offre une formidable force de frappe. Ne vient-on pas d'évoquer une attaque surprise contre la horde d'Utros ?

— Nous ne pouvons pas refuser leur aide, dit Elsa. Des siècles durant, nous leur avons demandé de porter Ildakar sur leur dos. C'est leur ville autant que la nôtre. S'ils se sentent dignement représentés, ils combattront pour la cause commune. À titre provisoire, cooptons Rendell afin de mettre un terme aux troubles.

— Si Utros entre en ville, dit Oron, il la rasera et nous tuera tous. Du coup, je préfère que les amis de Rendell, au lieu de nous égorger dans nos lits, combattent pour nous défendre. En d'autres termes, donnons un os à ronger aux esclaves et aux miséreux, histoire qu'ils ne nous menacent plus.

Rendell encaissa mal cette déclaration méprisante, mais Nicci intervint avant qu'il ait pu exprimer le fond de sa pensée :

— C'est un début, mais très insuffisant... Le *duma* doit aussi compter des représentants des négociants et des marchands... À Ildakar, toutes les catégories sociales ont le droit de se faire entendre. Si vous procédez ainsi, la cité, après la fin du siège, reposera sur de solides fondations. Qui sait, vous parviendrez peut-être à créer la société parfaite dont rêvait Thora.

— Je persiste à dire que c'est risqué, marmonna Quentin.

— Une folie, oui ! renchérit Damon.

— Non, ce n'est rien de tout ça ! lança Lani en se levant. La chute de la sovrena est le prologue à de nombreux changements. Rendell, je t'accueille volontiers au sein du conseil.

— Je vote pour, dit Nathan. En supposant que ma voix compte...

— C'est bon pour moi, souffla Oron.

Olgya tira sur une de ses tresses puis l'expédia derrière son épaule.

— Je ne vois pas quel mal ça peut faire..., dit-elle. À présent, si on passait à des sujets plus importants ?

Désavoués, Quentin et Damon durent capituler.

— C'est acquis... pour l'instant, lâcha Quentin. En espérant que ce ne soit pas une erreur.

— Des erreurs, dit Lani, le *duma* en commet depuis longtemps.

Sinon, nous ne serions pas menacés ainsi... Et si Thora n'avait pas envoyé Renn en mission – une quête grotesque – nous aurions un grand sorcier de plus dans nos rangs.

Entre ses lèvres encore en partie pétrifiées, les mots sifflaient bizarrement.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé..., ajouta-t-elle.

Satisfaite du vote, Nicci reprit la parole :

— Si je puis vous le rappeler, ce n'est pas une séance ordinaire, mais un conseil de guerre. Il faut prendre des décisions. Comment riposter à l'attaque des magiciennes d'Utros ?

— Quelles sont nos options ? demanda Damon.

Penchée en avant, Elsa posa les coudes sur la table.

— Eh bien, nous pouvons anéantir Utros et sa horde, mais ça ne semble pas très réaliste... Ou disperser ces soudards et les envoyer loin de chez nous.

— Pour qu'ils dévastent l'Ancien Monde ? objecta Nicci. Ma mission ne se réduit pas à défendre les intérêts d'Ildakar.

— J'essayais de recenser les possibilités, sans préjuger de leur valeur. Nous pouvons aussi nous rendre, ouvrir les portes et laisser entrer les loups dans la bergerie.

Couvrant des exclamations indignées, Lani lança :

— Une option que je préférerais écarter !

Elsa sourit.

— Dans ce cas, la solution, c'est sans doute la quatrième possibilité. Négocier une paix équitable. Pour Utros, ce serait aussi le plus raisonnable. Au nom de qui se bat-il, désormais ? Puisqu'il n'a plus d'empereur, à quoi rime ce siège ?

— C'est bien raisonné, admit Nicci, mais le général ne semble pas d'humeur à trouver un compromis. Sinon, ses magiciennes ne m'auraient pas attaquée.

— Si nous lui montrons notre force, dit Oron, il changera d'humeur... Je propose un assaut ciblé sur une partie de son armée. Histoire de lui mettre un œil au beurre noir, quoi ! Impressionnons-le et menaçons-le de pire encore s'il ne devient pas raisonnable. Nous ne sommes pas une quantité négligeable, après tout...

— En tout cas, nous avons fait le tour des options, conclut Elsa.

— Non, il y en a une autre, objecta Quentin.

Il consulta Damon du regard. À l'évidence, ces deux-là s'étaient concertés avant de venir.

— Nous contrôlons la magie du sang, rappela Damon. Il suffit de reconstruire la machine, de tracer la forme de sortilège et de dénicher assez de gens prêts à se sacrifier. (Il marqua une pause pour permettre aux autres de bien assimiler ses propos.) Si nous réactivons le linceul de l'éternité, Ildakar sera de nouveau hors du temps, et nous n'aurons

plus rien à craindre du général Utros.

Après une suspension de séance bienvenue, suite à la déclaration de Damon, Nicci monta au sommet de la tour du pouvoir afin d'observer l'armée ennemie. De si haut, elle eut le sentiment de voir un plateau de jeu géant.

Au temps de sa toute-puissance, Jagang avait trouvé un moyen de se divertir en peaufinant ses aptitudes de stratège. Alors que l'armée impériale, sa domination sur l'Ancien Monde bien établie, fondait sur le nord pour attaquer D'Hara, le tyran disputait de nombreuses parties de *har'kur*. Contre la Maîtresse de la Mort, bien entendu, parce qu'elle était le seul adversaire à sa hauteur. À l'époque, et malgré tout le mal qu'il lui avait fait, Nicci croyait en cet homme et en l'Ordre Impérial.

Dans une zone dégagée du camp, les soldats traçaient le plateau de jeu du bout de leur lance. Ensuite, on faisait venir les « pièces » – des esclaves censés représenter les différentes armées en lice. Perchés sur de petites tours d'observation, Jagang et Nicci déplaçaient leurs pions, qui n'avaient en aucune façon droit à la parole. Dès que la Maîtresse de la Mort perdait un coup, des soldats venaient décapiter la pièce perdante. Une façon radicale de la retirer du jeu.

Un jour, un des pions de l'empereur, condamné suite à une manœuvre brillante de Nicci, avait tenté de s'enfuir. Bien que les soldats l'aient taillé en pièces, Jagang, selon les règles qu'il avait édictées, avait purement et simplement annulé la partie. Puis, fou de rage, il avait fait exécuter les pièces de Nicci et les siennes.

Le maître de l'Ordre Impérial n'avait jamais été bon perdant... Après la boucherie, alors que son regard errait sur les cadavres, il avait marmonné :

— Que ça te serve de leçon... Lors d'une guerre, des désastres imprévisibles se produisent parfois.

Tandis qu'elle observait la horde ennemie, Nicci aurait donné cher pour qu'un de ces désastres frappe le général Utros et ses soudards.

Dans le dos de la magicienne, Nathan entra dans l'impressionnant jardin qui couronnait la tour du pouvoir. Depuis qu'on avait retiré les filets installés sur ordre de Thora, toutes sortes d'oiseaux voletaient librement entre les arbustes, les arbres et les buissons en fleur.

— Surtout, je ne voudrais pas te déranger, magicienne... As-tu trouvé une brillante solution à notre problème ?

— Pas encore, mais j'y réfléchis...

Quelque temps plus tôt, dans ces mêmes jardins, Maxime, en grand secret, avait encouragé Nicci à se dresser contre Thora.

— Mais le *duma* doit décider, en dernière instance. Je ne le dirige pas... et toi non plus.

Comme à son habitude, Nathan se gratta le menton.

— Je sais, mais ça ne m'empêche pas d'avoir mon opinion. Contre une armée de cette taille, une attaque ciblée risque d'être inefficace... Selon moi, on devrait envoyer à Utros une autre délégation. Après avoir eu le temps de réfléchir à sa situation, il sera sans doute enclin à négocier. Son coup de sang n'était peut-être qu'une ruse. Depuis, nous avons vaincu ses magiciennes et montré notre force.

— Oui, mais nous savons qu'il est indigne de confiance... Nathan, il s'en est pris à moi. Je ne peux pas laisser cette offense impunie. Il doit souffrir, et une attaque surprise a des chances de succès, si elle est bien préparée.

Levant les bras, Nathan invoqua son étrange fenêtre magique. Devant les deux amis, les soldats qui ressemblaient jusque-là à de lointaines fourmis devinrent des êtres humains qui s'entraînaient, vaquaient à diverses occupations ou partaient en patrouille dans les collines.

Alors que les images défilaient, Nicci leva un bras.

— Reviens en arrière. C'est quoi, ça ?

À la lisière du camp, une troupe très importante se dirigeait vers l'ouest. Une force d'invasion visant les montagnes ?

Au nord, un autre groupe s'enfonçait dans la forêt en direction des villes minières. Au sud, un troisième corps expéditionnaire avançait vers le fleuve et les basses terres.

— Il affaiblit son siège..., marmonna Nathan.

Nicci trouva ça très inquiétant.

— Très peu de villes ou de villages peuvent résister à des forces pareilles. Imagine ce qui se passerait à Surplomb du Monde ou à Renda-sur-Baie. Les cités côtières comme Larrikan ou Serrimundi ne seraient pas mieux loties. Utros peut menacer tout l'Ancien Monde...

Les poings serrés, Nicci sentit se former dans sa poitrine la glace noire qui remplaçait parfois son cœur. Richard lui avait confié une mission, et elle ne pouvait pas s'en détourner.

— Il ne faut pas que ça arrive, sorcier. Pour garder Utros occupé, nous devons participer à la défense d'Ildakar.

D'un geste, Nathan dissipa son sort de vision grossissante.

— Je suis sûr que tu nous sauveras, magicienne ! Après tout, le destin du monde repose sur toi. C'est écrit dans mon livre de vie.

— Je me méfie des voyantes et les prophéties n'existent plus. Pourquoi devrions-nous croire à celle-là ?

Sans répliquer, Nathan sortit son livre de vie comme pour prouver que Rouge avait bel et bien écrit ce qu'il disait. Ouvrant le volume à la première page, il lut à voix hautes les lignes que Nicci et lui connaissaient par cœur.

« Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra

sauver le monde. »

Peu après que Richard les eut nommés « ambassadeurs itinérants », Nathan et Nicci avaient rencontré Rouge au plus profond des Terres Noires. Soucieux d'immortaliser son histoire, l'ancien prophète désirait que la voyante fabrique pour lui un livre de vie. Rouge avait satisfait sa demande, mais pas exactement comme il l'attendait – rien de très étonnant avec une femme de ce genre.

— Magicienne, nous ne pouvons pas négliger totalement ces mots... Même si ça ne nous apparaissait pas très clairement à l'époque, Rouge avait raison. Je suis redevenu entier, comme elle le prévoyait. Toi, il te reste encore à sauver le monde. C'est écrit là-dedans !

Nicci prit le livre et le referma.

— Les prophéties n'existent plus, répéta-t-elle.

— Qui a parlé de prophétie ? (Nathan récupéra son livre et le remit où il était.) « Et la magicienne devra sauver le monde. » Un simple conseil avisé, peut-être...

Les deux amis continuèrent à observer les mouvements de l'armée adverse. Même si elle doutait qu'il s'agisse d'une prémonition, Nicci ne contestait pas radicalement la phrase de Rouge.

— Si je sauve le monde, ce sera selon mes propres termes.

— C'est toujours préférable, je te l'accorde... Sache que je ferai mon possible pour t'aider.

Chapitre 23

À Surplomb du Monde, dans une des bibliothèques, Verna passait sa matinée à boire des infusions chaudes tout en étudiant les grimoires que lui apportaient les érudits. Près d'elle, deux autres Sœurs de la Lumière – Rhoda et Eldine – consultaient des volumes en comparant leurs notes à voix basse.

Posant une pile d'ouvrages sur la table, devant Verna, la novice Ambre épousseta la couverture de cuir de celui du haut.

— Dame Abbesse, c'est encore un catalogue... Pour l'essentiel, il recense des cartes et diverses descriptions. L'archiviste en chef a du mal à me fournir des listes précises, parce que presque tous les livres traitent de plusieurs sujets.

Verna baissa les yeux sur le volume ouvert devant elle. Du bout d'un index, elle parcourut la table des matières.

La plupart de ces thésaurus étaient l'œuvre de Simon, l'archiviste en chef précédent. Travailleur acharné, il avait consacré plus de dix ans à cette compilation. Quelques nouvelles entrées, cependant, avaient pour auteur Franklin, dont l'écriture, plus resserrée, se reconnaissait aisément.

La Dame Abbesse leva les yeux sur Ambre.

— Les ouvrages listés dans mon catalogue regroupent des « légendes » au sujet de créatures magiques – des abominations qui servaient d'armes lors des Grandes Guerres et après. La sliph, par exemple...

» Là, ce sont les titres de deux énormes grimoires entièrement consacrés aux dangers des succubes. Des démons qu'on lâchait dans l'Ancien Monde pour séduire puis détruire les soldats ennemis... (Verna plissa le front.) Je m'attends à des passages plutôt salaces...

Ambre s'empourpra. Amusée, Verna se demanda ce que la novice savait de l'amour et du sexe. Quelque cent cinquante ans plus tôt, elle aussi était une oie blanche. À cette époque, Warren et elle, aussi jeunes l'un que l'autre, tentaient de lutter contre leur attirance réciproque en se montrant irréprochablement « professionnels ». Bien longtemps après, contrainte de quitter le Palais des Prophètes pour se lancer à la recherche de Richard, Verna avait cessé de bénéficier du sort temporel. En d'autres termes, elle avait vieilli alors que Warren n'avait pas pris l'ombre d'une ride...

Cher et précieux Warren... Chaque jour, il lui manquait un peu plus que la veille.

— Là, nous avons trois traités au sujet des Selka, l'un d'eux signé par un ancien capitaine de la marine militaire.

— Les Selka ?

— Des humains transformés en créatures amphibies capables d'attaquer un navire par en dessous...

Ambre haussa gracieusement les épaules.

— Nous sommes loin de la mer, Dame Abbessse. Heureusement, parce que votre description ne donne pas envie de les connaître, ces monstres... (Ambre fit la moue.) J'espère que mon frère va bien... Il est à Renda-sur-Baie. Vous pensez que les Selka risquent d'attaquer ?

— Mon enfant, le capitaine Norcross érige des défenses contre une menace bien plus... terre à terre... Les Norukai, des pillards dangereux mais humains comme toi ou moi.

Une façon de présenter les choses qui ne risquait pas de rassurer la pauvre fille.

Sur ces entrefaites, Oliver et Peretta, deux érudits, entrèrent dans la salle d'étude. Alors qu'ils n'avaient jamais quitté Surplomb du Monde, ces jeunes gens s'étaient portés volontaires pour délivrer au seigneur Rahl un message de Nicci. À Tanimura, ils avaient contacté Verna et le général Zimmer. Le message changeant de mains, ils avaient guidé la Dame Abbessse et l'officier jusqu'à Surplomb du Monde.

Heureux d'être de retour chez eux, les deux érudits, marqués par leur voyage, ne seraient plus jamais les mêmes. Un processus fréquent, lorsqu'on avait goûté à l'aventure. D'ici peu, aurait parié Verna, ils saisiraient la première occasion de repartir à la découverte du monde.

— Nous apportons des grimoires sur la guérison, annonça Peretta. Je les ai complètement mémorisés, mais vous aurez peut-être envie d'y jeter un coup d'œil.

— Les sorts thérapeutiques ne sont jamais inutiles, confirma Verna.

— Ce sont des catalogues de livres, corrigea Oliver, les yeux plissés pour mieux lire le titre d'un des ouvrages qu'il portait. Pas des traités thérapeutiques...

Malgré son jeune âge, des années passées à déchiffrer des pattes de mouche avaient eu raison de son acuité visuelle.

— Recenser nos trésors, continua-t-il, c'est le premier pas sur le chemin qui mène à la connaissance. On se tue au travail, mais d'après Franklin, il faudra encore dix ans avant d'en avoir terminé.

— Mes sœurs et moi, nous vous aiderons autant que possible, assura Verna. En arrivant ici, je bouillais d'impatience à l'idée de découvrir des merveilles. Depuis, je lis des catalogues et des thésaurus, et ça finit par me donner le tournis.

— Accumuler des connaissances est une chose, Dame Abbessse, dit Oliver, mais les hiérarchiser, c'est beaucoup mieux !

— Moi, je n'ai aucun mal à le faire, comme tous les mémoristes, lâcha distraitemment Peretta – avant de s'empourprer de confusion. Désolée, je ne voulais pas paraître arrogante... La capacité de mémoriser est un don précieux, mais vous avez tous des compétences remarquables... Par exemple, Oliver est très généreux.

Le jeune homme eut un sourire embarrassé.

— Pour moi, ces livres sont une grande aventure, comme notre expédition. Quand on a appris quelque chose, il est capital de transmettre ces connaissances...

Oliver regarda tendrement son amie. Après leur long voyage, les deux jeunes gens avaient tissé un lien solide – et peut-être même romantique.

— Tant qu'on n'a pas recensé son savoir, dit Verna, on reste incapable de trouver ce dont on a besoin.

Elle glissa une main dans sa poche et en sortit une figurine qui représentait un crapaud. Un bibelot découvert alors qu'elle fouillait les ruines du Palais des Prophètes. En soi, l'objet n'avait aucune importance ni valeur, même s'il avait jadis appartenu à sœur Armina. Aujourd'hui, c'était un vestige du bon vieux temps. Quand elle travaillait, Verna aimait le poser devant elle, comme s'il pouvait la surveiller.

Ambre saisit le crapaud, l'admira en souriant puis le reposa sur la table.

— Je me souviens du jour où nous l'avons trouvé, sur l'île Kollet...

D'un pas allègre, Renn entra dans la salle. Requinqué après des jours de repos, il portait une tunique longue d'érudit à la place de ses habits de soie marron, toujours en cours de raccommodage après ses mésaventures.

— Dame Abbesse, déclara-t-il, j'avoue être impressionné par ces archives. Depuis toujours, j'aime les livres, et à Ildakar, j'ai lu et relu tous ceux que contiennent nos bibliothèques. Grâce au linceul de l'éternité, le temps ne me manquait pas. Mais ces livres, ici, représentent un *océan* de connaissances. Comment puis-je espérer vivre assez longtemps pour les dévorer tous ?

Non sans satisfaction, Verna nota qu'un accueil chaleureux et des repas délicieux avaient mis le sorcier dans de bien meilleures dispositions.

— Maintenant que tu sais ce qu'il en est, Renn, j'espère que tu n'envisages plus de rapporter tous ces trésors à dos de mule jusqu'à Ildakar.

— Par la barbe du Gardien, ça n'a jamais été un projet sérieux ! Ma ville est bien trop loin, et je ne suis pas pressé de refaire le voyage. De plus, les boulangers et les cuisiniers de Surplomb du Monde sont des génies. Comment se lasser de la tourte au mouton et aux raisins qu'ils

nous ont servie hier soir ?

Renn tapota son ventre rebondi.

— Si je comprends bien, fit Verna, le capitaine Trevor et sa poignée d'hommes ne prévoient pas de neutraliser Zimmer et ses soldats, d'investir les archives et de voler tous les livres ?

Renn émit un sifflement modulé.

— Même si Thora donnerait cher pour s'appropriier ces ouvrages, ce serait un plan beaucoup trop ambitieux...

S'asseyant près de Verna, le sorcier jeta un coup d'œil intrigué à la figurine, puis il baissa les yeux et parcourut du regard les titres de quelques volumes.

— Intéressant, ça... À ma connaissance, nous n'avons jamais eu de succube à Ildakar.

» Blague à part, c'est une très belle ville, largement à la hauteur de sa légende. Cela dit, Surplomb du Monde n'est pas mal non plus, et je suis pétrifié d'admiration devant les mémoristes. De ma vie, je n'ai jamais rien connu de semblable.

— Il n'y a rien de comparable aux mémoristes, confirma Peretta, ravie de ce qu'elle venait d'entendre.

Distraitement, Renn s'empara d'un autre livre.

— Au lieu de mettre en péril de précieux grimoires lors d'un long voyage, il serait peut-être judicieux que je ramène avec moi quelques érudits et mémoristes, histoire de donner à la sovrena un aperçu des merveilles qui sont conservées ici.

Rayonnant, Oliver chercha le regard de Peretta.

— C'est tout à fait faisable... Et j'aimerais être du voyage.

— J'adorerais voir Ildakar, renchérit la mémoriste.

Surpris par la réaction des jeunes gens, Renn modéra leur enthousiasme :

— Ne nous emballons pas, ce n'est pas pour tout de suite ! Déjà, pour récupérer de ma fatigue, il me faudra encore du temps. Ensuite, prudence est mère de sûreté. Pour être franc, j'ignore ce que la sovrena compte faire de ces connaissances, et ça m'inquiète. Membre du *duma*, je suis bien entendu loyal à Ildakar, mais Thora n'est pas toujours irréprochable. Par exemple, elle a pétrifié mon adorable Lani. Il y a aussi sa magie du sang, son mépris des faibles, sa dureté avec ceux qui ne détiennent pas le don... J'ai souvent eu honte de ce qu'elle faisait.

Verna ferma le livre qu'elle consultait et entreprit de siroter son infusion.

— Alors, je me réjouis que Nicci et Nathan soient là pour la contrôler. Les tyrans, ça n'est pas leur genre de beauté...

Renn eut un petit sourire.

— Oui, j'ai vu la très belle Nicci quand elle est... contrariée. En

quinze siècles, les sorciers d'Ildakar se sont ramollis, mais ta magicienne les a secoués. Entre nous, je doute que Thora ait apprécié... Ah, si Nicci avait été là quand Lani s'est dressée contre la sovrena, il y a des siècles. Ensemble, ces deux-là auraient triomphé...

Ambre ne cacha pas sa perplexité.

— Et vous voudriez livrer à votre sovrena toute la magie de Surplomb du Monde ? Pourquoi ?

— Eh bien, c'est ce qu'elle m'a ordonné de faire, mais il est peut-être temps que je ne lui obéisse plus... (Renn jeta un nouveau coup d'œil à la figurine et la fit glisser à l'écart.) Ildakar était une ville magnifique. Avec Lani, nous y étions très heureux. Vous auriez dû la voir appeler à elle les petits oiseaux. Ravis, ils voletaient autour de sa tête en poussant leurs trilles... Hélas, un jour, tout s'est terminé pour nous deux. Quand la sovrena a fait exécuter un esclave pour un vol de bijoux en réalité commis par Amos, ma Lani, révoltée par cette injustice, s'est dressée contre elle.

Des larmes lui montant aux yeux, Renn baissa la tête.

— Lani était une magicienne puissante, mais une femme douce et compatissante. Thora, elle, ne connaît pas la pitié. Après sa victoire, elle a pétrifié ma compagne, la laissant dans la salle du conseil histoire d'intimider d'éventuels opposants...

Renn s'essuya les yeux puis il prit un livre au hasard et l'ouvrit, histoire de passer à autre chose.

— C'est quoi ? Une liste de traitements contre les flatulences... Une magie essentielle ?

Verna eut un rictus dégoûté.

— J'ai souffert de ce mal, et crois-moi, dans ce cas, on adore vraiment ces sortilèges.

— L'entourage aussi est soulagé, marmonna Rhoda, assise à une autre table.

Des rires montèrent de l'assistance.

Oubliant les troubles intestinaux, Renn en revint à ses moutons :

— La sovrena se méfie de moi à cause de mon lien avec Lani. Parmi les membres du *duma*, je suis le sorcier le moins puissant. Elle le sait et me menace en permanence – subtilement, mais ça ne change rien. En cas de rébellion, elle m'aurait pétrifié aussi. Je n'aurais pas dû me soumettre, mais que faire d'autre ?

» Avec du recul, je pense qu'elle m'a envoyé en mission pour se débarrasser de moi. Trouver Surplomb du Monde, moi ? Elle devait tenir ça pour impossible – si elle a cru un jour à l'existence des archives. Pour cette mission dangereuse en terre inconnue, elle m'a affecté une escorte ridicule...

» Le capitaine Trevor et moi pourrions sans doute trouver le chemin du retour... Mais pourquoi revenir à Ildakar ?

— Pour savoir comment s'en sortent Nathan et Nicci ? proposa Verna.

— Tu marques un point, Dame Abbessse. Pour autant, ne nous précipitons pas... Quelques nuits de plus dans un lit douillet ne me feront pas de mal.

Le général Zimmer et ses cinquante soldats avaient dressé leur camp près du cours d'eau, dans la vallée. Autour d'eux, les fermiers s'occupaient des champs, les bergers surveillaient les troupeaux et des familles entières prenaient soin de leur jardin potager et du petit verger qui le jouxtait. Dans cette atmosphère, les soldats d'harans, même très loin de chez eux, se sentaient détendus après leur difficile voyage depuis Tanimura.

Zimmer, lui, ne baissait à aucun moment sa garde. Certes, de hautes falaises encadraient le canyon dont l'entrée, en outre, était très bien dissimulée. Mais ce n'était pas une raison pour se relâcher. Intraitable, il menait la vie dure à ses hommes, les forçant à entretenir leurs armes et leur équipement et à ne jamais s'endormir sur leurs lauriers. Pas question de se laisser prendre par surprise !

Pour un général, Zimmer était inhabituellement jeune, mais en matière d'expérience, il aurait pu en remonter à des vétérans couverts de gloire. Bien entendu, il devait sa promotion éclair aux décès de beaucoup d'officiers supérieurs survenus lors des affrontements contre les morts-vivants de l'empereur Sulachan.

Souvent confronté à la mort, Zimmer était célèbre pour avoir dirigé les « commandos » qui frappaient directement dans les rangs de l'Ordre Impérial, durant la guerre contre Jagang. Une sacrée équipe de maraudeurs, ses gars de l'époque...

Contre les hordes de Sulachan, presque tous ses mentors – des hauts gradés qu'il admirait – avaient péri dans des conditions atroces...

À présent, dans le canyon de Surplomb du Monde, sous un ciel bleu parfait, les oiseaux chantaient au sommet des arbres. De quoi oublier les incessants dangers du monde – sauf pour Zimmer, qui savait à quel point tout relâchement pouvait se payer cher.

Tout équipé, le capitaine Trevor, chef de l'escorte du sorcier Renn, vint se camper devant le général.

— Mes hommes sont reposés, annonça-t-il, et je vais les secouer un peu. Sinon, dans ce cadre idyllique, ils engraisseront comme des cochons. Pour le voyage, nous étions très mal préparés. Ça explique les pertes... Les survivants, eux, doivent rester alertes. Par exemple, en s'entraînant avec tes gars. Qui sait, chaque groupe apprendrait peut-être des myriades de choses utiles ?

Zimmer jeta au capitaine un regard dubitatif.

— Si ma mémoire ne me trompe pas, il y a une semaine, tes soldats et toi, vous rêviez de conquérir Surplomb du Monde.

Géné, Trevor détourna le regard. Une fois lavé et rasé, il faisait très jeune – trop, sans doute, pour la position qu’il occupait.

— Général, ça n’a jamais été sérieux, et tu le sais bien. Comme tous les sorciers d’Ildakar, Renn a tendance à rouler des mécaniques, mais il se calme vite.

Zimmer resta méfiant.

— Lors de ces entraînements, mes hommes enseigneront aux tiens nos techniques de combat. Tout ça pour qu’ils les retournent contre nous ?

— Je pourrais dire la même chose... Mes hommes vous apprendront *nos* techniques... N’est-ce pas l’objectif d’une collaboration ?

Une idée lui traversant l’esprit, Trevor se rembrunit :

— Sommes-nous prisonniers ici ? Si nous voulions partir, que se passerait-il ?

Avant de répondre, Zimmer prit le temps de peser ses mots.

— Eh bien, je vous laisserais errer sans fin dans les environs, j’imagine... C’est ce que tu veux ?

Trevor secoua la tête.

— Non, ça ne me dit rien du tout... En règle générale, je préfère me faire des amis plutôt que des ennemis. Des adversaires, Ildakar en a eu plus que son compte par le passé.

Zimmer resta sur la défensive.

— Dans ce cas, tes sorciers auraient besoin de cours de diplomatie. Nos deux camps en bénéficieraient.

Dans les yeux de Trevor, le général lut une authentique sincérité. Et les survivants de l’escorte se réjouissaient d’avoir été bien accueillis à Surplomb du Monde.

— Pour être franc, continua Zimmer, je préférerais compter Ildakar parmi mes amis... Avec toutes les légendes que j’ai entendues à son sujet, je serais curieux de voir ta ville. (Il tapa sur l’épaule du capitaine.) Le seigneur Rahl veut sécuriser l’Ancien Monde. Cela dit, si vous ne vous montrez pas agressifs, il ne contestera pas votre indépendance.

— S’il n’exige que ça, c’est un prix raisonnable pour vivre en paix au sein d’un grand empire.

Zimmer se détendit enfin.

— Dans ce cas, allons-y pour les entraînements en commun ! Échanger nos techniques nous rapprochera et nous rendra plus forts.

Chapitre 24

Le capitaine Norcross se réjouissait de voir les défenses de Renda-sur-Baie s'améliorer jour après jour. Peuplé de pêcheurs, de tisserands, de charpentiers de marine et de fermiers, le village était depuis trop longtemps victime des Norukai.

Grâce aux fortifications qu'érigeaient les D'Harans, la situation changerait. Cela dit, Renda-sur-Baie ne serait jamais une citadelle ni une ville de garnison. Pour se défendre, ces braves gens étaient prêts à se battre, mais ils n'avaient rien de soldats d'élite.

Peut-être, mais ils arboraient fièrement leurs cicatrices. Après le combat mené aux côtés de Nicci et de Nathan, leur état d'esprit avait changé. Résolus à ne plus être des agneaux sacrificiels, les villageois avaient rebâti leurs maisons, triplé la garde, organisé des surveillances en mer et renforcé régulièrement leurs défenses.

Le corps expéditionnaire d'haran était arrivé quelque temps plus tôt. Prenant la mesure de la situation, le général Zimmer avait divisé ses forces en deux. Parti pour Surplomb du Monde avec cinquante hommes, il avait laissé Norcross en arrière.

Ses gars et lui avaient juré de protéger Renda-sur-Baie. Mais à cinquante, ils risquaient de ne pas faire le poids face aux terribles Norukai.

En cette agréable matinée, Norcross, campé sur le quai, observait le port. La brume dissipée, les bateaux de pêche avaient pris la mer, avides de profiter des derniers jours de beau temps. Partout, les gens salaient et fumaient leurs poissons en prévision des mauvais mois. Dans les collines, les brebis et les moutons les plus gras seraient bientôt passés au fil du couteau. Les autres fourniraient de la laine et du lait, dont on tirerait un délicieux fromage.

En sus de leurs tâches quotidiennes, les villageois travaillaient jour et nuit avec les soldats. Si les esclavagistes revenaient, il fallait que tout soit prêt pour les accueillir. De par sa formation, Norcross était un expert en matière de défense, d'armes et de tactique. Dans son groupe, trois sous-officiers avaient les compétences requises pour fabriquer des catapultes et d'autres surprises qui déplairaient sûrement aux Norukai.

Pour le jeune capitaine, les choses étaient claires : aucun répit tant que le village ne serait pas en sécurité. Un combat contre le temps, car chaque journée, qu'elle fût ensoleillée ou grisâtre, pouvait voir se découper à l'horizon les voiles des redoutables galères à tête de

serpent.

Le nouveau bourgmestre de Renda-sur-Baie, Thaddeus – nommé après que son prédécesseur fut tombé face aux Norukai –, vint rejoindre Norcross pour évaluer l'avancement des travaux sur les deux tours de garde qui flanquaient désormais le port. Constitués de blocs de pierre achetés dans des carrières un peu partout sur la côte, les deux édifices n'avaient rien d'esthétique, mais ils seraient très efficaces lorsqu'il s'agirait de cribler de flèches les envahisseurs venus de la mer. À la lisière de la baie, trois grands navires montaient la garde comme des molosses...

— Quand en aurons-nous terminé ? demanda Thaddeus. Jusqu'à-là, je crains de ne pas pouvoir fermer l'œil de la nuit...

— Lorsqu'il faudra être prêts, nous le serons, affirma Norcross. Dès à présent, en cas d'attaque, nous sommes en mesure de résister. Chaque jour de plus nous rend encore meilleurs, voilà tout...

Thaddeus hocha pensivement la tête.

— C'est bien, mais nous n'aurons pas de repos tant que les Norukai, après une bonne dégelée, ne décideront pas de nous ficher la paix.

Le jeune capitaine continua à rassurer son nouvel ami :

— Mes hommes et moi, nous appartenons à l'armée de D'Hara, et ça n'est pas une petite référence. Pourtant, en cas de bataille, nous aurons besoin de tous les villageois. Oui, du gamin qui manie une rame jusqu'à la grand-mère qui frappe avec sa poêle à frire. Les gens qui se battent pour défendre leur foyer ne doivent jamais être sous-estimés...

Thaddeus tourna la tête vers une colline proche.

— Si nous avions appris à nous battre plus tôt, il n'y aurait pas autant de poteaux de bois au milieu des stèles...

Le lendemain du départ du général et de la Dame Abbesse, Norcross avait visité le cimetière en compagnie du bourgmestre. Alors que les stèles honoraient la mémoire des défunts, les poteaux de bois portaient les noms des malheureux assommés puis traînés dans les galères par les esclavagistes.

— Votre cimetière, avait dit Norcross, devrait être un lieu où reposent de dignes grands-pères et grands-mères morts dans leur lit en présence de leur famille. Ça, c'est une horreur...

— Oui, ça devrait être ainsi, mais nous en sommes loin...

En plus du vacarme permanent des maçons et des charpentiers qui œuvraient sur les tours de garde, on entendait en permanence celui des forgerons occupés à fabriquer des lames d'épée, des fers de lance et des piques.

Entendant un bruit métallique plus aigu, dans le lointain, Norcross tourna la tête vers la mer, mit une main en visière et sonda l'horizon.

Au sommet de la tour sud, un maçon agita les bras puis cria :

— Un bateau revient et on dirait qu'il a le Gardien à ses trousses.

Norcross et Thaddeus coururent jusqu'à la tour la plus proche, gravirent quatre à quatre les marches et déboulèrent sur la plate-forme de garde. Même si les travaux n'étaient pas terminés, les défenseurs avaient déjà apporté des paniers de flèches à la tête enduite de poix, des caisses remplies de grosses pierres rondes et un nombre impressionnant d'arcs en attente d'être bandés. De chaque côté du port, une catapulte de fabrication artisanale se tenait prête à expédier sur les galères de gros rochers enrobés de poix enflammée.

De son point d'observation, Norcross repéra un bateau solitaire qui fonçait vers le port. À la proue, le pêcheur tapait sur une casserole avec une grosse louche.

Regrettant que le bateau ne puisse pas aller plus vite, le jeune capitaine se tourna vers son compagnon :

— Alerte tous les villageois ! Quelque chose ne sent pas bon, et il faut se préparer au pire.

Thaddeus transmet l'ordre. Aussitôt, des messagers allèrent sillonner les rues pour répandre l'inquiétante nouvelle. Abandonnant les sites de construction, les soldats d'harans filèrent s'équiper et s'armer.

Des villageois descendaient déjà des collines ou accouraient depuis les maisons un peu excentrées.

Suivant des yeux le bateau qui fonçait aussi vite que le vent voulait bien le pousser, Thaddeus l'identifia très vite.

— C'est le *Bégonia*... On dirait que Kenneth tente de fuir une tempête.

— Non, c'est autre chose... Il fuit, oui, mais pas les éléments.

Debout à la proue de son bateau, le pêcheur barbu et échevelé continuait à taper sur sa casserole. Lors de l'arrivée du corps expéditionnaire d'haran, c'était lui, Kenneth, qui était venu à la rencontre des trois navires qui transportaient Zimmer et ses compagnons.

Guidés par Oliver et Peretta, les bâtiments commerciaux réquisitionnés avaient caboté à l'aveuglette des jours durant. Commandés par les capitaines Mills, Straker et Donnell, ils gardaient désormais l'entrée du port – trop petit pour accueillir des navires de cette taille. À cette heure, les voiles ferlées, ils abritaient des équipages très réduits – pour l'essentiel, des marins qui préféraient dormir sur le pont plutôt que chez l'habitant, dans des chambres bondées. Faute de pouvoir être utiles à terre, les trois capitaines avaient insisté pour rester à bord.

Quand le *Bégonia* entra enfin dans le port, Kenneth beuglant à présent à tue-tête, Norcross distingua enfin à l'horizon les navires qui

le poursuivaient.

— Des galères, souffla Thaddeus, la voix tremblante. Ce sont les Norukai.

Six bateaux, très exactement...

— C'est deux fois plus que la dernière fois, gémit Thaddeus. Et même avec l'aide de Nicci, nous les avons repoussés de justesse. Comment résister à six galères ?

— Nous vous montrerons, dit Norcross, très sûr de lui. Depuis notre arrivée, nous mettons au point des plans et nous aidons les gens à se préparer. Les défenses de Renda-sur-Baie sont plus solides que jamais.

— Peut-être, mais nous ne sommes pas prêts...

— Bien sûr que si ! Par les esprits du bien, vous n'avez pas le choix...

Se détournant, Thaddeus dévala les marches de la tour.

Norcross cria à ses soldats de se masser sur le quai et de ne pas céder un pouce de terrain. Cinquante hommes, ça n'allait pas faire beaucoup...

— Chacun d'entre vous devient un officier et prend un groupe de villageois sous son aile ! Cette fois, vous le savez, nous avons des surprises pour les esclavagistes. Bottons-leur les fesses, histoire qu'ils ne se remontrent jamais !

Conscients des risques encourus, les hommes lancèrent quand même des vivats. En leur chef, ils avaient une confiance aveugle.

En son for intérieur, Norcross se sentait bien trop jeune et manquant d'expérience. À vingt-cinq ans à peine, il n'était pas prêt à assumer de telles responsabilités. Alors qu'il avait participé à deux batailles seulement, voilà qu'il devait commander une poignée d'hommes probablement aussi peu aguerris que lui. Avec pour soutien des villageois pleins de bonne volonté, certes, mais bien souvent battus à plate couture par les esclavagistes.

Eh bien, oui, les choses étaient ainsi, mais il faudrait faire avec. Personne n'avait le choix.

Le général Zimmer, se souvint Norcross, avait lui aussi été propulsé à un poste qui dépassait en principe ses compétences. Prenant le taureau par les cornes, il avait fait face, devenant vite un chef de valeur. En ce jour, Norcross comprenait mieux qu'il ne l'aurait voulu ce qu'on éprouvait dans une situation pareille.

Quoi qu'il arrive, il ne décevrait pas son général et le seigneur Rahl !

Dès que le *Bégonia* eut accosté, Kenneth jeta l'aussière autour d'une bitte d'amarrage, la noua et sauta de son bateau. Au pas de course, il alla rejoindre les soldats.

— Vous les avez vues ? Six galères, juste dans mon sillage.

— Renda-sur-Baie est prêt à les recevoir, dit Norcross, venu retrouver ses hommes. Les défenses s'organisent. Kenneth, merci de nous avoir prévenus. Grâce à toi, nous aurons une heure de plus pour nous préparer.

À côté du capitaine, Thaddeus tenta de se montrer aussi confiant que lui.

— Renda-sur-Baie ne sera pas de nouveau pillé, pas sous ma direction ! Les Norukai croient avoir affaire à des agneaux bien gras, mais nous savons nous battre, désormais.

Les servants des catapultes filèrent rejoindre leur poste. Tirant des charrettes lestées de grosses pierres et de tonneaux d'huile, des villageois déboulèrent sur les quais.

Au large, des canots approchaient des trois gros navires.

Au sommet des tours de garde, des villageois étaient déjà en position. Bien entraînés, ils pourraient se montrer redoutables.

Partout, des cloches sonnaient pour prévenir les derniers défenseurs.

Une main en visière, Norcross regarda les six galères à l'approche.

— On vous attend, marmonna-t-il entre ses dents. Venez prendre une bonne leçon !

Poussées par la magie du dieu serpent – celle que les mécréants appelaient le vent –, les galères fondaient sur leur proie. Renda-sur-Baie, ce village tant détesté depuis la dernière attaque !

La vigie de Kor avait repéré le bateau de pêche. Bien entendu, le capitaine avait engagé la poursuite, mais le fichu pêcheur devait commander une magie bien à lui – ou avoir les faveurs de Mère la Mer –, car il avait conservé son avance. À le voir, on eût dit qu'il volait au-dessus de l'onde. Une explication comme une autre...

De toute façon, ça ne changerait rien. Renda-sur-Baie était fichu.

— Il va les avertir, Kor, dit le second du capitaine, un colosse aux bras et au cou tatoués. Nous n'aurions pas dû le laisser filer.

— Le laisser filer ? De quoi parles-tu ? Tu aurais voulu le rattraper à la nage et couler son bateau avant qu'il accoste ?

Le colosse recula.

— Non, capitaine.

Dans des circonstances normales, la remarque du second aurait été une insulte. Du coup, Kor l'aurait frappé, lui fracturant la mâchoire avant de le jeter par-dessus bord. Mais pour l'instant, il avait besoin de tous ses guerriers. Si c'était son destin, l'insolent crèverait pendant le raid.

Dans les deux galères qui suivaient directement celle de Kor, les sémaphores de Lars et de Yorik envoyaient des messages – un prologue à l'attaque, tout simplement. Lors des raids, il n'était jamais

question de stratégie. Les galères fonçaient, investissaient le port, puis les guerriers filaient à terre dans des canots. La première vague nettoyait les quais et incendiait toutes les structures susceptibles de l'être. Ensuite, le jeu consistait à tuer et à capturer. Systématiquement, tout prisonnier inapte au travail forcé était égorgé sur-le-champ.

Comme les autres, ce raid visait à collecter de la « viande sur pattes » afin de la vendre le long de la côte. Mais il devait aussi envoyer un message aux autres cibles potentielles. Selon les ordres du roi Calvaire, Kor entendait raser Renda-sur-Baie pour n'en laisser que des ruines fumantes visibles à des dizaines de lieues à la ronde.

Se penchant un peu, Kor admira la tête de serpent hérissée de piques qui servait de bélier en cas d'abordage. En trois occasions, le capitaine avait vu le véritable dieu serpent, et aucune sculpture n'aurait pu égaler sa sombre majesté et sa terrifiante splendeur. Mais Kor et ses hommes n'auraient pas besoin de lui pour terroriser les villageois. Leur fléau, ce n'était pas le dieu, mais les indomptables Norukai.

Sur la rive, les futurs esclaves et les cadavres potentiels s'agitaient comme des fourmis paniquées. Avec sa bouche et ses joues mutilées, Kor voulut dessiner un sourire qui se transforma aussitôt en rictus.

Les yeux plissés, il observa le théâtre de son prochain triomphe. Comme il avait hâte d'y être !

Chapitre 25

Juste après le couchant, Utros balayait du regard son immense camp. Partout, les hommes avaient allumé des feux – pas pour se réchauffer ou cuisiner, mais parce que ça faisait partie de leur routine depuis des temps immémoriaux. Pour une armée de cette taille, les feux de camp étaient aussi un symbole de camaraderie.

En plus des autres séquelles du sort de pétrification, le général et ses hommes souffraient d'une vision nocturne très détériorée. Ainsi, Utros distinguait la lueur des flammes, mais les ténèbres, tout autour, lui paraissaient bien plus denses qu'avant.

Depuis le réveil, alors que la vérité se répandait dans les rangs, une lame de désespoir avait déferlé sur le camp. Quoi, quinze siècles s'étaient écoulés ? Et l'empire de Croc de Fer n'était plus qu'un lointain souvenir ?

Dès qu'il en avait le temps, Utros sillonnait le camp pour rassurer ses hommes. Si le monde qu'ils avaient connu n'existait plus, ils restaient toujours membres de son armée.

— Avec moi, vous êtes auprès de votre vraie famille. Ne l'oubliez pas et sachez que je vous guiderai jusqu'à la victoire.

Avec son casque orné des cornes du monstrueux taureau, Utros rayonnait de puissance. Pourtant, il sentait la détresse et la mélancolie de ses hommes. S'il les comprenait, il ne pouvait rien faire pour eux, car il avait également tout perdu.

Majel...

Approchant d'un groupe d'hommes à l'air abattu qui trouvaient pourtant encore la force de monter la garde, le général leur parla avec son cœur :

— Le temps nous a volé nos familles, nos amis, nos amours et nos vies... Hélas, tout ce que nous avons perdu, je ne pourrai jamais vous le rendre.

Hésitant, il se reprit :

— Non, le temps n'y est pour rien. Les voleurs, ce sont les sorciers d'Ildakar. Avec leur maudit sortilège... (Utros leva un bras encore raide et anormalement dur.) C'est eux qu'il faut blâmer !

Attirés par la voix de leur chef, de plus en plus de soldats faisaient cercle autour de lui.

Dans leurs yeux, Utros lut un désespoir d'autant plus poignant qu'ils étaient incapables de verser une larme – les ravages, toujours, du sort de pétrification. Rattrapés par la réalité, les soldats n'avaient

plus rien à quoi se raccrocher – n'étaient leur devoir et la loyauté due à leur chef.

— Je ne vous rendrai pas le passé, mes enfants, ni les êtres chers que le temps a engloutis. Mais je peux réveiller en vous l'espoir et stimuler votre sens du devoir. Tout ce qui nous reste, c'est la volonté de conquérir Ildakar, comme nous avons juré de le faire en quittant Orogang, il y a quinze siècles. Et cette mission, nous la remplirons.

Les premiers jours, après un discours de ce genre, les applaudissements et les vivats étaient timides. Mais les soldats, peu à peu, avaient pris conscience de leur situation inédite et de ce qu'elle impliquait.

Plus tard, ce soir-là, des hommes se réunirent autour des feux de camp pour évoquer leur famille et leurs amis disparus depuis des lustres. Sans jamais oublier leur compagne, leurs enfants et leur foyer perdus, ces guerriers iraient jusqu'au bout de leur devoir. Pour Utros et uniquement pour lui.

Le choc passé, ces hommes avaient regardé la réalité en face. Mais qu'auraient-ils pu faire d'autre ? Depuis toujours, ils suivaient Utros, qui ne les avait jamais laissés tomber. Convaincus par sa façon de voir les choses, ils continueraient à le servir.

Génial ! Sauf que le général n'avait pas l'ombre d'un plan...

Le même soir, Enoch vint rendre son rapport sur les patrouilles envoyées faire le tour du mur d'enceinte, sonder les collines et étudier la falaise qui surplombait le fleuve. Rien de tout ça ne semblait très concluant.

— À partir de la plaine, il est théoriquement possible d'atteindre le fleuve, mais pour ça, il faut traverser des marécages qui paraissent impraticables. Et même si on réussit à passer, il faudra que nos hommes escaladent la falaise pour entrer en ville. Général, ce n'est pas le bon plan... Ce côté-là de la cité est également défendu, et nous n'avons pas de bateaux... La meilleure option, c'est d'attaquer par la plaine. Les défenseurs ne nous repousseront pas éternellement.

— Oui, oui... Je vais continuer à peaufiner un plan... En attendant, glane autant d'informations que possible. Nous trouverons un moyen.

Enoch salua et se retira.

Malgré son assurance de façade, Utros savait que le temps jouait contre lui. Bientôt, les doutes de ses hommes commenceraient à miner son autorité – un processus logique, quand un chef se révélait incapable de répondre à des questions légitimes. Les ordres de Croc de Fer dataient de quinze cents ans, et l'empereur, détesté pour sa cruauté, avait fini par être renversé...

Dans un lointain passé, Utros avait juré fidélité à Kurgan. Mais il avait aussi aimé Majel, et ce sentiment-là était plus fort que tout. En compartimentant son esprit, il avait réussi à concilier deux

loyautés contradictoires, mais cet exercice exigeait un contrôle de soi de tous les instants – en d’autres termes, il y avait laissé beaucoup de sa légendaire énergie.

Alors qu’il contemplait de nouveau les feux de camp, Utros sentit un frisson glacé courir le long de son échine. Kurgan et Majel n’étaient plus de ce monde.

Croc de Fer ne pourrait plus jamais lui prodiguer des conseils ou lui donner des ordres, et la voix de sa bien-aimée ne retentirait plus à ses oreilles. Prisonniers du Gardien, l’empereur et son épouse ne lui seraient d’aucun secours.

À son époque, des rumeurs couraient sur d’éventuelles « brèches » dans le voile permettant aux spectres de revenir dans le monde des vivants. Mais selon Nicci, le changement stellaire de Richard Rahl avait mis un terme à tout ça.

La magicienne et son compagnon étaient-ils fiables ? Si oui, aucun esprit ne reviendrait plus du royaume des morts.

Sans chef ni femme aimée, le général était livré à lui-même. Seul malgré la présence d’une multitude de soldats et de deux magiciennes qui se dévouaient à lui corps et âme...

Campé sur le seuil de son fief, Utros se retourna. À la lueur des deux braseros, Ava et Ruva l’attendaient, leur robe moulante mettant en valeur des courbes splendides. Épilées de frais, la peau peinte, elles observaient en silence leur maître, concentrées comme si elles pouvaient lire ses pensées.

— Utros chéri, dit Ava, nous n’avons pas oublié la magie apprise au fil des ans.

— Oui, tous ces grimoires volés dans des villes conquises, précisa Ruva.

Utros entra, poussa la porte et alla fermer les volets.

— Je n’ai jamais eu de doutes à ce sujet... Mais si les émissaires d’Ildakar ont dit vrai, les fondamentaux de la magie ont changé. Vos sorts les plus puissants risquent de faire long feu.

Du bout d’un index, Ava caressa la joue de sa sœur.

— Ou de donner un résultat inattendu...

Fermant les yeux, Ruva gémit d’aise.

— Ce qui nous ouvre des horizons nouveaux... La magie peut nous offrir des possibilités inédites.

Utros passa la main sur sa joue barrée d’une cicatrice.

— Par exemple en nous permettant de réduire en poussière la muraille d’Ildakar, histoire d’y entrer plus aisément ?

— Une éventualité à creuser, souffla Ruva. (Tendant un bras, elle rendit sa caresse à Ava.) Mais ce n’est pas ce que tu désires le plus, Utros chéri.

— Nous savons ce que tu veux – et qui te rendrait un cœur d’acier.

— Un cœur d'acier qui galvaniserait ton armée, ajouta Ruva.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu sais très exactement ce qui est arrivé à Majel, la femme à qui tu as donné ton âme et ton cœur. (Ava marqua une courte pause.) En même temps, tu avais juré fidélité à l'empereur. Un conflit déchirant, Utros chéri.

— Et qui te ronge, ajouta Ruva. Pour accepter ta place dans cette époque, tu as besoin de parler à Croc de Fer. Et à Majel.

Le cœur d'Utros se serra.

— Je sais, mais ils sont morts depuis longtemps. La seule façon de les contacter, c'est d'aller dans le royaume du Gardien. Mais je ne vois pas l'intérêt, puisque c'est un voyage sans retour.

— Sauf s'il y a un autre moyen, dirent en chœur les jumelles.

Ruva avança, la lueur des braseros ajoutant des ombres mobiles aux motifs qui couvraient sa peau.

— Nous avons travaillé sur les assertions de Nicci... Lancé des sondes magiques, si tu veux... Et sacrifié de petits animaux pour répondre à certaines questions.

Ava prit le relais :

— Le royaume des morts est bel et bien scellé. Plus de brèche ni de point faible dans le voile. Tu ne peux pas traverser, et nous n'avons aucun moyen de ramener Croc de Fer ou Majel.

Avançant désormais ensemble, les jumelles approchèrent du général – sans le toucher, mais assez près pour qu'il sente leur présence.

— Cela dit, il reste possible de *regarder* à travers le voile. Tu peux le faire et réussir à trouver ces deux esprits.

— Pour communiquer, simplement ? Sans chercher à les ramener ? Je n'y ai pas pensé. Ce serait formidable.

— En unissant nos efforts, dit Ava, nous ouvrirons une « fenêtre » qui te permettra de voir de l'autre côté du voile. Face aux spectres de Kurgan et de Majel, tu pourras dialoguer avec eux.

— Parler à Majel..., souffla Utros. Je lui dirai... (Il se ressaisit, redevenant militaire jusqu'au bout des ongles.) Après des siècles, je ferai mon rapport à Kurgan, et il me donnera de nouveaux ordres.

Pour la première fois depuis son réveil, Utros se sentit redevenir l'homme qu'il était jadis.

— Oui, mettez-vous au travail ! C'est un ordre !

— Les préparatifs seront ardues, dit Ava. Pour créer une telle fenêtre, il faut un verre très spécial. D'autant plus qu'il s'agit en même temps d'une espèce de lentille...

— Un verre fait avec des composants spéciaux difficiles à trouver, précisa Ruva.

— Ne vous en faites pas, vous aurez tout ce qu'il faudra !

Les jumelles n'en avaient jamais douté.

— La pâte à verre devra être additionnée du sang d'enfants innocents. Ces sacrifices plairont au Gardien, qui ne fera pas obstacle à notre sort.

Utros n'hésita pas un instant.

— Je vais ordonner à Enoch d'enlever des enfants innocents puis de les égorger. Les patrouilles parties dans les collines ont sûrement repéré des villages où nous trouverons ce qu'il vous faut.

Ava et Ruva se collèrent au général et l'enlacèrent. Malgré sa peau à demi insensible, il sentit leurs courbes émouvantes et la fermeté de leurs seins.

— Couchons-nous et partageons notre pouvoir avec toi..., dirent-elles à l'unisson.

Alors qu'Utros retrouvait un optimisme qu'il croyait perdu à jamais – et une clarté d'esprit inédite depuis son réveil – les deux magiciennes se déshabillèrent, puis le débarrassèrent de sa cuirasse, de ses armes et de ses vêtements. Pendant qu'Ava finissait de le dévêtir, Ruva alla ajouter des herbes spéciales dans les braseros, d'où monta aussitôt une fumée odorante.

Ensemble, ils s'allongèrent sur le lit de camp et s'enlacèrent. Pas pour partager leur chaleur corporelle – depuis leur réveil, elle était réduite au minimum – ni pour se donner du plaisir. Les jumelles, Utros le savait, brûlaient d'amour pour lui, mais il ne partageait pas ce sentiment...

Non, ils allaient se donner de la force, comme ils l'avaient si souvent fait durant leur campagne victorieuse à travers l'Ancien Monde.

Utros serra contre lui les superbes magiciennes, ses mains suivant les contours de leurs corps lisses et glacés. Pendant ce temps, du bout des doigts, elles dessinaient des runes sur sa poitrine et le long de ses jambes.

Très loin du moment présent, Utros n'avait qu'une idée en tête. Bientôt, même à travers le voile, il reverrait sa chère Majel.

Chapitre 26

Accompagnée de Nathan, d'Elsa et de tous les membres du *duma* – y compris Rendell –, Nicci foula d'un pas décidé le sable ratissé du sol de l'arène. Le conseil ayant enfin pris une décision, l'heure était venue de passer à l'action.

Tout autour, les gradins étaient bondés de monde. Serrés les uns contre les autres, les esclaves et les travailleurs occupaient les places les moins cotées. Plus haut, les négociants et les marchands avaient davantage leurs aises. Enfin, les nobles, réfugiés dans les imposantes loges surélevées, se tenaient aussi loin que possible du risque d'être malmenés... ou pire.

Alors que l'arène était pleine à craquer, il n'y avait là qu'une infime fraction de la population d'Ildakar.

Oui, la ville avait vraiment la possibilité de lever une formidable armée !

Même si le plan du *duma* lui inspirait de sérieux doutes, Nicci était prête à tout pour garantir son succès. Comme elle, pour s'investir totalement, Nathan avait attendu que les sorciers aient clairement défini leur objectif.

Elsa et les autres avancèrent, marquant de leurs empreintes un lieu où tant de gladiateurs et de fauves de combat avaient péri.

Dans l'immense salle, le silence se fit. Rassurés par la présence de Rendell – la preuve que quelque chose avait vraiment changé –, les esclaves, les travailleurs et les autres petites gens semblaient d'humeur pacifique.

Si les dirigeants de la ville se montraient convaincants, la population entière tournerait sa hargne et sa violence vers le véritable ennemi, à savoir Utros et son armée.

Assis parmi les humbles, Bannon croisa le regard de Nicci et lui sourit. Vêtu très simplement, les cheveux tirés en arrière, il était à côté de Lila – sa garde du corps personnelle, aurait-on dit.

On eût cru une Mord-Sith collée aux basques de Richard...

Quentin, Damon, Lani, Elsa, Oron et Olgya – les six membres du conseil détenteurs du don – se regardèrent, incertains. Même si beaucoup d'habitants tenaient Nicci et Nathan pour des héros, la magicienne s'était montrée catégorique. Ce n'était pas à eux de parler en premier, mais à un des véritables dirigeants de la ville. Cela dit, en l'absence de Thora et de Maxime, le *duma* n'avait pas vraiment de porte-parole.

Encouragée par l'impatience de la foule, Elsa fit un pas en avant. Amplifiant sa voix par magie, elle se lança :

— Citoyens d'Ildakar, tous autant que vous êtes, nous affrontons l'ennemi qui nous menace silencieusement depuis quinze siècles. Réveillée, cette antique armée se presse contre nos murs.

Ce fut Oron qui enchaîna :

— Du coup, nous sommes comme des yaxen dans un enclos, attendant qu'un boucher vienne les chercher. C'est le sort qui nous guette, si nous ne faisons rien. Mais je n'ai pas l'intention d'attendre que s'abatte la lame du bourreau. Nous devons relever la tête, montrer notre vaillance, et repousser l'ennemi. Ildakar ne manque pas de détenteurs du don – sur ce plan, nous sommes largement supérieurs au général Utros.

— Et nous ne sommes pas à court de guerriers non plus ! s'écria Lani. Regardez la multitude, dans cette seule arène ! En ce jour, nous appelons tous ceux qui sont en état de se battre à se joindre à nous pour porter un coup fatal à notre antique ennemi.

La magicienne balaya l'assemblée du regard.

— Avec nos gardes, nos Mora-Zith, nos gladiateurs et vous, nous formerons la grande armée d'Ildakar.

Des vivats montèrent de l'assistance. Du coin de l'œil, Nicci vit que Bannon applaudissait. Du coup, sa propre détermination se renforça. Après un si long voyage, et tant de combats menés au nom de Richard, elle ne pouvait pas laisser des guerriers venus du fond des temps raser une ville légendaire. Au contraire, elle rêvait qu'Ildakar devienne une des grandes capitales de l'empire d'haran. Pour ça, il fallait d'abord gagner cette guerre.

Un instant, elle pensa à tous les gladiateurs morts sur ce sable. Des hommes poussés à s'entre-tuer ou à finir déchiquetés par les griffes et les crocs de fauves monstrueux.

Oui, cette ville n'avait pas que des aspects sympathiques, très loin de là. Mais bien des choses méritaient d'être sauvées. Si ses habitants décidaient de se rallier aux règles simples et raisonnables de Richard, Ildakar serait un des meilleurs alliés de l'empire.

Sa décision prise, Nicci se racla la gorge puis amplifia sa voix. Fascinée, la foule se tut pour l'écouter.

— L'ennemi pense que nous nous tapissons derrière nos murs. Il croit que nous n'avons aucun moyen de le combattre. Parce que le sort de pétrification s'est dissipé, il imagine que notre magie est faible. Eh bien, nous lui prouverons le contraire !

Pour unir des gens si différents, dont certains se détestaient, il fallait leur donner à tous le sentiment d'être importants. Et Nicci savait comment s'y prendre.

— Il nous faut des combattants, mais vous n'êtes pas tous des

guerriers, et nous en avons conscience. Pour survivre, Ildakar a aussi besoin de ce qu'on nomme l'intendance. Par exemple, les artisans pourront fabriquer des épées, des lances et des flèches. Il nous faudra aussi des cuirasses et des boucliers...

» La révolte a failli détruire Ildakar, mais vous avez tous une chance de guérir ces blessures et de repartir sur un bon pied. Au lieu de vous battre entre vous, je vous conjure de lutter pour votre ville !

Avec un vrai respect, Oron salua la magicienne et enchaîna :

— Notre meilleure chance, c'est une attaque surprise. Entraînons nos guerriers pendant que les détenteurs du don se préparent à œuvrer ensemble. L'heure venue, nos forces se masseront derrière la muraille, où l'ennemi ne les verra pas, puis elles attaqueront de nuit. Un assaut éclair, suivi d'un repli rapide, pour ne pas trop les exposer. Citoyens d'Ildakar, pour marquer l'esprit de nos adversaires, nous devons lui infliger de lourdes pertes !

Nicci se concentra sur la partie inférieure des gradins. Voyant qu'on y applaudissait à tout rompre, elle comprit que la partie était bien engagée.

Chapitre 27

Leurs avirons évoquant les innombrables pattes de quelque insecte géant, les six galères fondaient sur le village.

Sur les quais, le capitaine Norcross courait de long en large en criant des ordres. Assis à son bureau, dans une petite chambre, il avait passé des nuits entières à imaginer et même à dessiner une multitude de scénarios. Bien entendu, il avait aussi consulté ses hommes, glanant des idées parfois brillantes et d'autres qui l'étaient beaucoup moins.

Décidé à faire flèche de tout bois, il avait trié le bon grain de l'ivraie. S'il ne détenait pas la moindre étincelle de don, le jeune officier n'était pas manchot en matière de stratégie et de tactique.

Gagnant le bout de la jetée sud, il regarda les trois gros navires manœuvrer pour être en mesure de prendre en tenaille les Norukai. À bord du plus imposant, commandé par le capitaine Mills, des marins armés jusqu'aux dents se massaient sur le pont.

Des deux tours de garde s'envolèrent des flèches incendiaires qui s'abattirent sur la galère de tête.

Sur le pont, les Norukai maîtrisèrent rapidement le feu, mais une voile s'embrasa et brûla comme de la paille. Trois esclavagistes ayant été tués par ce premier assaut, leurs camarades les jetèrent prestement par-dessus bord.

Les cinq autres galères avançaient toujours comme des prédateurs affamés. Chantant d'une voix rauque, les Norukai ne se tenaient plus d'impatience à l'idée de massacrer et de piller.

Dans l'eau, des bouées de bois brillant marquaient une série de positions, mais les Norukai ne leur accordèrent pas la moindre importance. Une grossière erreur, car les servants des catapultes, avec l'aide des ingénieurs, avaient étalonné leurs armes grâce à ces repères. Du coup, ils sauraient très exactement à quel moment tirer.

Voyant les galères approcher de ces balises, Norcross ne put s'empêcher de sourire.

— Catapultes ! lança-t-il.

Répercuté de gorge en gorge, l'ordre atteignit les servants des armes de jet. Dans un grincement de cordes et de rouages, ils amenèrent en arrière le bras de chaque catapulte. Avec l'aisance née d'un entraînement rationnel, des pêcheurs aux bras musclés déposèrent dans chaque panier un gros rocher enduit de poix et l'embrasèrent.

Dès qu'une galère eut atteint la première bouée, Norcross donna

l'ordre de tirer à la catapulte correspondant à ce repère.

Comme une comète, un rocher en flammes décrivit une grande parabole dans le ciel.

Des cris de terreur montèrent de la galère quand le projectile s'écrasa dessus, brisant le mât et enflammant la voile. Un coup de maître, vraiment...

Sous les applaudissements des défenseurs, la galère blessée dériva vers le sud. Malgré tous ses efforts, le timonier ne parvint pas à redresser le cap.

Le bateau touché par des flèches était lui aussi en feu. Sa voile presque entièrement détruite, les mâts en flammes, il ne représentait plus vraiment un danger.

Quand ils furent assez près des tours de garde, à l'entrée du port, les Norukai ripostèrent, lâchant plusieurs volées de flèches incendiaires. Les défenseurs assez chanceux pour avoir un bouclier se protégèrent. Parmi les autres, des dizaines tombèrent alors qu'ils couraient se mettre à l'abri.

Sous une pluie de flèches qui se plantaient autour de lui, Norcross se sentit très seul sur sa jetée.

Les quatre galères intactes continuaient de foncer, insensibles au sort des deux autres. La plus rapide percuta le flanc de la jetée sud, sa proue y perçant un grand trou. Aussitôt, un flot de Norukai se déversa du navire, les plus pressés sautant directement dans l'eau pour aller plus vite.

En découvrant les esclavagistes, Norcross eut un haut-le-cœur. Conformément aux descriptions qu'il avait entendues, les Norukai étaient répugnants avec leur bouche fendue, leurs tatouages reptiliens et les diverses piques ou cornes implantées sous leur peau. Dans leur genre, il valait bien les morts-vivants de Sulachan – que le jeune capitaine avait vus une seule fois.

Une autre galère s'écrasa contre la jetée nord et vomit une horde de guerriers.

Depuis les tours, les défenseurs les bombardèrent de flèches et de pierres. De leur position élevée, ils avaient une bonne chance de les massacrer.

Norcross dégaina son épée. Malgré la nausée, il fonça vers ses proies, prêt à en découdre. Les esclavagistes se fichant comme d'une guigne de leurs pertes, la boucherie menaçait d'être terrible.

Le plus souvent, lors des raids, les hommes de Kor pouvaient se comparer à des loups chassant des moutons trop gras et sans cervelle. Aujourd'hui, Renda-sur-Baie serait un tout autre défi. Décidés à se battre pour de bon, les villageois avaient aussi érigé des défenses inattendues.

Kor rugit d'excitation. Ces chiens finiraient quand même par perdre, et la difficulté ferait du bien à ses guerriers, trop enclins à s'endormir sur leurs lauriers. L'opposition, voilà ce qui faisait un combattant ! Tout comme des îles rocheuses battues par le vent forgeaient des conquérants... En résistant, Renda-sur-Baie devenait un trophée de valeur, et le capitaine ne demandait rien de plus.

Tiré par la seconde catapulte, un rocher enflammé passa au-dessus de la galère de Kor. Alertés par le sifflement du projectile, les rameurs du bateau visé – celui de Yorik – jouèrent des avirons avec l'espoir futile d'échapper à leur sort.

Faisant trembler le mât, le rocher brisa la fusée de vergue et décrocha la voile du mât.

Quand la galère de Kor fut passée devant une des nouvelles tours de pierre, elle finit sa course contre la jetée la plus proche. Aussitôt, une poignée de guerriers l'y arrimèrent, histoire d'être sûrs de la retrouver après la victoire.

Les autres sautèrent sur la jetée puis coururent vers le quai, leurs armes prêtes à frapper.

Très vite, ils se trouvèrent face à un groupe de soldats à l'air déterminé. Pas des villageois munis de pioches et de pelles, mais de vrais combattants bien équipés et armés.

Leurs armes, Kor décida de se les approprier, même s'il fallait pour ça les arracher à leurs cadavres.

Les deux groupes arrivèrent au contact.

Ces guerriers, à l'évidence extérieurs à Renda-sur-Baie, n'avaient peur de rien et savaient ce qu'ils faisaient. Stupéfié, Kor vit tomber plusieurs de ses hommes, dépassés par les compétences de leurs adversaires. Comme il convenait, les dépouilles étaient jetées à l'eau à coups de pied, histoire de faire de la place aux Norukai vivants.

En matière d'armes, Kor restait fidèle à une hache de guerre dont le manche, en guise d'embout, était muni d'une imposante massue de pierre. La maniant d'une main, il sauta à son tour sur la jetée et frappa à gauche et à droite.

Avec le tranchant de la hache, il arracha l'épée des mains du premier soldat qu'il affronta. Puis il lui fracassa le poignet avec la massue, le cogna au visage, et, pour ne rien laisser au hasard, lui ouvrit le ventre avec la hache. Quand sa victime se fut écroulée, probablement raide morte, il lui plaqua une botte sur la poitrine et tira pour dégager son arme.

Partout, les cris de rage et de douleur retentissaient au milieu du cliquetis des armes. Une douce musique, aux oreilles du capitaine.

En haut des tours, les défenseurs jetaient des pierres, propulsaient des lances ou criblaient de flèches les fiers Norukai. De plus en plus surpris, Kor vit que des dizaines de braves tombaient sous les coups de

ces chiens. Voyons, les choses n'avaient jamais été prévues comme ça !

Alors qu'il pivotait sur lui-même, une flèche qui visait son cœur se planta dans son épaule. Quand il saisit la hampe à pleine main et tira, la tête barbelée lui arracha un gros morceau de chair. Dans la fureur de la bataille, il ne sentit pas la douleur.

La première vague de Norukai, malgré la résistance des mystérieux soldats, avançait inexorablement vers le bout de la jetée. À terre, plusieurs maisons déjà incendiées lors du raid précédent et récemment reconstruites brûlaient comme des ballots de paille. Les ravages des flèches incendiaires...

À l'entrée du village, les défenseurs formaient un cordon pour interdire toute progression supplémentaire des Norukai. Parmi les soldats, Kor aperçut des villageois – avec leurs pelles et leurs pioches – mais dans leurs yeux dansait une lueur qu'il n'y avait jamais vue. Ce n'était plus un ramassis de trouillards prêts à détalier au premier sang. Si étrange que ça paraisse, ces miteux avaient été entraînés – fort bien, si on en jugeait par leur résistance.

Un détail sans importance... De toute façon, ils finiraient par crever.

Haches et lances brandies, les Norukai se jetèrent sur ces fâcheux. Comme d'habitude, ils en tuèrent une bonne dizaine en quelques secondes, mais cette fois, les survivants ne se débandèrent pas.

Sur la jetée d'en face, un officier – capitaine ou quelque chose comme ça – cria des ordres au moment où les deux dernières galères entraient dans le port, leurs équipages pressés de se battre.

De chaque côté de la baie, des villageois tirèrent sur des chaînes afin que des poulies fassent émerger de l'eau une arme que Kor n'identifia pas au premier coup d'œil. Distrayant par l'attaque d'un pêcheur barbu armé d'un crochet, il dévia le coup, l'esprit toujours concentré sur ce qui se passait devant lui. Frappant l'importun au visage, il le poussa ensuite de côté puis plissa les yeux pour mieux voir.

L'arme qui émergeait de l'eau était un râtelier géant qui se positionnait lentement à l'horizontale sous l'action des poulies. Un nombre incroyable de lances et de piques en saillaient, orientées de façon à...

En un éclair, Kor devina ce qui allait se passer. Hélas, il ne pourrait rien y faire.

— Non ! cria-t-il. Changez de cap !

Aucune chance que ça fonctionne... Lancée à toute vitesse, la première galère fonçait vers son destin. À la proue, plusieurs hommes crièrent des avertissements. Réagissant instantanément, les rameurs mirent leurs avirons à l'horizontale, hors de l'eau, mais il était trop tard. Sur son erre, la galère alla s'empaler sur l'arme infernale.

Même de sa lointaine position, Kor entendit des grincements et des claquements au moment où les pointes acérées éventraient le bateau comme un poisson. Propulsés en avant, des dizaines de guerriers passèrent par-dessus bord, un grand nombre étant tués par les piques et les lances.

La coque déchiquetée, la galère était fichue. Si elle ne risquait pas de sombrer, puisque les piques la tenaient à flot, sa cale serait bientôt inondée.

La moitié de l'armada transformée en épaves...

Des canots ayant enfin atteint la côte, d'autres Norukai se lancèrent à l'assaut du village. À peine un pied posé sur le sable, ces guerrières et ces guerriers lancèrent des torches sur les bateaux de pêche qui mouillaient au port. Puis ils chargèrent comme des fauves assoiffés de sang.

À la tête de son groupe, Kor tua indifféremment des villageois et des soldats. Enfin, ses hommes et lui purent s'enfoncer dans les rues.

Des défenseurs par centaines, pour l'essentiel des minables du cru, sortirent des bâtiments où ils se cachaient, attendant leur heure. Face à cette muraille humaine, la déferlante des Norukai se brisa net.

Indigné, Kor hurla de rage. Conçu pour châtier Renda-sur-Baie après sa chanceuse victoire, ce raid tournait au cauchemar. Pourtant, les guerriers, aujourd'hui, comptaient parmi l'élite des forces du roi Calvaire. Leur mission, des plus agréables, consistait à tuer tout le monde et à tout brûler. Et où en était-on ?

Trois galères perdues... Des villageois surexcités qui prenaient en tenaille le fer de lance de l'attaque...

Le second de Kor, grande gueule mais excellent combattant, venait d'abattre trois villageois. Contre toute attente, six autres prirent leur place. Avec un crochet, un type lui arracha sa lance, la brisant ensuite en deux. Réduit à se battre au corps à corps, le Norukai ouvrit sa bouche de reptile comme s'il voulait mordre ses adversaires à la gorge.

Pas du tout impressionnés, les villageois le firent tomber à genoux puis le poignardèrent et l'achevèrent à coups de massue.

Devant ce spectacle, Kor éprouva un sentiment qui lui était jusqu'à la connaissance. La peur... Pour la première fois de sa vie, il envisagea la défaite.

À l'extérieur du port, la galère de Yorik, touchée par le rocher embrasé, dérivait toujours – son gouvernail brisé, sans doute. Mais cinq canots chargés de guerriers prêts à mourir au combat s'en éloignaient à toute vitesse et accosteraient bientôt.

Les trois gros navires qui gardaient le port – des voiliers d'un modèle que Kor ne connaissait pas – se mirent en mouvement. Le vent les poussant, ils encerclèrent les canots. Puis le nœud coulant se resserra inexorablement. En position idéale sur les ponts surélevés, des

archers criblèrent de flèches les guerriers qui tentaient de rallier la terre.

Catastrophe finale, un des trois navires éperonna la galère blessée. Quelques secondes plus tard, les marins ennemis passèrent à l'abordage.

Cessant de regarder seulement les cadavres de défenseurs qui gisaient à ses pieds, Kor pivota sur lui-même pour évaluer le désastre. Dans la rue, une vingtaine de villageois fondaient sur lui, et ils n'avaient pas l'air effrayés. Bien au contraire, leurs yeux brillaient d'une rage que le capitaine, jusque-là, avait seulement vue dans ceux de ses Norukai.

Reculant prudemment en quête d'une position plus facile à défendre, il vit qu'un groupe de soldats, de l'autre côté du port, venait de coincer une vingtaine de braves. Pris au piège, ces hommes et ces femmes luttèrent vaillamment, mais ils ne tardèrent pas à succomber.

Tirant profit d'un bref répit, Kor regarda autour de lui et fit un rapide bilan. Trois galères perdues et deux tiers de ses guerriers partis rejoindre leurs ancêtres dans le royaume du Gardien. C'était insensé ! Si d'autres agglomérations apprenaient à se défendre ainsi, les Norukai iraient de défaite en défaite !

Comment était-ce possible ? De glorieux esclavagistes mis en déroute par un village de pêcheurs ?

Toujours vivants, Lars et Yorik tentaient de ramener les guerriers encore debout sur les trois dernières galères. Comme eux, Kor devait donner l'ordre de battre en retraite. Pas pour sauver les imbéciles qui avaient pris une dérouillée, mais pour informer Calvaire de ce qui venait d'arriver.

D'une voix rauque, il lança le signal que tous les Norukai priaient pour ne jamais entendre de leur vie.

Celui du repli !

— Tous ceux qui le peuvent encore, brailla-t-il, regagnez les galères !

Une fois au large, même les bateaux endommagés réussiraient tant bien que mal à atteindre l'archipel.

Le feu qui brûlait dans leur cœur éteint, les guerrières et les guerriers n'étaient plus qu'une bande d'éclopés. Un instant, Kor envisagea de rester où il était et de mourir en combattant. Un sort préférable à être sacrifié au dieu serpent, lorsque Calvaire serait informé de ce fiasco.

Mais c'était une dérobade indigne de lui. S'il ramenait ses hommes dans l'archipel, ils pourraient revenir un jour et se venger.

Calvaire devait savoir, et tant pis si ça lui coûtait la vie.

Après avoir décapité un villageois qui le menaçait avec une pioche, Kor ne le regarda même pas s'écrouler. Se détournant, il courut de

toutes ses jambes en direction de sa galère.

S'il l'atteignait, ce serait un miracle...

Chapitre 28

À Ildakar, Nicci travaillait nuit et jour à rassembler les défenseurs, à les armer et à les préparer pour l'attaque surprise. Maintenant que le *duma* s'était décidé, il ne fallait plus traîner.

Depuis l'assaut vicieux des jumelles, la ville n'avait plus entendu parler d'Utros. Pas d'ultimatum ni d'exigences... Très probablement, le général peaufinait un plan, mais avec un peu de chance, les défenseurs le prendraient par surprise et retourneraient la situation à leur avantage.

Même quand elle s'autorisait à dormir, Nicci glanait des informations grâce à son lien avec Mrra. Ne faisant plus qu'une avec la panthère, elle se faufilait dans les ombres et observait le camp ennemi.

Dès que c'était possible, l'intrépide panthère évoluait parmi les soldats. Avec son cerveau de fauve, elle ne comprenait pas ce qu'elle voyait, mais Nicci, elle, avait les perceptions et l'expérience d'une humaine. Du coup, elle recensait les forces et les faiblesses des troupes d'Utros – un avantage qui pourrait se révéler décisif dans les jours à venir.

Grâce aux sens animaux de sa sœur féline, elle avait établi que les antiques guerriers n'étaient pas tout à fait redevenus humains. L'odeur ne collait pas, et les corps étaient beaucoup moins chauds que d'habitude. Comme si le sang, dans leurs veines, manquait de fluidité...

Un matin, Nicci fit devant les membres du *duma* un compte-rendu détaillé de ce qu'elle avait vu grâce aux bons offices de Mrra. Lancé sur une piste qu'il affirmait des plus intéressantes, Nathan n'était pas là.

Durant la réunion, Olgya annonça une excellente nouvelle :

— Ma guilde a produit assez de tissu « spécial » pour confectionner des manteaux aux vingt nobles détenteurs du don qui conduiront l'assaut dans quelques nuits. Nos vers à soie ont fait le maximum, quitte à mourir d'épuisement. Des sorciers de chair les ont jadis « optimisés », mais ils ne peuvent donner plus.

Et les préparatifs, pensa Nicci, ne devaient pas durer indéfiniment.

— Utros ne tardera pas à attaquer, dit-elle. Il faut frapper avant lui, sinon, adieu l'avantage de la surprise !

— Pour une offensive de cette envergure, rappela Damon, on ne peut pas improviser. Nos combattants s'entraînent et la distribution

des armes continue. Au minimum, il nous faut trois jours avant d'être prêts. J'ai bien dit « au minimum ».

— J'ai fait poster des sentinelles à toutes les portes, annonça Quentin. Y compris la poterne des bergers... Des sorts de garde ajoutent aussi à la sécurité. De ce côté-là, il n'y a pas de danger.

— Moi, ce qui m'inquiète, intervint Oron, ce sont les anciens esclaves assoiffés de sang noble. Ceux qui rêvaient de brûler la ville, la nuit des émeutes... Même si Rendell est désormais des nôtres, sommes-nous sûrs que tous ses partisans le suivent ? Qui peut empêcher un traître de se glisser dehors pour vendre des informations cruciales à l'ennemi ?

Indigné, Rendell se leva de son siège.

— Comme vous, nous avons juré de défendre Ildakar. Les esclaves luttent pour la justice, mais ils voient bien que leur avenir est ici, avec vous. Je crois les avoir tous convaincus. Une fois reconstruite, la cité sera en partie à eux. Quel imbécile songerait à trahir dans ces conditions ?

Nicci plissa le front.

— Je respecte ta foi en l'humanité, Rendell, mais tout le monde n'est pas aussi altruiste que toi. Rien de ce que nous préparons ne doit arriver aux oreilles d'Utros.

— Notre principale alliée, rappela Lani, c'est la surprise. Si nous la perdons... (Elle soupira.) Au moins, le plan est clair : lancer toutes nos forces dans cet assaut et faire le plus de dégâts possible. Si Utros nous croit assez forts pour le vaincre, il lâchera l'affaire.

Les autres conseillers assurèrent que tout se passerait à merveille. Plus réaliste, Nicci espéra simplement qu'ils ne se trompaient pas.

Dans la villa en ruine du sorcier de chair André, Nathan avançait à pas mesurés. Dans l'air, il sentait les vestiges d'une magie puissante.

Alors que les colonnes s'étaient écroulées, entraînant dans leur chute les murs et le plafond, les deux Ixax restaient debout, bien que couverts de poussière. La structure entière s'était effondrée sur eux, et ils n'avaient subi aucun dommage. Si le troisième super-guerrier avait péri face à Nathan, les deux autres se dressaient toujours au même endroit, comme depuis quinze siècles. Immobilisés par un sort, certes, mais parfaitement conscients.

Quand il fut assez près des deux titans, Nathan leva sur eux des yeux où se mêlaient l'effroi et l'émerveillement. Avant qu'il le neutralise, leur camarade avait fait des ravages, ce qui n'avait rien de rassurant. Pourtant, le vieux sorcier s'autorisa une brève poussée d'espoir. Avec des combattants pareils...

Quelque part sous les décombres, une grande tache rouge devait avoir fini de sécher. Tout ce qui restait d'André, réduit en bouillie par

sa créature – un sort mérité, après le calvaire qu’il avait infligé aux Ixax. Tous les serviteurs et les apprentis d’André ayant fichu le camp pendant les émeutes, personne n’était venu nettoyer ce champ de ruines.

Du bout d’une botte, Nathan délogea une pierre de sa position et découvrit dessous un fragment de crâne auquel s’attachaient encore des cheveux empoissés de sang.

— Par les esprits du bien...

Oui, André méritait son sort, mais quand même...

L’Ixax revenu à la vie avait aisément percé les défenses magiques du sorcier. Un exploit impressionnant en soi...

Quinze cents ans plus tôt, André avait créé les trois titans pour défendre Ildakar. Mais la cité n’avait jamais eu besoin d’eux. Mort d’ennui, le sorcier de chair avait passé le temps en tourmentant les titans. Du coup, celui qui s’était réveillé avait fait un carnage. Si Nathan était fier de l’avoir vaincu, il ne s’en réjouissait pas plus que ça. Toute cette affaire était regrettable...

À cette heure, l’entière cité se préparait à lancer une attaque surprise. Avec cette décision, le *duma* avait rendu l’espoir aux habitants, et c’était une bonne chose. Cela dit, en termes purement militaires, cet espoir ne reposait sur rien. Même si les défenseurs parvenaient à lui infliger de gros dommages, rien ne garantissait que le général Utros mordrait à l’hameçon. Stratège de génie, il risquait même de trouver un moyen de surprendre à son tour ses adversaires. Avec tout ce qu’il avait lu dans les livres d’histoire, Nathan n’était pas enclin à sous-estimer le général.

Pour améliorer les chances d’Ildakar, le vieil homme cherchait une arme qui prendrait au dépourvu l’armée ennemie. Les Ixax ? Eh bien, ils faisaient de bons candidats, à condition qu’on puisse les contrôler.

Enjambant une colonne écroulée, Nathan avançait encore. S’ils ne pouvaient pas parler, les Ixax entendaient parfaitement.

Encore remué par son affrontement avec le titan éveillé – qui avait bien failli avoir sa peau –, Nathan étudia en silence ses deux « frères ». En tunique blanche de sorcier, avec sa crinière couleur neige, il devait en imposer – l’image même d’un chef. Mobilisant son courage, il se racla la gorge et trouva que ça faisait un incroyable boucan dans cette atmosphère confinée.

— Bonjour !

Une entrée en matière particulièrement stupide, mais bon...

— Je me nomme Nathan Rahl, sorcier de son état, mais pas à Ildakar. J’y suis en visite, et je viens de très loin...

Les Ixax ne bronchèrent pas – comment l’auraient-ils pu, avec le sort qui les paralysait ?

Casqués, ils arboraient sur leur plastron le soleil et l’éclair

symboles d'Ildakar. Sur leurs énormes bras nus, la peau faisait penser à du ciment. À chaque main, ils portaient des gantelets de fer hérissés de piques à la pointe acérée.

À leur hanche, une épée aussi haute qu'un homme attendait depuis des lustres d'être dégainée. Également nues, leurs jambes faisaient penser à des troncs d'arbre et leurs pieds bottés devaient pouvoir écraser des rochers.

Derrière la fente de leur casque intégral, leurs gros yeux crépitaient de magie. Sans le moindre sens de l'éthique, André avait recruté trois banals fantassins loyaux à Ildakar pour les transformer en... Eh bien, trouver le bon mot n'était pas simple...

— Je suis désolé qu'on vous ait fait tant de mal, dit Nathan.

Les Ixax l'entendaient sûrement, mais l'écouterait-ils ?

— Je sais que vous ne vous attendiez pas à un destin pareil, quand vous vous êtes portés volontaires. Mais Ildakar a besoin de vous, aujourd'hui.

Le silence retomba, écrasant. Tendant l'oreille, Nathan ne capta même pas la respiration des titans. À supposer qu'ils respiraient...

Pourtant, il y eut un changement. Sous le casque, leurs yeux jaunes bougèrent très légèrement, comme s'ils cessaient de regarder dans le vide.

Un frisson glacé courut le long de l'échine de l'ancien prophète. À l'évidence, les Ixax avaient conscience de sa présence, et ils « rivaient » les yeux sur lui.

— C'est André qui vous a maltraités, et il a payé pour cette infamie. Si je ne me trompe pas, vous devez avoir assisté à la scène.

La nuit des émeutes lancées par le faux rebelle Masque-Miroir, un seul Ixax avait été réveillé. Fou de rage, il avait tué André, dévasté la villa puis semé la terreur dans Ildakar. Si Nathan n'avait pas été là pour l'arrêter, il aurait continué indéfiniment.

— Votre vocation est de défendre Ildakar, dit-il aux deux Ixax intacts. Je sais que c'était votre volonté, jadis. Vous étiez de vrais braves, et aujourd'hui, la ville est de nouveau en danger. C'est le général Utros, comme à l'époque... Votre cité a encore besoin de vous. Alors, oubliez qu'elle vous a fait du mal – non, pas elle, en réalité, mais quelques sales types !

Les yeux des titans brillaient à présent de rage et de folie. Une réaction normale qui ne découragea pas Nathan. Depuis quand ne s'était-on plus adressé à eux avec gentillesse et compassion ?

— Entre nous, je comprends ce que vous ressentez... Pendant mille ans, on m'a privé de liberté. Parce qu'elles avaient peur de moi – tout comme les gens ici ont peur de vous – les Sœurs de la Lumière m'ont enfermé dans le Palais des Prophètes. J'en étais un, de prophète, et les prédictions peuvent être très dangereuses...

Plus détendu, Nathan entreprit de faire les cent pas devant son « auditoire ». Posant une main sur sa cicatrice, il sentit battre le cœur d'Ivan et capta la présence du don, puissant et fiable comme jamais.

Quand il était adolescent, une éternité plus tôt, l'éveil du don lui avait valu de terribles cauchemars. Et son talent de prophète n'avait pas arrangé les choses. Bien sûr, pour un Rahl, posséder le pouvoir n'avait rien d'une surprise, mais il n'en avait pas moins été désemparé.

Un jour, les Sœurs de la Lumière l'avaient déniché, comme presque tous les jeunes détenteurs du don. Dévasté par des migraines terribles, l'esprit en pleine confusion, il crevait de peur chaque fois qu'une prophétie naissait dans son esprit, incompréhensible et glaçante. Convaincu par les promesses des sœurs – des mensonges pour l'essentiel –, il les avait accompagnées, acceptant ensuite de porter un Rada'Han. Grâce à ce collier de fer, les sœurs le contrôlaient, comme elles disaient...

Comparé à quinze siècles d'incarcération dans un corps géant, la conscience en permanence éveillée, le sort de Nathan ne paraissait plus si grave que ça. Cela dit, son expérience l'aidait à comprendre les Ixax.

— Je reviendrai vous parler... Votre sacrifice n'a pas été vain, et nous aurons peut-être besoin de vous. En tout cas, Ildakar ne vous a pas oubliés, veuillez me croire.

Passant une main sur son front, Nathan découvrit qu'il ruisselait de sueur.

— Oui, nous avons besoin de vous. Plus que jamais.

Le vieux sorcier se tut un long moment. Avec de la patience, il réussirait peut-être à toucher le cœur de ces hommes...

Lorsqu'ils se retrouvèrent devant l'ancienne villa de Thora, Nicci vit au premier coup d'œil que Rendell était hors de lui... et profondément perturbé.

— Suis-moi, magicienne, dit-il en s'engageant dans une rue qui menait au pied du plateau. Les autres membres du *duma* seront bientôt au courant, mais à nous deux, on évitera peut-être un bain de sang. Par la barbe du Gardien, ça n'aurait jamais dû arriver !

Nicci suivit l'ancien esclave jusqu'au quartier des *dacha*, ces maisons de tolérance où les riches venaient s'encanailler. Depuis la nuit de fureur, durant laquelle plusieurs yaxen de soie avaient tué leur client trop violent, ces lieux étaient beaucoup moins fréquentés.

En chemin, dans des encadrements de porte, Nicci vit nombre de visages terrifiés. Pour l'essentiel, des esclaves pauvrement vêtus qui refusaient de retourner au travail. Beaucoup d'entre eux avaient réquisitionné de somptueuses villas et des résidences secondaires, en chassant les nobles parce qu'ils n'avaient plus autant de pouvoir

qu'avant.

Même si Rendell ne s'était pas encore ouvert à elle, Nicci sentit grandir son malaise. Que venait-elle faire ici ?

L'air sinistre, le nouveau membre du *duma* se tourna vers sa compagne :

— Tu t'es battue pour les esclaves, magicienne... La nuit de la révolte, quand Masque-Miroir nous a trahis, tu ne t'es pas détournée de nous. Sans toi, nous n'aurions jamais gagné la liberté. Alors, j'espère que ces fous nous écouteront et mettront un terme à cette boucherie ! Ensemble, nous avons une chance...

Rendell s'arrêta devant un superbe bâtiment à colonnade. Une des plus luxueuses *dacha* d'Ildakar, avait entendu dire Nicci.

En manteau gris ou marron, une vingtaine de personnes se tenaient devant la demeure, non loin d'une pique qui exhibait la tête d'un homme. Les yeux déjà voilés, le mort portait une barbe frisée impeccablement taillée et des cheveux coiffés avec une précision millimétrique – mais souillés de sang, ce qui gâchait considérablement l'effet.

Au bout d'une corde, son corps pendait par les pieds à un portique. Sur le marbre blanc, écrits avec le sang du mort, quatre mots scintillaient : « C'est notre tour ! »

L'estomac noué, Nicci serra les dents de rage.

— Il faut arrêter ça ! lança Rendell à la petite assemblée. Sinon, nous aurons tout Ildakar contre nous.

— Qui est le mort ? demanda Nicci.

— Le seigneur Aubur... Ce matin, j'ai reçu un message annonçant que justice était faite, un monstre ayant eu ce qu'il méritait... (Rendell secoua la tête, accablé.) Je ne veux pas de choses pareilles... C'est le meilleur moyen de tout aggraver.

Dans l'assistance, Nicci repéra cinq superbes jeunes femmes vêtues de soie sous leur manteau. Impassibles, ces pensionnaires de la *dacha* regardaient le cadavre comme si elles en voyaient tous les jours.

— Le seigneur Aubur était propriétaire de trois *dacha*, dit Rendell. On raconte qu'il ne traitait pas bien les yaxen de soie – mais pas plus mal que ses collègues.

Nicci étudia les femmes et ne vit aucune tache de sang sur leurs vêtements ou sur leur peau.

— Ce sont elles qui l'ont tué ?

— J'en doute fort, mais elles seront accusées... Aucune n'aurait pu rédiger le message que j'ai reçu. Pour la plupart, elles ne savent ni lire ni écrire.

Nicci sentit le sang bouillir dans ses veines. Pour elle, Aubur était un illustre inconnu, et elle se fichait du sort des tenanciers de bordel. Mais dans une société traversée de tensions, la violence, elle le savait,

n'arrangeait jamais les choses. Au contraire, c'était le meilleur moyen de provoquer une catastrophe.

— Rendell, Ildakar mettra du temps à guérir de ses blessures. Si les esclaves continuent à tuer les gens avec qui ils devraient se réconcilier, l'harmonie ne reviendra jamais.

— Je sais ! Pourtant, ma nomination au *duma* montre que nous avons fait des progrès. Hélas, c'est le dixième noble décapité depuis la nuit des émeutes. Parmi les esclaves et les miséreux, certains rêvent encore de tuer les possédants afin de purifier la ville.

Alors que les autres badauds s'éparpillaient, les yaxen de soie continuèrent à fixer la tête du seigneur Aubur.

— Si vous tuez tous les détenteurs du don, maugréa Nicci, qui vous aidera à combattre Utros ? Rendell, tes gens n'ont-ils donc jamais jeté un coup d'œil dans la plaine ? Le *duma* a programmé une attaque surprise. Si les anciens esclaves ont envie d'en découdre, dis-leur de s'en prendre à notre véritable ennemi.

— Nicci, aide-moi à leur ouvrir les yeux. Cette fameuse nuit, ils criaient tous ton nom. Ils savent que tu ne les abandonneras pas, contrairement à Masque-Miroir. Toi, ils t'écouteront.

— Combien de fois devrai-je répéter que ce n'est pas ma ville ? Le salut d'Ildakar doit venir de ses habitants.

Rendell détourna les yeux de la tête sanglante et du corps mutilé d'Aubur.

— Oui, mais un peu d'aide ne nous fera pas de mal... Viens avec moi, magicienne, je sais comment nous pouvons répandre la bonne parole.

Quittant la scène de crime, Rendell et Nicci gagnèrent le marché aux esclaves – un endroit que la magicienne abominait après avoir vu des nobles, tout sourires, enchérir pour se fournir en « viande sur pattes ».

La place était désormais annexée par des centaines d'esclaves qui refusaient de retourner dans leurs taudis, tout en bas de la ville. Ici, des familles réunies et des amis de fraîche date se reconstruisaient une vie.

Dès qu'ils reconnurent Rendell et Nicci, ces gens applaudirent, mais le récent membre du *duma* leva un bras pour demander le silence. Très vite, les hommes et les femmes réunis autour de feux improvisés se turent pour écouter leur représentant.

— Vous croyez être libres, lâcha Rendell, amer, mais loin d'avoir gagné, vous êtes en train de saboter toutes nos chances. Parmi vous, certains pointent un couteau sur leur propre gorge.

» Ce soir, un autre noble a été tué...

— Nous sommes libres ! cria un type en tablier de boucher.

Nicci le reconnut. La nuit de la révolte, après le combat contre les

louis à piques, cet homme et son compagnon lui avaient fièrement présenté quatre têtes de nobles tués par leurs soins.

— Non, répliqua la magicienne, vous n'avez pas gagné votre liberté. Elle a un prix, souvent en sang versé, mais pas seulement. Ce massacre ne vous mènera à rien.

Les insurgés s'indignèrent. De la part de leurs héros, ils attendaient des félicitations, pas des critiques acerbes.

Rendell foudroya la foule du regard.

— Vous savez tous que j'ai été nommé au *duma*. Bientôt, il y aura d'autres représentants des gens modestes. Des ouvriers, des artisans, d'autres anciens esclaves... La clé de la démocratie, c'est la représentation de tous !

— Peut-être, mais avant, nous devons vider l'abcès, dit l'homme au tablier de boucher. Vous savez tous ce qu'on nous a infligé. Justice doit être faite !

— Avant tout, il faut que revienne la paix civile, intervint Rendell. Mais plusieurs nobles ont été assassinés !

— Non, exécutés ! cria le type. Pour les crimes commis contre nous.

— Selon la sentence de quel tribunal ? demanda Nicci. Vous abominiez les abus de pouvoir des nobles. Voulez-vous les imiter aujourd'hui ? Ildakar est assiégée, et nous devons combattre un antique ennemi. Tous les nobles, tous les négociants et tous les anciens esclaves seront utiles dans ce conflit. Si la ville se déchire de l'intérieur, elle sera détruite.

— Le seigneur Aubur méritait son sort. Nous savons tous ce qu'il a fait aux yaxen de soie.

Nicci et Rendell n'ayant pas cité le nom de la victime, il devint évident que l'homme au tablier de boucher avait trempé dans l'affaire.

La magicienne avança vers lui.

— Ce nouveau crime risque d'être la goutte d'eau qui fait déborder le vase... Sais-tu le mal que nous avons eu à faire entrer Rendell au conseil ? Toi et tes semblables, vous allez ruiner tous nos efforts. Seriez-vous des imbéciles ?

Dans l'assistance, bien des gens baissèrent les yeux. Encore à demi pétrifié, Timothy sortit des rangs.

— Nous sommes encore loin d'avoir rendu coup pour coup, dit-il. Nicci, je pensais que tu serais de notre côté – celui de la justice.

La magicienne se tourna vers le jeune berger :

— Chaque victime a sa façon de voir la justice, mon ami. Vos attaques donnent l'impression aux nobles qu'on les frappe *injustement*, et ils risquent de se venger.

D'un geste, Nicci balaya le « village » pour l'essentiel composé de biens volés.

— Pour convaincre les membres du *duma* les plus radicaux de vous épargner, je devrai mobiliser tous mes talents de diplomate. Pour venger Aubur, la garde peut très bien encercler cette place puis tout incendier.

La magicienne chercha le regard du type si fier des récents massacres.

— Tout ça parce que certains sont trop avides de revanche.

— La vengeance, c'est le sel de la vie ! Chaque chose en son temps...

— N'est-ce pas de justice que tu parlais plus tôt ? Cette valeur-là repose sur l'équilibre et l'équité. Vous prenant pour ses juges, vous avez condamné et exécuté Aubur. Pour le venger, les nobles voudront vos têtes. C'est un cercle vicieux, et ça ne s'arrêtera jamais.

— Non, c'est un pas dans la bonne direction.

L'homme croisa les bras, refusant de céder un pouce de terrain.

— Magicienne, après t'avoir entendue nous haranguer, lors du combat contre Thora, je pensais que tu te dresserais contre le mal.

— Le mal peut porter bien des masques, y compris celui de la vengeance. Le défi, c'est d'arrêter ce mouvement infernal. Le seigneur Aubur, c'est toi qui l'as tué. Tu le sais, et tout le monde l'a compris.

Nicci avançait encore.

— L'équilibre, c'est comme ça que je le rétablis, dit-elle. Après, je dirai aux membres du *duma* que justice est faite et qu'il n'y a plus besoin de vengeance. (Amplifiée par magie, la voix de Nicci retentit aux quatre coins de la place.) Mais tout doit s'arrêter aujourd'hui. Plus de nobles tués, c'est compris ?

Le type en tablier de boucher ricana.

— J'irai parler aux conseillers, pour qu'ils comprennent ma façon de penser.

À l'évidence, il n'avait pas conscience d'être en danger.

— Ils comprendront, et je...

D'une simple pensée, avec le soutien de son don, Nicci arrêta le cœur de l'homme. Les yeux exorbités, il tituba puis s'abattit comme un yaxen foudroyé par un de ses collègues bouchers.

Insensible aux murmures de la foule, Nicci se tourna vers Rendell, qui hocha lentement la tête.

— Mes amis, dit-il, je vous parle en tant que membre du *duma*. Nous ne pouvons plus défendre des intérêts particuliers. Si nous voulons l'égalité, il faut en faire bénéficier tout le monde. Et la liberté, sachez-le, a un prix. Pour avoir notre part d'Ildakar, nous devons en faire partie.

Dans le silence qui suivit, Nicci finit par prendre la parole :

— En d'autres termes, vous devez vous battre pour la ville. Quand nous attaquerons, nous aurons besoin de tous les combattants

potentiels. Si vous êtes des nôtres, nous vous donnerons des armes et nous vous formerons. Tant qu'à faire couler le sang pour la liberté, autant que ce soit le bon.

Effrayés, les anciens esclaves ne réagirent pas.

— Quand les membres du *duma* apprendront l'assassinat du seigneur Aubur, Rendell et moi leur dirons que l'affaire est réglée.

Nicci balaya l'assistance du regard et vit que ses mots n'étaient pas tombés dans l'oreille d'une bande de sourds.

— Parfait... Donc, comme je le disais, l'affaire est réglée.

Chapitre 29

S'il avait l'expérience du combat, Bannon ne s'était jamais impliqué dans une guerre. Du coup, à la nuit tombée, Solide au poing, il entra dans l'arène au milieu d'un groupe de combattants.

Lila et les autres Mora-Zith lui avaient appris à se servir de ses poings, d'une massue et de couteaux, mais il préférerait son épée. Avec sa lame terne et son pommeau sans ornement, l'arme ne payait pas de mine – mais lui non plus, et il fallait se méfier des apparences.

Quand une lame coupait en deux un ennemi, qu'importait qu'elle brille ou pas ?

Malgré l'air frais du soir, Bannon portait un simple pagne de cuir et une paire de sandales – le modèle favori des combattants d'Ildakar. Très bientôt, l'excitation le réchaufferait. Même s'il ne doutait pas de ses compétences, l'idée de fondre sur des milliers de guerriers de pierre – enfin, à demi – lui glaçait les sangs.

Pendant que le *duma* peaufinait son plan, les guerriers comme lui s'entraînaient pour être le plus performants possible le moment venu.

Tout autour de l'arène, des torches faisaient briller le sable. Dans cette atmosphère crépusculaire, soixante gladiateurs d'élite et plusieurs officiers de la garde s'immobilisèrent dans l'arène, lestés de leurs armes d'entraînement.

Naguère, l'arène d'Ildakar proposait des boucheries nocturnes aux spectateurs assoiffés de sang. En ces occasions, il n'était pas rare que des dizaines d'hommes périssent. Aujourd'hui, on ne pouvait plus s'offrir ce luxe. Mais il restait l'exercice, tellement important pour la suite...

Pour ne pas être gêné, Bannon avait noué sa crinière en queue-de-cheval. Quelques heures plus tôt, Lila avait suggéré qu'il la coupe, comme l'avait fait Nicci.

— Un adversaire peut te prendre par les cheveux, te déséquilibrer voire te briser la nuque.

Repenser aux cheveux devenus fous de Nicci avait fait frissonner le jeune escrimeur. Pourtant, il n'avait pas cédé.

— Je n'ai pas touché à mes cheveux depuis mon départ de Chiriya. Ils font partie de moi.

— Dans ce cas, tu pourrais bien laisser ta tête sur le champ de bataille...

— Si possible, j'essaierai d'éviter...

— Tâche de réussir, ça me ferait plaisir.

Le visage de marbre, Lila avait eu une lueur de tendresse dans les yeux. Inhabituel chez une Mora-Zith, ça...

En face de Bannon et de ses compagnons, elle se tenait au milieu de six autres Mora-Zith. Si les runes gravées sur leur peau les protégeaient de la magie, elles étaient inopérantes contre l'acier. Et les hommes d'Utros ne se battraient pas avec des sortilèges.

Les guerrières en cuir s'en moquaient. Leur objectif, c'était de défendre Ildakar. Magique ou non, un adversaire était un adversaire.

Depuis la fameuse nuit, Bannon s'était entretenu avec beaucoup de gladiateurs. En voulaient-ils aux Mora-Zith de les avoir malmenés ? Habitué à servir ces femmes et à dépendre d'elles, ces combattants aguerris ne se posaient plus depuis longtemps ce genre de questions.

Le champion d'Ildakar – ce cher Ian – était aveuglément loyal à Adessa. Pourtant, la nuit des émeutes, elle n'avait pas hésité à le tuer. Un crime que Bannon ne lui pardonnerait jamais – pas plus qu'il oublierait un jour les exactions des Norukai.

Mais Lila... Lentement et à contrecœur, il comprenait de mieux en mieux sa façon de voir les choses. En ne lui passant rien, elle avait fait de lui un meilleur guerrier – des compétences qui lui sauveraient peut-être la vie, face à une horde d'ennemis.

Avec un bel ensemble, les Mora-Zith dégainèrent leurs armes. Une épée courte dans la main droite, Lila serrait un fouet dans la gauche. Certaines de ses sœurs brandissaient un bâton, d'autres un crochet et d'autres encore une longue pique.

Musclée comme un bûcheron, Genda se battait uniquement avec ses poings revêtus de gantelets hérissés de clous de fer.

— Toute forme d'échec est et restera inexcusable, rappela Lila. Lors de l'attaque, évitez de me ridiculiser en vous faisant tuer.

Quelques officiers de la garde eurent un rire nerveux. À tort, car il n'y avait pas une once d'humour dans cette déclaration. Bien placés pour le savoir, les gladiateurs ne bronchèrent pas.

— Ce soir, vous êtes là pour apprendre. Si vous vous en sortez bien quand viendra le jour décisif, vous n'aurez plus jamais besoin d'affronter Utros.

— On va leur flanquer une déculottée ! lança une voix juvénile.

Bannon se tourna vers Timothy, désormais vêtu d'un gilet de cuir. Dessous, il ne portait pas de chemise et son épée courte semblait bien trop lourde pour son bras droit malingre. La peau encore crayeuse suite au sort de pétrification, il bougeait avec une raideur inhabituelle. Mais son sourire aurait fait fondre une montagne de glace.

Lila sembla apprécier son intervention.

— J'ose espérer que vous vous montrerez tous à la hauteur de ce brave berger.

Certains combattants assurèrent qu'ils feraient de leur mieux pour

y arriver. D'autres se moquèrent de ce jeune homme prétentieux – les officiers de la garde, en particulier.

— On se battra à tes côtés, Timothy, dit Bannon.

Les sept Mora-Zith divisèrent le groupe en autant d'unités.

— Dans la plaine, dit Lila, ce ne sera pas un combat chevaleresque, contrairement à un duel dans l'arène. Si vous ne protégez pas vos arrières, un ennemi n'hésitera jamais à vous transpercer le cœur avec sa lance. Oubliez l'honneur et l'éthique !

Elle passa les rangs en revue, foudroyant du regard tous ceux qui n'affichaient pas une confiance à toute épreuve.

— Dans le même ordre d'idées, ne jouez surtout pas les preux chevaliers ! Je ne veux pas des héros, mais des vainqueurs ! La guerre n'est pas un jeu, et on n'y distribue pas de trophées. Cela dit, certains d'entre vous pourraient être récompensés par l'une ou l'autre de mes superbes collègues... (Lila sourit puis redevint grave.) Vous avez pour mission de protéger la ville et de défendre notre liberté.

— Quelle liberté ? demanda un homme.

Ancien esclave de maison, il s'était porté volontaire pour combattre.

— Celle que vous avez gagnée récemment ! Et si nous vainquons, vous pourrez en revendiquer plus.

L'homme planta la pointe de son épée dans le sable et ne broncha pas tandis que Lila avançait vers lui.

— Si je m'étais enfui une nuit, dit-il, je serais libre. Beaucoup d'esclaves l'ont fait, et ils sont heureux, loin d'ici. Quelques villes de montagne, par exemple Stravera, acceptent les esclaves en fuite. Quand mon ami Garth a filé, il voulait que je l'accompagne, mais j'ai préféré me fier à Masque-Miroir. Je suis resté pour qu'Ildakar fasse un jour de chaque individu un citoyen à part entière. Vous voyez le résultat ? La ville est une prison géante ! J'aurais dû partir quand c'était possible...

Lila s'arrêta si près du type qu'elle faillit se coller à lui.

— Tu crois pouvoir le faire ce soir, par exemple ? Te faufler parmi des milliers de soudards ? Si ça te chante, ne te gêne pas.

— Non, je reste, et je me battrai. Ma décision est prise. La magicienne m'a convaincu.

Lila recula un peu.

— Parfait. Ce soir, tu seras mon premier partenaire. Bannon, tu entraînes Timothy. Donne-lui une bonne leçon, si tu en es capable.

Quand Genda siffla, tous les combattants se mirent en garde. Kedra, Lyesse, Marla, Thorn et Ricia se campèrent face au groupe qu'elles affronteraient.

Un second sifflement de Genda lança les hostilités.

Dans le vacarme du combat, Bannon vit du coin de l'œil la solide

Mora-Zith assommer en une fraction de seconde son premier adversaire. Du coup, il se félicita de devoir en découdre avec le berger.

Ne doutant de rien, Timothy attaqua, sourire aux lèvres. Tout aussi détendu, Bannon para sans difficulté. Très brouillon, le jeune homme dépensait beaucoup d'énergie pour pas grand-chose.

Comme moi il n'y a pas si longtemps, quand j'ai acheté Solide à Tanimura.

Après de piteuses déconvenues dans une ruelle, il avait décidé de ne plus jamais être sans défense. Mais porter une épée ne faisait pas d'un homme un escrimeur.

À un moment, Timothy se fendit avec tant d'énergie – et d'imprudenc e – que Bannon fut contraint de reculer. Mais trop souvent, dans sa furie désordonnée, le berger laissait des ouvertures dont le jeune escrimeur aurait pu profiter. Estimant que ça avait assez duré, il saisit la prochaine occasion, abattant le plat de sa lame sur l'épaule de son adversaire.

Il ne mit pas toute sa force, puisque le but n'était pas d'estropier un allié. À sa grande surprise, sa lame rebondit, comme s'il avait frappé de la pierre. Profitant de sa perplexité, Timothy chargea, frappa comme un sourd et faillit lui arracher Solide des mains.

— J'aurais pu te tuer, Bannon Farmer ! triompha le berger. Prends garde à des adversaires de ma trempe !

Bannon passa sous la garde du vantard et lui flanqua un coup sur le bras.

— Et moi, j'aurais pu te rendre manchot.

— Sans blague ? Ma peau est plus résistante que l'armure la plus solide. En plus, par la barbe du Gardien, des bras, j'en ai deux, et j'aurais continué à me battre.

Autour des duellistes, les Mora-Zith s'en donnaient à cœur joie contre leurs adversaires.

Voyant que le sien, un vieux gladiateur, se battait sans conviction, Ricia le fit tomber sur le sol et lui plaqua sur la poitrine la pointe de son épée.

— Ça ne t'intéresse pas ? Quand on s'en fiche, on crève ! Souviens-toi de ça quand tu seras dans la plaine.

Rouge comme une pivoine, le gladiateur se redressa, épousseta le sable collé à sa peau par la sueur et le sang, et fit face à la Mora-Zith.

— On passe aux choses sérieuses, Ricia ! lança-t-il avant d'attaquer avec la fougue d'un jeune homme.

Lustré de sueur, tous les muscles douloureux, Bannon continua à entraîner Timothy. Bien que malingre, le berger débordait d'énergie, et son formateur finit par décider qu'il l'avait ménagé trop longtemps.

— Tu es imprudent ! fit-il en abattant le plat de sa lame sur la

cuisse de marbre du jeune homme.

— Il faut prendre des risques ! Sinon, comment réussirons-nous à un contre cent ? Voire plus...

Ignorant la réponse, Bannon attaqua de plus en plus violemment.

— Je vous amène deux autres recrues ! lança soudain une voix d'homme à l'entrée de l'arène.

Genda siffla une pause – fort bienvenue, à entendre les gars respirer comme des soufflets de forge.

Le seigneur Oron avança, poussant deux jeunes hommes devant lui.

— Mon fils Brock et son ami Jed accompliront leur devoir... Dame Olgya et moi les y avons vivement encouragés.

Après s'être essuyé le front d'un revers de la main, Bannon observa les deux jeunes nobles naguère si arrogants. Leurs sinistres activités d'écorcheurs les avaient-elles ramenés à plus d'humilité ? Pas sur le plan vestimentaire, en tout cas. Vêtus de soieries criardes, des bottes parfaitement cirées aux pieds, ils portaient en outre des épées d'apparat fraîchement sorties de chez un armurier. Des armes qui n'avaient jamais vu l'ombre d'un adversaire, même à l'exercice.

Plusieurs gladiateurs ricanèrent ouvertement.

Mal à l'aise, Brock se tourna vers son père.

— Nous sommes des détenteurs du don ! C'est avec des sortilèges que nous devrions nous battre. Apprends-nous !

— C'est maintenant que tu y penses ? Désolé, mais c'est trop tard, pour cette bataille-là. De toute façon, savoir se battre comme n'importe qui ne fait jamais de mal. Allez, avancez !

Lila approcha des deux jeunes hommes.

— Si vous voulez de l'action, il faudra vous déshabiller. Ce n'est pas un thé dansant, et vous risquez de salir vos jolis vêtements.

Sans montrer l'intention de se joindre à l'entraînement, Oron intervint :

— Ces soieries ont de bonnes chances de les protéger... Selon Olgya, elles amortiront les coups comme une armure... Jed et Brock sont ravis d'être en somme des cobayes.

À leur mine, les deux anciens amis de Bannon auraient donné cher pour être ailleurs.

Bannon flanqua un petit coup de coude à Timothy.

— Nous allons les entraîner, dit-il. En retenant nos coups...

Brock et Jed eurent un sourire méprisant, comme s'ils étaient infiniment supérieurs à la plèbe.

— Non, montrez-vous impitoyables, dit Oron avec un sourire presque malicieux. Les hommes d'Utros ne les ménageront pas.

Sur ces mots, le digne membre du *duma* sortit de l'arène.

Bannon et Timothy se campèrent face aux deux gandins, qui

tirèrent au clair leurs lames d'opérette. Genda siffla de nouveau, et tout recommença.

Croisant le regard des nobles, Bannon se souvint de sa tirade contre eux, dans la « fabrique » de peaux. Très probablement, ça ne leur avait fait ni chaud ni froid. En tout cas, ils ne s'étaient pas excusés.

— Nous sommes tous dans le même camp, Bannon Farmer ! s'écria Jed. Celui d'Ildakar.

— Si nous gagnons, dit Brock, tes amis et toi, vous pourrez partir. Franchement, ce ne sera pas trop tôt !

— Si tu savais ce que j'ai hâte !

Sincèrement, Bannon en avait par-dessus la tête de la légendaire cité.

— Assez parlé ! cria Timothy.

Il attaqua Brock, qui recula, stupéfié, puis tenta de lever son arme pour se défendre. Trop lent, il ne put rien faire contre le coup du berger, qui s'abattit sur son bras. Si fort que Bannon eut peur d'avoir un manchot dans le groupe...

Mais la soie spéciale résista aussi bien qu'une cotte de mailles. Malgré ça, Brock couina comme un cochon qu'on égorge, son bras « blessé » serré dans la main gauche.

Timothy feignit de porter un coup mortel – avec une conviction très réaliste.

Jed dévia la lame du berger. Après ces amuse-gueule, Bannon et Timothy attaquèrent de conserve les deux nobles.

— Ce n'est pas du jeu ! s'indigna Jed.

— Oui, pour toi, se battre c'est taper sur des statues et leur écrabouiller le visage. Je sais.

Les yeux rouges et le bras droit presque tétanisé, Brock trouva le moyen de discuter :

— Nous en avons mutilé des centaines – soit plus d'ennemis que tu n'en as jamais affronté, Bannon Farmer !

— Nous aurions dû en fracasser cent fois plus, marmonna Jed.

— Là, tu marques un point, concéda Bannon. Mais bientôt, vous devrez en découdre avec des soldats capables de riposter.

Chapitre 30

De la gadoue jusqu'aux genoux, la peau couverte de piqûres d'insectes et d'immondes diverses, Adessa dégaina son couteau pour couper une liane hérissée d'épines qui lui barrait le passage. À l'endroit où elle trancha, les épines se rétractèrent et une sève épaisse comme du sang coula de la « plaie ». Depuis trop longtemps, des menaces et des obstacles absurdes l'empêchaient de rejoindre sa véritable proie, le sorcier en chef Maxime.

Une autre liane se détendit comme la lanière d'un fouet. Sur les épines, des gouttes de venin brillaient comme des larmes.

Un tentacule végétal s'enroulant autour de son bras gauche, Adessa s'empessa de le couper. Comme un reptile, il ondula lorsqu'il s'écrasa sur le sol, puis « mourut » en quelques secondes.

Baissant les yeux sur son bras, Adessa vit que la peau était déjà rouge. Sans l'ombre d'une hésitation, elle entailla la chair avec sa lame afin de faire saigner la petite blessure. Pour plus de sécurité, elle la pressa histoire de la vider de tout venin.

Le couteau rengainé, elle utilisa son épée pour se débarrasser des lianes suivantes et reprit son chemin dès que ce fut fait.

Depuis le début de sa traque, la Mora-Zith n'était entrée qu'une seule fois en contact avec Maxime. Après l'avoir déconcentrée avec sa magie, le sorcier s'était enfui pendant qu'elle affrontait un binôme de dragons des marais. De vrais pots de colle, ceux-là ! Pour s'en débarrasser, il lui avait fallu une bonne heure.

Autant d'avance prise par Maxime... Averti que Thora avait lancé à ses trousses la meilleure Mora-Zith d'Ildakar, il serait sur ses gardes, compliquant la tâche de son exécutrice.

Tandis qu'elle cherchait à retrouver la piste du fugitif, Adessa se demanda ce que faisaient ses sœurs, à Ildakar. Logiquement, elles avaient dû mater les rebelles et sauver la sovrena. Leur faisant une confiance aveugle, Adessa se focalisa de nouveau sur sa traque. Une fois la tête de Maxime aux pieds de Thora, elle recommencerait à se soucier de sa ville.

Attentive à une autre attaque de lianes, elle continua d'avancer, étudiant la moindre brindille cassée et la plus infime empreinte dans la boue. Avec tous les malheurs qui l'avaient ralentie, Maxime devait avoir au minimum une journée d'avance sur elle. Par bonheur, ce puissant sorcier ne valait pas tripette quand il s'agissait d'effacer ses traces.

À la chiche lueur qui filtrait de la frondaison, Adessa se rappela à la prudence. Son mépris pour Maxime ne devait pas l'inciter à commettre des erreurs. La veille, trop confiante, elle avait suivi la mauvaise piste et traqué ce qui s'était révélé être un jeune ours noir en maraude.

Comprenant que Maxime était parti dans une tout autre direction, elle avait dû rebrousser chemin – d'autres précieuses heures perdues.

Les yeux rivés sur le sol, elle progressait régulièrement, tous les sens aux aguets pour éviter de tomber dans un piège tendu par des dragons ou de subir une nouvelle attaque de lianes.

Depuis toujours, Maxime lui semblait affreusement arrogant. En tout cas, il ne témoignait pas assez de respect à Ildakar. Rien d'étonnant, puisqu'il était en secret Masque-Miroir, le responsable des émeutes qui avaient dévasté la ville. Un crime pareil, ça ne faisait aucun doute, méritait la peine de mort.

Née des siècles après l'activation du linceul de l'éternité, Adessa ne vivait que pour Ildakar. En grandissant, elle avait entendu parler d'une formidable « menace extérieure », mais jusque-là, à part la récente révolte, elle n'avait jamais été confrontée à un réel danger.

Adolescente, elle avait fait montre d'un grand talent pour les jeux violents que les nobles adoraient regarder pour se divertir. Sa réputation parlant en sa faveur, elle avait été recrutée par trois Mora-Zith. Un beau jour, ces femmes étaient venues voir ses parents pour leur proposer une jolie somme sortie du trésor d'Ildakar. En plus de cet argument, elles avaient convaincu toute la famille qu'être enrôlée ainsi était un formidable honneur. Le plus grand, selon elles, qu'Ildakar pouvait faire à quelqu'un.

Immédiatement convertie, Adessa avait promis de devenir la plus grande Mora-Zith de l'histoire, mais son père l'avait ramenée à plus de modestie.

— La meilleure, ce n'est pas indispensable. Être une Mora-Zith suffit en soi...

Avec d'autres filles de son âge, Adessa avait suivi un entraînement rigoureux. Dès le premier jour, elle avait cru en mourir de fatigue.

Au début, les nouvelles recrues avaient eu le réflexe de faire corps. Bien entendu, ça n'avait pas duré. Lorsqu'elles les voyaient se battre sans conviction, retenant leurs coups pour ne pas blesser une amie, des Mora-Zith intervenaient, massue au poing, et flanquaient une dérouillée aux « coupables ». Après une ou deux roustes de ce genre, on comprenait vite.

Enfin, en règle générale...

La première semaine, deux filles trop gentilles étaient mortes. Le deuxième mois, Adessa avait dû tuer une gamine qui tentait de se rapprocher d'elle pour dissimuler sa profonde faiblesse.

Après cette exécution, Adessa avait reçu sa première rune de défense – sur le haut du bras, et au fer rouge, bien entendu.

Autour d'elle, des Mora-Zith impassibles l'encourageaient du regard tandis que leur chef saisissait un fer incandescent. Les dents serrées, Adessa s'était raidie pour faire face à la douleur. Un seul cri, et elle aurait écopé d'une punition...

Elle s'était crue prête, mais rien n'aurait pu la préparer à la souffrance qui avait vrillé ses nerfs, remontant de son bras jusqu'à son cerveau. Pourtant, elle n'avait pas lâché un son, imperturbable même quand une odeur de viande grillée était montée à ses narines.

L'officiante ayant fait aussi vite que possible, quelqu'un avait aussitôt vidé sur le bras d'Adessa un seau d'eau froide. Une autre Mora-Zith, sans ménagement, lui avait essuyé les yeux pour en chasser d'éventuelles larmes.

— C'est bien, avait dit l'officiante en reposant le fer dans un brasero. Tu peux t'évanouir, maintenant.

Adessa ne se l'était pas fait dire deux fois !

Au fil des ans, le rituel n'était pas devenu plus supportable. Pourtant, elle n'avait jamais crié, pleuré ou défailli. Aujourd'hui, sa peau était une véritable œuvre d'art. Beaucoup plus important encore, pas un seul pouce carré n'était vulnérable à un assaut magique.

Adessa se rengorgeait d'appartenir à une « sororité » aux antiques traditions. Selon de très anciennes légendes, des Mora-Zith étaient un jour parties pour le nord afin de louer leurs services au plus offrant. Si c'était vrai, et si elles avaient laissé un héritage jusqu'à aujourd'hui, leur « descendance » avait dû beaucoup évoluer. Les Mora-Zith d'Ildakar, elles, ne changeraient jamais.

À la nuit tombée, quand suivre une piste devint impossible, Adessa trouva un endroit où camper – au pied d'un grand tronc, sous une multitude de filaments de mousse. S'autorisant à somnoler, elle resta cependant à l'affût de tout son qui aurait pu annoncer l'imminence d'une menace.

Captant un bruissement dans l'herbe, elle ouvrit les yeux et repéra très vite le serpent au corps aussi gros que sa cuisse qui glissait vers elle. Quand il se darda pour attaquer, le reptile ne dévoila pas une mais trois énormes gueules qui goûtaient l'air du bout de leur longue langue noire. Dotées d'un seul œil chacune, elles étaient en revanche copieusement garnies de crocs.

Adessa se prépara au combat. Avec une tête ou trois, un serpent restait un serpent. Certainement pas de quoi mourir de peur.

La tête du milieu attaqua la première. Se jetant sur un côté, Adessa esquiva l'assaut et, dans le même mouvement, frappa avec son épée. Coupée net, la tête tomba dans la mousse dans un geyser de sang noir.

Les deux autres passèrent à l'offensive. Pour les y aider, le grand

corps de la créature se redressa, offrant une cible à la Mora-Zith. Vive et précise, elle frappa à l'horizontale juste au-dessous des deux gueules puis abattit son arme à la verticale, fendant en deux le corps du reptile.

Sur la mousse, pas encore conscientes d'être mortes, les deux têtes continuaient à tenter de mordre. Sans leur accorder d'importance, Adessa enfonça sa lame jusqu'à ce qu'elle coupe en deux le cœur du serpent.

Couverte d'un sang noir et glacé, Adessa grimaça de dégoût. Il ne manquait plus que ça pour la rendre répugnante ! Stoïque, elle haussa les épaules puis se pencha pour se couper un gros morceau de chair encore palpitante. Même crue, la viande de serpent était très nourrissante.

Tout en mâchant, la Mora-Zith alla se rasseoir sous son tronc. Dans ses entrailles, elle sentait toujours la magie de l'enfant qui ne naîtrait jamais. Un pouvoir qui augmentait sa force et amplifiait ses sens. Ce soutien, elle en bénéficierait jusqu'à ce qu'elle ait coincé et tué Maxime.

Ça ne l'autorisait pas pour autant à jeûner. Au contraire, pour rester forte, elle devait manger et boire en quantité suffisante. Au fil des siècles, elle avait couvert d'injures les gladiateurs qui négligeaient leur corps.

Pour elle, ces hommes n'étaient pas des esclaves mais des animaux de compagnie. Et à ce titre, il fallait les dresser.

Dans la pénombre, le ventre plein, elle repensa aux champions qu'elle avait formés et aux amants qu'elle avait récompensés. À la fin de leur formation, ces hommes lui appartenaient corps et âme – fidèles même quand elle les envoyait crever dans l'arène.

Capturés par les Norukai alors qu'ils étaient très jeunes ou fils d'esclaves d'Ildakar, ces gladiateurs, au fond, n'avaient pas d'autre famille que les Mora-Zith.

Son dernier champion et amant en date, Ian, était un garçon loyal qui ne l'avait jamais déçue. Sauf à la fin, quand ce fichu Bannon l'avait incité à se souvenir de son passé. Alors qu'il avait tout d'un jeune sot, cet étranger avait miné le sens du devoir de Ian. Du coup, le champion avait fini par se retourner contre Adessa.

Quelle erreur avait-elle commise avec lui ? Au lit, elle lui avait fait découvrir la véritable passion – celle d'un animal en rut que rien n'arrête. Au moment suprême de leurs étreintes, il s'évanouissait presque de jouissance.

Contrairement à ses habitudes, Adessa s'était même attachée à lui. Après l'amour, au lieu de le rejeter, il lui était arrivé plus d'une fois de le serrer contre elle, comme si elle voulait prolonger leur union. Enfin, elle l'avait laissé planter en elle la graine de la vie...

Une part d'elle-même qui n'était pas elle-même et qu'elle sentait grandir chaque jour.

Sans les émeutes, elle aurait donné le jour à l'enfant de Ian. Mais ce chien l'avait trahie, la forçant à le tuer. Du coup, une vie innocente avait été transformée en une précieuse source de puissance. En plus des runes, la magie du sang – celle d'un enfant qui n'existerait jamais – la protégeait. C'était aussi fort que la mort d'un esclave sur la pyramide.

En elle, la femme avait donné la vie, et la Mora-Zith l'avait reprise.

Alors que les heures passaient, la lune se faisant attendre, Adessa sonda le vide, dans ses entrailles, puis le compara à l'énergie qui circulait dans ses muscles.

Quand l'astre de la nuit apparut enfin, l'inondant de sa lumière, elle se leva et se remit en chasse.

Chapitre 31

Dans sa cellule obscure, la sovrena Thora aurait donné cher pour redevenir une statue. Ainsi, elle n'aurait plus senti passer le temps...

Son corps altéré n'ayant pas besoin d'eau ou de nourriture, les gardiens ne se donnaient plus la peine de venir la voir.

Dans le silence oppressant de sa geôle, Thora, si elle se concentrait, réussissait à capter l'infime bruissement des pattes d'araignée. À un moment, elle avait même entendu un rat ramper sur la pierre jusqu'à ce qu'il trouve enfin un trou et détale. Quelle vermine se serait intéressée à son corps toujours plus qu'à demi pétrifié ?

Après cet incident, Thora avait invoqué une flamme de paume puis passé des heures à sonder sa chambre pierre après pierre. Pour finir, elle avait découvert dans un mur une crevasse suffisante pour un rat – capable de se comprimer presque à l'infini – mais sûrement pas pour elle.

La pire torture, c'était de ne pas savoir ce qui se passait en ville. Sans elle, combien d'âneries les membres du *duma* commettaient-ils chaque jour ? Après avoir noyauté le conseil, Nicci et Nathan – deux étrangers ! – s'étaient sûrement fait nommer sovrena et sorcier en chef. Pour créer sa société parfaite, Thora avait travaillé dur des siècles durant. Nicci, une apatride, était arrivée à Ildakar quelque chose comme un mois plus tôt...

Après ce qui lui parut une éternité, Thora entendit du bruit dans le couloir et la lumière d'une torche filtra du guichet.

Curieuse, la sovrena se leva, plaqua la tête contre la porte et entendit des bruits de pas.

Les gardiens, encore ? Ces rustres qui n'étaient pas dignes de porter un uniforme...

Le nouveau venu marchait lentement, comme si une lourde armure le ralentissait. Unique prisonnière de ce donjon, sa magie neutralisée par des runes, Thora se demanda pourquoi quelqu'un se serait vêtu ainsi pour venir la voir.

Pourtant, elle entendit des cliquetis dans la serrure, puis la porte s'ouvrit en grinçant, laissant filtrer un peu de lumière.

Quand elle reconnut Lani, Thora ne chercha pas à cacher sa stupéfaction. Que venait faire ici cette ancienne ennemie pétrifiée pendant des siècles et laissée à la vue de tous, histoire de servir d'avertissement ?

Les deux femmes se dévisagèrent un long moment, chacune sentant

monter en elle une colère destructrice.

— Thora, je suis venue te parler...

« Thora » pas « sovrena Thora ». Toute une différence...

— Non, tu es venue triompher, et je te comprends.

— Tu as tort... Tout le monde n'est pas comme toi.

Lani resta sur le seuil de la porte et Thora se garda bien d'approcher. Si c'était elle la plus puissante des deux, son ancienne rivale n'était pas quantité négligeable. Et de toute façon, des runes neutralisaient la magie de la sovrena déchue.

— Je me souviens d'Ildakar, jadis, reprit Lani, et je la vois aujourd'hui... Quand je t'ai défiée, tes mauvaises actions me répugnaient. Depuis, tu as fait encore pire. Par bonheur, nous allons tout reconstruire, maintenant que Maxime et toi êtes hors du jeu.

— J'aime cette ville et je l'ai protégée ! rugit Thora. Tu as toujours été faible – une soumise qui appelait les oiseaux et utilisait son don pour s'amuser avec l'eau. J'ai tiré la leçon de ta chute. Autour de moi, j'avais des cages remplies d'alouettes et tes sorts idiots m'ont servi à espionner ceux qui complotaient contre moi.

— Ildakar ne t'appartient plus.

— C'est peut-être vrai pour l'instant, mais les gens savent ce que j'ai fait pour eux. Tôt ou tard, ils comprendront que la cité est condamnée, sans moi.

Lani changea abruptement de sujet.

— Qu'as-tu fait à Renn ?

Dépourvue d'ambition, Lani s'était contentée de ce médiocre sorcier. Un partenaire au rabais, même s'il était plus séduisant à l'époque...

Thora comprit enfin pourquoi Lani était venue.

— Il est parti en mission – une quête grotesque dont je doute qu'il revienne un jour. Je n'ai jamais cru qu'il réussirait.

— Je sais que tu l'as envoyé à la recherche de Surplomb du Monde... Mais que lui as-tu fait avant ? Tu l'as maltraité, pas vrai ? C'était un tel sage, débordant d'idées et de créativité. Un érudit et un historien. Ensemble, on passait des heures à étudier de vieux grimoires pour améliorer notre don.

— Oui, c'était touchant de romantisme... Au lit, vous glissiez des vieux bouquins sous vos oreillers, pour stimuler vos sens ?

Lani se rembrunit.

— Se tenir loin de tes orgies ne faisait pas de nous des puritains... Thora, tu as envoyé mon pauvre Renn dans la nature, sans préparation. Comment aurait-il pu survivre à ce voyage ?

— Une pure affaire de talent, très chère...

— Si tu dis vrai, je suis sûre qu'il s'en sortira. Dès qu'il sera de retour, le *duma* deviendra encore plus fort. Après, nous ferons

d'Ildakar une société parfaite pour tout le monde, pas pour une sale égoïste et quelques privilégiés.

— Égoïste, moi ? Durant mon règne, j'ai toujours agi pour la grandeur de la ville. Un jour, les gens s'en apercevront. J'ai le temps d'attendre...

La flamme de paume de Thora brilla soudain plus fort.

— Si tu es hors de cette cellule et moi dedans, c'est un hasard. Trois membres du *duma* m'ont trahie et mon mari s'est joué de tout le monde. Tu n'es pour rien dans tout ça.

Lani eut un petit sourire.

— Hasard ou non, une victoire reste une victoire. Et toi, tu croupis dans une cellule, incapable de nuire.

Folle de rage, Thora sentit le don rugir en elle, avide de frapper. Mais le laisser faire n'aurait servi à rien.

— Je veux sauver ma ville, et il sera bientôt évident qu'elle a besoin de moi. Le peuple me réclamera.

— Le peuple veut être libre, répliqua Lani. Nous avons nommé de nouveaux membres, figure-toi. Oron et Olgya, mais aussi un ancien esclave qui représente les petites gens. Bientôt, d'autres classes sociales auront leur mot à dire, et tous ensemble, nous offrirons un avenir à Ildakar. Aujourd'hui, nous faisons front contre le général Utros. Dans un lointain avenir, une partie de ceux que tu as fait souffrir voudront peut-être te pardonner, mais ce n'est pas certain...

Thora prit le temps de choisir les mots qui feraient le plus mal à sa rivale :

— Après ta défaite, quand tu jouais les décorations dans la salle du conseil, Renn n'était plus que l'ombre de lui-même. Encore membre du *duma*, il me faisait penser à un spectre. Parfois, il pleurait devant ta statue...

» Un minable, mais docile comme un agneau. Si j'avais voulu, j'aurais pu le mettre dans mon lit. Il m'appartenait, comprends-tu ? Se négligeant, il a pris du poids, et tu n'en voudrais plus aujourd'hui, malgré ton goût déplorable pour les hommes. C'est une épave.

— Quand je le verrai, il me reviendra de décider.

Lani recula et s'apprêta à fermer la porte.

— Je doute de te revoir un jour, en revanche... Si on te laisse moisir ici jusqu'à la fin des temps, les blessures d'Ildakar finiront par guérir.

Lani tira la porte et la verrouilla. Puis elle remit la barre en place et s'éloigna.

Dans la pénombre et le silence, Thora céda à la rage et au désespoir. Sa vie entière, elle avait œuvré à la gloire d'Ildakar. Et on lui avait tout pris sans qu'elle puisse se défendre.

Approchant de la porte, elle fit briller plus fort sa flamme de

paume, afin de mieux étudier le mur. Les runes étaient très puissantes, elle le savait. Jadis, elle en avait créé certaines. Aucun de ses sortilèges n'en viendrait à bout, c'était garanti.

Même si personne ne pouvait l'entendre, Thora cria à s'en casser les cordes vocales. Le son se répercuta entre les murs de sa geôle et même dans le couloir. Pour se défouler, elle ferma un poing et frappa la pierre de toutes ses forces.

Avec sa chair encore pétrifiée, elle cogna sans craindre de se faire mal. Et même si elle se brisait la main, un simple sort remettrait tout dans l'ordre. À l'intérieur de la cellule, elle était encore une magicienne...

Furieuse, elle tapa sans relâche... et entendit soudain un craquement. Surprise, elle recula et fit briller plus fort sa flamme, dans l'autre main. Son poing était intact, mais le bloc de pierre qu'elle martelait de coups, lui, avait une fissure.

À cause d'elle ?

D'elle, oui, pas de sa magie. Une simple affaire de force. Propulsée par la rage, sa main était assez puissante pour fracasser la pierre.

Jusqu'à quel point, exactement ? De plus en plus surprise, Thora passa les doigts sur la fissure et constata que la rune qu'elle traversait avait souffert.

Alors que son don ne pouvait rien pour elle, son corps avait réussi à ouvrir une brèche.

Presque distraitement, elle guérit ses phalanges écorchées.

C'était très intéressant, vraiment. Une possibilité à explorer, surtout en ayant tout le temps du monde pour le faire.

Chapitre 32

Bien installé à Surplomb du Monde, Renn passait des heures assis avec des érudits qui l'écoutaient religieusement. Quand il tenait cour ainsi, Verna tendait souvent l'oreille, même si elle ne prenait pas tout pour argent comptant.

Très souvent, le sorcier se répandait en envolées poétiques au sujet de sa ville.

— À Ildakar, il y a des fontaines partout et des statues à profusion. Nos sculpteurs travaillent le marbre comme d'autres modèlent la glaise. Et nos vergers suspendus produisent les meilleures pommes du monde. Ah ! si vous pouviez goûter ce cidre !

Son périlleux voyage oublié, Renn avait taillé sa barbe et huilé ses cheveux bruns. Se sentant comme un coq en pâte à Surplomb du Monde, il avait de nouveau des joues bien rondes et plus de cernes autour des yeux. Détendu, il se montrait incroyablement volubile.

Verna l'écoutait surtout pour en apprendre plus sur Nicci et Nathan. Comment avançait leur mission ? Portaient-ils partout la bonne parole de Richard, ce chantre de la paix, de la liberté et de la prospérité ?

Près de la Dame Abbessse, Ambre ouvrait grandes les oreilles, comme si elle avait assisté à un cours de magie donné par une Sœur de la Lumière.

Quand Renn s'enthousiasmait au sujet d'Ildakar, Oliver et Peretta semblaient hypnotisés. Désormais, ils avaient suffisamment exploré le monde pour savoir... qu'il leur restait encore énormément à découvrir.

— À quelle distance est Ildakar, exactement ? demanda Oliver. Combien de temps faudrait-il pour y aller ? S'il nous prenait l'envie de partir, je veux dire...

Renn finit de grignoter un délicieux biscuit, puis il chassa les miettes de sa tunique de sorcier remise à neuf par des couturières.

— C'est très loin, et le voyage est périlleux. Il nous a fallu des semaines pour atteindre Surplomb du Monde.

— D'accord, fit Peretta, le front plissé de concentration, mais vous avanciez au hasard. Trouver le chemin du retour serait sûrement moins difficile. En quelques semaines, Oliver et moi nous avons traversé la moitié de l'Ancien Monde.

— Eh bien, c'est que... Hum, le terrain est très accidenté. En l'absence de signalisation, nous avons eu toutes sortes de problèmes.

— On connaît ça, approuva Oliver. Quoi qu'il en soit, j'aimerais tant voir Ildakar...

Renn se rembrunit et Verna s'étonna qu'il n'ait aucune envie de retourner chez lui.

— Oui, c'est un sentiment que je comprends... En chemin, Trevor et moi nous avons découvert des paysages hors du commun. L'ennui avec Ildakar, c'est que... Comment dire ça ? Nous risquons de ne pas trouver la cité, parce qu'elle ne sera plus là. Thora et Maxime envisageaient de réactiver le linceul de l'éternité. S'ils l'ont fait, je ne pourrai plus rentrer à la maison. (Renn reprit son ton professoral.) C'est une magie très similaire à celle qui a dissimulé les archives pendant des siècles.

— Le camouflage de Surplomb du Monde semble s'être volatilisé pour toujours, dit Verna. Si nous trouvions un moyen de le réactiver, les archives ne risqueraient plus de tomber entre de mauvaises mains.

Les érudits marmonnèrent entre leurs dents, mais la Dame Abbessse ne se laissa pas intimider.

— C'est peut-être la seule solution pour préserver vos trésors.

— Si nous faisons ça, dit Ambre, très inquiète, nous ne pourrons plus étudier les grimoires. Dame Abbessse, il y a tant de choses à découvrir...

Consciente d'avoir outrepassé ses prérogatives, la novice s'empourpra.

— Dans mon esprit, modéra Verna, c'est une mesure à prendre en cas d'urgence absolue... Le général Zimmer aime bien envisager le pire...

Dans le canyon, le général menait la vie dure à ses hommes afin qu'ils ne se ramollissent pas. Trevor et ses hommes participaient à ces entraînements. À ce jour, nul n'avait entendu parler d'une menace comparable aux hordes de Jagang ou de Sulachan, mais Zimmer n'était pas homme à baisser sa garde.

En entrant dans la salle, Gloria et Franklin avaient dû entendre la fin de la conversation, car la chef des mémoristes lança :

— Je m'oppose à cette solution, Dame Abbessse ! Ces connaissances appartiennent à tout le monde. Nous ne devons pas les cacher de nouveau.

Franklin soutint son amie :

— Jadis, nous avons dû les défendre contre l'empereur Sulachan, un tyran. Aujourd'hui, elles sont à la disposition de tous les détenteurs du don, et au-delà, de l'humanité entière.

— Et pas seulement d'Ildakar..., ajouta Gloria en foudroyant Renn du regard.

Le sorcier baissa les yeux sur son plateau de biscuits et constata qu'il était vide.

— Je suis d'accord... Ces trésors appartiennent à tout le monde, à quelques restrictions près. La sovrena pourrait en faire un usage égoïste, c'est vrai, mais il y a beaucoup de détenteurs du don parmi les membres du *duma* et de la noblesse. Ma Lani et moi, nous aurions adoré venir étudier ici.

» Ouvrir à tous les archives de Surplomb du Monde pourrait être le début d'un nouvel âge d'or. Une seconde ère des sorciers s'ouvrirait devant nous, comme dans un lointain passé.

— Ici, nous commençons tout juste à apprendre, dit Franklin. Certains d'entre nous maîtrisent quelques sorts de base, mais il nous faudra des siècles pour assimiler toutes les connaissances. Et bien sûr, pas question de nous précipiter ! Sur ce plan-là, on a déjà donné...

— Quand elle a demandé que des représentants du seigneur Rahl viennent chez vous, dit Verna, Nicci a très clairement présenté la situation. Les connaissances conservées ici sont dangereuses et doivent rester hors de portée des mauvaises mains. (Elle balaya l'assistance du regard.) Mais notre mission ne s'arrête pas là. Nous servons le seigneur Rahl, et dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau, son règne apportera la paix, la force et la prospérité. Pour ça, nous avons besoin d'alliances. Nicci et Nathan y étant, Ildakar pourrait devenir un de nos plus fiables alliés.

— Mon seul espoir, fit Renn, c'est qu'un jour vous découvriez ma ville. Juste pour voir que mes récits, malgré mon enthousiasme, ne lui rendent pas justice...

— Je souscris à ce programme, dit Verna. Oui, sorcier, nous viendrons chez toi. Et le plus vite sera le mieux. Pourquoi ne pas partir dès demain ?

Oliver et Peretta sourirent aux anges et Ambre les imita.

— Tes récits, Renn, sont une grande motivation. La vocation des Sœurs de la Lumière, c'est la quête de savoir. Il faut entreprendre ce voyage !

Rhoda et Eldine semblèrent conquises par ce projet.

Si Verna et ses sœurs avaient quitté Tanimura, c'était pour trouver un nouveau sens à leur vie, maintenant que les prophéties n'existaient plus et que le Palais des Prophètes était en ruine. À Surplomb du Monde, elles avaient en partie trouvé ce qu'elles cherchaient, puisqu'une partie de leur mission, depuis toujours, consistait à protéger et à former les jeunes détenteurs du don. Ildakar leur ouvrait d'autres horizons...

— Oui, nous devons aller à Ildakar et voir si nous pouvons être utiles. Nathan Rahl est un puissant sorcier et un ancien prophète. Quant à Nicci... Eh bien, c'est Nicci ! Jadis, on l'appelait la Maîtresse de la Mort...

Renn fronça les sourcils, mal à l'aise.

— Tous les deux, je les ai trouvés impressionnants, mais...

— Peretta et moi, nous serons du voyage, annonça Oliver. Nicci et Nathan pourraient avoir besoin de nous.

— Bien sûr que nous viendrons ! s'exclama la jeune mémoriste. Même si nous ne sommes jamais allés à Ildakar, nous vous aiderons à trouver le chemin. Pour ça, nous sommes très bons.

Troublé, Renn chercha ses mots :

— La traversée des montagnes est dangereuse. Nous ne sommes pas préparés à...

— Tout sera différent, sorcier ! lança Verna. Nous aurons des vivres et des équipements, et le général Zimmer nous accompagnera avec une partie de ses hommes. De plus, Trevor connaît le chemin, désormais. Cette expédition sera beaucoup plus facile.

Devant l'enthousiasme de l'assistance, Renn capitula :

— Dans ces conditions, je suis disposé à repartir. Mais ne puis-je pas me reposer ici quelques jours de plus ?

— Quelques jours, concéda Verna. Le temps que nous préparions tout. Bien sûr, nous récupérerons les cartes disponibles ici, histoire de nous faciliter la vie.

La Dame Abbessse avait hâte de voir la cité légendaire et de retrouver ses deux vieux amis.

Après son évasion du Palais des Prophètes, elle avait passé pas mal de temps à traquer Nathan. Avant, et pendant des années, elle avait cherché Richard, le nouveau sorcier promis à changer le monde. À ses yeux, le voyage jusqu'à Ildakar n'était pas une grande affaire.

— Renn, dit-elle après avoir de nouveau dévisagé l'assistance, ta cité des sorciers, nous allons lui rendre visite !

Chapitre 33

Alors qu'il avançait à la tête de cent soldats d'élite, Enoch repensa à un lointain passé – bien plus *lointain*, en fait, qu'il l'aurait cru. En ce temps-là, ses soldats défilaient sous la bannière de Croc de Fer, mais ni eux ni lui n'étaient dupes. En réalité, ils se battaient tous pour Utros. Quand ils partaient en campagne, très loin d'Orogang, l'empereur Kurgan avait très peu d'influence sur leur vie. Le général, en revanche, était toujours à leurs côtés.

L'empereur, Enoch l'avait vu une seule fois, lors d'un défilé militaire, dans un tourbillon d'étendards et de sonneries de trompettes. Ce jour-là, Utros avait juré de forcer les pays encore récalcitrants à courber l'échine devant Croc de Fer. Enoch, lui, s'était engagé à aider son chef. Pour qu'Utros remplisse sa mission, les soldats, tout comme lui, étaient prêts à lutter jusqu'à la mort s'il le fallait.

Pendant la courte parade, Enoch n'avait pas été impressionné par Kurgan. À l'évidence, cet homme préférait les signes extérieurs de richesse – vêtements, bijoux et monuments à sa gloire – au peuple qu'il était censé guider. Si Utros réussissait, on pouvait se demander comment un tel empereur comptait régner sur tout l'Ancien Monde. Mais ça, c'était de la politique, et Enoch, en bon militaire, devait se concentrer sur ses missions.

Comme celle d'aujourd'hui, par exemple...

Les magiciennes, selon Utros, avaient besoin de composants pour fabriquer une lentille géante qui permettrait de voir à travers le voile. À cette idée, Enoch avait senti un frisson glacé courir le long de son échine. Là encore, en bon militaire, il avait écouté et acquiescé sans émettre d'opinion. Selon les ordres, ses hommes et lui rapporteraient ce qu'Ava et Ruva demandaient.

Cette quête impliquait un voyage à travers les collines. N'ayant ni faim ni soif et nul besoin de repos, les guerriers à demi pétrifiés progressaient à un excellent rythme. Dans une forêt dense, ils cherchaient la piste qui les conduirait jusqu'à Stravera, une ville de montagne.

Des patrouilles avaient déjà exploré le voisinage et mis à sac quelques bourgs, mais les enjeux avaient brusquement augmenté. À Stravera, Enoch espérait trouver assez d'enfants pour satisfaire les exigences de son chef.

Après avoir traversé une première forêt de pins et de chênes,

l'expédition rencontra un obstacle inattendu. Une autre forêt, mais dévastée par une tempête. Déracinés, des milliers d'arbres formaient une muraille végétale qui eût été infranchissable pour une armée normale. Dardées comme des lances, les branches auraient éventré ou castré des dizaines d'hommes.

Avec leur « blindage » actuel, les soldats d'Enoch n'eurent aucune difficulté à écrabouiller tout ça sous leurs bottes.

Après une troisième forêt, normale celle-là, l'expédition progressa le long d'une crête qui lui offrit une vue plongeante sur une vaste vallée. Dès que les éclaireurs eurent trouvé la piste qui y menait, le premier commandant ordonna aux hommes de s'y engager en file par un. Très vite, le chemin s'élargit au point de mériter le nom de « route ». L'indice qu'on ne devait pas être très loin d'une agglomération.

Sur cette voie, le détachement ne tarda pas à apercevoir, loin devant, un type qui avançait en tenant un vieux canasson par la bride. S'immobilisant, une main en visière, l'homme semblait stupéfié par la présence de tant de militaires dans le coin. Après avoir enfoncé son chapeau de paille sur sa tête, il fit demi-tour et détala, forçant le cheval cacochyme à lui emboîter le pas.

— C'est la direction qui nous intéresse, dit Enoch à ses hommes. On suit ce type !

Les soldats se mirent au pas de course – avec une synchronisation parfaite, sans que personne ait besoin de leur donner le rythme. Très vite, le pari d'Enoch s'avéra gagnant. À une intersection, plusieurs routes convergeaient pour former la voie unique qui conduisait au village.

De bonne taille, Stravera regroupait un joli nombre d'habitations et de boutiques. Près du cours d'eau qui descendait des collines se dressaient un moulin à aubes et une scierie. La cheminée d'une forge, non loin de là, envoyait dans le ciel des nuages de fumée noire. Au centre de la ville, sur une grande place, un marché à ciel ouvert proposait des rouleaux de tissu, des fruits, des légumes, de la viande et des œufs.

Alertés par le type au canasson, une centaine de citadins occupaient la place, des armes improvisées au poing. Les autres avaient sans doute fui en apprenant que des militaires approchaient.

Jugeant que ces imbéciles étaient inoffensifs, Enoch avança vers eux d'un pas décidé. En rangs parfaits, ses hommes le suivirent et s'immobilisèrent dès qu'il s'arrêta et leva une main.

Sans un mot, Enoch balaya du regard la foule de crétins. Des gens venus d'un peu partout, si on en jugeait par la variété des vêtements, des couleurs de cheveux et des teints.

Le « chef », un type à la peau olivâtre et aux cheveux bruns

bouclés, arborait les épaules de bûcheron d'un travailleur habitué à ne pas se tourner les pouces. Pour jouir d'une parfaite liberté de mouvement, il portait une chemise sombre dont on avait coupé les manches. À voir la suie qui maculait ses joues et ses bras, sans même parler de ses ongles noirs, Enoch paria que c'était le forgeron du coin.

— Nous sommes bien à Stravera ? demanda-t-il.

Alors que ses compagnons blêmissaient, le forgeron avança d'un pas.

— Oui, c'est bien la ville libre que nous avons bâtie de nos mains. Je m'appelle Garth, et en ce jour, je parlerai au nom de mes concitoyens. Beaucoup d'entre eux sont d'anciens esclaves évadés d'Ildakar. Mais ce n'est pas de là que vous venez... Les uniformes ne collent pas. D'où arrivez-vous ?

— Je suis le premier commandant Enoch, placé sous les ordres du général Utros. Au nom de l'empereur Kurgan, nous assiégeons Ildakar, afin qu'elle lui prête allégeance. Vous avez sûrement entendu parler de nous.

Soufflés, les citadins se regardèrent.

— Ça remonte à des siècles, dit Garth. L'armée de pierre s'est réveillée ? Vos uniformes, je les reconnais, à présent. Comme nous, vous êtes des ennemis d'Ildakar.

— Cette ville a besoin d'une bonne leçon d'humilité, oui...

Garth regarda brièvement ses compagnons.

— Nous ne la portons pas dans notre cœur... Les nobles nous ont réduits en esclavage et torturés. Ils massacraient nos familles. (Le forgeron avança vers Enoch, qui ne broncha pas.) Vous vous êtes réveillés, mais vous avez toujours le teint... minéral. Dans cet état, comment pouvez-vous bouger ?

— Le sort s'est assez dissipé pour ça... Aujourd'hui, nous sommes prêts à abattre la muraille d'Ildakar.

S'efforçant de cacher sa peur, Garth reprit son plaidoyer :

— Nous ne sommes pas vos ennemis... Depuis que le linceul de l'éternité s'est dissipé, Stravera est notre sanctuaire. Nous devrions nous allier. J'adorerais voir les sorciers et les nobles à genoux, implorant notre clémence. Si nous pouvons vous aider...

— C'est pour ça que nous sommes là, dit Enoch. Au fil des siècles, nos équipements sont tombés en poussière. À notre réveil, il ne nous restait rien.

Le front plissé, le premier commandant étudia les écuries, la forge, les différentes boutiques.

— Stravera peut nous réapprovisionner.

Garth déglutit péniblement.

— Ce sera avec plaisir, mais nous n'avons pas grand-chose.

Regrettant ses propos à l'instant où il les tenait, le forgeron tenta

de se rattraper :

— Quand je me suis enfui d'Ildakar, j'ai vu votre armée, dans la plaine. Nourrir tant d'hommes est au-dessus de nos moyens. Une telle multitude ! Nous avons à peine de quoi...

Enoch leva une main.

— Vos réserves de nourriture ne nous intéressent pas. Ce qu'il me faut – enfin, ce qu'il faut au général Utros – c'est du matériel de base. Des chariots, par exemple. Quatre seraient parfaits.

— Ce doit être faisable, dit Garth, soulagé.

Il cria des ordres à ses compagnons. Effrayé par une force qui pouvait raser la ville, il faisait de son mieux pour coopérer.

— Six tonneaux vides, c'est possible ?

— Nous avons du vin et de la bière, si...

— J'ai dit « vides », coupa Enoch. Ils sont destinés à contenir autre chose.

— Oui, oui, vides... (Garth essuya la sueur qui ruisselait sur son front.) Au nom des esprits du bien, nous vous aiderons à rétablir la liberté à Ildakar.

Quand des citoyens furent revenus avec les chariots, chacun attelé à une mule, Enoch eut un hochement approbateur. Peu après, les six tonneaux arrivèrent, d'autres citoyens les faisant rouler jusqu'aux véhicules.

Depuis le début des négociations, les hommes d'Enoch n'avaient pas bougé, comme s'ils étaient redevenus des statues. Ils attendaient, leur simple présence intimidante.

Pour oublier son angoisse, Garth se mit à bavasser :

— S'il y a autre chose que nous pouvons faire... Ici, nous rêvons de voir les maîtres d'Ildakar à genoux. Les esclaves sont contraints de satisfaire tous les caprices des nobles, mais la révolte gronde. Au moment où je me suis enfui, un rebelle nommé Masque-Miroir tentait d'unifier les classes inférieures. Sans nul doute, ce serait un puissant allié pour vous. Je pourrais faire passer le mot en ville – peut-être pour déclencher une émeute. Dans ce cas, Ildakar serait vaincue avant même que vous y entriez.

— Une idée à creuser, admit Enoch. Cela dit, ce n'est pas la façon de faire de notre général...

Pendant qu'on apportait les tonneaux, Enoch avait eu le temps de réfléchir. Si le camp faisait piètre impression, c'était parce qu'il ne restait ni tentes, ni équipements ni outils.

— Vous avez une scierie, à ce que je vois... Pour rebâtir nos postes de commandement, il nous faudra beaucoup de rondins. Plus du tissu et de la toile – pour les tentes et les étendards.

Oui, remplacer les drapeaux perdus redonnerait des couleurs au camp.

De plus en plus inquiets, les citadins n'étaient pourtant pas en position de refuser. D'une voix moins assurée, Garth ordonna qu'on apporte tout le textile disponible, y compris les vêtements de rechange.

— Des outils, aussi, ajouta Enoch. Nous n'avons plus rien... Il nous faut des marteaux, des scies, des maillets, des clous et des pieds-de-biche.

Garth finit par craquer.

— Premier commandant, si vous prenez tout ça, vous ruinerez Stravera.

— Servir l'armée d'Utros n'est pas une partie de plaisir...

De leur plein gré ou par la force, ces gens finiraient tondus comme des moutons. C'était la règle du jeu.

— Mais notre avenir... Ce que je veux dire, c'est que ce sera dur et...

La gorge nouée, Garth se tut.

— Tu as des enfants ?

— Des enfants ? répéta le forgeron, surpris par la question. Oui, deux fils et une fille encore bébé.

— Parfait... Et il y a d'autres gosses ici ?

— Bien sûr, comme dans toutes les villes... Nous avons eu deux naissances la semaine dernière, et l'école compte vingt élèves. Très peu d'entre nous sont éduqués, et nous voulons que ça change.

— Vingt gamins, c'est très bien, ça... Je m'intéresse surtout aux bébés.

Bien qu'ignare en magie, Enoch supposait que ce sang-là était le plus puissant.

— Mais il va quand même nous falloir tous les gamins. Fais-les venir.

Incrédules, les citadins écarquillèrent les yeux.

— Les enfants, et vite ! rugit Enoch. Tous ! Vingt petits et trois bébés.

Les soldats vinrent flanquer leur chef. Affolés, les citadins couinèrent de terreur et certains tentèrent de fuir. Deux hommes d'Enoch interceptèrent une jeune femme et l'éventrèrent presque sans y penser.

Voyant que les autres crétins ne se décidaient pas à bouger, Enoch beugla un ordre :

— Tuez quelqu'un d'autre !

Deux soldats s'emparèrent d'un type étique aux longs cheveux qui se débattit comme un beau diable. Sans dégainer leurs armes, ils l'écrabouillèrent à coups de poing, lui brisant la nuque et les membres.

Cette fois, les citadins obéirent. Quelques minutes plus tard, vingt gamins en larmes, certains implorant leurs parents, arrivèrent sur la

place. Quelques-uns étaient en haillons et d'autres vêtus de soieries sans doute volées à Ildakar...

En attendant les bébés, Enoch repéra un enclos à chèvres et ordonna à ses hommes de le vider puis d'y faire entrer les enfants. Dès qu'ils arrivèrent, les trois nouveau-nés, dans les bras d'adolescentes, allèrent rejoindre les autres.

— Ça suffit ! cria Garth, bouleversé. Vous ne pouvez pas nous prendre tout !

— Tout ? Mais on vous laisse ici, parce que vous ne nous servirez à rien...

À bout de nerfs, les citadins tentèrent de reformer leur grotesque ligne de défense. Ravi, Enoch donna l'ordre de charger. Face à cent hommes armés, Garth et ses compagnons, fureur ou non, n'avaient pas l'ombre d'une chance.

Quand une vingtaine de ses hommes eurent péri, Garth tomba à genoux, leva les mains et demanda la cause de ce massacre. Le laissant en vie jusqu'à ce que tous les autres soient morts, Enoch le décapita de ses mains.

Dans l'enclos, certains gosses pleuraient et d'autres ne bougeaient plus, tétanisés.

— Faut-il les ligoter ? demanda un des soldats qui surveillaient les enfants. Mais si on les attache, ils risquent de nous ralentir...

— On ne les emmène pas, répondit Enoch. Tout ce qu'il nous faut, c'est leur sang. Allez chercher les tonneaux.

Le voyage de retour dura deux jours. Avant de partir, les soldats avaient mis Stravera à sac, trouvant des rouleaux de corde, des clous, des couteaux, des filets et quelques fourrures. Pour emporter le butin, il leur avait fallu « réquisitionner » deux chariots de plus. Mais qui irait s'en plaindre, à présent ?

La colonne suivit la route puis s'enfonça dans la forêt. Avec les chariots elle dut dégager un chemin au milieu des arbres abattus, ce qui la ralentit un peu.

Au crépuscule, le second jour, le corps expéditionnaire toucha enfin au but. Fier de son ouvrage, Enoch alla immédiatement faire son rapport.

Flanqué des deux magiciennes, Utros vint voir le chargement. Souriant d'aise devant les six tonneaux, Ava et Ruva passèrent les doigts sur le bois taché de fluide vital et parurent extatiques.

— Maintenant, nous avons tout ce qu'il nous faut, ronronna Ruva.

Chapitre 34

Quelques heures avant l'attaque, les combattants d'Ildakar se massèrent dans les niveaux inférieurs, où on trouvait les entrepôts, les silos à grain et les abattoirs. À la tête de cinq cents hommes en cuirasse et armés d'épées courtes, le haut capitaine Stuart arborait une épaulière rouge symbole de son grade, comme son défunt prédécesseur.

Se fichant de la hiérarchie, des centaines d'anciens gladiateurs étaient là en compagnie d'une multitude de volontaires – pour la plupart issus des classes inférieures. Soucieux de défendre Ildakar, tous ces guerriers affichaient une détermination sans faille.

Partout en ville, on avait exhumé d'antiques épées – des trésors familiaux qui n'avaient jamais vu l'ombre d'un ennemi. D'autres combattants arboraient des lames fraîchement sorties des forges, qui tournaient à plein rendement. Jamais à court d'inspiration, tous les artisans s'étaient attelés à la fabrication d'armes assemblées à partir de pièces d'outils et de manches de pelles. Peu regardants, les anciens esclaves et les travailleurs de force les brandissaient fièrement.

Tout bien pesé, ces armes contondantes, souvent très lourdes, seraient peut-être plus efficaces que des lames contre les corps de pierre des ennemis. Cerise sur le gâteau, pour les manier, la seule compétence requise, c'était la rage de tuer.

À la tombée de la nuit, Nathan rejoignit Nicci devant les portes principales. Sous sa tunique blanche, le vieil homme portait son pantalon et ses bottes de voyage. À croire qu'il hésitait entre ses deux identités, puissant sorcier ou fringant aventurier.

Ensemble, les deux amis regardèrent l'armée d'Ildakar former les rangs.

— Esprits bien-aimés, ça va être un sacré combat ! (Nathan fronça les sourcils.) J'espère que le *duma* sait ce qu'il fait. Attaque surprise, je veux bien, mais face à une telle armée, on se demande si c'est une bonne idée...

— Nous avons un objectif limité, rappela Nicci. Les compagnies les plus proches du mur et adossées aux collines... Si nous nous en tenons là, avec des frappes éclairs mais dévastatrices, et si nous nous replions dans les temps, ça devrait réussir... De mon côté, j'ai l'intention d'être très dévastatrice.

L'air dubitatif, Nathan jeta un coup d'œil aux cheveux hérissés de la magicienne.

— Une façon de laisser parler ta colère, après l'attaque des deux séides d'Utros ?

— La colère ne me dicte jamais mes actes... En revanche, elle peut être un stimulant très efficace. Comme Ildakar, j'ai un ennemi. Si Utros gagne à Ildakar, il s'en prendra au reste de l'Ancien Monde, puis, un jour ou l'autre, à l'empire d'haran. Donc, nous devons l'arrêter ici. Nos intérêts convergent avec ceux du *duma*.

— Ça, tu peux le dire ! Quand Richard nous a envoyés dans l'Ancien Monde, il ne devait pas s'attendre à ça.

— La suite dépendra d'Utros..., rappela Nicci.

Fendant la foule, Elsa approcha des deux amis.

— J'ai dessiné plusieurs runes de transfert en ville, annonça-t-elle. Des ancrages que je pourrai utiliser quand nous serons dehors. (La magicienne sourit.) Nos adversaires risquent d'être surpris...

Tous très musclés, les gladiateurs avaient opté pour un équipement léger, histoire d'être plus mobiles, et ils portaient les armes qu'ils avaient l'habitude d'utiliser dans l'arène. Des Mora-Zith à l'air féroce les encadraient. Les voyant aller et venir, Nicci se félicita que ces femmes soient dans son camp, désormais. Leurs runes les protégeraient de la magie, mais elles allaient devoir faire leurs preuves face à des soldats de chair, de sang... et de pierre.

Lila sur les talons, Bannon vint à son tour saluer ses amis. Armé d'une massue à bout ferré, il portait quand même Solide à la hanche.

— Nous sommes prêts au combat, annonça-t-il. Une marée humaine pour Ildakar.

— J'ai hâte d'être dehors, souffla Lila.

— Mes enfants, dit Nathan, ce n'est pas un jeu. Au contraire, ça promet d'être très difficile.

— Mais nous réussirons ! s'écria Bannon.

— Oui, la victoire sera pour nous ! lui fit écho Timothy. (Il brandit fièrement son épée courte et sa massue.) À l'exercice, personne ne m'a battu. Sur le champ de bataille, ce sera pareil !

Beaucoup moins enthousiastes malgré les vêtements protecteurs fournis par dame Olgya, Jed et Brock se joignirent au petit groupe. Au premier coup d'œil, Nicci vit que ces deux-là n'avaient rien de guerriers...

Des combattants continuaient à affluer. Depuis la plaine, l'ennemi ne pouvait pas voir qu'il se passait quelque chose en ville. Après des jours sans communications entre les deux parties, Utros ne s'attendrait sûrement pas à une sortie nocturne.

À minuit, l'attaque commencerait.

Tandis qu'ils formaient les rangs, les combattants reçurent des rations de survie et de l'eau. Histoire de passer le temps, ils faisaient assaut de vantardise – une façon, aussi, de contrôler une angoisse tout

à fait justifiée.

Parmi ces braves, aucun n'avait reçu le baptême du feu. De plus en plus excités, ils regardaient les membres du *duma* se préparer dans leur coin ou s'entretenir avec le haut capitaine Stuart. Dès le début de la sortie, les sorciers avaient l'intention de déchaîner l'enfer sur les troupes ennemies.

Nicci se souvint de circonstances similaires, au temps où elle servait l'Ordre Impérial. La veille d'une grande attaque, Jagang encourageait ses soldats à se soûler, à jouer et à aller sous les tentes afin d'abuser des prisonnières et des esclaves. Pourvu qu'ils gagnent le lendemain, ce qu'ils faisaient ne dérangeait pas leur chef.

À minuit, sans qu'aucun signal ait retenti, les sorciers désactivèrent les sorts de protection de la porte principale. Quand quatre costauds eurent retiré l'énorme barre puis commencé à ouvrir les battants, les membres du *duma* avancèrent, déterminés, gorgés de don... et sans doute un peu trop confiants.

Perchée sur le destrier bai qu'on lui avait alloué, Nicci regarda derrière elle. Une marée humaine attendait bel et bien de déferler sur les guerriers de pierre.

À sa tête, la magicienne devait être très impressionnante. Peut-être même plus que la Maîtresse de la Mort, en son temps...

Les membres du *duma* étaient également à cheval. À part ça, seuls les officiers de la garde et les nobles détenteurs du don avaient ce privilège. Isolée pendant trop longtemps, la cité ne possédait pas assez de montures pour avoir une véritable cavalerie.

Massés les uns auprès des autres, les conseillers regardaient la double porte s'ouvrir lentement. En matière de meneurs d'hommes, on faisait décidément beaucoup mieux. Consciente que cet aspect-là était essentiel, Nicci se racla la gorge et obtint aussitôt le silence.

— L'heure de charger a sonné ! Il faudra frapper fort, faire autant de dégâts que possible et semer la désolation dans le camp. Cet assaut doit déstabiliser nos adversaires !

Des vivats retentirent, au risque d'alerter les hommes d'Utros. Mais au point où on en était, ça ne changerait pas grand-chose.

Quentin, Damon et Oron se tournèrent vers la magicienne et la saluèrent de la tête. Également à cheval, Lani et Olgya étaient prêtes à passer à l'action.

À pied, Elsa suivait Nathan comme son ombre.

— Ce soir, continua Nicci, Ildakar fait face à l'ennemi. Ils sont tous là : les esclaves, les gladiateurs, les gardes, les nobles... Tous ont une raison de vouloir gagner.

La magicienne ne précisa pas ses motivations ni celles de Nathan. Aucune importance ! L'essentiel, c'était qu'elle donne l'exemple. Après la victoire, les citoyens auraient tout loisir de reconstruire Ildakar.

Mais d'abord, ils devaient vaincre Utros.

— Suivez-nous ! lança Quentin. Voilà quinze siècles que nous attendons ça !

— Pour Ildakar ! crièrent les combattants.

La marée humaine se mit en mouvement, et rien ni personne ne l'arrêterait.

Chapitre 35

Ivres de colère et débordant d'énergie, les défenseurs d'Ildakar se sentaient invincibles. Après des heures d'attente, ils chargèrent comme un ressort qui se détend – en d'autres termes, avec une incroyable violence. À leur tête, les sorciers montés débordaient de confiance.

Comme prévu, la superbe armée fonça vers les compagnies adverses cantonnées au pied des collines. La première ligne, composée de gardes et de gladiateurs, fonçait derrière Nicci, qui tendait déjà un bras vers ses cibles. Avec ses cheveux blonds hérissés, elle faisait penser à un esprit vengeur.

N'ayant jamais chevauché, même pour ses loisirs, Elsa avait ordonné qu'on confie sa monture à un combattant compétent. Par solidarité, Nathan avait décidé de jouer lui aussi les fantassins.

— Je resterai près de toi, très chère, et ensemble, nous serons une bonne équipe. Mon don étant revenu, je te protégerai.

Elsa coula un regard sceptique à son chevalier servant.

— Me protéger ? Ce sera inutile, Nathan. Si nous unissions plutôt nos forces, histoire de faire deux fois plus de dégâts ? Tout en nous protégeant mutuellement, si le besoin s'en fait sentir...

— Une excellente idée, très chère.

L'ancien prophète et son amie furent emportés par une vague d'attaquants.

Comme quand il combattait avec l'armée de Richard, Nathan sentit son cœur se gonfler de fierté. Une partie de ses doutes sur l'opération balayée, il resta assez lucide pour savoir que son euphorie ne durerait pas. Une fois le combat engagé, l'inquiétante réalité reprendrait le dessus.

De constitution fort peu athlétique, Elsa ne manquait pas de courage et elle était incroyablement résistante. Comme Nathan, elle se mit au pas de course pour ne pas se faire distancer par les autres guerriers.

L'épée du prophète n'avait pas quitté son fourreau. Pour l'instant, le vieil homme entendait se battre comme un sorcier. Levant la main gauche, il plia les doigts et sentit la magie s'accumuler dans son bras.

Dans la plaine semée de hautes herbes, les soldats d'Utros avaient allumé une pléthore de feux. De loin, on aurait pu croire à d'inoffensives lucioles, mais chacun de ces points lumineux représentait une centaine de guerriers ennemis.

Prenant conscience de ce que signifiait ce spectacle, Nathan

souffla :

— Pour un peu, j'en resterais sans voix... J'ai déjà livré des batailles désespérées, mais pas face à une telle horde.

— Tu ne t'es jamais battu à mes côtés, mon ami ! cria Elsa pour couvrir le vacarme des attaquants. Ils vont voir de quel bois on se chauffe !

Après avoir observé le camp du haut des créneaux, les membres du *duma* avaient décidé de viser exclusivement les assaillants positionnés sur le flanc nord de la vallée.

Tandis que les guerriers d'Ildakar franchissaient les derniers pas qui les séparaient de leurs cibles, les hommes d'Utros réagirent. Très calmement, constata Nathan, que ce développement ne ravissait pas. Sans s'affoler, les soldats guidés par des officiers tout aussi sereins formaient des lignes défensives. À la vitesse de l'éclair, des estafettes étaient déjà en route pour avertir toutes les compagnies du danger. Partout, des torches s'allumaient et la défense s'organisait.

Dans le lointain, Nathan distingua le quartier général où Nicci et lui avaient rencontré Utros. Aujourd'hui, cette charge héroïque ne s'enfoncerait pas jusque-là.

Sur son destrier, Nicci bombardait de lances de feu les premiers rangs ennemis. Un de ces projectiles embrasa une série de tentes faites de bric et de broc et propulsa dans les airs des dizaines de soldats. Également adepte de la Magie Soustractive, l'ancienne Maîtresse de la Mort ajoutait à ses éclairs des volées de pointes noires dévastatrices.

Juste derrière elle, Oron, Damon et Quentin recouraient à des poings d'air plus classiques mais tout aussi meurtriers. Comme des quilles, les soudards d'Utros tombaient avec un bel ensemble.

— Pour Ildakar ! crièrent les attaquants survoltés.

Si la première ligne défensive avait cédé très vite, la deuxième se révéla bien plus coriace. Épaule contre épaule et boucliers levés, les soldats de pierre érigèrent une herse horizontale de lames avec leurs épées. Emportés par leur élan, les premiers attaquants s'écrasèrent contre cette muraille humaine.

Des gardes, des gladiateurs, des Mora-Zith et... Bannon engagèrent le combat contre les hommes de pierre. Comme prévu, ça se révéla plus ardu qu'on aurait pu le croire.

— Ne tardons pas à les rejoindre, très chère ! lança Nathan.

Invoquant une sphère de Feu de Sorcier, il attendit d'avoir un angle de tir dégagé – inutile de blesser ou de tuer Nicci et les autres – pendant qu'Elsa faisait naître entre ses mains une boule de feu conventionnelle. Une arme moins impressionnante, mais dont les flammes brûleraient avec autant d'ardeur.

Par sécurité, Nathan fit décrire une large ellipse à son projectile, histoire qu'il ne retombe pas sur ses alliés. Au niveau de la quatrième

ou cinquième ligne adverse, le feu mortel explosa telle une nova, entraînant dans la mort plus d'une centaine de guerriers.

Consumés par des flammes que rien ne pouvait éteindre, ils moururent dans de terribles souffrances.

La boule de feu d'Elsa explosa non loin de celle de Nathan. Moins destructrices, ces flammes ajoutèrent quand même à la panique de l'ennemi.

Pour un début, ça se présentait plutôt bien.

Après ce premier succès, Nathan toucha de nouveau son Han et sentit battre dans sa poitrine un peu de la colère assassine du dresseur en chef Ivan. Cette présence étrangère lui déplut souverainement, mais il puisa quand même dedans pour générer une boule de Feu de Sorcier encore plus puissante.

Cette fois, des centaines de soudards furent mortellement touchés.

Courageux mais indisciplinés, les soldats d'Ildakar se jetèrent sur des ennemis surpris et déstabilisés. Contre toute attente, leur fougue parvint à ouvrir une brèche dans la muraille humaine qui leur faisait face.

Les éclairs de Nicci continuant à faire mouche, les autres sorciers, encouragés, multiplièrent les attaques. Visant particulièrement les tentes, Elsa en fit flamber des dizaines, carbonisant dans le même temps les guerriers qui essayaient de se replier.

Puisant dans des réserves d'énergie qu'il ne se connaissait pas, Nathan invoqua une troisième boule de Feu de Sorcier qui fit encore des centaines de victimes.

Malgré ces succès initiaux, le vieil homme ne se faisait pas d'illusions. Au bout du compte, l'attaque aurait à peine entamé les défenses ennemies. Mais l'essentiel n'était pas là...

Pour accentuer ce qui serait avant tout une victoire psychologique, il faudrait voir plus grand et faire bien plus de dégâts. Alors que le Feu de Sorcier continuait à se répandre dans les rangs d'Utros, Nathan s'avisa qu'une manœuvre très simple pouvait mettre en danger une plus grosse partie de l'armée de pierre. Entre Elsa et lui, réaliser son plan serait un jeu d'enfant...

— L'herbe sèche, sur les collines ! cria Nathan. Elle brûlera comme de la paille ! Puisque le vent souffle dans la bonne direction, l'incendie se répandra dans tout le camp.

La magicienne d'Ildakar n'eut pas besoin d'un dessin.

— Nos adversaires ne parviendront pas à le contenir !

Les deux mains tendues, Elsa commença à allumer des feux sur les collines. Trop concentrée, elle ne vit pas le soldat qui fonçait vers elle, épée levée pour la fendre en deux dans le sens de la hauteur.

— Non ! cria Nathan.

En une fraction de seconde, il invoqua un bouclier d'air que le

soudard percuta comme s'il s'agissait d'un mur de pierre. L'épée arrachée des mains, le type s'écroula. Furieux qu'il ait osé s'en prendre à sa tendre amie, Nathan le réduisit en bouillie avec un poing d'air.

Comprenant qu'il venait de lui sauver la vie, Elsa remercia le vieux sorcier d'un hochement de tête, puis elle recommença à bombarder les collines de flammes.

Un globe de Feu de Sorcier dans chaque main, Nathan les lança aussi haut que possible. Telles des comètes jumelles, ils illuminèrent le ciel puis s'abattirent à leur tour sur les collines.

Cette fois, l'enfer se déchaîna.

Au début, l'ennemi accorda peu d'attention aux versants en feu. Certain que ça ne durerait pas, Nathan jubila de voir que tout ça brûlait effectivement comme de la paille. En outre, il ne s'était pas trompé sur le vent, qui poussait les flammes vers le camp.

Tout sourires, le vieil homme regarda sa compagne :

— Pas si mauvaise que ça, mon idée, pas vrai ?

— Au lieu de te vanter, suis-moi ! J'ai aussi un tour dans mon sac, et tu pourrais m'être utile.

Elsa s'enfonça dans le camp, loin du cœur actuel du combat. Nathan devina en gros où elle voulait en venir, mais il ne trouva pas l'idée très judicieuse. Alors qu'ils avaient espéré isoler leurs cibles, des renforts arrivaient déjà de partout...

— Pas par là ! cria-t-il. On ne peut pas...

— Au contraire, tu verras... La magie de transfert, tu te souviens ? J'ai créé des ancrages en ville.

Elsa accéléra le pas et l'ancien prophète ne put se résoudre à la laisser partir seule.

— Si tu le dis... Après tout, nous sommes convenus de nous protéger mutuellement...

Quand elle eut atteint une zone très piétinée, Elsa s'arrêta et sonda le sol comme si elle cherchait quelque chose d'enfoui. Tendant un index, elle le braqua sur la terre, puis commença à courir en rond.

Nathan la suivit, le souffle court.

— Que fais-tu donc ? Et en quoi puis-je t'aider ?

— En protégeant mes arrières ! Ne laisse personne m'attaquer pendant que je dessine ma modélisation.

— Ta quoi ?

— Ma rune de transfert !

Tandis que la magicienne courait, une sorte de lame de pouvoir se déversait de son index, traçant dans le sol un motif complexe. Passant et repassant sans cesse dessus, Elsa compliqua de plus en plus son dessin.

— C'est une forme de sortilège ! s'écria Nathan.

— Non, une rune de transfert ! Je t'ai déjà montré ça !

Inquiet, Nathan étudia le groupe de soldats qui fondaient désormais sur sa compagne et lui. Apparemment, les guerriers de pierre n'y voyaient pas très bien la nuit – ce qui excluait le recours à des armes de jet – mais, à la lueur de leurs torches, ils étaient quand même fichus d'encercler une cible.

— Ils arrivent ! lança Nathan. J'espère que tu sais ce que tu fais.

— J'ai tout prévu, oui... La rune d'ancrage, à Ildakar, est dessinée sur un réservoir qui contient des dizaines de milliers de litres d'eau.

Sans essayer de comprendre dans le détail ce que prévoyait de faire la magicienne, Nathan bombarda de Feu de Sorcier les soldats qui menaçaient de gâcher la fête. Le premier rang n'y survécut pas, mais des centaines de soudards le suivaient...

Continuant à protéger Elsa, le vieux sorcier multiplia les poings d'air et les lances de flammes.

— J'ai presque fini, annonça la magicienne en désignant le motif géant qu'elle venait de tracer.

L'ennui, c'était le « presque ». Dans quelques secondes, l'ennemi serait là.

— C'est bon ! cria Elsa.

Alors que les soldats entraient dans le périmètre de son dessin, elle se baissa et traça l'ultime ligne qui compléterait la rune et activerait le sort, quel qu'il soit.

— On s'éloigne en vitesse ! lança la magicienne.

Quelques secondes plus tard, l'eau du réservoir, transférée depuis la cité, transforma en sable mouvant la surface occupée par la rune. Rang après rang, les soldats d'Utros s'enfoncèrent dans ce borborygme et disparurent.

Nathan soupira de soulagement.

— Très chère, je n'aurais pas dû douter de toi...

Elsa contempla son œuvre – un immense cimetière – puis tourna la tête vers les collines, qui continuaient à brûler.

— C'est vrai, Nathan, tu n'aurais pas dû...

Chapitre 36

Lors de sa formation d'escrimeur sur le *Randonneur des Vagues*, le jeune Bannon, tout juste sorti de l'œuf, avait appris à se battre convenablement. Sur le pont du navire, Nathan lui avait montré ce que ça voulait dire. Dans ses rêves les plus fous – ou ses cauchemars ? – il n'avait jamais envisagé d'affronter tant d'ennemis. Eh bien, il s'était trompé.

Alors qu'il courait parmi ses frères d'armes, le jeune homme se rappela que l'objectif, ce soir, était strictement délimité. Une petite partie du camp, et rien de plus. Bref, une mission loin d'être impossible. Pourtant, il y avait un hic. Dans des circonstances normales, les soldats d'Utros auraient déjà été des adversaires redoutables. Là, ils étaient résistants comme la pierre...

Près de Bannon, Lila fonçait sans se poser de questions.

Disciplinés et entraînés, les hommes de pierre se déployaient selon les règles de l'art militaire. Plus brouillons, les guerriers d'Ildakar transformaient ces belles manœuvres en indescriptibles mêlées. En un sens, c'était leur chance, car ils entraînaient leurs adversaires sur leur terrain.

Du coup, leur charge désordonnée avait fait voler en éclats la première ligne de défense. Depuis, la bataille avait explosé en une multitude de corps à corps.

Sa massue dans la main gauche et Solide dans la droite, Bannon para au dernier moment un coup qui lui aurait au bas mot coupé un bras. Alors que l'onde de choc remontait jusqu'à son épaule, il serra les dents, continua à bloquer la lame adverse et abattit sa massue sur le torse du guerrier. Sans faire beaucoup de dégâts, la manœuvre força quand même le type à reculer de deux pas. Contre-attaquant, Bannon entailla le cou du soldat de pierre. Sur un homme normal, la tête aurait volé dans les airs. Là, un liquide épais suinta de la plaie et l'homme s'écroula. Un bon résultat en soi, non ?

— Bien joué, mon gars ! lança Lila avec un sourire féroce. Recommence une vingtaine de fois, et nous serons sur la bonne voie.

Sifflant de rage, elle bondit en avant, une massue dans chaque main. Du coin de l'œil, Bannon ne put s'empêcher d'admirer les muscles qui se tendaient et se nouaient sur le dos et les jambes de la Mora-Zith. Comme une danseuse, elle virevoltait, semant la mort sur son passage. Mais les renforts ennemis continuaient d'affluer...

Thorn, Genda, Ricia et les autres Mora-Zith sélectionnaient des

cibles puis les taillaient en pièces. Face à de telles tueuses, les corps de pierre des soldats d'Utros n'avaient plus rien d'un avantage, parce qu'ils les ralentissaient. Comme des vipères, les Mora-Zith bondissaient en avant, frappaient puis se retiraient, laissant leurs adversaires sans cibles. Leur extraordinaire ballet inspirait bien entendu les gladiateurs qu'elles avaient formés à la dure dans les fosses de combat.

Alors qu'elle faisait des ravages dans les rangs ennemis, Lila tourna brièvement la tête vers Bannon :

— Colle-moi aux basques, mon gars ! Moi, je les mets en piteux état, et toi, tu les achèves !

— Plus facile à dire qu'à faire..., souffla Bannon en défonçant le crâne d'un antique guerrier avec sa massue.

Son bras droit lui faisait déjà un mal de chien. Rien d'étonnant, quand on cognait comme un sourd sur de la pierre.

Épaule contre épaule, Jed et Brock se battaient avec une maladresse affligeante. Si leurs soieries les protégeaient pour de bon, les couleurs vives attiraient les adversaires. Du coup, harcelés de toutes parts, ils combattaient pour survivre, sans aucun plan précis.

Timothy, lui, s'en donnait à cœur joie. À l'exercice, on lui avait appris l'escrime, mais il semblait plutôt né pour jouer de la massue – et il le faisait avec un enthousiasme communicatif. Cerise sur le gâteau, les hommes d'Utros semblaient surpris d'affronter un type qui avait le même teint qu'eux.

À la tête de la garde, la seule unité disciplinée de l'armée d'Ildakar, le haut capitaine Stuart beuglait des ordres comme à son habitude. Soufflant dans sa corne, un de ses hommes, assurant la cohésion du groupe, rappelait à lui les combattants en uniforme chaque fois qu'ils se dispersaient trop.

Dans le vacarme des cris et des armes, Bannon finit par perdre le contact avec Lila et ses sœurs. Contraint de se défendre sans cesse, il dut bloquer le coup d'un guerrier barbu armé d'une lame incurvée. Se dégageant, l'homme lui offrit une ouverture qu'il saisit, mais son estoc au ventre eut autant d'effet qu'une piqure d'insecte.

Alors que le barbu levait son arme pour porter le coup de grâce, Timothy se matérialisa dans son dos et lui fit exploser le crâne. Tandis que le type tombait à genoux, l'ancien berger salua Bannon d'un geste nonchalant.

— À charge de revanche, l'ami ! lança-t-il.

Sans se laisser déconcentrer, le jeune escrimeur, pour plus de sûreté, décapita son adversaire malheureux.

Dans ce tourbillon de violence, de douleur et de rage, Nicci et les sorciers d'Ildakar, toujours en tête de leurs troupes, bombardaient l'ennemi d'éclairs et de poings d'air.

Dans un autre secteur du champ de bataille, Nathan et Elsa continuaient à embraser les versants de colline et leur manœuvre commençait à porter ses fruits.

Du coin de l'œil, Bannon vit passer une silhouette familière. Toutes griffes dehors, Mrra bondit sur un soldat de pierre, lui arracha la tête sans effort, puis évita les coups d'un petit groupe d'adversaires. Une fois passée sous leur garde, elle griffa et mordit, entaillant la chair dure de leurs bras et de leurs jambes.

Un instant, les regards du fauve et du jeune escrimeur se croisèrent. Puis le flot de la bataille les entraîna loin l'un de l'autre.

Verts de peur, Jed et Brock combattaient désormais dos à dos.

Timothy dépassa Bannon et chargea deux colosses adverses. Se croyant invincible – une erreur de débutant –, l'ancien berger frappa avec ses massues. Esquivant sans peine, les deux soldats de pierre passèrent ensuite à la contre-offensive.

Contraint de reculer, Timothy cessa de sourire bêtement.

— Attention ! lui cria Bannon. Ils sont trop forts pour toi.

Au lieu d'écouter, Timothy fonça comme un taureau furieux.

— Pour Ildakar !

Alors que l'ancien berger s'acharnait sur le bras d'un des colosses, l'autre en profita pour le frapper au flanc. Grâce à sa peau anormalement dure, Timothy sentit à peine le coup. Hélas, ses adversaires aussi étaient blindés...

Dans son dos, un troisième homme frappa le berger à la tête du plat de son arme. Sonné, il tituba...

Redoublant d'ardeur, Bannon tenta de se débarrasser au plus vite de son adversaire actuel, histoire de pouvoir voler au secours de son ami. Mais le gars qui lui faisait face ne l'entendit pas de cette oreille. Plutôt doué, il multipliait les coups vicieux, forçant le jeune escrimeur à se concentrer pour rester en vie.

Avec ses deux massues, Timothy parvint à tenir ses adversaires à distance... jusqu'à ce qu'un quatrième s'en mêle. Cerné et mal en point, l'ancien berger céda peu à peu sous la pression. Au bout du compte, l'inévitable se produisit. D'un coup de sa masse d'armes, un des guerriers lui brisa le bras. Pétrifiée ou non, la peau ne résista pas et l'os craqua sinistrement.

Les hommes d'Utros se relayèrent pour marteler leur proie de coups. Projeté à terre, une épaule en bouillie, Timothy lança un dernier cri :

— Pour Ildakar !

Son adversaire enfin mis hors d'état de nuire, Bannon oublia ses poumons en feu et ses membres en capilotade.

— Timothy ! cria-t-il, volant au secours du berger.

À genoux, le jeune homme n'avait plus la force de lever ses

massues. Impitoyables, ses quatre bourreaux continuèrent à le tabasser.

Bannon arriva trop tard. Pire encore, il se retrouva lui aussi cerné par des colosses. Désespéré, il regarda devant lui et vit que Lila et les autres Mora-Zith, trop loin pour l'entendre, étaient toujours plongées dans leur folie meurtrière. À tout hasard, il appela son « amie », mais sans résultat.

Jed et Brock aussi étaient encerclés. À l'évidence, l'heure de gloire des partisans d'Ildakar était passée. Et si beaucoup d'hommes d'Utros gisaient dans la poussière, plus de la moitié des frères d'armes de Bannon étaient tombés.

En grand stratège, le général avait attendu que la situation s'équilibre pour passer à la contre-attaque. Déboulant de l'autre moitié du camp, des renforts par milliers repoussaient les assaillants.

Faute d'une meilleure option, Bannon alla se camper près de Jed et de Brock. Avec des partenaires pareils, comprit-il, il n'aurait pas la moindre chance. Oubliant la douleur et la fatigue, il dut se rendre à l'évidence : pour lui, cette bataille aurait été la dernière.

En hommage au panache de Timothy, il cria à tue-tête :

— Pour Ildakar ! Pour Ildakar !

Terrifiés, Jed et Brock frappaient à l'aveuglette avec les armes qui leur avaient servi, quelque temps plus tôt, à démolir des statues incapables de se défendre.

Comme de juste, ils ne reprirent pas le cri de guerre de Bannon.

Alors que se déversait dans son sang le feu liquide qui le transformait en machine à tuer, Bannon se jura de lutter jusqu'à la dernière seconde. Puis il cria de rage et se laissa emporter par l'ivresse amère du combat.

Chapitre 37

Tout en continuant d'attaquer avec ses éclairs, ses poings d'air et ses pointes noires, Nicci jeta un coup d'œil aux collines en feu. Nathan et Elsa avaient fait du bon travail, vraiment. Poussées par le vent, les flammes menaçaient de ravager une grande partie du camp d'Utros. Avançant plus vite que n'importe quel champion de course, le rideau de feu s'était déjà attaqué aux tentes que les antiques soldats avaient réussi à fabriquer ces derniers jours. Souvent constituées de tissu moins épais et résistant que la toile, ces structures brûlaient comme des bottes de paille.

Alors que l'incendie devenait une menace bien plus grave que l'attaque pourtant audacieuse des guerriers d'Ildakar, le général Utros sortit de son quartier général et organisa en personne les brigades de « pompiers ». Puis il leur désigna les endroits où intervenir en priorité. L'armée de pierre ne manquant pas de ressources humaines, les quelques milliers d'hommes affectés à la lutte contre les feux n'affaibliraient pas la contre-attaque en cours.

Presque vidée de ses forces après une telle débauche de magie, Nicci parvint cependant à invoquer une nouvelle volée d'éclairs qui carbonisèrent des dizaines de soldats et isolèrent pour un temps les renforts des hommes qu'ils entendaient secourir. L'incendie provoqué par Elsa et Nathan dans le dos, ces soldats allaient passer un mauvais quart d'heure – le dernier, pour un grand nombre d'entre eux.

Encouragée, Nicci intensifia son attaque. Au premier coup d'œil, on voyait que la sortie surprise avait eu un effet terrifiant sur la partie du camp visée. Les membres du *duma* jubilaient sûrement. Aux yeux de l'ancienne Maîtresse de la Mort, la « victoire » avait un goût amer. Quoi qu'il arrive encore, Utros se remettrait des coups qu'Ildakar venait de lui porter.

En revanche, les gardes et les gladiateurs, en première ligne depuis le début, avaient subi de très lourdes pertes. Si les troupes du général pouvaient voir tomber des compagnies entières sans en pâtir, l'armée d'Ildakar n'était pas en mesure de s'offrir de telles « largesses ».

Agacé par le bruit et la puanteur du sang, le destrier de la magicienne renâcla. Tirant sur les rênes, elle le ramena à de meilleures dispositions.

Sur le flanc droit de Nicci, Oron leva le menton, les narines pincées.

— Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Nos hommes

tombent comme des mouches.

Nicci invoqua un cyclone, l'envoya tourbillonner dans les rangs ennemis... puis le laissa se dissiper parce qu'elle n'avait plus la force de le maintenir.

— Je crois que nous avons accompli notre mission...

Inspiré par la magicienne, Oron généra une tempête de vent et de pluie glacée qui s'abattit sur le camp. Quentin et Damon lancèrent des sorts similaires qui douchèrent l'enthousiasme de quelque cinq cents soldats de pierre arrêtés en pleine charge.

Pour faire bonne mesure, Olgya les bombarda de lances de feu et d'éclairs.

L'attaque durait depuis deux heures. L'effet de surprise oublié, Utros et ses hommes étaient désormais parfaitement capables de se défendre. Et des renforts continuaient à alimenter les différentes « premières lignes » qui s'étaient reformées après la débâcle initiale.

Alors que l'attaque se concentrait sur la partie nord du camp, les hommes de la moitié sud s'étaient un moment demandé s'ils n'allaient pas subir aussi un assaut. Puisqu'il était évident que non, ils n'hésitaient plus à venir prêter main-forte à leurs camarades.

Le corps aussi dur que celui des ennemis d'Ildakar, Lani avança seule vers les lignes ennemies. Sans cuirasse ni casque, elle portait simplement une robe bleu clair.

Identifiant au premier coup d'œil une magicienne, quatre soldats coururent à la rencontre de l'intruse. Sans leur accorder la moindre attention, Lani continua à préparer son attaque.

Avec une volée d'éclairs, Nicci carbonisa un autre groupe de guerriers qui fondaient sur son alliée. Une manœuvre visant à gagner du temps pour Lani, qui ne parut même pas s'apercevoir de ce qui s'était passé.

S'agenouillant, elle leva les bras et serra ses poings anormalement durs. En incantant, elle les abattit comme si elle voulait frapper une enclume avec une masse.

De la lumière jaillit de ses mains, assez vive pour éblouir Nicci. Puis une onde de choc se répandit dans la terre. Sous les pieds des soldats de pierre, le sol se mit à ruer comme un cheval qui refuse de se laisser monter. Devant Lani, toujours agenouillée au point focal de son sortilège, des centaines d'hommes tombèrent comme des quilles. Puis une crevasse s'ouvrit dans la terre.

Bien accrochée à l'encolure de son cheval, Nicci admira l'œuvre impressionnante de la magicienne encore à moitié pétrifiée. Bien sûr, la charge adverse était retardée, pas repoussée, mais à ce stade, c'était exactement ce qu'il fallait aux défenseurs d'Ildakar. Un répit, afin qu'ils se replient et retrouvent la protection de leur ville. Encore désireuse de combattre, Nicci dut admettre que ç'aurait été une folie.

Pour se faire entendre, elle amplifia sa voix :

— Guerriers d'Ildakar, lança-t-elle, nous pouvons être fiers de nous. On rentre, mes amis !

Les trompettes de la garde sonnèrent la retraite. Couvert de sang mais indemne, le capitaine Stuart cria des ordres à ses officiers.

Les Mora-Zith amorcèrent leur repli sans pour autant cesser de combattre. Avant de les imiter, les gladiateurs éventrèrent quelques ennemis de plus.

Sans doute pour couvrir ses alliés, Mrra bondit sur le premier rang d'hommes de pierre. Même si elle semblait toujours pleine d'énergie, la panthère était blessée, son pelage couvert de runes tachées de sang.

Sans être sûre d'être « entendue » dans la fureur des combats, Nicci envoya un message mental à sa sœur féline :

— *Romps le contact, fuis le plus loin possible des collines et trouve-toi un endroit sûr dans la forêt.*

Redoutant que les guerriers d'Ildakar leur filent entre les doigts, les hommes d'Utros poussèrent un cri de guerre rageur. Alors que les renforts continuaient d'affluer, Nicci comprit que le temps de ses frères d'armes était compté.

Se tournant sur sa selle, elle cria :

— Oron, Damon, Olgya et Quentin, utilisez le don pour contenir l'ennemi. Nos hommes doivent pouvoir prendre un peu d'avance sur leurs poursuivants.

Non loin de là, dans le dos de ses héros, Ildakar brillait comme un bijou au clair de lune. Sur les créneaux vivement illuminés, des sentinelles suivaient chaque instant de l'héroïque sortie.

Les membres du *duma* unirent leurs forces contre la horde qui déferlait. Elsa et Nathan ne tardèrent pas à venir les aider.

Trop loin pour prendre part au combat, Utros supervisait toujours la lutte contre les incendies. Du coin de l'œil, Nicci le vit ordonner qu'on forme un cordon autour de son quartier général et d'un grand chariot. Belles à couper le souffle, Ava et Ruva tentaient d'inverser le sens du vent pour repousser le mur de flammes qui menaçait toujours cette partie du camp.

Comme une muraille humaine, des centaines de soldats se dressaient pour interdire aux flammes d'atteindre le quartier général, le chariot et une demi-douzaine de tonneaux. Criant quand leurs cheveux et leurs cils s'embrasaient, ces hommes ne quittaient pourtant pas leur poste.

— Lani, un autre tremblement de terre ! lança Nicci.

La magicienne de pierre tomba de nouveau à genoux, se concentra et généra un séisme qui repoussa le raz-de-marée adverse.

Tirant parti de chaque seconde de répit, les défenseurs d'Ildakar approchaient de la ville. Après avoir durement frappé l'antique armée,

ils devaient filer avant de se faire massacrer.

Alors qu'Elsa et Nathan les soutenaient en carbonisant leurs poursuivants, Nicci trouva la force d'invoquer des boules de feu qui explosèrent au milieu des soudards assoiffés de vengeance.

Mais le flot continuait à se déverser, menaçant de tout submerger.

Nathan et Elsa firent volte-face et détalèrent. À pied, ils n'auraient pas une chance.

Nicci talonna son destrier.

— Sorcier, prends ma main et saute en croupe !

— Pas sans mon amie !

— Je ne peux pas vous transporter tous les deux.

— Elsa, tu chevaucheras avec moi ! lança Damon. Ce soir, tu as été parfaite. Tous les membres du *duma* peuvent être fiers.

— Si c'est ainsi, j'accepte ta proposition, magicienne ! lança Nathan.

Joignant l'acte à la parole, il se hissa en croupe.

Nicci ordonna de nouveau la retraite, mais les guerriers n'avaient plus besoin qu'on les encourage à filer.

— Ce soir, dit l'ancienne Maîtresse de la Mort, nous avons marqué les esprits. Désormais, Utros sait que nous pouvons lui nuire. (Elle s'autorisa un sourire de prédatrice.) La prochaine attaque sera encore plus terrible !

Nathan dans son dos, Nicci lança son destrier au galop. Elsa en croupe, Damon suivit le mouvement.

Épuisés et souvent éclopés, les vainqueurs de la nuit fonçaient vers les portes d'Ildakar. Soulagée, Nicci sentit que Mrra avait filé loin du camp et des incendies.

Un succès, cette sortie ? Sans doute, n'était que trop peu d'hommes en revenaient. Beaucoup trop peu, même...

Sentant le souffle de l'ennemi sur leur nuque, les survivants eurent un regain d'énergie. Alors que les premiers franchissaient les portes, Nicci se retourna et se demanda combien de braves seraient piégés à l'extérieur de la ville. Elle détestait l'idée d'abandonner les héros qui avaient tout sacrifié pour exécuter le plan du *duma*, mais ceux qui restaient en arrière pour retenir l'ennemi n'avaient pas une chance. S'ils ne périssaient pas, les portes seraient refermées quand ils arriveraient. Sinon, autant inviter les hommes d'Utros à entrer...

Quelques centaines de survivants, voilà ce qu'il restait de la glorieuse armée !

Quand presque tout le monde fut entré, les sentinelles tirèrent sur les cordes pour refermer les battants de l'immense portail. Passant de justesse, quelques retardataires s'écroulèrent ensuite dans la cour, à bout de souffle. Aidant une guerrière à se relever, un jeune type dont le bras pissait le sang la soutint jusqu'à ce qu'ils aient réussi à se

faufiler à l'intérieur.

Juste après, la porte se referma dans un vacarme assourdissant. Voilà, le sort de ceux qui manquaient encore était scellé...

L'énorme barre à peine remise en place, les soldats d'Utros atteignirent la muraille et entreprirent de la marteler de coups.

Toujours en selle, Nicci balaya du regard les survivants de cette nuit de folie. Certains triomphaient, d'autres gémissaient de douleur et la plupart regardaient dans le vide, en état de choc.

— Par les esprits du bien, souffla Nathan à l'oreille de la magicienne, quelle terrible bataille...

— C'est vrai, mais au moins, nous savons où nous en sommes. Ildakar a relevé la tête, et Utros a conscience qu'il est vulnérable.

Parmi les survivants, Nicci eut la surprise de voir Lila toute seule. Échevelée et maculée de sang, la Mora-Zith errait comme une âme en peine dans les rangs.

— Le prix est élevé, magicienne... Nous avons perdu des plumes aussi.

Remarquant enfin Lila et son air hagard, Nathan tira la conclusion qui aurait dû venir immédiatement à l'esprit de Nicci :

— Et Bannon ne s'en est pas sorti.

Chapitre 38

Quand il vit que trois galères sur six seulement revenaient de l'expédition du capitaine Kor, Calvaire comprit que ça n'annonçait rien de bon. Une déception, car il avait prévu de donner un banquet en l'honneur des vainqueurs – peut-être même en faisant servir de la viande de yaxen, un délice, aux trois officiers.

Le roi des Norukai sentit la rage monter en lui. L'opération avait mal tourné, ça ne faisait aucun doute.

Lors du raid précédent, les chiens galeux de Renda-sur-Baie avaient innové en matière de défense, allant jusqu'à engager une magicienne. Le capitaine de cette expédition-là, un crétin, avait péché par excès de confiance. Crayeux ne l'avait jamais aimé, du coup, il n'était pas dans les petits papiers de Calvaire. Pour ne rien arranger, l'imbécile était revenu de son fiasco avec... des excuses. Un Norukai, il aurait dû le savoir, n'aurait pas dû survivre à un tel désastre. Sans hésiter, Calvaire l'avait offert en sacrifice au dieu serpent.

Avec deux fois plus de galères et d'hommes, Kor aurait dû laver l'outrage dans le sang.

Et voilà que les cloches sonnaient le glas, un son sinistre qui s'entendait jusqu'au sommet du Bastion.

Claquant des mâchoires, Calvaire sentit les incisions de ses joues s'étirer. Il crevait d'envie de refermer ses dents sur la gorge du capitaine défaillant, pour la déchiqueter. Un banquet ? Peut-être, mais ce minable de Kor serait au menu !

Fermant les poings, le roi fit claquer les uns contre les autres les cylindres de fer qui protégeaient ses doigts.

Assis devant la cheminée pour se réchauffer, comme toujours, Crayeux se pencha un peu plus vers les flammes. Alarmé par la sonnerie de cloches, il bondit soudain sur ses pieds.

— Mon roi, une triste mission avec une triste fin. Renda-sur-Baie...

De plus en plus furieux, Calvaire quitta la salle du trône, son chamane sur les talons, et grimpa au sommet du Bastion, d'où il pourrait tout voir.

Sur le deuxième palier, une porte s'ouvrit pour laisser passer une esclave qui portait une pile de couvertures pliées. Dès qu'elle vit l'expression du roi, la femme fit demi-tour et détala. Eh bien, elle ne perdrait rien pour attendre. Calvaire ayant gravé ses traits dans sa mémoire, il la punirait plus tard. Pour l'heure, l'unique objet de son courroux, c'était Kor.

Sur le chemin de ronde, Calvaire s'appuya au muret et se pencha un peu pour mieux voir ce qui se passait dans le port. Trois galères en piteux état en approchaient, l'une ayant même perdu sa voilure. Réparées de bric et de broc, les deux autres seraient bonnes à mettre au rebut. Avirons à l'horizontale, les quasi-épaves se frayaient difficilement un chemin entre les récifs.

Calvaire marmonna de dégoût. Le rejoignant, Crayeux chantonna mornelement :

— Renda-sur-Baie... Renda-sur-Baie...

— Ne te soucie plus de ce lieu maudit. Bientôt, je le rayerai de la face du monde. Mais d'abord, il faut châtier les traîtres qui ont échoué.

— Châtier, oui, châtier, répéta le chamane.

Bien entendu, Calvaire fit porter aux trois capitaines l'ordre de se présenter devant lui dès qu'ils auraient accosté. Mais comment Kor avait-il pu être assez bête pour ne pas mourir là-bas ? Pourtant, il aurait dû savoir...

Pendant l'absence des galères, Crayeux avait eu des cauchemars très violents. Des images de conquêtes glorieuses, avait-il confié à son roi. Probablement glorieuses pour les Norukai, devait-on supposer, mais avec lui, comprendre n'était jamais simple. Quoi qu'il en soit, Calvaire avait anticipé une grande victoire pour son peuple.

L'évidente déroute de Kor lui retournait l'estomac. Alors qu'il serrait convulsivement le parapet, son chamane batifolait de créneau en créneau, se penchant dangereusement pour voir les flots s'écraser contre la falaise.

Malgré la brume, Calvaire distinguait les contours de dizaines d'autres îles, partout autour de lui. Son royaume en comptait plus de cent – voire *beaucoup* plus – mais aucun souverain de l'archipel n'avait jamais eu la curiosité de les recenser. Cela dit, des îles, ça restait très insuffisant ! Si Supplice, son père, avait renforcé les Norukai, sa vision de l'avenir restait étriquée. Sur l'insistance de Crayeux, Calvaire avait bien été obligé de le tuer.

À mesure que la flotte de galères grossissait, les raids sur la côte s'étaient multipliés, car beaucoup de guerriers voulaient prouver leur valeur au nouveau roi. Si Crayeux avait des prémonitions, Calvaire nourrissait de grandes ambitions. Ensemble, ils modèleraient glorieusement le futur.

Dans les villes mises à sac, les Norukai tombaient souvent sur des statues de héros, de dirigeants ou de grands militaires. Avec jubilation, ils s'empressaient de les réduire en miettes. Pourtant, Calvaire projetait de faire tailler un jour des statues géantes à son image, afin que son peuple ne l'oublie jamais. Grâce à des sacrifices réguliers au dieu serpent, les Norukai étaient redevenus puissants – autant que les

grands reptiles de mer, et peut-être même plus.

Depuis le départ de Kor, on avait mis à l'eau quinze nouvelles galères. D'autres expéditions étaient en outre revenues avec du butin, des esclaves, des vivres et des informations sur le reste de l'Ancien Monde.

Dans sa salle du trône, Calvaire conservait des cartes de toutes les terres qu'il entendait conquérir. Parfois, il restait des heures à les contempler, fasciné comme un homme qui réfléchit au menu de son prochain banquet.

Quand un monarque avait l'intention d'annexer le monde, pas question que des défaites viennent ternir son image.

Morose, le roi regarda les trois galères accoster. Toujours penché, Crayeux tendait ses longs bras étiques pour tenter d'attraper les mouettes qui voletaient le long du mur.

Prenant son ami par l'épaule, Calvaire le tira en arrière.

— On retourne dans la salle du trône... Le roi a du pain sur la planche.

— Oui, Calvaire, mon très cher roi ! Pour tous, ce sera un calvaire...

— Pour Kor, en tout cas...

Sur ces mots, Calvaire s'en retourna dans son antre.

Sur son trône imposant, le roi des Norukai attendait. Dans la cheminée, récemment rechargée en bois, des flammes crépitaient rageusement. Un bûcher pour Kor ? Ce n'était pas exclu, mais ça dépendrait des excuses qu'il fournirait.

Sur une étagère de pierre, derrière le trône, reposait l'aquarium de Crayeux, avec ses poissons préférés et le crâne blanchi du roi Supplice. Calvaire aurait pu y jeter un coup d'œil, pour se remonter le moral, mais il préféra regarder Kor entrer dans la salle avec Lars et Yorik, l'air aussi misérables que lui.

Concentré sur l'aquarium, Crayeux se ficha comme d'une guigne de la tension qui venait de monter d'un cran. Tapotant le verre du bout d'un index, il s'amusait de voir les petits poissons détalier pour revenir la seconde d'après.

En gilet en peau de requin, leur couteau à la ceinture, les trois officiers portaient des fers aux poignets – une mesure de sécurité que le roi n'avait pas demandée. En revanche, personne n'escortait ces félons.

Se penchant en avant, Calvaire sentit la pression des os pointus implantés dans ses épaules. Furieux, il posa une main sur la chaîne de fer qui faisait trois fois le tour de sa taille.

— Je ne vous aurais pas crus assez bêtes pour revenir vaincus... Il aurait mieux valu vous trancher la gorge.

— Peut-être, répondit Kor, mais nous sommes des Norukai, et en tant que tels, nous n'avons peur de rien. Au lieu de subir ta colère, nous aurions pu nous supprimer, mais ça aurait été malhonnête vis-à-vis de toi. Seul le roi Calvaire a le droit de vie et de mort sur nous. (Il tendit les bras, exhibant ses fers.) Nous nous sommes enchaînés volontairement. J'aime mieux mourir de ta main que détalier comme un lapin.

Kor mit un genou en terre et ses compagnons l'imitèrent.

Calvaire se leva et avança, ses bottes résonnant sinistrement sur les marches de pierre de son estrade. Arrivé devant eux, il domina les trois pénitents de toute sa hauteur.

Délaissant enfin l'aquarium, Crayeux rejoignit son maître et entreprit de danser autour des trois vaincus.

— Calvaire ! Calvaire ! Pour vous, ce sera un calvaire !

Les trois capitaines ne bronchèrent pas.

— Tu peux frapper, sire..., souffla Kor.

Il tendit le cou pour offrir sa nuque à la lame du roi.

— C'est moi qui décide du moment et de la façon ! rugit Calvaire. D'abord, expliquez-moi comment un trou perdu comme Renda-sur-Baie a pu vaincre deux fois les Norukai ? Une autre magicienne ?

— Non, roi Calvaire... Des défenses et une armée... Depuis le dernier raid, ces gens ont érigé des fortifications.

— Contre nous, ça ne sert à rien !

— Majesté, intervint Lars, il y avait aussi de très bons guerriers.

— Parce que vous êtes quoi ? Des douairières ?

— Ils avaient trois navires, précisa Kor, des tours à l'entrée du port, une herse mortelle dans l'eau et beaucoup de soldats. Nous n'avons pas affronté que des pêcheurs.

Calvaire foudroya son chamane du regard.

— Tu as prédit que nous dominerons le monde. Et un seul village nous met en déroute ?

Crayeux ne parut pas s'apercevoir que son roi et ami bouillait de rage.

— Que t'importe un minable village, mon roi ? Ce n'est rien. Un simple point sur une carte.

— Non ! Des gens qui nous battent ne sont pas « rien » !

— Si, si, si et si ! chantonna Crayeux. Des grains de poussière !

Poings serrés, Calvaire foudroya du regard les trois capitaines.

— J'enverrai dix galères – non, vingt – et nous écrabouillerons Renda-sur-Baie. Mort à ceux qui nous ont conduits à nous couvrir de honte !

— Non ! s'écria Crayeux. J'ai rêvé... Pas Renda-sur-Baie !

Surpris par la véhémence du chamane, Calvaire en oublia sa colère. Les yeux rivés sur le sol, Kor, Lars et Yorik offraient toujours

leur nuque à la vengeance du souverain.

— Crayeux, rugit Calvaire, veux-tu dire que je ne prendrai jamais Renda-sur-Baie ? Dois-je détourner le regard et laisser ces chiens savourer leur victoire ?

— Ce n'est pas une victoire, mon roi... (L'albinos vint se camper devant Calvaire et chercha son regard.) Nous avons besoin de villes ! De grandes villes ! C'est là que tu devras vaincre, Calvaire ! Écoute-moi, je t'en prie ! Pour tous, ce sera un calvaire !

Courant jusqu'à la cheminée, Crayeux sonda pensivement le feu.

Calvaire attendit, mal à l'aise, et les trois capitaines ne bronchèrent pas.

Crayeux passa les mains au-dessus des flammes, presque assez près pour pouvoir les saisir.

— Je les vois, ces villes... Dans l'Ancien Monde, puis ailleurs ! (Le chamane se retourna vers son roi et hocha la tête.) Mon roi, pas un ridicule village de pêcheurs, surtout pas ! (D'excitation, l'albinos commença à baver.) Ildakar, voilà ton objectif ! Envoie toutes tes galères et prends cette ville de légende. Ildakar sera ta capitale.

Le souverain réfléchit.

— Oui, ce serait un bon choix.

Kor osa relever la tête.

— C'est vrai, mon roi ! Je n'ai aucune excuse. Je voulais capturer les villageois et raser Renda-sur-Baie, mais quelle importance ? Des pêcheurs sur des coquilles de noix ? Ildakar est une des mégaloportes du monde. L'endroit idéal pour régner sur le futur empire des Norukai.

Calvaire ricana.

— Tu te casses les dents sur un village, et tu voudrais t'en prendre à Ildakar ?

— Pas seulement Ildakar ! intervint Crayeux. Toutes les villes de l'Ancien Monde ! Les grandes et les antiques cités ! Dans mes rêves, je les ai vues, et je connais leurs noms. Serrimundi, Larrikan, Tanimura, Fort Skald, Effren... Il y en a tant d'autres, mais j'ai l'esprit troublé... Mon roi, tu dois les conquérir. Pour toutes ce sera un... calvaire !

Calvaire continuait à brûler d'envie de punir les trois idiots. Sans l'implorer, Kor continuait à le regarder, et ses yeux brillaient de force et de fierté.

— Écoute ton chamane, mon roi. Ildakar sera le cœur de ton empire. Avec les informations que je t'apporte, prends une sage décision. (Le capitaine inclina de nouveau la tête.) Nos vies sont entre tes mains.

S'il s'était écouté, Calvaire aurait taillé en pièces ces trois miteux, puis jeté tous leurs hommes aux poissons carnivores. Mais ce n'était pas le moment de gaspiller tant de guerriers. De plus, il devait croire Crayeux.

Les Norukai bouillaient d'impatience. Avec leurs multiples épouses, ils avaient donné le jour à des générations d'enfants qui rêvaient eux aussi de gloire et de conquête. Eh bien, leur roi allait leur fournir un terrain de « jeu ».

Un continent à conquérir, rien de moins.

Le roi alla se camper devant l'aquarium au fond duquel les orbites vides de son père regardaient aller et venir les poissons. Il pouvait se venger... ou agir en grand stratège. Grâce à ses cartes, il imaginait parfaitement son itinéraire victorieux. D'abord Ildakar, puis les régions qui s'étendaient au bord du fleuve Chasse-Corbeau, en amont et en aval, et enfin, l'intérieur des terres, dans les montagnes et au-delà. Sans négliger les villes côtières, bien entendu. Une fois l'Ancien Monde conquis, les Norukai n'auraient plus besoin de piller des villages. Un pas en avant, ça. Si glorieux qu'ils soient, les pillards n'étaient jamais que des charognards. Lui, il rêvait d'un empire.

Sa décision prise, Calvaire se tourna vers les trois capitaines :

— Vos vies m'appartiennent et j'ordonne qu'on vous exécute.

Les Norukai vaincus tressaillirent imperceptiblement.

— Mais c'est moi qui déciderai du moment, surtout pour toi, Kor... Le responsable de tout, c'est toi ! (Le roi croisa les bras sur sa puissante poitrine.) Regardez-moi ! (Les trois officiers obéirent.) Kor, j'ordonne que tu périsses sur un champ de bataille. Comme le suggère mon chamane, je veux que tu oublies Renda-sur-Baie pour attaquer d'autres objectifs.

Un crève-cœur, cet ordre. Mais Crayeux ne se trompait jamais...

— À la tête de dix galères, avec mes cartes pour te guider, tu attaqueras Larrikan puis Fort Skald. Si tu es encore vivant après, passe à Serrimundi. Et si tu ne réussis pas à y crever, continue avec une autre ville, puis une autre encore. (Calvaire se pencha en avant et baissa le ton.) Si tu voles de victoire en victoire, ton exécution sera différée à l'infini.

Kor en resta ébahi, comme s'il ne parvenait pas à croire en sa chance.

— Je mourrai, c'est promis, mon roi ! Le dernier jour de la dernière bataille, quand l'ultime cité de l'Ancien Monde sera tombée entre tes mains.

Calvaire s'adressa deux autres capitaines, qui s'évertuaient à ne pas croiser son regard :

— Lars, je te charge de la même mission, avec dix autres galères. Pour ta défaite honteuse, je te condamne aussi à mourir lors de la conquête de l'Ancien Monde.

Le roi passa à Yorik. Levant un pied, il le lui plaqua sur la poitrine et le fit basculer en arrière.

Crayeux en dansa de joie.

— Oui, c'était dans mes rêves ! Tu le savais, mon roi ! Tu le savais !

— Le dieu serpent doit être vénéré et nourri. Pour sa force, notre peuple a un prix à payer. Yorik, le dieu serpent boira ton sang souillé par la lâcheté et l'échec. Pour nous, tu seras sacrifié.

Les yeux fermés, Yorik leva les bras.

— J'accueillerai avec amour le dieu serpent.

Calvaire appela des guerriers qui se saisirent de Yorik sans lui retirer ses fers. Quand ils l'eurent emmené, un forgeron vint s'occuper de débarrasser Kor et Lars de leurs entraves, afin qu'ils puissent mourir au combat.

Chapitre 39

Après des jours et des jours à patauger dans la boue au milieu de monstrueuses créatures, Maxime déboula enfin dans un marais normal – loin d'être un lieu de villégiature, mais pas spécifiquement conçu pour tuer tous ceux qui s'y aventuraient.

Pas étonnant qu'aucun ennemi ne soit jamais passé par les marécages pour attaquer Ildakar. Pour un sorcier de son envergure, c'était plus que limite, alors, pour des mortels lambda...

Cerise sur le gâteau, Maxime avait semé Adessa.

Cela dit, il était épuisé, sale de la tête aux pieds, et il crevait de faim. Quant à ses vêtements, on voyait bien qu'ils ne lui feraient plus beaucoup d'usage. Grâce à son don, il avait pu éviter qu'ils soient en lambeaux, mais il ne fallait pas demander la lune. Dans le même ordre d'idées, il empestait moins qu'on aurait pu le craindre – la magie, toujours – mais beaucoup plus qu'il l'aurait souhaité. Que n'aurait-il pas donné pour participer à une délicate partie fine, dans sa somptueuse villa...

Des siècles plus tôt, il se consacrait corps et âme à sa ville. Avec Thora, ils ne pensaient qu'à Ildakar, leur véritable enfant. Mais il avait fini par honnir la cupidité et l'insouciance des nobles. Un effet secondaire de l'ennui à perpétuité, aurait-il parié. À l'abri du linceul de l'éternité, la société « parfaite » avait pourri de l'intérieur. S'il avait regardé la vérité en face, sa femme s'était contentée de fermer les yeux. Une des multiples raisons qui l'avaient poussé à la haïr.

À l'origine, Thora était fraîche et désirable, comme sa superbe cité. Mais tel un poisson, à force de rester au soleil, toutes les deux avaient pourri.

Du coup, un siècle durant, Maxime avait réfléchi au meilleur moyen de dévaster Ildakar. S'il s'y prenait bien, les gens eux-mêmes finiraient par détruire leur environnement et leur vie. Quelle idée délicieuse !

Un jeu, en réalité. Une façon de se distraire, quand l'éternité lui pesait trop. Jusqu'à ce que le linceul faiblisse, la magie elle-même vacillant puis changeant... Soudain, Ildakar était revenue dans le monde, sans l'ombre d'une protection. En versant des fleuves de sang, les sorciers avaient réussi à réactiver le linceul, mais chaque fois, la réparation durait moins longtemps.

Le goût exquis de la liberté et la vision radieuse du monde extérieur avaient fini de convaincre Maxime. Décidément, il fallait

tirer un grand coup de pied dans la fourmilière ! De toute façon, Ildakar était fichue, car la révolte couvait.

Demandeurs d'espérance et grands consommateurs d'illusions, les pauvres de la ville s'étaient révélés très faciles à manipuler. Comme un chariot lesté de pierres, il suffisait de les pousser pour qu'ils dévalent une pente. Métaphoriquement parlant, c'était exactement ce que « Masque-Miroir » avait fait...

L'idéal de Maxime, c'était de recommencer ailleurs. Oui, créer une autre ville de légende, avec une « société parfaite » répondant à ses critères. Dès qu'il aurait trouvé son fief, il redeviendrait le sorcier en chef – sans l'abominable Thora, par bonheur.

Pour l'instant, cependant, son projet restait très vague.

Alors qu'il avançait dans l'eau glauque, Maxime mobilisa son don pour rendre leur couleur à ses habits et atténuer sa propre puanteur. Son bouc jadis parfaitement taillé ressemblait à un buisson d'épineux et la barbe lui mangeait les joues. Entendant des bourdonnements – ces fichus vampires d'insectes, encore ! –, il lança un sort de pétrification. À la longue, toutes ces contrariétés, petites ou grandes, commençaient à lui peser...

Sans chemin visible, il avançait tout droit, s'enfonçant dans des étendues de roseaux deux fois plus hauts que lui.

Soudain, à sa grande surprise, il aperçut ce qui devait être une piste de gibier. En la suivant, il constata qu'elle s'élargissait. À cause des roseaux, voir loin devant soi était impossible, mais la boue se transforma peu à peu en eau – avec des poissons dedans ! – et il ne tarda pas à remarquer d'étranges paniers attachés à des cordes et à demi immergés. Des pièges ? Dans la terre humide, il y avait des empreintes...

Celles d'Adessa ? Non, leur rencontre remontait à des jours, et il était sûr de l'avoir semée. À l'évidence, il approchait d'une forme de civilisation où on habitait au sec, le ventre bien rempli.

Suivant toujours la piste au milieu des roseaux, le sorcier en chef déboucha sur une vraie route – ou quasiment. Quelques minutes après, il émergea des roseaux et découvrit une image paisible des berges du fleuve Chasse-Corbeau.

D'un côté se dressait un village d'une quinzaine de huttes, les plus grandes sur pilotis. Sur un feu, des brochettes de poisson cuisaient lentement, une vision qui fit monter l'eau à la bouche de Maxime. Bon sang, il crevait de faim !

Sans hâte particulière, les villageois vaquaient à leurs occupations. Alors que certains allaient et venaient en canot, de plus gros bateaux, quittant ce qui se révélait être un bras mort du fleuve, s'engageaient sur le Chasse-Corbeau lui-même.

Maxime se sentit transporté de joie. Parce qu'il allait pouvoir

manger, se changer et dormir au sec, bien entendu, mais pas seulement. Dans ce village, il y avait des gens, et pour construire sa ville de rêve, il avait besoin de bras.

À la louche, il estima la population à une bonne centaine d'hommes, de femmes et d'enfants.

Sans descendre de leur canot, les pêcheurs jetaient leurs prises sur les quais en bois, puis ils repartaient. À demi nus, des villageois assis sur des nattes en roseaux se chargeaient de couper la tête des poissons et de les vider – sans jeter les entrailles, qu'ils stockaient soigneusement dans des seaux.

Plus loin, quelques vieilles femmes entretenaient les feux servant à fumer la chair des poissons. Un peu à l'écart, des jeunes gens tressaient des paniers avec des roseaux et des herbes. À côté, des femmes torsadaient elles aussi des roseaux, mais afin de créer de solides filets.

Les pieds dans l'eau, d'autres villageois, des deux sexes, récoltaient des algues et des racines dégoulinantes de tourbe.

Même les enfants travaillaient. Sur des planches à bras, ils allaient et venaient le long de la berge, traînant dans l'eau des filets qui se remplissaient peu à peu de poissons aux écailles grisâtres.

Une économie primitive, certes, mais dynamique. De quoi ravir le sorcier en chef. Son nouveau village, à l'évidence, avait du potentiel.

Après s'être essuyé les joues, histoire qu'il ne reste plus la moindre trace de boue, Maxime passa une main dans ses cheveux bruns – trop longs à son goût, mais il devrait faire avec. En usant intelligemment de son don, il pourrait forcer les villageois à penser du bien de lui, puis à le voir comme leur nouveau chef. Alors, ils gèreraient tout ce qu'il leur raconterait.

Dans un lointain passé, il avait utilisé ce pouvoir pour se faire aimer de Thora. À l'époque, il aurait sacrifié n'importe quoi pour l'avoir. Il la désirait tant ! Par les gonades du Gardien, que n'aurait-il pas donné pour remonter le temps et conseiller à son double juvénile de ne pas gaspiller son énergie. Pour être franc, sa relation avec Thora n'avait pas toujours été un calvaire. Un siècle de bonheur sur quinze, à peu près. La consolation, c'était qu'il ne reverrait plus cette harpie.

Avançant à découvert, Maxime leva les bras en signe d'amitié. Dès qu'ils le virent, les villageois se turent et s'immobilisèrent – pétrifiés sans qu'il ait eu besoin de lancer le moindre sort.

Voyant qu'il avait toute leur attention, le sorcier fit jaillir un éclair dans le ciel sans nuages. Puis il afficha un sourire patelin et reprit son chemin.

— Je vous salue cordialement, dit-il. Je me nomme Maxime, et je suis le sorcier en chef d'Ildakar.

Laissant le nom de la ville faire son petit effet, Maxime sourit de

plus belle, puis il lança un sort aussi discret et léger que le souffle d'une brise par un bel après-midi d'été.

— Enfin, corrigea-t-il, j'étais le sorcier en chef d'Ildakar. Maintenant, je suis le vôtre. Quel est le nom de mon village ?

— Tarada, répondit une vieille femme occupée à confectionner un filet. Nous sommes des gens très simples et nous ne possédons rien. Si tu viens pour nous détrousser, tu seras déçu.

— Je ne suis pas là pour ça... C'est votre potentiel qui m'intéresse. Vous avez un chef, je suppose ? Qu'il se présente, car j'ai hâte de connaître mon fidèle bras droit.

L'air morose, un grand type musclé d'une quarantaine d'années avança vers Maxime. Les cheveux châains coupés court, il lui manquait deux doigts à la main gauche.

— Je m'appelle Danner... J'arbitre les conflits, quand il y en a. Sinon, Tarada n'a pas besoin d'un dirigeant.

— Pourtant, vous en avez un ! Le sorcier en chef, rien que ça !

Maxime renforça son sort de séduction. Aussitôt, des villageois sourirent ou hochèrent la tête...

— Nous n'avons jamais eu de sorcier en chef, objecta Danner.

— Certes, mais il faut un début à tout, et c'est un grand jour pour votre village. À partir d'aujourd'hui, je vous aiderai à voir plus grand. Avec vous, mes sujets, je ferai de Tarada une brillante et puissante cité. Cette idée ne vous a jamais traversé l'esprit, mais je suis là, maintenant...

Maxime sourit à ses nouveaux séides. Ici, au moins, il n'avait pas besoin de porter un masque. Et ces primitifs étaient déjà en son pouvoir.

— Pour commencer, il me faut de quoi manger, des vêtements neufs, et une résidence adaptée à mon statut.

Maxime se tourna vers le chef du village. Si ce demeuré n'avait pas encore compris qu'il n'avait plus aucun pouvoir, ça ne tarderait pas à entrer dans son crâne.

Se languissant des beautés qui participaient à ses « parties de plaisir », à Ildakar, il sonda la moitié féminine de l'assemblée. En quittant précipitamment la cité désormais honnie, il ne s'était pas posé de questions sur sa vie amoureuse à venir. Dans l'urgence, ç'aurait été d'une rare stupidité. À présent, il crevait d'envie de serrer une femme dans ses bras et de l'entendre gémir de plaisir à la seule idée d'être la compagne d'oreiller du sorcier en chef.

Hélas, à Tarada, les femmes étaient des plus ordinaires – usées par une vie de labeur et de privations, sans doute.

En cherchant bien, Maxime repéra quelques jeunesses susceptibles de lui plaire. À condition de les laver et de les arranger un peu, ça devait pouvoir coller. De plus, si Tarada lui offrait une nouvelle vie –

et un nouveau règne – il faudrait bien qu’il se fende de quelques compensations. Distinguer certaines de ces villageoises en serait une parmi d’autres...

Dans leur canot, les pêcheurs ouvraient de grands yeux. Qui était donc l’étranger que le village entier, à part eux, regardait avec amour ?

Quand de plus grands bateaux revinrent au port, Maxime les accueillit chaleureusement. Sur le village, son don tissait une toile qui apaisait les esprits et les disposait à l’aimer. En d’autres termes, la partie était gagnée et il ne lui restait plus qu’à régler les détails.

En quelques jours, grâce aux efforts de Maxime, Tarada se métamorphosa. Après la démolition des cinq plus petites huttes, leurs composants servirent à ériger un fief digne du sorcier en chef. Pas un palais, selon les critères d’Ildakar, mais une résidence acceptable et – surtout – d’une taille et d’une « splendeur » écrasantes par rapport aux autres habitations.

Jusque-là, l’activité principale des villageois consistait à trouver de la nourriture. Pour des primitifs, ils s’en tiraient plutôt bien, mais Maxime avait d’autres ambitions. Son nouvel empire, il fallait qu’il commence à le construire quelque part. Au début, Ildakar n’était qu’un modeste village au bord du fleuve Chasse-Corbeau. Une fois bien installé à Tarada, le sorcier en chef pourrait viser plus haut – sans doute une des villes portuaires, le long du fleuve. En attendant, Tarada était un bon début, et il se félicitait de voir son plan se développer sans accroc.

Contre toute attente, Danner était un bras droit brillant. Connaissant tout de Tarada et de ses habitants, il se dévouait corps et âme à son nouveau maître – qui le tenait fermement dans les rets de son sortilège de subordination.

Dès qu’il eut repéré deux jeunes femmes dignes de lui – dont la propre fille de Danner – Maxime en fit ses maîtresses, leur permettant ainsi de parader d’importance. Au lit, elles se révélèrent inexpérimentées et dépourvues d’imagination, mais avec un professeur comme lui, elles ne tarderaient pas à progresser. Sinon, il y avait d’autres candidates acceptables.

Pour la première fois depuis son départ d’Ildakar, Maxime crut de nouveau à son étoile.

Jusqu’à l’arrivée d’Adessa.

Depuis son installation, une semaine plus tôt, Maxime avait préparé ses sujets à l’irruption d’une étrangère. Des sentinelles veillaient, prêtes à signaler toute présence indésirable. Hélas, Adessa était discrète et vive...

Du coup, tout le monde fut surpris quand une femme déboula dans

le village.

— La Mora-Zith est là ! Aux armes !

Quelques instants plus tard, Maxime sortit de son palais de roseaux. Adessa arrivait déjà, armes au poing. Influencé par le sort de séduction, un vieux pêcheur voulut lui barrer le chemin, mais elle coupa en deux le manche du long crochet qu'il brandissait, puis lui ouvrit le ventre d'un coup de couteau négligent.

— Maxime, c'est ta tête que je viens chercher ! Sur ordre de la sovrena !

Une Mora-Zith étant immunisée contre toute magie, le sorcier en chef cria :

— Fidèles sujets, protégez-moi !

Déjà soumis à sa volonté, les villageois ne résistèrent pas à un rebond des effets du sort de séduction.

Un rictus sur les lèvres, Danner fut le premier à charger.

— Tu ne feras pas de mal à notre sorcier en chef, étrangère !

Deux pêcheurs rejoignirent l'ancien dirigeant du village.

Adessa les regarda comme s'ils étaient des moustiques importuns. Un peu partout, les villageois s'emparaient d'armes improvisées, comme il convenait.

Maxime avait besoin d'une diversion, rien de plus. De fait, Danner et ses compagnons ralentirent un moment Adessa, mais elle ne tarda pas à les mettre hors d'état de nuire.

Hurlant de rage, la fille de Danner bondit et jeta un filet sur Adessa. Surprise, la Mora-Zith tituba puis tenta de se libérer, mais ses armes s'emmêlèrent dans les mailles.

Encouragés, des dizaines de villageois fondirent sur Adessa et la rouèrent de coups de bâton. Avec l'audace de l'inconscience, un gamin se faufila et tenta de la frapper aux jambes avec son couteau. D'un coup de pied, Adessa l'envoya valdinguer dans l'eau. Ensuite, elle se libéra et fit face à la meute de villageois.

Cette fois, elle prit l'affaire au sérieux. Virevoltant comme si elle était en démonstration dans l'arène, elle tailla en pièces les malheureux qui fondaient sur elle. Certains parvinrent à la toucher, mais elle ne semblait pas sentir la douleur. Avec calme et méthode, elle continua à frapper et fit un carnage.

Conscient qu'ils connaîtraient le même destin que les premiers, Maxime envoya d'autres villageois combattre la furie. Alors qu'ils tombaient les uns après les autres, le sort de séduction faiblit par manque de focale. Libérés de son emprise, les guerriers improvisés s'écartèrent de leur adversaire.

Maxime comprit qu'il était temps de changer de tactique. Ce village, songea-t-il, n'aurait jamais pu être le cœur de son nouvel empire. C'était en réalité une expérience – une étape sur le chemin de

la gloire, pour dire les choses autrement. Afin de se tirer vivant de cette affaire, il allait devoir recourir à la force de frappe suprême de son don.

Sa magie n'affecterait pas Adessa, mais il était assez intelligent pour s'en servir... indirectement. Son don, il le concentra sur les eaux glauques du bras mort.

Alors qu'Adessa massacrait les derniers villageois, Maxime déchaîna un raz-de-marée qui engloutit Tarada en une fraction de seconde. Son palais rasé, aucune hutte ne résista.

Bien campée sur ses jambes, la Mora-Zith se prépara à encaisser le choc.

Maxime passa à la seconde partie de son plan. Faisant bouillir l'eau, il la transforma en un flot tumultueux qui emporta tout sur son passage – y compris Adessa, qui s'en tirerait sûrement, mais ça n'était pas si grave que ça.

Un nuage de vapeur monta du raz-de-marée, aussi impénétrable qu'un brouillard en hiver. Dissimulé par ce manteau complice, Maxime détala sans demander son reste. Filant vers une barque qu'il avait repérée, il sauta à bord et se mit à ramer en direction du fleuve. De là, il pourrait fuir jusqu'au bout du monde.

Chapitre 40

Oubliée dans sa misérable cellule, Thora n'en pouvait plus d'attendre. Refusant de laisser ses geôliers décider de son sort, elle ne voulait plus être séparée de sa superbe cité. Oui, sa cité ! Pourtant, Ildakar l'avait rejetée puis reléguée dans ce trou à rats où plus personne ne se souciait d'elle. C'en était trop, même pour une femme si bienveillante...

Son propre mari, ce vaurien, avait mis la ville sens dessus dessous avant de se défilier, fier de son forfait. Depuis très longtemps, elle n'éprouvait plus que de l'indifférence pour lui. Aujourd'hui, à l'idée qu'il l'avait un jour embrassée et caressée, elle avait envie de vomir.

Le haut capitaine Avery était un amant d'un tout autre calibre. Doux et attentif, il l'aimait pour sa beauté, pas pour sa puissance. Sur sa couche, Thora toucha ses bras, ses seins puis ses cuisses et laissa ses doigts explorer la douce toison, entre ses jambes. Mais ce qui aurait dû l'exciter ne lui fit aucun effet. Plus minéral qu'humain, son corps n'était plus apte à ressentir du plaisir.

En revanche, elle pouvait encore haïr ! Maxime, bien sûr, mais aussi les membres du *duma* qui l'avaient pétrifiée, et tous les conspirateurs qui l'avaient condamnée parce qu'ils ne comprenaient pas ce qu'elle avait fait pour Ildakar. Oui, tout ce qu'elle avait sacrifié pour cette ville !

Désormais, elle n'était plus que la bru mal-aimée d'une cité marâtre ! Les nouveaux dirigeants ne partageaient en rien ses vues et ils méprisaient sa magie, qui les avait pourtant protégés pendant des siècles.

Ses rêves en miettes, Thora avait le cœur brisé.

Retournant devant la porte, elle regarda les runes qui l'empêchaient de s'évader. Invoquant une flamme de paume, elle la fit ensuite flotter dans l'air pour éclairer le mur – en particulier, le bloc qu'elle avait fissuré à coups de poing.

Un début, seulement... Elle pouvait faire beaucoup mieux.

Par la barbe du Gardien, elle devait sortir et voir sa ville ! Non, sortir suffirait... Même si ça la révoltait, Ildakar n'était plus son foyer. Pour ne pas s'en apercevoir, il aurait fallu être sourde et aveugle. Nicci et Nathan, ces maudits chiens ! Les membres du *duma* et les traîne-misère qui s'étaient révoltés, tuant son fils Amos, n'étaient plus ses concitoyens. Après tant de sacrifices, Ildakar ne pouvait plus prétendre être sa ville.

Serrant les poings, Thora s'attaqua au bloc de pierre situé au-dessus de celui qu'elle avait fracturé. Le premier coup fut si puissant que la douleur se répercuta jusque dans son épaule. Une sensation rassurante, en un certain sens...

Mais cette puissance ne servit à rien. Pas la moindre fissure...

La clé de tout, c'était Lani. Ou plutôt, la rage qu'elle avait éveillée en elle. Pensant à son corps à demi mort, au plaisir qu'elle n'éprouverait plus jamais, Thora sentit naître en elle une fureur incroyable. Un feu qui la dévorait de l'intérieur...

Ildakar lui avait tout volé !

Quand elle frappa de nouveau, elle sentit le granit se fissurer sous sa chair minérale. Craignant de se calmer trop vite, elle frappa à coups redoublés.

Pour alimenter sa rage, elle se souvint des délicieuses parties de plaisir, puis des nuits avec Avery, son merveilleux amant assassiné par les partisans de Masque-Miroir. Son monstre de mari, en réalité.

Quand elle sentit un liquide chaud couler sur ses mains, la sovrena marqua une pause. Soumis à ce régime, les poings d'une humaine normale auraient été en bouillie. Là, un léger sort de guérison, et elle put recommencer à cogner.

Inexorablement, Thora détruisit les runes. Quand ce fut fait, il lui suffit de flanquer des coups de pied dans la porte pour la défoncer. Là encore, un être humain normal n'y serait pas parvenu, mais une quasi-statue...

Hilare, Thora passa dans le couloir, où elle sentit son don redevenir ce qu'il avait toujours été. Distraitement, elle alluma en une fraction de seconde toutes les torches du corridor. Puis elle baissa les yeux, découvrit l'état lamentable de ses poings et les guérit sans le moindre effort. Même si le sort de pétrification lui valait des séquelles haïssables, elle était de nouveau la sovrena, superbe et toute-puissante.

Enfin libre, elle allait pouvoir faire ce qui s'imposait. Ildakar la méprisait ? Eh bien, Utros et son armée ne lui réserveraient peut-être pas le même sort. Si elle se ralliait au général, il l'aiderait à renverser le *duma* corrompu et à châtier les traîtres. Après, de nouveau sur le trône, elle reconstruirait la ville. Oui, c'était la seule solution... Le moyen de retrouver ses rêves, même si ça impliquait de pactiser avec un très vieil ennemi.

Au début, les soldats du général mettraient à sac la ville et terroriseraient ses habitants. C'était le prix à payer pour avoir un avenir meilleur – donc, mieux valait ne pas y penser. De plus, elle ne devait rien à Ildakar, qui serait obligée, au contraire, de la remercier de se soucier encore d'elle.

Dans le donjon, Thora ne risquait pas de se perdre... Pendant son

règne, elle avait condamné bien des traîtres à mourir dans l'arène – quand elle ne recourait pas au sort de pétrification pour les neutraliser. Cela dit, quelques-uns avaient fini en cellule, histoire d'avoir une chance de se réhabiliter. Parfois, elle les y oubliait si longtemps qu'ils passaient du repentir au désespoir, puis du désespoir à la folie. Un jour, ils finissaient par crever, et les rats se chargeaient de leurs restes.

Pour les félons, Thora n'avait aucune sympathie. Même chose pour ses ennemis actuels. Mais sur sa liste, certains noms étaient prioritaires...

En quête d'une sortie, Thora déboula dans une salle où deux gardes jouaient à un jeu bizarre avec des bâtonnets. Excités, ils misaient par grosses piles des pièces et des bijoux volés.

Thora reconnut les sagouins qui l'avaient si mal traitée.

Quand ils la virent enfin, ils se levèrent d'un bond et l'un des deux cria :

— La sovrena s'est évadée !

Avec un poing d'air, Thora plaqua contre un mur le sale type qui avait crié. Puis elle poussa et frissonna presque de plaisir – hélas, elle ne le pouvait pas vraiment – quand elle entendit craquer les côtes. Le torse défoncé, le geôlier mourut vite, mais dans d'atroces souffrances quand même.

Affolé, l'autre homme tenta de s'enfuir. Le cueillant au vol quand il passa devant elle, Thora lui fit éclater le crâne. Puis le poing d'air écrabouilla ses restes, faisant jaillir contre le granit une coulée de matière grise.

La sovrena reprit son chemin, défonça porte après porte et fit détalier d'autres gardiens. Quelques-uns choisirent de se battre, mais elle eut tôt fait de les mettre hors d'état de nuire.

En pleine possession de sa magie, sans runes pour la contrarier, Thora était invincible. Atteignant la porte bardée de fer du donjon, elle prit à peine le temps de s'arrêter pour la faire voler en éclats avec un sortilège.

Une fois dehors, elle s'emplit les poumons d'air frais, s'enivrant du parfum inimitable d'Ildakar. Si de la lumière brûlait aux fenêtres de toutes les maisons, on ne voyait bouger aucune ombre, et il n'y avait pas un seul passant dans les rues. Levant les yeux, Thora aperçut les ruines de la pyramide sacrificielle.

Ce soir de mauvaise mémoire, Nicci avait saboté son plan consistant à réactiver le linceul de l'éternité. Le début de la catastrophe...

Thora allait devoir faire de grands changements, mais ce serait impossible tant qu'Ildakar lui resterait hostile. Du coup, il faudrait organiser des purges. Débarrassée de sa vermine, la cité retrouverait la

gloire qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Pour sauver sa ville, Thora allait devoir s'allier avec son pire ennemi. Mais aujourd'hui, le plus grand danger pour Ildakar, c'était... elle-même. Oui, la cité s'autodétruisait, et pour l'en empêcher, Thora devrait pactiser avec un démon.

Pour ça, il lui fallait avant tout sortir. Dans le camp ennemi, on l'accepterait, ça ne faisait pas de doutes.

Soudain glacée, Thora s'immobilisa. Et si les soldats d'Utros, ivres de vengeance, rasaient purement et simplement Ildakar ? Dans l'histoire, il était arrivé que...

Non, elle ne devait pas penser à ça. À long terme, c'était la seule voie – l'unique moyen de retrouver son trône puis de sauver ce qui pourrait encore l'être.

Enfin libre, Thora devait se montrer très prudente. À coup sûr, Nicci, Nathan et les autres apprendraient son évasion avant qu'elle ait quitté la ville. Mais prendre un peu d'avance ne pouvait pas lui faire de mal...

Entendant du bruit, assez loin de là, Thora chercha à en localiser la source. Tout en bas de la ville, au pied de la muraille, il se passait quelque chose...

Des hommes et des femmes se pressaient dans la pénombre. Dehors, dans la plaine, les collines étaient en feu. Une bataille en pleine nuit ?

Quoi qu'il en soit, ça tombait bien. Dans le chaos, elle aurait une chance... Rasant les murs, elle dévala les rues... et finit par tomber sur un jardinier amateur de travail nocturne. Poussant une brouette remplie d'engrais, il s'occupait des vignes, s'assurant que leurs racines auraient tout ce qu'il leur fallait.

— Bonsoir, gente dame, dit-il sans lever les yeux de son ouvrage. (Curieux malgré tout, il redressa la tête.) Sovrena Thora ! Je vous croyais en...

D'un geste, Thora brisa la nuque de l'imbécile, qui s'écroula sur sa brouette. En général, tuer un de ses sujets la culpabilisait un peu. Mais elle n'avait plus rien à voir avec ces gens – de simples obstacles à son évasion.

En approchant du mur d'enceinte, Thora entendit des cris, des hennissements et des bruits de pas précipités. Enfin en vue de la porte, elle découvrit une armée en déroute qui tentait de revenir en ville. Une armée ? Plutôt une bande de gueux sans uniforme ni cuirasse et équipés de bric et de broc.

Que se passait-il donc ?

Dans cette horde, des hommes de la garde couraient à côté de gladiateurs et d'esclaves. Stupéfiée, Thora vit même des Mora-Zith dans le lot. Comment pouvait-on tomber si bas ? Corrompue jusqu'à la

moelle, Ildakar n'était plus qu'un immonde cloaque.

La sovrena déchue tenta de donner un sens à ce qu'elle voyait. Les défenseurs avaient-ils lancé une attaque ? Une bande de minables, contre les soldats entraînés et disciplinés d'Utros ? Couverts de sang et de poussière, les combattants qui revenaient en ville ne ressemblaient pas à de glorieux vainqueurs. Un ramassis de miteux, plutôt...

Plissant les yeux, Thora vit Nicci perchée sur un destrier, Nathan derrière elle. Quentin les suivait, flanqué de Damon, avec Elsa en croupe. Le seigneur Oron et dame Olgya étaient aussi du lot, comme s'ils appartenaient au *duma*. Ivre de sa propre puissance, Lani fermait la marche.

Alors que la porte finissait de se fermer, les derniers minables se faufilèrent entre les battants.

Les mains tendues, Damon et Quentin invoquèrent un sort de protection. Furieuse, Thora comprit qu'elle ne pourrait pas sortir par là. Et toutes les poternes devaient être protégées ainsi. Si elle voulait abandonner ces chiens à leur destin, la sovrena devrait trouver un autre moyen de sortir.

Peu après la fermeture de la porte, les hommes d'Utros recommencèrent à la marteler de coups. Dans sa cellule, Thora avait réussi à démolir le mur. En unissant leurs forces, ces soldats viendraient tôt ou tard à bout de la muraille ou des lourds battants. Si nombreux et puissants soient-ils, les sorts de protection ne résisteraient pas.

Oui, mais à ce moment-là, Thora comptait bien être de l'autre côté, avec les vainqueurs.

Alors que les combattants se regroupaient derrière la porte, Nicci continua à crier des ordres et les membres du *duma* firent signe aux officiers de venir au rapport.

Soudain, un groupe de gardes affolés fit irruption dans la grande cour.

— La sovrena s'est échappée ! cria l'un d'eux. Elle s'est frayé un chemin hors du donjon.

Thora partit au pas de course, dévala des rues en succession puis s'engagea sur les marches qui menaient au chemin de ronde. En bas, toutes les sentinelles devaient être sur le pied de guerre, rendant presque impossible un passage en force. Depuis les créneaux, elle pourrait sauter et avoir une bonne chance de s'en tirer grâce à sa magie et à son corps anormalement solide. Un plan qui n'avait rien de subtil, mais qui pouvait réussir, en jouant sur l'effet de surprise.

Oubliant toute prudence, Thora gravit les marches quatre à quatre. Sur un palier, des hommes lui barrèrent le chemin.

— Elle est là ! La sovrena est là !

Thora renversa ces imbéciles comme des quilles, sans prendre le

temps de les tuer. Pour l'heure, il suffirait qu'ils ne soient plus dans ses jambes.

Sur le chemin de ronde, des sentinelles crièrent quand elles la virent dans l'escalier. Des flèches volèrent, la plupart manquant leur cible, mais d'eux d'entre elles la touchèrent, égratignèrent sa peau minérale puis rebondirent au loin. Thora sentit du sang couler sous sa robe, mais elle s'en occuperait plus tard, après son évasion.

Derrière elle, des gardes tentaient de la rattraper. Elle continua à monter, écœurée à l'idée que tous ses sujets se soient retournés contre elle. En bas, les membres du *duma*, plus Nicci et Nathan, se ruaient vers le pied de l'escalier. En haut, les sentinelles criaient. Prise entre deux feux, Thora continua à monter.

Mettant pied à terre, Nicci s'engagea dans l'escalier et cria :

— Nous t'arrêterons, Thora !

Piquée au vif, la sovrena déchuée accéléra le pas.

Dès qu'elle prit pied sur les créneaux, elle fit tomber les sentinelles qui tentèrent de lui bloquer le passage. Basculant dans le vide, trois hommes hurlèrent de terreur tout le temps – très bref – que dura leur chute.

Au pied de la muraille, Thora vit une masse grouillante de soldats « ennemis ». Si elle sautait, elle pourrait leur parler et demander à être conduite devant Utros. L'aidant à briser l'échine d'Ildakar, elle le convaincrail ensuite de la réinstaller sur le trône. Les faiblesses de la ville, nul ne les connaissait mieux qu'elle.

Certes, mais l'à-pic était impressionnant, et elle n'avait aucune garantie de survivre à la chute. Et si elle réussissait, ces soudards, en bas, l'écouterail-ils ou la tailleraient-ils en pièces sans se poser de questions ?

Hésitante, elle sonda le gouffre.

Déboulant sur le chemin de ronde, Nicci fondit sur elle. Naguère longs et bien peignés, ses cheveux blonds se dressaient comiquement sur sa tête. Se souvenant de leur duel précédent, aisément remporté, Thora invoqua un poing d'air.

Hélas, la garce blonde se révéla plus coriace – et Adessa brillait par son absence. Déviant le coup, Nicci fit jaillir de ses mains du Feu de Sorcier – une arme qu'aucune magicienne n'aurait dû être capable d'utiliser. Thora esquiva l'attaque au dernier moment, mais les flammes lui roussirent une manche, rappelant qu'elle n'était pas invulnérable.

Fallait-il sauter ? Eh bien, c'était très haut...

— Tu veux te suicider, Thora ? railla Nicci. Si tu as besoin d'aide, je suis là...

— Je veux sauver Ildakar, étrangère ! Le seul moyen, puisque vous êtes tous contre moi, c'est de m'allier à Utros. Après votre défaite, je

reconstruirai la ville.

— En d'autres termes, tu es prête à trahir Ildakar, comme Maxime.

— Non ! J'aime cette cité !

Révulsée, Thora lança un éclair que Nicci dévia avec une aisance déconcertante.

Nathan, Elsa et Oron sur les talons, Lani émergea à son tour sur les créneaux.

— C'est ce que tu me disais dans ta cellule, menteuse ! lança l'ennemie jurée de Thora. Et maintenant, regarde-toi ! Tu t'inventes des justifications, mais rien de ce que tu entends faire n'est bon pour Ildakar. C'est toi-même que tu aimes et que tu veux sauver !

— Je suis la sovrena ! L'âme d'Ildakar... Tout ce que je fais...

— Tout ce que tu fais, coupa Nicci, est nuisible pour les habitants d'Ildakar. Ce soir, mille braves sont sortis se battre, et des centaines ont péri pour lancer un défi au général Utros. Crois-tu qu'ils auraient fait ça pour toi ? (Elle baissa le ton, soudain plus dure et menaçante.) Aurais-tu risqué ta vie pour Ildakar ?

— Je ne ferai jamais rien contre ma ville...

Damon et Quentin arrivèrent, ajoutant la puissance de leur don à la magie qui crépitait déjà dans l'air.

— Tu envisages vraiment de nous trahir ? demanda Elsa, sincèrement déçue.

Thora chercha une dénégation crédible. Regardant Elsa et Lani, elle sentit toute la haine que ces femmes lui inspiraient. Mais si elle se vendait à Utros, agirait-elle vraiment pour le bien d'Ildakar ? Était-ce crédible, alors que le général rêvait de raser la ville ?

Baissant les yeux sur la plaine, Thora balaya du regard la horde de soudards jadis pétrifiés par les sorciers d'Ildakar. Arrachés à leur époque et coupés de tout, ces hommes, si elle les aidait, chercheraient très logiquement à se venger. En d'autres termes, ils violeraient, tueraient et pilleraient, comme les vainqueurs de tous les temps, sous tous les cieux.

Thora pouvait-elle livrer sa ville à ces rustres ? Enfin, quelle folie la prenait ? C'était impensable !

Aider les ennemis d'Ildakar, elle ?

Alors que Nicci et les autres approchaient, prêts à unir leur magie contre elle, Thora comprit qu'il lui restait quelques secondes pour sauter. Mais elle ne put pas s'y résoudre.

— Je ne ferai jamais rien contre Ildakar, dit-elle à ses adversaires. Je ne suis pas Maxime.

Baissant les bras, Thora inclina la tête et se laissa arrêter sans résister.

Chapitre 41

Incapable de se rappeler ce qui lui était arrivé, Bannon estima que ça ne devait pas être très agréable. Sinon, il n'aurait pas eu mal partout...

D'habitude, au sortir d'une crise de folie meurtrière, il oubliait tout. Là, des lambeaux de souvenirs lui revinrent.

Contre toute attente, il était encore vivant, et c'était une sacrée surprise.

Rouvrant les yeux, il découvrit qu'il était enfermé dans une cabane. Entre les planches disjointes, la lumière de ce qui devait être l'aube parvenait à filtrer.

Dès qu'il prit une inspiration, le jeune escrimeur gémit de douleur. *Partout*, ça voulait vraiment dire *partout* – à l'intérieur comme à l'extérieur du corps. Se tâtant le crâne, il sentit un énorme œuf de pigeon.

— Enfin, il se réveille..., croassa une voix.

— Ouais... Ils le tueront peut-être d'abord, mais on y passera après.

Quand il voulut tourner la tête, Bannon fit la grimace. Une initiative malheureuse dans son état. Surtout pour s'apercevoir qu'il était détenu en compagnie de deux abrutis. Jed et Brock, recroquevillés sur le sol, la tête entre les mains... Leurs précieuses soieries tachées de sang et de boue, ils faisaient pitié.

— Vous avez survécu aussi... On est où ?

— Dans le camp ennemi, bien sûr, répondit Brock. Prisonniers...

— Par les gonades du Gardien ! s'exclama Jed. Je suppose qu'on doit te remercier d'être en captivité plutôt que morts.

— Ce n'est que partie remise, maugréa Brock. Il aurait peut-être mieux valu qu'ils nous éventrent sur-le-champ. Au moins, ce serait terminé.

Appuyant sur sa bosse, Bannon sentit du sang couler entre ses doigts.

— C'est à cause de moi qu'ils nous ont faits prisonniers ? Comment ai-je réussi ça ?

Palpant ses yeux gonflés, Bannon les baissa ensuite sur ses bras couverts de plaies.

— Je me souviens d'avoir combattu des types, c'est tout...

— On était sûrs de crever, dit Jed, mais tu as ferraillé comme un dingue. Bon sang, je n'ai jamais rien vu de tel ! Quand tu as foncé sur

eux, tu es devenu... fou furieux.

Bannon hocha la tête et le regretta aussitôt, car ça lui fit un mal de chien.

— Parfois, ce truc-là m'arrive... L'ivresse de la bataille.

— Quoi qu'il en soit, fit Jed, tu nous as sauvés. Brock et moi, on essayait de se défendre, mais toi... Mon vieux, tu en as tué une dizaine avant qu'ils te maîtrisent. Impressionnés, les soldats ont décidé de te conduire devant leur général. Nous, on s'est rendus. Que pouvions-nous faire d'autre ?

— Nos soieries montrent que nous sommes des gens importants, dit Brock. C'est peut-être aussi pour ça qu'ils nous ont épargnés.

Curieux de regarder dehors, Bannon colla son œil le moins abîmé à un interstice, entre deux planches. Avant tout, il vit de la fumée. Les collines, dans le lointain, étaient carbonisées et des centaines de guerriers, errant dans des ruines fumantes, tentaient de récupérer des objets intacts.

La brume se dissipant dans son cerveau, il revit Lila, les Mora-Zith et Mrra – toutes des panthères, chacune à leur façon...

Pendant que ses frères d'armes et lui ferraillaient, Nicci et les autres sorciers avaient recouru à des armes moins conventionnelles...

— Avons-nous gagné ? Nos compagnons sont-ils en sécurité en ville ?

— Gagner, c'était impossible, grogna Brock. On a tué beaucoup de ces salauds, et perdu pas mal de nos amis.

— Mais on leur a fait mal, à ces chiens ! s'écria Jed. Utros ne devait pas s'attendre à ça.

Sur ces mots, la porte de la cabane s'ouvrit et un soldat de pierre se découpa dans l'encadrement.

— Je dois vous conduire devant le général. Suivez-moi !

Bannon se leva péniblement.

— Parfait, j'allais demander à le voir.

— Il va nous tuer, c'est sûr, grogna Brock.

— D'abord, il vous interrogera, dit le soldat. Après, ça dépendra de vos réponses.

Dans le camp, sous la vive lumière du soleil, Bannon dut plisser les yeux pour voir où il allait. Partout, des soldats s'acharnaient à réparer les dégâts. De la fumée montait toujours des collines, mais l'herbe ne brûlait plus. Même chose dans le camp, où des dizaines de tentes et de bâtiments en bois très récents avaient été réduits en cendres. Menacé par les flammes, le fief d'Utros était pourtant toujours debout, sans doute grâce aux efforts de vaillants guerriers du feu. Les joues couvertes de suie, plusieurs antiques soldats foudroyèrent du regard les trois jeunes gens qui, sous escorte, se dirigeaient vers le quartier général.

Malgré une migraine à s'en arracher la tête, Bannon affichait un calme héroïque. Jed tremblait comme une feuille, et Brock ne valait guère mieux. Où étaient passés les nobliaux arrogants qui paraient avec Amos ?

Bannon aurait tellement voulu se lier d'amitié avec eux. Mais, comme le lui disait souvent Nicci, il était trop naïf.

Incidemment, il s'avisa qu'il n'avait plus Solide. Rien d'étonnant, pour un prisonnier, mais quand l'avait-on désarmé ? Avoir perdu son arme le désolait, mais d'ici peu, il risquait de perdre bien plus encore...

Devant le quartier général rudimentaire, le jeune escrimeur reconnut le légendaire Utros. Grand et musclé, il arborait une barbe touffue, sauf sur la cicatrice qui barrait sa joue gauche. Une vieille brûlure, apparemment. Bien entendu, sa peau était couleur de pierre, comme celle de tous ses compagnons.

Sortant du bâtiment, deux superbes femmes vinrent flanquer le général. Quand elles rivèrent sur lui des yeux de prédatrices, Bannon comprit qu'il s'agissait des magiciennes qui avaient attaqué Nicci... avec ses propres cheveux.

Alors que Jed et Brock se cachaient derrière lui, Bannon avança sans y être invité. Au cours de ses voyages, il en avait appris très long sur le courage et sur la peur.

Trop long, peut-être...

— Je m'appelle Bannon Farmer. Escrimeur et voyageur, je suis venu à Ildakar avec mes amis Nicci et Nathan.

Utros hocha respectueusement la tête.

— Tu es un guerrier d'exception, Bannon Farmer. Pour impressionner mes hommes, il en faut... Donc, tu n'es pas d'Ildakar ? Et tu connais Nicci et Nathan, qui sont venus parlementer avec moi ?

— Oui, ce sont mes amis. Et les deux, là, ce sont Jed et Brock.

Les jeunes gens se rembrunirent, comme s'ils auraient préféré rester anonymes... et invisibles.

— Des nobles oui... Avec une rançon en perspective, peut-être... Sur le champ de bataille, ils ne t'ont pas beaucoup aidé.

Jed et Brock parurent vexés.

— Ce ne sont pas des guerriers, les défendit Bannon.

— Les combattants d'Ildakar m'ont surpris, dit Utros. C'était courageux, mais vous ne pouvez pas gagner. J'ai des ordres de l'empereur Kurgan...

Le général regarda dans le vide, loin derrière l'épaule de Bannon. Un moment, il contempla ce qu'il était sans doute seul à voir, puis son regard d'oiseau de proie se riva de nouveau sur le jeune escrimeur.

— Tes amis ne valent rien, Bannon. Toi, c'est différent. Veux-tu te joindre à mon armée et savourer la victoire ?

— Quoi ? Trahir mon camp ? C'est hors de question !

— Des types qui ne valent rien, nous ? s'insurgea Brock. Quand ton armée dormait encore, général, on a démolé des centaines de soldats. Plus que tous les fichus héros d'hier soir.

Utros dévisagea le jeune noble qui se cachait toujours à demi derrière Bannon.

— Vous avez estropié des hommes alors qu'ils étaient pétrifiés ? Des soldats sans défense ?

— Et comment ! lança Jed. On s'en est donné à cœur joie !

— Je regrette qu'on ne vous ait pas tous réduits en miettes, ajouta Brock.

Les magiciennes jumelles murmurèrent entre elles.

— Eh bien, dit Utros, je change d'opinion sur vous. Pour des lâches, vous avez fait beaucoup de dégâts.

Bannon sentit qu'il était temps de passer à l'offensive.

— Les défenseurs d'Ildakar ne sont pas des pleutres ! Des sorciers puissants les aident, dont Nathan et Nicci, les deux plus redoutables. Ton siège, général, est voué à l'échec.

— Comment Nicci a-t-elle survécu à notre sortilège ? demanda une des jumelles.

Bannon bomba le torse.

— Nous avons combattu ensemble ! Oui, j'étais là. Nathan et moi, nous coupons les cheveux, et Nicci a dissipé le sort. Tous les deux, ils sont plus forts que vous le pensez.

— Nous aussi, mon garçon, nous sommes plus fortes que vous le croyez...

Un soldat accourut, approcha du général et lui parla à l'oreille. Quand ce fut fini, Utros fit signe à deux gardes.

— Ramenez-les au mitard... Quand j'en aurai fini ici, je les interrogerai. Les nobles me diront tout ce qu'ils savent sur Ildakar, tant pis si je dois leur arracher les yeux pour ça.

Les soldats de pierre escortèrent les prisonniers jusqu'à la cabane. En chemin, Bannon grava dans son esprit tous les détails du camp, juste au cas où...

Chapitre 42

Ayant vu les Mora-Zith en action, Nicci savait que c'étaient des femmes d'acier animées d'une rage brûlante. Au matin de la glorieuse sortie, quand Lila vint la voir, la magicienne lut dans son regard un sentiment qu'elle n'aurait jamais cru y trouver.

Du désespoir !

— Je l'ai abandonné, dit la Mora-Zith. Oui, j'ai laissé tomber Bannon, et il est mort à cause de moi.

Debout à l'ombre de la tour du pouvoir, Nicci savourait la caresse des premiers rayons du soleil sur sa peau. Encore épuisée par ses efforts lors de la bataille, elle ne s'était pas autorisée à analyser toutes les conséquences émotionnelles de ce drame. Le cœur toujours de glace noire, elle bloquait ses sentiments, s'efforçant de rester froidement logique.

— Hier, Bannon n'est pas le seul à être tombé. Des centaines de combattants sont morts.

Plus la magicienne essayait d'effacer de son esprit l'image du jeune homme, plus il lui apparaissait dans toute sa splendeur faite de naïveté et d'enthousiasme.

Lila campa sur sa position.

— C'est vrai, mais ceux-là, je ne les ai pas trahis... Bannon, en revanche... Non contente de l'avoir mal préparé, je l'ai perdu de vue pendant que je combattais aux côtés de mes sœurs. Des soudards l'ont encerclé, mais j'étais trop loin pour voir la suite...

Nicci ignorait aussi ce qui était arrivé à Bannon. Dans le feu d'une bataille, il était déjà difficile de s'occuper de soi-même...

— Bannon Farmer était un bon combattant, dit la magicienne. (Les mots qui sortirent de sa bouche la stupéfièrent.) Et il était mon ami.

Si étonnant que ce fût, il n'y avait pas d'autres mots. Au fil du temps, le jeune escrimeur était devenu pour elle plus qu'un compagnon de voyage interchangeable.

— Si tu l'as trahi, je l'ai abandonné aussi... Mais il n'y a plus rien à faire pour l'aider, désormais...

Dans les rangs d'Ildakar, on continuait à recenser les morts. Oron avait perdu son fils et dame Olgya, plus furieuse que peinée, avait annoncé que le sien manquait aussi à l'appel.

Sans famille depuis longtemps et sans descendance, Nicci avait du mal à comprendre le chagrin qu'éprouvaient des parents, même de rejetons aussi décevants que Brock et Jed. Sauf quand elle pensait à

Chardon. Là, un pincement au cœur l'aidait à saisir.

— Mais Bannon a peut-être survécu, dit Lila, arrachant la magicienne à ses sombres pensées. Tant que je ne serai pas sûre, je garderai espoir.

Espérer, pour Nicci, n'était qu'une façon de perdre son temps. Ça, la vie le lui avait appris.

— Il y a très peu de chances, et tu le sais.

Lila croisa les bras sur la bande de cuir qui lui ceignait la poitrine.

— Sauf si tu nous conseilles de nous rendre sur-le-champ, l'espoir est la seule chose qui nous reste. Ildakar a très peu de chances de s'en sortir, mais nous n'abandonnerons pas.

Nicci dut admettre que la jeune Mora-Zith avait raison. Richard lui non plus n'abandonnait jamais – sinon, il aurait renoncé avant sa première bataille contre l'Ordre Impérial.

— Oui, l'espoir est parfois une arme majeure. Accroche-toi au tien, mon amie, et merci de m'avoir rappelé ça...

Laissant partir Lila, Nicci ne lui demanda pas ce qu'elle avait l'intention de faire. En revanche, elle repensa à la décision qu'elle allait devoir prendre.

Après l'attaque surprise, le doute devait faire des ravages parmi les soldats d'Utros. Cela dit, ce poison n'épargnait pas non plus Ildakar. Les défenseurs avaient porté un coup puissant, et les membres du *duma* devaient être sur leur petit nuage d'euphorie – pour quelques heures encore, en tout cas.

Pour l'instant, aucun des deux camps n'était en mesure de lancer une offensive majeure. Mais à part un crétin, nul n'aurait affirmé que le siège touchait à sa fin.

Au moins, Thora était de retour en prison – dans une autre cellule. Même si quelque chose semblait brisé en elle, Nicci continuait à s'en méfier comme de la peste.

Rentrés chez eux pour récupérer un peu, les membres du *duma* ne tarderaient pas à se réunir pour débattre de la suite. Entrant dans la tour, Nicci monta jusqu'à la salle du conseil, déserte pour le moment.

Enfin, presque déserte...

— J'étais sûr de te trouver ici, magicienne, dit une voix dans le dos de Nicci.

Se retournant, elle vit que Nathan, toujours dans sa tunique blanche froissée, n'avait pas pris la peine de se peigner. Comment était-ce possible ? Vaniteux comme un coq, il s'efforçait d'être toujours tiré à quatre épingles. Sauf quand une bataille le secouait jusqu'au tréfonds de l'âme...

— C'est un endroit où je peux méditer, sorcier...

Le vieil homme approcha.

— Méditer, oui... Moi aussi, je pleure Bannon. C'est une perte

cruelle.

Nicci refoula ses propres sentiments.

— L'heure n'est ni aux larmes ni aux espérances vaines... Pendant ce répit, il faut penser à l'avenir. Quelques jours durant, nous devrions avoir la paix.

» Montons sur le toit, d'où nous aurons une vue d'ensemble.

Dans le jardin suspendu, des alouettes voletaient sous les rayons d'un soleil radieux. Même d'ici, on entendait les coups réguliers, sur la porte et la muraille.

Pourtant seule avec Nathan, Nicci baissa la voix :

— La sortie n'a pas suffi, et Bannon est mort pour défendre une ville qu'il n'a jamais vraiment aimée. Tombé lors d'un assaut stupide qui ne nous a avancés à rien. Combien de temps Ildakar pourra-t-elle soutenir ce siège ?

Nathan se passa une main dans les cheveux – un geste qui rappela Richard à Nicci.

— Jusqu'à la fin du monde, s'il le faut ! Magicienne, je ne crois pas aux armées invincibles. Jagang et l'Ordre Impérial ont perdu. Sulachan aussi. Utros connaîtra le même sort.

Nicci écouta quelques instants le lointain roulement, au pied du mur.

— Des gouttes d'eau finissent par creuser un trou dans la roche la plus dure... Ildakar n'est qu'une cible parmi d'autres pour Utros. Il ne tardera pas à attaquer.

Ensemble, les deux amis sondèrent la vallée et les collines noircies par les flammes. Même après avoir subi de lourdes pertes, l'armée adverse semblait toujours aussi écrasante.

— Sa horde peut terroriser le monde entier, Nathan.

Traçant un rectangle dans l'air, le vieil homme invoqua sa désormais célèbre fenêtre magique. Des milliers de soldats travaillaient à réparer les dégâts et d'autres, par colonnes entières, partaient dans toutes les directions possibles. À la conquête d'autres villes ?

Nicci se sentit gelée jusqu'à la moelle des os. En d'autres circonstances, la mort de Bannon aurait fait fondre la glace noire qui enveloppait son cœur, mais il fallait d'abord songer à la menace que représentait Utros.

— Si ces corps expéditionnaires ont mission de conquérir d'autres cités et régions, ce général venu du fond des temps finira par annexer les terres que Richard nous a chargés de sauver. Nathan, Ildakar n'est pas le seul enjeu. Utros risque de conquérir tout l'Ancien Monde. Après, qui l'empêchera de s'en prendre à D'Hara, comme l'a fait Jagang ?

Le sorcier caressa son menton barbu. Nicci ne l'avait jamais vu si

négligé...

— Après lui avoir montré notre combativité, devons-nous exiger de lui parler de nouveau ? Avec l'intention de lui prouver qu'il n'a aucun intérêt à continuer cette guerre.

Nicci secoua la tête.

— Il ne se laissera jamais convaincre... Sinon, il n'aurait pas envoyé tant de troupes en mission.

Grâce à la fenêtre magique, les deux amis virent que les soudards achevaient le montage d'une catapulte. Dès qu'ils eurent fini, ils la firent rouler jusque devant les portes d'Ildakar.

— Même s'ils lancent des rochers, dit Nathan, les sorts de protection tiendront. Mais que prépare Utros ?

Sur le chemin de ronde, des sentinelles sonnèrent l'alarme.

Plissant les yeux, Nicci étudia la catapulte.

— Utros a une idée derrière la tête, et je crois deviner laquelle...

Le bras de l'arme de jet se détendit puis projeta dans les airs la cargaison de son panier de cuir. Décrivant une parabole au-dessus de la muraille, une dizaine de cadavres s'écrasèrent sur des toits ou sombrèrent dans les grands réservoirs d'eau.

Des héros d'Ildakar, tombés la veille. Tous décapités, pour être anonymes, et abominablement mutilés.

Dans la plaine, les antiques guerriers réarmèrent la catapulte et d'autres rechargèrent le panier de dépouilles.

— Utros n'est pas d'humeur à négocier, dit Nicci, les dents serrées.

Au plus profond de son être, elle sentit l'appel des deux magies qu'elle contrôlait. Ildakar n'était que le premier enjeu du conflit. Maintenant, elle voyait clairement quelle conduite adopter.

— Tout l'Ancien Monde doit être averti de la menace. L'empire d'haran aussi. Aujourd'hui, je vais me préparer, et demain, je voyagerai dans la sliph.

Cette nuit-là, alors qu'elle tentait de se reposer avant son départ, Nicci rôda de nouveau autour du camp avec sa sœur Mrra. À travers les yeux de la panthère, l'obscurité semblait différente, ne l'empêchant pas de voir les dégâts, un peu partout. Des tentes brûlées, des morts par centaines, l'odeur du sang et celle de la fumée, omniprésentes...

Consciente que la vision nocturne des soldats laissait à désirer – déjà, chez les humains, ça n'était pas une force –, Mrra s'aventura plus près du camp.

À moitié endormie dans la villa, même si elle n'avait pas l'esprit en paix – trop de morts la nuit précédente –, Nicci grava dans son esprit toutes les informations qu'elle collectait.

Durant la journée, les habitants avaient tenté d'évaluer les dommages infligés à l'armée ennemie. Hélas, les « cadavres volants »

avaient brisé ce bel élan. Au lieu de célébrer la « victoire », ces malheureux s'étaient mis à compter leurs morts, même s'ils ne pouvaient pas les identifier. Le corps sans tête de Bannon était-il du nombre ? Nicci n'aurait su le dire...

À travers les yeux de la panthère, elle put voir l'étendue des dégâts chez l'ennemi. Les lueurs que les sentinelles prenaient pour des grands feux de camp, constata-t-elle, étaient en réalité des bûchers funéraires. Hommes de pierre ou non, les soldats d'Utros saignaient quand on les blessait et ils mouraient comme n'importe qui. Pour brûler, cependant, il leur fallait d'énormes quantités de bois.

Au cours de son exploration, Nicci estima que les pertes d'Utros étaient quatre ou cinq fois plus élevées que celles d'Ildakar. Hélas, il n'y avait pas là de quoi se réjouir...

Dans les ombres, Mrra tournait lentement autour du camp. À un moment, alors qu'elle approchait du quartier général, Nicci se tendit, tous les sens aux aguets. Qu'est-ce qui l'alarmait ainsi ?

Six tonneaux, près d'un chariot... Inspirant à fond, Mrra capta une odeur entêtante de sang qu'elle transmet à sa sœur humaine.

Des tonneaux de fluide vital ? Pour quoi faire ?

Nicci l'ignorait et Mrra ne s'attarda pas. Le sang l'attirait, mais pas quand il était dans un tonneau.

Pour l'essentiel, les agissements des humains la dépassaient. Mais à force d'être unie à sa sœur humaine, elle finissait par partager ses réactions. À l'évidence, ces tonneaux n'auraient pas dû être là...

Sans pouvoir en approcher, parce que des soldats grouillaient autour, Mrra remarqua une cabane dépourvue de fenêtres dont la porte était fermée par une barre. À l'odeur, il y avait des humains à l'intérieur. Pas ceux qui sentaient la pierre, comme les soldats, mais ceux qui embaumaient la chair... Des prisonniers ? Des otages dont Utros entendait se servir un jour ou l'autre ?

Quoi qu'il en soit, il ne fallait pas compter venir à leur secours au milieu du camp tentaculaire.

Avant son départ, dès le matin, Nicci irait faire son rapport au *duma*. Grâce à son espionne féline, elle avait pas mal de nouvelles informations.

Chapitre 43

Sous le joug de l'Ordre Impérial, beaucoup de villes de l'Ancien Monde avaient atrocement souffert. Aujourd'hui, le général Utros faisait peser sur elles une menace différente, mais plus terrible encore. Alors que des corps expéditionnaires étaient déjà en route, Nicci devait donner l'alerte aussi vite que possible. Si la sliph pouvait y aller, elle passerait à Tanimura, à Serrimundi, à Larrikan puis à Aydindril ou au Palais du Peuple. Racontant son histoire, elle appellerait le monde entier à se mobiliser.

Mais pour convaincre, il lui faudrait des preuves. Les gens ne la croiraient pas sur parole.

Après qu'elle eut fait son rapport au *duma*, elle resta un moment avec Nathan devant la tour du pouvoir, où Elsa, de nouveau pimpante dans une robe violette neuve, ne tarda pas à les rejoindre.

— Ta preuve, dit-elle, je crois que je la tiens. En un sens, ça revient à emporter l'armée d'Utros avec toi. Ainsi, tu montreras à tous à quel point elle est menaçante. (La magicienne brandit un petit carré de verre.) La magie de transfert, vois-tu ?

Avec la pointe de son couteau, Elsa grava une rune dans chaque coin du carré, puis elle inspecta son œuvre.

— Je peux te transférer les images que nous voyons. Dans ce carré de verre, elles seront comme vivantes...

Sous le regard attentif de Nicci et de Nathan, Elsa porta le carré de verre à hauteur de ses yeux puis tourna la tête pour balayer lentement la plaine du regard. Quand elle eut fini, elle toucha la rune gravée dans le coin inférieur gauche, puis tendit son trésor à Nicci.

— Ça devrait convaincre tes interlocuteurs.

Nicci fut tout étonnée de voir dans le morceau de verre défiler les images que venait d'y implanter Elsa. C'était criant de vérité – et pour cause, puisque *c'était* la vérité.

— Oui, ça m'aidera beaucoup... (La magicienne enveloppa son viatique dans un carré de tissu.) Maintenant, je vais aller voir la sliph.

— Nous t'accompagnons, dit Nathan. Au cas où tu aurais besoin d'aide.

Nicci coula un regard sceptique au vieil homme, mais s'abstint de tout commentaire. Alors qu'ils avançaient dans les rues en pente, elle réfléchit aux particularités de son expédition.

— Je voyagerai très vite, dit-elle, mais sans avoir la possibilité de vous envoyer de l'aide. Ildakar restera livrée à elle-même.

— Il en est ainsi depuis très longtemps, dit Elsa en prenant le bras de Nathan. (Sous un soleil éclatant, elle rayonnait de confiance et de sérénité.) Durant les siècles passés sous le linceul, j'ai rêvé du monde extérieur. Dans les livres, je me passionnais pour l'histoire des villes minières ou des comptoirs commerciaux. On eût dit des lieux magiques, et très peu de gens, ici, se rappelaient les avoir vus. Si j'avais su, pour la sliph, j'aurais peut-être exploré le monde.

Les trois amis traversèrent le quartier des artisans puis la zone où s'entassaient les demeures décaties des classes inférieures.

— À condition que la sliph puisse sortir d'une bulle temporelle, ce dont je doute... Notre linceul devait être impossible à traverser, non ?

Nicci continua à marcher à grandes enjambées.

— Ça n'aurait pas été ton problème majeur... Pour voyager dans la sliph, il faut contrôler les deux formes de don. Par le passé, beaucoup de sorciers maîtrisaient la magie Soustractive. Aujourd'hui, on les compte sur les doigts d'une main.

— Comment vas-tu faire, dans ce cas ?

— J'étais une Sœur de l'Obscurité au service du Gardien. En payant un prix très élevé, j'ai obtenu le droit d'utiliser la Magie Soustractive.

Nicci repensa aux dévastations dont elle s'était rendue coupable. Tant de souffrance... Pire que tout, elle avait tenté de détruire Richard. Même s'il lui avait pardonné ses errances, la plaie ne se refermerait jamais, et du poison en suintait.

— Moi, je passerai...

Non loin de la muraille, Nicci se dirigea directement vers le bâtiment qui contenait le puits de la sliph. Même si la porte était ouverte et pas gardée, les gens évitaient cet endroit. Quand ils jetaient un coup d'œil dedans, la pénombre surnaturelle ne les incitait sûrement pas à entrer.

Nicci se pencha, franchit le seuil et invoqua un globe lumineux pour disperser les ténèbres. Sur ses talons, Nathan et Elsa pénétrèrent dans cet antre où flottait en permanence une odeur de moisi. Unique occupante des lieux, de la mousse poussait entre les joints des blocs de pierre des murs et des dalles du sol.

N'en étant pas à son premier voyage – certains paisibles et d'autres frôlant le calvaire –, la magicienne savait comment invoquer la sliph. Et dans son esprit, l'itinéraire était tracé – si la créature pouvait rallier tous ces endroits. Partout dans l'Ancien Monde, les gens se prépareraient à une guerre. Pour leur prouver qu'elle disait vrai, Nicci aurait l'artefact d'Elsa, glissé à sa ceinture près d'un de ses couteaux. En espérant que ça suffise...

Baissant la tête, la magicienne sonda le puits obscur, à ses pieds.

— Sliph, je t'appelle, car je veux voyager. M'entends-tu ? Je

t'ordonne de te réveiller !

Faute de résultat, Nicci se tourna vers ses compagnons :

— Il va me falloir de l'aide.

— Tu es sûre que la créature est vivante ? demanda Elsa.

— Ça ne fait aucun doute, répondit Nathan. Mais après si longtemps, elle peut... hiberner. Ce ne sont pas des êtres normaux. Il faut appeler encore.

— J'ai voyagé dans une sliph – ou avec, si on veut – il y a très peu de temps. C'est comme ça que nous sommes retournés au Palais du Peuple pour affronter les hordes de Sulachan.

Nicci réitéra son appel, y ajoutant la puissance de son don pour souligner l'urgence de sa demande.

— Sliph, tu me connais ! J'ai besoin de tes services.

À l'origine, une sliph était une femme modifiée par les antiques sorciers afin de devenir une arme secrète. Nicci se souvenait encore de la première de toutes, une ancienne prostituée qui prenait beaucoup de plaisir à transporter des voyageurs d'un point du monde à un autre.

La sliph qui avait secouru Nicci et ses compagnons, quand ils étaient coincés à Stroyza, avait une personnalité très différente. Se rappelant qu'elle se nommait Lucy, elle était moins passionnée, moins avide de servir et beaucoup moins coopérative. Par bonheur, Richard l'avait convaincue de faire voyager tout le monde.

Quelle sliph vivait dans ce réseau ? Nicci le saurait bientôt, avec un peu de chance...

— Utilisez votre don, dit-elle à ses compagnons. Appelez-la avec moi ! Ildakar est très loin de tous les puits de la sliph que nous connaissons. Il faut l'inciter à s'en souvenir.

Comme un pêcheur qui jette sa ligne dans l'eau, Nicci envoya dans le puits des ondes de magie qui emportèrent avec elles certaines de ses pensées. Concentrés au maximum, Elsa et Nathan la soutinrent.

— Sliph ! cria soudain Nicci, aussi fort mentalement que physiquement.

Il y eut enfin un bruit dans le puits – une sorte de gargouillis d'eau, dans un très long tuyau. Quand ce son devint plus fort, évoquant le rugissement d'un torrent, Nathan et Elsa reculèrent d'instinct. Très calme, Nicci aussi s'éloigna de la margelle lorsqu'un flot de vif-argent en jaillit. Sans tressaillir, elle regarda cette masse tumultueuse se transformer en un superbe visage de femme.

Des traits de guerrière... Cette sliph n'était ni la première découverte par Richard ni Lucy, et elle semblait encore moins amicale que cette dernière. Sur ses lèvres fines, on ne voyait pas l'ombre d'un sourire. Pourtant, de son vivant, elle avait dû être d'une rayonnante beauté.

— Tu veux voyager, dit-elle.

Un constat, pas une question. Et un ton froid et impatient – presque agacé, à vrai dire.

— Ça fait longtemps qu'on ne m'a pas appelée, mais pour moi, le temps n'existe pas.

— Oui, je veux voyager, confirma Nicci. Et c'est très urgent. Je dois aller dans plusieurs villes de l'Ancien Monde pour les prévenir qu'une guerre se prépare.

Le visage de vif-argent manifesta un soudain intérêt pour son interlocutrice.

— J'existe pour servir la cause. Au début, j'étais chargée de transporter nos espions et nos saboteurs. Je suis déçue d'apprendre que nous n'avons pas encore écrasé les sorciers du Nouveau Monde.

La créature regarda Nathan et Elsa.

— Vous voulez voyager aussi ? Servez-vous Sulachan ?

— Esprits bien-aimés, fit Nathan, je ne pense pas que...

D'une main levée, Nicci lui intima le silence.

— Sliph, dit-elle, une guerre est-elle jamais vraiment finie ? Le combat continue, et si tu veux y participer, fais-moi voyager. Moi seule...

D'un coup d'œil, Nicci s'assura que l'ancien prophète avait compris sa tactique. Trop en révéler aurait été dangereux.

— Je sers la cause ! Un jour, l'empereur Sulachan a voyagé en moi. Je me souviens encore de son goût si particulier. Quel sera le tien ? Quand nous voyagerons, tu seras en moi et moi en toi...

Inquiet, Nathan marmonna :

— Magicienne, nous devrions peut-être réfléchir à...

— Non, je dois délivrer notre message, et vite ! Sliph, c'est très important. Des frères d'armes m'attendent. La victoire peut dépendre de moi.

— Pour la cause, j'ai tout sacrifié... Nous voyagerons. Où veux-tu aller, exactement ?

La question délicate... Une sliph devait avoir pour destination un endroit où se trouvait déjà un puits – donc, un lieu qu'elle avait visité. Depuis le temps de Sulachan, bien des villes avaient changé de nom. Comment la sliph se repérerait-elle ? L'urgence absolue, c'était de prévenir Richard.

— Tu connais le Palais du Peuple, dans les plaines d'Azrith ? Ou Aydindril ?

— Le Palais du Peuple ? Non, ce lieu m'est inconnu. Aydindril, en revanche... La Forteresse du Sorcier ? Tu veux t'aventurer en territoire ennemi ? C'est trop dangereux. En fait, je ne suis jamais allée dans le Nouveau Monde. Nos espions et nos agents, je les déposais le long de la frontière.

— Où t'es-tu rendue la dernière fois ? demanda Nathan. Ça nous

dira sans doute quelque chose.

— Tanimura... Mais j'ai aussi conduit des héros à Serrimundi, Larrikan et Orogang.

Nicci révisa rapidement son plan initial.

— Tanimura me va très bien.

Jadis résidente du Palais des Prophètes, elle connaissait très bien cette cité. De là, elle trouverait un moyen d'envoyer un message à Richard.

— Alors, viens, nous allons voyager... Ta mission ne peut pas attendre. Tu nous aideras à triompher des sorciers du Nouveau Monde, et c'est mon plus cher désir.

Nicci ne fit aucun commentaire. Pas question de révéler à cette sliph que des millénaires avaient passé, Sulachan ayant été vaincu non pas une fois mais deux.

— Magicienne, sois prudente..., souffla Nathan.

Nicci se tourna vers ses deux amis :

— Je ne serai pas absente longtemps... En m'attendant, cherchez des moyens de défendre la ville. Je détesterais revenir et ne trouver que des ruines.

Nathan eut un rire étranglé.

— Je suis prête, sliph. Nous devons voyager.

— Tu respireras, assura la créature.

Une colonne de vif-argent jaillit du puits et s'enroula autour de Nicci.

— Respire en moi et laisse-toi emporter !

La sliph entraîna sa passagère dans le puits.

Un ordre retentit dans la tête de Nicci :

— *Respire !*

S'emplissant les poumons de vif-argent, la magicienne eut un bref moment de panique. Elle allait s'étouffer, c'était certain !

Mais le voyage commença, et sa poitrine se souleva bientôt régulièrement, comme si elle aspirait de l'air.

Chapitre 44

Après que Nicci eut disparu dans le puits, qui redevint aussitôt obscur, Nathan resta un moment silencieux, l'odeur métallique de la créature encore dans les narines. Puis il regarda Elsa, qui semblait très perturbée.

— Je commence à ne plus regretter d'être incapable de voyager avec cette... chose.

Certain que Nicci s'en tirerait très bien, le vieux sorcier se tourna vers la sortie.

— Je ne me fais aucun souci pour notre amie, très chère... Mais pendant qu'elle sauve le monde, à nous de protéger une simple ville. Quasiment un jeu d'enfant...

Elsa fronça les sourcils.

— Nathan, je ne sais jamais quand tu plaisantes !

— Face aux pires défis, j'essaie de garder un enthousiasme juvénile... C'est souvent utile quand on veut trouver des solutions originales, et c'est toujours mieux que de pleurnicher.

Avant d'emboîter le pas au vieux prophète, Elsa eut un grand sourire.

— Mon Derek était comme toi. Une bonne humeur contagieuse...

— Dans ce cas, laisse-moi être contagieux aussi...

En digne gentilhomme, Nathan offrit son bras à la magicienne. Dans sa jeunesse, cette femme avait dû être belle à en couper le souffle. Correction, elle l'était toujours – sans oublier sa remarquable intelligence.

— À présent, mettons-nous en quête d'une arme assez puissante pour écrabouiller les soudards d'Utros.

— N'est-ce pas un objectif trop ambitieux ?

— Depuis que tu m'as aidé à recouvrer mon don, que puis-je être, sinon ambitieux ?

Son cœur venant de rater un battement, Nathan sursauta et grimaça de douleur. Se massant la poitrine, il sentit la longue cicatrice sous le tissu de sa tunique.

— Un problème ? demanda Elsa, pleine de sollicitude.

— Non, quelque chose a dû me rester sur l'estomac...

À moins qu'un peu de la méchanceté du dresseur Ivan soit restée tapie dans son cœur... Histoire de ne pas s'appesantir sur le sujet, Nathan lança :

— En route ! J'ai une idée, et je voudrais te la montrer.

Dès qu'elle saurait, Elsa s'inquiéterait, et elle n'aurait pas tort. Le plan de l'ancien prophète était risqué, certes, mais il n'y en avait pas de meilleur en vue.

Dépassant l'arène puis le quartier des nobles, les deux amis se dirigèrent vers la villa en ruine de feu le sorcier de chair André. Dans ce secteur, les dégâts étaient considérables. Depuis la terrible nuit, on avait nettoyé les rues, mais il restait encore des débris dans certaines. Sous peu, on viendrait les chercher avec des chariots, afin qu'ils servent de projectiles aux défenseurs, sur les créneaux.

Quand elle comprit où l'emmenait Nathan, Elsa blêmit.

— Tu vas me forcer à revivre cette terrible nuit... Sans toi, je n'aurais pas survécu.

Nathan tapota le bras de sa compagne.

— Te voir menacée par ce guerrier géant était exactement ce qu'il me fallait pour retrouver mon don. Ne t'inquiète pas et garde l'esprit ouvert.

— Pour toi, je ferai cet effort...

Une fois dans la villa, Nathan guida sa compagne jusqu'au « studio » aux trois quarts démoli du sorcier de chair.

— Tu espères trouver un artefact intact ? Ou un grimoire ? Je ne vois pas à quoi ça pourrait nous servir.

— Rien de tout ça ne m'intéresse..., marmonna Nathan.

Slalomant entre les gravats, il gagna l'endroit où se dressaient les Ixax.

— Voici les sauveurs d'Ildakar !

Les yeux ronds, Elsa retira son bras au vieux sorcier.

— Tu as vu ce qu'un seul Ixax a fait à cette ville ? Ce monstre a failli nous tuer.

— Failli, très chère. Souviens-toi de ce mot, parce qu'il est la clé de tout.

Nathan étudia les géants qui étaient jadis des hommes comme les autres. Des volontaires, à en croire André. Des héros prêts à tout sacrifier pour Ildakar.

Fébrile, Elsa aussi examinait les Ixax.

— Leur fureur est si dévastatrice... Regarde le carnage, autour de nous... Quand Masque-Miroir a réveillé un de ces tueurs, ça a coûté la vie à notre meilleur sorcier de chair. Puis il y a eu la villa, le massacre dans les rues, et enfin ton duel contre ce... cette créature.

Nathan ne se laissa pas démonter.

— Ne perds pas de vue ce qu'André leur a fait, très chère... Quinze siècles d'immobilité, en étant sans arrêt conscients. Pour se distraire, ce faquin venait les narguer.

» Mais ces géants, j'en suis sûr, savent toujours pourquoi ils sont là. Dans leur cœur, ils gardent une place pour Ildakar. Notre tâche, c'est

de raviver la flamme...

Quand elle se concentrait ainsi, Elsa ressemblait beaucoup à Anna. D'abord geôlière de Nathan, la Dame Abbessse avait ensuite sillonné le monde avec lui, après leur évasion du Palais des Prophètes.

Des siècles durant, le vieil homme en avait voulu à celle qui allait devenir son amie. Ensuite, il avait appris à la respecter, et même à l'aimer.

Un peu comme Anna, Elsa était un être à part. Parmi les membres du *duma*, elle avait été la seule *vraiment* touchée par son sort, lorsqu'il pleurait la perte de son don. Et elle avait fait son possible pour l'aider à le retrouver.

Auprès d'Elsa, Nathan revivait un moment capital de son passé. Contre toute attente, il était tombé amoureux d'Anna. Hélas, des Sœurs de l'Obscurité au service de Jagang l'avaient assassinée.

Avant, son cœur avait battu plus fort pour la jeune Clarissa – encore une romance terminée par un drame. Au fil de sa vie, la passion avait laissé bien des cicatrices à l'ancien prophète. En toute logique, il aurait dû être vacciné contre cette arme qu'emploie le destin pour faire souffrir les cœurs purs. Mais c'était compter sans le miracle de l'amour. Et le mirage de l'espoir, cette certitude que tout irait parfaitement, la prochaine fois...

— Je leur rends visite depuis des jours, très chère. Pour leur parler, leur faire la lecture et leur tenir compagnie. À leur corps défendant, ils font un public très attentif.

Approchant encore des géants, Nathan s'adressa à eux :

— Aujourd'hui, je vous en apprendrai plus sur l'histoire et... sur certains de mes exploits. L'Ordre Impérial, ça ne vous dit rien, je parie ? Et le nom de Jagang non plus ? Laissez-moi vous raconter ce qu'il est advenu du monde, pendant qu'Ildakar se cachait sous son linceul.

D'une voix vibrante, Nathan parla du tyran capable de marcher dans les rêves qui torturait les gens en s'introduisant dans leurs cauchemars.

— Cette brute de Jagang avait réussi à réduire en esclavage les Sœurs de l'Obscurité, y compris Nicci... Mais parlons un peu d'elle, justement. Pour tout dire, il faudrait des heures, mais pourquoi nous en priver ? Nous avons le temps, et ça comblera votre ennui...

Nathan s'assit sur une colonne renversée.

— Après, il faudra que j'évoque Richard Rahl et son empire d'haran. Avant Jagang, il a dû vaincre Darken Rahl, son propre père. Puis il a scellé le voile et banni les prophéties jusqu'à la fin des temps... S'il était là, ce fichu gaillard sauverait Ildakar à lui seul.

Nathan sonda le regard des Ixax.

— Tous les deux, c'est pour ça que vous vous êtes sacrifiés. Afin de

sauver cette ville...

Était-ce de l'intérêt que le vieil homme crut voir passer dans le regard des géants ? Leur haine faiblissait-elle un peu plus chaque jour ?

— Je comprends à quel point vous avez souffert, au fil des siècles. Mais l'heure d'accomplir votre mission pourrait bientôt sonner. Ce serait une délivrance, pas vrai ?

Elsa vint s'asseoir à côté de Nathan.

— Je me nomme Elsa, et je suis membre du *duma*. Mes amis, je... Eh bien, je m'excuse au nom d'André... Ce qu'il a fait est ignoble. Moi, je respecte votre sacrifice, et je vous admire. Ildakar tout entière devrait vous demander pardon. Mais André est mort. Ne vous vengez pas sur nous tous !

Face aux géants paralysés, Nathan enchaîna d'un ton vibrant :

— Il y a tant à dire, mes amis... Moi, je suis prêt à venir tous les jours pour rendre plus supportable votre solitude.

» Avant d'être ici, Nicci et moi avons participé à la guerre contre Sulachan. Vous devez connaître son nom, puisque Ildakar lui a servi de quartier général lors des Grandes Guerres, il y a trois mille ans. À la tête d'une armée de morts-vivants, il a surgi du Troisième Royaume, dans les Terres Noires, pour déferler sur D'Hara.

» Dommage qu'on ne vous ait pas eus à nos côtés, lors de ces batailles-là. Ces morts-vivants, vous les auriez écrabouillés.

Oui, le regard des Ixax s'adoucissait ! Ce n'était pas une illusion. Bientôt, on pourrait envisager de les libérer.

Chapitre 45

Dans la cabane qu'Utros appelait le « mitard », Bannon, toujours en compagnie de Brock et de Jed, écoutait le lointain roulement, au pied d'Ildakar. Même si la muraille et la porte résistaient, les habitants finiraient par devenir dingues, à ce régime. En prison et virtuellement condamné à mort, Bannon avait d'autres soucis en tête.

— Quand vont-ils nous tuer ? demanda Jed. Moi, je m'étonne qu'ils ne nous aient pas encore torturés...

— Tu es si pressé que ça, abruti ? explosa Brock.

Recroquevillé contre la paroi de bois, il semblait proche du point de rupture.

— Ils feront durer le plaisir, j'en ai peur..., continua Jed. Pour l'exemple, j'imagine – en nous découpant en morceaux devant la porte d'Ildakar, histoire que tout le monde jouisse du spectacle.

— Mon père a eu tort de me forcer à combattre, grogna Brock. Je ne suis pas un fichu fantassin, mais un noble !

— Non, un prisonnier, corrigea Bannon. Du coup, au lieu de te lamenter sur ta fin prochaine, tu ferais mieux de réfléchir à un moyen de nous évader.

— Nous évader ? s'écria Brock.

— Moins fort ! Tu veux que les soldats t'entendent ?

Le jeune noble ne baissa pas le ton.

— Quels soldats ? Ceux qui grouillent dehors comme des cafards ? On s'en fiche qu'ils nous entendent ! De toute façon, on n'aurait pas une chance de traverser leurs lignes.

— Trouve une idée qui n'implique pas de se battre...

Collant le visage contre la paroi, Bannon jeta un coup d'œil dehors. En fin d'après-midi, le soleil avait déjà sombré derrière les montagnes.

— Tu ne préfères pas mourir en fuyant plutôt qu'être démembré pour l'exemple ? Tu te rappelles combien tu aurais aimé me voir crever devant un public, pour te distraire... Mais tout ça, c'est terminé !

Bannon se tourna vers ses deux compagnons d'infortune.

— Je n'ai jamais été votre esclave ! Pourtant, vous m'avez laissé croupir dans les fosses de combat. Mais aujourd'hui, je suis libre.

Bannon cogna contre la cloison, qui grinça sinistrement.

— Même ici, je suis libre ! Si vous voulez l'être aussi, pensez à une façon de nous sortir de ce piège.

De la pure rhétorique. Jed et Brock ne feraient rien, c'était couru.

Tout reposerait sur lui.

Utros devait prévoir de les conduire au pied de la ville, puis de menacer de les exécuter si elle ne se rendait pas. Malgré leur haute naissance, Jed et Brock n'étaient pas importants à ce point. Et même pour sauver Bannon, Nicci et Nathan n'iraient jamais jusqu'à sacrifier Ildakar.

— On va devoir sortir d'ici, les gars...

Jed et Brock n'étaient toujours pas les amis du jeune escrimeur — moins que jamais, depuis qu'il les connaissait mieux. Mais il n'était pas comme eux. Ces deux jeunes types avaient combattu avec lui, et ils partageaient son triste sort. Pas question de les abandonner !

Collant de nouveau son œil à la fissure, Bannon tenta de voir ce qui se passait dans le camp à la tombée de la nuit. Autour des feux, des frères d'armes se rassemblaient. Comme tous les soldats en campagne, ils bavarderaient et feraient assaut de vantardise. Déjà, certains chantaient alors que d'autres jouaient aux dés. Avec leur écrasante supériorité numérique, ces hommes ne se souciaient pas beaucoup de leurs prisonniers. Pour s'évader dans ces conditions, il aurait fallu être fou.

Eh bien, Bannon allait se comporter comme un cinglé. Quel choix avait-il ?

Sans cesser de regarder dehors, il se creusa la cervelle... et sursauta soudain quand il aperçut, loin des feux, une silhouette ô combien familière.

Mrra ! Oui, c'était bien elle !

Deux antiques guerriers passèrent devant la cabane, obstruant le champ de vision du jeune escrimeur. Quand ils se furent éloignés, la panthère n'était plus en vue.

— Mrra, souffla-t-il, c'est moi. Je suis ici !

Même s'il ne voyait pas trop comment elle aurait pu l'aider, savoir Mrra dans les environs regonfla le moral de Bannon. Du coup, il secoua les planches, histoire d'éprouver leur solidité. Construit à la va-vite, ce « mitard » tenait debout par miracle. En insistant un peu, Bannon parvint à glisser les doigts entre deux planches. Quand il tira, il se planta des échardes dans la chair, mais ça ne l'empêcha pas d'insister.

Bien entendu, les deux nobles ne firent pas mine de l'aider.

— Avant de nous tuer, geignit Jed, ils nous interrogeront sûrement. Le général voudra apprendre tout ce que nous savons sur Ildakar.

— De moi, il ne tirera rien ! s'écria Brock.

Bannon continua à s'escrimer sur les planches, qui commençaient à céder.

— C'est faux, dit Jed, et tu le sais. Quand ils t'auront brisé les

coudes et les genoux, puis arraché les ongles avec des pinces, tu parleras. Tu as vu les magiciennes ? Imagine qu'elles fassent fondre tes doigts, l'un après l'autre...

Brock eut un sanglot étouffé.

Les dents serrées, Bannon secoua de plus en plus fort la planche qu'il avait descellée. Malgré leur pleurerie, il aurait demandé de l'aide aux deux gandins, mais il n'y avait pas assez de place pour travailler à plusieurs.

Quand le bois craqua, le jeune escrimeur se pétrifia. Mais rien ne se passa, sans doute parce que les soldats avaient la tête ailleurs.

Par un orifice plus grand, Bannon put mieux observer le camp.

Effectivement, personne ne surveillait la cabane. Le feu de camp de plus proche était à une centaine de pas de là, juste à la lisière des ombres où Mrra avait dû s'enfoncer. S'ils réussissaient à sortir sans se faire remarquer, les trois prisonniers auraient une bonne chance d'imiter la panthère. Les soldats encore pétrifiés ayant une mauvaise vision nocturne, la cote n'était pas si défavorable...

Bien entendu, avec Solide, elle aurait été meilleure, mais on ne pouvait pas tout demander... De plus, une chance infime valait mieux que pas de chance du tout.

Quand Bannon tira dessus, la planche craqua encore – plus fort, cette fois. Mais sous les rayons de lune, le camp semblait comme assoupi. Maudit astre nocturne ! Une lumière malvenue, vraiment, pour des fugitifs.

Au moins la planche n'était plus un obstacle. D'un coup d'épaule, Bannon pourrait la déloger, puis se glisser dehors. Mais il ne fallait rien précipiter.

— On attend jusqu'à minuit, puis on file.

— On se fera prendre, grogna Jed. Et tuer.

— Dans ce cas, restez ici, et faites-vous tuer quand même ! J'essaie de vous aider ! Douce Mère la Mer, il vous est arrivé de prendre vos responsabilités, une fois en quinze siècles ?

Vexés, les deux poltrons ne répondirent pas.

Au fil des heures, l'assoupissement du camp se confirma. Toujours debout, car ils semblaient ne pas avoir besoin de dormir, les soldats évoluaient pourtant au ralenti. Avec un peu de chance, les sentinelles seraient moins vigilantes...

Guettant son heure, Bannon scruta les ombres en quête de Mrra, car la voir lui aurait mis du cœur au ventre.

Apercevant une silhouette furtive, il plissa les yeux et reconnut... une femme vêtue de soie sombre qui se faufilait vers la cabane. Sans un bruit, Bannon tira sur la planche pour élargir le trou.

Quand elle eut atteint la cabane, l'inconnue abaissa sa capuche.

— Lila..., souffla Bannon.

Une épée courte dans la main gauche et une lame normale dans la droite, la Mora-Zith brandit fièrement cette dernière. Solide, elle avait retrouvé Solide ! Un miracle encourageant, ça...

— Suis-moi, mon gars ! Je vais te sortir d'ici...

Bannon arracha la planche de son logement comme il l'eût fait avec une dent pourrie. Puis il se tourna vers ses compagnons :

— Venez, on peut filer !

— Tu es cinglé, paysan ! lança Jed.

Brock se leva d'un bond.

— Moi, je veux bien tenter le coup, dit-il.

Quand il se fut engagé dans l'orifice, Lila prit Bannon par le bras et l'aida à s'extraire de la cabane. Puis elle lui rendit son arme.

— Je l'ai trouvée sur un tas de débris, à l'extérieur du camp. Je me suis dit que tu aimerais l'avoir.

Quand il saisit la poignée enveloppée de cuir, Bannon frissonna d'excitation.

— Merci.

Plus gros que le jeune escrimeur, Brock eut du mal à sortir, et il fit craquer le bois. Tirant sur une planche qui se brisa, Jed lui facilita la tâche – mais au risque d'alerter les antiques soldats.

— Il faut filer ! souffla Lila.

Quand Jed eut réussi à sortir, la Mora-Zith courait déjà, plusieurs pas devant.

— Vite ! ordonna Bannon en la suivant.

Avec sa tenue de camouflage magique, il ne voyait déjà presque plus Lila. Dans son dos, Jed et Brock couraient en respirant comme des soufflets de forge.

Des cris retentirent dans le camp :

— Des prisonniers se sont échappés !

Approchant des feux, des soldats récupérèrent leurs armes et embrasèrent des torches. Puis ils partirent au pas de course, produisant un boucan infernal.

Trois colosses se campèrent sur le chemin des fugitifs.

D'un coup de pied sauté à la poitrine, Lila fit basculer le premier dans la poussière. Mais d'autres cris retentirent dans la nuit et des renforts accoururent.

Comme de juste, les deux idiots paniquèrent.

— Ils vont nous avoir ! cria Brock. Séparons-nous ! Chacun pour soi !

— Non, on doit rester groupés ! rugit Bannon. Suivez Lila !

Comme s'ils étaient sourds, les nobliaux partirent dans des directions opposées. Restant dans le sillage de la Mora-Zith, Bannon se prépara à vendre chèrement sa peau. Les yeux baissés sur Solide, il vit que la lame portait les stigmates du combat de la veille. De ses

épisodes de folie guerrière, il ne gardait aucun souvenir, mais à l'évidence, il avait fait un carnage. Eh bien, il allait devoir recommencer.

Après s'être débarrassée des deux autres soldats, Lila enleva son manteau spécial pour avoir une plus grande liberté de mouvement.

— Viens près de moi, mon gars ! Montre que tu as bien retenu mes leçons !

— Mais Jed et Brock...

— Ils sont fichus ! Ce combat, il est pour nous deux...

Une haie de soldats leur barrait le chemin. Pour passer, il allait falloir tailler dedans. En cas d'échec, Bannon serait repris. Mais cette fois, Utros aurait Lila en prime...

Une longue silhouette jaillit dans la nuit. Renversant deux soudards d'un coup, Mrra entreprit de les déchiqueter à coups de griffes et de crocs. Puis elle passa à de nouvelles victimes.

Tirant parti de cette diversion, Lila tailla en pièces un soldat. Ses forces décuplées par la rage, elle semblait n'avoir aucun mal à trancher comme du beurre la chair pourtant dure de ses adversaires. Encouragé, Bannon fit subir le même sort à un autre soudard.

Avec les victimes de Mrra, ça commençait à faire une belle brèche.

— Cours, mon gars ! cria Lila en détalant comme un lapin.

Pendant que Mrra retardait leurs poursuivants, la Mora-Zith s'enfonça dans les collines et Bannon la suivit, fonçant plus vite que jamais dans sa chienne de vie. Après avoir ouvert la gorge d'un dernier soldat, Mrra leur emboîta le pas.

Même s'il pensait sans cesse à Jed et à Brock, piégés en arrière, Bannon ne se retourna pas une seule fois. Avec un peu de chance, les deux nobles s'en sortiraient. Sinon...

— Direction le mur d'enceinte ! cria Lila. On passera par une poterne que je connais !

Trop occupé à courir, Bannon ne répondit pas.

La course n'étant sûrement pas un point fort des soldats à demi pétrifiés, les fugitifs mirent rapidement une bonne distance entre eux et la meute qui les suivait. Quand il apparut qu'ils ne seraient pas rattrapés, Mrra partit de son côté, en direction des collines où elle se cacherait.

Ralentissant un peu, Lila se tourna vers Bannon :

— Ravie de t'avoir retrouvé entier, mon gars. Ta mort m'aurait beaucoup déçu.

— Et moi donc ! renchérit le jeune escrimeur.

Soulagé au-delà du dicible, il ne rappela même pas à sa compagne qu'il détestait qu'elle lui donne du « mon gars ».

Quand le calme fut en partie revenu, Utros apprit qu'un des

prisonniers avait réussi à s'enfuir. Les deux autres, en revanche, avaient été repris. Navré d'avoir perdu le brillant jeune escrimeur, le général se concentra néanmoins sur le rapport d'Enoch :

— On les a aidés, général. Quelqu'un s'est introduit dans le camp pour leur prêter main-forte.

— J'ai vu aussi une panthère, dit un soldat.

Sa cuirasse abîmée, il avait un bras couvert de griffures.

— Un des fauves de combat de l'arène d'Ildakar...

Utros ne fut pas le moins du monde impressionné.

— Et une armée entière n'a pas pu arrêter un félin et deux humains ?

Sur ces mots, il ordonna qu'on amène les prisonniers devant lui. Couverts de sang, les poignets brisés – délibérément, pour les neutraliser –, les deux nobles étaient passés du stade d'épaves à celui de rebuts de l'humanité. Leurs belles soieries souillées de boue, ils empestaient l'urine, car ils s'étaient pissé dessus de terreur. Les yeux ronds, ils regardaient leurs mains désormais inutiles pendre au bout de leurs bras.

— On se rend, dit le nommé Brock. Et on ne tentera plus de fuir.

— Le problème, mon garçon, fit Utros, c'est que vous êtes sans valeur pour moi. Et ici, nous n'avons pas de quoi vous nourrir.

» Mais soudain, je vous vois une forme d'utilité... Que diriez-vous de servir la justice en payant pour vos crimes ? Les statues que vous mutiliez, vous vous souvenez ?

Les deux condamnés frémirent.

— Quand nous étions incapables de nous défendre, vous étiez si courageux ! Avez-vous seulement conscience de l'horreur de vos crimes ? Savez-vous dans quel état sont des dizaines de mes hommes ? Ce que vous avez fait, c'est le mal absolu.

Sur un geste d'Utros, des éclopés avancèrent, certains aidés par des camarades et d'autres portés sur des civières.

En découvrant ces pauvres gueules cassées, Jed et Brock écarquillèrent les yeux. En plus de leurs membres brisés, ces malheureux, en guise de visage, arboraient des plaies ouvertes – une infâme bouillie sur laquelle on distinguait à peine les yeux, le nez et la bouche.

— Non ! cria Jed.

— Si, c'est bel et bien votre œuvre. Et ces malheureux, s'ils n'ont plus figure humaine, restent mes soldats et mes fils. Comme avant, ils brûlent d'envie de combattre.

Utros balaya du regard les deux prisonniers – le plus lâche, Brock, s'oubliait de nouveau sous lui.

— Vous êtes sans défense, comme eux quand vous les massacriez. Eh bien, à leur tour, maintenant ! Mes enfants, ces chiens sont à vous.

Les autres soldats formèrent un cercle autour des deux prisonniers et du groupe de vengeurs.

Alors, les gueules cassées montrèrent qu'elles en connaissaient un rayon, en matière de mutilations.

Chapitre 46

Même si le siège d'Ildakar était promis à durer encore un peu, Utros ne pensait plus qu'à Majel, sa bien-aimée dont le temps et la mort le séparaient. Sinon, il avait besoin que son empereur lui dise que faire, éclairant son chemin – si Kurgan avait encore des ambitions, de l'autre côté du voile.

Ava et Ruva étaient enfin prêtes. Grâce à elles, il allait avoir une seconde chance.

Comme un enfant, Utros s'accrochait à l'espoir de reparler avec Kurgan et Majel. Entre son devoir et son cœur, le conflit faisait rage, mais en compartimentant son esprit, il parvenait à ne pas perdre la raison.

Dès que le camp se fut un peu remis de l'attaque surprise, il ordonna aux magiciennes de passer à l'action. Campées devant les six tonneaux de sang, les jumelles caressèrent le bois comme si elles pouvaient sentir le fluide vital et son pouvoir à travers les couvercles.

— Nous avons ce qu'il nous faut, Utros chéri, annonça Ruva.

— Mais nous avons besoin d'autres choses pour créer la lentille – des cendres et du sable, afin de fabriquer le verre.

— Tout ce que vous voudrez, concéda Utros.

Il chargea Enoch de réunir ces matières premières. Dans le camp, la seule chose qui ne manquait pas, c'était la main-d'œuvre.

Au début du siège – enfin, après le réveil – les hommes avaient creusé des tranchées afin de détourner les rivières qui alimentaient les aqueducs d'Ildakar. Même si la ville pouvait toujours puiser de l'eau dans le fleuve, ça finirait par lui poser un problème.

Sur les berges des cours d'eau asséchés, le sable ne manquait pas. Pendant que les magiciennes aménageaient leur zone de travail, près du quartier général, les soldats en apportèrent des tonnes grâce aux chariots réquisitionnés à Stravera.

En faisant fondre la ferraille également volée là-bas, plus des chaînes et des morceaux d'armure récupérés un peu partout, Ava et Ruva fabriquèrent un creuset géant isolé à l'intérieur par de la glaise. Pendant que des hommes le remplissaient de sable, d'autres allèrent chercher des cendres dans les collines – pour en ramasser, il suffisait de se baisser – et collectèrent également des braises froides dans les feux de camp.

Une fois le mélange réalisé, dans le creuset, les jumelles le firent chauffer avec leur don – un flot constant et régulier de chaleur, pour

obtenir un résultat parfait. Des heures durant, elles se relayèrent pour superviser le processus.

De plus en plus impatient, Utros vint contempler la pâte de verre.

— Je sens le pouvoir à l'intérieur, s'extasia-t-il.

La sueur due au labeur ayant commencé à diluer les runes peintes sur sa peau, Ava lui sourit gentiment.

— C'est du verre, simplement... Jusque-là, nous n'avons rien fait de spécial.

Il fallut une demi-journée pour obtenir le résultat désiré. Quand ce fut fait, Ruva tourna la tête vers les tonneaux remplis du sang d'enfants innocents.

Toujours fasciné par le spectacle, Utros ne posa pas de questions et ne s'autorisa aucune suggestion. Ses magiciennes, de grandes filles, savaient ce qu'elles faisaient.

Des soldats portèrent les tonneaux jusqu'au creuset géant. Encore pétrifiés, ils ne furent pas affectés par l'intense chaleur qui en montait.

Les jumelles approchèrent des tonneaux, caressant une fois de plus les couvercles.

— Il nous faudra tout, pour plus de sécurité.

Quand les tonneaux eurent été ouverts, une puissante odeur cuivrée monta aux narines du général.

Aux anges, Ava et Ruva regardèrent des soldats soulever les tonneaux. Puis elles lancèrent une série de sortilèges pendant qu'ils versaient lentement le sang dans le mélange de cendres et de sable.

Le grésillement du fluide vital, quand il tomba sur le verre en fusion, évoqua les cris de douleur et d'angoisse de dizaines d'enfants égorgés. Impassibles, Ava et Ruva utilisèrent leur don pour remuer leur ignoble « ragoût ».

Quand elles eurent terminé, elles soupirèrent de soulagement.

— Le mélange est achevé, annonça Ruva. La lentille sera bientôt prête. À ce moment-là, la trace invisible des âmes innocentes te permettra de regarder de l'autre côté du voile.

Dans un coin de sa tête, Utros entendit un écho du rire de Majel – puis de ses doux murmures, une fois leur passion réciproque assouvie.

— Ce sera prêt quand ?

— Il reste plusieurs étapes, répondit Ava. La première, c'est de verser le verre dans le moule.

Juste devant le quartier général, les jumelles avaient fait creuser un trou rond peu profond d'environ six pieds de diamètre. D'un simple sortilège, elles avaient ensuite durci la terre, pour qu'elle puisse faire usage de support.

Ouvrant le drain du creuset, elles laissèrent le verre en fusion couler dans ce réceptacle où il se solidifierait lentement.

Admiratif, Utros contempla longuement le petit bassin de plus en

plus brillant sous les rayons du soleil.

— Même avec l'aide de notre magie, il faudra une journée entière pour que ça refroidisse, Utros chéri. Ensuite, nous polirons la surface, puis nous sortirons la lentille du moule et nous lancerons l'ultime sortilège.

Utros se résigna à attendre encore un peu.

— Après quinze siècles à patienter, un seul jour de plus paraît être une éternité.

Les jumelles vinrent se serrer contre leur général adoré.

— Nous t'aiderons à passer le temps, susurra Ruva.

— Oui, ajouta Ava, et bientôt, tu verras de l'autre côté du voile.

Le lendemain, les nuages, au-dessus des montagnes, virèrent à l'écarlate comme si le sang des innocents les colorait.

Fou d'impatience, le cœur menaçant d'exploser, Utros se préparait à parler au spectre de son empereur... et à revoir enfin Majel, l'amour de sa vie.

Une lentille de cette taille, dans des circonstances normales, aurait mis des semaines à refroidir – en contrôlant la température, afin qu'il n'y ait aucun défaut dans le verre au terme du processus. Mais Ava et Ruva, avec leur don, s'introduisirent au cœur même de l'artefact et l'aidèrent à se stabiliser, puis à baisser en température sans qu'un accident se produise.

Lorsque la lentille de sang fut froide, les jumelles s'agenouillèrent et utilisèrent leurs mains, enveloppées de magie, pour modeler et polir la surface. Tout l'art consistait à obtenir la courbure qu'elles avaient précisément calculée lors de leurs travaux préparatoires.

Quand tout fut fini, trente soldats parmi les plus musclés de l'armée se servirent de cordes et de barres de fer enveloppées de tissu pour redresser la lentille géante. Tandis qu'ils la maintenaient, les magiciennes la dotèrent d'un cadre, afin qu'elle tienne debout toute seule. De nouveau à mains nues, elles achevèrent leur grande œuvre en rendant le verre transparent.

Fasciné par chaque détail de cet incroyable exploit, Utros restait cependant préoccupé par ce qu'il allait dire, une fois face aux esprits. Fidèle aux ordres donnés jadis par Croc de Fer, il n'avait pas levé le siège d'Ildakar, qui tomberait un jour ou l'autre, il n'en doutait pas un instant. Mais la mission confiée par Kurgan ne s'arrêtait pas là.

À son maître, il avait juré de conquérir le monde. Et pour assiéger Ildakar, il n'y avait pas besoin d'une armée entière. D'ailleurs, des corps expéditionnaires étaient déjà en chemin vers d'autres cibles.

Depuis son palais d'Orogang, Kurgan entendait régner sur tout l'Ancien Monde. En soi, dans un continent désuni, conquérir n'était pas bien difficile. Gouverner, en revanche... Apprendre la déconfiture

de l'empire, après la mort de Kurgan, n'avait pas étonné Utros. Bien sûr, le coup lui avait fait mal, mais il s'y attendait.

Tout territoire conquis devait ensuite être dirigé d'une main de fer. Mais ça, c'était le travail des politiciens, pas des militaires. Dans ses pires cauchemars, Utros n'avait jamais envisagé de régner sur un continent.

Cela dit, depuis son réveil, il ourdissait des plans pour remettre la main sur les terres qu'il avait jadis conquises. La première vague de ce vaste mouvement était déjà lancée. La côte, le Sud, les collines et les montagnes, le Nord, les berges du fleuve Chasse-Corbeau... Les corps expéditionnaires rayonneraient partout et annexeraient tout ce qu'ils pourraient au nom de Kurgan, un empereur quasiment tombé dans l'oubli.

Dès qu'il s'adresserait au spectre de son maître, Utros lui annoncerait de grands progrès – même différés de quinze siècles. Si Kurgan parvenait à donner des ordres *via* la lentille, donc à continuer de régner à partir du royaume des morts, son empire durerait jusqu'à la fin des temps et Utros se rengorgerait d'avoir fait son devoir mieux et plus fidèlement que n'importe quel homme dans l'histoire.

Oui, mais il n'y avait pas que ça... Derrière le voile se trouvait aussi le spectre de Majel. Et selon ce que Nicci et Nathan avaient raconté, Croc de Fer était au courant de la trahison de sa femme. Dans le royaume des morts, un désir de vengeance pouvait-il survivre quinze siècles ? Pour un spectre, le temps avait-il un sens ?

Devant la lentille géante, Utros frémit intérieurement. Comme le montraient ses états de service, il était un homme courageux et audacieux. Pourtant, il crevait de peur.

— Lancez le sort ! ordonna-t-il aux jumelles. Je ne veux plus attendre.

— Général chéri, dit Ruva, nous devons rester pour établir la connexion avec le royaume des morts. Mais ces soldats, autour de nous...

Ava regarda aussi les hommes qui considéraient l'artefact d'un œil morne.

— Oui, Utros, il nous faudrait un peu d'intimité.

Le général se tourna vers Enoch :

— Premier commandant, fais dégager la zone. Je tiens à avoir une conversation privée avec mon maître.

— Compris, général.

Quand il eut dispersé les hommes, Enoch s'éloigna à son tour. D'un pas assuré, le général approcha de l'artefact. À partir de maintenant, il ne devrait plus trahir la moindre hésitation devant son empereur ou ses soldats.

Au moins, il n'y avait plus de témoins, désormais...

Alors que le soleil sombrait à l'horizon, les magiciennes vinrent flanquer la lentille qui brillait comme une pierre de lune mais ne laissait voir qu'une totale obscurité.

Sur la surface de verre ronde, Ava et Ruva entreprirent de dessiner des runes qui se mirent à diffuser une lumière rouge. Même s'il ne connaissait pas grand-chose à la magie, Utros supposa qu'il s'agissait de points d'ancrage, ou quelque chose dans le genre.

Ava travaillait dans le sens des aiguilles d'une horloge alors que Ruva progressait dans la direction opposée. Traçant cinq runes chacune, elles finirent très exactement au même moment. Et quand elles reculèrent, leurs dessins continuèrent à scintiller.

Le verre devint incroyablement clair puis afficha enfin une image du voile et de ce qu'on apercevait derrière – tout ça au cœur d'une brume verdâtre à nulle autre pareille.

Utros approcha au point que son nez toucha presque la lentille. À travers le verre veiné de filaments rouge – le sang, à l'évidence – il distingua une multitude de silhouettes. Des hommes et des femmes victimes de mort violente ou simplement détruits par le passage des ans. En son royaume, le Gardien accueillait tous les êtres qui avaient vécu depuis l'aube des temps – une formidable multitude.

Au sein de cette foule, Utros cherchait deux personnes. Sentant de l'humidité perler à ses paupières, il refusa d'envisager qu'il puisse s'agir de larmes.

— Majel ! appela-t-il, soulagé que personne ne l'entende, à part les jumelles. Où es-tu ? Tu sais, je ne t'ai jamais quittée, et j'ai toujours besoin de toi.

Oui, c'était la bonne façon de procéder. Voir d'abord Majel, puis faire ensuite son rapport à Croc de Fer. Le cœur devait passer avant le devoir...

— Majel, où es-tu ?

De l'autre côté du voile, les spectres semblèrent avoir entendu. Indistinctes et immortelles, ces ombres se mirent en quête du fantôme que cherchait le général.

Osant à peine respirer, Ava et Ruva reculèrent, mais Utros ne leur accorda aucune attention. Là-bas, dans l'autre monde, une silhouette venait à lui. Et cette façon de marcher, il l'aurait reconnue entre mille.

— Majel...

Majel et ses yeux brillants, Majel et sa peau douce, Majel et...

Soudain, la brume verdâtre s'éclaircit.

— Utros, c'est toi ?

Cette voix, unique entre toutes...

Quand l'image se fit plus nette, le général écarquilla les yeux de terreur.

Sur le visage d'écorché de Majel, des muscles et des tendons jouèrent pour faire bouger ses lèvres.

— Je suis là, mon amour...

Chapitre 47

Après un très long voyage – qui ne dura pourtant qu’un instant – Nicci émergea péniblement d’un puits identique à celui d’Ildakar. Du vif-argent dans les poumons, dans la bouche et même derrière les yeux, elle se laissa tomber sur le sol.

— *Respire !* lui ordonna la sliph. *Maintenant !*

Nicci obéit et eut une quinte de toux. En chemin, l’incroyable créature l’avait prise en elle. À présent, elle la rejetait.

S’appuyant à la margelle, la magicienne se releva, inspira à fond puis s’efforça de reprendre ses esprits. Si tout s’était bien passé, elle devait être à Tanimura.

Quand elle fit un pas, des brindilles craquèrent sous ses pieds.

Un puits en plein air, dans une clairière... Sous un ciel d’encre, Nicci entendit le bourdonnement des insectes et le cri d’un oiseau de proie. Pas un environnement urbain, ça...

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle à la sliph, dont le visage émergeait toujours du puits.

— À Tanimura.

— Non, c’est une forêt !

— Proche de la cité, oui... En temps de guerre, pour des missions d’espionnage, on ne pouvait pas mettre les puits en pleine ville. Tu saisis, ou le voyage t’a embrumé l’esprit ? En marchant à partir d’ici, tu seras vite à destination.

Sa vue s’améliorant, Nicci reconnut le bois de Hagen, effectivement très proche de Tanimura.

— Une chance que le puits n’ait pas été dans le Palais des Prophètes, dont il ne reste que des ruines...

— Des ruines ? répéta la sliph, étonnée. Suite à une bataille ? Une grande victoire pour nous !

— Le palais a été rasé, fit Nicci, soucieuse de ne pas laisser filtrer d’informations. Bien, je dois accomplir ma mission. Quand ce sera fait, je reviendrai ici et je t’appellerai.

— Je serai là ! assura la sliph. À n’importe quel prix, nous devons vaincre les sorciers du Nouveau Monde !

La créature de vif-argent disparut dans son puits. Tandis qu’elle fondait vers les entrailles de la terre, Nicci capta un bruit liquide qui devint de plus en plus ténu.

Le bois de Hagen... Oui, c’était logique. Depuis des lustres, cet endroit avait la réputation d’être maudit et dangereux. Prudentes, les

Sœurs de la Lumière conseillaient aux jeunes détenteurs du don de ne jamais s'y aventurer. En revanche, Nicci et ses compagnes obscures y célébraient souvent des rituels.

Non sans frémir, Nicci se souvint du soir où on l'avait amenée ici pour la première fois. À peine convertie à l'Obscurité, elle s'était retrouvée au milieu d'un cercle de sœurs à l'air sinistre. Une initiation terrifiante et très douloureuse...

Après avoir attaché la « novice », les sœurs avaient invoqué un des démons du Gardien. Des heures durant, Nicci avait dû subir les assauts du monstre – des étreintes violentes, cruelles et répugnantes... Tandis qu'il la besognait, elle n'avait pas desserré les dents.

Un viol ? Sûrement pas, puisqu'elle avait demandé à subir cette épreuve. Mais un exercice de soumission totale qui avait fait d'elle une autre personne – pour toujours et à jamais.

Eh bien, pas étonnant que personne n'ait découvert ce puits ! Seuls les fous exploraient la forêt, et la plupart n'en revenaient pas vivants. Mais depuis quand ces lieux avaient-ils si mauvaise réputation ? Très longtemps, si Sulachan avait décidé de faire le vide autour du puits de sa sliph...

Quand elle eut gravé dans sa mémoire l'emplacement de la margelle, Nicci s'enfonça dans la forêt, marcha un moment puis émergea dans une clairière d'où on pouvait voir le delta du fleuve Kern et les lumières de Tanimura.

À partir de là, la magicienne ne risquait plus de se perdre. Marchant d'un bon pas, elle entra en ville à l'aube, arpentant les rues qu'elle avait si souvent empruntées quand elle travaillait au Palais des Prophètes.

Dans le port commercial, elle avait servi d'agent aux sœurs pendant des années. Acheter des vivres, négocier avec les marchands, se procurer du tissu, engager des couturières pour la confection de tenues... Toutes ces tâches et bien d'autres faisaient partie de son quotidien.

Sœur Hilda, se souvint-elle, raffolait de chair de kraken. Dès qu'un bateau de pêche puant à des lieues à la ronde accostait, il fallait aller lui acheter une caisse de ce « mets » plus que discutable. À part Hilda, personne ne pouvait avaler la chair rougeâtre qui empoisonnait l'air dès qu'un chef s'aventurait à la cuisiner. D'une nature généreuse, Hilda aurait bien partagé son « délice », mais toutes ses collègues détaient sans demander leur reste.

En même temps, Nicci exécutait des missions pour le Gardien. En plus d'aider au recrutement de nouvelles Sœurs de l'Obscurité, elle abattait les cibles que lui désignait son maître – sans jamais lui donner d'explications. Au fond, ces gens n'avaient peut-être rien fait, leur assassinat n'étant qu'une façon de mettre à l'épreuve la loyauté d'une

jeune sœur « noire ».

Sous la lumière naissante du jour, des artisans encore ensommeillés ouvraient déjà leur boutique ou leur atelier. Matinaux, les tanneurs s'affairaient à pendre les peaux du jour au soleil. Devant leur four, les potiers s'apprêtaient à mettre à cuire les vases ou les pots qu'ils avaient tournés la veille et laissés sécher toute une nuit.

Dans les rues, des chiens couraient les poules et les coqs. Accompagnées de leurs enfants, des femmes portaient de la pâte jusqu'aux fours municipaux, où elles surveilleraient la cuisson puis le refroidissement du pain.

À Tanimura, la vie foisonnait. Marchés couverts ou en plein air, auberges, tavernes, maisons de tolérance, souffleurs de verre et maroquiniers... On y trouvait de tout, mais Nicci n'était pas là pour faire des emplettes. En revanche, elle devait trouver la garnison impériale.

Dès la victoire, Richard avait entrepris de consolider les marches de son empire. À Tanimura, le premier corps expéditionnaire était arrivé à peu près en même temps que Nathan et elle. S'il n'était pas advenu de malheur, elle ferait son rapport à un officier d'un assez bon niveau.

S'arrêtant devant l'étal d'un chapelier pour gens de la haute, Nicci héla l'artisan :

— Dis-moi, où puis-je trouver la garnison ? J'imagine qu'il y a au moins un commandant, ici ?

— Bien sûr ! En plus, ces gens sont de très bons clients. Pour conter fleurette à de gentes dames, les soldats aiment bien porter de beaux chapeaux. Mon partenaire, dans la maison d'à côté, confectionne des vestes et des manteaux. Grâce à nous deux, l'armée de D'Hara a fière allure.

— Son allure m'est indifférente, maugréa Nicci. J'ai un message à délivrer, et je dois savoir où aller.

L'air important, le chapelier rectifia la position des modèles qu'il exposait.

— Depuis le départ du général Zimmer pour le sud, avec la Dame Abbessse Verna, c'est le général Linden qui commande.

— La Dame Abbessse Verna ?

Une vieille connaissance du Palais des Prophètes... La sœur qui avait ramené Richard, afin qu'il soit formé.

— Depuis la destruction du palais, il reste assez de sœurs pour qu'elles aient besoin d'une Dame Abbessse ?

— Ma dame, il y en a encore beaucoup... Et c'est une bonne chose, si vous me permettez de le dire. Sans elles, qui nous défendrait contre le Gardien ?

— Oui, qui ? répéta Nicci. Bon, où est la garnison ?

On approchait de 10 heures quand Nicci arriva enfin en vue de la caserne. Après qu'elle eut vécu si longtemps à Tanimura, beaucoup d'habitants la connaissaient. Avec sa robe noire, elle était aisément identifiable, puisqu'elle portait depuis toujours cette couleur. Les autres sœurs favorisaient les teintes plus vives et en changeaient souvent...

La caserne était un ensemble de bâtiments si largement réhabilités qu'on pouvait parler de reconstruction. Dans les circonstances actuelles, Tanimura ferait une excellente tête de pont pour Richard. Un port d'attache précieux pour les forces qui se lanceraient dans l'exploration pacifique de l'Ancien Monde.

Pacifique, avec l'armée du général Utros qui les attendait ?

Avisant deux soldats qui marchaient côte à côte et saluaient les passants, Nicci se félicita que ces derniers ne s'écartent pas en blémissant, comme à l'époque où Jagang occupait la cité.

— Soldats, dit-elle en se campant devant les deux types, vous devez m'emmener voir votre chef.

Les deux jeunes militaires ne cachèrent pas leur surprise.

— C'est très inhabituel, et...

— Je suis la magicienne Nicci, alliée de Richard Rahl.

— Nicci ? Je reconnais la robe noire, mais qu'est-il arrivé à vos cheveux ?

— Tu es soldat, mon ami, ou garçon coiffeur ? Il faut que je parle au général Linden. J'apporte des nouvelles qui doivent être transmises au seigneur Rahl.

— Oui, magicienne ! Tout de suite !

Les deux soldats firent demi-tour et partirent au pas de course – exactement ce que voulait Nicci.

Dans la cour de la caserne, les hommes qui s'entraînaient à l'épée s'immobilisèrent dès qu'ils virent la magicienne blonde.

— C'est la Maîtresse de la Mort, souffla un vétéran.

Ignorant la remarque, Nicci se laissa guider jusqu'au second étage du quartier général, où se trouvait le bureau de Linden. Occupé à rédiger des notes qu'il pliait ensuite puis scellait avec un « R » de cire rouge, l'officier ne leva pas tout de suite la tête.

— Un moment, marmonna-t-il en repliant une note.

Après l'avoir scellée, il leva enfin les yeux, vit Nicci et en resta bouche bée. Mince et dynamique, une tache de vin sur la joue gauche, ce général ne devait pas avoir encore atteint la quarantaine. Malgré la forme inhabituelle de son nez – cassé au moins une fois – il semblait du genre calme et posé.

— Général Linden, dit un des soldats, cette femme est...

Nicci approcha du bureau et tira le morceau de verre de sa

ceinture – sans le déballer, pour l’instant.

— Je suis Nicci, sœur d’armes du seigneur Richard Rahl. Sur son ordre, le sorcier Nathan et moi explorons l’Ancien Monde.

Linden s’adossa à son siège et sourit.

— Oui, bien sûr... Je suis honoré de vous voir, magicienne, et très surpris. Ici, nous avons reçu vos messages provenant de Renda-sur-Baie puis de Surplomb du Monde. Avec une centaine de soldats, le général Zimmer et la Dame Abbessse sont partis protéger les fabuleuses archives magiques.

Nicci fut très agréablement surprise.

— Je suis ravie de l’apprendre. Ces trésors de connaissances pourraient être dangereux, entre de mauvaises mains. Aujourd’hui, il est plus important que jamais de les préserver.

Se penchant, Nicci poussa de côté la note que le militaire venait d’achever.

— Général, il faut prévenir Richard, au Palais du Peuple, et avertir toutes les villes de l’Ancien Monde. Une grande armée venue du tréfonds des temps s’est réveillée, et elle se montre hostile.

— Une armée venue du tréfonds des temps ? On dirait des divagations de taverne...

— C’est pourtant la vérité. Cette horde assiège Ildakar. Jusque-là, les sorciers de la ville ont tenu bon, mais le général Utros commence à envoyer des troupes dans toutes les directions. Tôt ou tard, cette armée s’en prendra à D’Hara.

Linden regarda les documents, sur son bureau, comme s’ils pouvaient l’aider à prendre une décision. Dans le dos de Nicci, les deux soldats murmuraient frénétiquement.

— Le danger est bien réel ! Le seigneur Rahl doit savoir, et il faut que vous vous prépariez. Tanimura devra renforcer ses défenses, et les autres villes aussi. Pour ça, nous avons besoin des forces de D’Hara.

Nicci déballa le miroir « miracle » d’Elsa.

— Voici la preuve de mes propos, dit-elle en orientant l’artefact vers le général. Cette armée est déjà menaçante, mais il vous reste l’avantage de la distance. Si vous agissez sans tarder.

— Par les esprits du bien..., souffla Linden, les yeux ronds.

Chapitre 48

Alors que l'expédition sortait du canyon de Surplomb du Monde, Verna eut une bouffée d'optimisme. En plus du général Zimmer et de la moitié de ses hommes, l'escorte de Renn était bien entendu du voyage. Comme ses soldats, Trevor était content de rentrer au bercail, même si l'idée de crapahuter de nouveau ne l'enthousiasmait pas plus qu'eux.

— Quand on sait où on va, un voyage n'est jamais très difficile, dit Verna à Renn.

Très satisfait de son séjour à Surplomb du Monde, le sorcier l'aurait visiblement prolongé à l'infini. Morose, il parlait sans arrêt du risque de s'égarer, de crever de faim, de tomber sur des bêtes sauvages ou de subir d'autres avanies de ce genre.

Mais pour ce voyage, tout le monde disposait d'un cheval, et les gars de Zimmer étaient sacrément compétents en matière de gestion des camps et de l'approvisionnement.

Perché sur sa selle, Renn se tourna vers la Dame Abbessé :

— Même si je risque de changer d'avis d'ici à quelques jours, je préfère chevaucher que faire la route à pied.

Se dressant un peu sur ses étriers, le sorcier ventripotent massa ses reins déjà douloureux.

— À Ildakar, nous avons très peu de chevaux. Sous le linceul de l'éternité, qu'en aurions-nous fait ? Et comment les nourrir ?

— Vos nobles ne se déplacent pas en calèche ?

— Ça leur arrive, mais ils s'aventurent rarement dans les bas quartiers. En cas de besoin, ils envoient un domestique...

Peu doué pour l'équitation, le sorcier se laissait secouer comme un prunier par sa monture. S'il n'améliorait pas sa technique – accompagner les mouvements du cheval ! – il aurait bientôt mal partout.

Verna regarda la masse sombre de la chaîne de montagnes qui se dressait au-delà de l'ancienne Balafre du Buveur de Vie – une prairie verdoyante, désormais. Traumatisé par son voyage aller, Renn semblait terrorisé à l'idée de repasser par là. Pourtant, tous les habitants de Surplomb du Monde étaient unanimes sur la beauté de Kol Adair et des paysages environnants. Bien entendu, le sorcier avait une tout autre expérience de ces lieux. Peu sensible à l'esthétique, il insistait lourdement sur la rareté de l'air, les dangers des diverses pistes et la difficulté à se frayer un chemin parmi les saules dans la

tundra.

Touchée par la détresse de son nouvel ami, Verna tenta de le rassurer :

— Tout sera plus facile cette fois, Renn. J'en suis sûre !

— Je te fais confiance, Dame Abbessse... Une fois à Ildakar, j'aurai beaucoup de plaisir à te rendre ton hospitalité. Quand nous aurons fait notre rapport à la sovrena – en marchant sur des œufs...

— Nicci et Nathan nous aideront, ne t'inquiète pas.

Six Sœurs de la Lumière et la novice Ambre accompagnaient Verna. Les quatre dernières sœurs continueraient à étudier les archives avec les érudits et les mémoristes.

Dix détenteurs du don de Surplomb du Monde faisaient partie de l'expédition. Courageux et déterminés, ces hommes et ces femmes étaient des puits de connaissances passives – en d'autres termes, ils maîtrisaient des sortilèges qu'ils n'osaient pas utiliser, après les désastres provoqués par le Buveur de Vie, Victoria et une légion d'amateurs moins destructeurs mais tout aussi maladroits. Selon Verna, cependant, on apprenait plus en *faisant* qu'en lisant. Ce voyage serait peut-être pour ces sorciers et ces magiciennes trop timides une excellente occasion de passer aux travaux pratiques.

Partageant une monture, Oliver et Peretta se montraient sans cesse des détails intéressants du paysage. Généreux, ils faisaient profiter Ambre de leurs découvertes. Fascinée par l'aventure, la novice avait logiquement sympathisé avec des jeunes gens de son âge. Inlassable, elle leur parlait de son frère, resté en arrière pour défendre Renda-sur-Baie.

Attentive à toutes ces conversations, Verna n'y participait pourtant pas. Pour trouver Richard, elle avait voyagé une grande partie de sa vie avec Grace et Elizabeth – deux Sœurs de l'Obscurité dévouées au Gardien, avait-elle fini par découvrir.

Tant de choses évidentes avaient échappé à son attention. Honteuse, elle espérait que ça ne se reproduirait pas.

Cela dit, elle était toujours là, allant par monts et par vaux dans une autre région du monde et pour des raisons très différentes. Les Sœurs de l'Obscurité n'existaient plus, le voile était scellé, et le Gardien ne sortirait jamais de son royaume. Depuis peu, la magie avait changé, les prédictions rayées de la carte du monde. Comme le Palais des Prophètes, en quelque sorte...

Certes, mais Verna restait la Dame Abbessse, même si les Sœurs de la Lumière ne représentaient plus grand-chose.

Des jours durant, la colonne progressa dans les collines sous la direction de Trevor, certain de se souvenir « à peu près » du chemin. Morose, Zimmer ne cacha pas qu'il trouvait douteux d'essayer de suivre les traces de gens qui s'étaient perdus et reperdus cent fois. Bien

sûr, Kol Adair, dans le lointain, faisait un bon point de repère, à condition d'y arriver un jour. Par bonheur, très bien équipée, l'expédition campait très confortablement chaque soir.

Assis autour du feu principal en compagnie de Zimmer, de Verna, de Rhoda et d'Eldine, Renn se servit une seconde assiette de haricots.

— Ça me rappelle l'époque où Lani et moi nous faisons préparer des dîners en amoureux... Jusqu'au milieu de la nuit, on parlait de tout et de rien... Ai-je précisé qu'elle pouvait faire venir à elle des alouettes qui voletaient autour de sa tête en chantant ? Une femme merveilleuse, vraiment... Et ses oiseaux valaient tous les troubadours du monde.

— C'était une magicienne ? demanda Verna. Que lui est-il arrivé ?

— Thora l'a pétrifiée... Quand une personne est frappée par ce sortilège, on ne peut pas revenir en arrière. Même le sorcier en chef s'avouait incapable de ranimer une « statue ».

Plus haut dans les montagnes, le temps se gâta et il commença à faire un froid de gueux. Pensif, le général Zimmer sonda la piste étroite qui serpentait devant les voyageurs.

— On devrait pousser les chevaux au maximum histoire d'avoir passé le col avant le coucher du soleil. Sur un versant boisé, on aura beaucoup moins froid cette nuit.

— Et on trouvera tout ce qu'il faut pour faire du feu, ajouta Trevor.

Emmitouflés dans leur manteau, les voyageurs se penchèrent sur l'encolure de leur monture pour donner moins de prise au vent. Serrés l'un contre l'autre – et visiblement ravis de l'être –, Oliver et Peretta s'enveloppèrent en plus dans une couverture.

Au pas, les chevaux montèrent jusqu'au sommet du col, qui donnait sur une vaste étendue de montagnes couvertes de neige et de glaciers. Un moment, les cavaliers restèrent là à contempler ce paysage à la fois magnifique et terrifiant, puis le vent glacial les obligea à repartir.

— Vous voyez ce que je disais ? s'écria Renn. La suite de ce voyage sera un cauchemar !

Fascinée par le panorama, Peretta avait naturellement gravé tous les détails dans sa mémoire. Malgré sa vue médiocre, Oliver aussi se laissait griser par la beauté de la nature.

Plus réaliste, Zimmer scruta la piste qui descendait effectivement vers une zone boisée, mais bien plus éloignée qu'il l'aurait voulu.

— Je vais envoyer des éclaireurs, annonça-t-il. Sans repérage, nos chevaux risqueraient de glisser, et à l'heure qu'il est, on finirait longtemps après la tombée de la nuit...

Une main en visière, Ambre étudia le glacier qui s'accrochait à une muraille de pierre noire.

— C'est quoi, ces points sombres ? On dirait des gens... Beaucoup de gens !

Oliver plissa les yeux, insista mais dut capituler.

— C'est trop loin pour moi...

Même s'ils y voyaient moins bien qu'Ambre, Verna et Zimmer distinguèrent aussi ce qu'elle appelait des « points noirs ».

— Des soldats, dit le général. Une force très importante qui campe au pied d'une falaise. Mais où sont les tentes et les feux de camp ?

— Il y a des milliers de gens, dit Peretta, elle aussi dotée d'une très bonne vue. On croirait qu'une ville entière se déplace.

— Pas une ville, insista Zimmer, une armée.

Mettant pied à terre, Renn tira sur sa tunique de sorcier puis plaqua les poings sur ses hanches.

— Mais d'où viendrait une telle troupe ? s'étonna-t-il. Même Ildakar ne dispose pas de tant de guerriers.

— Ils sont sur notre chemin, dit Trevor, mal à l'aise. Comment allons-nous passer ?

— Ils ne se montreront peut-être pas hostiles, avança Ambre.

— En règle générale, rappela Zimmer, les armées ne sont guère amicales.

— La seule grande armée que je voie, aux environs d'Ildakar, a été transformée en pierre il y a quinze cents ans... Je ne comprends pas comment...

— Pourtant, souffla Trevor, il n'y a pas d'autre explication.

— Il faut en avoir le cœur net, dit Zimmer. Mais pour l'instant, mieux vaut rester cachés. Ici, nous sommes trop visibles. On va descendre, malgré les risques. Et cette nuit, pas de feux de camp, parce qu'ils nous feraient repérer.

Troublée, Verna garda les yeux rivés sur les mystérieux soldats.

— En tout cas, on dirait bien qu'ils se dirigent vers Surplomb du Monde...

Toute sérénité envolée, la colonne s'engagea sur la piste abrupte découverte par les éclaireurs. Non sans risquer cent fois la chute, tous les cavaliers parvinrent à gagner le couvert des arbres, où les hommes dressèrent un camp rudimentaire – sans feu, au grand désarroi de Renn.

Pragmatique, Verna chargea des érudits d'utiliser leur don afin de faire bouillir de l'eau. Au moins, ce soir, il y aurait de la soupe et des infusions.

Plus expérimentées, les Sœurs de la Lumière firent chauffer des pierres, ajoutant ainsi un peu de confort au camp.

À la nuit tombée, Zimmer conversa avec ses meilleurs éclaireurs.

— Nous devons savoir ce qu'il en est... Leur camp est vaste, mais pas permanent, donc, ils viennent juste d'arriver. Je veux des réponses

avant qu'ils se remettent en route. Une force de cette importance aura besoin d'un moment avant de repartir.

— Un de mes gars devrait accompagner tes éclaireurs, proposa Trevor, très nerveux. De nuit, la patrouille s'aventurera très près du camp. Si ces soldats viennent d'Ildakar, mon homme les reconnaîtra.

Zimmer trouva l'idée excellente. Quelques minutes plus tard, deux D'Harans et le volontaire de Trevor s'enfoncèrent dans la nuit.

Très lasse, Verna vint s'asseoir sur une souche, à côté du général.

— Ils ne reviendront pas avant des heures... En attendant, on devrait se reposer un peu. La nuit promet d'être longue.

Peu avant l'aube, les trois éclaireurs vinrent au rapport. Comme prévu, en faisant le tour de la vallée, ils avaient réussi à atteindre un très bon point d'observation.

— Il y a des milliers de guerriers, général, dit un des D'Harans. C'est incompréhensible. Ils n'ont pas fait de feu, ils ne se protègent pas du froid, on ne voit pas l'ombre d'une tente, et ils ne mangent pas non plus. Apparemment, ils se contentent d'avancer. Mais là, ils semblent s'être arrêtés pour la nuit à cause du terrain accidenté...

— Leurs cuirasses et leurs armures sont des antiquités, dit l'autre D'Haran. Sur les rares étendards, j'ai remarqué une flamme stylisée.

— L'emblème de l'empereur Kurgan, précisa l'homme de Trevor. Je l'ai vu sur des soldats pétrifiés, devant Ildakar.

— Deux de leurs sentinelles sont passées très près de nous, enchaîna le premier D'Haran. Ces types se déplacent lentement et ils ne semblent pas très vifs. En plus, ils ont la peau couleur de la pierre.

Renn et Trevor blémirent avec un bel ensemble.

— C'est ce que je commençais à craindre, marmonna le sorcier. Ce sont les soldats du général Utros ! Réveillés je ne sais comment, et prêts à en découdre.

— D'antiques guerriers qui marchent vers Surplomb du Monde, rappela Verna, sinistre.

Chapitre 49

Les nouvelles galères enfin prêtes, le roi Calvaire sentit le sang chauffer et chanter dans ses veines. Chaque jour, ses guerrières et ses guerriers, énergiques et motivés, avançaient à grands pas dans les préparatifs de guerre. Leurs voix se faisant de plus en plus fortes, ils se réunissaient le soir pour taper sur des tambours et rugir de férocité.

Calvaire avait déjà vu ça. « La fièvre des raids », disaient les Norukai. Mais il s'agirait de bien plus qu'une série de raids, cette fois...

Flanqué de son chamane albinos, Calvaire alla dans le port pour regarder la multitude des galères qui y mouillaient ou qui attendaient au large. Une armada jamais vue, vraiment ! En plus des quarante bâtiments en service jusque-là, cinquante nouvelles galères étaient opérationnelles et des dizaines d'autres ne tarderaient pas à suivre. Quand la flotte lèverait l'ancre pour partir à la conquête d'Ildakar, ce serait la plus impressionnante de l'histoire des Norukai. Une force qui mettrait tout un continent à genoux.

Chargés de dévaster les villes côtières, les deux capitaines en disgrâce – Kor et Lars – commanderaient dix galères chacun. Bientôt, le monde sentirait s'abattre sur son échine le poing d'acier des Norukai.

Au large de son île, le navire amiral du roi attendait son bon vouloir. Tous les autres bateaux étaient prêts, et quand ils devraient se ravitailler, ils ne manqueraient pas de villes à piller. De simples étapes sur le chemin d'Ildakar, l'objectif ultime.

Pour leur mission suicide, Kor et Lars avaient conservé les hommes vaincus avec eux à Renda-sur-Baie et recruté des volontaires. De la racaille, pour la plupart. Beaucoup de criminels désireux d'échapper à la prison et quelques joueurs criblés de dettes. Devant ces guerriers de fortune, Calvaire avait annoncé que tout passé, si répugnant fût-il, pouvait s'effacer avec du sang. S'ils se comportaient bien, ces femmes et ces hommes ne seraient pas pardonnés, mais ils recouvreraient leur honneur. Redevenus de fiers Norukai, ils pilleraient, tueraient et détruiraient jusqu'à ce que la mort les emporte à leur tour. Et si par miracle ils survivaient à la conquête du monde, les pires crimes ne leur seraient plus reprochés.

Levant les yeux, Calvaire observa la falaise au sommet de laquelle se dressait le Bastion. Le fief de ses ancêtres, où son père avait vécu et où il était mort... Son foyer, aussi, depuis qu'il régnait sur les Norukai.

Tant d'histoires, de gloire, de rêves... Pourtant, si Kor n'avait pas exagéré au sujet d'Ildakar, le roi ne reviendrait sans doute plus ici. C'était triste, mais qu'aurait fait le maître du monde sur une île perdue ?

Avant que l'armada prenne la mer, cependant, il fallait procéder à un important sacrifice. Pour que la victoire leur sourie, les Norukai savaient très exactement que faire.

Non loin du roi, de solides guerrières faisaient cercle autour d'un grand tambour en peau de serpent qu'elles martelaient de coups de massue. Se répercutant contre la falaise, leur musique martiale parvenait à couvrir le bruit des vagues qui se fracassaient contre la roche.

Près de l'entrée du port, des officiants faisaient sonner les cloches de fer suspendues à la muraille rocheuse.

Stimulé par le son des tambours, Crayeux sautait d'un pied sur l'autre – pas en rythme, mais chez lui, c'était une habitude.

— Mon roi Calvaire ! s'écria-t-il. Et le dieu serpent ! Oui, serpent, serpent, serpent ! Du sang pour notre guerre.

— Nous nourrirons le dieu, dit Calvaire, et en échange, il nous donnera du courage et de la force.

Le capitaine Kor attendait au bout du quai, devant ses dix galères. Un peu plus loin, Lars surveillait les dix siennes. Le reste de l'armada mouillait au-delà des récifs, n'attendant qu'un ordre pour cingler vers Ildakar.

D'un pas raide, Kor vint se camper devant son roi.

— Majesté, assister au sacrifice à tes côtés est un honneur. En plus de ta flotte, le dieu serpent bénira et stimulera la mienne.

Ouvrant la bouche en grand, histoire de dévoiler ses dents jusqu'aux molaires, Calvaire émit un sifflement semblable à ceux du dieu serpent.

Crayeux en rit de bonheur.

— Le dieu serpent bénira et stimulera mon armada et il devra aussi vous pardonner, à toi et à ta bande de poltrons. Tu crois que le sang de Yorik suffira pour atteindre ces deux objectifs ?

— Yorik est un homme fort. Le dieu sera satisfait, je pense...

Partout, la foule se massait afin d'assister de loin aux événements. Pour l'occasion, presque toutes les femmes avaient amené leurs enfants, qui ouvraient des yeux ronds comme des soucoupes. Dans le lot, Calvaire remarqua des adolescents qui auraient bientôt l'âge d'être incisés et de très jeunes hommes qui arboraient des joues ouvertes puis cousues – mais très récemment, vu la couleur violacée des cicatrices. Quelques gamins, enfin, avaient le bas du visage bandé.

Ces jeunes Norukai assistaient aux préparatifs de guerre avec des yeux brillants d'envie. Une bonne partie des mères, équipées et armées

jusqu'aux dents, partiraient combattre avec l'armada. Entre les mains d'esclaves de confiance, leur progéniture attendrait avec impatience leur retour.

Calvaire regarda ses sujets, qui rivaient sur lui des yeux pleins d'admiration. Tous le redoutaient, et c'était une saine terreur. Sous son règne, ces gens avaient avancé sur le chemin de la gloire et de la prospérité, mais il avait passé trop d'années au Bastion. Il était temps de revenir sur le terrain, pour briser des os, trancher des muscles et sentir un geyser de sang chaud asperger son visage.

Oui, il s'était encroûté. Mais avant de partir, il lui fallait la bénédiction et la force du dieu serpent.

Laissant la foule en sécurité dans le port, Calvaire, suivi par Crayeux et par Kor, s'engagea sur l'étroit chemin de pierre qui serpentait le long de la rive. Atteignant rapidement la crique où viendrait le dieu serpent, les trois Norukai approchèrent de deux piliers de pierre munis de fer à hauteur de chevilles et de poignets d'homme.

Le site des sacrifices, à bonne distance du port et des navires qui mouillaient au large.

Dans des canots, des hommes et des femmes de la flotte plus curieux que les autres se laissaient dériver près des récifs, où ils n'auraient rien à craindre quand le dieu serpent arriverait. Également poussés par la curiosité, quelques capitaines de galère avaient pris le risque d'approcher afin que leur équipage ne perde pas une miette du spectacle.

Dès qu'il aurait entendu les cloches et les tambours, le dieu serpent répondrait à l'appel de ses adorateurs.

— Il faut nous préparer, et vite ! lança Kor, les yeux rivés sur les piliers où n'était attaché aucun prisonnier. Très vite, même !

— Préparer, oui ! s'écria Crayeux. Mon roi Calvaire, pour Yorik, ce sera un calvaire !

Une chaloupe propulsée par deux rameurs entra dans la crique. Agenouillé à la proue, Yorik ne semblait pas paniqué. Bien au contraire, il regardait les piliers jumeaux avec un suprême détachement. Puis il tourna la tête et sonda le large, d'où viendrait bientôt le monstre.

Le visage de marbre, Kor étudia son ancien ami.

— Serpent, serpent, serpent ! couina Crayeux. Je l'ai vu ! Sang, guerre et victoire !

Il inclina la tête et marmonna, sinistre :

— Mais qui gagnera ? Et qui mourra ? Le dieu serpent, lui, festoiera.

— Tais-toi, Crayeux ! ordonna Calvaire. C'est un moment solennel. Capital pour notre avenir, même.

— Notre avenir, oui ! Si Ildakar n'est pas partie quand nous arriverons !

— Ildakar sera encore là et tombera, assura le roi. Et si tes hommes font correctement leur travail, Kor, toutes les villes côtières seront à nous.

— Lars et moi, nous n'en épargnerons aucune, mon roi, répondit le capitaine. Ces cités n'auront jamais connu un fléau comparable aux Norukai.

Les deux rameurs de la chaloupe accostèrent, arrimèrent leur embarcation à un rocher, puis poussèrent Yorik, qui n'eut pas besoin de cet encouragement pour sauter à terre. Nu comme un ver, il alla prendre place entre les deux piliers. Impressionné par le corps musclé et couvert de tatouages du guerrier, Calvaire nota qu'il se comportait en digne Norukai malgré son fiasco impardonnable.

— En le dévorant, dit Kor, le dieu serpent détruira sa faiblesse et augmentera notre force à tous.

— Capitaine, tu devras détruire aussi ta propre faiblesse...

— Je sais. La honte aiguisera la lame de mon épée et le tranchant de ma hache. Alors, un flot de sang lavera mon indignité. De leur côté, Lars et ses hommes feront de même.

Après lui avoir passé les fers aux poignets, les deux gardes immobilisèrent les chevilles du condamné, dont les pieds touchaient à peine le sol.

Depuis l'autre bout de la crique, Crayeux observait attentivement le futur supplicié. Yorik, lui, contemplait la mer sans même songer à se débattre.

En toile de fond, les cloches et les tambours continuaient à appeler le dieu.

Abandonnant le condamné, les deux Norukai remontèrent dans leur chaloupe et s'éloignèrent à la hâte. Désormais, le dieu serpent ne tarderait plus.

Calvaire approcha d'un grand gong accroché à un tronc d'arbre apporté par la marée, ramassa le marteau et cria :

— Dieu serpent, nous avons une offrande pour toi ! Il nous faut ta force, et nous te donnerons la nôtre. Aide-nous à nous enivrer du sang de la victoire.

Comme un guerrier qui veut fracasser le crâne d'un ennemi, Calvaire abattit le marteau sur le gong. Alors que le son se répercutait sur toute l'île et alentour, les guerriers embarqués sur les galères et la foule du port éclatèrent en vivats. Comme pour leur répondre, les cloches et les tambours se firent plus insistants.

Crayeux prit le marteau à son roi et tapa plusieurs fois sur le gong.

Seul sur son avancée rocheuse, Yorik ne frémit pas quand une ondulation apparut à la surface de l'eau – vite suivie par la pointe

d'une nageoire.

Le dieu serpent ! Sur les galères et dans le port, des cris excités montèrent. Un moment, Calvaire craignit que ce bruit détourne de son but l'énorme créature, mais elle continua à se diriger vers le supplicié.

Son long corps désormais visible, le monstre fendait l'eau, ajoutant des ondulations de son cru aux vagues qui se jetaient toujours contre la falaise.

— Dieu serpent, beugla Yorik, je t'appartiens !

Un cri d'abandon, avec pourtant quelque chose d'un défi.

À quelques encablures du but, le serpent marin sortit enfin de l'eau sa longue tête presque aussi pointue que celle d'une lance. Sur sa nuque et sous ses mâchoires, des branchies rouges palpaient sur le fond bleu et vert de ses magnifiques écailles. Aussi gros qu'une tête d'homme, ses yeux se rivèrent sur Yorik, et un filet de bave dégouлина de ses crocs.

Décidément, songea Calvaire, la figure de proue la mieux réussie était loin de rendre grâce à la beauté et à la sauvagerie de cet être.

Ouvrant la gueule, le dieu serpent émit un long sifflement.

Au risque de faire craquer les coutures de ses joues, Calvaire imita ce cri primal.

Hilare, Yorik se débattit enfin – pas pour s'enfuir, mais pour approcher du dieu serpent.

Stupéfié et émerveillé, le roi Calvaire frissonna. Devant le monstre fabuleux, il se sentait petit, faible et insignifiant.

Terrorisé, Kor tomba à genoux.

Sur les galères, les Norukai rugirent d'excitation. Dans le port, le son des cloches et des tambours gagna encore en intensité.

Insensible à tout, Calvaire n'entendait et ne voyait plus rien. Seuls comptaient le dieu serpent et l'homme qu'il dévorerait bientôt.

Immobile, le reptile se dressait au-dessus de Yorik, qui continuait à crier et à se tortiller dans ses fers.

Les sangs glacés, Calvaire se demanda ce qui arriverait si le dieu serpent refusait le sacrifice. Si la folie de Yorik l'y incitait, les Norukai seraient-ils maudits ? La guerre de conquête s'achèverait-elle avant même d'avoir commencé ?

À la vitesse de l'éclair, le reptile fondit sur Yorik, referma les mâchoires sur son torse et en arracha un gros morceau de viande sanguinolente.

Détaché de l'épaule, le bras droit de Yorik resta accroché à son fer. Quand il en eut fini avec le supplicié – en quelques coups de mâchoires – le dieu goba délicatement ce dernier trophée, histoire de ne rien gaspiller.

Puis il tourna la tête vers Calvaire, qui réussit à ne pas détourner le regard. Mort de peur, Crayeux se cacha derrière son roi, les bras

passés autour de sa taille.

Calvaire s'en aperçut à peine. Les yeux dans ceux du dieu, il partagea ses pensées. Alors le sang se mit à bouillir dans ses veines. Exalté, il se tapa du poing sur la poitrine.

Satisfait, le dieu serpent plongea de nouveau et s'en retourna d'où il venait.

Le signe était clair, comprit Calvaire. Un grand destin attendait les Norukai.

Chapitre 50

Même lorsqu'ils furent à l'abri entre les murs d'Ildakar, Lila continua à courir comme si elle avait le Gardien aux trousses. Le souffle court, les muscles douloureux, Bannon était couvert de boue et de sang, mais il avait recouvré sa liberté.

Près d'un abreuvoir à yaxen, il se laissa tomber à genoux.

— J'ai besoin d'une pause ! souffla-t-il.

Plongeant les mains dans l'eau, il s'aspergea le visage. En partie débarrassé de son masque de sueur, de poussière et d'humeurs diverses, il soupira d'aise et ferma les yeux. Puis il immergea de nouveau sa main dans l'eau, la porta à ses lèvres et but longuement.

Lustrée de sueur, Lila rayonnait de fierté. Naguère, dans les fosses de combat, elle regardait Bannon avec mépris, histoire de le stimuler. Là, il y avait de la douceur dans ses yeux.

— Tu es venue pour moi..., souffla le jeune escrimeur, incrédule.

— C'est ça, oui..., fit la Mora-Zith, une main posée sur le manche de la terrible Pointe-douleur accrochée à sa ceinture.

Taquine, elle flanqua un petit coup de genou à son compagnon.

— Allons informer les autres que tu es vivant. Quand la panthère de Nicci a eu repéré ce qui semblait être une prison, ils ont refusé de croire que je te ramènerais...

Bannon se leva péniblement. Sans un regard en arrière, Lila se mit en chemin au pas de course, certaine qu'il la suivait.

Bien que fasciné par le mouvement régulier de ses hanches, le jeune escrimeur pressa le pas pour marcher à côté de sa compagne, et non derrière, comme un animal domestique.

— Combien de pertes chez nous ? demanda-t-il. Cette sortie a été un succès ?

— Nous avons tué beaucoup de soldats, oui... Deux Mora-Zith sont tombées au champ d'honneur, mais nous n'avons pas à rougir de notre comportement.

— Deux Mora-Zith ? Lesquelles ?

Même s'il en avait voulu à ces femmes d'être impitoyables avec les futurs gladiateurs, Bannon eut le cœur serré d'apprendre qu'elles n'étaient pas indestructibles, après tout...

— Ricia et Marla. Genda est blessée, mais elle se rétablira... Quand je t'ai perdu de vue sur le champ de bataille, j'ai... (Lila dut prendre sur elle pour continuer.) Bannon, je m'excuse. Si nous nous retrouvons dans une situation similaire, je veillerai mieux sur toi.

Le jeune esquireur frissonna en pensant au sort probable de Jed et de Brock.

— Espérons que ça ne se reproduira pas...

Lila arquait un sourcil.

— Le général Utros n'a pas perdu et il ne lèvera pas le siège. Très probablement, ça recommencera.

— Je sais, mais je ne suis pas pressé d'y être.

Alors que l'aube se ferait encore attendre des heures, Lila précéda son compagnon dans les rues éclairées grâce à la magie de transfert. À l'évidence, la Mora-Zith se dirigeait vers la tour du pouvoir, mais qui espérait-elle y trouver si tard ?

Au fait, comment Nicci avait-elle réagi, en apprenant qu'il n'en était pas revenu ?

En haut du plateau, Bannon regarda la grande villa avec envie. Comme il aurait aimé se glisser entre les draps de son grand lit, dans sa chambre d'invité.

Certain qu'elle ne l'autoriserait pas à aller se coucher, il suivit Lila jusque dans la salle du conseil, toujours éclairée par une belle flambée et une multitude de bougies.

Elsa, Oron, Damon et Lani étudiaient une carte d'Ildakar. Surpris par cette intrusion tardive, ils levèrent les yeux avec un bel ensemble.

— J'ai sauvé Bannon Farmer, annonça Lila. Il était dans la cabane que la panthère soupçonnait d'être une prison.

Sortant d'une alcôve, Nathan laissa tomber le lourd grimoire qu'il portait.

— Mon garçon, tu es vivant ? Il y a tant de morts qu'on ne peut pas les recenser, mais toi, tu t'en es sorti !

Dans l'étreinte du sorcier, Bannon faillit étouffer, mais il n'osa pas protester.

— Tu es vivant !

Lâchant son ami, Nathan recula et l'étudia de pied en cap, comme pour se persuader qu'il ne rêvait pas.

Bannon balaya la salle du regard. Les membres du *duma* le regardaient, interloqués, mais où était donc Nicci ? Il voulait lui dire que Mrra allait bien.

— C'était une rude bataille, et... Eh bien, sans Lila, je ne m'en serais pas tiré. Elle est revenue pour nous – Jed, Brock et moi.

Oron avança, le visage dur comme quand il officiait en tant qu'écorcheur.

— Tu étais avec mon fils et son ami ? Nous les pensions morts au combat.

— Non, nous étions prisonniers, et le général Utros voulait nous interroger... Grâce à Lila puis à Mrra, nous avons pu nous évader et fuir. Mais...

— J'écoute ! grogna Oron.

Les traits tirés, dame Olgya vint se camper près de l'écorcheur.

— Et Jed ?

Bannon chercha le soutien de Nathan. Mais quoi qu'il arrive, il ne pourrait pas se dérober.

— Nous n'étions pas loin quand quelqu'un a donné l'alarme... Très vite, les soldats ennemis nous ont collés aux basques. Jed et Brock ont jugé qu'il valait mieux nous séparer. Ils sont partis chacun dans une direction, et on ne les a plus revus. J'ignore s'ils ont été tués ou capturés...

Dans un silence de mort, Oron réfléchit un long moment, puis il se tourna vers les autres conseillers :

— Mon fils était un vaurien, de toute façon... Qu'est-ce qui est pire ? Mourir au combat ou être prisonnier ? Mais quand même, apprendre sa fin deux fois...

Dame Olgya ferma les yeux et serra les poings. Puis elle releva les paupières, le visage de marbre.

— On m'a annoncé la mort de Jed il y a deux nuits... Allons, nous avons une ville à sauver.

Nathan gratifia Bannon d'une autre accolade.

— Tu es dans un sale état, mon garçon. Va te laver, mange à ta faim puis dors un peu. Après, nous voudrions un rapport complet sur le camp ennemi.

Le jeune escrimeur acquiesça.

— Où est Nicci ? J'aimerais lui dire que j'ai survécu.

— Elle est partie, mon garçon...

— Comment ça, partie ? Tu veux dire que... ?

— Non, bien sûr ! En ce moment, elle doit être à Tanimura. Pour avertir Richard, elle a voyagé dans la sliph.

Toujours très protectrice, Lila posa une main sur l'épaule de Bannon et le poussa vers la sortie.

— On parlera de tout ça plus tard. Bannon Farmer est mort de faim et cuit de fatigue. Mais je m'occuperai de lui.

Le jeune escrimeur apprécia cette intervention. Épuisé, il n'était plus très sûr de penser clairement. D'un pas hésitant, il se laissa guider par la Mora-Zith.

Dans la grande villa jadis occupée par Maxime et Thora, les anciens esclaves avaient investi la plupart des chambres. Ouvrant toujours le chemin à Bannon, Lila interpella deux femmes qui remontaient un couloir.

— Il faut nourrir cet homme ! C'est un des héros d'Ildakar.

Dès qu'elles eurent reconnu Bannon, les deux anciennes esclaves se précipitèrent.

Une fois dans sa chambre, le jeune homme regarda le lit, la petite

table, l'armoire, la coupe de fruits posée sur un guéridon – depuis des jours – et il eut le sentiment d'être au paradis. Avisant deux mandarines encore comestibles, il en saisit une et entreprit de la peler. Prévenante, Lila la lui prit des mains et la coupa en quartiers avec son couteau.

Ravi par le goût sucré, Bannon ferma les yeux et soupira d'aise.

Infatigable, Lila dénicha un carré de tissu, le trempa dans une aiguère et commença à nettoyer le visage du jeune homme – en frottant si fort qu'il la crut décidée à effacer aussi ses taches de rousseur. Après avoir tamponné une coupure, sur sa lèvre, elle passa à son cou. À son expression, Bannon eut le sentiment qu'elle préparait une bête primée pour un concours ou pour la présenter à un marchand tatillon.

— J'aimerais mieux me coucher et dormir...

— Pas encore. Tu viens de subir une épreuve aussi dure qu'un combat dans l'arène. Tu es sale, les muscles durs et noueux. On ne s'endort pas dans cet état...

Les deux femmes entrèrent, portant sur des plateaux un véritable festin. Du raisin, du fromage, du pain un peu sec et des tranches froides de yaxen. Bannon en eut aussitôt l'eau à la bouche. La mandarine n'avait été qu'un amuse-gueule...

— C'est vrai, ce n'est pas encore le moment de dormir...

Les servantes s'attardèrent, demandant s'il fallait autre chose. D'un geste, Lila les congédia.

Assis au bord du lit, Bannon se gointra de pain, de fromage et de raisin. Pendant qu'il mangeait, Lila tenta de lui enlever sa chemise, mais elle collait à sa peau à cause de la sueur et du sang. Radicale, elle la découpa avec son couteau. Surpris, Bannon sursauta, mais elle haussa les épaules.

— De toute façon, elle était fichue...

Torse nu, Bannon s'attaqua à une tranche de viande. Tout ce qui l'intéressait encore en ce monde...

La chemise ne faisant plus obstacle, Lila nettoya le dos puis la poitrine de son compagnon.

L'estomac plein, Bannon se détendit enfin. Quelques heures plus tôt, il attendait son exécution, et là...

Repoussant les plateaux, il soupira tandis que Lila lui massait le dos puis descendait le long de sa colonne vertébrale. D'habitude, les Mora-Zith faisaient atrocement souffrir leurs gladiateurs. Là, c'était exactement le contraire.

— Tu n'es pas douée que pour le combat, Lila. Ça me réjouit.

— J'ai bien des talents, comme tu le sais.

Tirant Bannon en arrière, Lila força le jeune homme à s'étendre, puis elle entreprit de lui retirer ses bottes et son pantalon.

— Tu fais quoi, exactement ? Je suis mort de fatigue.

— Tu t'es bien battu... Moi, je m'inquiétais pour toi, et je suis heureuse que tu ne sois pas mort. Bref, je veux te montrer ma gratitude.

— Merci, mais ce n'est pas indispensable.

Accepter un refus, Lila ?

— L'honneur l'exige, mon gars !

Après l'avoir presque tué dans les fosses de combat, Lila avait pris Bannon pour amant – une « récompense » à laquelle il ne pouvait se soustraire. En fait, elle se servait de lui et ne lui laissait pas le choix.

— Tu penses avoir la force de me résister ?

— Lila, je ne suis plus ton prisonnier...

— D'accord, mais tu es toujours un homme, et je le sens...

Si vite qu'il la vit à peine bouger, Lila défit la bande de cuir qui couvrait ses seins.

— Dans ton état, je n'aurai pas besoin de te forcer.

Tandis qu'elle se mettait à califourchon sur lui, Bannon se souvint des trois merveilleuses jeunes femmes de Surplomb du Monde – Audrey, Laurel et Sage. Ses premières maîtresses... Des nuits durant, se relayant auprès de lui, elles l'avaient initié au plaisir. Hélas, la magie aberrante de la Maîtresse de la Vie en avait fait des monstres...

Le contraire pouvait-il se produire, une Mora-Zith d'acier se transformant en une douce et sensuelle amoureuse ? Alors que Lila se penchait sur lui, l'odeur délicieuse de son corps féminin l'enivrant, il se rappela qu'elle l'avait torturé dans les fosses, ne reculant devant rien pour le forcer à aller toujours plus loin. Naguère, elle le terrifiait. Aujourd'hui, quand il la regardait, elle semblait... plus chaleureuse. Quelque chose avait changé. Quand elle le touchait, c'était avec une sorte de... tendresse.

Timidement, il lui caressa le dos et sentit sous ses doigts les runes gravées sur sa peau. Un instant, il eut l'impression d'être un aveugle en train de lire un grimoire en relief.

— Je t'ai sauvé, mon gars ! Tu me dois une récompense.

Comment s'insurger contre une telle logique ?

Chapitre 51

À travers la lentille veinée de sang, Utros ne parvenait pas à détourner les yeux de Majel, la femme dont il se languissait depuis son départ d'Orogang. Pour Croc de Fer, le mari de sa belle, il avait juré de conquérir le monde. Mais son cœur n'appartenait qu'à Majel.

Où étaient son joli petit nez, ses lèvres sensuelles et son menton délicat ? Devant lui, il voyait une créature de cauchemar dont seuls les yeux restaient reconnaissables – mais sans paupières, afin qu'elle voie en permanence ce que son mari lui avait fait. Dès qu'elle parlait, ses dents révélaient sa langue rouge.

— Utros, mon amour ! Tu m'as appelée ?

Le général serra les poings. Le spectre de Majel était mutilé – la preuve éternelle de la cruauté de Kurgan.

— Utros, pourquoi ne me parles-tu pas ? J'ai entendu ton appel, venu de l'autre côté du voile.

Cet écorché, se força à penser Utros, était bel et bien la femme qu'il aimait. Il reconnaissait ses yeux et sa voix...

— Majel, que t'a-t-il fait ?

— L'apparence d'un spectre n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est son cœur et son âme.

Un peu à l'écart, Ava et Ruva suivaient ce dialogue sans quitter du regard les spectres qui allaient et venaient derrière la défunte impératrice, dans la brume verdâtre.

Concentré sur Majel, Utros fut frappé par la sagesse de ses propos.

— Une longue séparation, mon amour... Comme promis, après mon départ d'Orogang, j'ai conquis bien des terres. À la lettre, j'ai exécuté les ordres de Croc de Fer. Mais tu m'as tellement manqué...

— Tandis que tu guerroyais, j'étais déjà morte, et mon mari aussi. Tu t'es battu pour rien.

— Aucun combat n'est inutile. À cause de... nous, je devais prouver ma loyauté à l'empereur.

Le cœur serré, Utros dut se forcer à ne pas détourner les yeux du terrible visage de sa bien-aimée.

— Je ne voulais pas être absent si longtemps, Majel. Dans le royaume des morts, les siècles ont dû être une torture pour toi. Hélas, transformé en pierre, j'étais incapable de t'aider ou même de te contacter.

— De ce côté du voile, le temps n'a aucun sens, mon aimé. Ma mort me semble remonter à hier ou à cent mille ans. Tu m'as manqué

aussi, Utros, chaque seconde paraissant être une éternité.

Utros tendit les bras mais ne toucha pas le verre. Il aurait voulu enlacer Majel, mais c'était impossible. La seule façon de la rejoindre, c'était mourir, si le Gardien consentait à ce qu'ils soient ensemble.

Majel se troubla soudain.

— Ton visage, Utros ! Que lui est-il arrivé ?

Une question qui sonnait bizarrement, sachant ce qu'avait subi la pauvre femme.

Utros porta une main à sa joue, sur la cicatrice qui la barrait du coin de l'œil jusqu'au menton.

— Du feu de dragon... Nous avons capturé un dragon d'argent avec l'idée de le lâcher sur Ildakar, mais il s'est retourné contre nous. J'ai été grièvement brûlé, par bonheur, mes magiciennes m'ont guéri. D'autres n'ont pas eu cette chance, et le reptile géant s'est échappé.

Utros n'avait aucune envie de parler du passé et de ses erreurs tactiques. Son seul désir aurait été de ramener Majel dans le monde des vivants, mais c'était impossible. Comme Nicci, Ava et Ruva étaient catégoriques. Le voile à jamais scellé, il devrait se contenter de voir son aimée et de lui parler. Entre eux, une muraille impénétrable se dressait.

— Je t'aime, dit-il.

— Moi aussi... Utros, je me languis de ton amour. Pour toi, j'ai tout donné et tout perdu. Mais je...

Une voix rauque retentit soudain de l'autre côté de la lentille :

— ... Mais elle est à moi !

Un autre spectre apparut. Costaud, le teint cuivré et les cheveux noirs huilés et tressés, Kurgan était resté tel qu'en lui-même. Jusqu'au début d'embonpoint dû à trop de sédentarité. Quand il reparla, ses lèvres dévoilèrent la dent de fer qui pointait du côté gauche de sa mâchoire.

— Toi aussi, tu es à moi, général. Comme Majel, tu m'as juré fidélité. Un vœu impossible à violer. La loyauté est plus forte que l'amour, je t'ordonne de t'en souvenir.

Comme un automate, Utros plaqua un poing sur son cœur et s'inclina.

— Mon maître...

Kurgan vint se camper à côté de Majel. À l'évidence, il la tenait toujours pour sa propriété.

— Tu m'as trahi ! Tous les deux, vous m'avez trahi ! Général, tu as entaillé ta paume et fait couler ton sang dans un gobelet que j'ai vidé d'un trait. Majel aussi m'a abreuvé de son sang. Nous étions liés pour toujours. Croyez-vous que le Gardien ignore de tels serments ? J'exige que vous me soyez loyaux, tous les deux !

Utros mit un genou en terre.

— Je t'ai trahi, mon maître. Sans avoir d'excuse, sinon l'amour que j'éprouvais pour Majel. Toi, tu l'as déjà punie.

Sa voix vibrant d'horreur, le général se félicita que ses hommes soient trop loin pour entendre tout ça.

— Je ne veux ni excuses, ni explications ni suppliques.

Utros eut l'impression qu'une main invisible lui broyait le cœur.

— Je te suis toujours loyal, empereur. En ton nom, j'ai conquis d'innombrables terres. Toujours à la tête de ma grande armée, j'assiège Ildakar, comme tu me l'as ordonné. En même temps, j'ai chargé des corps expéditionnaires de reconquérir les villes perdues au fil des siècles.

— Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? Si tu n'avais pas tant traîné, le peuple ne se serait jamais retourné contre moi. J'aurais été le plus grand empereur de l'histoire. Mais tu m'as laissé à Orogang, avec la traîtresse qui prétendait m'aimer. Aujourd'hui, je sais qu'elle pensait à toi lorsqu'elle m'offrait son corps.

Kurgan foudroya du regard l'impératrice mutilée.

— La loyauté est plus forte que l'amour, dit Majel comme si elle récitait ces mots depuis quinze siècles. Mais je suis désolée pour toi, Utros.

La phrase résonna dans la tête du général : « *La loyauté est plus forte que l'amour.* » On l'avait élevé dans cette croyance, et il n'en avait jamais douté, jusqu'à sa rencontre avec Majel.

— Tu penses ainsi ? demanda-t-il à sa bien-aimée. Même avec ce qu'il t'a infligé ?

— Je suis loyale à mon époux, le grand empereur Kurgan.

— Et je suis toujours ton chef, général ! Puisque nous pouvons communiquer, sache que tes ordres n'ont pas changé. Remplis ta mission et prie pour que je te pardonne un jour.

— Il en sera ainsi, mon maître. Avec le passage du temps, bien des choses ont évolué, mais je regagnerai le terrain perdu.

— Pourquoi n'as-tu pas encore pris Ildakar ? Avec de telles forces, ça ne devrait pas être difficile.

Kurgan avait toujours été capricieux et instable. Donnant un ordre, il forçait des milliers de personnes à se mettre à l'ouvrage, puis changeait d'avis avant qu'elles en aient terminé. Utros, lui, était un chef rationnel peu enclin aux fantaisies. Pourtant, depuis toujours, il s'efforçait de satisfaire l'empereur. Même si la mort les séparait, désormais, il entendait bien continuer.

— Mes hommes ne relâchent pas la pression, mais les sorciers d'Ildakar sont puissants. Je ne suis pas sûr d'avoir les armes requises, pour l'instant. (Utros se releva, comme il convenait à un militaire de haut rang.) Mais je trouverai un moyen...

— Siton armée est trop faible et qu'il te manque du matériel,

procure-toi ce qu'il faut ! Je connais l'histoire de ton dragon d'argent. Un autre échec minable ! Ce monstre aurait dû te permettre de raser la ville. Ne me déçois plus, Utros ! Si tu es un si grand général, pourquoi ne pas capturer un autre dragon ? Voilà qui ne devrait pas être impossible !

— La loyauté est plus forte que l'amour, dit Majel en se détournant.

La gorge serrée, Utros se força à répéter ces mots.

— La loyauté est plus forte que l'amour... (Dans son esprit, il échafaudait déjà des plans.) J'en parlerai avec mes magiciennes. Je n'ai pas envisagé la possibilité d'un autre dragon, mais c'est à voir...

Il faudrait essayer. Au bout du compte, il terrasserait cette maudite ville.

Chapitre 52

— Nous ne pourrons pas gagner, dit Damon. (Depuis le départ de Nicci, il semblait beaucoup plus à l'aise.) Voici quinze siècles que nous le savons.

Dans la salle du conseil, le sorcier marchait de long en large devant ses pairs. Aux deux extrémités de sa moustache tombante, un gros rubis brillait à la lueur des torches.

— Lors de la sortie, nos combattants d'élite ont fait un massacre, mais un tiers d'entre eux ne sont pas revenus. Vous savez combien d'ennemis il reste là-dehors ?

Assis à la table, Nathan eut une grimace navrée. Si Nicci avait été là, le défaitisme de Damon lui aurait valu un sacré savon !

— Ce que tu dis est juste, Damon, et je comprends vos doutes à tous. (Sans y penser, Nathan massa la cicatrice, sur son torse.) Mais la même analyse aurait pu s'appliquer à l'Ordre Impérial puis aux hordes de Sulachan. Et dans les deux cas, nous avons gagné. Il ne faut pas baisser les bras.

Assise près du vieil homme, Elsa lui sourit puis lui tapota le bras.

— Il a raison. Nous pouvons être plus forts que jamais.

En manque de sommeil, les membres du *duma* ne tenaient plus debout. Malgré d'interminables débats, aucune solution ne s'était imposée. Et Nathan pensait que les Ixax n'étaient pas encore prêts.

Quentin vint rejoindre Damon en témoignage de solidarité.

— Il faut regarder les choses en face, même si ce que nous voyons ne nous plaît pas. L'ennemi martèle toujours nos murs, et les runes ne tiendront pas éternellement. Quand nous les avons érigées, ces défenses semblaient indestructibles, mais le temps affaiblit tout. Nous ne pourrons pas rester cachés ici jusqu'à la fin des temps.

— N'avons-nous pas vaincu Utros, jadis ? intervint Oron. Serions-nous plus faibles aujourd'hui qu'en ce temps-là ?

Distraitement, il prit un petit gâteau sur un plat et le mordilla.

— Plus faibles ? Bien entendu que nous le sommes ! Pensez à ce qu'ont fait les sorciers d'Ildakar, quand ils étaient au sommet de leur gloire. Surélever le terrain, créer les marécages, les emplir de monstres, pétrifier une armée entière... Pouvons-nous refaire ça aujourd'hui ? Nos nobles détenteurs du don ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Certes, mais Ildakar est libre, dit Rendell, qui parlait très rarement pendant les réunions.

Ses « collègues » firent mine de n'avoir rien entendu.

— Le sorcier en chef nous manque, rappela Quentin. Maxime était un des plus puissants détenteurs du don de notre histoire, et il a fichu le camp. C'est lui qui a créé le sort de pétrification...

» André est mort, Ivan aussi, Renn est absent et Nicci elle-même nous a abandonnés.

— Je suis encore là, mes amis, fit Nathan, et mon don ne compte pas pour du beurre. Ne perdons pas espoir.

— De plus, Renn devrait être bientôt de retour, souligna Lani, une belle robe bleue faisant oublier sa peau blafarde et dure. S'il a trouvé Surplomb du Monde, il reviendra peut-être avec un sort encore plus destructeur que celui de Maxime. Une arme fatale au général Utros...

— J'ai toujours eu de la sympathie pour Renn, dit Olgia, mais il donne quand même l'impression d'être surtout doué pour s'empiffrer. Franchement, je doute qu'il ait trouvé Surplomb du Monde.

Lani sembla vouloir défendre son amoureux, mais Elsa lui coupa l'herbe sous les pieds :

— Quand il est parti, l'armée d'Utros n'était pas encore réveillée. Il ne sait rien de ce qui se passe ici...

Rendell reprit la parole :

— Ildakar se battra comme jamais, parce que l'union fait la force. Beaucoup de gens sont prêts à combattre, si nous les équipons correctement. Mais on ne peut pas se contenter de foncer tête baissée. Courageux ou non, ce serait courir à l'échec.

— Non, à la mort ! corrigea Oron.

— Ce qui est une autre définition de l'échec..., marmonna Nathan.

— Dans l'équation, vous m'oubliez ! lança une voix féminine... inattendue.

Entre deux gardes lourdement armés, Thora resplendissait dans une robe de soie verte. La peau aussi pâle que celle de Lani, elle arborait une coiffure hautement sophistiquée qui détournait l'attention de sa raideur inhabituelle.

Nathan et Elsa se levèrent d'un bond, mais Damon accueillit la visiteuse d'un geste presque amical.

— Quentin et moi avons demandé qu'on nous amène la sovrena.

— Elle n'est plus la sovrena ! rugit Lani.

— Peut-être, mais elle reste une puissante magicienne. Ne sous-estimons pas son don, et rappelons-nous que toute aide sera la bienvenue.

Thora dépassa les gardes de deux pas, comme s'ils étaient à son service. Des chaînes entravaient ses mains, mais c'était purement symbolique. D'un simple sortilège, elle pouvait les briser comme des roseaux.

— Quand je me suis rendue, sur le chemin de ronde, j'ai juré de

combattre pour Ildakar. C'est ma ville, et mon cœur bat avec le sien.

Sans un regard pour son ancien trône, désormais vide, Thora rejoignit Damon et Quentin.

— Ce jour-là, lorsque je me suis enfuie, j'étais comme folle à cause de la colère. J'ai envisagé de m'allier au général Utros, et j'en ai honte. N'ayez crainte, ça ne se reproduira pas. Mon don reste puissant, et je peux aider.

— À quoi ? demanda Nathan, méfiant. Explique-toi.

— Tu crois pouvoir revenir en grâce ? s'emporta Elsa. Quentin, Damon et moi t'avons condamnée parce que tu as nui à Ildakar.

— Oui, fit Quentin, mal à l'aise, mais la situation a changé. La ville est dans une très mauvaise passe.

— Nous avons une idée à vous soumettre, enchaîna Damon. Une option qui ne doit pas être ignorée, dans les circonstances actuelles.

Quentin prit le relais. Un numéro bien huilé, à l'évidence mis au point à l'avance.

— Nous avons attaqué Utros, le piquant à la manière d'une guêpe. Pour l'essentiel, nous y avons surtout perdu notre dard... Utros attaquera, et il nous craint si peu qu'il a envoyé en expédition une partie de son armée. Le temps jouant pour lui, il est sûr de nous écraser. Allons-nous attendre passivement la fin ?

— Et que vient faire Thora là-dedans ? demanda dame Olgya. Va-t-elle nous aider à vaincre Utros ?

L'ancienne sovrena balaya l'assemblée du regard.

— La question est mal posée, dit-elle. Pour sauver Ildakar, nous n'avons pas besoin d'une victoire militaire. Pourquoi sommes-nous restés en sécurité pendant quinze cents ans ?

— Parce que l'armée ennemie était pétrifiée, répondit Lani. Mais nous ne pouvons plus lancer ce sort à une telle échelle.

— Mauvaise pioche, marmonna Quentin. Si nous recréons le linceul de l'éternité, Ildakar n'aura plus rien à craindre. Bien à l'abri hors du temps, nous nous ficherons des faits et gestes d'Utros.

Il y eut un moment de stupéfaction.

— Mais la pyramide est détruite, rappela Elsa. Et la grande machine avec.

— Je suis un modeleur, dit Damon, donc je peux la reconstruire. Et nous maîtrisons tous la magie du sang.

— Oui, ça pourrait marcher..., souffla Oron. On se cache quelques siècles durant, le temps que l'armée d'Utros ait levé le siège. Pour aller où, ce n'est pas notre problème.

— Et tout ce sang versé ? s'indigna Rendell.

— À peine revenus dans le monde, nous en repartirions ? s'inquiéta Elsa.

— Nous serions en sécurité ! insista Damon.

— Ce n'est pas une bonne idée, intervint Nathan. Ne pensez pas qu'à Ildakar ! Si la ville disparaît, une horde sèmera la mort sur tout le continent.

— Peut-être, fit Quentin, mais notre cité n'aurait plus rien à craindre. Que le reste du monde se débrouille !

Nathan en eut la nausée.

— Vous pensez à tous ces suppliciés ? Les pertes seraient terribles.

— Oui, concéda Thora, il faudra une incroyable quantité de sang, comme la toute première fois. Une légion de volontaires ! Mais combien des nôtres mourront quand Utros et ses soudards mettront à sac la ville ? Il ne faut pas que ça se produise. Mieux vaut verser le sang du peuple pour sauver le peuple ! Je suis sûre qu'un nombre suffisant de citoyens feront le bon choix. Laissons-les décider.

» Pour réussir, vous aurez besoin de mon aide. (Elle leva ses poignets liés.) J'ai juré de tout faire pour Ildakar, et je tiendrai parole.

Des murmures coururent dans la salle. Regardant Elsa, Nathan vit qu'elle était blanche comme un linge.

— Il faudra attendre le retour de mon Renn, dit Lani.

— Nous essaierons, oui, répondit Quentin, conciliant et raisonnable, comme Damon. Mais pour le bien d'Ildakar, nous devons envisager cette possibilité. Tout vaut mieux que laisser la ville tomber entre les mains d'Utros. À moins que quelqu'un ait une meilleure idée...

— Je n'aime pas ça, dit Nathan. Par les esprits du bien, je n'aime pas ça du tout.

Quand Nicci reviendrait de Tanimura, sans doute avec de bonnes nouvelles, le débat serait sans doute différent...

— Rien ne nous empêche de préparer l'opération, dit Damon, tout sucre. On peut en parler partout et inciter les gens à réfléchir au sacrifice ultime... Certains choisiront de devenir des héros.

— Pour l'heure, dit Oron, assez discuté ! Nous avons besoin de manger puis de dormir. Là, nous ne réfléchissons plus clairement.

— C'est vrai..., convint Lani. Promesse ou pas, Thora ne peut pas rester libre. Qu'on la ramène en cellule.

— Pour l'instant, en tout cas, crut bon de préciser dame Olgya.

Perturbé par cette séance du *duma*, Nathan passa voir les Ixax. Cette fois, il avait avec lui un étrange livre trouvé dans la bibliothèque d'André. Un vieux journal intime... Découvert au milieu des étagères écroulées, cet écrit lui en avait appris très long sur les guerriers géants et l'ampleur du sacrifice qu'ils avaient consenti.

En entrant dans la salle, le vieux sorcier afficha un sourire serein. Les géants le regardaient, il le savait, et il ne voulait pas les inquiéter.

Chaque fois qu'il venait les voir, désormais, ils le suivaient du regard dans la mesure de leurs possibilités. Depuis des jours, il leur racontait des légendes ou s'autorisait à embellir quelque peu ses propres prouesses. À présent, Nathan Rahl était une personne pour les Ixax. Une stratégie visant à leur rappeler qu'ils étaient eux aussi des êtres humains.

Le journal d'André était parfait pour qu'ils s'en souviennent avec émotion.

— Je sais qui vous êtes, mes amis. Ce journal a été rédigé par André il y a quinze siècles. À l'époque, l'armée d'Utros venait d'arriver et les sorciers cherchaient un moyen de sauver la ville. Vous vous souvenez ?

Nathan s'assit sur une colonne renversée et feuilleta le journal jauni.

— Laissez-moi vous lire un passage : « J'ai peur qu'Ildakar soit condamnée. Partout, c'est la panique. Notre muraille est solide, notre magie aussi, mais l'armée d'Utros fait penser à une invasion de sauterelles. Même si tous les citoyens prennent les armes, ça ne suffira pas. Il nous faut des super-guerriers, et je peux les créer. »

Nathan sourit aux géants, puis il tapota la page.

— Vous étiez paniqués aussi, pas vrai ? Désireux de protéger vos familles, vous vous êtes portés volontaires. Ça revenait à sacrifier votre avenir pour le salut d'Ildakar.

Si les Ixax avaient pu acquiescer, songea Nathan, ils l'auraient fait.

Tournant les pages, il en résuma le contenu.

— André raconte qu'il vous a choisis parmi une dizaine de volontaires. Vos noms vous disent encore quelque chose ? Jonathan, Rald et Denn... Vous étiez de jeunes guerriers très doués. Selon André, vous avez été présélectionnés par vos officiers. Des experts du combat au corps à corps, précise-t-il.

Nathan n'avait aucun moyen de savoir lequel des trois il avait dû tuer. Mais ces volontaires se connaissaient bien, il l'aurait juré.

— Jonathan avait épousé une femme nommée Maria. Leur petite fille était malade et les sorciers l'ont guérie pour récompenser son héros de père. Attendez, je me replonge un peu dans le texte... Rald avait une tendre amie, mais il l'a quittée pour accomplir son devoir... Denn, enfin, venait d'une famille nombreuse. Cadet de huit frères et sœurs, il servait depuis peu dans l'armée. Ses parents étaient très fiers de lui.

Nathan consulta de nouveau le texte d'André. Pour lui, Jonathan, Rald et Denn étaient des cobayes, pas des êtres humains pris dans la tourmente d'une tragédie. Leur bravoure et leur sens du sacrifice le laissaient indifférent. Prudent, le vieux sorcier sauta les passages où c'était dit très explicitement.

Sans l'ombre d'une émotion, André décrivait les sorts qu'il avait utilisés pour développer le corps de ses sujets. Adeptes de la métallurgie, il avait renforcé les os géants avec du bronze et intégré des plaques de fer au torse des Ixax. Une façon de transcender leur humanité. Mais le sorcier de chair n'avait pas pu toucher à leur âme...

— Prêts à lutter pour Ildakar, vous n'avez jamais eu votre chance. André était un type sans cœur, nous le savons tous. Pour tromper son ennui, il venait vous narguer.

Nathan chassa de son front une mèche vagabonde et referma le journal. La suite n'avait aucun intérêt – une série de lamentations parce que le *duma* refusait de lancer les géants dans la bataille.

— Vos motivations étaient pures, et je sais que vous ne les avez pas oubliées. Même si vos proches sont morts depuis longtemps, Ildakar a toujours besoin de vous. Le moment venu, j'ose espérer que vous vous souviendrez de votre héroïque choix. En ville, il y a une myriade de braves gens. Des cœurs purs, comme vous...

Après un long silence, Nathan se leva.

— Je reviendrai bientôt avec de nouvelles histoires.

Chapitre 53

Tandis que l'aube se levait sur les pics, Verna mit une main en visière. À cause des soldats qui campaient au pied d'une montagne, elle ne parvenait plus à apprécier la beauté de Kol Adair. Les guerriers qu'elle voyait n'étaient pas tout à fait humains et ils venaient d'Ildakar. Sans avoir besoin de tentes ni de feux, ils se répandaient dans les montagnes comme une infection. Si rien ne les arrêtaient, ils détruiraient tout sur leur passage.

— Ça n'a rien de naturel, dit le général Zimmer, inhabituellement tendu. L'armée de D'Hara a pour vocation de combattre les ennemis du seigneur Rahl, et il s'agit d'une force d'invasion.

— Oui, mais où va-t-elle ? demanda Verna. Et qui la dirige ?

— Ces soldats viennent d'Ildakar, dit Renn. En un sens, ça peut être une bonne chose.

— Non, ça n'a rien de positif, dit Trevor. Mais que pouvons-nous faire ? Une poignée contre une multitude...

— Et que se passera-t-il s'ils trouvent Surplomb du Monde ? demanda Ambre d'une voix blanche.

Au pied de la montagne, les soldats ennemis se mettaient déjà en branle.

— Quoi que nous fassions, général, il faut agir vite. Pour l'instant ils sont vulnérables parce qu'ils ignorent qu'on les observe.

— Que peuvent-ils avoir à faire de nous ? objecta Renn. Quelques dizaines d'individus... Nous sommes insignifiants !

— Une grossière erreur, mon ami. Tu es un sorcier d'Ildakar, et moi, une Sœur de la Lumière. De plus, la jeune Ambre et nos amis les érudits sont des détenteurs du don. Ils sont avides d'apprendre la magie ? Eh bien, ils vont en avoir l'occasion.

— Tu veux attaquer des milliers de soldats avec le don, dit Renn, sceptique. Que proposes-tu ? Un sortilège qui vaporisera une armée de guerriers à demi pétrifiés ? Si tu as ça dans ton répertoire, je suis preneur.

— Une attaque serait suicidaire, répondit Verna. Nous devons essayer autre chose.

— Qu'avez-vous en tête, Dame Abbess ? s'enquit Zimmer. Exposez-moi un plan réalisable.

Toujours à l'abri des arbres, Verna étudia le terrain, en face d'elle.

— Pas d'affrontement direct..., dit-elle. Nous utiliserons la glace comme une arme.

Renn eut un sourire.

— Oui, ça pourrait suffire. Bonne idée, mon amie. Face au danger, je vois que Nicci n'est pas la seule à se montrer imaginative.

Verna envoya Ambre prévenir les autres Sœurs de la Lumière, Oliver, Peretta et tous les détenteurs du don de Surplomb du Monde. À la hâte, ces gens vinrent faire cercle autour de la Dame Abbesse. S'ils laissaient partir l'armée, c'en serait fini de leurs chances.

Les yeux brillants, Renn se frotta les mains.

— Il y a quinze siècles de ça, Utros a assiégé ma ville. Aujourd'hui, je peux enfin frapper et devenir un héros pour Ildakar.

Indifférent aux envolées lyriques, Zimmer intervint :

— Que peuvent faire mes soldats, Dame Abbesse ?

Verna étudia la neige et la glace qui couvraient le pic, au-dessus du camp ennemi. Si on les laissait faire, ces soldats traverseraient Kol Adair et finiraient par trouver l'entrée du canyon de Surplomb du Monde. Comme l'avaient fait Renn et Trevor, récemment...

— Là, ils sont dans une position parfaite. Il faut agir maintenant. Général, vos éclaireurs vont nous conduire le plus près possible du glacier. Renn, tu pourrais porter une tunique moins voyante ?

Le sorcier baissa les yeux sur son torse.

— Si tu y tiens...

D'un simple sort, il se vêtit d'une tenue blanc et gris qui serait invisible dans la neige.

— Ce n'est pas à mon goût, mais il faut faire des sacrifices...

Un peu à l'écart, Trevor interpella Zimmer :

— Mes hommes et moi, nous voulons combattre pour Ildakar.

— Tu en auras l'occasion, capitaine, dit Renn. Pour l'instant, c'est une affaire de détenteurs du don. Fie-toi à nous.

Au pas de course, les éclaireurs guidèrent Verna, Renn, les Sœurs de la Lumière et les érudits sur un terrain accidenté. Durant cet exercice, la Dame Abbesse eut le sentiment de retrouver ses vingt ans – une impression trompeuse, elle s'en apercevrait sûrement dès le lendemain à cause de ses diverses courbatures.

Bien qu'à bout de souffle, elle ordonna à ses compagnons de grimper plus vite.

— Si nous ne sommes pas bientôt en position, nous aurons raté notre chance.

Assez loin devant, les éclaireurs trouvaient sans peine les chemins les plus simples.

— Droit devant, dit l'un d'eux, il y a une falaise. Il va falloir redescendre, puis monter de nouveau le long de cette corniche.

Plusieurs érudits parurent découragés, mais Verna fit mine de ne pas s'en apercevoir.

— Quand nous serons là-haut, haleta Renn, j'espère avoir encore la

force d'utiliser mon don.

— Tu réussiras, parce qu'il le faut.

Après avoir traversé un champ de rochers couverts de neige, le petit groupe arriva à la position voulue, au-dessus des masses de glace qui s'accrochaient à la montagne. En bas, les soldats se préparaient toujours au départ.

— Vite ! cria Verna ! Ils vont bientôt se mettre en marche.

Sœur Rhoda ne cacha pas sa perplexité :

— Maintenant qu'on est là, Dame Abbess, comment provoquer une avalanche massive ?

— Oublie l'idée de « massive ». Il faut sérier le problème... On ne peut pas faire glisser toute la glace, mais en réchauffer certaines zones est dans nos cordes. Concentrez-vous sur la partie inférieure de chaque masse. Privée de base, chaque congère glissera toute seule. Regardez, partout, il suffira de presque rien pour que ça bouge.

Verna se tut et ferma les yeux.

— Vous sentez cette puissance contenue ? Nous allons donner des pichenettes, en somme. Après, la nature fera le travail pour nous. Le sort de ces blocs de glace, c'est de fondre et de glisser vers le bas. Nous allons les y aider un peu.

— Par la barbe du Gardien, fit Renn, je vois ce que tu veux dire. C'est plus que réalisable.

— C'est comme faire bouillir de l'eau pour la soupe, dit Oliver, mais à une plus grande échelle.

Ambre désigna un point, sur la montagne.

— Commençons par cette partie, près de l'arête. Dès qu'elle commencera à glisser, le reste sera entraîné.

— Alors, ne perdons plus de temps ! s'écria Renn.

Il décrivit des arabesques dans l'air, déchaînant son don.

En bas, les officiers de pierre lançaient des ordres en vue du départ imminent. Touchant son Han, Verna s'attaqua à une masse de glace.

Les érudits et les autres sœurs unirent leurs forces aux siennes. Bientôt, de la vapeur monta de la glace, qui se fissa en étoile.

Un grincement annonça qu'on y était presque.

Soudain, un bloc commença à glisser, emportant les arbustes et les rochers. La réaction en chaîne enclenchée, tout le reste suivit dans un fracas de fin du monde.

Verna en frissonna d'excitation. Près d'elle, Renn ferma le poing gauche et le brandit rageusement, comme si ça pouvait ajouter à sa force.

Attaquées de toutes parts, les masses de glace en partie fondue se mirent en mouvement. Histoire d'accélérer le processus, les sœurs firent chauffer les rochers qui se dressaient sur leur chemin.

Alertés par le bruit, les soldats, en bas, levèrent les yeux pour

découvrir le raz-de-marée qui déferlait sur eux. Même s'ils n'avaient pas été à moitié pétrifiés, ils n'auraient pas eu le temps de fuir.

Toujours encouragée par les détenteurs du don, l'avalanche fondait sur ses proies.

Près de la Dame Abbesse, la petite Ambre, les yeux fermés, mobilisait tout son pouvoir pour générer de la chaleur.

— Ça suffit, mon enfant, dit Verna en la prenant par un poignet. Nous avons réussi.

Ambre ouvrit les yeux et découvrit les centaines de milliers de tonnes de glace et de neige qui dévalaient le versant de la montagne.

Bloqués en bas, les soldats furent engloutis en quelques minutes. Les effets assassins d'une avalanche qui se préparait depuis des lustres...

Longtemps après la disparition définitive du corps expéditionnaire ennemi, Verna s'assit sur une souche. Les yeux baissés sur ses mains, elle s'avisa qu'elle tremblait – pas d'épuisement, mais d'excitation, après un tel exploit collectif.

— C'était extraordinaire ! jubila Renn. Un miracle à la hauteur d'un sorcier d'Ildakar.

Observant l'étendue de glace et de neige, Verna songea aux hommes qui s'étaient réveillés après des siècles pour périr ainsi. La dure loi de la guerre...

— Il fallait le faire, dit-elle, et nous l'avons fait.

Chapitre 54

Connue pour être la magicienne la plus puissante de l'armée du seigneur Rahl, Nicci était à la fois crainte et respectée. Par le passé, après avoir tué un sorcier pour lui voler son don, elle avait appris à contrôler la Magie Soustractive en servant le Gardien. Enfin, ralliée à Jagang, elle était devenue la Maîtresse de la Mort.

Avec un tel palmarès, ses avertissements au sujet d'Utros ne pouvaient pas être pris à la légère. Pratique, le général Linden convoqua des scribes pour qu'ils notent le rapport que leur dicta la magicienne. Le travail terminé, deux cavaliers munis d'une copie partirent vers le nord pour gagner le Palais du Peuple – par des chemins différents, bien entendu.

Seule, Nicci pouvait terrasser des dictateurs et des esclavagistes. Des centaines de milliers d'hommes, c'était trop, même pour elle.

Cela dit, elle n'était pas forcée de se charger de tout. Pour comprendre ça, il lui avait fallu très longtemps...

Linden réunit des représentants des officiers, des fantassins, des cavaliers et des éclaireurs pour leur montrer les terribles images emprisonnées dans le miroir d'Elsa.

— Il faut que vous sachiez ! dit le général. Et que vous fassiez passer le mot. S'ils mesurent la gravité de la menace, nos hommes seront mieux préparés à réagir.

Nicci passa dans les rangs, exhibant son artefact. Voyant blêmir les soldats, elle comprit qu'elle en avait terminé à Tanimura. Il était temps de retourner à Ildakar. Si les défenses tenaient toujours, elle utiliserait la sliph pour aller prévenir d'autres villes le long de la côte.

Doutant de pouvoir trouver le puits en pleine nuit dans le bois de Hagen, elle informa Linden de son programme :

— Je dormirai ici ce soir – départ à l'aube.

— Jusqu'à Ildakar, la route sera longue. Vous faut-il des vivres ? Une escorte ?

— J'ai un moyen bien particulier de voyager...

Dans le quartier des officiers, le général trouva pour son invitée une chambre qui sentait encore le bois frais et la sciure – un paradis, s'il n'y avait pas eu la puanteur de la lampe à huile de... kraken. Pour s'en défendre, Nicci ouvrit la fenêtre afin de laisser entrer de l'air frais.

Puis elle moucha la lampe avec son don et s'étendit sur la couchette réglementaire. Un confort plus que suffisant.

Désireuse de dormir, elle chassa de son esprit toute pensée

concernant Ildakar, Utros et la mort de Bannon Farmer.

Une fois endormie, elle entra en contact avec une conscience animale qu'elle reconnut aussitôt. Mrra ! Malgré la distance, le lien tenait toujours.

Les deux sœurs coururent ensemble dans la plaine. Comme chaque fois, Nicci fut ravie de partager le corps musclé et puissant de la panthère. Mais quelque chose l'alarma soudain.

Mrra n'était pas en train de chasser. Et si son cœur battait follement, ce n'était pas d'excitation mais de peur.

Des prédateurs monstrueux la poursuivaient. S'engageant dans les collines, elle accéléra le pas, sauta par-dessus un arbre abattu et s'enfonça dans une étendue d'herbe carbonisée. Derrière elle, le souffle de ses poursuivants retentissait de plus en plus fort.

Quand sa sœur jeta un coup d'œil derrière elle, Nicci vit que deux créatures la traquaient. Presque de la taille d'un cheval, ces monstres aux crocs jaunâtres avaient l'intention de la tailler en pièces. Dotés de pattes griffues, ils en étaient parfaitement capables.

Regardant de nouveau en arrière, Mrra étudia plus longtemps ses adversaires. Des chiens géants dont le pelage se confondait presque avec le tapis d'herbe brûlée. Voyant qu'ils accéléraient, Mrra fit de même et Nicci l'aida avec toute son énergie.

Mais la panthère, épuisée, ne tarderait pas à perdre connaissance.

Nicci repensa aux chiens à cœur dont lui avait jadis parlé Richard. Féroces et cruels, ces monstres étaient en principe les gardiens du voile. Se souvenant très bien des descriptions du Sourcier, Nicci conclut qu'il s'agissait d'eux. Mais comment avaient-ils traversé le voile, puisqu'il était scellé ? Normalement, rien n'aurait dû pouvoir sortir du royaume des morts.

Mrra s'enfonça dans des broussailles, slaloma entre des branches mortes et sauta par-dessus un gros rocher couvert de mousse. Collés à ses basques, les chiens à cœur continuèrent à gagner du terrain.

Se cacher ne serait pas une option pour Mrra. Les chiens du Gardien repéraient leurs proies aux pulsations de leur cœur, qu'ils pouvaient entendre à des distances incroyables. Une fois la chasse terminée, toujours selon Richard, c'était le cœur qu'ils dévoraient en premier.

Comme un cavalier, mais de l'intérieur de sa « monture », Nicci stimula sa sœur féline. Hélas, à Tanimura, elle était trop loin pour la faire bénéficier de son don. Leur seule arme, ce serait le corps de Mrra.

Courir ne suffirait pas. Et se cacher serait un suicide...

Sur sa couchette, Nicci s'agita, mais son esprit resta avec Mrra. Bien entendu, l'instinct de la féline lui hurlait de chercher une cachette. Mais si elle l'écoutait, elle périrait...

Écoute-moi, ma sœur panthère. Tu ne sèmeras pas les chiens à cœur et tu ne les vaincras pas à la régulière. Si tu ne fais rien, ils attendront tout simplement que tu tombes d'épuisement.

Mrra grogna pour signifier qu'elle avait compris. Déboulant en terrain plat, elle accéléra encore, mais les monstres l'imitèrent.

Tu dois les surprendre... Puisqu'il te faut combattre, entraîne-les sur ton terrain. Notre terrain ! Allez, retourne-toi et frappe !

Obéissante, Mrra fit demi-tour et, au lieu d'esquiver, comme on aurait pu s'y attendre, se jeta sur le chien à cœur le plus proche comme si elle était un bélier propulsé contre une porte. Enfonçant les griffes dans les flancs du monstre, elle lui ouvrit la poitrine. Quand il s'écroula sur elle, Mrra lui planta ses crocs dans la gorge puis secoua la tête pour la déchiqueter.

Le chien à cœur mourut en émettant de sinistres gargouillis. Résistant à son instinct, qui lui dictait de ne pas desserrer sa prise avant d'être absolument sûre que sa proie était morte, Mrra se dégagea.

Emporté par son élan, l'autre chien à cœur la dépassa tandis qu'elle s'écartait de la carcasse de son compagnon. Mobilisant ses dernières forces, la panthère, d'un saut magistral, vint s'abattre sur le dos de sa cible, déjà déséquilibrée parce qu'elle tentait à son tour de faire volte-face en étant lancée à pleine vitesse.

Les deux adversaires roulèrent sur le sol en rugissant de fureur.

Ensemble, Nicci et Mrra mordirent de toutes leurs forces la nuque du chien à cœur et sectionnèrent net sa colonne vertébrale. Foudroyé, le monstre se tétanisa tandis que sa vessie se vidait.

En deux frappes éclairs, deux ennemis morts...

À bout de souffle, Mrra s'éloigna des charognes, tous les sens aux aguets. Après un long moment, elle eut la certitude qu'il n'y avait plus de prédateurs dans les environs.

Sur son lit, à Tanimura, Nicci sentait le goût du sang dans sa bouche et son cœur battait la chamade. Avec sa sœur, elle venait de vaincre deux créatures qui n'auraient pas dû être là. Après le changement stellaire, quelqu'un s'était-il attaqué au voile ? En toute logique, rien ne pouvait plus s'échapper du royaume des morts...

Rompant le lien, Nicci laissa Mrra retourner auprès des carcasses afin de s'en repaître.

Puis elle sombra dans un sommeil très agité.

Chapitre 55

Alors que la lentille magique n'affichait plus qu'une brume verdâtre, des rumeurs se répandaient partout dans le camp.

Retiré dans son fief, Utros tentait de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Depuis son entrevue avec le couple impérial, il sentait le poids de l'histoire, de ses responsabilités et de sa terrible trahison.

Dehors, l'armée prolongeait le siège. Sillonnant la contrée, des éclaireurs repéraient la position des prochaines villes à conquérir. De retour au camp, ils communiquaient ces informations à Enoch, qui les consignait en attendant de les transmettre à son chef.

Ava et Ruva elles-mêmes n'osaient pas déranger leur « général chéri ». Alors qu'elles le conseillaient et le soutenaient depuis toujours, il broyait du noir dans son quartier général, tellement plongé dans ses pensées qu'il ressemblait de nouveau à une statue. Devant un brasero, assis sur un banc, il semblait insensible à la fumée qui venait taquiner ses narines et picoter ses yeux.

Sans déranger leur maître adoré, les jumelles ajoutaient régulièrement aux braises des poudres de couleur sombre qui l'aidaient à réfléchir tout en lui faisant légèrement tourner la tête.

Visage fermé, Utros sondait son cœur déchiré entre le devoir et le désir.

« La loyauté est plus forte que l'amour. »

Peut-être, mais il adorait Majel ! Dans sa tête, il entendait toujours sa voix et se souvenait de la douceur de sa peau – oui, même après que Croc de Fer l'eut atrocement mutilée, il l'aimait toujours. Et le bourreau de sa belle, c'était l'empereur qu'il avait juré de servir.

Majel et lui, cependant, étaient des traîtres. Non content de renier ses vœux, il avait en plus volé la femme de son maître. Quel châtiment était assez sévère pour de tels crimes ?

Se penchant vers la fumée, Utros ferma les yeux et passa ses ongles sur la brûlure de sa joue. Méritait-il d'être lui aussi écorché vif ? Et que ferait-il si Kurgan exigeait qu'il s'inflige cette lourde peine ?

« La loyauté est plus forte que l'amour. »

Utros se redressa, sa décision prise. Il était le plus grand général de l'histoire, pas vrai ? Si Croc de Fer lui accordait tant d'importance, c'était à cause de ça. Donc, il devait conquérir Ildakar. Le seul moyen de se faire pardonner sa félonie.

À l'autre bout de la pièce, les jumelles se serraient l'une contre l'autre sur un banc, les cicatrices de leurs cuisses se touchant comme à

l'époque où elles ne faisaient qu'une. Mais depuis leur séparation, leurs cœurs, leurs pensées et leurs dons continuaient à les unir.

Quand il les regarda, la détermination revenue dans ses yeux, Ava et Ruva comprirent que leur « général chéri » était de retour avec toute sa froide logique militaire.

— L'empereur a été très clair, vous l'avez entendu comme moi. Ma mission – non, la nôtre – est toujours de prendre Ildakar. L'armée entière doit se consacrer à cette tâche.

Les deux magiciennes soutinrent le regard de leur maître.

— Croc de Fer veut que je fasse venir un dragon. Pour ça, j'aurai besoin de vous.

S'il respectait la magie, Utros la regardait comme il eût considéré une vipère venimeuse. Du coup, il ne se mêlait jamais du travail des jumelles.

Dans un coin, chacune finissant les phrases de l'autre, elles discutaient du meilleur moyen de dénicher un dragon.

Quinze siècles plus tôt, les reptiles volants étaient déjà rarissimes. Durant la campagne, Utros avait capturé un dragon d'argent, parce que cette espèce était la plus belliqueuse et la plus destructrice. Hélas, elle était aussi la moins docile, même une fois « domestiquée ».

Le spécimen capturé par Utros, plutôt petit, restait un véritable cauchemar de crocs, de griffes, de feu et d'acide. Avec ses ailes, il pouvait écrabouiller des tentes et générer un vent capable de repousser une charge de cavalerie. Après que ses hommes eurent enchaîné le monstre, Utros s'était avisé qu'il ne serait jamais possible de l'apprivoiser. Comme la magie, le temps ne changerait rien à l'affaire.

Le dragon avait brisé ses chaînes, carbonisé des centaines de soldats et dévasté le camp. Quand Utros s'était dressé devant lui, tentant de le remettre en captivité, il avait récolté une terrible brûlure provoquée par un mélange de feu et d'acide.

Et voilà que Kurgan lui ordonnait de recommencer cette folie !

Lorsqu'il sortit pour aller contempler la lentille géante – sa prochaine conversation avec Majel ou Kurgan le terrifiait – Ava et Ruva le rejoignirent après quelques minutes.

— Nous avons trouvé un moyen, Utros chéri, annonça Ava. Nous ferons venir un dragon.

— Mais ce sera douloureux et risqué, précisa Ruva.

— Je m'en doutais... La souffrance et le danger, c'est notre lot quotidien.

Les jumelles approchèrent comme si elles espéraient qu'Utros les enlace.

— Pour trouver un dragon, dit Ava en caressant la cicatrice du

général, il nous faut un lien avec ces créatures. Hélas, elles sont très rares. La plus proche peut être à l'autre bout du monde.

— Heureusement, Utros chéri, tu es *déjà* lié avec les dragons. Dans ta cicatrice, le reptile géant a laissé une partie de son essence. Et les dragons, intimement unis à la magie, sont connectés au noyau du monde.

Ruva caressa aussi la cicatrice, frôlant la main de sa sœur.

— Tout ça s'est intégré à ton visage. Ta peau garde des vestiges du feu de dragon, et ce feu, bien entendu, est connecté à ces monstres.

— Donc, enchaîna Ava, avec ces vestiges, nous pouvons envoyer un appel auquel nul dragon ne résistera – s'il en reste un en ce monde.

— Général chéri, dit Ruva, les yeux brillants de larmes, nous avons tout ce qu'il nous faut – si tu es prêt à souffrir.

— Les ordres de Kurgan étaient clairs. Je sacrifierai ce qu'il faudra sacrifier.

— Ce n'est pas grand-chose, Utros chéri. Seulement ta peau...

Dans le quartier général, les jumelles portèrent les braseros à leur puissance maximale. Afin qu'Enoch et les soldats ne voient pas ce qui se passait et n'entendent pas les cris de leur chef, elles avaient barricadé la porte.

À cause du sort de pétrification, les nerfs faciaux d'Utros étaient insensibles – *partiellement*, et c'était ça qui ferait toute la différence. De fait, il eut un mal de chien quand les jumelles commencèrent à écorcher sa joue gauche.

Assis sur la chaise improvisée, les poignets liés aux montants, Utros se raidit et le bois grinça sinistrement. Même s'il avait une corde nouée autour de la poitrine, il eut le sentiment de pouvoir faire exploser tous ses liens.

— C'est presque fini, souffla Ava, sincèrement touchée.

— Nous te demandons pardon, ajouta Ruva tandis que la pointe de son couteau découpait la peau, au coin de l'œil, puis faisait le tour de la joue pour terminer sa course sous l'oreille.

Avec un autre couteau, Ava peaufina la découpe, puis elle tira sur le grand morceau de peau, qui se détacha lentement.

Grognant de douleur, Utros se rappela que Majel avait subi le même sort – en dix fois pire, puisque Croc de Fer l'avait entièrement écorchée. Après ce calvaire, elle avait senti les fourmis rouges grouiller sur elle.

Comparée à ça, que valait une moitié de visage ?

« *La loyauté est plus forte que l'amour.* »

Au pied du brasero, les magiciennes avaient posé une cuvette d'eau. La cicatrice enfin retirée du visage d'Utros, elles trempèrent le lambeau de peau et le lavèrent jusqu'à ce que le liquide soit rouge.

— Utros chéri, c'était la première étape.

Quand le carré de peau fut propre, Ruva le jeta dans le brasero, où il se consuma tandis qu'Ava ajoutait des poudres cristallines qui accélérèrent la combustion. Comme du cuir, la peau de la joue d'Utros noircit et se ratatina.

Avec son don, Ruva étouffa les braises puis s'empara du morbide trophée.

— C'est prêt, dit-elle en laissant tomber dans l'eau ce qui était naguère la cicatrice d'Utros.

Quand la peau carbonisée fut dissoute, les deux femmes remuèrent l'étrange décoction du bout des doigts, puis elles commencèrent à psalmodier.

Dans la salle à l'atmosphère surchargée de magie, elles lancèrent l'appel auquel tout dragon se sentirait tenu de répondre.

Chapitre 56

Dans la salle du conseil, tandis que Quentin étudiait des listes de noms collectées par ses agents parmi la population, Nathan et Elsa échangeaient des idées à voix basse. Pour l'instant, ils n'avaient pas encore évoqué devant les autres la possibilité de lancer les Ixax dans la bataille.

Malgré l'heure tardive, Lani vint se joindre à eux. S'il ne savait pas grand-chose sur elle, Nathan avait entendu parler du défi lancé à Thora, et ça suffisait à lui rendre sympathique la magicienne.

Curieusement, la revenante encore à demi pétrifiée commença par prendre une carafe d'eau sur la table. Intrigué, Nathan leva les yeux sur elle :

— Je croyais que tu n'avais pas besoin de boire ou de manger.

Lani sonda intensément la carafe.

— Pour moi, c'est une arme. Ma forme de magie.

— Je me souviens de ta magie de scrutation..., dit Elsa.

Elle sourit et se tourna vers Nathan :

— C'est similaire à ma magie de transfert, mais la focale de Lani, c'est l'eau. Elle peut la contrôler et l'utiliser comme un conduit...

— Cette forme de don coule dans mon sang, expliqua Lani. Avec Renn, nous lisions d'obscurs grimoires puis nous partagions nos trouvailles. En procédant ainsi, nous avons exhumé de très anciennes légendes et pas mal de vieux sortilèges. Thora se fichait de nos recherches. Sûre d'être au maximum de sa puissance, elle ne se souciait plus d'apprendre des choses.

— Une erreur, lâcha Nathan. On ne doit jamais cesser d'apprendre. Au Palais des Prophètes, en mille ans de captivité, je n'ai jamais arrêté de lire et d'étudier. Pour être franc, ce n'était pas entièrement désintéressé. J'espérais trouver un moyen de m'évader, histoire de vivre comme je l'entendrais.

— Je me félicite que tu aies réussi, dit Elsa. Ta présence à nos côtés me rassure.

— Oui, avec mon nouveau cœur de sorcier, je peux aider Ildakar.

— Ton don est-il assez puissant pour arrêter Utros ? demanda Lani.

— Pas tout seul, répondit Nathan en passant une main sur le devant de sa tunique. Mais en unissant nos magies, il devrait être possible de vaincre un vieux général et ses soldats de pierre.

— À condition de savoir ce que fait l'ennemi, dit Lani.

Sur ces mots, elle vida sa carafe sur le sol aux dalles de marbre

bleu.

Nathan déplaça ses pieds pour protéger ses bottes. Levant les yeux de sa liste de noms, Quentin marmonna entre ses dents puis se remit à l'ouvrage.

Lani se pencha sur la flaque qu'elle venait de créer.

— Avec ma magie, je peux espionner nos adversaires. S'il y a de l'eau non loin de lui, je verrai ce que fait Utros.

» Dommage que Renn ne soit pas là... Il me donnait tellement de force... Mais je réussirai sans lui. (Lani chercha le regard d'Elsa.) Sans lui, mais *pour* lui.

— Il reviendra un jour, assura Elsa...

Avec son don, Lani fit apparaître des images dans l'eau. Pour épier les citadins, Thora utilisait naguère la même magie *via* les bassins de scrutation.

— Le général ne soupçonnera rien... Il suffira que je trouve de l'eau à côté de lui...

Lani ferma les yeux et passa les mains au-dessus de la flaque. Puis elle les abaissa jusqu'à ce que le bout de ses doigts la touche.

Quand des images apparurent, elle rouvrit les yeux.

Nathan se pencha et reconnut au premier coup d'œil la salle où Nicci et lui avaient négocié avec Utros.

— Le quartier général...

— Nous voyons ce que fait le général à l'instant même. Mon ancrage, c'est une cuvette posée près d'un brasero.

Lani se tut et se concentra.

De plus en plus nette, l'image de la flaque évoquait un miroir ou une fenêtre. Dedans, Nathan reconnut les jumelles, faciles à identifier avec leur crâne rasé et leur peau peinte.

— Les reflets rouges, murmura Lani, c'est parce que l'eau de la cuvette doit être souillée de sang...

Debout dans un coin, Utros regardait ses magiciennes lancer un sort. Devant ce spectacle, Lani ne put s'empêcher de pousser un petit cri. Bien que tétanisée, elle parvint à agrandir l'image – alors, tout le monde partagea sa stupéfaction.

Il manquait une moitié du visage à Utros – la joue gauche, celle qui arborait une cicatrice. La blessure était récente, car elle saignait encore.

Interrompant leurs incantations dans une antique langue, les jumelles s'adressèrent en même temps au général :

— Nous appelons le dragon, et il viendra.

Nathan et Elsa sursautèrent.

— Par les esprits du bien, marmonna le vieux sorcier, comment peuvent-elles appeler un dragon ?

Quand Lani poussa un autre petit cri, les jumelles baissèrent les

yeux sur la cuvette et fixèrent l'eau rougie comme un aigle qui vient de repérer un lapin.

Pour désactiver le sort, Lani éloigna ses mains de la flaque. Mais Ava et Ruva projetèrent dans l'eau une onde de magie qui remonta jusqu'à la source du sort de scrutation.

L'eau de la flaque se mit à bouillir comme une soupe dans son chaudron. Même quand l'image se brouilla, le liquide continua à onduler puis forma une sorte de colonne qui s'abattit sur Lani comme la lanière d'un fouet.

Nathan et Elsa bondirent afin de porter secours à leur amie. Abandonnant sa lecture, Quentin écarquilla les yeux.

Malgré ses efforts, Lani ne parvenait pas à se débarrasser de l'eau qui couvrait son visage et s'introduisait dans son nez et sa bouche. Incapable de respirer, elle allait finir par se... noyer.

— Il faut l'aider ! cria Nathan.

Elsa dessina dans l'air une rune de transfert, puis elle tenta d'attirer l'eau à elle. Toujours en train d'étouffer, Lani continuait pourtant à se débattre.

Nathan généra une poche de vide avec l'espoir d'aspirer l'eau meurtrière, mais Ava et Ruva anticipèrent la manœuvre et la neutralisèrent. Toujours dévastatrice, l'eau ouvrit de force la bouche de Lani, brisa sa trachée-artère, fit éclater ses joues de l'intérieur puis envahit toute sa tête avant de s'attaquer à ses poumons.

Alors que Nathan et Elsa luttèrent encore contre toute espérance, Lani s'écroula sur le sol désormais sec, puisque toute l'eau était en elle.

La magicienne revenue du fin fond des siècles était morte, le crâne détruit de l'intérieur. Comme pour narguer ses amis, l'eau coulait à présent de ce qui restait de sa bouche, de son nez et de ses oreilles.

— Lani... Lani..., gémit Elsa.

Se baissant, elle prit la défunte dans ses bras.

L'air révolté, Quentin rejoignit ses compagnons.

— Je n'ai rien pu faire..., souffla Nathan, accablé. Impossible de la sauver, par les esprits du bien !

— Tu fais bien de les invoquer, oui..., lâcha Quentin. Et ce n'est qu'un début, parce que nos ennemis auront bientôt un dragon avec eux.

Chapitre 57

Lila ne se relaxait jamais. Parce qu'elle ne savait pas comment faire, selon Bannon. En permanence, elle était sur ses gardes, prête à bondir. Même pendant l'amour, alors qu'elle lui manifestait un peu de tendresse, elle le faisait penser à un ressort toujours susceptible de se détendre d'un coup.

Tandis qu'elle le guidait le long des rues en pente, le jeune escrimeur paria qu'elle n'avait pas en tête une promenade en amoureux.

— Nous devons être vigilants en permanence, dit-elle.

Depuis le soir de l'évasion, après l'attaque surprise, elle oubliait parfois de donner du « mon gars » à Bannon. Une marque de respect, ou une simple distraction ?

— La muraille nous protège depuis des millénaires, mais il ne faut pas oublier nos autres défenses, côté fleuve.

Dans le quartier des marchands, Lila s'arrêta devant l'entrée d'un tunnel d'approvisionnement creusé dans la falaise. Correspondant avec des monte-charge, c'était un autre moyen de faire circuler les cargaisons des bateaux fluviaux.

Curieux de voir la suite, Bannon suivit Lila dans le passage éclairé par des torches. En chemin, ils croisèrent des dockers musclés qui faisaient rouler devant eux des tonneaux et des charrettes lestées de sacs de grain tirées par des yaxen ou des colosses aux pectoraux saillants.

— D'où viennent ces provisions ? demanda Bannon en allongeant le pas pour ne pas se faire distancer par sa compagne.

Ildakar commerçait avec les villes de montagne, il le savait, mais le siège d'Utros avait mis fin à ces échanges.

— Quand nous étions sous le linceul, Ildakar devait vivre en autarcie. Nos réserves sont considérables. C'est pour ça que le général ne nous affamera pas, même s'il attend très longtemps.

Bannon s'arrêta devant des abreuvoirs remplis de gros poissons aux yeux déjà vitreux qui tentaient encore de respirer.

— Une pêche récente, dit le jeune escrimeur. Dans le fleuve ?

— Après la disparition du linceul, beaucoup de villages de pêcheurs nous ont proposé leurs prises. Malgré le siège, le commerce continue, de ce côté-là de la ville.

Après quelques minutes, les deux jeunes gens s'arrêtèrent devant une large ouverture qui donnait directement sur l'à-pic qui dominait le

fleuve. Regardant en bas avec la Mora-Zith, Bannon découvrit que la falaise n'était pas aussi imprenable qu'on aurait pu le croire. Entre les marches taillées dans la roche, les échelles, les monte-charge, les rampes et les multiples tunnels, il y avait beaucoup de points d'accès à défendre.

Juste devant les deux jeunes gens, des corbeaux se poursuivaient très au-dessus de l'eau.

— Il faut bien des voies de communication entre le fleuve et la ville, résuma Lila.

Avec ses trois « amis », Bannon avait déjà eu un aperçu de tout ça. C'était donc par un tunnel de ce genre que les esclavagistes avaient fait passer leurs prisonniers, avant de les vendre sur le marché aux esclaves ? Au souvenir de Kor, ce maudit capitaine, Bannon eut envie de vomir.

— C'est moins dangereux qu'il y paraît, dit Lila. En cas d'attaque venue du fleuve, il suffit de couper les cordes des monte-charge pour nous isoler.

Lila se pencha, les pieds à quelques pouces du vide. Rien qu'à la voir, Bannon en eut le vertige.

— Mais nous n'avons jamais dû recourir à des mesures si radicales.

Se laissant glisser vers le gouffre, Lila trouva aisément des marches taillées dans le granit et, sans se tenir à rien, gagna rapidement une plate-forme de monte-charge, quelque vingt pieds plus bas.

Voyant Bannon hésiter, elle l'encouragea du geste.

— Viens avec moi !

Décidé à ne pas se dégonfler devant la Mora-Zith, le jeune escrimeur obéit et découvrit des marches beaucoup moins abruptes et étroites qu'il l'aurait craint. Jetant un coup d'œil à Lila, qui l'attendait sur la plate-forme, il comprit qu'elle avait voulu le mettre à l'épreuve. Dès qu'il l'eut rejointe, sans se plaindre une seule fois, elle s'engagea sur d'autres marches et il la suivit.

À mi-chemin, sur une corniche qui lui inspirait confiance, Bannon se retourna pour sonder la falaise. Très lisse, la roche ne semblait pas avoir souffert des intempéries. Une bonne centaine de pieds plus bas, l'onde bleu-vert du fleuve coulait paisiblement.

Deux barges étaient à quai. Sur l'une, des dockers récupéraient des tonneaux tandis que l'autre était chargée de blocs de pierre et d'éclats de roche. *Via* les monte-charge et les tunnels, tout ce matériel serait bientôt en sécurité en ville.

Bannon remarqua que quelques monte-charge s'élevaient sans que nul tire sur leurs cordes. Un coup de pouce de certains négociants détenteurs du don, sans doute...

Deux niveaux plus bas, alors que les jeunes gens s'engageaient sur une échelle, Bannon remarqua un petit monte-charge sur lequel

trônaient deux cuves remplies de poissons encore frétillements. Beaucoup plus haut, des travailleurs tiraient sur des cordes pour faire grimper cette manne.

Malgré les troubles et le siège, les ouvriers, sur ce site, échangeaient des plaisanteries comme si tout était encore normal. L'incroyable optimisme des hommes, même au bord du gouffre – enfin, métaphoriquement parlant...

La descente continua. Prudent, Bannon préféra garder les yeux rivés sur les épaules nues de sa compagne. Il nota quand même qu'elle se dirigeait vers la base sud de la falaise, empruntant des escaliers et des échelles qui se décalaient dans cette direction.

Sur une plate-forme, Lila montra à son compagnon un des toboggans de bois qui alimentaient les fameux aqueducs d'Ildakar. Stupéfait, le jeune homme s'aperçut que l'eau *remontait* le long de la structure, ce qui aurait dû être impossible. Les runes gravées dans la roche, tout autour de ces chutes d'eau inversées, lui fournirent un début d'explication.

— La magie, oui... Le général Utros a cru malin de détourner les rivières de la vallée, mais nous ne manquerons pas d'eau. Les sorciers ont anticipé la manœuvre il y a des lustres... En cas de nécessité, le flux peut être inversé. Du coup, si des assaillants tentent d'escalader la falaise, ils seront accueillis très... fraîchement, et rejetés tout en bas.

Une fois sur la rive, les deux jeunes gens remontèrent le quai où étaient arrimées les deux barges en cours de déchargement. Commandés par un capitaine, ces petits bâtiments avaient un équipage très réduit.

Quelques marchands d'Ildakar, des bourses pansues à la main, négociaient justement avec ces capitaines.

— Le grain ne coûte pas plus cher à produire, je parie, maugréa un des marchands, et les poissons n'ont rien d'extraordinaire. Pourquoi cette augmentation soudaine des prix ?

— Et que faites-vous du danger, mon bon sire ? se défendit un des vieux loups de fleuve. Pour que mes hommes consentent à venir jusqu'ici, je dois les payer plus.

— En outre, c'est la loi du marché, en temps de guerre, dit l'autre capitaine. Vous êtes plus demandeurs que jamais, donc, on peut vous prendre plus. Du pur commerce.

— Nous paierons, capitula le marchand. Ildakar n'a pas besoin de tout cet or. En revanche, je veux pouvoir me remplir l'estomac... (Il baissa les yeux sur un tonneau et eut un grand sourire.) Des anguilles, mon poisson favori ! Je serais capable de dévorer la moitié du chargement !

Ayant entendu la conversation, Bannon ne put s'empêcher d'intervenir :

— Les assiégeants sont dans la plaine, et ils n'ont aucun moyen d'accéder au fleuve. Où est le danger supplémentaire ?

— Le danger, jeune homme, il est partout, répondit le premier capitaine. (Son collègue acquiesça.) Mon ami Hanson vient de l'aval du fleuve, ce qui l'oblige à contourner les marécages – en étant quand même exposé aux attaques des dragons et des serpents géants. Avec une barge chargée de pierres, ça n'est pas un jeu d'enfant.

Hanson hocha de nouveau la tête.

— Un des villages, dans cette direction, a été rasé par la faute d'un sorcier d'Ildakar et d'une Mora-Zith. De Tarada, il ne reste pour ainsi dire rien.

Lila se rembrunit soudain.

— Une Mora-Zith et un sorcier ?

— C'est ça, oui. Tarada était un village paisible, au bord d'un bras mort du fleuve. Ces gens n'ont jamais embêté personne, croyez-moi. Mais le sorcier est devenu leur chef, et la Mora-Zith lui a cherché des noises. La plupart des villageois sont morts et il reste à peine trois ou quatre huttes intactes.

Hanson intervint de nouveau :

— Moralité, si vous voulez être livrés, dans des conditions pareilles, il faudra cracher au bassinet.

— Nous paierons, je viens de le dire, grogna le marchand, pressé d'en finir.

Déjà, ses employés transféraient les tonneaux sur un monte-charge.

Perplexe, Bannon souffla à l'oreille de Lila :

— Comment peut-il y avoir une Mora-Zith dans les marécages ? Le sorcier, tu crois que c'était Maxime ?

— Ça, j'en ai la certitude ! (Lila tendit le cou pour regarder dans la direction des marécages, une masse sombre très lointaine.) Et la Mora-Zith, je te parie que c'est Adessa !

Chapitre 58

Très loin en aval d'Ildakar, les marécages cédaient enfin la place à un terrain normal. Désormais, Adessa n'aurait plus qu'à redouter les dangers habituels. Et ce maudit Maxime, bien entendu.

Après la dévastation du village de huttes, la Mora-Zith avait continué la traque pendant des jours. Couverte de plaies et de bosses, elle avait vite guéri grâce à l'énergie du bébé qui ne naîtrait jamais – et qui continuait à lui offrir sa force. Même si elle détestait gaspiller la magie du sang, elle aurait besoin de ce soutien quand elle aurait enfin coincé le sorcier en chef.

Le hic, c'était de le trouver.

Après la destruction du village, Maxime avait volé un canot et descendu le fleuve assez longtemps avant de revenir sur la terre ferme. Luttant pour avancer dans les marécages, Adessa avait fini par retrouver sa piste alors qu'elle n'y croyait plus. Une sorte de miracle... À présent qu'elle le traquait de nouveau, il ne pourrait pas se cacher indéfiniment, mais il avait une sacrée avance sur elle.

Déjà, la nuit tombait sur la forêt. Plissant les yeux, Adessa sonda les alentours à la lueur vacillante du crépuscule. Histoire d'accueillir la pénombre, les crapauds et les insectes nocturnes y allaient de leur cacophonie.

Dès qu'elle entendit dans les hautes herbes des bruissements révélateurs de la présence d'un gros prédateur, Adessa décida de trouver un endroit où camper en sécurité. Non qu'elle fût fatiguée, mais continuer de nuit aurait été de la folie. À cause des fauves en chasse, bien sûr, mais surtout parce qu'elle n'aurait pas pu voir les traces de sa proie.

Résignée à perdre encore un peu de temps, la Mora-Zith repéra un grand chêne qui devait pousser depuis la fondation d'Ildakar. Au pied du tronc, la mousse et les champignons ne semblaient pas très accueillants, mais une grosse branche horizontale ferait un très bon refuge où passer la nuit en sécurité et au sec. Trouver des prises dans l'écorce se révélant très facile, Adessa grimpa sagement puis s'installa le mieux possible sur son perchoir.

Dans une atmosphère chaude et moite, elle n'aurait pas besoin d'un feu, d'autant moins qu'elle n'avait rien à faire cuire.

Une fois bien calée sur sa branche, le dos contre le tronc, la Mora-Zith saisit des lianes et s'arrima à son perchoir. Ainsi, elle ne risquerait pas de tomber en dormant. Depuis trop de nuits, elle reposait ses

muscles sans laisser de répit à son cerveau. Ce soir, c'était l'occasion idéale de lui permettre de récupérer. Régulant sa respiration, elle se concentra sur ses pulsations cardiaques puis laissa ses pensées dériver.

Les paroles de Thora, juste avant qu'elle se mette en chasse de Maxime, lui revinrent en mémoire :

« Tue ce chien ! Quitte la ville et colle-lui aux basques. Si tu dois traverser l'Ancien Monde pour le trouver, n'hésite pas, mais rapporte sa tête à Ildakar. Quoi qu'il advienne ici, le peuple doit savoir que ce félon n'est pas resté impuni. »

Une mission sacrée qu'elle comptait bien remplir...

Quelle extase ce serait, une fois Maxime vaincu, que de le décapiter avec son couteau !

Ses projets d'avenir s'arrêtaient là. Son devoir accompli, elle ignorait ce qu'elle déciderait de faire. Pour l'heure, « après » n'existait pas. Sa seule préoccupation, c'était de tuer Maxime.

Alors qu'elle s'assoupissait, elle sentit ses muscles se détendre un peu. Très légèrement, mais pour une guerrière comme elle, c'était déjà beaucoup.

Dans un état second, elle pensa aux femmes qu'elle avait formées afin qu'elles luttent à ses côtés pour le bien d'Ildakar. Aucun gladiateur n'arrivait à la cheville de la moins bonne Mora-Zith, et elle était la plus puissante de toutes. Pourtant, voilà qu'elle se retrouvait seule dans la nuit, attachée à un arbre, loin de ses sœurs et de sa ville...

Sans ouvrir les yeux, elle passa une main sur son ventre et sentit les runes qui le couvraient. Mais ce soir, l'important c'était l'enfant qui ne se nichait plus dans ses entrailles. Si elle l'avait mis au monde, le bébé n'aurait pas été son premier-né. Avant Ian, quatre autres champions l'avaient fécondée. Ses trois filles, confiées à des nobles détenteurs du don, deviendraient un jour des Mora-Zith, si elles avaient les qualités requises. Son fils, en revanche, ne lui serait d'aucune utilité. D'après ce qu'elle savait, c'était un gamin turbulent incapable d'apprendre à compter – un gros handicap, quand on grandissait dans une famille de marchands.

L'enfant de Ian aurait été différent, sans nul doute. Dévoué à Adessa, le dernier champion en date était un jeune homme fort et courageux. Jusqu'à ce que Bannon et cette maudite Nicci viennent semer le désordre à Ildakar.

Ian...

Au fil du temps, elle lui avait appris à la satisfaire. Quand elle l'acceptait en elle, c'était une forme de combat, et il s'était révélé très doué pour ça. Assez logique, somme toute, pour un champion...

Adessa chassa de son esprit ces pensées incongrues. Ian était mort parce qu'elle l'avait tué et l'enfant avait été sacrifié au nom d'une

cause supérieure. Grâce à lui, elle vaincrait Maxime, et ça comptait plus que n'importe quoi d'autre.

Arrachée à sa rêverie par des bruissements d'herbe, Adessa ouvrit les yeux et vit que deux gros dragons des marais rôdaient autour de l'arbre. Rien d'étonnant, si près des marécages. Sur son perchoir, la Mora-Zith ne risquait rien – d'ailleurs, les deux créatures n'avaient même pas l'idée de regarder en l'air.

Histoire de ne pas s'encroûter, elle envisagea de sauter à terre et de tuer les deux dragons en leur enfonçant son couteau dans la nuque. Une chasse amusante et une excellente source de viande fraîche. Pourtant, elle ne fit rien. La priorité, c'était de se reposer pour mieux traquer Maxime.

Quand elle aurait la tête du félon dans un sac, elle tuerait tous les monstres qu'elle voudrait. Jusque-là, l'heure ne serait pas aux divertissements futiles.

La Mora-Zith referma les yeux. Demain, elle se remettrait en chasse et le sorcier en chef ne lui échapperait pas indéfiniment.

Chapitre 59

Satisfaite par la réaction de la garnison, Nicci quitta Tanimura d'un cœur léger. Sérieux et compétent, le général Linden renforcerait ses défenses et ne manquerait pas de prévenir les autres unités de l'armée du seigneur Rahl.

De son côté, la magicienne avait l'intention de faire la tournée des grandes cités de l'Ancien Monde, afin de donner l'alerte. Mais depuis le combat de Mrra contre les chiens à cœur, elle s'inquiétait beaucoup pour Ildakar. Donc, elle allait y retourner.

— *Respire !*

Entendant l'ordre de la sliph, Nicci obéit puis se hissa hors du puits. À genoux, elle toussa jusqu'à s'être débarrassée du vif-argent qui emplissait sa gorge et ses poumons. Quand ce fut fait, elle regarda autour d'elle et reconnut la salle obscure découverte par Nathan et Elsa.

En se relevant, elle invoqua une flamme de paume puis se tourna vers la sliph qui émergeait toujours de son puits, superbe et impressionnante comme toujours.

— Dis-moi ce que tu as fait pour la cause, demanda la créature. Parle-moi de Sulachan et des progrès de la campagne. Jadis, j'ai tout sacrifié pour contribuer à la victoire contre les sorciers du Nouveau Monde. J'exige que tous nos alliés se comportent ainsi.

— Mes actes ne te regardent pas, répondit Nicci.

Un mensonge risquant de ne pas abuser la sliph, il valait mieux se dérober...

Mais la créature insista :

— Je dois savoir ! Bien sûr, je peux voyager de ville en ville, mais sans jamais sortir de mon puits. Il y a si longtemps que je n'avais plus transporté quelqu'un. Donne-moi des nouvelles du monde !

Consciente qu'elle aurait encore besoin de la sliph, Nicci s'étonna que celle-ci soit si exigeante. Se retournant, elle plaqua les poings sur ses hanches.

— Parler d'une mission secrète, c'est le meilleur moyen de la saboter. Tu m'as amenée à Tanimura, où j'ai accompli mon devoir. Savoir en quoi il consistait n'est pas dans tes prérogatives. Bientôt, je voyagerai de nouveau avec toi, et j'espère que tu seras coopérative.

— Je le serai, dit à contrecœur la sliph.

— Alors, contente-toi de savoir que tu m'es très utile.

— Tant que nous luttons pour la même cause...

Nicci sentit de la méfiance dans la voix de la sliph. Se détournant, elle sortit de la salle et émergea sous le soleil d'Ildakar. Dans son dos, la sliph resta un long moment à la regarder avant de retourner vers ses éternelles ténèbres.

Auprès d'un citadin bienveillant, Nicci apprit que les ingénieurs avaient découvert dans la muraille des fissures microscopiques mais néanmoins inquiétantes. Le résultat, bien entendu, du martèlement incessant. En guise de contre-feu, des nobles détenteurs du don avaient uni leurs efforts pour renforcer les blocs de pierre.

Suivie par une foule d'admirateurs qui l'avaient reconnue, Nicci gagna la tour du pouvoir pour y faire son rapport. Quand elle entra dans la salle du conseil, Rendell tenait un discours enflammé sur le travail considérable qu'abattaient les citadins dépourvus de don. À part eux, qui affûtait les épées, fabriquait les armures, taillait les flèches et, plus généralement, faisait « tourner » Ildakar ?

Dès qu'il vit Nicci, l'ancien esclave se tut.

Nathan, lui, se leva d'un bond.

— Magicienne, je suis ravi de te revoir !

Avant de se lancer, Nicci balaya l'assemblée du regard.

— J'ai informé le général Linden, chef militaire de Tanimura, des intentions d'Utros. Très bientôt, le seigneur Rahl saura aussi. Mais dans l'immédiat, nous ne pouvons pas compter sur des renforts. Ildakar devra se défendre seule. Vous avez développé des armes ?

— Les soieries développent une nouvelle espèce de ver, dit Olgya. Bientôt, les armures spéciales seront encore plus résistantes, et...

Interrompant l'exposé de la noble dame, Bannon entra, Lila sur les talons.

— Nicci, tu es revenue !

Bien que soufflée de revoir le jeune escrimeur en vie, la magicienne parvint à n'en rien laisser paraître.

— Je suis contente que tu aies survécu, Bannon. Personne n'a envie de perdre un guerrier de ta valeur.

Toujours aussi nature, le jeune escrimeur fit mine d'enlacer la magicienne, mais il se ravisa à temps.

— Nous avons une mauvaise nouvelle, annonça Elsa. Lani est morte.

Un lourd silence suivit ces mots.

— Comment ? demanda Nicci.

Ce fut Nathan qui répondit :

— Elle s'est servie de sa magie de scrutation pour espionner Utros, mais les jumelles l'ont repérée et leur riposte...

— ... fut trop puissante pour elle, acheva Elsa. Elle est morte ici,

devant nous. Et nous n'avons rien pu faire.

— C'est un coup dur, admit Nicci. Nous avons besoin de tous les détenteurs du don, et elle était puissante.

— Si seulement c'était tout..., soupira Nathan. Mais il y a pire, magicienne. Grâce à Lani, nous avons su que les jumelles ont lancé une invocation qui me glace les sangs.

— Tu n'es pas le seul à frémir, Nathan, dit Quentin. À cette lumière, nous devons sérieusement envisager de générer un nouveau linceul. Thora nous a proposé son aide.

La sovrena ? Nicci ne voulait plus entendre parler de cette garce !

— Qu'a découvert Lani ?

— Utros veut faire venir un dragon, et ses magiciennes ont réussi à lancer un appel.

— Contre un reptile volant, dit Damon d'un ton sinistre, nos fortifications seront impuissantes. Le monstre sèmera la mort en ville et détruira nos foyers.

Nicci ne trouva rien à dire contre cette analyse.

— Si Utros dispose d'un dragon, nous allons devoir nous préparer.

— À quoi ? objecta Quentin. Face à cette menace, nous n'avons aucune parade.

Après avoir pris une grande inspiration, Nathan bomba le torse.

— Pour proposer cette solution, j'attendais le retour de Nicci... (Il balaya l'assemblée du regard.) Ildakar dispose d'une défense, et nous allons devoir en tenir compte.

Le vieux sorcier se leva.

— Magicienne, viens avec moi. Tu me diras si je suis fou d'envisager ça.

Dans les ruines du studio d'André, Nicci étudia longuement les deux Ixax survivants.

— C'est toi qui as tué le troisième, quand tu as recouvré ton don...

Flanqué d'Elsa, Nathan semblait un peu mal à l'aise, comme elle.

— Masque-Miroir avait lâché le géant sur la ville par pure méchanceté. Après des siècles d'attente, l'Ixax était fou furieux. Le coupable, c'est André.

Dans la fente de leur casque, Nicci vit briller les yeux jaunes des guerriers géants.

Pour montrer qu'il n'avait pas peur, Nathan fit quelques pas en avant.

— Ces deux-là ont vécu le même calvaire, mais l'âme des jeunes gens qu'ils étaient demeure en eux, j'en suis sûr. Il y a quinze cents ans, ils se sont portés volontaires pour défendre Ildakar. Ils n'ont pas oublié, et ils seront prêts à recommencer.

Nicci pensa à la sliph, elle aussi capable de renoncer à son

humanité pour servir une cause.

— Tu es sûr qu'ils se souviennent ? Leur as-tu parlé ? Est-ce seulement possible ?

— Je leur parle tous les jours d'histoire et de légende... Ils savent que l'armée d'Utros s'est réveillée. Crois-moi, ils ont compris.

Elsa tapota le bras de Nathan.

— Ensemble, nous leur avons rappelé leur devoir. Ces Ixax ne sont peut-être pas assez forts pour vaincre un dragon, mais nous n'avons pas de meilleure arme.

Nicci acquiesça.

— Ils ont été conçus pour tailler en pièces des milliers d'ennemis. Sans nul doute, ils feront plus de dégâts que notre sortie, l'autre nuit.

» Oui, je crois qu'il faut essayer.

Chapitre 60

Luttant contre une mer démontée, l'armada des Norukai progressait lentement vers l'estuaire du fleuve Chasse-Corbeau.

Bénies par le sang de Yorik et la grâce du dieu serpent, cinquante galères fendaient les flots, leurs voiles gonflées par un vent favorable. Dès que ce n'était plus le cas, Calvaire faisait jouer du tambour, indiquant à ses sujets qu'il était temps de mettre à l'eau les avirons et de souquer ferme.

Depuis toujours, le roi n'était pas connu pour sa patience. S'ennuyant sur son trône, il n'hésitait jamais à quitter le Bastion pour aller chasser. Parfois, il lui arrivait de prendre un canot afin de s'offrir une excursion sur une île voisine. Après tout, pour qu'ils le redoutent, il fallait que les gens le voient.

Teigneux de nature, il provoquait les chefs de clan, leur lançant des injures la bouche ouverte comme s'il voulait leur arracher le nez avec ses dents. À grand renfort de provocation, il parvenait à les faire sortir de leurs gonds. Parfois, un crétin au sang chaud tombait dans le panneau et le défilait pour lui ravir sa couronne. Bien entendu, tous ces imbéciles finissaient raides morts, car il ne les avait pas choisis au hasard...

Aujourd'hui, les îles des Norukai étaient désertes, puisque presque tous les guerriers naviguaient avec leur roi – ou sous le commandement de Kor et de Lars, les capitaines en disgrâce. Mais sur ces galères-là, on trouvait un ramassis de miteux : des ivrognes, des flambeurs ruinés ou des maris trompés qui ne pouvaient plus regarder en face leurs frères d'armes. Ces Norukai déchus, Calvaire le savait, se battraient jusqu'à leur dernier souffle.

Mais ce qui l'intéressait, c'était de se couvrir de gloire et de sang.

Malgré ses sorciers et ses antiques défenses, Ildakar serait balayé par les Norukai, car rien ne pouvait leur résister.

Quand il en eut assez de se tenir à la proue en forme de gueule de serpent, Calvaire décida d'arpenter le pont, son chamane sur les talons. Comme d'habitude, Crayeux débordait d'énergie.

— On vogue ! On vogue ! On vogue ! s'écria-t-il. Et bientôt, on massacrera. Je l'ai vu ! Ildakar ne sera plus que poussière. Roi Calvaire, pour eux, ce sera un calvaire !

— Oui, je suis Calvaire, et pour eux, ce sera un calvaire !

— Les massacres sont pour bientôt, je le sens !

L'albinos rit de bonheur.

Mais ils étaient encore très loin de l'estuaire...

— Qui allons-nous massacrer ?

En haute mer, ils ne risquaient guère de croiser des navires, et plus tard, quand ils caboteraient, les villages comme Renda-sur-Baie ne vaudraient pas le détour. L'armada visait beaucoup plus haut.

— Qui, je ne sais pas, mon roi Calvaire.

Crayeux se décomposa, comme s'il avait trahi son souverain. Levant les yeux, il fixa le soleil si longtemps que son roi eut peur qu'il se brûle les yeux. Du coup, il le secoua par l'épaule. Comme s'il venait de se réveiller, Crayeux se frotta les yeux. Au Bastion, il contemplait les flammes pour avoir des visions. Faute de cheminée, il semblait chercher l'inspiration au cœur de l'astre du jour.

Même s'il soufflait dans le bon sens, le vent malmenait les galères. À part quelques traversées d'île en île, Crayeux n'avait jamais navigué. Les trois premiers jours, malade à en crever, il les avait passés au bastingage, occupé à rendre tripes et boyaux. Convaincu que le dieu serpent l'avait maudit – peut-être parce que le sacrifice de Yorik ne l'avait pas apaisé –, le chamane avait même voulu se jeter à l'eau, mais son roi l'en avait empêché.

— Ce n'est pas le dieu serpent, avait-il dit, mais le mal de mer. Tu sais que c'est très fréquent.

Les meilleurs guerriers, ceux qui rêvaient jour et nuit de sang et de mort, pouvaient être victimes de cette affection pernicieuse qui leur valait bien sûr les lazzis des autres Norukai.

Deux hommes s'étaient moqués de Crayeux au début du voyage. D'un coup de massue, Calvaire avait défoncé le crâne de l'un d'eux avant de balancer son cadavre par-dessus bord.

L'autre petit malin s'était jeté aux pieds du roi.

— Calvaire, pardonne-moi ! Au moins, laisse-moi mourir au combat.

Calvaire s'était tourné vers Crayeux :

— À toi de décider. Je le tue ?

Verdâtre – pour autant qu'un albinos pouvait l'être –, le chamane avait secoué la tête, puis il était retourné vomir.

Pour le garder en vie, Calvaire s'était assuré qu'il boive assez. Après trois jours, l'océan s'était un peu calmé. Très vite requinqué, Crayeux était redevenu tel qu'en lui-même. Excité comme une puce, il avait hâte de voir la côte, le fleuve et Ildakar.

Dans leur sillage, les galères tiraient des filets de pêche. Les poissons ainsi récupérés étaient tenus pour un présent du dieu serpent – et ils avaient bien meilleur goût que le rata préparé dans la coquerie. Pour sa consommation personnelle, Calvaire avait fait embarquer sa réserve de viande de yaxen – un trésor qu'il n'aurait partagé pour rien au monde.

Sans crier gare, Crayeux tira son roi par le bras puis désigna l'eau grisâtre, devant eux.

— J'ai vu et tu vas voir aussi ! Regarde ! Un massacre !

Plissant les yeux, le roi ne vit rien du tout. Intrigués par les gesticulations de Crayeux, quelques guerriers vinrent découvrir ce qui l'énervait ainsi. Puis un cri monta d'une des autres galères.

— Là ! cria Crayeux. Nous massacrerons bientôt, je l'avais dit !

— Des Selka, grogna un guerrier debout à côté du roi. Majesté, sonde bien les vagues...

Calvaire écouta ce conseil et distingua enfin les silhouettes qui nageaient entre deux eaux. Pas des humains, à l'évidence...

— Oui, des Selka, cracha le roi, révolté. Je me demande pourquoi le dieu serpent ne les dévore pas tous, histoire de nous en débarrasser. Ces saloperies souillent la mer.

Calvaire en avait les entrailles retournées. Monstres vicieux et sans honneur, les Selka avaient été humains dans un lointain passé. Depuis, ils nageaient en bande au service de leur abominable reine. Impitoyables, ils attaquaient tous les navires qu'ils tenaient pour des « intrus ». Avec leurs griffes d'acier et leurs crocs de fauves, ils commençaient par faire des trous dans la coque sous la ligne de flottaison...

Si terrifiants qu'ils fussent, les Selka n'étaient pas invincibles. Pour en avoir tué treize à la douzaine, Calvaire le savait d'expérience. Mais quand il s'attaquait à un navire isolé, même les vaillants Norukai n'avaient guère de chances de s'en tirer. Souvent, on retrouvait l'épave en haute mer, les voiles en lambeaux et le pont rouge de sang.

En un mot comme en cent, Calvaire abominait les Selka.

Des cris montèrent de toutes les galères. Armes au poing, les Norukai se préparaient à une attaque. Penchés vers l'eau, certains s'amusaient même à narguer les monstres sous-marins, les défiant de passer à l'attaque.

— Trop nombreux..., fit Crayeux en secouant la tête. Trop nombreux...

— Nous allons combattre, répondit le roi. Combien ils sont, je m'en fiche !

— Non, mon roi Calvaire, c'est nous qui sommes trop nombreux. Les Selka ont peur. S'ils attaquent, nous les tuerons jusqu'au dernier. Ils n'oseront pas.

— Dans ce cas, ce sont des sages, grogna Calvaire, déçu.

Il avait vu une bonne centaine de Selka. Mais lui, il voguait avec des milliers de Norukai. Ivre de puissance, il nargua lui aussi les monstres des profondeurs.

L'un d'eux jaillit de l'eau. À sa tenue vivement colorée, Calvaire paria que c'était la maudite reine. Que n'aurait-il pas donné pour lui

fracasser le crâne à coups de poing !

À cette seule idée, il sourit aux anges.

À la poupe de la galère, les guerriers décidèrent de remonter le filet histoire de voir ce qu'il y aurait au menu du soir. Entendant leurs cris de surprise et de joie, Crayeux sauta d'un pied sur l'autre comme un dément.

— Je l'avais dit ! Nous allons massacrer !

Un Selka s'était pris au piège. Tentant de se glisser sous la coque pour la saccager, il avait fini avec les poissons et les crustacés qui enrichiraient la soupe du soir. Mais combien d'autres ignobles créatures rôdaient ainsi sous l'eau ?

Avec ses crocs et ses griffes, le Selka aurait pu se libérer, mais les guerriers l'en empêchèrent à coups de massue ou de hache.

— Ne le tuez pas tout de suite ! s'écria Calvaire.

Les yeux en fente, le monstre sous-marin arborait une gueule de poisson qui ressemblait vaguement à la bouche élargie des Norukai. Mais ces créatures n'étaient pas des enfants du dieu serpent.

Même blessé, du sang dans les yeux, le Selka tentait toujours de frapper. Sans la moindre crainte, Calvaire avança vers le filet. Quand il fut assez près, il cogna, visant le visage, et ses poings renforcés de fer brisèrent des os qui produisirent un son répugnant. Sonné, le monstre cracha du fluide vital par la bouche et des ruisselets rouges coulèrent de son nez et de ses oreilles.

— Attachez-lui une corde aux chevilles et traînez-le jusqu'au mât de misaine, ordonna Calvaire.

D'instinct, il remit en place la lourde chaîne qui ceignait sa taille.

Obéissant, les guerriers traînèrent le prisonnier jusqu'au mât, laissant dans leur sillage du sang et de la bave, comme s'ils avaient capturé une limace géante.

Campé à côté du mât, Calvaire vit que des Selka s'étaient massés dans l'eau, juste hors de portée des galères. Malgré la distance, il sentit leur colère, mais le maudit saboteur n'était pas un prisonnier de guerre. Il avait voulu saborder la galère, et son châtiment serait à la hauteur de l'outrage.

Un guerrier escalada le mât en tenant à la main la corde nouée à la cheville du Selka. Puis il la jeta par-dessus la fusée de vergue.

Bandant ses muscles, Calvaire saisit la corde et tira jusqu'à ce que le prisonnier pende très haut dans les airs, la tête en bas. Comme un ver piqué sur l'hameçon d'un pêcheur, le Selka se débattit en hurlant de rage.

Calvaire attachait la corde à un anneau d'amarrage. Toujours déchaîné, le Selka tenta de se plier en deux pour atteindre la corde, mais il n'était pas assez souple pour ça.

— Reine des Selka ! cria Calvaire à pleins poumons. Nous tenons

un des tiens. Regarde ce que nous vous ferons à tous, un jour très proche.

Le roi grimpa à son tour, s'accrochant au gréement jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur de la fusée de vergue où pendait le prisonnier. Ce dernier, fou de haine, tenta de le griffer, mais il était trop loin pour ça.

— Regarde, reine des Selka !

Le roi sortit son couteau, dont le manche avait été taillé dans le squelette d'un serpent de mer échoué sur son île. D'une main, il tira le prisonnier vers lui et, de l'autre, il lui trancha la gorge en prenant soin de ne pas basculer dans le vide.

Le prisonnier claqua des mâchoires, mais son cou n'était plus qu'une branchie géante d'où giclait du sang. Pendu par les pieds, le monstre se viderait très vite...

En bas, Crayeux leva ses mains blanches pour recevoir l'écarlate manne. D'autres Norukai l'imitèrent, inclinant la tête en arrière pour être aspergés de sang de Selka.

De son perchoir, Calvaire vit les Selka frémir de rage. Mais ils ne seraient pas assez fous pour attaquer l'armada.

Quand la charogne fut vide, le roi coupa la corde et laissa le Selka se fracasser sur le pont. Puis il redescendit, sautant sur les derniers cinq ou six pieds. Penché sur la dépouille, il la décapita et brandit comme un trophée la tête aux yeux encore ouverts et à la gueule dégoulinante de sang et de bave.

En esthète, il décida de la ficher sur une pique, à la proue.

— Je la garde pour ma collection... Le corps, jetez-le à l'eau sans détacher la corde, et traînez-le dans notre sillage. Un avertissement pour ces créatures ignobles...

Deux guerriers s'emparèrent du cadavre et le firent basculer par-dessus bord.

Moins d'une heure plus tard, l'étrange longe se tendit au maximum puis se relâcha. Quand des guerriers la remontèrent, Calvaire ne fut pas surpris de voir que le cadavre avait disparu, la corde coupée par des crocs acérés.

Chapitre 61

Sous la menace du dragon d'Utros, les membres du *duma* oublièrent leur goût des palabres. Pour une fois, ils se forcèrent à prendre une décision rapide. Dès que Nicci eut ajouté sa voix à celles de Nathan et d'Elsa, la motion fut votée à l'unanimité. Les Ixax seraient lâchés sur l'ennemi, comme André l'avait prévu quinze siècles plus tôt.

En pleine nuit, des ouvriers équipèrent de roues les deux plates-formes de bois qui serviraient au transport des guerriers géants. Avec des cordes, ils firent ensuite basculer les Ixax sur leurs traîneaux, Nathan et Nicci se chargeant d'amortir le choc avec des matelas d'air.

Enfin, quelques dizaines de colosses tirèrent les traîneaux hors du studio en ruine puis de la villa tout aussi dévastée.

À la lumière de la lune et des lampadaires magiques, une étrange procession prit le chemin des portes de la ville. Intrigués, des citoyens vinrent voir de quoi il retournait. Alors que quelques-uns se réjouissaient, défiant de la voix et du geste le général Utros, la plupart faisaient grise mine.

Quelques heures plus tôt, sans raison apparente, les soldats de pierre avaient cessé de marteler de coups la muraille. En silence, ils s'étaient retirés pour rejoindre le reste de l'armée.

Selon Nathan, ce n'était pas un bon signe. Utros mijotait quelque chose, et ça n'avait rien de rassurant. Avait-il trouvé un dragon ?

Quoi qu'il en soit, cet événement avait lui aussi incité les sorciers d'Ildakar à agir.

Suite à leur décision, la colonne avançait dans un concert de grincements de roues – l'expédition de la dernière chance, peut-être.

Alors qu'Elsa et lui fermaient la marche, Nicci avançant en tête devant les membres du *duma*, le vieux sorcier regarda les guerriers géants étendus sur le dos, leurs yeux jaunes rivés sur le ciel étoilé. La première fois qu'ils le revoyaient, ce ciel, depuis quinze siècles et des poussières ! Jonathan, Rald et Denn avaient décidément consenti un énorme sacrifice. Et on allait leur en demander un autre...

Bientôt, une foule se pressa des deux côtés de chaque rue où passait la colonne. Adultes et enfants, marchands ou anciens esclaves, tous les citoyens affichaient la même morosité.

Avec une bonne humeur forcée, Nathan fit jaillir une flamme dans sa paume.

— Pourquoi tirez-vous la tête ? lança-t-il. Allons, saluez vos héros –

nos Ixax, qui vont sauver Ildakar. Montrez-leur votre admiration. Pour la ville, ils ont tout sacrifié.

Au-dessus de la main de l'ancien prophète, la flamme brilla plus fort. Comprenant où il voulait en venir, Elsa sourit.

— Oui, mes amis, applaudissez ! (La magicienne invoqua aussi une flamme.) Pour les Ixax, vaillants défenseurs d'Ildakar ! Hourrah !

Peu à peu, des vivats et des applaudissements montèrent de la foule. Alors qu'ils devenaient de plus en plus denses, Nathan se pencha vers la tête d'un des géants :

— Tu les entends, mon ami ? Ils savent qui vous êtes et ils vous aiment. Bientôt, vous pourrez accomplir votre mission.

Nicci ayant aussi compris les intentions de Nathan, elle lança vers le ciel une grande colonne de Feu de Sorcier qui arracha des cris de surprise à la foule.

Descendant les rues, les traîneaux passèrent devant l'arène déserte, traversèrent le quartier des marchands, longèrent les entrepôts puis le secteur populaire et arrivèrent en vue de la muraille.

À l'horizon, l'aube pointait. Sur d'ultimes grincements, les traîneaux s'arrêtèrent devant les grandes portes solidement fermées.

— Les Ixax se souviennent de leur famille, de leur ville et de leur foi, annonça Nathan. Comme ils l'ont juré il y a des siècles, ils nous défendront.

Le haut capitaine Stuart demanda aux membres du *duma* de désactiver les sorts défensifs, puis il ordonna à ses hommes d'ouvrir les lourds battants.

Un rien impatient, Nathan les aida avec un sort discret. Avec tout ça, le ciel s'éclaircissait et le soleil dominait déjà le fleuve. Dès que le passage fut assez large, les colosses tirèrent les traîneaux dehors.

Dans leur camp, à bonne distance, les soldats d'Utros allaient et venaient.

— Nathan, souffla Nicci, regarde comme ils s'agitent déjà. Quelque chose est en cours. Utros va agir.

— Dans ce cas, il faut être plus rapide que lui.

L'ancien prophète se tourna vers Elsa et les autres membres du *duma* :

— Il n'y a plus de temps à perdre ! Pour relever les Ixax, utilisez votre don. Dès qu'ils seront réveillés, on les enverra à l'assaut.

Soulevé par la magie combinée de Nathan et de Nicci – avec l'aide d'Oron, de Damon, de Quentin et d'Elsa –, le premier guerrier géant se releva. Planté sur ses jambes et encore immobile, il était à moitié aussi grand que la muraille d'Ildakar.

Toujours ensemble, les détenteurs du don redressèrent son compagnon. Côte à côte, les Ixax ne bougeaient toujours pas, mais Nathan sentit que quelque chose se passait en eux – peut-être le sang

qui bouillait dans leurs veines, à l'idée de combattre enfin.

— L'heure a sonné ! cria l'ancien prophète. Vous voyez l'ennemi, en face de vous ?

Même s'ils ne pouvaient pas bouger les yeux, ce que les Ixax apercevaient devait suffire. Des milliers de guerriers, massés devant la ville...

— Ces hommes menacent Ildakar ! Leur plan, c'est d'abattre la muraille et de mettre à sac la cité. Tout ça au nom de l'empereur Kurgan, mort depuis des lustres. Amis, vous pouvez nous sauver ! Oui, vous, les géants immobiles !

Sur les créneaux, des sentinelles crièrent. Pour une raison inconnue, Utros faisait dégager une large zone, au milieu du camp.

Nathan sentit son estomac se nouer et les autres détenteurs du don plissèrent les yeux, cherchant à voir ce qui se passait.

Les poings serrés, l'ancien prophète se tourna vers Elsa :

— Très chère, prouvons à tout le monde que nous avons raison ! (Son regard revint sur les géants.) Rappelez-vous qui vous êtes ! Souvenez-vous de votre mission !

— Oui, enchaîna Elsa, souvenez-vous de nous ! Il le faut !

D'un geste, elle activa la rune gravée sur le plastron des guerriers. Brillant comme un petit soleil, chaque symbole réveilla son porteur.

Dans un concert de craquements – leurs articulations et les jointures de leur plastron – les Ixax s'ébrouèrent. Sous leur casque, leurs yeux jaunes brillaient de colère et d'une antique frustration.

Non sans frissonner, Nathan se souvint de son duel contre le troisième Ixax. Mieux que quiconque, il connaissait le potentiel destructeur de ces géants.

Et il avait décidé de les libérer !

Revenus à la vie, les titans baissèrent les yeux sur l'ancien prophète, comme s'ils le reconnaissaient. Puis, telles des machines à tuer, ils se mirent en mouvement.

Chapitre 62

Par un matin radieux prélude à une journée décisive, le soleil se levait au-dessus de la falaise d'Ildakar. Alors qu'il regardait autour de lui, le général Utros sentit la magie grandir et gagner en puissance dans l'air – le pouvoir qu'Ava et Ruva libéraient, comme prévu.

Le sortilège étant lié à la peau qu'elles avaient prélevée sur sa joue, Utros en devenait partie prenante. Quand elles avaient dissous dans l'eau les cendres de la cicatrice, un réseau semblable à une toile d'araignée s'était tissé entre ses magiciennes et lui.

Au début, il ne s'était rien passé. Quelques jours plus tard, dans la pénombre du quartier général, Utros et les jumelles avaient senti la lointaine présence d'un... dragon.

Oui, dénichant un reptile géant, le sortilège l'avait pris dans ses rets.

Même à l'époque des conquêtes de Kurgan, les dragons, aussi imposants qu'imprévisibles, se comptaient sur les doigts des deux mains. Mais les jumelles, en véritables génies, avaient réussi à en trouver un – le dernier de tous, peut-être.

— Il est très loin, avait murmuré Ava.

Serrée contre Utros à l'instar de sa sœur, Ruva avait caressé la peau dure et froide du général. Comme d'habitude, les magiciennes partageaient avec leur bien-aimé leur chaleur, leur magie et leur adorable présence.

— Mais il viendra à nous grâce à toi, général chéri.

À minuit, Utros avait donné l'ordre à ses hommes de ne plus tenter de neutraliser à coups de poing les défenses d'Ildakar. Ce rebondissement inattendu, il le savait, inquiéterait les défenseurs. Une tactique vieille comme le monde...

Tôt ou tard, la muraille céderait. Même si les sorciers avaient renforcé les défenses magiques des blocs de pierre, avec le temps, rien n'était indestructible. Après quinze siècles passés sous la forme d'une statue, Utros était prêt à attendre aussi longtemps qu'il le faudrait. De toute façon, Kurgan et Majel, son adorée, étaient déjà dans le royaume des morts, où le temps ne comptait plus. Le seul souci d'Utros, c'était de triompher, afin de se racheter. Après avoir vu sur Majel les effets du courroux de Croc de Fer, il ne s'attendait pas à être aisément pardonné. Cela dit, s'il réussissait à conquérir le monde...

Ildakar était en somme la première marche du podium...

Le reste de la nuit, après le retour des « marteleurs », s'était écoulé

dans un profond silence dont Utros avait profité pour peaufiner son plan.

Après s'être soigneusement épilées, les jumelles avaient peint sur leur visage, leur cou, leurs bras et leurs seins des motifs qui les transformaient en un chef-d'œuvre d'exotisme et de sensualité. Quand elles se paraient ainsi, elles n'avaient plus besoin de vêtements.

Utros était sûr qu'elles ne le laisseraient pas tomber. Pendant le lancement du sort, elles avaient pris sur le fait une magicienne d'Ildakar qui les espionnait. Sans grandes difficultés, elles s'en étaient débarrassées. Trop tard, sans doute, pour que les défenseurs ne soient pas au courant du plan en cours. Rien de bien grave, puisqu'ils ne pouvaient pas s'y opposer. Face à un dragon, même Ildakar était sans défense.

Après des jours d'attente, l'heure sonnait enfin, et garder le plan secret ne rimait plus à rien. Bientôt, Ildakar serait en flammes, sa muraille s'écroulerait et ses habitants tenteraient en vain de se rendre.

Alors que l'aube se levait, Utros et les deux magiciennes se dirigèrent vers le centre du camp, où les soldats avaient dégagé une vaste zone – sous les yeux des défenseurs, car ça ne pouvait plus rien changer.

Ava et Ruva n'avaient plus qu'à tirer sur la « longe » de leur sort pour ramener le dragon attaché à l'autre bout.

Au centre exact de la zone libérée, Ruva psalmodia en levant les bras vers le ciel :

— L'aube, c'est la frontière entre la nuit et le jour. Un moment où, l'équilibre de la magie étant parfait, certains sorts deviennent plus faciles à lancer.

— Plus faciles, précisa Ava, ne veut pas dire que ce soit simple. Ma sœur et moi, général chéri, nous ne reculerons devant aucun effort...

L'apparition du soleil donnerait le signal. En plastron, son casque à cornes de taureau sous le bras, Utros jeta un coup d'œil autour de lui. Partout, ses hommes brandissaient des étendards de fortune où s'affichait la flamme stylisée de Kurgan. Fier de ses soldats, le général posa une main sur le pommeau de l'épée longue qui battait son flanc.

Dès que le soleil se montra, ses rayons se reflétèrent sur le masque d'or qui couvrait la joue gauche du héros. Avec leur don, Ava et Ruva avaient fabriqué cet objet en faisant fondre une partie de leurs bijoux. Usinée à la perfection, la pièce de métal précieux correspondait très exactement à la forme et à la taille de la blessure. En un sens, c'était bien plus glorieux qu'une cicatrice. Avec son masque, Utros avait le sentiment d'être déjà entré dans la légende.

— De quelle direction viendra le dragon ? demanda-t-il.

— Du ciel, répondit Ava, mais nous ne pouvons pas t'en dire plus

pour l'instant... À présent, nous allons l'appeler.

Selon les ordres des magiciennes, des soldats avaient apporté deux gros tambours. Ava et Ruva s'en approchèrent et, à mains nues, produisirent un roulement qui se répercuta dans tout le camp.

Un composant de l'appel, seulement... Quand les jumelles touchèrent leur Han, Utros sentit le picotement de la magie jusque dans ses os. À cause de la cicatrice brûlée, il était désormais lié à tous les dragons encore présents en ce monde. En d'autres termes, il serait le vaisseau par lequel passerait l'appel.

Au plus profond de lui-même, il capta les échos d'un lointain combat. Non, pas un combat, plutôt les efforts désordonnés d'une truite piégée par un hameçon... Bientôt, le dragon serait là. Il sentait sa force colossale, sa magie brute et sa férocité sans bornes. Une créature qui plongeait ses racines dans le passé le plus ancien du monde...

Alors qu'Ava et Ruva tambourinaient de plus en plus fort, la magie explosa dans l'air en une myriade d'éclairs.

Utros oublia les collines environnantes dévastées par le feu et n'eut même pas une pensée pour les corps expéditionnaires qu'il avait envoyés un peu partout. Tout ce qui comptait, c'était l'instant présent et le reptile géant qui répondrait bientôt à son appel.

Un instant, il repensa au dragon d'argent qu'il avait capturé jadis. Ce désastre aurait dû lui inspirer une sainte terreur de ces créatures, mais il n'était pas homme à se laisser impressionner. En revanche, il savait *respecter* les êtres qui le méritaient.

Grâce au sort des jumelles, il allait pouvoir commander un dragon !

Via le lien magique, il sentit le reptile ailé approcher longtemps avant que les sentinelles le repèrent. En transe, Ava et Ruva continuaient à frapper sur les tambours, produisant un son semblable aux battements de cœur affolés d'un condamné à mort.

S'interrompant abruptement, elles s'assirent sur les talons et sondèrent le ciel. Quand il les imita, Utros crut voir un petit point gris, à une altitude incroyable. Alors que le lien magique vibrait frénétiquement, il distingua deux grandes ailes, un long cou et une queue hérissée de piques.

Des cris de surprise montèrent des innombrables rangs de soldats. Dès que le dragon fondrait sur Ildakar, Utros comptait lancer ses hommes à l'assaut. Malgré sa froide logique de militaire, il se révéla incapable de penser aux détails de l'opération. Pas maintenant, devant un tel spectacle...

Dans le ciel, le dragon indomptable amorça sa descente. Très vite, Utros constata qu'il était bien plus gros et plus vieux que le monstre qui lui avait jadis infligé une cruelle blessure. De ce dragon gris

incroyablement âgé émanaient une formidable sagesse et une colère si dévastatrice qu'elle frappa le général au cœur *via* le lien magique.

Dans une bourrasque d'air chaud et un fracas de fin du monde, le reptile géant se posa devant le général. Tandis qu'Ava et Ruva s'écartaient de leurs tambours, Utros s'adressa à la créature :

— Tu es à moi, dragon !

Sa tête de la taille d'un chariot, le reptile ailé, d'un seul coup de mâchoires, aurait pu couper en deux un taureau et l'avaler comme une vulgaire olive. Des flammes crépitaient dans ses yeux jaunes et de la fumée sortait de ses naseaux. Contrairement à son semblable d'argent, ce dragon-là pouvait carboniser un être humain si l'envie lui en prenait.

Sa voix tonitruante évoqua le fracas d'une tempête :

— Pourquoi m'as-tu arraché à la vallée de Kuroth, humain ?

Telle une vipère, la langue noire du monstre se darda hors de sa gueule.

— Je suis ton maître, répondit Utros. Et je t'ordonne de combattre pour mon armée.

— Je me nomme Brom, humain, et je n'ai pas de maître.

Pour démontrer le contraire au monstre, Utros tira sur la longue magique. Tandis que le dragon tressaillait, surpris, Ava et Ruva lancèrent un sort qui le fit grogner de douleur, comme si des centaines d'éclats de métal chauffé au rouge venaient de lui transpercer la peau.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi ! Dans la vallée de Kuroth, je veille sur les ossements de mes ancêtres. Car à ma connaissance, je suis le dernier de mon espèce.

Utros posa une main sur son masque partiel.

— Désormais, tu as une nouvelle mission et un nouveau chef. Au nom de notre lien, je t'ordonne de te battre pour moi. Attaque et détruis Ildakar !

Brom battit des ailes, produisant un souffle de vent qui manqua faire basculer Utros en arrière.

— Pas question !

— Tu ne peux pas te dérober ! La magie te domine.

Ava et Ruva lancèrent leur sort suivant. Si Utros n'avait pas prévu une telle résistance de la part du monstre, ses magiciennes se révélèrent encore plus puissantes qu'il l'imaginait.

Frappé de plein fouet, Brom rugit, secoua la tête et cracha dans l'air un jet de flammes et d'acide. Sans se laisser impressionner, Ava et Ruva entreprirent de planter des dagues magiques dans son cerveau.

— Vas-tu enfin m'obéir ! explosa Utros. Attaque Ildakar !

Torturé par les jumelles, le reptile géant se convulsait comme s'il était frappé par des centaines d'éclairs. Toute résistance ayant ses limites, il finit par incliner la tête devant son vainqueur.

Un sourire fendit la moitié intacte du visage d’Utros.

Chapitre 63

L'avalanche déclenchée par magie ayant submergé toutes les pistes, l'expédition venue de Surplomb du Monde dut perdre plusieurs jours à serpenter entre les monticules de neige et de glace. Trouver un passage pour les chevaux se révéla un casse-tête, et quand les éclaireurs en découvrirent un, il était si étroit qu'il fallut avancer en file indienne.

Afin de les interroger, les soldats de Zimmer cherchèrent des survivants de l'armée ennemie.

En avançant, ils découvrirent surtout des cadavres écrabouillés par la glace ou étouffés sous la neige. À la lisière du désastre, les éclaireurs déterrèrent une de ces dépouilles.

— Regardez, général !

Écrasé par une coulée de neige, l'antique soldat avait encore les yeux ouverts. La nuque brisée, son menton reposait sur son épaule gauche selon un angle impossible.

— Comme il est pâle..., souffla Verna.

Ce n'était pas son premier cadavre, loin de là, et tous avaient quelque chose de minéral après quelques heures. Mais là...

Renn mit pied à terre, se pencha et enfonça un index dans la poitrine du mort.

— C'est dur et raide.

— Parce qu'il est gelé, avança Oliver.

— Non, je ne crois pas... C'est de la peau, mais aussi de la pierre. Enfin, en partie.

Zimmer baissa les yeux sur la dépouille.

— Ils saignent quand on les pique et ils meurent quand on les tue, mais les abattre ne doit pas être facile... Cela dit, nous sommes habitués aux adversaires coriaces.

Renn chassa la poudreuse qui couvrait le mort.

— Cette flamme, je la connais..., dit-il en désignant l'emblème gravé sur la cuirasse du soldat. Cet homme appartient bien à l'armée de Croc de Fer, comme le pensaient les éclaireurs.

— L'empereur Kurgan..., souffla Verna. J'ai lu bien des choses sur lui dans les livres d'histoire.

— Mais ces traités ne disent pas tout, révéla Renn. Le grand général Utros, à la tête d'une énorme armée, est venu assiéger Ildakar. Pour se défendre, nos plus grands sorciers ont pétrifié cette horde. À l'évidence, quelque chose ou quelqu'un a dû la réveiller.

Le sorcier ventripotent gratta sa barbe en broussaille. Depuis le départ de Surplomb du Monde, il ne s'était plus rasé, assurant que sa pilosité lui tenait chaud.

— À moins qu'une partie de ces hommes seulement se soient réveillés, et qu'ils aient levé le siège en quête d'un meilleur endroit où vivre dans les montagnes.

— Et nous les avons tous tués, souffla Ambre, livide. Sans même savoir s'ils étaient hostiles...

— Ils l'étaient, répondit Zimmer, catégorique. Dix mille hommes, c'est beaucoup trop pour une mission pacifique.

Le général regarda le carnage et hocha pensivement la tête.

Verna descendit à son tour de cheval, pataugea dans la neige, s'agenouilla près d'un autre cadavre à demi enseveli... et cria de surprise.

— Celui-là est encore vivant ! Par les esprits du bien...

Chassant la neige qui couvrait le visage du blessé, la Dame Abbessse vit qu'il souffrait atrocement. Rejointe par Zimmer et Renn, elle les aida à dégager en partie l'homme de son tombeau de neige. Mais ses yeux étaient déjà vitreux.

— Devons-nous l'aider ? demanda Peretta. Dame Abbessse, pouvez-vous le guérir avec votre don ?

— Ce serait une riche source d'informations, souligna Zimmer.

Verna sonda le corps de son « patient ». Une masse d'os broyés et d'organes écrasés. Par quel miracle ce malheureux était-il encore en vie ? Le guérir ? Non, sûrement pas. En revanche, elle pouvait lui redonner un peu de vitalité. Brièvement.

— Je l'ai soulagé... Mais il n'en a plus pour longtemps.

— Qui est ton chef ? demanda Zimmer, se penchant vers le moribond. Et quelle était ta mission ?

Le soldat tourna la tête et parut surpris de découvrir une femme, un sorcier et des hommes vêtus d'un uniforme qu'il n'avait jamais vu.

— Le général Utros... Notre chef, c'est lui, au nom de l'empereur Kurgan. Au bout du compte, l'Ancien Monde tout entier tombera entre nos mains.

Presque aussi blafard que le soldat agonisant, Renn prit le relais de Zimmer :

— Tu étais à Ildakar, avec l'armée de pierre... Pourquoi le sort s'est-il dissipé ? Que s'est-il passé ? Et vers où te dirigeais-tu avec tes camarades ?

— Nous nous sommes réveillés, j'ignore pourquoi... Utros se chargera d'Ildakar, et nous, des autres villes... C'est ça, notre mission.

— Vous n'étiez qu'une infime fraction de l'armée d'Utros. Où sont les autres soldats ?

— Il y a plusieurs corps expéditionnaires... (Le soldat tenta de

bouger mais la neige qui couvrait le bas de son corps l'en empêcha.) Leur mission, comme la nôtre, c'est de conquérir tout ce qui se dresse sur leur chemin. Mais le gros de notre armée est encore devant Ildakar, qui ne résistera plus longtemps.

— Ildakar ne tombera jamais ! s'écria Renn.

Le moribond eut un ricanement qui fit perler du sang au coin de sa bouche. Avec le froid, Verna ne pourrait plus le maintenir longtemps en vie.

Furieux, Renn lança un poing d'air qui s'écrasa sur le torse déjà fragilisé du moribond. Avec un bruit de bois sec, les derniers os intacts se brisèrent et l'homme eut un dernier spasme avant de mourir.

Très pâle, Renn semblait sur le point de vomir.

— Comme je le pensais, fit Zimmer, c'était bien une force d'invasion. S'il y en a vraiment d'autres, comme il a dit, nous avons une guerre sur les bras.

— Pourquoi ? demanda Ambre, les yeux rivés sur le cadavre. On ne les connaît même pas... D'où leur vient l'envie de conquérir le monde ?

Verna eut le cœur serré devant tant d'innocence. Après des centaines d'années de service au sein des Sœurs de la Lumière, elle s'était accoutumée au malheur. Pour apprendre à un jeune homme à contrôler son don, il fallait le faire beaucoup souffrir et exiger qu'il consente à d'immenses efforts. Mais ce n'était pas tout... Quand l'Ordre Impérial occupait Tanimura, la Dame Abbessse avait vu des horreurs qui dépassaient l'imagination. Ensuite, elle avait participé à de sanglantes batailles, y compris celle où était tombé Warren, l'amour de sa vie. Oui, en matière de malheur, elle n'avait plus rien à apprendre.

Ambre, en revanche, ignorait tout de la violence du monde. Son frère, le capitaine Norcross, avait combattu pendant la guerre contre Sulachan, mais il était presque aussi jeune et naïf qu'elle. Hélas, pour vieillir prématurément, il n'y avait rien de plus efficace que la violence et les carnages...

Rameutant ses hommes, Zimmer désigna ses deux meilleurs éclaireurs.

— Je vous renvoie à Surplomb du Monde. Racontez ce qui nous est arrivé, et dites à nos gars de se préparer. La menace est bien pire que nous le pensions...

— L'objectif, ajouta Verna, ce n'est pas seulement Surplomb du Monde. Tout le continent est visé.

— C'est vrai, concéda Renn, mais Ildakar reste la cible principale. Du coup, notre mission devient plus importante que tout. (Du regard, il chercha le soutien du capitaine Trevor.) Nous n'avons plus rien à faire ici. Il faut partir au plus vite pour Ildakar !

— Renn a raison, général, dit Verna à Zimmer. Ordonnez à vos éclaireurs restants de trouver le chemin le plus court pour la cité. Quand nous aurons rejoint Nathan et Nicci, l'armée de pierre aura du souci à se faire...

Chapitre 64

Contraint par la magie d'Ava et de Ruva, le dragon gris avait baissé la tête, mais il n'était pas encore vaincu.

Plus admiratif qu'inquiet, Utros vit la colère qui brillait dans les yeux du monstre. Malgré la magie des jumelles, Brom aurait voulu cracher du feu et de l'acide sur le général, mais le lien magique le lui interdisait. Touchant son masque, Utros se souvint qu'il avait payé le prix fort pour bénéficier de cet avantage.

— Tu dois te battre pour moi. C'est un ordre de mon empereur.

— Tu n'es pas mon maître, humain !

Un ton moins assuré à cause de la douleur, mais une détermination intacte...

Emmêlant leurs doigts, les jumelles combinèrent leur magie. Fou de douleur, Brom rugit à en faire trembler le sol.

— Je te commande, au contraire, dit Utros, très calme. Pour vaincre cette maudite ville, j'ai besoin d'une arme. Aucune n'est plus puissante qu'un dragon.

Brom parvint à se redresser de toute sa hauteur.

— Je me fiche de tes guerres ridicules ! Le Gardien de la vallée de Kuroth doit retourner à sa mission sacrée.

Le monstre battit des ailes et se souleva légèrement du sol.

Une nouvelle fois, Utros recourut au lien magique.

— Non, tu vas écraser mes ennemis, raser Ildakar et me libérer de ce siège. Après, tu iras où tu voudras. Obéis, triomphe pour moi, et tu seras libre.

Brom ne rendit pas gorge.

— Parmi les miens, je suis un érudit et un sage. La mémoire d'un monde qui exista pendant des millénaires... Capable de reconnaître les ossements de mes ancêtres, je protège leur éternel repos. En d'autres termes, je ne suis l'arme de personne !

— Érudit ou non, tu es un dragon ! lâcha Utros. Survole Ildakar et déchaîne ton feu. Terrorise les habitants, rase les tours et détruis la muraille. Après, tu fileras où ça te chantera.

Sans attendre la réponse du dragon gris, les jumelles le criblèrent de nouveau de dards magiques.

Brom lâcha un jet de flammes vers le ciel. Grognant de rage mais vaincu, il prit son envol et fondit sur Ildakar.

Alors qu'ils suivaient des yeux les Ixax, Nathan sentit monter en lui

un mélange de terreur et d'excitation. Pour la première fois depuis des lustres, comme le rappelaient les grincements de leur armure, les géants retrouvaient leur liberté de mouvement. Se retournant avec un bel ensemble, ils baissèrent la tête vers Nathan.

Si puissant qu'il fût, le vieil homme se sentit aussi insignifiant qu'une fourmi. Le défunt camarade des géants, se souvint-il, avait fait de la bouillie du sorcier de chair André. S'ils se retournaient contre Ildakar, les Ixax mâcheraient le travail aux soudards d'Utros.

— Je vous en prie..., souffla Nathan, même pas sûr que les guerriers l'entendaient.

Les Ixax tournèrent la tête pour regarder les soldats ennemis et le dragon qui venait de se poser dans la zone dégagée. Après un moment d'hésitation, ils avancèrent d'un pas lourd vers le camp adverse.

— Tout le monde en ville ! cria Nicci. Et qu'on ferme les portes !

Les membres du *duma*, les nobles détenteurs du don et les simples travailleurs reculèrent à l'abri de la muraille. Tandis que les portes se fermaient, Nathan, Nicci et Elsa coururent rejoindre sur le chemin de ronde les sentinelles et les innombrables curieux qui s'y pressaient pour voir ce que feraient les Ixax.

— Ils chargent les assaillants ! lança Nathan. C'est pour ça qu'ils ont été créés.

Tels deux béliers vivants, les géants fondaient sur l'ennemi. Concentrés jusque-là sur le dragon gris, les antiques guerriers d'Utros se retournèrent pour faire face à la menace.

Calmes et disciplinés, ils levèrent leur bouclier afin d'encaisser la charge des Ixax. Chacun brandissant une épée plus haute qu'un homme, les deux géants taillèrent en pièces les premiers rangs de défenseurs.

Un vrai massacre, comme lorsqu'un renard s'introduisait dans un poulailler. D'un seul coup d'épée, un Ixax pouvait couper en deux un soldat de pierre. Sans se soucier de leur sécurité, des centaines de guerriers vinrent barrer le chemin des monstrueux combattants. Comme si de rien n'était, les Ixax les écrabouillèrent puis reprirent leur chemin.

Sur les remparts d'Ildakar, des applaudissements crépitèrent et des vivats jaillirent de toutes les gorges.

— Le dragon, regarde ! s'écria Nicci en tirant sur la manche de Nathan. Il vole vers nous !

Au bout du compte, Utros avait réussi à imposer sa volonté au reptile géant.

— Je file me poster tout en haut de la ville, d'où je pourrai l'affronter, s'il le faut.

Sans attendre de réponse, la magicienne s'en fut à la vitesse du vent.

Nathan continua à admirer l'œuvre noire des Ixax. Quinze siècles durant, ils n'avaient même pas pu froncer les sourcils. Aujourd'hui, ils se défoulaient enfin sur un ennemi en chair et... en pierre. Fous de rage, ils vendangeaient littéralement les rangs ennemis à grands coups d'épée. Débordés, les soldats d'Utros les laissaient s'enfoncer de plus en plus dans le camp.

Depuis le début, Nathan n'éprouvait aucune sympathie pour les antiques guerriers et leur légendaire général. Si on lui avait donné le choix, il aurait préféré qu'ils se rendent à la raison et s'établissent paisiblement dans une région inhabitée de l'Ancien Monde. Comme ce n'était pas le cas, il faudrait les écraser, rien de plus ni de moins.

Entêté, Utros ne se rendrait jamais. Pour terrifier les habitants, il avait catapulté par-dessus les murs d'Ildakar les cadavres des héros de l'attaque surprise. Ses magiciennes, pas en reste, s'en étaient prises à Nicci avant de tuer la pauvre Lani.

Un jeu mortel, en d'autres termes. Et les Ixax, désormais, allaient faire le vide sur le damier.

Sans ralentir, ils coupaient en deux, écrabouillaient ou martelaient de coups de poing les « glorieux » soldats de Kurgan. Même s'il était foncièrement doux et pacifique, Nathan buvait du petit-lait devant ce spectacle. Aussi dévastateurs que prévu, les Ixax se déchaînaient pour défendre la ville – là encore, exactement comme le vieil homme l'aurait parié. Mais ils n'étaient pas au bout de leur peine, et face à une telle multitude, leurs chances de l'emporter restaient réduites.

Et dans le ciel, le dragon gris volait toujours vers Ildakar.

Déboulant sur la zone dégagée, Enoch tira sur les rênes de son destrier puis cria :

— Général, nous avons de lourdes pertes ! Il faut neutraliser ces monstres.

Du coin de l'œil, Utros avait vu les géants sortir d'Ildakar. Concentré sur Brom, il ne leur avait guère accordé d'attention. En d'autres circonstances, il se serait inquiété, mais là, un dragon combattait dans ses rangs...

Les traits creusés, Enoch perdit le peu de calme qui lui restait quand il constata que son chef ne daignait pas répondre.

— Il faut les affronter, Utros ! C'est le moment pour tes magiciennes de montrer leur valeur !

Utros regarda les jumelles, épuisées après leurs récents efforts.

— J'ai besoin d'elles pour contrôler le dragon. S'il se retournait contre nous, ce serait une catastrophe, et elles ont déjà beaucoup puisé dans leur Han.

— Regarde ces géants, général ! Ils risquent de faire un massacre.

Utros s'intéressa enfin aux monstrueux guerriers. Une marée que

rien ne semblait pouvoir arrêter.

— Lance toutes nos forces contre eux, Enoch. Le nombre finira par les submerger.

Avec un détachement d'expert, Utros admira la puissance brute des géants. Ses soldats, pourtant aguerris, tombaient les uns après les autres comme des quilles. Inspirant à fond, il posa son casque sur sa tête.

— Oui, c'est ce qu'il faut faire. Tout le monde contre les géants ! Ils semblant invincibles, mais nous sommes plus nombreux que des grains de sable sur une grève. Quoi qu'il en coûte, nous vaincrons !

Au sommet du plateau, là où les ruines de la pyramide rappelaient que l'ordre ancien ne s'appliquait plus à Ildakar, Nicci courut se camper au pied de la tour du pouvoir.

Dans la plaine, les Ixax continuaient à faire des ravages, mais la magicienne s'intéressait davantage au dragon. Pour l'instant, à part sa taille, elle ne distinguait pas grand-chose de la créature qui crachait déjà du feu et de l'acide, carbonisant les oliveraies et les toits des premiers entrepôts. Dans les bas quartiers, des citadins terrorisés couraient en quête d'un abri, mais aucun bâtiment ne les protégerait du feu d'un dragon.

Les bras levés, Nicci lança un défi au reptile volant :

— Dragon, viens m'affronter, si tu l'oses !

Histoire d'attirer l'attention du monstre, la magicienne lâcha dans le ciel une gerbe d'éclairs noir et blanc.

Fonçant vers la pyramide, elle escalada les ruines. Une position idéale, puisque les blocs de pierre ne craindraient pas le feu. De plus, il n'y avait pas d'habitations dans le coin, et pas l'ombre d'un passant non plus. Ici, la magicienne affronterait le monstre en duel.

Touché par les éclairs, le reptile géant beugla de rage. Dès qu'il l'eut repérée, il fondit sur Nicci.

Au moment où il allait cracher du feu, elle le reconnut et cria son nom :

— Brom ! Brom !

Le monstre hésita, redressa son vol et décrivit un cercle au-dessus des ruines.

— Brom, Gardien de la vallée de Kuroth, pourquoi as-tu abandonné les ossements de tes ancêtres ? Au lieu de nous attaquer, tu devrais veiller sur eux.

Le monstre rugit, mais sa curiosité semblait éveillée.

Nicci se souvint du dragon cacochyme qui s'était dressé devant elle et ses compagnons dans la vallée de Kuroth. Même au bout du rouleau, il avait lutté pour défendre le cimetière de son peuple.

En compagnie de Chardon, une adorable fillette, Nicci, Nathan et

Bannon étaient en quête d'une côte de dragon – l'arme indispensable pour vaincre la Maîtresse de la Vie. Alors qu'elle luttait contre Brom, Nicci, sans le vouloir, lui avait rendu une bonne partie de sa splendeur d'antan. Parfois, le don avait des effets vraiment inattendus...

Redevenu énorme et terrifiant, Brom battit des ailes pour se poser devant la magicienne, qui ne céda pas un pouce de terrain.

Avec sa misérable chevelure, allait-il la reconnaître ? Un dragon faisait-il la différence entre les humains ? Son pouvoir prêt à se déchaîner, la magicienne se jeta à l'eau :

— Lors de notre premier combat, tu étais bien plus faible, Brom. Mais ça ne m'empêchera pas de lutter, si tu m'y forces.

Les yeux pétillants d'intelligence, le reptile géant exhala un nuage de fumée qui tourbillonna autour de son énorme tête.

— Je me rappelle, tu es la magicienne...

— Nous nous sommes vus dans la vallée de Kuroth, oui... Tu nous as donné une côte de dragon, et ma magie t'a rendu ta vigueur et ton feu. Grâce à moi, l'âge ne pèse presque plus sur tes épaules.

— C'est vrai, mais je ne te dois plus rien.

— Qui parle de « devoir » ? J'en appelle à ton bon sens. Parmi les dragons, tu es un sage et un érudit. Est-ce le portrait de quelqu'un qui s'engage dans une guerre qui ne le concerne pas ? Pourquoi sers-tu Utros ? Que comptes-tu y gagner ?

— Rien du tout. Et je me contrefiche aussi de toi.

— Dans ce cas, que fais-tu ici ?

— Avec la cicatrice d'une brûlure, ce général m'a piégé. Nous sommes liés et ses magiciennes me contraignent à lui obéir. Pour cette fois, a-t-il dit. Après, je serai libre.

— Qui peut imposer sa volonté à un géant tel que toi ? Je sais d'où il tenait sa cicatrice. Tu n'es pas le dragon d'argent qu'il a combattu dans un lointain passé.

— Je sais... Le lien est faible, mais je ne peux pas le briser, et ses magiciennes me torturent. Si je rase Ildakar, vous carbonisant tous, je pourrai retourner dans la vallée de Kuroth. C'est tout ce qui compte pour moi.

Nicci plaqua les poings sur ses hanches.

— Dans ce cas, nous devons nous battre. Je peux te torturer aussi, et tu le sais.

— Je ne veux pas lutter contre toi. Hélas, il le faut...

— Brom, je t'ai rendu ta jeunesse et ta force. Utros, lui, t'impose sa volonté en te faisant souffrir. Ton véritable ennemi, c'est ce général.

— Si je ne rase pas Ildakar, je ne recouvrerai jamais ma liberté.

Avec son don, Nicci sonda l'aura du dragon gris. S'aidant des vestiges de magie accrochés aux ruines de la pyramide, elle réussit à voir la fine laisse de pouvoir qui reliait Brom aux jumelles.

— C'est vrai, les magiciennes d'Utros te tiennent, mais la chaîne est ténue. Pour leur sort, elles ont utilisé la cicatrice d'Utros – un appel adressé à tous tes semblables. Tu as eu la malchance d'être le plus proche.

Furieux, Brom cracha quelques flammèches.

— Je le sais ! Je suis un érudit. N'essaie pas de me rouler !

— Je n'y pense même pas... J'énonce une évidence, et ma magie, je te l'assure, est supérieure à celle des jumelles. Jadis, j'ai tué un sorcier et volé son pouvoir.

Nicci étudia le filament qui reliait Utros à Brom. Sans effort, elle le saisit et le brisa, comme elle avait cassé le cheveu qui la menaçait, lors de l'attaque des jumelles.

Dès que le lien fut brisé, Brom retrouva sa superbe. Redressé de toute sa taille, il battit des ailes et grogna d'aise.

— Choisis qui tu veux combattre, dit Nicci. Je t'ai libéré. Si ça te chante, tu peux retourner dans la vallée de Kuroth. (Elle sourit.) Mais tu as une nouvelle dette envers moi. Cela dit, si tu attaques l'armée d'Utros, nous serons quittes.

— Ce sera un plaisir, magicienne !

Sa queue battant l'air, le reptile géant prit son envol. De nouveau libre, il repartit vers la plaine, ivre de colère et assoiffé de vengeance.

Chapitre 65

Dans le vacarme de la bataille, seuls les Ixax n'émettaient pas le moindre son. Chacun de leurs pas en valant dix d'un homme normal, ils écrabouillaient les soldats de pierre sous leurs bottes aux semelles renforcées de fer. Décrivant de grands arcs, leurs lames décapitaient à présent des adversaires par dizaines. D'un simple coup de poing, ils renversaient comme des quilles les défenseurs qui s'efforçaient de leur barrer la route.

Aussitôt mille hommes éliminés, ils passaient aux mille suivants. Implacable duo, ils se complétaient à merveille et tenaient sans effort apparent la dragée haute à l'élite des troupes d'Utros.

Perché sur un destrier à la peau aussi minérale que la sienne, Enoch leva son épée et beugla :

— Rassemblement ! Soldats du général Utros, regroupez-vous ! C'est le nombre qui fera notre force !

Des messages relayèrent cet appel. Bientôt, comme une immense créature dotée d'une conscience unique, la horde de Kurgan reforma les rangs et les resserra.

Les Ixax continuèrent d'avancer, impitoyable marée lancée à toute vitesse sur un brise-lames. Des centaines de guerriers périrent, mais l'entité reformée ne se débanda pas.

Enoch aurait parié sa chemise là-dessus. Ces hommes, il les avait connus pendant des décennies – et entraînés chaque jour où le soleil voulait bien se lever. Égarés dans le temps, sans famille ni proches, ils se raccrochaient à ce qui leur restait : leur foi en Utros. Il avait promis de les guider jusqu'à la victoire, et c'était un homme d'honneur.

Des sonneries de cornes retentirent et des harangues leur firent écho.

— Pour le général, coûte que coûte ! cria Enoch.

Des milliers de gorges reprirent son mantra.

— Pour le général !

Boucliers bord à bord, deux compagnies formèrent une phalange puis pointèrent leurs lances. Véritable mur d'acier, elles avancèrent vers les géants.

Leur sort fut vite réglé – un massacre ! Mais leur exemple inspira d'autres compagnies, puis des bataillons et des régiments entiers.

Malgré tout ce qu'il avait vu dans sa carrière, Enoch était horrifié par les pertes. En une demi-heure, le général Utros avait perdu plus d'hommes que lors de toutes ses campagnes. Mais l'armée ne

reculerait pas et elle ne se rendrait jamais.

Considérant leur efficacité, les géants d'Ildakar n'étaient pas davantage susceptibles de renoncer. Qu'il s'agisse d'êtres intelligents ou de brutes sans cervelle animées par la magie, ces guerriers s'acharneraient jusqu'à ce qu'il ne reste plus un homme debout en face d'eux.

La seule possibilité, c'était de les détruire, quel qu'en soit le prix. Le général partageait cette analyse...

D'autres sonneries rallièrent les soldats, qui accoururent de toutes les directions, resserrant les mailles du filet.

Deux puissantes phalanges percutèrent de plein fouet les géants. Comme on chasse un moustique, ils dispersèrent la pointe de la formation et continuèrent d'avancer.

À cet instant, le piège se referma sur eux. Piétinant les morts et les blessés, des hommes vinrent recomposer les phalanges. Encerclés, les géants continuèrent à semer la mort, mais le combat avait insensiblement changé d'âme.

Toujours en selle, Enoch cria des ordres. Dans le vacarme, personne ne les entendit. Rien de bien grave, puisque les soldats savaient parfaitement ce qu'ils avaient à faire.

— Pour le général ! lancèrent-ils d'une seule voix. Utros ! Utros ! Utros !

Les monstrueux guerriers continuaient leur œuvre dévastatrice, mais les réserves du général étaient quasiment inépuisables. Et chaque homme, dans cette multitude, consentait à donner sa vie pour infliger ne serait-ce qu'une égratignure aux deux titans.

Alors qu'il avait transmis les ordres, Enoch lui-même en était stupéfait. On eût cru voir une colonie de fourmis s'attaquant à deux énormes insectes. Par vagues, des combattants se jetaient sur les géants. Alors que les cadavres s'entassaient, le piège se resserrait, limitant la liberté de mouvement des deux guerriers sanguinaires.

Incessantes, les vagues se succédèrent.

Un déferlement.

Sur le chemin de ronde, les spectateurs firent grise mine en voyant les Ixax peiner face à la horde ennemie. D'instinct, Nathan passa un bras autour des épaules d'Elsa et l'attira vers lui. Suivant d'un œil la trajectoire du dragon gris au-dessus d'Ildakar, le vieux sorcier, de l'autre, ne manqua pas une miette de la manœuvre d'encercllement puis d'étouffement conduite par les soldats de pierre.

— Esprits bien-aimés, on dirait des sauterelles...

— Plutôt un essaim de guêpes, souffla Elsa. Des centaines se sacrifient pour que quelques-unes puissent piquer...

Là-haut, près de la tour du pouvoir, Nicci défiait le dragon gris qui

crachait déjà du feu. Soudain, Nathan reconnut Brom, le gardien du cimetière de Kuroth... Superbe dans sa robe noire, Nicci avait grimpé sur les ruines de la pyramide.

Dans la plaine, les Ixax continuaient à moissonner des vies, mais le nombre les ralentissait de plus en plus, et ils encaissaient trop de coups. Très bientôt, le vent tournerait...

Selon André, chaque Ixax pouvait tuer cinq mille ennemis. Une estimation pessimiste. Ces deux-là avaient fait au moins deux fois plus de victimes. Hélas, ça ne suffirait pas...

Les soldats d'Utros les frappaient, s'accrochaient à leurs jambes, tentaient de les déséquilibrer...

Enfin, l'inévitable se produisit. Comme un chêne qu'on abat, le premier Ixax s'écroula et le second ne fut pas long à connaître le même sort.

Alors, telles des fourmis, des soldats se jetèrent sur eux par milliers et les taillèrent en pièces – par petits morceaux, certes, mais ça ne changerait rien au résultat final.

Le cœur serré, Nathan murmura :

— Pardonnez-moi, mes amis... Au moins, vous serez en paix, désormais.

Des larmes aux yeux, le vieux sorcier serra encore plus fort sa compagne contre lui.

— Dormez pour l'éternité, les gars... Vous avez fait bien mieux qu'on pouvait l'espérer.

Utros était fier de ses hommes. Comme ça s'imposait, ils s'étaient sacrifiés sans compter pour la gloire de l'empereur Kurgan et par amour pour leur chef. Chargé de la manœuvre, le premier commandant Enoch avait fait montre d'un incontestable talent.

Soulagé, Utros se concentra sur Ildakar, d'où auraient déjà dû monter des colonnes de fumée. En volant, Brom avait craché du feu, et quelques bâtiments brûlaient, mais ils étaient trop rares. La cité entière aurait dû être en proie aux flammes.

Près du général, Ava et Ruva chancelèrent comme si des couteaux invisibles venaient de les frapper. Alors qu'elles portaient une main à leur cœur, Utros sentit son lien avec le dragon se briser net.

Quelques instants après la victoire sur les géants, l'ombre de Brom passa sur le champ de bataille.

Que fichait-il là, ce maudit dragon ? Les poings serrés, Utros avait du mal à en croire ses yeux.

— Il s'est libéré ! Comment est-ce possible ? Magiciennes, reprenez-le en main ! C'est une pièce essentielle de mon plan.

Ava et Ruva s'efforcèrent en vain d'obéir.

— Général chéri, dit Ava, la cicatrice suffisait à peine pour créer

un lien. Brom n'étant pas le dragon qui t'a blessé, l'affaire était risquée depuis le début...

— Quelqu'un a brisé le lien, dit Ruva.

Les jumelles se regardèrent puis s'écrièrent ensemble :

— Nicci ! Ça ne peut être qu'elle !

Dans le ciel, Brom plongeait déjà vers l'armée d'Utros. Ses grandes ailes battant l'air, il se mit en position d'attaque, le cou bien tendu, puis lâcha un enfer de flammes et d'acide sur les soldats de pierre. Malgré leur composante minérale, des centaines de guerriers se consumèrent en un clin d'œil.

Plusieurs compagnies, et ce en quelques secondes...

Alors qu'il se dirigeait déjà vers son quartier général pour activer la lentille et informer Kurgan d'une grande victoire, le général se retourna, agacé par ce contretemps.

Désormais, Brom s'en prenait aux vainqueurs des titans. Dans un torrent de feu et d'acide, il tuait des soldats par centaines – une façon de démontrer sa force et de punir Utros et les jumelles de ce qu'ils avaient osé lui faire.

Redressant son vol, il s'emplit les poumons d'air puis piqua de nouveau et lança un autre assaut. Selon toute probabilité, il cherchait à tuer Utros, mais sans le lien, il n'avait presque aucune chance de le repérer. Pour se défouler, il carbonisait des tentes, des cabanes et de pauvres soldats.

Le général se campa devant la lentille géante fabriquée avec le sang d'enfants innocents.

— Il ne doit pas l'endommager. Ava, Ruva, protégez votre création !

Contre toute attente, Brom avait localisé Utros – décidément, ce reptile sortait de l'ordinaire – et il fondait sur lui. Quand il s'estima à bonne distance, il lâcha un court jet de flammes sur sa cible.

Affolées, Ava et Ruva se prirent la main et érigèrent un bouclier défensif autour de la lentille, du général et d'elles-mêmes.

Les flammes balayèrent la zone sans y pénétrer. Malgré sa peau de pierre, Utros sentit la chaleur qui s'en dégageait.

Le bouclier des jumelles dévia la lance de feu, qui alla percuter et embraser le quartier général. Une perte regrettable, certes, mais l'essentiel était préservé.

Utros, les magiciennes et la lentille...

Brom fit plusieurs passages, histoire que son message soit clair. Il était furieux et tenait à ce que ça se sache.

Sous l'onde de choc et malgré le bouclier, Utros bascula en arrière. Alors que l'odeur de la chair brûlée montait à ses narines, il suivit des yeux le dragon gris.

Après un ultime rugissement, Brom prit la direction du nord, vers

sa lointaine vallée de Kuroth.

Chapitre 66

Partout à Ildakar, un puissant soulagement dominait les autres sentiments. À juste titre, selon Nicci, puisque les Ixax et le dragon gris avaient porté de rudes coups à l'ennemi. Pour la première fois, Utros devait sentir le goût amer de la défaite sur sa langue.

Revenue sur les remparts, la magicienne sonda le camp ennemi dévasté. Entre les soldats tués par les Ixax et ceux que Brom avait carbonisés, Utros devait l'avoir amère...

— C'est le moment d'exiger qu'il lève le siège, déclara la magicienne.

— Je suis d'accord, dit Nathan. Hélas, je doute que cette débâcle l'incite à lâcher l'affaire.

Tout près du sorcier et de la magicienne, le haut capitaine Stuart se régala du spectacle.

— En ma qualité de commandant de la garde, j'irai délivrer un message au général. En insistant sur la nécessité de mettre un terme *négocié* à toute cette folie.

Damon et Quentin approuvèrent cette initiative. Oron, lui, se montra dubitatif :

— Je préférerais qu'on tue ce maudit général. Si on signe un accord, se montrera-t-il digne de confiance ?

— Pour le savoir, dit Elsa, il faudra essayer.

Olgya acquiesça.

Le regard sombre depuis qu'il avait perdu tant d'hommes lors de l'attaque surprise, le haut capitaine Stuart semblait reprendre du poil de la bête.

Après lui avoir souhaité bonne chance, les membres du *duma* neutralisèrent les défenses d'une poterne qu'il franchit à cheval, le dos bien droit. Très vite, des soldats de pierre l'interceptèrent puis l'escortèrent dans le camp en piteux état.

— Si nous profitons de ce répit pour débattre de la suite ? proposa Quentin. Quand le général répondra, nous devrons savoir que dire.

Plutôt qu'une réunion dans la salle du conseil, Nicci suggéra que tout le monde se retrouve sur le site de l'ancienne pyramide, d'où il serait possible de surveiller la plaine.

Quand tout le monde eut gravi les vestiges des marches de pierre, Nicci tira sur sa robe noire, l'épousseta et sonda le camp d'Utros. Avec les forces qu'il lui restait, le général représentait toujours une terrible menace malgré les milliers d'hommes partis explorer et conquérir

l'Ancien Monde.

Avant de s'asseoir sur des gravats, Damon les consolida avec son don, histoire d'éviter toute mauvaise surprise.

— Puisque nous en avons la possibilité, nous rendrons toute sa splendeur à Ildakar.

Avec l'aide de Quentin, Damon dégagea la zone – celle où avaient lieu les sacrifices, apparemment.

Perchés sur un bloc de pierre, Nathan et Elsa, serrés l'un contre l'autre, laissèrent leur regard errer sur la ville.

— Nous sommes tous épuisés, dit Elsa. Pour nous défendre, nous avons utilisé beaucoup de pouvoir, mais ça en valait la peine. Désormais, Utros est contraint de négocier. Il sait que nous sommes forts.

Quentin tapa dans ses mains comme s'il se croyait encore au temps où ça ferait accourir des esclaves.

— Un jour de fête, voilà ce que nous devrions instituer. Une cérémonie du souvenir, pour célébrer une grande victoire.

— Je crains que ce soit prématuré, dit Nicci. Regardez plutôt !

Sur un geste de son amie, Nathan fit apparaître dans l'air sa fenêtre magique. Malgré les lourdes pertes, il restait dans le camp largement assez de soldats déterminés à se battre pour que les choses ne soient pas si simples.

— Nous avons lancé sur l'ennemi les deux Ixax, dit Nicci, soit les armes les plus puissantes jamais créées par les sorciers d'Ildakar. Ils sont tombés avec les honneurs, mais nous ne pouvons plus compter sur eux. Même chose pour le dragon qui s'est pour un temps rangé dans notre camp.

» Oui, ce fut du bon travail, mais nous avons joué nos meilleures cartes et le siège tient toujours. Selon mes estimations, il reste la plus grande partie des forces ennemies. Tant que le général n'aura pas capitulé, je ne vois pas ce que nous pourrions fêter.

Les membres du *duma* ne trouvèrent rien à objecter.

— Nous continuerons à résister, bien sûr, mais Ildakar n'est qu'une cité parmi d'autres. Le véritable enjeu, c'est tout un continent.

— Ildakar est la plus glorieuse cité de l'histoire, s'indigna Oron. Nul n'est meilleur que nos sorciers. Si nous ne parvenons pas à neutraliser Utros, qui d'autre le fera ?

— C'est exactement ce que je voulais dire..., fit Nicci. Ildakar est mieux défendue que les autres villes ; pourtant, Utros nous tient en échec. Son armée reste trop forte pour nous. Sans aide, nous ne vaincrons pas.

— Je ne suis pas sûr que les troupes de Richard fassent le poids face à cette horde, souffla Nathan.

— Devant les résultats d'aujourd'hui, dit Quentin, je reprenais

espoir, mais je vois que nous ne sommes toujours pas plus avancés.

— Stuart convaincra le général de parlementer, assura Elsa. Il faut le persuader que sa guerre n'a plus aucun sens. L'objectif, c'est de ramener la paix. Alors, nous retrouverons la prospérité.

Nathan orienta sa fenêtre magique vers le centre du camp, où il y avait du mouvement. Le tenant par la bride, un soldat guidait le cheval de Stuart en direction des portes d'Ildakar. Sur la selle, le haut capitaine regardait droit devant lui, les yeux déjà vitreux. Sa bouche béait, comme si on lui avait tranché le cou pendant qu'il expliquait les raisons de sa venue au général ou à un de ses officiers.

Elsa éclata en sanglots. Compatissant, Nathan fit disparaître l'image.

— Maintenant, dit Nicci, je suis sûre qu'Ildakar ne s'en sortira pas sans aide. Utros ne lâchera jamais prise.

Dans sa tenue noire habituelle fraîchement nettoyée, Nicci se tenait près de la margelle du puits de la sliph. Comme la fois précédente, elle emportait l'artefact d'Elsa qui lui permettrait de montrer l'armée d'Utros à ses interlocuteurs.

Lévitant dans l'air, deux globes lumineux projetaient de longues ombres sur les murs.

— Sliph, je veux voyager.

L'exécution de Stuart avait secoué les membres du *duma*, désormais pressés de trouver d'autres idées pour attaquer l'armée adverse tandis qu'elle léchait encore ses plaies. Selon Elsa, la magie de transfert pouvait porter un coup terrible à l'ennemi. À l'en croire, elle avait une idée susceptible d'énormes dégâts.

Depuis la mort du capitaine, Damon et Quentin, paniqués, s'agitaient frénétiquement. D'une voix hésitante, Damon avait de nouveau proposé qu'on relâche et réintègre Thora.

Comme chaque fois, Nathan avait rappelé qu'elle n'était pas fiable. Personne ne pouvait le contredire, pourtant, l'ombre de la sovrena déchue planait dans la salle du conseil.

Plus que jamais, Nicci avait conscience qu'il fallait avertir le reste de l'Ancien Monde. Du coup, elle avait décidé de repartir. Son voyage à Tanimura ne suffirait pas. Elle devait tisser une alliance avec tous les pays menacés par Utros. Sa mission clairement définie, elle avait tourné le dos aux interminables palabres du *duma*.

— Sliph, je veux voyager !

Un son lointain annonça l'arrivée de la créature de vif-argent.

— Une autre mission pour la cause ? demanda-t-elle tout en émergeant du puits. Je veux savoir si tes opérations précédentes ont réussi. Sommes-nous sur le point de gagner ?

Nicci opta pour un mensonge par omission.

— Oui, mais il reste des obstacles à franchir.

— Où est l'empereur Sulachan ? Et pourquoi Lothain n'est-il pas venu me voir ? Toi, je ne te connais pas.

— Bien sûr que si ! J'ai déjà voyagé en toi, et il faut que je recommence. Conduis-moi à Serrimundi. Je dois y voir nos alliés et leur parler de la guerre à venir.

À la sliph de comprendre ce qu'elle avait envie de comprendre ! Mais la créature semblait toujours aussi soupçonneuse.

— Nous nous battons pour Sulachan ?

— Ça ne te regarde pas. Alors, tu connais Serrimundi ? Il faut que j'y aille.

— Je connais bien des endroits, mais j'existe uniquement pour servir notre cause. Dis à l'empereur qu'il doit voyager en moi. Je le conduirai là où il voudra – jusqu'à la victoire.

— L'empereur ne prend d'ordres de personne, rappela Nicci.

Les traits de la sliph fluctuèrent puis se reformèrent. La preuve qu'elle était troublée.

— Serrimundi ! répéta Nicci.

Furieuse mais docile, la créature entraîna la magicienne avec elle.

— *Respire !* lui ordonna-t-elle sans aménité.

Chapitre 67

Le camp était ravagé, comme le cœur du général Utros. Pour un chef digne de ce nom, subir d'aussi lourdes pertes était une source de chagrin et de honte. La mort de l'émissaire d'Ildakar l'avait à peine soulagé. Cela dit, sa réponse était claire et nette. La ville tomberait quoi qu'il arrive !

Ses soldats avaient juré de le servir des siècles auparavant. Sans hésiter, ils avaient promis de mourir pour lui s'il le fallait. Mais en quittant Orogang, aucun d'entre eux ne savait qu'il ne reverrait plus jamais son foyer, ses proches, sa bien-aimée... et son époque. Aujourd'hui, en guise de famille, ces hommes n'avaient plus que leurs frères d'armes.

S'arrachant à ses pensées, Utros étudia la tente improvisée qui remplaçait son quartier général. Des poteaux et, en guise de toile, la bâche noircie par les flammes d'un chariot arraché à l'incendie. Depuis le désastre, un crachin régulier avait éteint les derniers feux. Pourtant, une odeur de cendres planait encore dans l'air.

Si dévastatrice qu'ait été l'attaque des géants, Utros aurait parié qu'Ildakar venait de jouer son dernier atout. La ville était-elle désormais sans défense ? Les deux titans détruits, il semblait douteux qu'elle en ait d'autres en réserve. Sinon, pourquoi seraient-ils restés en arrière pendant que ceux-là luttaienent ?

Bien entendu, il y avait aussi Brom... Ce fichu dragon censé frapper Ildakar s'était retourné contre son maître, comme le précédent...

Un ordre de Croc de Fer, oui... Habitué à l'imprévisibilité des reptiles ailés, Utros n'était pas vraiment surpris que l'affaire ait mal tourné.

À présent, il devait annoncer le fiasco à Kurgan. Des dizaines de milliers de morts face aux guerriers géants puis au dragon, tout ça sans avoir délogé une seule pierre de la muraille d'Ildakar.

Pire encore, Utros allait devoir avouer son échec devant Majel, une perspective qui lui brisait le cœur.

Sous un ciel encore lourd de fumée, il se campa devant la lentille géante et sonda sa surface opaque comme s'il s'agissait d'un lac de montagne. Étrange miroir, que ce verre où il ne voyait ni son reflet ni ce qui se trouvait derrière la « vitre ».

Activant les runes, Ava et Ruva réveillèrent l'artefact, qui afficha bientôt l'image verdâtre du voile.

Croc de Fer et la pauvre Majel attendaient Utros de l'autre côté de la vie.

— Je t'écoute, général, dit Kurgan, un rictus dévoilant sa dent de fer. As-tu exécuté mes ordres ?

— Oui, empereur. Grâce à mes magiciennes, j'ai pu faire venir un dragon.

Des circonvolutions, histoire de retarder le moment fatidique. Mais la honte viendrait, inexorable.

Kurgan parut satisfait de cette nouvelle. Avec son visage d'écorché, Majel aurait été en peine d'exprimer quoi que ce soit.

Prenant sa femme par le poignet, Kurgan exhiba les chairs à nu de son bras.

— Tu vois, ton amant ne m'a pas trahi, pour une fois ! Parle, général ! Ildakar est à genoux ? Y es-tu entré en triomphateur – en mon nom ?

— J'ai peur que non, maître...

Les jumelles reculèrent prudemment. Le combat à venir, c'était celui d'Utros, pas le leur.

— Le dragon étant lié à moi, je l'ai forcé à attaquer la ville.

— Alors, elle n'est plus qu'un tas de ruines, désormais...

— Utros, qu'est-il arrivé ? demanda Majel, bien plus perspicace que son mari.

— Le dragon s'est retourné contre nous. À Ildakar, une magicienne a brisé le lien, et le monstre a tué mes hommes par milliers.

Eh bien, puisqu'on en était là, autant continuer :

— Les sorciers d'Ildakar ont lâché deux guerriers géants sur mes troupes. Pour les neutraliser, j'ai dû sacrifier beaucoup de mes hommes.

— Un tel désastre, explosa Kurgan, et tu prétends être un grand général ?

Utros ne s'était jamais vanté ainsi, même s'il faisait de son mieux pour être un bon chef. Mais selon Nathan, l'histoire avait gardé de lui le souvenir d'un héros et d'un génie. Jusque-là, ses états de service correspondaient à la description, mais après ses fiascos à répétition, les historiens risquaient de changer d'avis.

— Je ne baisse pas les bras, maître. Ildakar tombera, mais ça risque de prendre du temps.

— Du temps ? cracha Kurgan. Tu as déjà eu quinze cents ans. Combien te faut-il encore ? Un siècle ? Deux ? Dix ? Tu me déçois beaucoup, général Utros. Parti à la tête de mon armée pour conquérir le monde, tu as traîné en chemin, et le peuple a fini par se retourner contre moi. Si tu avais été là, mon règne ne se serait pas achevé ainsi. Et mon empire existerait toujours.

Du pur venin plutôt que des mots... Approchant de la lentille,

Kurgan en occupa pratiquement toute la surface.

— Cela dit, présent à Orogang, tu aurais passé ton temps à besogner ma femme sous ta tente ou dans mon lit !

L'empereur foudroya du regard Majel, qui ne tressaillit pas.

Tendant un bras, il caressa une des joues qu'il avait lui-même écorchées avec un couteau.

Rêvant de passer de l'autre côté pour prendre ce sale type à la gorge, Utros dut se contenter de serrer les poings.

— Mais ici, lâcha Kurgan, dans le royaume des morts, cette garce m'aime. La pauvre Majel a compris son erreur. Pour qu'elle n'oublie pas sa trahison, le Gardien lui a imposé de rester jusqu'à la fin des temps telle que tu la vois.

Majel caressa également la joue de son bourreau.

— Oui, mon époux, dit-elle avec la voix qui avait si souvent murmuré à l'oreille d'Utros, la loyauté est plus forte que l'amour.

— Majel, je te demande pardon, souffla Utros.

— Tu n'as rien à dire à ma femme ! cria Kurgan. Tu es mon général ! Sous ta tente, tu aurais pu avoir toutes les catins de l'empire. Pourquoi a-t-il fallu que tu t'en prennes à mon épouse ?

— Je suis à toi, à présent, mon amour, dit Majel sans regarder Utros.

Des mots qui brisèrent le cœur du général.

De plus en plus furieux, Kurgan chassa la main écorchée de sa femme et bomba le torse.

— Jure-moi de nouveau fidélité, général. Promets que tu prendras Ildakar, puis que tu déposeras l'Ancien Monde à mes pieds.

— Ces serments, je les ai prêtés il y a longtemps, empereur. Rien n'a changé.

Contrainte de rester avec Kurgan, Majel prononçait des mots qu'elle ne pensait pas, c'était évident. Un spectre pouvait-il souffrir ? Pas physiquement, peut-être, mais moralement... C'était facile à lire dans les yeux de l'impératrice.

En revanche, quelque chose avait changé au plus profond d'elle. Si elle n'avait pas oublié Utros, son amour pour lui semblait être mort en même temps que son corps de chair et de sang.

— Majel...

Kurgan poussa l'impératrice, qui disparut du champ de vision d'Utros.

— Tu es mon général et mon serviteur ! Mon esclave, aussi ! Même dans mon exil, je reste ton empereur. Jure de conquérir le continent, comme je te l'ai ordonné.

Utros serra et desserra convulsivement les poings.

— Oui, je le jure.

Si le général ne voyait plus le corps mutilé de Majel, Kurgan était

toujours là, et bien plus laid que sa femme, à sa façon.

Utros ne parlait jamais en l'air. Son serment, il l'avait répété souvent, et il savait que la loyauté était plus forte que l'amour.

Cela dit, c'était à lui que ses soldats se montraient loyaux. En de nombreuses occasions, ils le lui avaient dit ou prouvé, mais il était aveuglé par sa propre fidélité à un maître capricieux qui ne la méritait pas. S'il combattait pour Croc de Fer, ses guerriers, eux, luttaienent et mouraient pour *lui*.

Alors, s'il finissait par prendre Ildakar puis conquérir l'Ancien Monde, pourquoi ne pas servir ses intérêts plutôt que ceux d'un tyran ? Un tel homme ne méritait pas de régner. Quand on se faisait tailler en pièces par son peuple, on était un mauvais chef. Un dictateur borné indigne de donner des ordres au plus grand général de l'histoire.

Cette affaire de lentille était peut-être une erreur. À son général, Kurgan n'avait plus rien à dire qui valût la peine d'être entendu.

Utros ne s'inclina pas et ne dit pas un mot à son ancien maître, dont le visage emplissait toujours la lentille.

Au contraire, d'un geste, le général occulta une des runes magiques qui brillaient sur le cadre, ramenant à l'image la brume verte impénétrable.

Chapitre 68

Dans la cour de sa villa, assise près de la paisible fontaine, Elsa se laissait bercer par le doux bruissement de l'eau. Près d'elle, Nathan appréciait lui aussi ces quelques instants de répit.

Rouvrant les yeux, Elsa les baissa sur les feuilles de parchemin posées sur ses genoux où elle avait dessiné des formes de sortilège inédites et des runes d'ancrage radicalement nouvelles.

Chez Renn, Nathan avait récupéré une pile de vieux grimoires que le sorcier bedonnant étudiait jadis en compagnie de sa chère Lani. La pauvre femme... Revenir à la vie pour la quitter ainsi...

Comme souvent, l'ancien prophète passa une main sur sa cicatrice. D'étranges douleurs fantômes, supposait-il...

Privé d'une bonne partie de ses membres, le *duma* n'était plus que l'ombre de lui-même. Par bonheur, Utros ne le savait pas. Du coup, il fallait trouver des idées offensives et défensives nouvelles, avant que ce maudit général se soit remis de ses déconvenues du jour.

— Esprits bien-aimés, comment se tirer d'une telle mouise ?

Trop concentrée, Elsa n'entendit pas cette remarque défaitiste. En se mordillant les lèvres, elle ajouta quelques lignes et symboles à un schéma complexe.

— La magie de transfert utilise d'habitude des sorts interconnectés, d'où le principe des deux runes communicantes. Pour augmenter le pouvoir de ces sortilèges, il faut peut-être multiplier les connexions...

Elsa montra à Nathan le dessin qu'elle venait d'achever. On y voyait huit petites runes disposées en cercle et reliées comme les rayons d'une roue.

— À partir d'une focale centrale, on peut augmenter le flot, comme lorsqu'on fait passer de l'eau dans un tuyau d'une section plus importante. Quand le conduit n'est pas plus gros qu'un doigt, le débit reste nécessairement limité. Si on le remplace par un tuyau d'un pied de diamètre, tu imagines l'effet ?

Elsa griffonna quelques lignes puis elle leva les yeux vers Nathan, qui la regardait sans cacher son admiration.

— Je vois très bien ce que tu veux dire, très chère. Envisages-tu d'inonder la plaine pour nous débarrasser de l'armée d'Utros ?

— C'est faisable, mais ça risque de ne pas être assez destructeur. Je pensais plutôt à un flot de magie. Laisse-moi développer un peu mon idée...

Ravi d'être en si charmante compagnie, Nathan acquiesça puis il

recommença à feuilleter un grimoire annoté par Renn. Hélas, ce jour-là, le sorcier pansu n'était pas d'humeur guerrière – au contraire, il cherchait une astuce pour combiner le fonctionnement des carillons et des fontaines de sa demeure.

Après d'autres heures de labeur et de recherches, les deux amis éprouvèrent au même moment le besoin de se lever et de se dégourdir les jambes.

— Si nous allions voir où en est Olgya avec ses vers à soie ? proposa Elsa. Le moindre avantage peut se révéler précieux. Elle a peut-être trouvé quelque chose.

— J'avoue être également fasciné par les métiers de la soie, dit Nathan en lissant sa belle tunique blanche d'Ildakar. Les habits « spéciaux » sont presque aussi efficaces qu'une armure... Si tu veux bien me montrer le chemin...

Les deux amis traversèrent le quartier des nobles semé de parterres de fleurs et de citronniers.

Des deux côtés d'une avenue, Nathan remarqua de grands arbres aux larges feuilles très sombres. Sur certains, remarqua-t-il, il n'y en avait plus du tout. En avançant encore, il comprit pourquoi : sous des arbres identiques, des travailleurs faisaient tomber les feuilles avec de longs outils pointus et les rangeaient dans des paniers d'osier.

— Pourquoi font-ils ça ? demanda Nathan. Ces feuilles sont comestibles ? Des épices, peut-être ? Ou ont-elles un usage médicinal ?

— Ces arbres sont des mûriers..., répondit Elsa. Ça ne te dit rien ? Les vers à soie consomment exclusivement leurs feuilles.

Bientôt, les deux amis arrivèrent en vue d'un long bâtiment étroit. À côté, des remises plus petites abritaient des rouleaux de soie de toutes les couleurs.

Le secteur grouillait de gens qui allaient et venaient, l'air affairés. Dans le lot, Nathan vit des femmes et des hommes lestés des mêmes paniers d'osier qu'il avait remarqués un peu plus tôt.

Franchissant les rideaux qui servaient de portes, deux hommes sortirent avec un gros rouleau de soie écarlate. Du bâtiment montaient des éclats de voix et des sons moins faciles à identifier. Quelque chose entre des bruissements et des murmures...

Écartant les rideaux, Elsa précéda le vieux sorcier dans le grand bâtiment.

Nathan eut le sentiment d'être pris dans la toile d'une araignée géante. Pendant le long des murs ou sur les poutres de la charpente apparente, des panneaux de soie longs d'une trentaine de pieds composaient ce qui, de loin, ressemblait à des étendards en berne. À ses narines, Nathan sentit monter l'odeur douceâtre de résineux que diffusaient ces fibres.

Les porteurs vidaient leurs paniers dans de grandes cuves remplies

de vers géants qui se jetaient sur leur festin comme la misère sur le pauvre monde. Ouvrant l'énorme gueule plate qui leur tenait lieu de tête, ces créatures peu ragoûtantes faisaient penser à des asticots avides de se repaître d'une charogne.

Dans l'excitation du labeur, plusieurs ouvriers bousculèrent sans ménagement le sorcier et la magicienne.

Olgya supervisait l'ouvrage près du métier à tisser, là où la matière première brute était transformée en diverses longueurs du merveilleux tissu. Dès qu'elle eut fini de donner ses instructions à une équipe, Olgya se tourna vers ses visiteurs, le front plissé.

— C'est le *duma* qui s'impatiente ? Nous travaillons aussi vite que possible...

— Une simple visite inspirée par la curiosité, répondit Nathan. Je n'avais jamais vu une filerie à soie...

— C'est une œuvre collective, expliqua Olgya. Les vers produisent les fils et nous produisons le tissu...

Sur son lieu de travail, la noble dame oubliait le protocole pour n'être plus qu'une petite bonne femme débordante d'énergie. Vêtue de soie, comme d'habitude – un mélange de vert, de bleu, de rouge et d'orange –, elle portait tant de rubans dans les cheveux, une manière de les tenir en place, qu'on eût dit Nicci avec sa nouvelle « coiffure » en bataille.

— Les vers mangent sans arrêt et, grâce à la magie de chair, ils grossissent en quelques jours et ne se transforment pas en nymphes. À l'état naturel, ils mettent bien plus longtemps que ça avant d'être capables de générer leur unique cocon. Ces spécimens modifiés, beaucoup plus gros, produisent des cocons plus grands qui nous alimentent en soie à volonté. De plus, ils restent sous leur forme de vers pendant un minimum de dix cycles. En d'autres termes, ils tissent un cocon, puis, recommençant à se goinfrer, en fabriquent un autre dès qu'ils ont assez grossi.

Grimpant le long des cuves, de gros vers verdâtres se fixaient sur le support intérieur formé de cercles concentriques où ils commenceraient à tisser leur cocon avec leur salive. Avant la fin du processus, des ouvriers utiliseraient un dévidoir pour enrouler sur une navette le très long fil unique qui composait le cocon. Ensuite, ils le porteraient jusqu'au métier à tisser.

— Et cette soie contribue à l'effort de guerre ? demanda Nathan, perplexe.

Olgya désigna le métier à tisser magique d'où sortait le produit fini. Sur les montants de bois de la machine, des runes émettaient une pâle lueur bleue « absorbée » par les fibres à mesure qu'elles étaient tissées. Pour réguler et contrôler le processus, les tisserands utilisaient leur don.

— Notre nouvelle soie est extraordinairement résistante. (Olgya désigna l'extrémité du métier à tisser d'où sortaient les longueurs de soie.) L'ajout de pigments spéciaux renforce encore le produit, mais dès cette phase, il est des dizaines de fois plus protecteur qu'une soie normale – l'équivalent d'une très bonne cotte de mailles, si ça vous dit quelque chose. (Olgya baissa les yeux sur la superbe épée de Nathan.) Essaie donc de couper cette soie ou de la traverser avec la pointe de ta lame.

Nathan dégaina son épée, qu'il eut plaisir à tenir de nouveau en main, après si longtemps. Puis il frappa presque distraitement... et n'obtint aucun résultat.

— Plus fort ! ordonna Olgya.

Le vieux sorcier recommença, alternant coups de taille et estoc, mais sans parvenir à couper ou percer le tissu.

— Plus fort, espèce de mauviette !

Piqué au vif, Nathan martela la soie de coups comme s'il s'agissait de son pire ennemi. Toujours aucun résultat... Et l'étoffe restait assez rigide pour protéger la peau de son porteur.

— C'est impressionnant, je l'avoue.

— Les flèches et les lames ne transperceront pas ce tissu. Nos soldats seront en sécurité. Encore que ça n'ait pas suffi à sauver Jed... (La voix d'Olgya se brisa, trahissant son émotion.) Ce garçon ne voulait pas se battre, et il a payé sa lâcheté au prix fort. Mais c'est aussi ma faute, parce que je n'ai jamais songé à en faire un soldat. Pourquoi le fils d'une noble détentrice du don aurait-il dû s'exposer sur un champ de bataille ? (Serrant les poings, elle se ressaisit.) Pourquoi ? Parce que nous le devons tous ! En ville, tout un chacun contribue à l'effort de guerre, même les vers à soie. Nous les poussons au maximum, et certains d'entre eux ne survivent pas.

Comme pour illustrer ces propos, trois vers tombèrent de leur perchoir. Récupérant ces cadavres, des ouvriers les jetèrent dans un panier plein de leurs congénères défunts.

Un instant, Nathan écouta le bruissement des créatures gloutonnes que des travailleurs alimentaient sans cesse en feuilles de mûrier. Pendant ce temps, dans un concert de cliquetis, le métier à tisser produisait des centaines de pieds de tissu que d'autres employés transportaient aussitôt dans les remises.

— Oui, tout le monde contribue, répéta Elsa. Il le faut, parce que si nous échouons, Ildakar tombera, ce qui signera notre arrêt de mort.

Malgré la gravité de ses propos, la magicienne se tourna vers Nathan et... lui sourit.

— Très cher, je viens de comprendre ce que je dois faire avec ma magie. Si je m'y prends bien, une partie substantielle de l'armée d'Utros n'y survivra pas. J'y crois dur comme fer !

Chapitre 69

Dans sa cellule, Thora crevait toujours de frustration et d'ennui. Mais cette fois, elle était responsable de sa situation. Même si on avait gravé des runes protectrices autour de la porte, elle était en mesure de les neutraliser. À coups de poing, tout simplement, comme la fois précédente. Ses geôliers le savaient aussi, mais il n'y avait aucun risque qu'elle le fasse.

Bizarrement, les gens qui l'avaient trahie, tenant leur *sovrena* pour une ennemie, lui faisaient confiance sur ce point capital. Cela dit, elle s'était rendue et elle désirait vraiment tout faire pour aider sa ville. En attendant, elle restait en prison, retenue par les chaînes de sa culpabilité.

Même si elle ne bougeait pas, ses pensées tourbillonnaient sans cesse. Parfois, pour se distraire, elle invoquait une flamme de paume qui éclairait les murs de granit. Le plus souvent, elle restait dans le noir, un environnement plus adapté à ses sombres pensées.

Juste avant son évasion, une forme d'aveuglement l'avait poussée à trahir Ildakar. Pour de bon, elle avait envisagé de s'allier au général Utros, le pire ennemi de la ville. Un accès de folie, elle s'en apercevait désormais... Sous le coup du ressentiment et du désespoir, elle avait failli commettre la pire erreur de sa vie.

Sur les remparts, alors qu'elle songeait à sauter pour rejoindre la horde ennemie, quelque chose l'en avait empêchée. Une métamorphose, rien de plus ni de moins. Comme lorsqu'un ver à soie d'Olgia était enfin autorisé à s'envelopper d'un cocon après une existence de labeur et de sacrifice.

Une lourde menace pesait sur Ildakar. Si les membres du *duma* voulaient de nouveau d'elle, l'ancienne *sovrena* ne reculerait devant rien pour sauver sa cité parfaite.

Rien à voir avec le comportement de Maxime ! Lui, il avait tout fait pour détruire la ville – pas au nom d'un idéal, mais parce qu'il s'ennuyait. Pas question qu'elle suive son exemple !

Certes, mais personne ne venait la tirer de ce trou à rats...

Personne, vraiment ? Entendant des murmures dans le couloir, Thora se releva, tira sur sa robe et attendit, le dos bien droit, que la porte s'ouvre.

Éblouie par la lumière, elle dut plisser les yeux pour reconnaître les deux hommes qui se découpaient dans l'encadrement de la porte.

— *Sovrena*, nous devons te parler, dit Quentin.

À son côté, Damon semblait très tendu, voire effrayé.

— Vous êtes tous les deux ? Personne ne sait que vous me rendez visite ?

Les deux hommes étaient nerveux – un peu comme les alouettes que Thora gardait naguère en cage.

— Où est Lani ? Je m'étonne qu'elle ne soit pas venue me narguer.

— Lani est morte, fit Damon, sinistre. Pour espionner le camp ennemi, elle a utilisé un sort de scrutation, mais les magiciennes d'Utros l'ont tuée... Elle s'est noyée avec son eau magique...

Non sans mal, Thora parvint à cacher sa jubilation.

— Et maintenant, vous avez besoin de moi... Que puis-je faire ? Je brûle d'envie de me battre.

— *Ildakar* a besoin de toi..., corrigea Quentin.

Se relayant, les deux sorciers résumèrent à Thora les derniers événements.

— C'est plutôt positif, conclut Damon, mais ça ne change rien. Nous n'avons plus d'armes en réserve, et la horde ennemie reste écrasante. Désormais, pour défendre la ville, tous les moyens sont bons !

— Et Nicci ? s'étonna Thora. Je la croyais assez puissante pour sauver le monde à elle seule. N'est-ce pas ce que prédit le livre de vie de Nathan Rahl ?

Thora ricana mais parvint à ne pas exploser. Après si longtemps à moisir seule dans ce trou, elle voulait entendre ce que les deux sorciers avaient à lui dire.

— Nicci est partie prévenir d'autres villes, dit Quentin. Il est possible qu'elle ne revienne jamais.

— Pourquoi prendrait-elle un tel risque ? intervint Damon. D'ici peu, *Ildakar* tombera. Les autres membres du *duma* consultent d'obscurs grimoires en quête d'un sortilège salvateur. Elsa prétend avoir trouvé une façon nouvelle d'utiliser sa magie de transfert, mais son plan, très risqué, ne semble pas convaincant.

— Ça ne suffira pas, renchérit Quentin. Voilà pourquoi nous devons être réalistes. Thora, c'est la raison de notre venue.

— Oui, enchaîna Damon. Tous les deux, nous ne voyons qu'un moyen de protéger *Ildakar* pour les siècles des siècles.

— Un nouveau linceul de l'éternité ! s'écria Quentin. Pour ça, il nous faut ton aide, *sovrena*. Si tu veux bien...

Thora avait deviné depuis un moment où les deux sorciers voulaient en venir.

— Quand je me suis rendue, sur le chemin de ronde, j'ai dit qu'*Ildakar* était sacrée à mes yeux et j'ai juré de la défendre. Ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Quentin et Damon se regardèrent, visiblement soulagés.

— Les préparatifs, nous pouvons nous en charger... En fait, nous avons déjà commencé. En l'absence de Nicci, pendant qu'Elsa et Nathan tirent des plans sur la comète, nous avons discrètement fait passer le mot dans la population. Nous constituons des listes de noms. Un mélange de volontaires et de... propositions.

Thora toucha du bout des doigts sa joue encore dure et froide.

— Vous savez quel sera le prix ? Il faudra des torrents de sang. Donc, au moins un millier de personnes. Et le meilleur fluide vital, c'est celui des détenteurs du don.

— Nous en sommes conscients, dit Quentin, comme tout le monde à Ildakar. Mais les gens voient la horde, dehors, et ils pensent à leur famille. Si Utros y entre, notre ville ne sera plus qu'un champ de ruines et un cimetière. Même parmi les rebelles, certains proposent de se sacrifier.

— Les rebelles ? cracha Thora. Ils ont détruit nos traditions et abattu les frontières qui séparaient les classes. Pourquoi nous aideraient-ils ?

Damon haussa les épaules.

— Ils voulaient être libres... Là, ils découvrent que la liberté a un prix. Pour que l'égalité règne dans la nouvelle Ildakar, tout le monde doit assumer sa part de responsabilité.

» Les gueux comprennent ce raisonnement, sovrena ! Certains citent même les harangues de Masque-Miroir, qui les exhortait à se battre et à mourir pour la libération de leurs parents et de leurs proches.

Thora ne cacha pas sa surprise.

— Mon mari n'en pensait pas un mot. Il les a roulés dans la farine.

— Sincères ou pas, dit Quentin, c'étaient des propos fédérateurs. L'important, ce n'était pas ce que Maxime croyait faire, mais ce qu'il faisait...

Thora se demanda si son forban de mari était toujours en vie. Adessa le traquait depuis un sacré moment...

— La pyramide est détruite, et l'artefact géant avec. *Idem* pour les formes de sortilège et le système de drainage du sang. Comment comptez-vous faire sans tout ça ?

— L'artefact, dit Damon, je peux le reconstituer. La pyramide, on s'en fiche. Il suffit d'avoir un endroit où réunir les victimes sacrificielles.

— Et assez de bourreaux pour tuer tous ces gens, ajouta Quentin. Collecter tant de sang n'est pas une petite affaire.

— Toute l'opération est délicate, approuva Thora. Pour commencer, je doute que vous ayez assez de volontaires...

— Sur nos listes, il y a beaucoup de noms..., assura Quentin. Et nous en avons compilé une autre, avec des gens qu'on pourrait...

désigner. En exigeant, par exemple, un sacrifié par famille.

Thora sentit renaître en elle une chaleur qu'elle croyait perdue à jamais. Ainsi, elle pouvait encore être fière de sa ville ?

— Dans ce cas, Ildakar n'est peut-être pas encore fichue. Quoi qu'il en soit je vous aiderai. Dès que votre plan sera au point, revenez me voir.

Chapitre 70

Sur une colline qui dominait le fleuve Chasse-Corbeau, Maxime avait annexé une maison idéale pour se reposer et se cacher. Depuis son départ précipité de Tarada, il avait couvert beaucoup de distance, toujours en brouillant sa piste. Fatigué de l'eau, il avait abandonné son petit bateau sur la plage d'un autre village de pêcheurs, puis continué son chemin à pied.

Au bord du fleuve, véritable source de vie et de prospérité, des dizaines de villes et de villages se dressaient. Mais le sorcier en chef n'avait aucune envie de vivre dans une agglomération – pour l'instant, en tout cas. À long terme, il entendait bâtir un nouvel empire plus glorieux qu'Ildakar au temps de sa splendeur, mais il n'y avait aucune urgence. Pour un sorcier tel que lui, le temps n'était jamais un problème.

Sauf quand il péchait par précipitation, comme à Tarada. Pour voir enfin s'écrouler l'ennuyeuse Ildakar – sans doute déjà rasée par les soldats de pierre – il avait rongé son frein pendant près de mille ans. Espérer créer une ville comparable en un ou deux ans était irréaliste.

Au-dessus d'un village appelé Ruisseau-de-Gant, Maxime avait « nidifié » dans la maison d'une famille, se résignant à connaître quelques mois de paisible stagnation. Assez spacieuse, la demeure offrait une salle commune équipée d'une belle cheminée, une chambre parentale isolée par un rideau de cuir et une petite pièce où dormaient les trois enfants.

Dans la cheminée, on avait prévu un crochet de fer pour y suspendre un chaudron et une broche où faire rôtir les poissons achetés au marché ou le petit gibier attrapé dans la forêt.

Dans le fumoir, derrière la demeure, Maxime avait trouvé des saucisses de venaison en cours de séchage. Partout dans la cour, des volailles fouillaient le sol en quête de vers de terre et d'autres insectes – une réserve de viande d'autant plus pratique qu'on n'avait pas besoin d'en prendre soin.

Quand il aurait construit sa mégalopole, Maxime comptait bien avoir à son service des gardes en uniforme, des serviteurs attentionnés, des masseurs capables de détendre ses muscles après le bain et des jeunes femmes expertes dans l'art de le divertir au lit. Travaillant exclusivement pour lui, des couturières lui confectionneraient les plus beaux atours tandis que des joailliers s'échineraient à lui proposer de magnifiques bijoux.

Mais ça, ce serait « après »... Bref, dans longtemps. Pour le moment, Ildakar lui manquait plus qu'il l'aurait cru.

En attendant l'opulence, la maison conviendrait. Après tant de bruit et de fureur, le silence de la forêt serait bienvenu, au moins pendant un temps.

Dans la cour, les anciens propriétaires avaient abattu les arbres, ne laissant que des souches. Près de celle qui servait de billot à couper le bois, un tas de bûches promettait au sorcier des soirées douillettes, malgré les rigueurs du climat.

Quand il alla débiter quelques-unes de ces bûches pour alimenter le foyer, Maxime négligea la hache plantée dans le billot et recourut à son don pour se fournir rapidement en petit bois. Avec l'aide de sa magie, il pourrait vivre en autarcie dans son nouveau fief.

Après des jours à avancer dans les marécages, traqué par des prédateurs et cette folle furieuse d'Adessa, il se réjouissait d'avoir de nouveau un refuge. Hélas, la Mora-Zith ne renoncerait pas, il le savait. De la démente, puisqu'elle n'avait aucune chance contre un sorcier en chef. Ses runes la protégeraient du pouvoir, certes, mais de quelle arme disposerait-elle face à un adversaire tel que lui ?

Cela dit, lors de leurs affrontements, elle lui avait paru étonnamment forte. D'où lui venait cette puissance ? Si Thora avait réussi à la doter d'une étincelle de don, ça compliquerait tout...

En entrant dans la demeure silencieuse, Maxime tira sur ce qui était jadis la chemise du père. Le pantalon étant trop large, il le resserrerait à la taille avec une corde – un accessoire de plus à son déguisement, au fond...

Ses vêtements d'Ildakar, sales et en lambeaux, étaient irrécupérables, même avec l'aide du don. Contraint de fuir Tarada à la hâte, il n'avait pas pu emporter de change. Aujourd'hui, il ne ressemblait plus à un mendiant, et c'était déjà ça.

Grâce à un simple sortilège de séduction, les gens de Ruisseau-de-Gant lui donnaient tout ce qu'il lui fallait. Du coup, il n'avait plus qu'à rester tranquille, comme un ours qui hiberne, jusqu'à ce qu'il ait mis au point un plan de conquête du monde cohérent.

Le seul caillou dans sa chaussure, c'était la solitude. Après des siècles à Ildakar, il peinait à s'y habituer.

Tous les deux ou trois jours, il s'offrait une petite virée en « ville ». Anonyme dans sa tenue sans ornements, il passait pour un des nombreux bûcherons, fermiers ou trappeurs qui vivaient dans la forêt. Client assidu de l'auberge, il adorait la tourte au poisson-chat. Pour payer, il dépensait les pièces trouvées dans une jarre, au fond d'une armoire, ou lançait un sort d'oubli histoire de s'en aller sans se soucier de la note. Question boisson, c'était beaucoup moins glorieux. La bière était amère, et le vin livré par des barges ne méritait même pas le nom

de piquette. Et quand il avait commandé du vin de sang d'Ildakar, l'aubergiste, moqueur, s'était écrié qu'on n'était pas à la cour d'un roi, ici.

S'il voulait réussir sa nouvelle vie, Maxime devait absolument apprendre à connaître les humbles – en d'autres termes, les idiots dépourvus de don qui trimaient dur pour survivre. Sous l'identité de Masque-Miroir, il affirmait comprendre le fardeau qui pesait sur les épaules des classes inférieures. C'était faux bien entendu, mais il avait vite su quels mots prononcer pour enflammer les gens et les faire rêver. La carotte qui marchait à tous les coups, c'était la liberté. Avec les miteux de Ruisseau-de-Gant, ce serait compliqué, parce qu'ils étaient déjà libres – et persuadés que leur pitoyable existence ne s'améliorerait jamais.

Une fois rassasié d'humaine présence, le sorcier en chef retournait dans son fief isolé, où il recommençait à rêver d'un avenir glorieux.

Un après-midi, accablé d'ennui, il sortit de la maison, provoquant une belle panique parmi les volailles. Encore des imbéciles, celles-là ! Pourquoi aurait-il fait un massacre, alors qu'il suffisait de tordre un cou de-ci de-là ?

Traversant le potager, il passa devant les buissons de baies rouges sans s'arrêter pour en cueillir. Avec tout ça, il avait assez de nourriture pour tenir un moment, mais l'attente, malgré ses bonnes résolutions, lui pesait de plus en plus.

Les cinq « statues » étaient toujours à quelques dizaines de pas du jardin, comme depuis le lendemain de son arrivée. Le père, un banal fermier, avait dû être costaud de son vivant, et la mère, encore très jeune, n'avait rien d'une beauté. Ses cheveux minéraux tirés en arrière et couverts par un foulard, elle portait une jupe grossière distendue par son ventre de femme enceinte. Figée en pleine course, elle tenait la main d'un gamin d'environ huit ans. Son mari, lui, serrait le poignet de la cadette de la famille, une fillette de quelque cinq ans. L'aîné, un garçon qui devait en avoir onze, courait devant les autres...

Terrifiés dès qu'ils avaient compris combien Maxime était dangereux, ces imbéciles avaient tenté de fuir. Les suivant *via* la porte de derrière, il les avait regardés courir un moment avant de lancer son sort de pétrification – sans sommations, bien entendu.

Aussitôt, les fugitifs s'étaient figés sur une foulée qu'ils ne termineraient jamais.

Le premier jour, ces gens avaient accueilli Maxime à bras ouverts, lui offrant le gîte et le couvert. Trop fatigué pour la jouer fine, il les avait forcés à lui obéir, éveillant leur méfiance...

En dépassant les statues, le sorcier en chef salua le père et la mère, dont les yeux ne le voyaient pas et ne le verraient plus jamais.

Au sommet de la colline, Maxime se percha sur un rocher afin

d'observer le fleuve. Sur la berge, devant l'onde qui scintillait sous les rayons du soleil, les habitants du village – des fourmis, vus d'ici – vaquaient à leurs occupations entre les bâtiments.

Soudain, le sorcier en chef repéra les galères, en aval du Chasse-Corbeau. Cinquante bâtiments, au minimum. Des Norukai, en un tel nombre ?

Ce n'était pas pour commercer, ni pour livrer des esclaves en échange de vin de sang et de viande de yaxen. Une invasion, voilà de quoi il s'agissait ! Depuis quelques années, les esclavagistes venaient à Ildakar sous prétexte d'y traiter des affaires. Un mensonge dès le début. Leur plan, c'était de conquérir la ville. De quoi faire de sacrées étincelles, quand ces pillards tomberaient sur la horde réveillée de son long sommeil.

Si son sort n'était pas déjà réglé, Ildakar n'aurait aucune chance quand deux forces sauvages la prendraient en tenaille.

Dire qu'il serait en partie responsable du désastre... Pris de vagues remords, le sorcier en chef eut vite fait de les étouffer. Bien installé sur son rocher, il regarda l'armada d'esclavagistes remonter le fleuve en direction de son ancien foyer.

Chapitre 71

Même s'il n'avait pas une once de don, Bannon entendait contribuer à la défense d'Ildakar. Après avoir été capturé, il ne tenait pas plus que ça à retourner ferrailler contre une multitude de soldats de pierre. En revanche, dès qu'il avait appris qu'Elsa avait besoin de bras pour réaliser son « plan grandiose », le jeune escrimeur s'était porté volontaire.

Les équipes d'Elsa se réunirent sur la falaise, au bord du gouffre. Sous un ciel chargé, un crachin incessant faisait briller la roche et la rendait glissante. Par un temps frisquet, l'affaire n'avait rien d'engageant, et un coup d'œil sur l'à-pic confirma tous les mauvais pressentiments de Bannon.

— Douce Mère la Mer..., souffla-t-il en étudiant les échelles, les plates-formes des monte-charge et les marches taillées dans la pierre.

Malgré ses doutes, il prit une grande inspiration et sourit à Elsa :

— Un type qui affronte mille adversaires en même temps doit bien être assez courageux pour peindre une rune sur une falaise...

La magicienne acquiesça.

— Si nous réussissons, jeune homme, mon sort de transfert éliminera bien plus d'ennemis que mille lames maniées par des héros au nom d'Ildakar.

— Dans ce cas, allons-y pour une bonne crise de vertige !

Quelques jours plus tôt, à la remorque de Lila, Bannon était descendu jusqu'au bord de l'eau. La preuve qu'il avait le sens de l'équilibre. Pour que le plan fonctionne, il fallait que la rune géante d'Elsa couvre toute la surface de la falaise – un motif très complexe qui devrait être tracé sans la moindre erreur.

La magicienne sonda également le gouffre.

— Tu vois cette zone, près du toboggan à eau ? Personne n'y travaille. Ce serait un poste parfait pour toi.

Sauf qu'il est presque inaccessible... Ce qui explique pourquoi les candidats ne se bousculent pas au portillon...

— Pour y aller, je vais devoir descendre le long d'une corde attachée ici...

— Oui, à moins que tu préfères voler. (Elsa eut l'ombre d'un sourire.) Mais la corde paraît un meilleur choix.

— Il me faut de la peinture ! cria soudain une voix masculine.

Se penchant, Bannon repéra un type plutôt grassouillet seul sur une plate-forme branlante. Pour se faire remarquer, il agitait son gros

pinceau, élaboussant de rouge son torse nu.

Juste au-dessus du peintre improvisé, deux ouvriers campés au bord d'un tunnel attachèrent une corde à l'anse d'un pot de peinture qu'ils firent ensuite descendre très lentement vers leur collègue. Dès qu'il le put, le peintre réceptionna le « colis », le posa à ses pieds et recommença à barbouiller le granit.

Avec l'aide de deux hommes, Bannon s'équipa d'un harnais dont il vérifia tous les nœuds deux fois plutôt qu'une.

Attentive à l'avancement des travaux, Elsa marchait de long en large au bord de la falaise.

La rune géante comptait un nombre incroyable de motifs entrelacés et de lignes servant à les connecter. Avant de lancer les travaux, Elsa avait tout vérifié et revérifié au centième de pouce près. Pendant que les autres membres du *duma* préparaient la « charge désespérée » qui permettrait de mettre en place l'autre moitié du sort de transfert, la magicienne avait enrôlé une bonne quarantaine de volontaires prêts à peindre la rune d'ancrage.

Contrairement à Bannon, la plupart des « peintres » étaient des types habitués à évoluer sur la falaise. Pour gagner leur vie, ils montaient et descendaient chaque jour, souvent lestés de caisses ou de tonneaux...

Pour imprimer le modèle sur le granit, Elsa avait eu recours à un sort de transfert. Partant de son dessin, elle l'avait projeté sur la roche puis agrandi afin qu'il soit à l'échelle. Dans leur position précaire, les peintres improvisés voyaient très exactement les surfaces qu'ils devaient colorier.

Avant que Bannon se lance, Elsa lui remontra la forme de sortilège qu'elle avait dessinée.

— Si Nathan et les autres réussissent à graver des runes plus petites autour du camp et à en implanter une plus grande au milieu, je les relierai toutes au dessin géant que tu auras contribué à réaliser. Ensuite, j'effectuerai un transfert entre ici et le cœur même de la plaine envahie par les hommes d'Utros.

— Un transfert de quoi ? demanda Bannon. D'eau ?

— Le fleuve et la pierre recèlent une arme bien plus destructive que l'eau... La chaleur, jeune homme ! J'aspirerai la chaleur du fleuve, sur un quart de lieue en amont et en aval, et celle de la falaise. Ensuite, grâce à ma connexion multiple, je la transférerai dans le camp ennemi. Tu imagines les dégâts ? Pour que ce soit possible, il faut que la rune d'ancrage primaire brille de tous ses feux sur le granit de la falaise. Pour l'heure, c'est la priorité. Et nous devons être prêts au plus tard dans deux jours.

Ignare en matière de magie, Bannon avait toujours lutté avec son épée. Et voilà qu'il allait guerroyer avec un pinceau !

— Bonne chance, jeune homme ! lança Elsa quand le peintre en herbe fut enfin équipé. Dès que tout sera prêt, nous frapperons de nouveau Utros, avant que son armée ait eu le temps de se ressaisir. Après ce que ces salauds on fait à Stuart, personne n'est disposé à les épargner...

Bannon vérifia de nouveau son harnais. Avec le crachin, le chanvre était humide, mais les nœuds semblaient solides. Un seau de peinture dans la main droite, il avança vers l'abîme.

— Je ferai ma part, c'est juré.

— Peins les motifs qui se trouveront devant toi... Grâce à la magie de projection, le modèle ne risque pas de bouger, donc il te suffira de respecter le cadre. Ne te fais aucun souci...

Le brouillard collant à sa peau comme de la sueur, le jeune escrimeur se laissa glisser le long de la roche, attentif à ne pas renverser sa peinture. Très vite, il trouva dans le granit des prises puis des marches étroites qui l'aidèrent à progresser plus vite.

Après un unique regard vers le bas, il décida de fixer la roche, devant lui. Comme de juste, le crachin se fit plus dense, mais il continua à descendre vers son poste de travail.

Un coup de chance que Lila n'ait pas été avec lui, aujourd'hui ! Sinon, elle l'aurait remonté *manu militari*.

Dans les fosses de combat, elle entraînait les membres des « sections d'assaut » dont Elsa aurait besoin lors de la seconde phase de son plan.

Se balançant au bout de sa corde, Bannon atteignit la bonne position, près du toboggan de bois que les eaux du fleuve remontaient contre toutes les lois de la physique. La surface à peindre nettement délimitée sur le granit, le jeune homme plongea son pinceau dans la peinture puis traça une épaisse ligne rouge qu'il observa ensuite d'un œil critique. Assez couvrante et épaisse pour accrocher même sur de la roche humide, la peinture se révéla facile à appliquer – surtout quand on pouvait se faciliter la tâche en oscillant comme un pendule devant sa « toile ».

Sur toute la largeur de la falaise, des peintres acrobates se livraient au même exercice. Apparemment, la rune géante avait déjà bien pris forme...

Pour s'être un peu trop penché, un des types glissa sur le bois humide d'une plate-forme et bascula dans le vide. Tandis que son pot de peinture tombait comme une pierre, il réussit à se rattraper d'une main, puis à passer un bras autour du montant de la plate-forme.

Suspendu ainsi, il ne tiendrait pas longtemps. Conscient que personne n'était assez près pour l'aider, il se tortilla comme un ver et, puisant dans l'énergie du désespoir, réussit un rétablissement miraculeux.

Tout là-haut, Elsa se pencha pour mieux voir. Rassurée sur le sort du peintre, elle lança :

— Il n'y a pas eu de projections de peinture sur la roche. La rune n'est pas compromise. Assistants, fournissez un autre pot à cet homme. Il faut avancer !

Après avoir vérifié les nœuds de son harnais, Bannon cala ses pieds sur une saillie rocheuse afin d'être plus stable et de travailler plus vite. La corde humide tenue d'une seule main, il recommença à peindre.

Certaine que la rune géante serait achevée le lendemain, Elsa organisa une réunion avec Nathan et les chefs des cinq autres groupes de volontaires qui croyaient dur comme fer à son plan.

Dans la salle du conseil illuminée par des torches, la magicienne fit signe à ses compagnons de la rejoindre autour de la table, où elle déplia une grande feuille de parchemin.

— Voilà comment nous allons porter un coup puissant à Utros avec la magie de transfert.

Nathan sourit à sa tendre amie pour l'encourager. Son plan, vraiment, était impressionnant...

— Sur cette feuille sont représentées la rune d'ancrage de la falaise et la rune satellite que j'ai créée exclusivement pour cette opération. Regardez bien, et gravez-la dans vos esprits, car c'est elle que vous devrez reproduire.

Nathan étudia un moment le cercle enchâssé dans un triangle et les différents motifs qu'il contenait.

— Dans la magie de transfert, chacune rune et chaque forme de sortilège a un type de « syntaxe » et de « ponctuation » qui doit être rigoureusement précis. Pour vous expliquer les lignes et les courbes en détail, je manque de temps, mais sachez que vous ne devrez pas commettre d'erreur.

Oron, Olgya et trois autres nobles détenteurs du don commanderaient les équipes magiques. Le premier, Julian, était un des plus importants marchands de soie liés à Olgya. Léo, le deuxième, petit et bizarrement maniéré, dirigeait deux abattoirs à yaxen et contrôlait son don avec une remarquable efficacité. La troisième, Perri, était une modeleuse, comme Damon, mais spécialisée dans le vin de sang, son pouvoir augmentant la productivité des vignes sans nuire à la qualité.

Ces cinq chefs d'équipe avaient juré de mettre leur magie au service d'Elsa, qui serait à la tête du sixième groupe.

— Votre mission sera de tracer cinq runes satellites – sans faire la moindre erreur. Ces symboles encercleront la zone à détruire. Bien entendu, des guerriers vous accompagneront et vous aideront à atteindre vos différentes positions. Nathan sera avec moi, parce que

nous aurons la mission la plus difficile : implanter la seconde rune d'ancrage au milieu du camp. Nous indiquerons précisément le centre de cette forme de sortilège, car ce sera là qu'il faudra connecter les satellites. Si nous y parvenons, les deux runes d'ancrage seront reliées et l'effet sera dévastateur. Si nous y parvenons...

— Tu vas nous sauver tous, Elsa, souffla Nathan. Je n'en doute pas un instant.

Conscient des risques, le *duma* avait décidé de ne pas envoyer tous ses sorciers. Sinon, en cas d'échec, Ildakar se serait retrouvée sans défenseurs. D'une même voix, Damon et Quentin avaient proposé de rester en arrière.

Nathan entendait bien trouver une astuce pour laisser Bannon en dehors de l'opération. Dès qu'il saurait les détails du plan, le jeune escrimeur se porterait volontaire, et il était à l'évidence un guerrier de valeur. Mais après ses récentes épreuves, il méritait un répit. En l'absence de Nicci, l'ancien prophète avait décidé de veiller sur leur protégé. En ce qui concernait le soutien militaire, Elsa avait largement assez de volontaires. En passant par Lila, qui tenait à Bannon comme à la prune de ses yeux, Nathan était sûr de réussir son coup.

Dès qu'il était question de la mission, le vieil homme affichait un optimisme qu'il n'éprouvait pas vraiment. Pour Elsa, avant toute autre chose...

Balayant l'assistance du regard, il y alla de sa petite harangue :

— Quand Nicci reviendra, je compte bien lui apprendre que le général et son armée ne sont plus qu'un lointain souvenir...

Chapitre 72

Construite à flanc de colline autour d'un port bondé de grands navires et de bateaux de pêche, Serrimundi, une très ancienne cité, abritait une infinité de bâtiments serrés les uns contre les autres. De la forêt d'antan, il ne restait que quelques parcs traversés par les canaux qui alimentaient en eau les habitations et servaient au transport des biens et des personnes.

De son point d'observation, Nicci dut reconnaître que Serrimundi, avec ses toits de tuile sombre et ses façades blanches, était une ville splendide... et aussi mal défendue que possible.

En émergeant du puits, Nicci avait toussé comme une perdue, certaine qu'elle allait s'étouffer. Son souffle repris, elle s'était avisée que la sliph ne lui avait pas ordonné de respirer, contrairement à d'habitude.

Se relevant, elle avait vu que la créature de vif-argent la regardait méchamment. Sans annoncer à sa voyageuse qu'elle était à destination, la sliph s'était enfoncée dans son puits pour disparaître au cœur des profondeurs insondables qu'elle était seule à connaître.

Au sommet d'une colline qui dominait un port, la magicienne se tenait au centre d'un temple à ciel ouvert entouré de colonnades. Autour d'elle, dans des vasques, des fleurs fraîchement coupées embaumaient l'atmosphère. Sur un autel, des fruits finissaient de pourrir dans une coupe – quelque offrande à un dieu ou à une déesse oubliée là depuis des jours.

Pivotant sur elle-même, ce qui avait fait crisser les feuilles mortes, sur le sol, Nicci avait découvert la statue d'une femme dont la longue chevelure évoquait des vagues. Les mains tendues, la déesse implorait on ne savait trop qui. À l'entrée du port de Serrimundi, une statue géante représentait la même divinité...

Douce Mère la Mer...

Sur l'île de Chiriyā, Bannon avait appris à vénérer cette déesse – une foi partagée par toutes les populations de la côte de l'Ancien Monde. Cette ferveur, dans la plupart des cas, n'était pas incompatible avec la croyance en l'existence du royaume des morts et des esprits. Une bonne chose, puisque la magicienne, après ses sinistres expériences avec le Gardien, était bien placée pour savoir qu'il ne s'agissait *pas* d'une croyance, justement...

Quoi qu'il en soit, elle était donc arrivée dans un temple isolé

consacré à Mère la Mer.

Bizarrement, la déesse ressemblait beaucoup à la sliph. Des millénaires plus tôt, un berger crédule avait-il vu la créature émerger de son puits après avoir transporté un agent de Sulachan ? Le culte de Mère la Mer reposait-il sur un malentendu ?

Bien que désert, le temple ne semblait pas abandonné. En principe, les adorateurs de Mère la Mer délivraient leurs offrandes et sacrifices au large, mais si l'hypothèse au sujet de la sliph était juste, il paraissait logique qu'on ait construit un lieu de culte autour de son puits.

Dehors, des chemins pavés serpentant dans un grand jardin laissaient penser que les fidèles suivaient un chemin balisé pour arriver jusqu'ici. Une sorte de promenade méditative...

Par une trouée entre de hautes haies, Nicci avait aperçu des silhouettes. Des adorateurs qui venaient au temple, sans nul doute... Peu désireuse de leur expliquer comment elle y était arrivée, elle en était sortie dans la direction opposée, filant sans demander son reste.

Après avoir observé la ville, la magicienne, marchant d'un bon pas, atteignit très vite les rues bondées où des femmes cousaient assises devant leur maison tandis que des hommes s'échinaient sur des établis d'artisan à ciel ouvert.

De très rares passants remarquèrent Nicci. Peu soupçonneux de nature, les citoyens avaient en outre l'habitude des étrangers. Dans ce contexte, comment s'étonner que la robe noire de la magicienne, pourtant très éloignée des critères de la mode du coin, ne lui ait valu que de rares regards ?

Nicci était venue une fois à Serrimundi, à l'époque où Nathan et elle naviguaient à bord du *Randonneur des Vagues*. À l'époque, ils étaient de simples émissaires de l'empire d'haran chargés de sillonner l'Ancien Monde. Nicci avait brièvement rencontré le maître du port, Otto, pendant que le capitaine Eli Corwin ravitaillait son navire. Eh bien, commencer par prévenir Otto semblait une bonne idée.

Alors qu'elle longeait un canal, un batelier proposa de la transporter. Adeptes de la marche mais pressée par le temps, elle accepta avec gratitude que l'homme la conduise jusqu'à la capitainerie du port.

Pendant le trajet, elle observa les bâtiments nichés sur les collines. Avec ses vergers et ses quartiers commerciaux, Serrimundi était une ville ouverte et accueillante. En d'autres termes, en cas d'attaque, elle ne valait guère mieux qu'un agneau sacrificiel.

Pratiquement épargnée par l'Ordre Impérial, cette cité vivait dans l'insouciance, et il allait falloir changer ça.

Le batelier déposa Nicci devant la capitainerie, au bord de l'eau.

Derrière des bureaux, des fonctionnaires consciencieux compilaient la liste de tous les navires qui entraient dans le port – en mentionnant le nom du capitaine, la nature de la cargaison et le port d'origine.

Trois clercs blanchis sous le harnais travaillaient sans relâche. L'un d'eux daigna pourtant lever les yeux sur Nicci – le front plissé, comme s'il avait plus de mal à la voir qu'à déchiffrer les pattes de mouche de ses livres comptables.

— Le maître du port Otto n'est pas là, ma dame. Il est allé accueillir un navire. Sa fille vient de se fiancer au capitaine Ganley.

— Quel navire ? Je le retrouverai sur les quais.

— La *Vierge des Brumes*..., dit un autre fonctionnaire. Otto devrait y être...

Lestée de l'artefact d'Elsa, Nicci s'engagea sur les quais et passa devant un bateau de pêche à la coque couverte du fluide noir sécrété par les tentacules des krakens. En matière de puanteur, seules les feuillées d'une armée en campagne auraient pu s'aligner...

Toutes voiles dehors, un bateau se dirigeait vers l'embouchure du port. Une main en visière, Nicci étudia la grande statue taillée à même la falaise qui se dressait à cet endroit. Là aussi, Mère la Mer était le portrait craché de la sliph...

La *Vierge des Brumes*, un trois-mâts, se révéla encore plus imposante que feu le *Randonneur des Vagues*. Les voiles ferlées, des aussières l'arrimant au quai, le bâtiment avait déjà été déserté par son équipage, à l'exception d'une poignée d'hommes qui traînaient sur le pont. Alors que des marchands discutaient encore répartition de la cargaison, des dockers chargeaient les caisses et les tonneaux sur des chariots.

Au milieu de la rampe d'embarquement, Nicci aperçut le maître du port, qui descendait vers le quai d'un pas vif, son chapeau de cuir sur le crâne.

Sur le pont de la *Vierge des Brumes*, une jeune femme s'entretenait avec le capitaine, un barbu à la fière allure. Nicci supposa que c'était la fille d'Otto, celle qui se marierait bientôt avec le nommé Ganley.

La jeune femme avait perdu son mari, le capitaine Corwin, lors de l'attaque des Selka. Très bientôt, elle aurait un nouvel époux.

Sachant se montrer bienveillant et équitable, le maître du port était apprécié par les citadins de toutes les classes sociales. Si Nicci parvenait à le gagner à sa cause, il ferait un allié précieux.

Elle l'aborda d'un ton très professionnel :

— Maître du port, il faut que je vous parle.

— Oui, et en quoi puis-je vous aider ?

— Nous devons donner l'alerte partout à Serrimundi.

— L'alerte ? Et pourquoi donc ?

— Une horde d'antiques soldats fondra bientôt sur l'Ancien Monde.

Pour l'instant, ces soudards assiègent Ildakar, mais Serrimundi doit se préparer au pire. Par bonheur, si on agit vite, il n'est pas encore trop tard.

Otto sembla plus intrigué qu'inquiété par ces « révélations ».

— Une horde ? L'Ordre Impérial, vous voulez dire ? D'après ce qu'on raconte, Jagang est mort et ses forces sont en déroute. Qui pourrait nous menacer ?

— Jagang est mort, oui, confirma Nicci sans préciser que c'était de sa main. Il s'agit d'une autre armée, qui servait Croc de Fer il y a quinze siècles. Ces soldats étaient victimes d'un sort, mais ils se sont réveillés.

Otto ricana.

— J'ai l'habitude des fables que les matelots racontent sur les monstres marins, les Selka et les krakens. Si c'est une blague, elle est lourdingue...

Nicci sortit l'artefact d'Elsa, le déballa et montra les images de l'armée d'Utros.

— C'est la stricte vérité. Ildakar, la cité légendaire, subit un siège. Qu'elle tienne ou qu'elle tombe, le général Utros continuera sa politique de conquête. Tôt ou tard, il arrivera en vue de Serrimundi. Dont il va falloir renforcer les défenses...

Otto ricana de plus belle.

— Ildakar ? Si elle existe, cette cité est à l'autre bout du monde. Depuis des siècles, personne n'en a entendu parler.

— Ildakar existe, et elle n'est pas si loin que ça d'ici... L'empire d'haran prévenu, des soldats sont sûrement déjà partis de Tanimura. Serrimundi doit se joindre à l'effort de guerre.

Le maître du port éclata de rire.

— Quand on a survécu à l'Ordre Impérial, personne ne vous fait plus peur, ma dame ! (Otto plissa les yeux pour mieux étudier l'artefact.) D'où tenez-vous ça ? (Il tapota le verre, comme si l'image allait se dissiper.) Vous arrivez de la mer ? Sur quel navire ?

— Une magicienne a d'autres moyens de voyager... Il y a quelques mois, nous nous sommes croisés. Je naviguais sur le *Randonneur des Vagues*, mais il a fait naufrage après avoir été attaqué par les Selka. Des messagers de Surplomb du Monde ont dû vous apprendre la nouvelle.

Redevenu sérieux, Otto hocha sombrement la tête.

— Oui, un vrai drame... Ma fille Shira était mariée au capitaine Corwin... Heureusement, elle a retrouvé chaussure à son pied. Vous êtes Nicci ?

— C'est ça... (La magicienne brandit de nouveau l'artefact.) Vous devez me croire. L'armée d'Utros est aussi imposante que celle de Jagang. Un jour ou l'autre, elle vous menacera.

Pensif, Otto ne répliqua pas tout de suite.

— Maintenant que vous en parlez... Ce matin, m'a-t-on dit, l'équipage d'un bateau de pêche a raconté partout qu'une ou deux agglomérations ont été rasées, sur la côte. Effren et une autre, dont le nom m'échappe... Mais ce sont des rumeurs, et je doute qu'il faille s'alarmer avant de les avoir vérifiées. Sinon, ça correspond à ce que vous redoutez ? Une attaque sur la côte ?

— Non. Le général Utros est encore loin à l'intérieur des terres, mais il finira par arriver. Croyez-moi, la menace est grave et il faut vous préparer.

Otto hocha distraitement la tête.

— J'en prends note, merci... Mais Serrimundi ne dispose d'aucune force armée. Le port grouille d'activité, la population est prospère et le commerce bat son plein. Nous ne sommes pas sur le pied de guerre, très loin de là...

— C'est pour ça que je suis venue vous avertir...

Malgré l'artefact d'Elsa, la menace semblait mineure à cause de la distance. Mais Utros avait déjà envoyé plusieurs corps expéditionnaires. Si ces troupes continuaient à avancer sans avoir besoin de boire et de manger, elles traverseraient très vite le continent.

— Maître du port, vous ne comprenez pas le danger... Cette armée ne doit pas être ignorée.

Otto étudia de nouveau l'artefact.

— Mère la Mer nous protégera, comme toujours... Nous n'avons rien à redouter.

Agacée, Nicci remballa le miroir magique d'Elsa.

— Souvenez-vous de moi, quand le malheur vous frappera...

Comme s'il avait déjà oublié son interlocutrice, Otto ajusta son chapeau et s'éloigna en souriant. Sur le pont de la *Vierge des Brumes*, sa fille le salua puis enlaça son fiancé.

En espérant avoir plus de chance qu'avec Otto, Nicci remonta le quai où des marins discutaient par petits groupes en attendant d'embarquer. Pour passer le temps, certains sculptaient des morceaux de bois ou des os de kraken.

Trois vieux loups de mer se passaient et se repassaient une bouteille de vin...

Nicci montra son artefact à tous les gens qu'elle croisa. Sans grand résultat, hélas.

Avisant quatre types torse nu à l'air arrogant qui se prélassaient sur des voiles entassées près d'une bitte d'amarrage, elle reconnut leur tatouage et identifia des pêcheurs de perles-souhaits. Sur le *Randonneur*, des collègues à eux avaient tenté d'abuser d'elle – sans succès. Du coup, quand les Selka les avaient étripés, ça ne lui avait pas

arraché des larmes.

Intrigués par l'attention qu'elle leur accordait, les types se redressèrent un peu.

— Si cette ville était attaquée, demanda Nicci, vous daigneriez lever le petit doigt pour la défendre ? Ou êtes-vous des bons à rien, comme les autres pêcheurs de perles que je connais ?

Furieux, les quatre faquins foudroyèrent la magicienne du regard.

— En tout cas, si tu viens dans mon lit, je daignerai lever quelque chose...

— Continue sur ce ton et je *lèverai* un index pour briser menu tous tes os... Bon, passons aux choses sérieuses. Une armée menacera bientôt cette ville.

— Quelle armée ? demanda un autre pêcheur. Nous n'en avons pas entendu parler.

— C'est bien pour ça que je vous préviens – si vous savez vous battre...

— Nous, notre spécialité, c'est plutôt plonger..., rigola un troisième homme.

Ces idiots ne prenaient pas l'affaire au sérieux. Pour les convaincre, Nicci leur montra l'artefact – sans grand succès.

— Cette armée est dans les montagnes ?... Nous n'en avons pas ici.

— Les montagnes, ça se traverse... Des troupes avancent.

— Si elles sont encore loin, ça ne m'inquiète pas..., dit le premier type.

— Moi, je crois qu'il n'y a pas plus d'armée que de beurre dans mon œil, avança le deuxième. Ce truc, là, avec les images, c'est de la magie. On pourrait y voir n'importe quoi.

— Moi, je sais ce que je voudrais qu'on m'y montre, souffla le pêcheur lubrique.

Nicci envisagea de lui travailler un peu les testicules, histoire de retenir son attention. Mais pourquoi perdre son temps ? Connaissant les pêcheurs de perles-souhaits, elle ne s'était pas attendue à grand-chose, et elle avait eu bien raison.

À Serrimundi, la tâche serait moins aisée qu'à Tanimura, où le général Linden lui avait prêté une oreille attentive. Ici, on ne la connaissait pas.

Pas encore !

Alors que les jeunes coqs se moquaient d'elle, Nicci entendit des cris, à l'autre bout du port. Sur la *Vierge des Brumes*, une vigie occupée à jeter des miettes de pain aux mouettes venait de lâcher son panier pour crier à pleins poumons. Tout autour, d'autres navires relayèrent l'alerte et des cloches sonnèrent.

Au-delà de l'entrée du port, une colonne de fumée montait dans le ciel. Puis un vaisseau en flammes apparut, dérivant sur l'onde. Un

bateau de pêche au kraken, déjà en train de sombrer. Affolé, l'équipage sautait à l'eau. Pris par le courant, deux malheureux allèrent se fracasser contre la falaise, sous la statue de Mère la Mer.

Le bateau en feu, la ligne de flottaison de plus en plus basse, continua à dériver dans le port.

— Navire en flammes ! crièrent toutes les vigies. Navire en flammes !

Le bâtiment bascula sur un côté. Craignant que le feu se propage aux autres navires puis aux quais, des travailleurs accoururent. Prudents, plusieurs petits bateaux filèrent vers le large.

Mais le navire en flammes sombrait déjà.

Une main en visière, Nicci sonda le large en quête de ce qui avait bien pu mettre le feu au bâtiment.

Comme tout le monde, elle eut très vite la réponse.

Ses voiles bleu nuit gonflées par le vent, une galère entra dans le port dans le sillage du bateau qu'elle avait incendié.

Très vite, il apparut que d'autres la suivaient. Neuf de plus, exactement.

Toutes les cloches sonnèrent et des centaines de cris retentirent.

Nicci n'avait jamais vu autant de Norukai en même temps. Une force d'invasion...

Pas celle qu'elle aurait cru, mais le danger était le même.

Chapitre 73

La brume qui flottait au-dessus de l'eau ne parvenait pas à obscurcir complètement une journée pourtant morose. Sous un crachin permanent, Calvaire, bien au chaud dans son gilet en peau de requin, exposait ses bras nus à la pluie glaciale. Sondant le brouillard, il ne distinguait rien sur les berges, n'était la silhouette des arbres serrés les uns contre les autres.

Alors que l'armada aurait voulu cingler vers l'amont du fleuve, le marécage la ralentissait depuis des heures. Et le Chasse-Corbeau, par endroits, était si large qu'on n'apercevait même plus ses berges.

Repoussées par un vent contraire, les voiles de la galère amirale se gonflaient... dans le sens inverse de la marche. Agacé parce qu'il voulait avancer plus vite, Calvaire ordonna à tous les navires de la flotte de mettre à l'eau les rames.

Les tambours retentirent, donnant le tempo aux rameurs. Cerise sur le gâteau, ces sons lancinants terroriseraient les habitants de tous les villages installés au bord de l'eau.

Dérangée par l'irruption des grands navires, une grosse truite bondit hors de l'onde. Accroché au bastingage, Crayeux se pencha pour sonder l'eau saumâtre. Craignant que l'albinos bascule dans le vide, son roi le tira en arrière.

— Un poisson, mon roi ! Un roi pêcheur, mon Calvaire ! Ildakar est un gros poisson. Une fois attrapé, nous le viderons puis le ferons rôtir à la broche.

— C'est ça, oui..., concéda le roi. Mais nous ne détruirons pas la ville, parce qu'elle est à moi. Ce sera la capitale de mon nouvel empire.

— Calvaire, pour eux tous, ce sera un calvaire !

Crayeux se pencha de nouveau pour repérer des poissons.

Une autre truite se montra. Le chamane en sourit d'aise, mais une seconde silhouette fendit l'onde.

Impitoyable, le dragon des marais bondit et referma ses mâchoires sur la truite au moment où elle émergeait de l'eau. Sa proie dans la gueule, le reptile marin plongea et fila en faisant à peine onduler la surface.

Au son des tambours, l'armada continua sa route.

L'ignoble tête du Selka était toujours fichée sur une pique, à la proue. Avec la décomposition, les yeux jaunes avaient fondu et la peau des joues pendait mollement. Sans arrêt, un marin devait chasser

les corbeaux qui tentaient de déguster ce morceau de choix...

Sur le fleuve, les ignominies marines ne viendraient plus ennuyer les Norukai. Dans l'océan, elles les avaient suivis, mais sans pouvoir attaquer. Toujours taquins, les guerriers les avaient narguées en les bombardant de harpons attachés à des cordes – sans réussir à en toucher une seule.

Jusqu'à l'estuaire, les Selka n'avaient pas lâché prise. Dans leur langue incompréhensible, ils insultaient les Norukai, qui se vengeaient en leur jetant dessus des seaux d'eau de cale plus puante que des entrailles de kraken.

Le crachin s'était mis de la partie le troisième jour de la remontée du fleuve. Et pas question de tromper l'ennui en pillant les villes et les villages qui se dressaient sur les berges.

D'habitude, les Norukai n'hésitaient jamais à attaquer ces agglomérations pour remplacer la « viande sur pattes » qui crevait pendant le trajet. En campagne, l'armada ne pouvait pas se permettre de perdre du temps en futilités. Encore que... Conscient que ses guerriers s'impatienzaient, Calvaire avait autorisé quelques raids, à condition que les meurtres, les viols, les mises à sac et les incendies volontaires ne prennent pas trop de temps. S'il voulait tenir le continent dans son poing d'acier, le roi devait inspirer la terreur aux gens. Si ça ne le retardait pas à l'excès... Car Ildakar restait son objectif prioritaire.

Mort de froid, Crayeux se massa les épaules.

— Un feu... Je suis gelé. Rien qu'un feu...

— Je t'ai donné une couverture. Enveloppe-toi dedans.

— Non, je veux un feu, comme dans notre grande cheminée.

— Sur un bateau, c'est impossible. Couvre-toi !

Crayeux claqua des dents assez bruyamment pour que ça s'entende malgré les roulements de tambour.

— Gelé... Glace... Neige...

Calvaire eut le cœur serré pour son étrange et excentrique ami. Même sur leur île, il semblait crever de froid en permanence. Du coup il passait la moitié de son temps devant la cheminée – sans jamais avoir l'idée de porter autre chose que son éternel pagne. Parce qu'il refusait de cacher les cicatrices de centaines de morsures ? Sans doute, mais pourquoi s'infliger une telle torture, quand on gelait ?

— Ton feu, tu l'auras à Ildakar, dit Calvaire. Pour te tenir chaud, nous brûlerons un quartier entier. (Voyant que le chamane ne répondait pas, il lui flanqua un coup de coude dans les côtes.) Au moins, ne reste pas sous la pluie. Va t'abriter dans la cabine ou sur le pont inférieur.

— Neige et glace... Tout est si froid. Le fleuve va geler !

— Non, ce n'est que de la pluie. Le soleil reviendra bientôt.

Oubliant son inconfort, Crayeux sauta d'un pied sur l'autre.

— Oui, le soleil reviendra, roi Calvaire ! En fin de matinée, il percera la brume, et nous verrons Ildakar. Notre gros poisson, mon roi. Pour nos ennemis, ce sera un calvaire !

— Un calvaire, oui..., grogna le roi. Tu as eu une vision ?

— Une image d'Ildakar... Nous ne sommes plus loin, mais le froid et la glace... Sans oublier la neige !

— Tu n'en as jamais vu, dit Calvaire. Pas un seul flocon.

— C'est froid ! insista le chamane.

Propulsée par les rames, l'armada finit par émerger des marécages. Se souvenant du rapport de Kor sur la précédente expédition à Ildakar, Calvaire comprit qu'ils n'étaient plus très loin du but.

Une heure plus tard, le crachin céda et la brume commença à se dissiper sous les assauts d'un soleil pourtant timide. Las d'attendre, Calvaire se pencha au bastingage et sonda ce qui tenait lieu d'horizon.

Ravi de voir l'astre du jour, Crayeux reprit du poil de la bête.

En fin de matinée, exactement comme il l'avait prévu, le soleil remporta son duel contre la brume. La visibilité dégagée, Calvaire aperçut dans le lointain la falaise que les sorciers d'Ildakar avaient créée en surélevant le terrain. Tout en haut, on distinguait les premiers bâtiments de la cité, tous dominés par une haute tour.

Ildakar était bien plus grande que l'île du Bastion. Pourtant, cinquante galères suffiraient à lui faire rendre gorge. Le roi n'en doutait pas une seconde.

— Pour eux, ce sera un calvaire ! s'écria Crayeux. Notre poisson, nous le viderons !

Calvaire tapota la joue visqueuse du Selka mort. Puis il la pinça entre le pouce et l'index et orienta l'horrible tête vers la ville.

— Parfait... Je veux que tu assistes à notre victoire.

Chapitre 74

Dans les montagnes, où l'oxygène était plus rare et le vent beaucoup plus frais, l'expédition partie de Surplomb du Monde progressait avec une lenteur exaspérante. Se retournant, Verna imagina le paysage que ses compagnons et elle avaient laissé derrière eux – des canyons désertiques – puis elle regarda en direction d'Ildakar. Après les descriptions enthousiastes de Renn, la Dame Abbessse ne se tenait plus d'impatience... Tant de merveilles à découvrir !

Au moins, ici, se repérer n'était pas un problème, puisqu'il suffisait de remonter la piste laissée par le corps expéditionnaire ennemi.

Très droit sur son destrier, le général Zimmer ouvrait la marche. Comme d'habitude, Oliver et Peretta notaient tout ce qui sortait du commun et bavardaient avec Ambre. Peu friands de voyages, les autres érudits, la mine sinistre, semblaient au bord de l'épuisement. Pour eux, hors de Surplomb du Monde, il n'y avait pas de salut.

Après quelques jours, la colonne quitta les montagnes pour s'engager sur un terrain vallonné qui la conduisit jusqu'à un point d'eau où tout le monde put boire et se débarbouiller.

Une série de collines succéda à ce terrain agréable. À chaque sommet atteint, tout ce que les explorateurs découvraient, c'était un nouveau versant à gravir...

Au bout d'un moment, Verna douta sérieusement qu'ils arriveraient un jour à destination. Mais Renn lui remonta le moral :

— Je crois qu'on y est presque, annonça-t-il. La plaine d'Ildakar doit être derrière cette ultime colline, là-bas. Revoir ma ville sera un plaisir...

Verna avait aussi hâte de retrouver Nicci et Nathan. Au sujet d'Ildakar, elle se fierait à leurs avis éclairés.

— Je sens de la fumée, dit Oliver alors que l'expédition traversait un bosquet.

Vu qu'il pleuvait depuis le matin, Verna devait ressembler à un chien mouillé. Pour ne pas décourager ses troupes, elle faisait comme si ça ne la gênait pas.

— Comment peux-tu sentir quelque chose dans cette atmosphère ? demanda Peretta.

— Depuis tout-petit, j'ai un excellent odorat...

Devant, Zimmer et les éclaireurs, sortis du bosquet, attendaient sur la dernière crête du voyage. Renn les rejoignit et s'écria :

— Oui, c'est bien la plaine ! Ildakar, nous voilà ! On va...

Zimmer fit signe à tout le monde de retourner sous le couvert des arbres.

— Il ne faut pas nous faire repérer...

Verna, Ambre, Peretta et Oliver allèrent pourtant rejoindre le général et le sorcier.

— Par la barbe du Gardien ! s'écria Renn.

Au nord, toutes les collines étaient noircies par un incendie. Dans la plaine, un camp immense semé de quelques tentes abritait des centaines de milliers de combattants. Disciplinés et organisés, les soldats restaient groupés par corps d'armée ou par régiment. À vue de nez, ils étaient des dizaines de fois plus nombreux que l'unité ensevelie sous la neige avec l'aide de la magie.

— Il y a autant de soldats que d'habitants à Tanimura, souffla Ambre.

Regardant au-delà des assiégeants, Verna dut reconnaître qu'Ildakar était à la hauteur de sa réputation. Une cité magnifique, vraiment – mais sous la menace d'une mise à sac.

— Le général Utros s'est réveillé, dit Renn, des larmes aux yeux. Regardez ce que ces soudards ont fait à Ildakar ! (Une main en visière, il sonda les hauteurs de la ville.) Avec ce crachin, la visibilité n'est pas très bonne, mais je distingue la tour du pouvoir. En revanche, la pyramide a disparu.

Peretta plissa les yeux.

— Je vois les ruines de ce qui devait être une pyramide...

— Un fléau a frappé ma ville, gémit Renn. Elle a besoin de secours, et nous devons répondre à son appel.

Les Sœurs de la Lumière accoururent, attendant les ordres de leur dirigeante. Hélas, Verna doutait fort d'avoir la solution aux problèmes d'Ildakar.

— Nous sommes plusieurs détenteurs du don, c'est vrai, mais ça n'a rien à voir avec déclencher une avalanche... Vous avez vu la taille de cette armée ?

— Avec ma poignée d'hommes, dit Zimmer, je ne peux rien contre une telle force.

— Ildakar regorge de magiciennes et de sorciers au moins aussi puissants que moi, assura Renn. Il faut trouver un moyen d'entrer, afin que je rejoigne le *duma*. Mes collègues auront besoin de moi.

Très sombre, Verna balaya de nouveau la plaine du regard. Trouver un moyen d'entrer ? C'était beaucoup plus facile à dire qu'à faire...

Chapitre 75

Au terme de jours de dur labeur, le sort de transfert d'Elsa était prêt. Sur la falaise, la rune rouge se voyait de très loin et tout était au point pour la périlleuse sortie dans le camp ennemi.

— Je n'aurais pas pu trouver un plan plus dévastateur, dit Elsa. Après les Ixax et l'attaque du dragon, ça portera le coup de grâce à nos adversaires.

— Si nous jouons tous notre rôle..., dit Nathan.

Sur le visage de sa tendre amie, il lisait une grande tension, mais pas une once de peur. Une femme courageuse, déterminée et douée, voilà ce qu'elle était. Dès leur rencontre, il l'avait vue ainsi, et il ne s'était pas trompé. Cela dit, elle avait des doutes, c'était palpable... et hautement humain.

— Nous réussirons, très chère, et je ne ménagerai pas mes efforts pour t'aider. Ces deux derniers jours, nous avons formé un contingent de guerrières et de guerriers prêts à tout pour couvrir les six groupes d'intervention. Nous devons agir vite et sans nous tromper. Nos soutiens savent comment nous y aider, et ils connaissent les enjeux. En d'autres termes, on peut y aller !

Elsa prit la main de l'ancien prophète.

— Nathan, sans toi, rien n'aurait été pareil... Je suis contente de t'avoir à mes côtés.

— Haut les cœurs, dans ce cas ! Devant les esprits du bien, je jure que nous ne faillirons pas. (Pensif, Nathan se grattouilla le menton.) Tu es sûre de ne pas vouloir attendre Nicci ? Aucun d'entre nous n'est aussi puissant qu'elle.

— Tant pis, répondit Elsa, catégorique. Qui peut dire quand elle reviendra ? La rune est peinte, les six équipes sont prêtes, les soutiens aussi... C'est le moment ou jamais. J'en suis certaine.

— Compris... Nicci ou pas Nicci, nous en mettrons plein la vue à Utros.

Lila à ses côtés, Bannon travaillait sur la falaise – les ultimes finitions de la rune, pourtant officiellement terminée depuis la veille. En le chargeant de vérifier qu'aucun détail ne clochait, Nathan s'était assuré que le jeune escrimeur raterait la « sortie héroïque ». Quand il découvrirait le pot aux roses, Bannon risquait de l'avoir mauvaise, mais tant pis... De cette aventure, il était fort possible que personne ne revienne. Et de toute façon, cette ultime bataille contre Utros serait une affaire de magie, pas d'acier. Pour protéger les équipes de

détenteurs du don, il y avait largement assez de combattants...

Sous un ciel chargé, Elsa et Nathan descendirent les rues aux pavés luisants d'humidité jusqu'aux portes principales, où les attendaient les membres de leur « section d'assaut ». Tous les chevaux étaient sellés, et les combattants, équipés de pied en cap, brandissaient une épée ou une massue à bout ferré.

Une autre attaque surprise ? En un sens, oui, mais avec un objectif précis, contrairement à la première. Si les détenteurs du don parvenaient à tracer les runes là où il le fallait, tout reposerait ensuite sur les épaules d'Elsa.

— Très chère, souffla Nathan à sa compagne, je te fais une confiance aveugle.

Le plus gros contingent de combattants accompagnerait la magicienne et le sorcier chargés d'implanter la seconde rune d'ancrage au cœur du camp d'Utros. Les cinq autres groupes dirigés par Oron, Olgya, Justin, Perri et Léo, sortiraient par des poternes – tous en même temps – et mettraient en place les runes satellites.

Olgya avait fourni aux détenteurs du don un manteau de soie qui les protégerait et leur tiendrait lieu de camouflage. Tissant jusqu'à l'épuisement, ses vers avaient bel et bien contribué à l'effort commun. Car tous les guerriers étaient équipés du même vêtement...

Nathan et Elsa enfilèrent les manteaux et les nouèrent à la taille. En chemise à jabot, pantalon noir et bottes de voyage, l'ancien prophète, son épée au côté, se sentait à la fois un sorcier, un aventurier... et le chevalier servant d'Elsa.

Furieux après l'exécution de leur haut capitaine, les gardes d'Ildakar constituaient le gros des volontaires pour cette mission.

— Pour Stuart ! crièrent-ils, épée levée au ciel.

Chaque équipe comptait aussi deux Mora-Zith résolues à donner leur vie pour protéger les détenteurs du don pendant qu'ils traceraient les runes.

— Nous devons être rapides, rappela Nathan à son escorte. L'objectif n'est pas de ferrailler contre l'ennemi. Chaque équipe devra gagner au plus vite sa position et y tracer sa rune. Ensuite, Elsa fera le reste.

Perchée sur un hongre noisette – une concession à la rapidité, car elle n'aimait pas chevaucher –, Elsa ne dit rien. Les traits tirés, elle semblait rattrapée par la gravité du moment.

Sur un solide cheval gris, Nathan avait hâte de passer à l'action, afin de ne plus sentir le nœud, dans son estomac... Devant les portes principales et les cinq poternes, des gardes et des anciens gladiateurs s'apprêtaient à combattre. Jadis ennemis jurés, ils étaient désormais frères d'armes. Un sacré progrès, même si la situation n'avait rien de brillant.

— Tant de choses ont changé, souffla Nathan à Elsa. Pour forger des amitiés, rien de mieux qu'un ennemi commun.

La magicienne se tourna vers son compagnon :

— Merci d'être mon ami, Nathan. Je me félicite que tu sois venu à Ildakar, et je bénis le jour de notre rencontre. Depuis Derek, tu es le premier homme qui a réchauffé mon cœur.

— Et j'espère bien continuer, très chère... Mais c'est l'heure... Il faut y aller !

Elsa acquiesça.

Parmi les combattants, Nathan remarqua Rendell, l'ancien esclave devenu membre du *duma*. Pour saluer le sorcier, le gaillard leva sa massue.

— Oui, je viens aussi, mon ami ! Je n'ai pas le don, mais je ne suis pas manchot, et ma colère vaut bien celle de n'importe qui.

— Quand ce sera fini, nous ferons la fête ensemble, vieux frère !

Délaissant les sonneries de corne pompeuses, les attaquants avaient décidé de sortir sans cérémonie sous la pâle lumière d'une matinée maussade. Même si elle ne durait que quelques minutes, la surprise de l'ennemi serait à leur avantage.

Tandis que les portes s'ouvraient, les protecteurs se massèrent autour d'Elsa et de Nathan.

Sur l'épaule, la magicienne portait une grosse vessie emplie de peinture rouge – la même qui avait servi sur la falaise. Le moment venu, elle en couperait un coin et commencerait à dessiner sa seconde rune d'ancrage. Les cinq autres chefs d'équipe disposaient d'outres de peinture plus petites pour tracer les runes satellites. Dès qu'ils auraient envoyé le signal convenu, Elsa connecterait les symboles satellites à la rune d'ancrage. Après, il ne lui resterait plus qu'à transférer une incroyable quantité de chaleur dans le camp ennemi.

— On y est, très chère ! lança Nathan à son amie. Allons savourer le goût exquis de la victoire !

Talonnant leur monture, les deux amis se lancèrent au galop. Les guerriers les suivirent, résolus à donner leur vie pour un plan génial mais risqué.

Des éclairs prêts à jaillir de sa main droite et du Feu de Sorcier crépitant au bout de la gauche, Nathan se prépara à marquer durablement les esprits des soldats de pierre.

— Pour Ildakar ! lança-t-il.

Repris par d'innombrables gorges, son cri se répercuta dans toute la vallée.

Chapitre 76

Tous les bateliers, les pêcheurs et les capitaines fluviaux avaient été prévenus de s'éloigner d'Ildakar. Quand Elsa activerait son sort de transfert, les effets secondaires risquaient d'être dangereux pour tout le monde.

Penchée avec Bannon au bord d'un tunnel de transport, Lila étudiait la falaise d'un œil critique. C'était la première fois qu'elle voyait la rune, et elle ne semblait pas ravie.

— Je n'aurais pas dû t'autoriser à faire l'acrobate. C'était risqué, et j'ai promis de te protéger.

— Il y a plusieurs façons de combattre... (Très fier, Bannon désigna le dessin rouge géant, sur la falaise.) Il fallait que je participe.

— Oui, mais tu aurais pu tomber.

— Lila, je ne suis pas idiot ! Ici, nous ne risquons rien ! La bataille se déroule dans la plaine, et je m'inquiète pour nos amis. Ce qu'ils vont faire est bien plus dangereux que se balancer au bout d'une corde, un pinceau à la main... Nathan m'a bien eu, sur ce coup-là. J'aurais voulu être avec lui.

— Ton ami a tenu à te protéger, et il m'a ordonné de veiller sur toi. Bien entendu, je lui obéirai. Au cas où tu l'aurais oublié, douze de mes sœurs sont là-dehors. Du coup, la mission ne peut être qu'un succès.

Bannon posa une main sur la poignée de Solide, toujours accrochée à sa ceinture.

— Et si elle échoue parce qu'un guerrier de plus aurait pu sauver un sorcier ou une magicienne ? Imagine que Nathan ait besoin de moi...

— Tu crois que je ne partage pas tes inquiétudes ? Moi aussi, j'aurais voulu en être.

Les quatre peintres qui menaient l'inspection désignèrent des parties de la rune un peu délavées par les pluies de la nuit.

— Faites des retouches, vite ! lança Bannon. L'action doit être déjà commencée. Et quand Elsa activera son sort, vous aurez intérêt à ne plus avoir le nez contre la falaise.

Habitués au vide, les quatre jeunes types évoluèrent avec une aisance désinvolte. Quand ils eurent terminé, ils se réceptionnèrent sur une plate-forme, y attachèrent solidement leurs pots de peinture à demi pleins puis s'enfoncèrent dans un tunnel.

Se déversant par de gros tuyaux, les eaux de pluie collectées par les

égouts coulaient le long de la falaise avant de finir dans le fleuve. Devant ce spectacle, Bannon eut une étrange prémonition. On eût dit qu'Ildakar pleurait et que ses larmes faisaient briller davantage la grande rune rouge.

Bannon repensa à la statue géante qui dominait le port de Serrimundi. Devant cette statue de Mère la Mer, la première fois qu'il l'avait vue, il avait éprouvé le même genre de prémonition. Alors que le *Randonneur des Vagues* passait devant cette merveille, s'était-il agi d'une sorte d'avertissement relatif au sinistre destin du bateau, attaqué par les Selka puis naufragé peu après ?

Selon Nathan et Nicci, depuis le changement stellaire provoqué par le seigneur Rahl, les prophéties, les prédictions et les prémonitions n'existaient plus. En d'autres termes, elles étaient bannies du monde des vivants. Avait-il une sorte de don qui n'aurait jamais été découvert dans l'histoire ? Vraiment, c'était peu probable... Lui, un cultivateur de choux ? Du coup, quand il frissonnait, ce devait être parce qu'il faisait froid, tout simplement...

À part son pagne, sa bande de cuir sur les seins et ses sandales, Lila ne portait rien. De la rosée s'était déposée sur sa peau, mettant en valeur ses runes de protection.

— Tu n'as pas froid ? demanda le jeune escrimeur.

— Non, jamais...

De leur perchoir, les deux jeunes gens virent la brume se dissiper sur le fleuve à mesure que la matinée s'éclaircissait. Tendant l'oreille, Bannon capta le bruit lointain du courant – et autre chose, qu'il n'identifia pas. On eût dit des battements de cœur, mais...

Intriguée, Lila se pencha vers le vide.

— Des tambours, dit-elle après un court silence. Beaucoup de tambours. Et ils approchent vite. Quelqu'un vient...

Bannon tendit le cou pour mieux voir et perçut un changement dans l'air. Quelque chose d'énorme, bien qu'indéfinissable... D'instinct, il se rapprocha de Lila.

Ensemble, les yeux écarquillés d'horreur, ils virent apparaître une galère aux voiles sombres dont les rames plongeaient en cadence dans l'eau.

— Les tambours, souffla Lila, c'est pour donner le rythme aux rameurs...

Les Norukai ! Quelque temps plus tôt, trois navires avaient déboulé avec leur cargaison d'esclaves. À ce souvenir, Bannon bouillait encore de rage.

Là, ce n'était pas un trio de galères mais une armada qui remontait le fleuve. Aucune chance qu'il s'agisse de marchands, cette fois.

— Douce Mère la Mer ! Ils ne viennent pas vendre des esclaves. C'est une invasion.

La haine du jeune escrimeur pour les Norukai ne s'éteindrait jamais. À Renda-sur-Baie, pris de folie meurtrière, il en avait tué des dizaines. Ici, il avait dû supporter ces ignobles esclavagistes – jusqu'à ce qu'il craque, en défie trois, près des abattoirs, se fasse rouer de coups puis finisse dans les fosses de combat...

Le son des tambours de plus en plus fort, les premières galères approchaient des quais. Prêts à semer la terreur et la mort, des milliers de Norukai poussèrent leur cri de guerre.

— Lila, nous devons donner l'alerte ! Il faut détruire les quais et faire défendre tous les tunnels. Ildakar est attaquée !

Après le départ d'Elsa et des autres chefs d'équipe, Damon et Quentin se retrouvèrent seuls dans la tour du pouvoir. Craignant de devoir lancer leur plan de secours, en cas d'échec, ils jugèrent prudent d'approfondir les préparatifs, juste au cas où.

Certes, Nicci, *via* la sliph, était partie prévenir le reste de l'Ancien Monde. Mais quoi qu'il arrive, Damon l'aurait juré, elle ne reviendrait pas avec des renforts. Ildakar devrait s'en sortir seule.

Après avoir évoqué avec Thora la possibilité de générer un nouveau linceul, les deux sorciers, sans consulter les autres membres du *duma*, avaient entrepris de reconstruire le matériel requis. Modeleur de son état, Damon avait fabriqué un creuset géant, un miroir et des drains identiques à ceux qui équipaient naguère la pyramide.

Pendant que les autres conseillers d'Ildakar s'acharnaient sur un plan désespéré, Quentin et Damon, pragmatiques, faisaient ce qu'il fallait pour sauver Ildakar. Si tout le reste échouait, leur solution s'imposerait. La manœuvre d'Elsa, en cas de succès, porterait un coup terrible à l'ennemi, mais il y avait trop d'éléments aléatoires. De plus, les destructions risquaient de ne pas être suffisantes. Un air déjà connu...

L'étoile du berger des deux sorciers, c'était le réalisme, et...

Déboulant dans la salle du conseil, rouge comme une pivoine d'avoir couru, Bannon, le jeune escrimeur lança :

— Les Norukai ! Des dizaines de galères et des milliers de guerriers ! Il faut défendre la falaise !

— Mon gars a raison, dit Lila. Ces Norukai ne sont pas là pour commercer. C'est une invasion.

Très pâle, Damon regarda Quentin. S'ils étaient restés en arrière, c'était pour faire face à une menace de ce genre.

Quentin mit une main devant sa bouche, comme s'il allait vomir.

— Depuis toujours, ces esclavagistes me dégoûtent.

— Dans ce cas, il n'aurait pas fallu traiter avec eux, grogna Bannon. Ces monstres veulent nous tuer tous. Ils viendront du fleuve,

et nous devons les arrêter. Il nous faut votre Feu de Sorcier. Et vous devez activer les pièges magiques, sur la falaise. Sans tarder !

Voyant Damon hésiter, le jeune homme explosa :

— Douce Mère la Mer, vous êtes sourds, tous les deux ? Ils sont des milliers, et ils attaqueront bientôt.

— Qu'on donne l'alerte ! dit enfin Quentin.

Damon revint lui aussi au moment présent.

— Mobilisation générale ! Tous les combattants encore en ville doivent repousser les Norukai.

Une réaction dictée par le bon sens... Oui, mais plus en profondeur, il y avait autre chose. N'était-ce pas la preuve de l'utilité du linceul ? L'unique défense impénétrable et définitive ?

Quand il entendit sonner les cloches, dans les rues, Damon eut le sentiment qu'elles appelaient les sacrifiés, comme au temps de la pyramide.

Prenant Bannon par le bras, Lila l'entraîna vers la sortie. Sur la falaise, on aurait besoin d'eux.

Lorsqu'il regarda Quentin, Damon devina qu'il en était arrivé à la même conclusion que lui.

— Si le plan d'Elsa fonctionne, Utros ripostera, et nous n'en finirons jamais. Et voilà que les Norukai s'en mêlent. S'ils entrent en ville, ce sera la fin. Nous n'avons plus le choix, mon ami.

— C'est évident... Nous allons convoquer les volontaires dans l'arène, et les gardes enrôleront de force les éléments manquants. Le sang des détenteurs du don étant de meilleure qualité, nous leur ordonnerons de sélectionner des nobles sans grande utilité. L'heure n'est plus à finasser. Et le temps presse ! Pour verser tant de sang, il ne faudra pas traîner – surtout en ayant sur la gorge le couteau des Norukai.

Chapitre 77

Les yeux ronds, Verna et ses compagnons regardaient la horde massée dans la plaine, devant Ildakar.

— Nous sommes trop peu nombreux pour intervenir, gémit Renn. (À demi caché derrière un arbre, il semblait ne plus savoir que faire.) Cette armée est là depuis des siècles, mais qui aurait cru qu'elle se réveillerait ?

— Notre avalanche a fait des milliers de morts, dit Zimmer. À voir les réserves du général Utros, je doute que ce soit un problème pour lui.

Verna balaya du regard le camp et ses environs.

— La ville résiste héroïquement, ça paraît évident... Et elle a porté des coups efficaces, dirait-on...

— Nous devons gagner Ildakar, dit Trevor, très pâle, et savoir ce qui s'est passé.

Zimmer hocha pensivement la tête.

— Je comprends et partage ta position, mon ami, mais pour franchir les lignes ennemies, il faudrait pouvoir voler... Sorcier, ton don est assez puissant pour ça ?

Renn passa une main sur son menton barbu.

— Non.

Dissipant la brume, le soleil fit enfin son apparition. Sous le crachin persistant, Verna vit six groupes sortir de la ville par des issues différentes. Un baroud d'honneur ?

— Regardez, ils lancent une attaque !

— Avec si peu de combattants ? s'étonna Renn. C'est tout ce qu'il reste des défenses d'Ildakar ? Autant essayer d'abattre un yaxen avec des fléchettes...

Une fois hors de la ville, les six groupes partirent dans des directions différentes. En face, la réaction ne se fit pas attendre. En tête de chaque groupe, un détenteur du don déclencha un enfer de feu et d'éclairs sur les soldats qui tentaient de barrer le chemin aux attaquants.

— Ce n'est pas une sortie classique, dit Zimmer, les bras croisés. Cinq groupes sur six visent le périmètre du camp. Pour s'enfuir ? Mais ça n'a aucun sens...

— Au contraire, souffla Verna. Chaque unité a un objectif spécifique. Ces gens ne galopent pas au hasard.

Grâce à l'effet de surprise, les six unités progressaient rapidement –

d'autant plus qu'elles évitaient tout affrontement frontal avec les guerriers d'Utros.

Deux groupes fonçaient vers les collines, au sud, et deux autres faisaient de même au nord.

La cinquième force décrivait une boucle pour atteindre la lisière du camp, du côté où Verna et ses amis se tenaient. Pour s'ouvrir le chemin, le chef d'équipe, sans doute un sorcier, avait invoqué un bélier d'air.

La dernière unité fonçait droit au cœur du camp.

À quoi rimaient ces manœuvres ? se demanda Verna.

— Ne pouvons-nous pas les aider ? lança Ambre, campée comme souvent à côté de ses nouveaux amis de Surplomb du Monde. Ils ne savent même pas que nous sommes ici...

— Pour l'avalanche, dit Oliver, nous avons uni nos forces. Vous avez vu le résultat ?

Il jeta un coup d'œil derrière lui, là où se tenaient les érudits, les soldats de Zimmer, les gardes de Trevor et les Sœurs de la Lumière de Verna.

— Ensemble, nous pouvons agir.

— Oui, concéda Rhoda en approchant, mais nous ne savons rien de leur plan. Dans ces conditions, comment les aider ?

— L'essentiel, c'est de soutenir Ildakar, dit Peretta. On sait quel camp choisir.

— La ville est en danger, murmura Renn, blanc comme un linge. Il faut la secourir, si nous pouvons...

Deux des quatre groupes qui fonçaient vers les collines venaient apparemment d'atteindre leur position. Quand ces unités se furent arrêtées, les guerriers formèrent un cercle autour de leur chef pour le protéger. Les deux autres continuèrent à galoper, s'éloignant d'Ildakar.

L'unité qui fondait sur la position de Verna fut soudain confrontée à une muraille humaine qui la força à ralentir puis à engager le combat.

— Là ! s'écria Renn. Nous pouvons leur dégager le chemin en prenant l'ennemi à revers. Personne ne sait que nous sommes ici...

— Oui, c'est évident..., approuva Verna.

Elle fit signe à ses sœurs d'approcher.

— Que les érudits viennent aussi ! Nous allons frapper tous ensemble.

Le petit groupe fut bientôt prêt à agir. Et tant pis si les chances de succès étaient infimes.

— S'il faut attaquer, dit Zimmer, pourquoi temporiser ? On y va !

Avec tout le mystère requis pour un glorieux sorcier d'Ildakar, Renn décrivit des arabesques dans l'air. Aussitôt, les lourds nuages crevèrent et une averse s'abattit sur le champ de bataille.

Avant de talonner sa monture, Verna se tourna vers les érudits de Surplomb du Monde :

— Souvenez-vous de nos leçons ! Nous vous avons appris pas mal de sortilèges, et si vous faites montre de créativité, personne ne se plaindra.

— Pour Ildakar ! cria Renn avant de lancer son cheval au galop.

Droit devant, l'unité d'Ildakar était bloquée par des soldats à demi pétrifiés qui se battaient comme des lions. Pas en reste, les attaquants d'Ildakar semblaient protégés par de curieux manteaux de soie.

À grand renfort d'éclairs, leur sorcier parvint à abattre une rangée de soldats de pierre. Un moyen de desserrer l'étau, mais qui risquait de ne pas suffire...

Comblant la brèche, les guerriers d'Utros repassèrent à l'offensive. Déterminés, les attaquants resserrèrent le cercle autour du sorcier, qui commença à vider sur le sol une outre emplie d'un liquide rouge.

Une forme de sortilège ?

Les soldats de pierre redoublèrent leurs efforts afin d'atteindre et de neutraliser le détenteur du don.

— Plus vite ! cria Verna.

Sous l'orage, Renn surprit les guerriers d'Utros en les bombardant d'éclairs. Quand il en eut carbonisé une bonne vingtaine, leurs compagnons comprirent ce qui se passait et certains se retournèrent pour faire face à l'assaut inattendu.

La crinière de sa monture serrée dans une main, Verna tendit l'autre bras et fit mine de marteler l'air, devant elle. Les bourrasques qu'elle généra percutèrent les rangs ennemis, renversant les combattants adverses comme des quilles.

Ambre et les six sœurs recoururent à la même magie.

Toujours occupé à tracer quelque chose sur le sol, le sorcier des attaquants ne prenait pas le temps de frapper ses adversaires. Ses cheveux blond grisonnant noués en queue-de-cheval, cet homme travaillait avec une concentration admirable, compte tenu des circonstances.

Oui, conclut Verna, il dessinait bien une forme de sortilège.

— On dirait Oron, lança Renn sans ralentir. Un sorcier de la guilde des Écorcheurs. Pour se protéger de la pluie, il a invoqué un dôme d'air...

Les sept sœurs et la novice générèrent d'autres bourrasques. D'un éclair, Verna carbonisa un soldat en cuirasse, et les hommes de Zimmer, leur chef en tête, commencèrent à frapper de taille et d'estoc.

Bouillant de rage, les gardes de Trevor se jetèrent eux aussi dans la mêlée.

— Oron, nous sommes là pour t'aider ! cria Renn.

Malgré le bruit et la fureur, Verna réussit à voir que les quatre

groupes avaient tous atteint leur position – ainsi placés, ils délimitaient une zone qui englobait un bon quart de l’armée adverse. Et dans chaque cas, un sorcier s’affairait à dessiner quelque chose sur le sol.

Autour d’Oron, les défenseurs allaient succomber quand les renforts venus de Surplomb du Monde fondirent sur les hommes d’Utros et les éparpillèrent. Profitant de ce répit, le sorcier d’Ildakar travailla de plus belle tandis que Renn et Verna galopèrent ventre à terre pour le rejoindre.

Quand elle vit la rune qu’il dessinait, la Dame Abbessse en resta bouche bée. De sa vie, elle n’avait jamais posé les yeux sur une chose pareille.

— Magie de transfert, dit Renn, laconique.

Son œuvre achevée, Oron leva les yeux et, sans cérémonie ni manifestation de reconnaissance, lâcha froidement :

— Eh bien, Renn, il était temps que tu arrives. Un sorcier de plus ne sera pas de trop.

— J’en ai d’autres avec moi, et ils nous aideront.

Les traits tirés après son effort, Oron étudia la rune, sur le sol, puis il passa les mains dessus, comme s’il se les réchauffait sur des flammes. À un moment, il appuya plus fort comme pour vaincre une invisible résistance, et la peinture brilla intensément.

— Voilà, la rune est finie et protégée... Utros ne pourra pas la détruire pendant qu’Elsa lance le sortilège. Si son plan fonctionne, nous n’aurons peut-être plus besoin de nous battre...

Tout autour de la plaine, les quatre groupes en avaient eux aussi terminé.

— Cinq équipes étaient chargées des runes satellites, expliqua Oron à l’intention de Renn et Verna. La sixième, qui compte Elsa et Nathan, doit implanter une rune d’ancrage au cœur du camp puis l’activer. Si ça se passe bien, nous éliminerons une bonne partie de l’armée adverse.

— Raison de plus pour que nous vous aidions ! fit Renn.

Levant une main, Oron expédia vers le ciel une boule de feu qui décrivit une parabole majestueuse.

— Voilà, ils savent que ma rune est en place...

Revenus de leur surprise, les soldats de pierre remontaient déjà à l’assaut. D’un geste vif, Oron rejeta derrière son épaule sa longue natte blonde.

— Tant qu’à faire, j’aimerais vivre assez longtemps pour voir la suite des événements...

Quand Lila et Bannon furent de retour sur la falaise, la première galère venait juste de percuter les quais.

— Je sens leur puanteur d'ici, lâcha Bannon, les dents serrées. L'odeur du sang, de la souffrance et de la laideur...

Lila eut un grand sourire.

— Les tuer m'aurait plu de toute façon, mais si tu me dis qu'ils sont haïssables, ça ajoutera à mon plaisir.

Après avoir arrimé le navire, les premiers pillards bondirent sur le quai. En aval du fleuve, le reste de l'armada ne tarderait pas à débouler.

Accourant de partout, des défenseurs d'Ildakar – une bonne centaine – se postèrent à l'entrée des tunnels, côté falaise. Se penchant un peu, Bannon étudia la rune qu'il avait contribué à peindre. Puis il regarda vers le haut et ne vit pas ce qu'il s'attendait à découvrir.

— Où sont Damon et Quentin ? Ils devraient être à côté de la tour, préparés à combattre. Nous avons besoin de leur magie !

Comme une colonie de fourmis, les Norukai commençaient à escalader la falaise. Près de Bannon, Lila rengaina son épée et son couteau.

— Ces armes-là seront pour plus tard...

Dans les marchandises entreposées le long du tunnel, la Mora-Zith s'empara d'un tonneau de farine et le jeta dans le vide. Tombant comme une pierre, le projectile improvisé s'écrasa sur deux Norukai. Dans un nuage de poudre blanche et de sang, ils basculèrent en arrière, chutèrent et déséquilibrèrent plusieurs de leurs camarades.

Conquis par la tactique de sa compagne, Bannon alla chercher une caisse et joua lui aussi aux quilles verticales.

Dans les autres tunnels, les défenseurs imitèrent la manœuvre avec tout ce qui leur tombait sous la main. Des barriques, des sacs, des pierres et même une caisse de poissons plus très frais. Insensibles au sort de leurs frères d'armes malchanceux, les pillards continuaient à s'accrocher au granit comme des sangsues.

Alors que la situation semblait désespérée, un flot de pouvoir, venu du sommet, balaya la falaise et fit un massacre parmi les assaillants. Se tordant le cou pour mieux voir le sommet, Bannon distingua trois silhouettes en tunique de soie qui lançaient sortilège sur sortilège.

— Enfin de l'aide ! s'écria Lila.

En bas, les quais venaient de se désolidariser de la roche. Les galères se mirent aussitôt à dériver et à se percuter. Surpris, les Norukai encore à bord se bousculèrent et certains sautèrent même à l'eau.

Mais l'armada continuait sa route, les nouveaux navires percutant les précédents pour s'arrêter. Très vite, ces galères immobilisées bord contre bord formèrent un pont qui permit aux guerriers d'atteindre le pied de la falaise.

Au sommet, les trois sorciers déversèrent sur les assaillants des

torrents d'eau. Le contenu des égouts, bien entendu – tout à fait approprié à ces salauds d'esclavagistes, ne put s'empêcher de penser Bannon.

Là encore, l'effet fut dévastateur... mais insuffisant.

— Douce Mère la Mer, haleta le jeune escrimeur en soulevant un gros tonneau, ce truc est-il plein de cailloux ?

Cela dit, le poids serait un avantage, considérant ce qu'il voulait faire. Muscles bandés, il balança sa charge sur une plate-forme où des Norukai essayaient de prendre pied.

— Continuons comme ça ! s'écria Lila, qui semblait s'amuser comme une petite folle. Tôt ou tard, il faudra quand même les affronter au corps à corps. Là, ça deviendra vraiment excitant.

Quand la porte de sa cellule s'ouvrit en grinçant, Thora se leva d'un bond. Les yeux écarquillés de terreur, Damon et Quentin avancèrent vers leur ancienne souveraine.

— L'heure est venue, sovrena ! Si nous n'agissons pas très vite, Ildakar est fichue.

— Utros menace d'entrer en ville ?

— Non, mais les autres membres du *duma* sont dehors pour implanter dans le camp des runes de transfert...

— Malheureusement, enchaîna Damon, une flotte de galères nous attaque côté falaise. Cinquante navires chargés de milliers de pillards. Pris en tenaille, nous n'avons aucune chance de survivre.

Thora fronça les sourcils.

— Donc, vous avez décidé de générer le linceul de l'éternité. Jusqu'à la fin des temps, cette fois...

Quentin acquiesça frénétiquement.

— Oui, c'est le moment ou jamais. Tous les membres du *duma* qui pourraient s'y opposer sont dans la plaine et Nicci n'est pas revenue. Si nous ne traînons pas, il reste possible de sauver Ildakar.

— Sovrena, implora Quentin, nous avons besoin de toi ! En magie du sang, tu es la plus compétente. N'as-tu pas déjà érigé le linceul une fois ?

— J'ai promis de vous aider..., fit Thora en avançant vers la porte. Quentin s'écarta pour la laisser sortir.

— Des gardes écument déjà la ville avec les listes de volontaires.

— Et de réquisitionnés..., ajouta Damon.

Galvanisée, Thora suivit les deux hommes dans une enfilade de couloirs éclairés par des torches.

— Pour sauver Ildakar, un énorme sacrifice s'impose. N'oubliez jamais ce que nous devons à ces héroïques volontaires.

— Nous en avons recensé huit cents, sovrena.

— C'est bien, mais il me faudra au minimum mille personnes. Dont

des nobles, si possible. Leur sang est plus efficace. Si on en a beaucoup, ça épargnera des vies...

— C'est vrai, concéda Quentin, mais les gens normaux sont plus faciles à appréhender et à tuer. Les gardes sauront se montrer impitoyables. Depuis l'exécution de Stuart, ils sont assoiffés de sang.

Après avoir franchi une arche, le trio déboucha enfin à l'air libre, sous un ciel très gris.

— La pyramide est détruite, rappela Thora. Où lancerons-nous le sortilège ?

— On se fiche de la pyramide ! s'écria Damon. Ce qu'il nous faut, c'est la machine et la forme de sortilège.

— Sans oublier le fluide vital, dit Quentin. Nous avons choisi un endroit assez grand pour contenir tant de monde.

La nouvelle de l'invasion s'étant répandue, la panique régnait en ville. Partout, des citadins couraient se mettre à l'abri ou, au contraire, fondaient vers la falaise, une arme à la main. Les gardes se ruaient plutôt vers les portes, résolus à les défendre si les soldats de pierre attaquaient en représailles de la sortie en cours.

Quand Thora comprit vers où se dirigeaient les deux sorciers, elle sourit intérieurement. L'arène serait l'endroit idéal pour ce qu'ils avaient à faire.

À l'intérieur, le vacarme des conversations se révéla assourdissant. Sans se soucier de leurs protestations, les gardes poussaient des colonnes de « malgré eux » vers leur destin. Même parmi les volontaires, que personne ne rudoyait, des femmes et des hommes pleuraient ou avançaient comme des automates.

Main dans la main, deux vieux époux avançaient en souriant. L'exception bien plus que la règle.

L'équipement recréé par Damon était installé dans la zone de combat. Tout y était : le creuset d'argent, le grand miroir, les divers prismes. Dans le sable, Quentin s'était chargé de tracer la forme de sortilège géante.

— Il ne manque plus que le sang, dit Damon.

Les yeux rivés sur le flot de suppliciés qui continuait d'affluer, Thora hocha sombrement la tête.

— On commence sur-le-champ ! ordonna-t-elle.

Chapitre 78

Négligeant le bateau de pêche en feu qui finissait de sombrer – une proie morte sans intérêt pour une meute de loups –, les dix galères s'engouffrèrent dans le port de Serrimundi.

Sa voix amplifiée par un sortilège, Nicci cria :

— Les Norukai veulent détruire le port ! Ne les laissez pas faire !

Les pêcheurs de perles-souhais oublièrent soudain leur arrogante nonchalance.

— Cette femme ne mentait pas !

Un autre pêcheur ajouta, très pâle :

— Des Norukai, j'en ai déjà vu... L'argent et les perles-souhais ne les intéressent pas. Ce sont des fauves !

— Ce matin, intervint un troisième homme, j'ai entendu dire qu'Effren a brûlé. Pas un seul survivant après le passage des Norukai. J'ai cru à des affabulations...

— Et tu t'es trompé ! grogna Nicci. Vous êtes prêts à combattre, les gars ?

À la grande surprise de la magicienne, les pêcheurs se mirent au garde-à-vous, attendant ses ordres.

Dans l'entrée du port, le bateau en feu disparaissait lentement. Sortant des tavernes, des marins couraient vers leur navire afin de prendre leur poste. Une fois à bord, ils grimpaient dans le gréement et déployaient les voiles.

Beaucoup de bateaux semblaient vouloir fuir le port, mais ils auraient peu de chances de forcer le barrage constitué par les dix galères ennemies.

Sur le pont de la *Vierge des Brumes*, le capitaine Ganley beuglait et gesticulait pour rameuter ses marins.

— Pour pouvoir nous battre, nous devons nous éloigner des quais ! Revenez tous à bord !

Une moitié de l'équipage obéit à cette harangue. D'autres matelots, moins braves, coururent se cacher dans des rues latérales ou des entrepôts. Du coin de l'œil, Nicci vit que pas mal d'habitants de Serrimundi tentaient de trouver un refuge dans les collines.

Dans le port, les dix galères étaient en quête de proies faciles. Partant de l'une d'elles, une volée de flèches enflammées s'abattit sur un gros transporteur et embrasa ses voiles. Pour ne pas griller vifs, la plupart des marins sautèrent à l'eau. Ceux qui restèrent ne survécurent pas longtemps, car une galère éperonna le bâtiment, prélude à un

abordage en règle qui se solda par un massacre.

Sa fille sur les talons, le maître du port déboula sur le quai et interpella Nicci :

— Magicienne, vous nous aviez prévenus ! Désolé de ne pas avoir écouté... Maintenant, il va falloir se battre. Que devons-nous faire ?

— Vous auriez dû y penser il y a des lustres... L'Ordre Impérial ne vous a donc rien appris ?

Otto s'empourpra.

— Jagang nous a épargnés parce que nous n'avions pas de marine militaire. En échange de lourds tributs, ses soudards ont continué leur chemin sans nous attaquer. Depuis, nous étions convaincus que Serrimundi ne courait aucun risque.

— Les Norukai se fichent des tributs et vous rendre ne servirait à rien. À Renda-sur-Baie, j'ai vu ces pillards à l'œuvre. Pour eux, Serrimundi est simplement une proie plus grassouillette.

Nicci s'intéressa aux manœuvres des galères effectuées avec une précision parfaite. Dans un coin du port, deux d'entre elles venaient de prendre en tenaille un navire commercial. Commenant par l'éperonner, elles procédèrent ensuite au massacre systématique de l'équipage.

Otto posa une main sur l'épaule de sa fille et la poussa vers la ville.

— File chez toi, Shira, rassemble tes enfants et barricade la porte, au cas où ces pillards prendraient pied à terre.

— Père, je ne peux pas t'abandonner ! s'écria la jeune femme, en pleurs. Ni laisser mon fiancé...

— Ce sont tes petits, que tu ne dois pas laisser ! Fiche le camp !

— Si les Norukai se répandent en ville pour la mettre à sac, intervint Nicci, vous saurez que votre père et le capitaine Ganley ne sont plus de ce monde.

La magicienne se tourna de nouveau vers le port :

— On ne peut pas laisser arriver ça ! (Elle regarda tous les bateaux encore à quai.) Ces navires doivent se rendre utiles au lieu d'attendre qu'on les coule. Fuir n'ayant aucun sens, ils sont désormais votre armada, Otto. Si les capitaines et les matelots sont disposés à se battre.

— Ils le sont – ou le seront bientôt.

Au son des tambours, les galères se déployaient, bloquant tous les navires qui tentaient de fuir. Volée après volée, des flèches enflammées s'abattaient sur les quais et de petits bateaux de pêche. Si on ne faisait rien, le front de mer serait bientôt en proie au feu.

Nicci invoqua des bourrasques qui soufflèrent les incendies avant qu'ils soient devenus incontrôlables. Dans la foulée, elle généra une mini-tempête qui secoua rudement la galère la plus proche.

Quand sa fille fut hors de vue, Otto se tourna vers la magicienne :

— Maintenant qu'elle est en sécurité, on fait quoi ?

Ganley criant toujours des ordres, la *Vierge des Brumes* ne tarderait plus à partir.

— Vous voyez le bateau de votre futur gendre ? Ce sera notre navire amiral. Ganley est-il capable d'obéir ?

— Il aura intérêt, s'il veut sauver sa douce Shira et ses enfants.

Avant de courir vers le trois-mâts avec le maître du port, Nicci s'adressa aux quatre pêcheurs de perles-souhaits :

— Toujours du cœur au ventre, les gars ? Si vous êtes assez courageux, j'ai une mission pour vous.

— Ne nous insulte pas, femme ! répliqua l'amateur de remarques salaces.

— Si c'est ça que tu veux, ne me donne pas de raisons de te mépriser. Suivez-moi !

Sur les talons de la magicienne et d'Otto, les quatre types gravirent la rampe d'embarquement.

— Marins qui m'êtes restés fidèles, cria Ganley, soyez prêts à défendre le navire !

Tandis que l'équipage larguait les amarres, Nicci recourut à son don pour mettre le bateau en mouvement. Tout autour, d'autres navires appareillaient aussi, des marins armés de crochets et d'épées massés sur leur pont.

Otto alla se camper à la proue et harangua les autres capitaines :

— Si nous ne repoussons pas les envahisseurs, ils brûleront la ville. Battez-vous pour Serrimundi et pour vos familles !

— La plupart de ces bâtiments ne sont pas d'ici, Otto, fit remarquer Ganley.

— Ceux-là se battront pour sauver leur peau, dit Nicci. En général, c'est une motivation suffisante.

Ses voiles gonflées par un vent magique, la *Vierge des Brumes* s'écarta des quais en compagnie de trois autres navires. À l'entrée du port, près de la statue de Mère la Mer, on ne voyait plus que le haut du mât du bateau de pêche.

Au sud, la première galère venait d'atteindre les quais et des dizaines de pillards s'en déverseraient bientôt. Des citadins accouraient, résolus à leur barrer le chemin. Pour l'instant, Nicci ne pouvait pas les aider, puisqu'elle dirigeait la « contre-attaque navale » qui se préparait.

— Je vais tenter de détruire cinq galères, annonça-t-elle à Otto et à Ganley. Pour commencer...

— Que sommes-nous censés faire ? demanda un pêcheur de perles-souhaits. Nous ne sommes pas venus pour assister au spectacle.

Ses compagnons approuvèrent.

Sans daigner répondre, Nicci s'adressa à Ganley :

— Il me faut des bouteilles avec des bouchons – une pour chacun

de ces hommes. Ainsi, ils disposeront d'une arme mortelle.

Perplexe, le capitaine regarda son futur beau-père :

— Que veut-elle donc... ?

— Ne cherche pas et obéis ! Elle m'a prévenu de l'attaque, et j'ai fait la sourde oreille. Désormais, je suis à ses ordres.

L'argument suffit au capitaine, qui fit signe à son second. Filant vers la coquerie, l'homme en revint avec quatre belles bouteilles. Quand il les eut débouchées, il les vida puis les tendit à Nicci.

La magicienne sentit une odeur d'épices et d'huile de poivron, avec une pointe de vanille.

— Ça fera l'affaire.

Tandis que la *Vierge des Brumes* prenait de la vitesse, poussée par le vent de Nicci, Ganley donna de nouvelles instructions à ses marins.

Propulsées à la rame, les galères fondaient sur les proies qu'elles venaient de repérer.

Mentalement, Nicci repassa en revue la manière dont elle allait détruire cinq bâtiments adverses. Puis elle se tourna vers les pêcheurs au torse nu :

— Vous avez de sacrées cages thoraciques... Sous l'eau, vous tenez vraiment très longtemps ?

— Tu crois qu'on porte ces tatouages pour faire beau ? lança un des types en désignant sa poitrine.

— Dans ce cas, je veux que vous nagiez... en profondeur.

Avec une grande prudence, Nicci invoqua une petite boule de Feu de Sorcier – un grain de raisin, au maximum – puis l'introduisit dans une bouteille, lança un sort d'action à retardement et remit le bouchon.

— Voilà ton arme mortelle, mon ami.

Sur ces mots, la magicienne répéta l'opération avec les trois autres bouteilles.

— Les pillards approchent ! cria Ganley.

Le rythme des tambours de plus en plus rapide, les navires ennemis fondaient sur la *Vierge des Brumes*. Pour oublier leur peur, les marins crièrent de défi à la face des Norukai.

— Nous sommes prêts à nous battre, magicienne, annonça Otto. J'espère que ton plan fonctionnera.

— Se battre et les tuer, c'est ça mon plan...

Sur les galères, les pillards poussèrent eux aussi un cri de guerre. Avec leur bouche mutilée et leurs tatouages, ils ressemblaient aux hordes du royaume des morts, mais Nicci n'était pas aisément impressionnable.

— À l'eau ! cria-t-elle aux pêcheurs. (En quelques mots, elle leur expliqua ce qu'ils devaient faire.) Si ça réussit, vous aurez remporté à vous seuls la moitié de la bataille !

Bouteille brillante au poing, les quatre hommes se répartirent les cibles puis plongèrent souplement.

Penchée au bastingage, Nicci suivit la trajectoire des minuscules lucioles – les boules de Feu de Sorcier – qui se dirigeaient vers les galères.

Sur le front de mer, deux bâtiments ennemis venaient d'éperonner des navires restés à quai. Avant de passer à l'abordage, les Norukai jetèrent des torches pour embraser les bateaux et les embarcadères. Si ces incendies se propageaient aux entrepôts, Serrimundi deviendrait un enfer...

Avant de s'occuper de ça, Nicci avait une tâche à achever.

Entourée de marins armés d'épées, de coutelas, de crochets ou de harpons, la magicienne visa la proue en forme de tête de serpent d'une galère et la bombarda de Feu de Sorcier, la carbonisant en un clin d'œil.

Alors que les Norukai criaient d'indignation, Nicci invoqua un torrent d'air pour dévier la course de la première galère, qui entendait éperonner la *Vierge des Brumes*.

Les deux navires se frôlèrent. Opportunistes, des guerrières et des guerriers à gueule de serpent sautèrent sur le pont de la *Vierge*, leurs haches, leurs épées et leurs lances prêtes à faire un carnage.

Nicci reconnut le chef de ce groupe. En gilet en peau de requin, un croc saillant sur son front comme une corne – un implant, comme sur tous les Norukai –, le capitaine Kor se faisait naguère passer pour un « marchand ». De chair humaine, cela dit...

Sur ses talons, une horde de pillards déferlait, bien décidée à ne faire qu'une bouchée des marins.

Menant la charge des hommes de Ganley, Nicci avança à la rencontre du capitaine. Contrairement à ce qui s'était passé à Ildakar, cette fois, personne ne les empêcherait de faire couler le sang.

Chapitre 79

Dans le fracas des roulements de sabots, des cliquetis d'armes et des cris de rage ou de douleur, l'unité d'Elsa s'enfonçait au cœur du camp ennemi. Avisant une muraille de soldats, Nathan la bombarda de Feu de Sorcier afin de déblayer le chemin. Hélas, les cinquante hommes carbonisés furent aussitôt remplacés par ce qui semblait être leurs clones.

— Je crois que nous n'irons pas plus loin, très chère, dit Nathan à sa compagne. Cette position te convient-elle ?

Beaucoup de choses dépendraient de l'endroit où la magicienne dessinerait sa seconde rune d'ancrage.

Du coin de l'œil, Nathan vit qu'un soldat de pierre fondait sur sa tendre amie. Presque nonchalamment, il le repoussa avec un poing d'air.

— J'aurais dû demander à Nicci sa technique pour arrêter un cœur... Comme ça semblait une façon injuste de combattre, je m'en suis abstenu. Mais dans une guerre, tout est injuste, j'aurais dû le savoir.

Elsa tira sur les rênes de sa monture, puis elle sauta à terre.

— Ici, ça ira... J'aurais préféré aller plus loin, pour agrandir la zone de destruction, mais il faut savoir être réaliste.

Durant l'héroïque percée du groupe, beaucoup de « protecteurs » avaient péri. En plus de Rendell et des deux Mora-Zith, il restait une dizaine d'hommes – tous convaincus qu'ils n'avaient plus longtemps à vivre.

— Nathan, j'espère que toutes ces morts n'auront pas été inutiles. Oui, je l'espère !

Ouvrant la grosse vessie, Elsa commença à dessiner – à une vitesse ahurissante, compte tenu des circonstances. Effrayé, son cheval détala, mais elle s'en aperçut à peine.

Thorn et Lyesse, les Mora-Zith, se déchaînèrent pour dégager un peu plus d'espace vital à la magicienne. Tous les combattants survivants leur prêtèrent main-forte. Protégés par les manteaux de soie magiques, ils réussirent à repousser les attaquants adverses, qui se faisaient de plus en plus pressants.

Encore quelques instants, et Elsa aurait fini...

Tandis qu'elle travaillait, Nathan envoya autour de lui une onde de choc qui se développa en cercles concentriques et fit basculer en arrière des dizaines de soldats.

Provisoirement à l'abri, Elsa continua à tracer sa rune.

Pour mieux défendre son amie, Nathan se laissa glisser de sa selle et son cheval ne tarda pas à lui fausser compagnie aussi.

Concentrée au maximum, Elsa jouait le tout pour le tout. Pour l'aider, Nathan ne reculerait devant rien.

Mais tout reposait aussi sur le succès des cinq autres équipes. Sans les runes satellites, pas de magie de transfert...

Du coin de l'œil, Nathan vit une boule de feu monter majestueusement vers le ciel.

— C'est la quatrième ! cria-t-il à sa compagne. On y est presque !

Sur ces mots, le vieux sorcier revint promptement à ses moutons. En l'occurrence, un colosse de pierre perché sur un destrier lui aussi à demi minéral. Épée brandie, le type fonçait droit sur Elsa.

Comme s'il tirait sur une corde, Nathan fit jaillir du sol une muraille de poussière dans laquelle le cheval se prit les jambes. Expulsé de sa selle, le colosse de pierre s'écrasa sur le sol. Avant qu'il ait réussi à se relever, l'ancien prophète bondit et lui enfonça dans le torse son épée d'apparat. Avec la satisfaction du travail bien fait, le vieux sorcier se retourna, sa lame dans une main et du Feu de Sorcier crépitant au bout des doigts de l'autre. Une boule de flammes jaillit, carbonisant vingt nouveaux adversaires.

Hélas, Nathan sentit qu'il faiblissait. Bientôt, il ne lui resterait plus d'énergie...

Quatre runes satellites étaient déjà tracées et protégées. En soi, c'était un résultat inespéré.

— Encore une...

Sur une colline, une meute d'antiques soldats fondait sur la position du dernier groupe. Des nuages apparurent au-dessus des hommes d'Utros, puis des lances de glace en jaillirent, les contraignant à reculer. Afin de gagner un peu de temps, le chef de cette équipe avait recouru à la magie sans ménager ses forces...

Les quatre autres unités battaient en retraite avec très peu de chances de s'en tirer.

Le souffle de plus en plus court, Elsa s'acharnait sur sa rune. Désormais à terre elles aussi, les Mora-Zith se battaient comme des lionnes et Rendell compensait son manque de pratique par un enthousiasme qui faisait plaisir à voir.

Elsa manifestait une rage de vaincre que Nathan ne lui avait jamais soupçonnée. Alors que le flot d'ennemis grossissait, il s'approcha d'elle pour mieux la protéger et vit qu'elle pleurait en traçant sa rune.

Lorsqu'elle lancerait son sortilège, transférant dans le camp toute la chaleur du fleuve et de la falaise, des dizaines de milliers d'hommes crèveraient dans d'atroces souffrances.

— Ce sont des ennemis, très chère, tenta de la consoler Nathan.

Parfois, ils méritent de mourir.

— Mais les amis ne le méritent pas. Les très chers amis...

Le vieux sorcier ne comprit pas ce que voulait dire la magicienne, et il n'eut pas le temps de s'appesantir sur la question. Pour refroidir les ardeurs d'une nouvelle vague d'attaquants, il les accueillit à grands coups de marteau d'air – une variante du poing, encore plus dévastatrice.

Une lance percuta son manteau mais sans parvenir à transpercer la soie magique.

À moins de cent pas de là, Nathan reconnut le général Utros, une moitié de masque en or sur le visage. La flamme de Croc de Fer brillant sur son plastron, le militaire, flanqué de ses magiciennes, fonçait vers Elsa.

— Esprits bien-aimés, contre deux magiciennes et une horde de soudards, nous ne tiendrons pas longtemps. Dépêche-toi, mon amie !

Au-dessus de la position du cinquième groupe, une flèche enflammée décrivit un grand arc dans le ciel. Le signal, de toute évidence... Mais il aurait dû s'agir d'une boule de feu.

— Elsa, la cinquième rune est achevée... Le signal est une flèche, pas du feu magique...

Aucun détenteur du don digne de ce nom n'aurait recouru à un arc, sauf si...

— Ça ne peut signifier qu'une chose, haleta Elsa. La rune est terminée, mais le sorcier de cette unité est mort... Nathan, encore une ligne, et j'activerai le transfert. Ce sera fabuleux, mon ami ! Et suffisant pour sauver Ildakar, j'espère... (À présent, des larmes ruisselaient sur les joues de la magicienne.) Je suis si heureuse de t'avoir connu. Tu es un ami si cher...

Le cœur de Nathan rata une pulsation.

— Que veux-tu dire ? Active ta rune et filons, afin de pouvoir fêter ensemble ton triomphe.

— La rune d'ancrage est le centre du sortilège. Pour l'activer, je dois être ici. Elle drainera la magie de transfert des runes satellites puis établira la connexion. Tout ce qui est compris dans le périmètre sera détruit. Et je dois être physiquement présente dans l'œil du cyclone.

— Non, pas question ! Viens avec moi !

Nathan voulut saisir son amie par le poignet, mais elle eut une réaction stupéfiante. Invoquant un cyclone – Nathan ignorait qu'elle pût recourir à ce type de magie –, elle souleva le vieux sorcier du sol et le propulsa dans l'air en compagnie de Rendell, des Mora-Zith et des combattants survivants.

— Arrête ! cria l'ancien prophète. Partons ensemble.

Au prix de force gesticulations, il parvint à invoquer un bouclier

censé bloquer la magie d'Elsa, mais le cyclone gagna en puissance, l'éloignant toujours plus de son amie. Désespéré, il chercha quelque chose à quoi s'accrocher, mais il n'était plus qu'un projectile vivant, comme ses compagnons.

Seule sur le site où elle venait d'achever sa rune, Elsa versa les dernières gouttes de peinture rouge – l'ultime fraction de ligne requise pour finaliser son œuvre.

Autour d'elle, une meute d'antiques soldats resserrait le cercle. Privée de défenses, la magicienne, si petite et fragile vue d'en haut, ne tarderait pas à être submergée.

Consciente que le temps pressait, elle activa son sortilège.

Une fournaise dévasta la plaine, plus brûlante que les feux de cent soleils.

Des torrents d'eau continuaient à se déverser le long de la falaise. Sous cette averse, les Norukai lâchaient prise par dizaines, mais certains résistaient et des renforts affluaient sans cesse.

À court de projectiles, Bannon et Lila étaient pour l'instant impuissants. D'autres défenseurs, un peu partout, continuaient à bombarder les pillards de pierres, de briques voire de jarres et d'autres objets du quotidien.

Là encore, les Norukai payaient un lourd tribut, mais ça ne les empêchait pas de s'acharner, et ils semblaient disposer de réserves inépuisables.

Quand son sang parut bouillir dans ses veines – une réaction familière qui annonçait son passage en mode tueur fou – Bannon se pencha vers le vide, brandit Solide et cria :

— Nous vous taillerons tous en pièces !

Lila hocha la tête avec conviction.

— Exactement ! Quand ils arriveront, on fera un concours, toi et moi. Il se pourrait que je te considère bientôt comme un égal, et plus comme un disciple. Oui, si tu t'en tires bien, je te récompenserai de nouveau !

Malgré le sourire carnassier de la Mora-Zith, Bannon la trouva d'une beauté bouleversante.

— La dernière fois, ça n'est pas moi qui t'ai récompensée ?

— Et alors ? L'un n'empêche pas l'autre, non ?

Du haut de la falaise, des nobles détenteurs du don bombardaient les assaillants de torches et d'autres objets en flammes. Ces projectiles faisaient souvent mouche, mais les Norukai, même embrasés, continuaient leur escalade.

Malgré l'excitation du combat, Bannon vit la rune géante rouge commencer à briller plus intensément et à pulser comme un cœur.

Stupéfiés, les pillards crièrent à pleins poumons. Pas rassurés du

tout, les défenseurs d'Ildakar cessèrent de jeter des objets et se retirèrent à l'intérieur des tunnels.

— La magie de transfert ! lança Bannon.

Lila lui passa un bras autour de la taille et le tira en arrière. Alors que la lueur rouge devenait aveuglante, il sentit tout l'air quitter ses poumons et les gouttes de pluie, devant ses yeux, se transformèrent en une myriade de minuscules diamants. Dans un bruit de fin du monde, le rideau d'eau, sur la falaise, devint une couche de glace et les flots qui se déversaient sur les Norukai se solidifièrent en pleine chute.

L'aspiration de toute chaleur...

En bas, le fleuve Chasse-Corbeau lui aussi se métamorphosa en un immense bloc de glace. Prises au piège, les galères craquèrent sinistrement tandis qu'un étau se resserrait sur leur coque, qui ne tarda pas à se fissurer.

De fiers navires brisés comme de vulgaires jouets.

Glissant sur la glace, les pillards survivants durent lâcher prise et basculèrent dans le vide. Mais beaucoup, congelés sur place, adhéraient à la roche, cadavres désormais aussi inoffensifs qu'inesthétiques.

Presque toutes les plates-formes et les échelles avaient volé en éclats dès les premières secondes.

Les yeux ronds, les défenseurs pointèrent la tête hors de leur refuge, évaluèrent les dégâts... et rugirent de triomphe.

Remis de la manœuvre un rien brutale de Lila, Bannon inspira à fond puis sourit à sa compagne.

Hélas, la tempête de glace ne suffit pas à décourager les maudits Norukai. Les survivants, entêtés, entreprirent de creuser des prises dans la glace avec leur couteau.

Cinquante galères... Soit des milliers de pillards qui attendaient encre de prendre part au combat.

Retour à la case départ ! Lila à ses côtés, Bannon devrait bientôt lutter pour sauver sa peau...

Chapitre 80

Dans le port de Serrimundi, la situation des défenseurs se compliquait de minute en minute. Après avoir bombardé de torches les quais et la voilure des bateaux commerciaux encore arrimés, les pillards, abandonnant leurs rames, sautaient à terre, fonçaient droit devant eux et taillaient en pièces les dockers saisis de terreur qui tentaient maladroitement de leur barrer le chemin.

Avec des rugissements conçus pour tétaniser leurs victimes, les guerriers et les guerrières à la bouche fendue se révélèrent impossibles à arrêter. À coups de hache, de marteau de guerre et de lance, ils décapitèrent, égorgèrent ou éventrèrent les défenseurs, puis continuèrent leur chemin sans même glisser sur le bois pourtant poisseux de sang.

Comme on pouvait le redouter, les flammes se propageaient aux entrepôts, aux boutiques et aux marchés couverts. Partout, des familles entières fuyaient à pied vers les collines ou tentaient de s'échapper par les canaux, dans de petites embarcations. Certaine d'être prospère et en paix depuis trop longtemps, Serrimundi payait son insouciance au prix fort.

Pourtant, le flux commençait à s'inverser. Après avoir envoyé au loin leur famille, de courageux citoyens retournaient vers le port, une arme improvisée au poing. Quelques vétérans semblaient avoir exhumé les casques, les plastrons, les épées rouillées et les boucliers qu'ils gardaient en souvenir, et eux aussi accouraient à la rescousse.

Même si trois galères étaient à présent arrimées aux quais, il n'y avait guère plus de deux cents Norukai à terre. Grâce à ses réserves, la ville pouvait encore sauver sa peau.

Sur le pont de la *Vierge des Brumes*, Nicci suivait les combats du coin de l'œil, mais elle s'intéressait surtout aux cinq galères les plus proches.

Son « armada » improvisée faisait montre d'une louable détermination, mais les matelots, inexpérimentés, crevaient de peur sous leur masque de bravoure.

Très calme, Nicci se concentra sur le capitaine Kor, qui la défiait du regard.

Non loin d'elle, le second de Ganley saisit son épée à deux mains et fit mine de charger. Aussitôt, une lance se planta dans sa poitrine. Crachant du sang, il lâcha son arme et tomba à genoux.

Face à leur premier mort, les matelots gémirent de détresse. Mais

l'heure n'était pas au deuil. À présent, c'étaient les pillards qui chargeaient.

Si elle ne pouvait plus rien pour le second de Ganley, Nicci était en mesure de le venger. Repérant la guerrière qui avait propulsé la lance – une femme aux épaules de bûcheron qui éructait encore de triomphe –, elle invoqua son don, partit en quête du cœur de la tueuse et referma dessus un poing invisible.

La guerrière s'écroula devant un de ses camarades, qui trébucha sur son corps et fit un vol plané. Histoire de faire bonne mesure, Nicci arrêta aussi le cœur de ce crétin.

Partout, la bataille faisait rage. Alors que trois autres marins étaient tombés, Otto fracassait des crânes et brisait des membres avec une énorme massue.

Le capitaine Ganley brandissait une épée d'apparat émoussée dont il ne savait manifestement pas se servir. Attaqué par deux Norukai, il lâcha l'arme et s'empara d'un crochet avec lequel il parut tout de suite plus à l'aise.

Mobilisant toutes ses forces, il dévasta le visage de son premier adversaire. L'autre voulut frapper de taille, mais il passa sous sa garde et lui enfonça le crochet dans la poitrine. L'air ébahi, le pillard regarda l'arme qui saillait de sa chair comme s'il était vexé qu'on ose le tuer au début d'un carnage si prometteur.

Blême mais déterminé, Ganley dégagea son crochet et se tourna vers un autre adversaire.

Toujours campé face à Nicci, Kor harangua ses troupes :

— Norukai, le roi Calvaire vous a envoyés à la mort, mais vous n'aurez pas le droit de crever avant que nous ayons vaincu au nom du dieu serpent ! Jusque-là, cinq villages ont disparu de la surface du monde. À présent, c'est une ville qui s'offre à nous.

Une hache dans une main et une épée dans l'autre, le capitaine avançait.

Depuis Renda-sur-Baie, Nicci abominait tous les Norukai. Cela dit, tuer celui-là lui procurerait un plaisir particulier. À Ildakar, elle l'avait vu rouer de coups des esclaves et rire à gorge déployée de leur souffrance.

Au bout de ses doigts, le pouvoir crépitait. Comment tuer ce chien ? En arrêtant son cœur ? Avec du Feu de Sorcier ? En le jetant par-dessus bord avec un poing d'air ?

Mais Kor s'adressa à elle, l'incitant à se retenir un peu :

— Comme on se retrouve, magicienne ! Je pensais que le roi Calvaire te tuerait à Ildakar, pendant sa glorieuse invasion, mais ce plaisir semble m'être réservé.

Nicci riposta sans faire dans la dentelle :

— J'ignore qui est ton abruti de Calvaire, mais je serai ravie de

t'étriper !

Ce duel ne devait pas s'éterniser, si elle voulait pouvoir défendre les marins. Levant une main, elle s'apprêta à...

À cet instant, la galère la plus proche explosa. Comme si elle montait de la cale, une énorme boule de feu déchira le navire de l'intérieur.

Du Feu de Sorcier... Où qu'ils soient touchés – grièvement ou pas –, les Norukai présents sur la galère finiraient par crever, inexorablement consumés par un incendie impossible à éteindre. Une fin horrible, quand on se croyait très légèrement blessé...

La galère éventrée bascula sur un côté. Prenant l'eau de toutes parts, mais surtout par le « ventre », elle ne tarderait pas à couler.

Sur le pont de la *Vierge des Brumes*, les pillards grognèrent d'indignation. Comment diantre... ?

Une deuxième galère s'embrasa, dévorée comme la précédente par des flammes qui montaient de ses entrailles. Encore quelques minutes, et ce ne serait plus qu'une épave.

Sous l'eau, Nicci repéra les deux dernières « lucioles », portées par les pêcheurs de perles-souhaits. Dès qu'ils eurent « livré » les bouteilles piégées, deux galères supplémentaires furent dévastées en un clin d'œil.

Si tout se passait bien, les quatre plongeurs, dans quelques minutes, émergeraient à la surface, le souffle court mais le cœur rempli de fierté.

Un instant, Nicci envisagea de parachever son œuvre en carbonisant le navire de Kor. Mais elle y renonça. Collée à la *Vierge*, la galère risquait d'y flanquer le feu.

Conscient que Nicci était responsable du désastre, même s'il n'aurait su dire comment, Kor bondit et frappa d'abord avec sa hache. Dès que Nicci eut esquivé, le tranchant sifflant au-dessus de sa tête, le capitaine fit suivre son assaut d'un coup d'épée.

Cette fois, Nicci pirouetta sur elle-même. Un peu trop tard, peut-être, car la lame coupa sa robe noire et lui entailla la peau.

Avec un mur d'air, Nicci repoussa son adversaire, mais il se campa sur ses jambes, résista puis tenta de nouveau plusieurs feintes.

Décidé à lui écrabouiller le cœur, Nicci tendit une main, mais sa cible bougeait trop vite pour qu'elle puisse localiser et saisir son organe vital. Et si elle perdait trop de temps à essayer, elle risquait de prendre un mauvais coup.

Après la destruction de quatre galères, les Norukai, fous de rage, se jetèrent sur les marins sans se soucier de survivre ou non à la bataille. Une forme de folie très semblable à celle qui s'emparait parfois de Bannon dans les situations désespérées.

— Vous allez mourir ! cria Kor. Pour vous tous, ce sera un calvaire,

comme à Ildakar, en ce moment même.

Aveuglé par la haine, le capitaine abattit sa hache sur le pont, dont plusieurs planches éclatèrent.

— Le monde entier connaîtra le roi Calvaire – mais Serrimundi n'oubliera pas de sitôt le capitaine Kor.

Au dernier moment, Nicci renonça à briser la colonne vertébrale du Norukai. Il fallait qu'elle en apprenne plus long...

— « Comme à Ildakar » ? répéta-t-elle. La ville est attaquée ? Comment ?

Au moment de son départ, le général Utros assiégeait la cité. Mais qui aurait songé à une attaque des esclavagistes ?

— Cinquante galères, magicienne ! Le roi Calvaire commande des milliers de guerriers ! Et grâce à moi, il détient toutes les informations requises pour prendre la ville. Pendant la conquête du monde, Ildakar sera sa capitale.

Nicci tenta d'imaginer une force navale cinq fois supérieure à celle qui avait fondu sur Serrimundi. Avec Utros d'un côté et les Norukai de l'autre, combien de temps Nathan et le *duma* tiendraient-ils ?

— Dès que je t'aurai abattu, dit Nicci, je retournerai là-bas pour m'occuper de ton roi. Avant de l'exécuter, je lui dirai comment tu es mort.

Kor eut un rictus haineux.

— Je suis déjà mort, magicienne ! Sur ordre de Calvaire, je dois me battre jusqu'à ce qu'un ennemi me tue, et c'est très exactement ce que je ferai. Mais avant de quitter ce monde, je verrai ton cadavre.

Les yeux brillant de folie, le capitaine chargea.

Il voulait crever ? Eh bien, Nicci allait exaucer son souhait. Invoquant un étau d'air, elle le mit en place sur le crâne de Kor, augmenta la pression et transforma son cerveau en une infâme bouillie.

Sans le regarder s'écrouler, elle se tourna vers les autres pillards, avide de les vaincre et de sauver Serrimundi. Sur les quais, presque tout brûlait, mais la destruction de quatre galères avait brisé l'élan des esclavagistes. Si quelques centaines résistaient encore, les défenseurs, le moral regonflé, les rejetaient peu à peu à la mer.

Nicci dégaina un de ses couteaux, celui de droite, et fit crépiter du Feu de Sorcier au bout des doigts de sa main gauche. D'Ildakar, elle s'en occuperait plus tard. Pour l'heure, seule comptait la bataille en cours. À Renda-sur-Baie, elle avait tué des centaines d'esclavagistes. Eh bien, aujourd'hui, elle recommencerait.

Un travail comme un autre, après tout.

Chapitre 81

Soulagé que le sortilège de transfert ait été activé, Bannon s'inquiétait à présent pour ses amis. Nathan et Elsa avaient-ils réussi à fuir à temps la plaine – qui devait être un enfer, si on se fiait au froid qui montait de la falaise et du fleuve ?

Alors que de la buée se formait devant sa bouche dès qu'elle expirait, Lila, malgré ses vêtements minimalistes, ne semblaient pas affectée par la température polaire.

Malgré ces conditions extrêmes, le jeune escrimeur ruisselait de sueur.

— Je m'appelle Bannon Farmer et je suis un aventurier ! dit-il à voix haute pour se redonner du cœur au ventre.

Bien que toutes les galères soient prises dans les glaces du Chasse-Corbeau, les Norukai ne renonçaient pas. Sans se soucier de leurs camarades morts en tombant dans le vide ou gelés sur la paroi de granit, ils récupéraient des échelles de siège dans les navires et se lançaient dans la périlleuse ascension.

Partout, la glace se lézardait et des pans entiers se détachaient de la paroi pour finir au pied de la falaise. Comme s'ils ne s'en apercevaient pas, les pillards grimpaient avec un acharnement qui leur aurait valu l'admiration de Bannon dans d'autres circonstances.

Prêts à se battre, le jeune escrimeur et sa compagne suivirent des yeux la progression des esclavagistes.

— Douce Mère la Mer... Lila, on ne peut pas attendre sans rien faire qu'ils nous submergent...

— Bien raisonné... Descendons et barrons-leur le chemin !

La Mora-Zith se laissa glisser le long de la paroi en direction d'une plate-forme de monte-charge encore intacte. De la haute voltige, cette manœuvre...

— La glace..., s'étrangla Bannon.

— Il n'y en a pas partout. Accroche-toi aux saillies rocheuses et suis-moi ! (La Mora-Zith leva les yeux vers son compagnon.) Sauf si tu préfères assister au spectacle de là-haut.

— Non, je me battrai à ton côté.

Histoire d'avoir les mains libres, Bannon rengaina Solide.

Revenus dans la gueule des tunnels, les défenseurs recommencèrent à bombarder les esclavagistes avec tout ce qui leur tombait sous la main. Au sommet de la falaise, les trois sorciers étaient de retour aussi et ils utilisaient leur don pour détacher des blocs de

glace du granit et les propulser sur les Norukai.

Mais que fichaient donc Quentin et Damon ? Bien plus puissants que ces détenteurs du don, ils auraient pu faire la différence pour Ildakar.

Le sort de transfert ayant cessé d'agir, la glace commençait à fondre sous les assauts du soleil. Et la brume qui montait du fleuve limitait la visibilité.

Sous les yeux de Bannon, une dizaine de pillards glissèrent et tombèrent, mais ça ne découragea pas les autres. En particulier celui qui menait l'attaque, un colosse barbu aux épaules garnies d'implants – des os pointus – et aux phalanges renforcées de fer. Un albinos le suivait, la peau constellée de ce qui semblait être des centaines de marques de minuscules morsures.

— Mon roi Calvaire ! C'est froid, très froid ! Mon rêve, tu te souviens ? Je t'avais prévenu !

Le souverain barbu baissa les yeux sur l'albinos.

— Tu avais raison, Crayeux, mais tu as aussi rêvé d'une victoire. La glace, je m'en fiche. Tout ce qui m'intéresse, c'est Ildakar.

Bannon se laissa tomber sur la plate-forme visée. Elle était encore couverte de glace, mais en se retenant à une corde, il put se camper à côté de Lila.

Ensemble, ils se préparèrent à accueillir les guerriers à gueule de serpent.

Le sang en ébullition, Bannon dégaina Solide. Son épée courte au poing, Lila eut un sourire mauvais.

— Ces Norukai sont plus laids que les soldats d'Utros, mais ils devraient être plus faciles à tuer.

Sur d'autres plates-formes, des défenseurs avaient déjà engagé le combat. Dans le lot, Bannon reconnut le jeune peintre audacieux qui avait mis la touche finale à la rune. Posté sur une plate-forme en compagnie de deux autres types, il défendait l'entrée du tunnel principal, juste au-dessus. Malgré leur courage, ces trois combattants inexpérimentés et mal armés ne tiendraient pas longtemps.

Blessé au flanc, l'un d'eux fut jeté dans le vide par une guerrière qui prit bientôt pied sur la plate-forme avec deux autres pillards. À coups de couteau, les défenseurs les repoussèrent, mais six autres esclavagistes les remplacèrent.

Sans dire un mot, le jeune peintre et son compagnon se regardèrent puis hochèrent la tête. Très calmes malgré leurs blessures, ils coupèrent les cordes qui retenaient la plate-forme.

En même temps que leurs bourreaux, les deux héros tombèrent dans le vide et entraînèrent avec eux une bonne dizaine de « fourmis » accrochées à la paroi.

À ce spectacle, Bannon rugit comme un fauve.

— Moi, j'en ai assez d'attendre !

Sans se soucier de l'à-pic vertigineux, il abandonna la plate-forme et s'engagea sur une échelle, la descendant jusqu'à ce qu'il ait atteint un autre monte-charge immobilisé dans le vide.

Un peu plus bas, le roi Calvaire et son repoussant compagnon continuaient leur progression. Quand il vit le souverain éventrer un défenseur sans presque y penser, Bannon comprit qu'il venait de repérer l'ennemi que le destin lui réservait.

Le chef des Norukai regarda le jeune escrimeur comme s'il était un insecte, puis sa bouche mutilée dessina un affreux sourire. Modifiant sa trajectoire, il se dirigea vers la plate-forme où se tenait l'insignifiant humain.

Noyé de sueur, parce qu'il bouillait à l'intérieur, Bannon n'était plus accessible à la peur.

Sous ses pieds, le bois couvert de glace à demi fondue glissait terriblement. Comme s'il avait des ventouses en guise de pieds et de mains, Calvaire escaladait avec une aisance déconcertante.

Bannon se souvint de ce jour maudit, dans la crique... Alors que les Norukai le tiraient vers leur canot, ce pauvre Ian s'était sacrifié pour lui. Tout ça pour mener une vie de souffrance achevée dans le sang...

À Renda-sur-Baie, l'ancien cultivateur de choux avait commencé son œuvre vengeresse. Aujourd'hui, il allait la continuer.

— Attention, mon gars ! cria Lila en se réceptionnant à côté de son protégé.

Bannon tourna la tête. S'accrochant d'une main à la plate-forme, un pillard musclé comme un bûcheron tentait de lui saisir une cheville avec l'autre. Visant entre les deux yeux, le jeune homme décocha un formidable coup de pied dans l'horrible gueule de l'esclavagiste. Sous la violence de l'impact, la mâchoire inférieure du guerrier, déjà affaiblie par les mutilations, se détacha et vola dans les airs, laissant à l'air libre sa langue noire et le fond rougeâtre de sa gorge. Avec l'énergie du désespoir, le Norukai referma les doigts sur le pied gauche de Bannon, mais un nouveau coup, précis et puissant, l'envoya basculer dans le vide.

Leur tranchant les doigts, Lila décrocha deux autres esclavagistes qui tentaient de prendre pied sur la plate-forme.

Le roi Calvaire tenait toujours à relever le défi de Bannon. L'albinos derrière lui, il s'accrocha au bord de la plate-forme et se hissa dessus à une vitesse ahurissante.

Le jeune escrimeur frappa, mais son adversaire bloqua le coup d'un bras, la lame rebondissant sur les cylindres de fer qui couvraient ses phalanges. Ébranlé par l'impact, le souverain siffla comme un serpent sur le point de mordre.

Puis il se campa face au jeune impudent qui osait lui résister.

Calvaire maniait d'un seul bras une épée si imposante que Bannon aurait eu du mal à la soulever avec les deux mains. De son bras libre, le roi tenta de saisir le poignet de son adversaire, qui balaya l'air avec son épée.

Se jetant en arrière, le Norukai évita de justesse un coup qui lui aurait ouvert en deux le torse.

Comme toujours dans ces cas-là, la vision périphérique de Bannon se teinta de rouge. Répétant sa frappe, il entailla la poitrine du roi, qui ne broncha pas, mais riposta à la vitesse de l'éclair.

Au dernier moment, le jeune escrimeur parvint à dévier la lame qui l'aurait à coup sûr éventré.

De son côté, Lila venait de décapiter un pillard. À cause de l'excès de poids, les cordes gelées de la plate-forme grincèrent sinistrement.

Sous l'effet du soleil, la glace fondait de plus en plus et le brouillard se dissipait. Partout, des blocs d'une sorte de gadoue se détachaient du granit, entraînant avec eux des assaillants.

Mais ceux qui utilisaient des échelles de siège avaient très bien progressé. Du coin de l'œil, Bannon vit que les premiers atteignaient l'entrée des tunnels les plus bas.

Au pied de la falaise, la gangue de glace se fracturait, libérant les galères de leur étreinte.

Mais Bannon ne voyait plus qu'une chose : Calvaire, roi des maudits esclavagistes et principal responsable d'une longue liste de mises à sac et de tueries. Ce monstre régnait-il déjà quand Ian avait été capturé, une dizaine d'années plus tôt ? Même si la réponse se révélait négative, il n'était pas meilleur que son immonde prédécesseur. Aucun des Norukai, hommes comme femmes, ne valait la corde pour le pendre.

À la place de Bannon, Nicci ou Nathan auraient carbonisé tous les assaillants avec du Feu de Sorcier. Lui, il allait devoir se contenter de son épée. Eh bien, Solide se gorgerait du sang du tyran barbu !

— Le calvaire, c'est toi qui vas le vivre..., lâcha Bannon.

Contre-attaquant par surprise, il força le Norukai à reculer jusqu'au bord de la plate-forme.

— Mon Calvaire ! s'écria l'albinos en grim pant à son tour sur le précaire monte-charge.

Un brouillard rouge devant les yeux, Bannon frappa avec l'intention de décapiter le roi, qui esquiva à la dernière seconde. Emportée par son élan, Solide décrivit un grand arc de cercle... et coupa net la corde de soutien d'un des coins de la plate-forme, qui s'inclina dangereusement. Avec un cri de rage, Calvaire glissa, bascula dans le vide et réussit par miracle à se rattraper, ses ongles s'enfonçant dans le bois.

Déséquilibré, Bannon glissa aussi, mais il se retint à une corde

intacte. Se lâchant d'une main, Calvaire la referma sur la cheville de sa proie. Bien entendu, Bannon frappa de l'autre jambe, toucha sa cible plusieurs fois, mais il ne parvint pas à faire lâcher prise au Norukai.

Alors que la plate-forme s'inclinait de plus en plus, Lila ouvrit la gorge d'un nouvel esclavagiste, qui tomba en arrière dans un geyser de sang.

Sur la paroi, on n'était pas très loin d'une avalanche. D'ailleurs, de l'eau recommençait à couler des gros conduits et du toboggan – où le courant inversé luttait pour se rétablir.

Une nouvelle fois, Bannon balança son pied dans la face immonde de Calvaire.

— Crève, charogne !

Le nez en bouillie du roi pissait le sang, mais son regard brillait toujours de rage et de détermination.

— Mon Calvaire ! gémit l'albinos.

Manquant tomber dix fois, il parvint à rejoindre son roi et tenta de le retenir par les épaules. D'un coup de pied, Bannon envoya l'avorton valdinguer dans le vide. En beuglant, il disparut de la vue du jeune escrimeur et de son roi.

— Crayeux ! cria celui-ci, le désespoir faisant vibrer sa voix.

Bannon décocha un nouveau coup de pied. Cette fois, la tête de Calvaire partit en arrière et il lâcha prise. Libérant enfin la cheville du jeune escrimeur, il tomba à la suite de l'albinos.

Bannon sentit qu'il glissait et tenta de se retenir. Un double bruit sourd lui apprit que Calvaire et son âme damnée avaient atterri sur une autre plate-forme, sûrement pas assez éloignée pour qu'ils se soient fait grand mal.

Trop loin pour saisir de nouveau une corde, Bannon lâcha son épée, qui glissa sur le bois couvert de glace à moitié fondue et plongea dans l'abîme.

Inexorablement, le jeune escrimeur suivrait le chemin emprunté par les deux Norukai. Désespéré, il enfonça ses ongles dans le bois, mais rien n'y ferait...

Lila lui saisit un poignet au vol, retardant l'inéluctable. Sur une peau couverte de sang, une paume poisseuse du même fluide ne pouvait assurer une prise.

— Accroche-toi à moi ! cria la Mora-Zith.

Bannon lui prit à son tour le poignet, mais il comprit vite que ça ne servirait à rien. Les lois de la physique étant ce qu'elles étaient, son poids l'entraînait vers le bas, et sa peau glissante n'arrangeait rien.

— Non ! Non ! Non ! cria Lila quand il lui échappa.

Comme au ralenti, Bannon vécut pleinement chaque instant de sa chute. Alors qu'il lui semblait avoir tout le temps du monde pour

contempler le granit, détaillant le moindre grain, il essaya de se rattraper à quelque chose, rata de peu les barreaux d'une échelle et prit de plus en plus de vitesse.

Soudain, il s'écrasa sur le dos, certain que sa dernière seconde avait sonné. Mais quelque chose avait amorti sa chute...

... Des cadavres de défenseurs et de pillards entassés sur une plateforme encore intacte. Des cadavres et quelques miraculés, dont le roi Calvaire et son albinos de malheur.

Alors que les deux nuisibles se relevaient, Bannon chercha en vain son épée.

— Capturez-le ! beugla le roi.

Gueule grande ouverte, des Norukai fondirent sur le jeune escrimeur.

Chapitre 82

L'arène d'Ildakar n'était plus qu'un abattoir, mais pour la ville, c'était l'unique chance de salut. Thora le savait, et n'en faisait donc pas tout un drame.

Tandis que la bataille contre les Norukai continuait, côté falaise, la magie de transfert d'Elsa dévastait la vallée. Insensibles à tout ça, Damon et Quentin tenaient à accélérer les choses, en ce qui concernait le linceul, et la sovrena déchuée les y encourageait.

Sans états d'âme, les gardes poussaient des rangées de volontaires en pleurs sur le sable de la zone de combat. En des temps difficiles, ces braves gens, pris d'un accès de générosité, avaient offert leur vie pour Ildakar. Aujourd'hui, il faudrait joindre le suicide à la parole, et c'était beaucoup plus difficile que d'écrire son nom sur une liste.

Des centaines de cadavres égorgés offraient déjà leur sang au système de drainage. C'était dans l'intérêt supérieur de la cité, et se dérober maintenant avait quelque chose d'indigne.

Damon ayant apporté une attention toute particulière au système de drainage, pas une seule goutte de sang n'était perdue. Quant à la forme de sortilège, elle avait la taille et la profondeur requise pour contenir le fluide vital nécessaire à l'opération – voire même un peu plus.

C'était ce que demandait Ildakar. Et ce qu'attendait Thora depuis sa déchéance. Plus que jamais, elle était le cœur de la ville. Et dans ses veines, c'était le sang même d'Ildakar qui coulait.

Comme pour lui gâcher le plaisir, elle sentait toujours en elle un vestige de minéralité. Plus qu'un vestige en réalité... Créateur du sort de pétrification, Maxime avait dû le neutraliser pour nuire un peu plus à Ildakar. La condition actuelle de Thora indiquait qu'il était toujours vivant, ce qui la mettait en rage. Devenue veuve, elle n'aurait plus eu de séquelles de son passage à l'état de statue.

Cette Adessa, quelle incapable ! Mais pour l'heure, seul le destin d'Ildakar comptait.

Luisant de sueur, Damon et Quentin étaient couverts de sang, comme des bouchers dans un abattoir à yaxen. Agissant en binôme, ils saisissaient une victime, l'un l'immobilisant pendant que l'autre l'égorgeait avec son couteau de cérémonie. Pour que l'opération ne devienne pas trop monotone, ils changeaient régulièrement de rôle.

Après des centaines d'exécutions, ils tremblaient de fatigue, mais ça ne les empêchait pas de continuer avec un acharnement digne

d'admiration.

Sans doute, mais tout ça prenait trop de temps.

Pour en finir au plus vite, Thora tendit un index en direction d'une rangée de sacrifiés, invoqua une lame d'air aussi coupante qu'un rasoir et fit un grand geste rectiligne. Égorgés à la chaîne par son couteau invisible, des dizaines de citoyens tombèrent comme des quilles, la bouche ouverte sur un cri que leur cou béant ne leur permettait plus de pousser. Grâce au système de drain astucieux, leur sang filerait dans le creuset.

Pour la survie de tous, chacun avait un prix à payer. Parfois, c'était de ne pas survivre...

Devant l'efficacité de la lame magique de Thora, Damon et Quentin parurent déconcertés, mais ils finirent par s'y faire.

Révulsés par cette boucherie, les agneaux sacrificiels à venir se montraient de plus en plus rétifs. Sans crier gare, une dizaine craquèrent et tentèrent de s'enfuir. Implacables, les gardes les aiguillonnèrent comme des yaxen, déchirant les chairs, et les ramenèrent sur le sable.

— Égorgez-les vite ! cria Thora. Il ne faut pas gaspiller de sang !

Les gardes obéirent puis firent en sorte que les dépouilles des poltrons se vident où il fallait.

Depuis le début du rituel de sang, Thora avait le sentiment de revivre. Son rêve redevenu réel, elle allait sauver Ildakar, comme elle avait juré de le faire. L'histoire se souviendrait de la sovrena Thora, et sa brève disgrâce sombrerait dans l'oubli. Lavée de la honte qui entachait son nom, elle allait jouer le rôle capital dans l'événement qui apporterait le salut à Ildakar.

Cerise sur le gâteau, Nathan et Elsa n'étaient pas en ville, *idem* pour l'ignoble Nicci. Du coup, aucun de ces maudits ne serait sauvé.

Une fois à l'abri du linceul, Ildakar aurait toutes les chances de devenir la société parfaite à laquelle Thora aspirait. Malgré sa froideur légendaire, elle eut du mal à contenir sa joie tandis que des dizaines de citoyens offraient délibérément leur sang.

Avec sa lame invisible, elle continua à égorger des héros dont elle poussait ensuite la dépouille vers le système de drainage – un simple sortilège à base d'air.

Le massacre pouvait paraître excessif, sauf quand on savait, comme Thora, que mille morts étaient un strict minimum. Pour en arriver à ce nombre, il faudrait encore des heures, sauf si des nobles détenteurs du don décidaient de se sacrifier.

— Ça ne va pas assez vite ! s'impatienta la sovrena réhabilitée.

Choqués de la voir exécuter des gens à la chaîne, de plus en plus de « volontaires » essayaient de filer avec leur famille, quand ils l'avaient embarquée dans cette « exaltante » aventure.

— Rattrapez-les ! cria Thora, indignée.

La panique menaçait de se généraliser. Dans les rangs, en plus des volontaires, on trouvait pas mal de gens enrôlés de force par les gardes. Se doutant qu'il y aurait des reniements au dernier moment, Thora avait insisté pour qu'on ratisse large. Encouragés par la réaction de certains « héros », ces « malgré eux » se rebellaient à présent contre les gardes.

La répression était terrible, bien entendu. Mais pour ça, il fallait tuer des gens un peu partout dans l'arène, et chaque cadavre qui ne se vidait pas près des drains ne valait pas mieux qu'une carcasse de yaxen.

Plus grave encore, submergés par le nombre, les gardes faiblissaient de minute en minute. Les désarmant, des rebelles les tuèrent – pas au bon endroit, hélas – avant de filer sans demander leur reste.

— Mais c'est pour Ildakar ! s'indigna Thora. Si vous refusez de mourir ici, la ville tombera.

Où en étaient les Norukai, à présent ? Et la charge furieuse d'Utros, en riposte au sort de transfert ?

Personne n'entendit l'appel de la sovrena. Résolus à sauver leur peau, les poltrons détalèrent en entraînant avec eux leur conjoint et leurs amis. Signer les grands livres de Damon et Quentin avait été un moment glorieux, quand il semblait que l'heure de passer à l'acte ne sonnerait jamais...

Les gardes survivants bloquèrent toutes les sorties, abattant (pour rien) les fuyards qui tentaient de passer. Dehors, d'autres gardes embarquaient de force les passants qu'ils croisaient.

Des lâches, ces fugitifs ! Des minables indignes d'Ildakar et dont le sang aurait été de trop mauvaise qualité. Avec sa lame magique, Thora, hors d'elle, y alla si fort qu'elle décapita treize sacrifiés d'un coup. Tandis qu'ils s'écroulaient, le geyser de sang qui jaillit de leur cou ajouta au gaspillage.

Damon et Quentin jouaient toujours du couteau, mais leurs victimes résistaient, à présent. Et avec tout ça, il restait au moins cinq cents hommes et femmes à égorger, pour atteindre le quota de sang.

— Non..., gémit Thora, accablée.

Des dizaines de gardes déboulèrent soudain dans l'arène. D'abord soulagée d'avoir des renforts, Thora déchantait quand elle vit la mine défaite de ces hommes.

— Les Norukai escaladent la falaise ! cria un officier vert de peur. Ils ont déjà pris des tunnels. Bientôt, ils seront des milliers dans nos rues.

— Nous allons être à court de temps ! explosa Thora.

Si le linceul n'était pas activé d'ici à quelques minutes, Ildakar de

nouveau à l'abri du temps et des hommes, tout serait perdu. Alors, Thora aurait vécu et serait morte pour rien...

— Tuez-en plus ! lança-t-elle.

Avec sa lame invisible, elle fit un carnage, mais ses forces finirent par l'abandonner. À bout de magie, elle tenait à peine sur ses jambes.

Pris de frénésie, Quentin et Damon égorgeaient ou éventraient indifféremment leurs victimes. Du gaspillage, encore !

Non loin d'eux, les prismes tournaient lentement et une pâle lumière se reflétait sur le miroir géant. Comme prévu, la magie du sang se déversait dans le creuset, mais il ne contenait pas assez de fluide vital.

Thora tenta une nouvelle fois de raisonner la foule :

— Pourquoi refusez-vous de sauver Ildakar ? Comment osez-vous ne pas donner ce que votre cité demande ?

Ces lâches ne méritaient pas de vivre dans une société parfaite. Thora leur souhaita de crever dans d'atroces souffrances.

Dans l'arène, l'air empestait la peur et la mort. Par endroits, les cadavres entassés faisaient comme une muraille de chair.

— Pourquoi ne veulent-ils pas payer le prix ? se lamenta Thora. Il doit y avoir un moyen de réussir...

Poisseux de sang, Damon et Quentin se tournèrent vers la sovrena, trop furieuse pour remarquer la lueur de folie, dans leurs yeux. Les traits fermés, ils approchèrent d'elle, couteau au poing.

— Il y a un moyen, sovrena, dit Damon, et tu le connais.

— Tout le monde doit payer le prix, ajouta Quentin.

— Oui, nous pouvons conduire le rituel, enchaîna Damon. (Il regarda son collègue, qui hocha la tête.) Tu sais quelle magie il faut pour ça, sovrena. Après des centaines de sacrifices, le pouvoir s'est accumulé, et un coup de pouce suffira à lancer le processus.

— Nous n'avons pas assez de sang ! rugit Thora. Vous le savez aussi bien que moi.

— Ce coup de pouce, ce peut être toi, dit Quentin. Comme tu l'as souligné, le sang des détenteurs du don est plus efficace. N'es-tu pas la magicienne la plus puissante d'Ildakar ? En toi, la magie du sang est plus forte qu'en cinq cents victimes dépourvues du don.

Damon avança, couteau levé.

— Un seul sacrifice, Thora, et le linceul reviendra. Comme tu l'as dit, chacun doit payer le prix.

La sovrena déchue eut un frisson glacé.

— Si vous croyez y arriver sans moi, vous êtes de pauvres fous !

— Sans toi ? Nous avons besoin de toi, au contraire. De ton sang !

Fondant lui aussi sur sa proie, Quentin tenta de présenter les choses de manière rationnelle :

— Tu as été jugée coupable puis condamnée à la disgrâce... Si tu

veux te racheter, afin que ton nom entre glorieusement dans l'histoire, c'est le moment ou jamais.

Thora frappa avec sa lame magique. Encore vifs, les deux sorciers érigèrent un bouclier pour se protéger.

— Tu es puissante, sovrena, mais contre nous, tu ne fais pas le poids.

Voyant Quentin bondir, Thora le repoussa avec un poing d'air. Sonné, le sorcier tituba, mais son collègue, un modelleur, façonna avec le sable une sorte de corde qui s'enroula autour des jambes puis du torse de la magicienne. Piégée, elle cria :

— Plus un pas, traîtres !

Quentin continua à avancer.

— Ton sang sauvera la ville... Allons, cesse de résister. Le temps presse !

— Non ! hurla Thora.

Avec son don, elle parvint à libérer ses jambes, mais un poing d'air lancé par Damon la fit basculer en arrière et s'écraser sur le sable rouge de sang gaspillé.

La maintenant avec leur don, les deux sorciers sautèrent sur la sovrena. Un moment, elle se crut assez puissante pour repousser les deux hommes, mais Damon lui enfonça la pointe de son couteau dans la gorge – assez fort pour transpercer la peau à demi minérale.

Thora saisit le poignet du sorcier et tenta d'écarter l'arme de sa chair. Mais Quentin lui entailla aussi le cou, faisant jaillir le précieux fluide vital qu'il convoitait.

Avant que sa vue se brouille, Thora vit son sang couler vers le creuset. Malgré une fureur que rien ne pourrait éteindre, n'était sa mort imminente, elle constata que cet ajout suffirait amplement. Bientôt, la forme de sortilège serait assez irriguée...

De fait, avant de rendre l'âme, l'ancienne sovrena sentit surgir du sol une puissante magie.

Épuisé, Damon tenait à peine debout. En ce jour, il avait vu bien trop de morts, mais celle-là serait la dernière – et la plus importante.

— On se dépêche ! cria Quentin.

Il prit Thora par les épaules et l'inclina de manière à la vider jusqu'à la dernière goutte. Avec un sang pareil, pas question de gaspiller !

La quantité de fluide vital étant suffisante, le remplissage de la forme de sortilège commença.

En principe, tous les membres du *duma* auraient dû être là pour guider le sortilège. À l'origine, Damon avait espéré que Thora s'en chargerait, mais Quentin et lui allaient devoir prendre les choses en main.

Dès que la forme de sortilège fut pleine, ils lancèrent le rituel.

Partout, des fugitifs s'immobilisèrent et levèrent les yeux. Jaillissant de la fabuleuse machine, un flux de magie monta vers le ciel tandis que le sang des sacrifiés brillait comme de la lave.

— Le linceul ! cria Damon.

— Le linceul..., répéta Quentin.

Partout à Ildakar, la qualité de l'air changea. Rien d'étonnant, puisque la ville, de nouveau, s'était abstraite de l'espace et du temps.

Chapitre 83

Dès qu'il vit six groupes sortir d'Ildakar, chacun avec un sorcier à sa tête, Utros comprit que les défenseurs se lançaient dans un plan désespéré. Serein, il resta d'abord dans son nouveau quartier général. Une autre sortie, comme la précédente, se solderait par un échec retentissant.

Les jumelles, en revanche, se montrèrent vite très inquiètes. En voyant que les défenseurs traçaient des runes, elles ne furent pas loin de paniquer.

— C'est une attaque magique ! Ils essaient de nous encercler...

Après les dégâts provoqués par les guerriers géants et le dragon, Utros ne tergiversa pas :

— Venez avec moi ! Nous allons barrer le chemin au groupe qui fonce vers le centre du camp.

En tête de cette unité, il reconnut le sorcier Nathan et identifia une magicienne d'âge mûr en robe violette.

Le sorcier et les autres membres du groupe avaient formé un cercle autour de la femme. Utros voulut charger, mais il n'en eut pas le temps, car la magicienne, d'un sort puissant, fit voler Nathan et les autres dans les airs, les éloignant du site où elle se retrouva seule.

— Qu'est-ce que... ? commença Utros.

— De la magie de transfert ! crièrent ensemble les jumelles.

Alors que la vague de chaleur venue de nulle part balayait le camp, le général leva un bras pour se protéger le visage, mais le phénomène se révéla plus dévastateur que le feu et l'acide d'un dragon.

Refusant d'accepter une défaite aussi incompréhensible, Utros s'emplit les poumons d'air brûlant et cria de défi.

Ava et Ruva se jetèrent sur lui, l'enveloppèrent et lui prirent les mains. Puis elles crièrent aussi, mais pas de rage ou de désespoir. Le sortilège ainsi invoqué généra autour du trio un dôme qui l'engloba au tout dernier moment. Quand ce cocon se referma, les oreilles d'Utros bourdonnèrent. Hélas, un souffle d'air surchauffé fut piégé dans la bulle avec les trois miraculés. Du coup, chaque inspiration devint une torture.

Tandis que l'équivalent d'un torrent de lave déferlait sur eux, Utros tomba à genoux, ferma les yeux et serra les poings. En larmes, Ava et Ruva se blottirent contre lui, chacune prenant la main de l'autre comme si c'était la seule manière de trouver assez d'énergie pour survivre au cataclysme...

Quand les choses furent revenues à la normale, Utros se releva et plissa les yeux pour mieux voir à travers la surface brillante du cocon protecteur. À l'intérieur, l'air était brûlant. De plus, il devait absolument savoir ce qui restait de son armée et du camp.

— Libérez-nous ! Je veux sortir de là !

— C'est trop risqué, dit Ava. Général chéri, nous ne savons pas s'il reste âme qui vive dans le camp.

— Justement, il faut que je voie ! Tout de suite !

Épuisées, Ava et Ruva n'insistèrent pas. Quand le cocon se dissipa, Utros découvrit un spectacle de cauchemar. Sous l'effet de la chaleur, le sol s'était comme vitrifié et de la fumée montait encore d'éclats de rochers chauffés au rouge. Sur une énorme zone, il ne restait que des cadavres carbonisés – un océan de corps noircis, de crânes exposés comme des melons, de membres ratatinés levés en de vaines tentatives de défense...

Des premiers rangs de l'armée, il ne restait plus que trois survivants. Un massacre jamais vu dans l'histoire...

Depuis toujours, Utros savait compartimenter son esprit. Pour un chef, il était indispensable de séparer la logique des émotions et de bien distinguer ce qui tenait de l'instinct des connaissances acquises par l'étude. Bref, il avait toujours su garder la tête froide.

Face à l'horreur absolue, cette précieuse qualité lui fit défaut. Désorienté comme un enfant devant le désert carbonisé qui s'étendait autour de lui, il estima que trente mille hommes, au bas mot, avaient péri en quelques secondes.

Trente mille fils qui le suivaient loyalement, prêts à donner leur vie pour lui ! Oui, trente mille enfants...

Fou de rage, le général hurla à la face d'Ildakar. Sa vengeance allait...

Sous ses yeux, les contours de la ville se brouillèrent. Puis elle disparut – purement et simplement.

Alors que la vague de destruction balayait une large zone du camp ennemi, Nathan cessa de voler dans les airs et s'écrasa lourdement sur le sol – à bonne distance du danger, comme Elsa l'avait voulu.

Rendell, les deux Mora-Zith et les combattants de son groupe atterrirent autour du sorcier. Au prix d'un ultime effort, Elsa les avait tous sauvés avant d'activer son sortilège.

Souples et puissantes, Lyesse et Thorn se relevèrent sans même prendre le temps de s'épousseter. Un peu sonnés, Nathan, Rendell et les autres se remirent péniblement debout et se préparèrent à vendre chèrement leur peau.

Mais personne ne se montra. Sans doute tétanisés par ce qu'ils

venaient de voir, les soldats de pierre avaient d'autres soucis en tête. D'un regard circulaire, Nathan évalua les dégâts. Des dizaines de milliers de morts ! Pour un seul sortilège...

Mais une unique perte cruelle. Elsa...

Reprenant leurs esprits, les soldats encore vivants dans les environs fondaient maintenant sur le petit groupe. Furieux que ces imbéciles pensent encore à tuer après une telle catastrophe, Nathan les bombarda de Feu de Sorcier.

— Il faut retourner en ville ! cria-t-il à ses compagnons. On file !

Les survivants de la périlleuse sortie se tournèrent vers Ildakar, leur dernier refuge. Avant qu'ils puissent courir vers la ville qu'ils défendaient au prix de leur vie, celle-ci... vacilla dans l'air puis se volatilisa.

— Esprits bien-aimés ! s'écria Nathan.

Pour comprendre ce qui se passait, il n'avait pas besoin d'un dessin.

— Notre ville ! gémit Rendell. Ildakar a disparu !

Les autres survivants semblaient ne pas en croire leurs yeux.

— Nos foyers ! cria un garde au bras gauche ouvert sur toute sa longueur.

Bien qu'en position de combat, les deux Mora-Zith avaient néanmoins blêmi.

— Ildakar...

Avec le retour du linceul, la ville et presque toute la partie surélevée de la plaine semblaient n'avoir jamais été là. Les magnifiques bâtiments, les jardins, les vergers, le quartier des marchands et celui des artisans... Rien, il ne restait rien ! Au loin, le fleuve scintillait au pied d'une butte dérisoirement basse.

Isolée du temps, Ildakar s'était de nouveau absentée du monde.

Abattu, Nathan songea à la première fois où il avait vu la cité de légende, depuis les hauteurs de Kol Adair. Son livre de vie l'avait guidé jusqu'à la ville, où il avait effectivement trouvé ce qu'il lui fallait – un cœur de sorcier. À présent, sa poitrine lui faisait mal – une réaction au choc émotionnel qu'il venait d'encaisser.

Dans son livre de vie, la même « prédiction » affirmait que « la magicienne » sauverait le monde. Mais où était donc Nicci ?

Ces mots concernaient-ils en réalité Elsa ?

— La question, dit Nathan, est de savoir si le linceul est provisoire ou permanent...

Perdu à la lisière de la zone ravagée, le sorcier se sentit soudain très vulnérable.

— Quoi qu'il en soit, pour l'instant, il ne faut plus compter sur Ildakar... Mes amis, nous devons filer avant qu'Utros reprenne les choses en main, s'il a survécu. Et s'il est mort, j'imagine que ses

hommes voudront le venger...

Même si la fin d'Elsa lui brisait le cœur, Nathan savait qu'elle aurait été fière de son exploit. Sa magie de transfert, terrifiante, avait porté un coup majeur à l'ennemi, qui semblait toujours en état de choc.

Mais ça ne durerait pas, et il fallait dégager d'ici !

Sondant les collines, Nathan repéra les autres « sections d'assaut », elles aussi en quête d'un refuge. Après avoir dégainé sa belle épée, il la brandit et lança :

— Nous ne sommes plus qu'une poignée... Pourtant, nous devons trouver un moyen d'affronter ce qui reste de l'armée adverse.

— Comment faire ? demanda Thorn. Il n'y a plus que nous.

— Pas tout à fait... Les dés ne sont pas encore jetés.

À un bémol près : il n'y avait plus de ville à défendre.

Contournant la zone sinistrée, l'unité de Nathan fit jonction avec celle d'Olgya, qui comptait elle aussi une poignée de survivants. Ce nouveau groupe partit vers l'ouest, en direction des montagnes et de Kol Adair. En chemin, ils retrouvèrent aussi l'unité de Perri, puis celle de Léo.

Quand ce qui restait du groupe de Julian les rejoignit, Nathan eut confirmation de ce qu'il avait postulé. Le détenteur du don étant mort juste après avoir achevé la rune, un homme avait tiré une flèche enflammée en guise de signal.

Regroupés, les défenseurs d'Ildakar continuèrent à s'éloigner du camp. Les terres sauvages, dans les montagnes, étaient sans doute leur meilleure chance de s'en tirer.

Grâce à la sliph, Nicci devait être à Serrimundi. Si d'aventure elle revenait, ce serait pour trouver quoi ? Selon toute vraisemblance, Nathan ne la reverrait jamais.

Et ce pauvre Bannon... Alors qu'il avait cru le protéger, le vieux sorcier l'avait piégé dans une ville qu'il détestait depuis le début.

Oui, une erreur... Et alors ? En quelque mille ans de vie, il en avait commis des tombereaux, et il avait fallu les assumer. Ça ne ferait qu'une de plus...

— Avançons, parce que nous devons survivre ! lança-t-il à ses compagnons abattus.

Derrière les fugitifs, l'armée de pierre tentait toujours de se remettre du choc, mais elle devait encore en être à compter ses morts. Utros était-il du nombre ? Juste avant de s'envoler malgré lui, Nathan avait vu le général et ses magiciennes, très près de l'œil du cyclone. Mais comment être sûr, quand deux détentrices du don étaient dans les parages ?

Si le général avait succombé, qui prendrait le commandement des troupes restantes ? Avec un peu de chance, les survivants se

débanderaient dans toutes les directions.

Arrivés dans les contreforts des montagnes, les survivants marquèrent une pause. Effrayés, fatigués et troublés, tous avaient assisté à la disparition d'Ildakar. Coupés de leur famille et de leurs proches, sans doute à jamais, que leur restait-il à espérer ?

Pendant qu'ils se reposaient, ils furent rejoints par l'unité d'Oron, celle qui avait tracé la dernière rune satellite. Dans ce groupe, Nathan fut stupéfié de reconnaître un visage qu'il ne s'attendait pas à voir.

— Dame Abbessse Verna ! Par les esprits du bien ! Même quand je traverse la moitié du monde, il faut que les Sœurs de la Lumière me collent aux basques.

Lors de leur dernière rencontre, Nathan avait brisé la mâchoire de Verna...

Aujourd'hui, la Dame Abbessse était dans un piteux état. Les cheveux emmêlés, les joues maculées de poussière...

En plus du général Zimmer et d'une poignée de soldats, sept sœurs l'accompagnaient. Nathan remarqua aussi le sorcier Renn, chargé d'une mission à l'extérieur d'Ildakar, et les deux jeunes érudits de Surplomb du Monde, Oliver et Peretta, que Nicci avait engagés comme messagers.

— Que faites-vous ici ? leur demanda Nathan.

— Nous explorons le monde, répondit Peretta, en gravant tous les détails dans nos esprits. C'est la raison d'être des érudits.

— Ces jeunes gens, intervint Verna, ont réussi à atteindre Tanimura, où ils nous ont parlé des formidables archives. Avec le général Zimmer, nous avons décidé d'aller protéger Surplomb du Monde. Là-bas, nous avons rencontré Renn, qui nous a guidés jusqu'ici.

— Que s'est-il passé ? demanda le sorcier ventripotent.

Un bon millier de questions résumées en une seule...

— Plus tard, intervint Oron, agacé, nous aurons tout le temps de parler. La priorité, c'est de nous mettre en sécurité.

— C'est tout ce qui reste des sorciers d'Ildakar ? demanda Olgya, accablée.

— On n'en sait rien, répondit Renn, mais la ville n'est plus là...

Sous le couvert des arbres, Nathan observa un moment le camp ennemi puis le site où se dressait naguère Ildakar.

Alors qu'il sentait peser sur lui le poids écrasant d'une série de désastres, le vieil homme entendit du bruit dans son dos. Comme lui, Verna, Renn et les autres se retournèrent.

Quand une panthère couverte de runes magiques apparut, les érudits de Surplomb du Monde reculèrent en couinant de terreur.

En grands professionnels, Zimmer et ses hommes se préparèrent à affronter le fauve.

Nathan, lui, soupira de soulagement.

— Pas d'inquiétude, les amis. C'est Mrra, la panthère de Nicci.

— Où est-elle, justement, la magicienne ? demanda Rendell. Quand nous avons le plus besoin de son aide, elle s'est volatilisée.

Mrra se tendit et dévoila ses crocs. Troublée par l'odeur de tant de morts et le spectacle d'une incroyable désolation, elle huma nerveusement l'air.

Pour la calmer, Nathan tendit une main vers elle.

— Mrra, tu me connais... Tu sais que nous sommes tes amis...

Dans le groupe, personne n'osa bouger un cil. Comme si elle captait un son lointain, Mrra tourna la tête, ses yeux jaunes lançant des éclairs.

— Tu es avec nous, souffla Nathan. Ildakar a disparu et j'ignore où est Nicci.

La panthère grogna, redressa les oreilles, regarda le ciel puis se ramassa sur elle-même, comme si elle avait senti quelque chose. Un lien, peut-être... Sur un dernier rugissement, elle détala, s'enfonçant dans les collines déjà obscurcies par le crépuscule.

Nathan aurait payé cher pour savoir à quel appel elle répondait. En étant incapable, il cessa de se poser la question.

De toute façon, il y avait pire : même en se creusant la cervelle, il n'avait pas la première idée de ce que son groupe pourrait faire face à l'armée encore gigantesque d'Utros.

Chapitre 84

Après de longues recherches, Adessa avait enfin retrouvé ce maudit sorcier en chef. Bien caché, il faisait profil bas, mais ça ne durerait sûrement pas. Comme elle, il n'était pas du genre à renoncer.

À coup sûr, il savait qu'elle le pisterait jusqu'au bout du monde et jusqu'à la fin des temps. Malin et puissant, il se comportait pourtant parfois comme un idiot. Une faiblesse que la Mora-Zith n'avait pas...

Au fil d'une interminable poursuite, Adessa s'était aperçue que cette affaire allait bien plus loin qu'une chasse à l'homme. Entre elle et Maxime, c'était la guerre – avec son lot d'escarmouches, de manœuvres tactiques et de priorités stratégiques.

Vingt jours durant, Adessa avait perdu la trace de sa proie. D'instinct, elle avait continué à avancer en aval du fleuve, certaine que le sorcier en chef irait par là. Dans certains domaines, il manquait cruellement d'imagination. De plus, il connaissait aussi mal qu'elle la topographie de la région. Mais tous deux, ils savaient que le Chasse-Corbeau finissait par se jeter dans l'océan. L'amorce d'une direction, quand on était perdu...

Avec la puissance de son don, Maxime aurait pu s'approprier n'importe quelle cachette, voire en créer une et l'envelopper d'un mini-linceul, afin de s'isoler du monde. En se montrant patient, il se serait mis hors de portée d'Adessa, qui aurait fini par reprendre le chemin d'Ildakar.

Mais le sorcier en chef se vautrait dans l'arrogance et la paresse. Même s'il s'était lassé de l'existence futilement hédoniste qu'il menait à Ildakar – le royaume de l'extravagance gratuite – il n'avait rien d'un aventurier et chérissait son petit confort. Du coup, il avait sûrement jeté son dévolu sur une autre agglomération où il pourrait, dans un refuge confortable, forcer des gens à prendre soin de lui. Bref, ce qu'il avait fait à Tarada...

Dans un village nommé Ruisseau-de-Gant, la Mora-Zith décida de mener sa petite enquête. Mais si elle se pointait dans son étrange tenue de cuir, avec la peau couverte de runes, elle ferait sensation, et quelqu'un risquait de parler d'elle à Maxime, s'il était vraiment là.

Cachée dans les roseaux, Adessa observa les allées et venues, dans le village. Au crépuscule, un canot avec un seul passager apparut devant elle. À la proue, remarqua la Mora-Zith, un panier plein d'écrevisses laissait penser qu'il s'agissait d'un pêcheur. En tout cas, l'homme portait un manteau à capuche rapiécé qui conviendrait

parfaitement.

Avançant dans l'eau, Adessa attendit sa proie. Incapable de la voir à cause du soleil couchant qui l'éblouissait, le type couina de terreur quand elle lui bondit dessus.

Un dragon des marais, devait-il craindre... À tort, parce que la Mora-Zith était bien plus dangereuse que ces bestioles.

Adessa tira le pêcheur de son canot, le ceintura et l'immobilisa en pinçant un nerf bien précis, dans son dos. Tétanisé, il se laissa tirer jusque dans les roseaux.

Bien à l'abri, la Mora-Zith le délesta de son manteau – un excellent déguisement pour elle. Le vêtement accroché à un roseau, elle se pencha sur son prisonnier.

— Qui êtes-vous ? Je n'ai rien de valeur sur moi.

— Ça tombe bien, puisque je ne suis pas une voleuse... Mais c'est moi qui pose les questions.

Le type s'étranglant à moitié de terreur, Adessa perdit patience. Le captif tenu d'une main, elle saisit son arme spéciale, fit jaillir la pointe et la lui enfonça dans la cuisse. Une blessure mineure, n'eût été la magie. Fou de douleur, le pêcheur cria, forçant sa tortionnaire à lui plaquer une main sur la bouche.

Après de longues minutes, Adessa retira l'arme de la chair du villageois.

— Ça peut être dix fois pire, et je n'ai rien contre l'idée de te faire endurer ça toute la nuit. Bref, à ta place, je parlerais quand on m'interroge.

Le pêcheur éclata en sanglots.

— Mais vous ne m'avez encore rien demandé !

Peu friande de polémique stérile, Adessa décrivit Maxime et voulut savoir si un étranger était récemment arrivé dans le voisinage. Désespéré, le pêcheur aurait volontiers raconté n'importe quoi pour ne plus souffrir, mais la Mora-Zith le prévint qu'elle savait reconnaître un mensonge.

Par chance pour lui, l'homme avait vu quelqu'un qui pouvait être le sorcier en chef.

— Il est arrivé il y a quelques jours... Depuis, il vit dans les collines. Chez les Farrier, je crois... Le père est bûcheron, et on le voit rarement, comme les autres membres de sa famille.

— Cet étranger, qu'a-t-il fait lorsqu'il a déboulé au village ?

— Il a mangé et bu à la taverne, puis écouté les conversations. Il n'est pas hostile, mais plutôt renfermé, et il n'a pas voulu dire d'où il venait.

Typique de Maxime, ça. Observer, planifier, préparer...

— Merci, mon ami... Tu m'as été très utile. Hélas, je ne peux pas permettre que tu parles de moi à tout le monde.

Pleine de compassion – enfin, pour une Mora-Zith –, Adessa tua le type aussi vite et délicatement que possible. Ensuite, elle cacha sa dépouille dans les roseaux, où un dragon des marais ne tarderait pas à le dévorer, effaçant les preuves derrière elle.

Ce travail terminé, elle alluma un feu et fit un festin d'écrevisses en réfléchissant à son plan.

Vêtue du manteau, elle entra dans le village avec l'espoir que Maxime s'y montrerait. Pendant cette attente, elle parla aux gens pour essayer de cerner les habitudes du sorcier en chef. Elle en profita aussi pour se faire expliquer le chemin de la demeure des Farrier.

Munie de tous ces renseignements, elle vola la longue et solide corde dont elle aurait besoin.

Bien sûr, elle aurait pu foncer tête baissée et défier Maxime, mais elle avait déjà essayé ça, et il s'en était tiré chaque fois. À présent, elle allait le piéger, le capturer et l'exécuter.

En digne Mora-Zith, elle aurait préféré un face-à-face franc et massif. Mais Maxime était un adversaire redoutable et elle ne voulait surtout pas gaspiller la magie du sang qui coulait toujours dans ses veines. Face au sorcier en chef, elle mobiliserait ce pouvoir pour triompher *définitivement*.

Mais le désir d'en découdre n'excluait pas la ruse et la prudence. Maxime n'était pas un ennemi à sous-estimer. Faute de l'écraser en puissance, elle devrait se montrer plus intelligente que lui.

Bien qu'il ait choisi une cachette, il ne vivait pas en autarcie, loin de là. Très souvent, il venait à l'auberge, râlait contre la nourriture et la boisson et passait des heures à jouer aux dés. Le soir même, l'aubergiste attendait sa visite, car il y avait au menu de la tourte au poisson-chat, un de ses plats favoris.

Adessa n'était pas allée chercher plus loin. En plus de sa corde, elle avait toutes les réponses souhaitables.

À l'heure du repas, comme prévu, un homme entra en ville et gagna directement l'auberge. Au premier regard, Adessa reconnut la démarche arrogante de Maxime. Dès qu'il croisait quelqu'un, il jouait de son charme, ajoutant un sort de séduction pour être sûr qu'on l'accueillerait bien.

Cachée dans les ombres, Adessa résista à l'envie de sauter sur sa proie. Comme les fois précédentes, ça risquait d'échouer. En revanche, elle savait que sa cible passerait des heures à manger et à boire, lui conférant un net avantage dont elle userait pour préparer son piège.

À la lueur de la lune, elle sortit du village et gagna rapidement la maison qu'un bûcheron avait bâtie de ses mains pour sa femme et ses enfants. Derrière la demeure, elle trouva cinq statues qui lui en apprirent long sur le funeste destin de la petite famille.

Devant ces nouvelles victimes du sorcier en chef, Adessa se jura

qu'elle accomplirait sa mission. Selon les ordres de Thora, elle tuerait ce salaud et prélèverait sa tête.

Elle aurait pu attendre le retour de sa cible, la laisser s'endormir puis faire irruption dans la maison. Mais le sorcier en chef devait certainement placer des sorts de garde autour de la demeure quand il y dormait. Du coup, il serait réveillé et prêt à se battre. Non, il faudrait être plus machiavélique que ça.

Sa précieuse corde avec elle, Adessa fit le tour de la maison, cherchant le matériel qu'il lui faudrait. Sur un côté, elle découvrit un gros rondin que l'ancien propriétaire des lieux n'avait pas eu le temps de débiter. Grâce à la corde, et avec l'aide de la magie du sang, elle trouva assez de force pour soulever sa charge et la mettre en place.

Quand tout fut prêt, elle se débarrassa du manteau, car elle voulait à tout prix combattre dans sa tenue de Mora-Zith. Avant de crever, il fallait que Maxime apprenne à qui il avait affaire.

Sachant qu'elle n'aurait pas besoin de ses armes – y compris la Pointe-douleur –, elle ne dégaina pas son épée courte mais s'assura que son couteau n'était pas coincé dans son fourreau.

Alors que le vent agitait les arbres et les broussailles, certains sons faisant penser à des gémissements de douleur, Adessa attendit des heures dans la forêt.

Quand Maxime se montra enfin, il sifflotait d'aise, le ventre rempli de tourte et de bière. Sans faire montre d'une once de méfiance, il utilisa son don pour allumer à distance les lampes de la maison. Puis, d'un pas hésitant, il se dirigea vers la porte.

Adessa sortit des ombres et se campa sur la position qu'elle avait très précisément calculée. Au-dessus de sa tête, les branches des épicéas oscillaient au gré du vent.

Dès qu'il la vit, Maxime s'immobilisa.

— Qu'est-ce que tu peux être collante, toi !

— J'ai juré de te tuer...

Adessa sentit le bouclier que le sorcier en chef venait d'ériger. Mais grâce à ses runes, elle serait hors d'atteinte des sortilèges de ce type.

— C'est Thora qui t'envoie, pas vrai ? Es-tu sûre qu'elle soit toujours la sovrena ? À l'heure qu'il est, Ildakar a dû tomber... (Maxime ricana.) Figure-toi que j'ai neutralisé le sort de pétrification, histoire que l'armée d'Utros se réveille. En plus, j'ai vu une armada de galères remonter le fleuve. Des Norukai... Au lieu de me poursuivre, tu aurais peut-être dû rester à Ildakar, pour la défendre...

— Non, parce que je tiens toujours mes promesses.

Le vent gagnant en puissance, les branches craquèrent sinistrement.

— Ça devient assommant, se plaignit Maxime. Je ne doute pas de ta détermination, mais face à moi, tu ne fais pas le poids.

— J'ai confiance en mes capacités, dit Adessa. (Sans toucher à son épée courte, elle dégaina son couteau.) Pour te tuer, cette lame me suffira.

Le sorcier en chef eut un grand sourire.

— Et comment comptes-tu faire ?

Malgré toute leur magie, les sorciers pouvaient être tués, quand on les prenait par surprise. Maxime ne venait-il pas de dire « assommant » ? Eh bien, c'était le mot juste.

Sans quitter le sorcier des yeux, Adessa leva son couteau et, tranchant sur le côté, coupa la corde qui retenait l'épicéa qu'elle avait plié à la force des poignets – avec l'aide de la magie du sang. Avec une autre section de la corde, elle avait attaché le rondin en haut de l'arbre, comme s'il s'agissait d'un balancier.

Comme un ressort qui se détend, l'épicéa se redressa et propulsa vers Maxime le rondin mortel.

Alerté par le bruit, le mari de Thora se retourna et eut tout juste le temps de voir foncer sur lui un bélier aérien assez lourd et rapide pour défoncer les portes d'Ildakar. Comme il n'avait pas songé à invoquer un bouclier *dans son dos*, une négligence qu'Adessa avait prévue, il ne fut pas assez rapide pour se protéger avant que le rondin le percute en pleine poitrine.

Alors que son arme diabolique repartait en arrière, Adessa baissa les yeux sur Maxime. Étendu dans une flaque de sang, les yeux ronds de surprise, il avait le torse défoncé, mais il vivait encore – très provisoirement, cela dit. Même avec toute la magie du monde, nul ne pouvait survivre à des dommages pareils.

Quand le rondin eut cessé d'osciller, Adessa dégaina son épée courte et se pencha sur le moribond.

— La sovrena veut que je lui rapporte ta tête, et je vais avoir le plaisir de lui obéir.

Une main sur ses entrailles, Adessa pensa à l'enfant qui ne s'y trouvait plus et sentit en elle l'ombre de la présence de Ian. Oui, elle avait fait un grand sacrifice, mais ça en avait valu la peine, puisque le sorcier en chef était vaincu.

Cela seul comptait.

— Je suis un sorcier..., parvint à dire Maxime entre deux gargouillis sanglants. On ne me tue pas si facilement.

— Qui te dit que c'était facile ? Pourtant, je t'ai eu !

Le moribond plia les doigts comme s'il voulait lancer un sort. Mais il ne lui restait plus assez d'énergie. Si elle ne se dépêchait pas, Adessa serait privée du meilleur de sa victoire.

— Non, Maxime, je ne te laisserai pas crever comme ça ! Tu dois mourir de ma main.

— De ta main ou non, je...

Adessa abattit sa lame. Ivre de joie, elle frappa jusqu'à ce que la tête du sorcier en chef se détache de ses épaules. Alors, elle saisit son trophée par les cheveux et le brandit.

Au moment précis de sa mort, une lueur aveuglante jaillit du corps de Maxime, inondant les épicéas et les broussailles. Dans la structure même de la magie, Adessa capta comme une rupture – la disparition des vestiges d'un très ancien sortilège, peut-être.

Grâce à ses runes, elle ne fut bien entendu pas affectée par le phénomène.

Entre ses mains, Maxime – ou plutôt sa tête – n'était plus qu'un jouet. Un cadeau qu'elle rapporterait à Thora au terme d'un long voyage de retour. Mais avec son trophée pour compagnie, elle ne risquerait pas de s'ennuyer.

Chapitre 85

Même après le coup terrible que venait d'encaisser son armée, Utros n'était pas disposé à baisser les bras. Mais Ildakar avait disparu, le privant d'une ville à conquérir.

Malgré des pertes effroyables, il pouvait encore compter sur de formidables réserves. Des guerriers ivres de vengeance... qui n'avaient plus de cible en face d'eux.

Balayant du regard ses innombrables fils, tous en état de sidération, Utros comprit qu'il devait leur redonner une raison de vivre. Leur motivation retrouvée, ces hommes rejoindraient les corps expéditionnaires déjà en route pour de glorieuses conquêtes.

À l'origine, le général avait pour objectif d'obtenir le pardon de Croc de Fer et de rentrer dans ses grâces. Mais ces derniers temps, il avait de moins en moins de respect pour son maître.

« La loyauté est plus forte que l'amour. »

Était-ce encore vrai ? La femme qu'il aimait, Majel, était détruite et il n'éprouvait plus rien de positif au sujet de son bourreau.

Retournant vers son quartier général, épargné par le désastre, le général constata que la lentille géante était intacte. Comme toujours, Ava et Ruva étaient prêtes à le soutenir, quoi qu'il puisse décider.

Sans doute par miracle, Enoch aussi s'en était tiré – la première bonne nouvelle du jour. Mais quoi qu'il fasse, Utros ne connaîtrait jamais les noms de tous les morts. Un chef digne de ce nom devait cette marque de respect à ses soldats, mais là, il y en avait trop. Beaucoup trop...

Perché sur son destrier, Enoch se pencha vers son supérieur :

— Les hommes attendent tes ordres, général. Et ils te suivront jusqu'au bout du monde.

Peinant toujours à en croire ses yeux, Utros sonda l'endroit où aurait dû se dresser Ildakar. En l'absence de la cité, les ordres de Kurgan n'avaient plus aucune valeur. Rien de dramatique, puisque le tyran n'avait jamais compris la situation sur le terrain – ni dans le reste de son empire, d'ailleurs. S'il savait se faire craindre, Croc de Fer n'avait rien d'un dirigeant. Pompeux et mégalomane, il ne devait pas le pouvoir à ses mérites mais aux efforts d'hommes comme Utros. En d'autres termes, c'était un parasite...

Comment le général avait-il mis si longtemps à s'en apercevoir ? Avec un tel mari, pas étonnant que Majel ait cherché l'amour dans les bras d'un deuxième homme.

Si elle ne m'avait pas rencontré, aurait-elle choisi n'importe qui d'autre ?

Une femme si belle et si parfaite... Pourtant, après les horreurs que lui avait infligées Kurgan, elle était retournée auprès de lui. Comment comprendre un comportement pareil ?

Mais pourquoi s'épuiser à essayer ? Sa loyauté et son amour, Utros les devait désormais à ses hommes. Il était leur chef et leur guide – en chair et en os, rien à voir avec un spectre contraint de s'exprimer par l'intermédiaire d'un artefact.

Utros s'arrêta devant la lentille géante un peu roussie mais toujours fonctionnelle. Sur un geste de lui, les jumelles activèrent les runes. Une fois la brume verte dissipée, le général sonda longuement le royaume des morts. Aujourd'hui, cet endroit sinistre et sans espoir semblait être le reflet du monde des vivants...

Kurgan approcha, un sourire dévoilant son croc de fer légendaire. Majel le flanquait, le visage toujours aussi terrifiant. Et quand elle leva ses yeux sans paupières, Utros y lut qu'il n'y avait plus une once d'amour pour lui dans le cœur de cette femme.

— Tu voulais me voir, Utros ? demanda Kurgan. Si tu as enfin pris Ildakar, voici mes premiers ordres. Fais exécuter tous ceux qui m'ont défié. Quand ils arriveront ici, nous continuerons à les punir.

Une perspective qui semblait réjouir le spectre.

— Ildakar n'est plus là..., souffla Utros. Elle s'est volatilisée.

— Volatilisée ? Comment as-tu pu perdre une ville ?

— Et toi, comment as-tu pu perdre un empire ? (Une repartie qui mettait un terme à toute forme de loyauté envers ce pantin de Kurgan.) Comment as-tu pu perdre la plus belle femme du monde ? Et laisser filer les terres que j'avais conquises pour toi pendant que je me battais ailleurs en ton nom ? De nous deux, qui est le crétin ?

Kurgan rugit d'indignation.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton ! Respecte ton empereur !

— Tu es mort, imbécile ! Mon empereur, toi ? Quelle blague ! Sais-tu ce que j'ai compris ? La loyauté et l'amour ne sont pas assez forts, vieil idiot ! Moi, je suis puissant, je commande une armée, et la conquête de l'Ancien Monde, je la ferai pour *moi* !

» Mes soldats me suivront, Kurgan. Ensemble, nous créerons un empire digne de ce nom. Toi, tu corrompais tout ce que tu touchais.

Alors que l'empereur mort restait bouche bée, Utros parla d'un ton plus doux :

— Majel, je t'ai adorée, mais notre amour était condamné depuis le début. À l'époque, j'aurais dû être assez sage pour le savoir. Lucide, j'aurais peut-être pu te sauver, mais à quoi bon pleurer sur du lait renversé il y a quinze siècles ? Contraint et forcé, je me construirai un avenir où tu ne seras pas.

Le général se tourna de nouveau vers Kurgan :

— Et toi non plus, Croc de Fer !

Sans accorder d'attention à la fureur du spectre, Utros s'écarta de la lentille géante. Puis il ramassa le marteau de guerre emprunté à un de ses soldats – une arme bien réelle dont le contact le rassura – et l'abattit sur le verre veiné de sang.

Des étincelles jaunes jaillirent de la fissure originelle qui se propagea très vite en étoile. Sur un dernier cri de rage de Kurgan, piégé de l'autre côté, l'artefact se désintégra en une multitude d'éclats de verre qui tombèrent sur le sol.

Soulagées et fières, Ava et Ruva sourirent à leur « général chéri ». Rayonnant, Enoch plaqua un poing sur son cœur et cria :

— Pour le général Utros !

Les jumelles reprirent ces mots et furent bientôt imitées par des milliers de gorges.

Soudain, sans aucun lien avec la destruction de l'artefact, Utros sentit une déferlante de magie s'abattre sur la plaine. Oui, une onde de choc qui balayait tout, mais sans faire de dégâts...

D'instinct, Utros porta une main à sa poitrine, où sa chair à demi minérale palpitait étrangement.

Ava et Ruva se regardèrent, puis, interloquées, se tournèrent vers leur chef adoré.

Éberlué, Enoch tâta d'abord un de ses bras puis ses joues.

Partout, des soldats stupéfiés criaient en pliant les bras ou en regardant leurs mains.

Utros frissonna. Comme lorsqu'il s'était réveillé, après quinze siècles de sommeil minéral, il avait éprouvé le sentiment de se... réchauffer. Mais cette fois, il aurait juré qu'il était bien plus humain. D'ailleurs, l'impression de raideur se dissipait...

Oui, c'était ça ! Sa peau devenait plus souple et ses muscles se détendaient. Quand il expira, de la poussière s'échappa de sa bouche. Touchant d'abord le demi-masque d'or, sur son visage, il tâta son autre joue et retrouva sous ses doigts la barbe soyeuse dont il avait toujours eu l'habitude.

La peau des jumelles, constata-t-il, n'était plus livide maisjoliment rose, comme il convenait.

— Il n'y a plus de pierre en nous, dit Ruva en levant une de ses très jolies mains.

Les deux sœurs se caressèrent les joues puis les bras.

— Le sortilège s'est totalement dissipé, confirma Ava.

Partout dans le camp, des murmures ravis succédaient aux cris de surprise. Enthousiaste, un soldat sauta en l'air en agitant les bras.

— Nous sommes redevenus humains !

Il y avait une seule explication possible. Le sorcier inventeur du

sort, des lustres plus tôt, avait quitté ce monde. Débarrassés des vestiges du sortilège, Utros et ses hommes étaient libres comme l'air.

— Oui, nous sommes vivants ! cria le général, un poing levé.

Un rugissement de joie collectif retentit sur tout ce qui restait de la plaine.

S'autorisant un moment de satisfaction, Utros s'efforça de cacher son inquiétude à ses fidèles soldats. Le moment d'euphorie passé, ils en viendraient vite aux mêmes conclusions que lui.

Ces hommes étaient perdus dans une plaine dévastée, très loin de la prochaine ville. Sans vivres, sans équipement... et sans Ildakar à conquérir.

Comme pour confirmer ses soucis, Utros s'avisa soudain qu'il... crevait de faim.

Chapitre 86

Après l'attaque des Norukai, Serrimundi mettrait longtemps à guérir de ses blessures. Même si les défenseurs avaient réussi à repousser les galères, Nicci regrettait de n'avoir pas pu les préparer mieux. Mais le temps lui avait manqué...

La paix et la prospérité étaient souvent dangereuses, parce qu'elles incitaient les gens à baisser leur garde. Après avoir fait tant de mal à des innocents, l'ancienne Maîtresse de la Mort ne se laissait jamais aller à ce genre d'optimisme. À n'importe quel moment, la haine et la cruauté pouvaient se réveiller.

En quittant le Palais du Peuple avec Nathan, elle était convaincue que le nouveau code de liberté et d'indépendance imaginé par Richard se répandrait partout et transformerait le monde. Au cours du voyage, elle n'avait pas perdu sa foi, mais constaté qu'il restait beaucoup de chemin à faire. Pendant longtemps, la paix et la prospérité, justement, seraient fragiles.

En chemin, Nathan et elle avaient rencontré des femmes et des hommes prêts à se battre pour une juste cause. Des fermiers et des artisans, tous durs à la peine, et même des guerriers qui aspiraient à une vie paisible dans un monde sûr. Mais il y avait encore des ennemis, et c'était à Nicci que revenait la lourde charge de les combattre. Sa mission serait de protéger les braves gens et de doucher les ardeurs de tous les conquérants potentiels – les Norukai, par exemple.

L'armada du roi Calvaire devait être en train d'attaquer Ildakar. Dans son arrogance, le capitaine Kor avait révélé le plan grandiose de son souverain. Désormais, Nicci savait qu'il n'y avait pas qu'un caillou dans sa chaussure. En d'autres termes, qu'Utros et son armée n'étaient pas la seule menace...

Après la victoire, Otto et Ganley avaient ramené à quai la *Vierge des Brumes*. En cours de nettoyage, le navire serait très bientôt opérationnel.

Revenus des collines où ils s'étaient réfugiés, des milliers de citoyens aidaient à éteindre les incendies. Encouragés par la victoire, les plus braves traquaient les pillards encore présents en ville. Entêtés jusqu'à l'absurde, ces Norukai, au lieu de se rendre, combattaient jusqu'à leur dernier soupir – qu'ils ne tardaient pas à pousser, car les archers et les escrimeurs se montraient impitoyables.

Sur le pont rouge de sang de la *Vierge des Brumes*, les marins,

encore tremblants de peur et de colère, jetaient à l'eau des cadavres de Norukai. Un festin pour les poissons, ça ! En revanche, ils traitaient avec un grand respect les dépouilles de leurs camarades, pour lesquels Otto avait récité la bénédiction de Mère la Mer.

Couverte de sang jusqu'à la racine des cheveux, Nicci se tenait à la proue en compagnie du maître du port pendant que l'équipage arrimait le navire à un quai endommagé. Dès qu'il aperçut sa fiancée, qui accourait en riant, le capitaine Ganley lui fit de grands gestes joyeux. Au bord des larmes dès qu'il vit sa fille, Otto parvint de justesse à ne pas craquer.

Quand le trio eut débarqué sous les vivats d'une foule enthousiaste, Nicci amplifia sa voix et lança :

— Je suis venue vous prévenir d'une menace, mais elle est bien plus grave que je l'imaginais... J'espère que vous me croyez, maintenant.

Elle désigna les galères en feu, dans le port, et les corps des défenseurs de Serrimundi alignés sur un quai.

— Préparez-vous à bien pire. C'est loin d'être terminé.

— N'avons-nous pas vaincu ? demanda un capitaine à l'uniforme souillé de sang.

En plus mince, il ressemblait beaucoup à Otto.

— C'était un raid, avec seulement dix galères. Mais l'empire des Norukai tout entier a décidé de partir en guerre.

— Magicienne, dit Otto, c'est Jared, mon frère. Il commande un bateau de pêche au kraken, comme celui qui a brûlé dans le port.

Jared se gratta pensivement la tête.

— Nous avons tué des monstres marins, mais avec les pirates, nous manquons d'expérience. Personne n'approche d'un bateau de pêche au kraken.

— À cause de l'odeur, tu crois ? plaisanta Otto.

— Les Norukai ne feront pas la différence, dit Nicci. Ils brûleront tous les navires qui croiseront leur chemin.

Jared secoua la tête.

— Pas le mien... Dès ce jour, mon équipage sera armé jusqu'aux dents. Après tout, les Norukai ne sont qu'un autre genre de monstres...

— Otto, dit Nicci, tous les bateaux devront être prêts à se battre. Faites passer le mot dans tout le port et à tous les navires. Serrimundi n'était pas la première cible des Norukai. Il faut avertir les villes et les villages de la côte. Aucune agglomération n'est en sécurité, même si elle se sent forte et bien défendue.

» Je me suis chargée de prévenir Tanimura. Un corps expéditionnaire doit déjà être en route, mais Serrimundi et toutes les cités de la côte devront avant tout compter sur elles-mêmes.

» Hélas, ce n'est pas tout... Il faut alerter aussi les cités à l'intérieur

des terres, car l'armée du général Utros, elle, ne viendra pas de l'océan. Quoi qu'il arrive, restez vigilants et renforcez vos défenses.

Otto, Ganley et les autres jurèrent de faire ce qu'il fallait. Habitée aux situations de ce genre, Nicci devina qu'ils espéraient d'elle des propos encourageants. Eh bien, ils pourraient attendre, car elle ne voulait pas les inciter à redevenir insouciantes. Au contraire, elle déballa et exhiba l'artefact d'Elsa.

— Voici l'autre ennemi qui vous menace. Une énorme armée réveillée après un sommeil de quinze siècles. Cette horde assiège Ildakar, mais des régiments sont déjà en maraude, en quête de cibles à piller et à détruire. Tôt ou tard, ces troupes sortiront des montagnes et déferleront sur vous.

Si les Norukai attaquaient vraiment Ildakar, comme Kor s'en était vanté, Nicci devait y retourner séance tenante. À Serrimundi, les gens devraient renforcer leurs défenses en se passant de ses conseils.

— Comme je risque de ne pas revenir avant un moment, je vous confie une mission : unifier l'Ancien Monde !

Pivotant sur elle-même, Nicci montra l'artefact où s'affichaient les images de l'armée d'Utros.

— Voilà les preuves de mes dires. Que tout le monde les voie !

Nicci laissa tomber l'artefact sur le sol. À l'impact, il se brisa en huit, chaque fragment gravé de la même image.

La magicienne les ramassa, en donna un à Otto, un autre à Jared et distribua le reste à des gens susceptibles de répandre la nouvelle.

— Tout dépend de vous, désormais. Moi, je dois retourner à Ildakar. Unifiez l'Ancien Monde puis faites votre possible pour qu'il se joigne à l'empire d'haran. Bref, battez-vous pour vos vies et pour la liberté !

Dans le regard de son auditoire, Nicci vit que le message était passé. Ces hommes et ces femmes feraient ce qu'elle demandait.

Relativement rassurée, elle sortit du port et prit la direction du temple dédié à Mère la Mer.

À la pâle lueur du crépuscule, le monument désert était un océan de calme. En ville, les citoyens finissaient d'éteindre les incendies ou commençaient à déblayer les dégâts. Partout, des blessés attendaient des soins. S'il n'y avait pas eu légion de médecins et de guérisseurs à Serrimundi, Nicci aurait proposé son aide. Sachant qu'elle n'était pas indispensable, elle avait préféré partir. Si Ildakar devait repousser les Norukai, sa magie ne serait pas de trop.

— Sliph, je veux voyager !

Épuisée, incertaine et inquiète pour ses amis, la magicienne se campa à côté du puits et attendit.

Très longtemps...

— Sliph, je t'ordonne de venir !

Sondant le puits avec son don, Nicci sentit la présence de la sliph, très loin dans les entrailles du monde.

Comme à contrecœur, la créature de vif-argent se mit en mouvement – pas trop tôt au goût de la magicienne, qui s'inquiétait de plus en plus pour Ildakar. Concentrés sur la lutte contre Utros, comment Nathan et les membres du *duma* pourraient-ils en même temps contenir les Norukai ?

— Sliph, dépêche-toi ! Je veux voyager, et c'est urgent.

Quand elle émergea du puits, la femme de vif-argent ne cacha pas son mécontentement.

— C'est la cause que je sers – pas toi !

— Non, tu existes pour transporter les gens, et je veux partir d'ici.

Nicci n'avait pas le temps d'enjôler la créature. La sliph que Richard avait réquisitionnée à Stroyza, Lucy, s'était aussi montrée grognon et réticente, mais elle avait fini par obéir.

La magicienne posa un pied conquérant sur la margelle.

— Ramène-moi à Ildakar !

— En quoi ça sera utile à Sulachan ?

— Sulachan ne compte plus ! Nous menons une autre bataille, et la cause a changé.

La sliph fit mine de reculer dans son puits. Avec son don, mais en mêlant les deux magies, Nicci l'en empêcha, lui montrant qui dominait qui.

— Ildakar, te dis-je !

Le visage de vif-argent se tordit de douleur et de dégoût.

— Sulachan...

Nicci renforça son sort mixte – une moitié de Magie Additive et une autre de Soustractive – et martela :

— Ildakar ! C'est un ordre !

— Ildakar ! répéta la sliph en se détendant comme un serpent pour saisir la magicienne et l'entraîner avec elle. Respire ! Respire !

Chapitre 87

À mesure que le fleuve se dégelait, de gros fragments de glace se détachaient les uns des autres et partaient à la dérive. Libérées, les galères prises par le courant se percutaient sans se faire beaucoup de mal.

Des centaines de cadavres de guerriers et de guerrières morts en tombant de la falaise ou tués par les défenseurs flottaient eux aussi entre les bâtiments.

Couvert de sang, le corps douloureux et les oreilles encore bourdonnantes suite à un choc sur la tête, Bannon tenta d'écarter les mains et constata qu'il était entravé. Bien qu'incapable d'aligner trois idées cohérentes, il ne se fit pas d'illusions sur sa situation.

Après avoir lutté comme un fou, certain de ne pas s'en tirer vivant, il avait fini par tomber de la plate-forme – une chute, s'était-il dit, qui mettrait un terme à sa courte existence. Plusieurs côtes cassées, le visage en sang, il avait pourtant survécu. Tout ça pour connaître un sort pire que la mort.

Prisonnier des Norukai ! Oui, il était entre les mains de ces immondes canailles, qui le portaient vers une des galères surchargées de monde. Beaucoup de défenseurs subissaient le même sort, certains inconscients, d'autres en état de choc et d'autres encore roués de coups parce qu'ils avaient fait mine de s'échapper.

À part ça, Bannon n'aurait su dire ce qu'il voyait *exactement*. Au bord du fleuve, tête vers le haut, il aurait dû regarder Ildakar. Mais il n'y avait plus rien.

Oui, la ville manquait à l'appel, comme si un énorme couteau avait retranché de la falaise une part de gâteau dont la cerise aurait été une ville. Du coup, de la muraille rocheuse, il ne restait plus qu'une élévation pas impressionnante du tout.

Malgré son état de confusion mentale, Bannon se souvint du jour où Nicci, Nathan et lui avaient découvert la plaine depuis Kol Adair. À cause du linceul de l'éternité, ils avaient seulement vu une étendue déserte. Les sorciers du *duma* avaient-ils invoqué de nouveau la protection magique qui isolait la ville de l'espace et du temps ? Un tour de prestidigitation visant à escamoter Ildakar et à laisser les gens de l'extérieur se débrouiller seuls avec leurs problèmes...

Qu'était-il advenu d'Elsa, de Nathan et des « sections d'assaut » ? Où étaient Lila et les autres habitants d'Ildakar ?

En tout cas, les défenseurs de la falaise, abandonnés avec perte et

fracas, avaient été tués ou faits prisonniers. Ivres de vengeance, les Norukai s'emparaient de tout ce qui restait dans les tunnels.

Ildakar disparue, Bannon était livré à lui-même.

Quand deux esclavagistes le jetèrent sur le pont d'une galère, il crut revivre le pire jour de son enfance, lorsque des Norukai, dans une crique isolée, l'avaient capturé, à moitié assommé à coups de massue puis traîné vers leur canot. Des années plus tard, le cauchemar recommençait, mais ce coup-ci, il n'y aurait personne pour le sauver.

Histoire de lui saborder un peu plus le moral, le roi Calvaire et son albinos – Crayeux, semblait-il – avaient aussi survécu à la chute.

Campé au centre des pillards survivants, le souverain beugla :

— Fouillez tous les tunnels, montez au sommet de la butte, et découvrez ce qui s'est passé.

L'albinos croisa ses doigts osseux et couina :

— Oui, il faut explorer la plaine, puis partir pour le grand monde. C'est là qu'est notre avenir, mon roi Calvaire ! Pour eux tous, ce sera un calvaire !

Le roi eut un ricanement méprisant.

— Crayeux, je ne suis plus très tenté de te croire. Tes visions ne valent rien.

— Au contraire, mon roi ! J'ai vu la bataille, la neige et la glace. Tu te souviens ? Rappelle-toi, mon Calvaire ! Le froid et la glace !

Crayeux désigna ce qui restait de la falaise et le fleuve où dérivait des icebergs.

— Ildakar n'a pas gagné, et ce qu'il en reste est à toi. À toi, mon roi ! Ildakar n'est plus, et ça, je l'avais prévu !

— Je n'avais pas vu les choses comme ça...

— Rien n'est jamais comme on l'espère... Mais au bout du compte, je ne me serai pas trompé. Va dans la plaine, et tu découvriras comment conquérir le monde.

— Vous échouerez ! cria Bannon en se débattant dans ses liens. L'Ancien Monde s'unira contre vous et le seigneur Rahl enverra son armée pour vous écraser !

Calvaire abattit son poing renforcé de fer sur le crâne du jeune escrimeur, qui retomba en arrière. À peine conscient, il chercha à se réorienter, recouvra un peu de lucidité et distingua plus clairement la petite muraille rocheuse qui remplaçait la falaise de jadis. Des Norukai l'escaladaient, partant à la conquête de la plaine.

Baissant les yeux, le jeune escrimeur sonda la berge du fleuve, face à lui. À la périphérie de sa vision, dans un entrelacs de broussailles, il crut distinguer une mince silhouette de femme vêtue (très légèrement) de cuir noir.

Lila ? Avant qu'il en soit sûr, la femme disparut dans un bosquet.

— Si nous devons conquérir le monde, grogna Calvaire, il nous

faudra plus de prisonniers. Des esclaves et des travailleurs, surtout... Norukai, mes braves guerriers, tuez avec circonspection, à partir de maintenant. Pour nous remettre de ce revers, nous devons lancer des centaines de raids et faire autant de prisonniers que possible. Cela dit, un petit massacre de temps en temps ne fait jamais de mal pour ruiner le moral de l'adversaire.

Bannon se débattit quand on le souleva du sol pour le déposer au milieu des prisonniers tremblant de fatigue et de peur.

Ignorant les captifs, Calvaire désigna la butte :

— Allons-y, Crayeux ! Je veux voir ce qui nous attend dans la plaine.

Au terme d'un voyage interminable et pourtant très court, Nicci eut l'impression que la sliph la recrachait comme un noyau de pêche. S'écrasant sur le sol, elle expulsa du vif-argent puis inspira à fond. Mais quelque chose clochait. Ses oreilles bourdonnaient, elle se sentait faible et, pire encore, désorientée.

Au lieu d'être dans la salle de la sliph d'Ildakar, elle venait d'échouer en plein air sur une étendue de pavés brisés. Autour d'elle, d'énormes colonnes de pierre renversées gisaient comme des cadavres.

Les ruines d'une ville dévastée par elle ne savait quoi... À l'autre bout de la place, la statue d'un homme de la taille d'un dragon était également renversée, des morceaux entiers manquant à ce colosse de pierre.

Voilée par des nuages, la lune jetait une chiche lumière sur une mégalopole dont les tours s'étaient écroulées depuis longtemps, les rares arches encore debout étant envahies par la moisissure et les lianes. Dans le lointain, des pics déchiquetés semblaient monter la garde sur cette désolation.

À part la lumière des astres, la seule clarté provenait d'étranges lucioles qui passaient et repassaient dans le ciel comme de minuscules météorites.

Nicci ne vit aucun feu de camp et aucune lumière aux fenêtres des rares bâtiments encore debout. Bref, pas le moindre signe de vie.

Elle se tourna vers la sliph, qui émergeait toujours de son puits.

— Où sommes-nous ? Ce n'est pas Ildakar.

Soudain, la tête de la magicienne tourna et elle se sentit nauséuse.

— Que m'as-tu fait, sliph ?

Ses traits fluctuant comme si elle avait du mal à maintenir leur intégrité, la créature de vif-argent se darda hors de son puits.

— Ildakar n'existe plus. Je ne peux pas t'y conduire. En essayant, j'ai... ricoché. La ville est partie.

— Comment ça, partie ? (Nicci avançait vers le puits.) Nous en venons ! Sliph, je veux voyager. Amène-moi à Ildakar.

— Je refuse, parce que Ildakar est partie. De toute façon, je ne suis pas ton esclave. Si Sulachan est mort, il n'y a plus de cause, et je suis inutile. Puisque tu m'as menti, je ne t'aiderai pas.

Nicci mesura à quel point elle était égarée. Sans la sliph, elle risquait d'être coincée ici – où que fût cet ici.

— Non, sliph ! Si Ildakar est inaccessible, ramène-moi à Serrimundi. Ne me laisse pas dans ce désert...

— Tu ne voyageras plus jamais en moi... À présent, il faut que je me repose...

Nicci courut vers le puits, mais il était trop tard. À la vitesse de l'éclair, la sliph disparut dans le gouffre insondable où elle dormirait peut-être jusqu'à la fin des temps.

Coupée de ses amis et du monde qu'elle connaissait, Nicci se retrouva seule dans une cité en ruine dont elle ignorait jusqu'au nom.

Au galop, les éclaireurs d'Utros revenaient déjà du site, au bord du fleuve, où aurait dû se dresser la fabuleuse cité d'Ildakar.

L'air très inquiet, le chef du détachement fit son rapport :

— Général, des milliers de guerriers escaladent la falaise. Bientôt, ils prendront pied sur la plaine. Armés jusqu'aux dents, ils semblent enragés et sont plus laids que les pires rebus d'humanité que j'ai rencontrés.

Le premier commandant Enoch fit un pas en avant.

— Une autre armée ? D'où vient-elle ? Paraît-elle vouloir nous affronter ?

Les yeux plissés, Utros étudia un moment les guerriers qui venaient effectivement de débouler en haut de la butte. Même après les derniers événements, ses hommes gardaient de très loin l'avantage du nombre. Mais le flot d'envahisseurs, en face, paraissait ne pas vouloir se tarir.

— Enoch, va à leur rencontre avec un détachement. Découvre qui ils sont et dis-leur que je veux parler à leur chef.

Sans discuter, le premier commandant choisit cinquante hommes et s'en fut.

Sans grand succès, Utros tenta d'ignorer la faim qui le torturait. Peu après son réveil, il avait vainement tenté d'ingurgiter de la viande de yaxen. À présent, son estomac criait famine. Et tous ses soldats devaient éprouver la même chose.

Quelques minutes plus tard, Enoch revint avec une dizaine de guerriers à la bouche fendue. Parmi eux, un colosse arborait des os pointus sur les épaules et ses phalanges étaient renforcées de fer. Un avorton albinos à la peau dévastée le suivait comme son ombre.

— Nous sommes les Norukai, annonça le colosse, et je me nomme Calvaire. Roi Calvaire, plus précisément... Qu'avez-vous fait

d'Ildakar ?

Utros désigna les survivants de son armée, dans la plaine.

— Jusque-là, nous l'assiégeons... Il y a quinze siècles que nous attendons de la conquérir.

— L'armée pétrifiée ? lâcha Calvaire avec un rire gras. Oui, mes espions m'ont parlé des guerriers de pierre. Mais vous êtes réveillés, à présent.

Utros ne se troubla pas.

— Nous allons lancer une attaque massive quand la ville s'est volatilisée sous nos yeux. J'ignore ce qui s'est passé.

— Oui, c'est déjà arrivé... Ildakar reviendra peut-être... ou peut-être pas. Moi, j'ai mon armada, et mes guerriers ont besoin de se battre. Contre les tiens, par exemple.

— Pourquoi pas, si tu es candidat au suicide... Tu as vu mes troupes ? Ce serait un massacre. Prends-tu la guerre pour un jeu ?

— Pour être honnête, la réponse est « oui ».

Ava et Ruva approchèrent, les yeux brillants. Alors qu'elles dévisageaient l'étrange albinos, Utros devina qu'elles préparaient une attaque magique.

En matière de carrure, le général n'avait rien à envier au roi des Norukai. Avec sa chair à demi pétrifiée, il aurait pu réduire Calvaire en bouillie. Mais il était redevenu humain, avec toutes les faiblesses inhérentes à cette fragile condition. À la fois répugné et fasciné par la gueule fendue, les implants osseux et les scarifications du roi, il s'intéressa à l'albinos, qu'il trouva encore plus laid avec sa peau couverte de cicatrices de morsures.

— La destinée, dit soudain l'avorton. Oui, mon roi Calvaire. Il va y avoir une grande guerre ! (Il pointa un index sur Utros.) Mais pas contre lui.

Calvaire eut une moue pleine de défi. Utros, lui, resta de... marbre. Après tout, ils avaient tous deux attaqué Ildakar, chacun de leur côté...

— Nous avons le même ennemi, roi Calvaire. Et je suppose que tu avais une raison de t'en prendre à Ildakar.

— Bien sûr ! La conquérir !

Des milliers de Norukai se tenaient désormais sur la butte. Et selon les éclaireurs, l'armada comptait d'innombrables galères.

— La ville n'est plus là, dit Utros. Veux-tu être mon ennemi ? Toi et tes guerriers ? Regarde mon armée. Vous n'avez pas une chance. Nous affronter n'aurait aucun sens.

— Pour se battre, les Norukai n'ont pas besoin de « sens ». Notre vie, c'est la conquête, le pillage et les massacres.

— Des objectifs admirables, concéda Utros, à condition de choisir les bonnes cibles. Et les meilleurs alliés.

L'albinos approcha pour étudier lui aussi les jumelles.

— Magie, dit-il après les avoir détaillées de la tête aux pieds. Une puissante magie, mon roi ! Mais elles ne voient pas ce que je vois, Calvaire ! Sais-tu ce qui m'apparaît ? Une extraordinaire armée ! Des galères, les hommes du général... Une force invincible qui déferle sur le monde.

Intrigué, Utros tint à mettre les choses au point :

— Avant, je servais l'empereur Kurgan. Aujourd'hui, je suis mon propre chef. Je n'ai pas et je n'aurai plus de maître.

— Moi, je suis un roi, objecta Calvaire. Le roi des Norukai !

— Sans doute, mais moi, je suis un général ! L'Ancien Monde est très vaste. Comment m'aideras-tu à le conquérir ?

Vexé, Calvaire parut vouloir bondir sur Utros. Ava et Ruva se tendirent, prêtes à frapper. Un simple éclair, et le roi des Norukai ne serait plus qu'un petit tas de cendres.

Mais l'albinos s'interposa en gesticulant comme un fou.

— Écoutez tous le chamane du roi Calvaire ! Mon roi, c'est ce que j'ai vu ! Des alliés ! Utros et toi, une grande armée et une fabuleuse guerre !

— J'ai des centaines de galères, se vanta Calvaire. Beaucoup sont sur le fleuve, d'autres écument la côte, et d'autres sortiront bientôt de mes chantiers navals. Dans l'histoire, on n'a jamais vu une armada pareille.

— Pour eux tous, ce sera un calvaire ! couina Crayeux.

Utros songea à ses récentes pertes et à ses encore plus récentes ambitions, depuis sa rupture avec Kurgan.

— Mon armée est immense, c'est vrai, mais pour conquérir le monde, une flotte serait bien utile. Tes Norukai savent-ils se battre ?

Calvaire cracha sur le sol comme si la réponse allait de soi. Puis il décrivit par le menu son armada et broda sur les exploits de ses guerrières et de ses guerriers. Il évoqua aussi les innombrables îles où d'autres fiers combattants attendaient de s'engager dans l'aventure ultime.

Une guerre de conquête *totale*.

Le moment venu, songea Utros, se débarrasser des Norukai ne serait pas un problème. Pour l'instant, il n'avait pas besoin d'un conflit inutile. Et ces « renforts » se révéleraient peut-être précieux.

— Ensemble, nos forces peuvent conquérir le monde. Si nous luttons côte à côte !

— Pour tous vos ennemis, ce sera un calvaire ! jubila Crayeux.

Ava et Ruva se penchèrent et soufflèrent à l'unisson :

— Avec tant de terres à conquérir, général chéri, il y aura assez de place pour deux empires.

Utros réfléchit puis s'adressa au roi des pillards :

— Avec tes galères, tes guerriers et mes soldats, nous serons invincibles. Le roi Calvaire et le général Utros !

Ouvrant sa bouche immense, le Norukai claqua des dents.

— L'affaire est conclue !

Avec un sourire satisfait, Utros serra l'énorme battoir de son nouvel allié.

Terry Goodkind est un auteur prodige et un best-seller international vendu à plus de 20 millions d'exemplaires. Son cycle de *L'Épée de Vérité* a réussi l'exploit de rassembler tous les publics sous sa bannière. Voici le troisième tome d'un nouveau cycle d'envergure, prenant place dans le même univers.

Du même auteur,
aux éditions Bragelonne,
en grand format :

L'Épée de Vérité :

Préquelles :
La Première Inquisitrice :
la légende de Magda Searus
Dettes d'Os

1. *La Première Leçon du Sorcier*
2. *La Pierre des Larmes*
3. *Le Sang de la Déchirure*
4. *Le Temple des Vents*
5. *L'Âme du Feu*
6. *La Foi des Réprouvés*
7. *Les Piliers de la Création*
8. *L'Empire des vaincus*
9. *La Chaîne de Flammes*
10. *Le Fantôme du Souvenir*
11. *L'Ombre d'une Inquisitrice*
12. *La Machine à présages*
13. *Le Troisième Royaume*
14. *Le Crépuscule des Prophéties*
15. *Le Cœur de la Guerre*

Les Chroniques de Nicci :

1. *La Maîtresse de la Mort*
2. *Le Linceul de l'Éternité*
3. *Le Siècle de pierre*

Les Enfants de D'Hara :

1. *L'Homme griffonné*
2. *Les Carnassiers de la haine*

La Loi des Neuf

Les Sanctuaires du Mal

Aux éditions Bragelonne,
au format poche :

L'Épée de Vérité :

1. *La Première Leçon du Sorcier*
2. *La Pierre des Larmes*
3. *Le Sang de la Déchirure*
4. *Le Temple des Vents*
5. *L'Âme du Feu*
6. *La Foi des Réprouvés*
7. *Les Piliers de la Création*
8. *L'Empire des vaincus*
9. *La Chaîne de Flammes*
10. *Le Fantôme du Souvenir*
11. *L'Ombre d'une Inquisitrice*
12. *La Machine à présages*
13. *Le Troisième Royaume*
14. *Le Crépuscule des Prophéties*

Les Sanctuaires du Mal

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Siege of Stone*
Copyright © 2018 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2019, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Pierre Santamaria

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-93835-27-3

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr